



Maitla

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE.

TOME SIXIÈME.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE LA CHINE,
OU
ANNALES DE CET EMPIRE;
TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA, Jésuite François, Missionnaire à Pékin:

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES, *Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.*

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

TOME SIXIÈME.





A PARIS,

Chez PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur de la Faculté de Théologie, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

TREIZIÈME DYNASTIE.

LES TANG.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 619. *Kao-tsou.*

LI-YUEN, fondateur de la dynastie des *TANG*, étoit d'une famille illustre; ses ancêtres avoient été souverains de la principauté des *Léang* occidentaux. L'empereur Soui-yang-ti l'éloigna de la cour par la jalousie que lui donnoient ses grandes qualités. Ce prince, dans le dessein de faire périr Li-yuen, l'envoya dans une province infestée de voleurs & ravagée par les Tartares, afin qu'il fût continuellement exposé à perdre ou la vie ou son emploi, par l'impossibilité de se défendre avec le peu de troupes qu'il avoit; mais les moyens qu'on

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
619.
Kao-tsou.

employa pour le perdre, furent ceux qui contribuèrent à son élévation. Il commença par lever des troupes dans le pays de Tçin-yang, avec lesquelles il fondit sur le Koan-tchong, dont il s'empara avec une rapidité étonnante. Maître de cette province, il l'eut bientôt purgée des voleurs qui la désoloient par leur brigandage. Dès la première année, il éteignit les restes des princes de Léang, de Tsin & de Ouei, & au bout de six, il réunit tout l'empire sous son obéissance, après avoir détruit les autres princes qui pouvoient le lui disputer.

Téou-kien-té, prince de Hia, fut un de ceux qu'il eut plus de peine à réduire. Ce prince, affable, libéral, sobre & modéré, avoit gagné le cœur & l'estime de tout le monde. Quoiqu'il eût pris les armes contre les *Soui*, ses souverains, il n'en parloit jamais qu'avec le plus grand respect.

Yu-ouen-hoa-ki, battu par Li-my, se voyant sans ressources, s'étoit sauvé du côté de Haï-kiu, de la dépendance de Lang-hiang, où il avoit rassemblé un grand nombre de voleurs, répandus dans les campagnes, à la tête desquels il s'étoit emparé de la ville de Liéou-tching (1). Li-chin-tong fut l'assiéger par ordre de l'empereur. Yu-ouen-hoa-ki, serré de près, demanda à capituler; mais Li-chin-tong qui vouloit faire un exemple de ce chef de brigands, rejetta ses propositions: cependant la vengeance de la mort de l'empereur Soui-yang-ti étoit réservée à Téou-kien-té, prince de Hia.

Quoique ce prince eût pris les armes contre les *Soui*, ses maîtres, le meurtre de Soui-yang-ti, commis par Yu-ouen-hoa-ki, lui fit tant d'horreur, qu'il marcha à la tête de ses troupes contre la ville de Liéou-tching. Li-chin-tong incer-

(1) Dépendante de Tsing-tchéou-fou.

tain s'il ne venoit pas au ſecours de Yu-ouen-hoa-ki, leva le ſiége à ſon approche ; Yu-ouen-hoa-ki, encore plus intimidé que lui, profita de ſa retraite pour ſortir de la ville avec ſon monde & chercher à ſe mettre en sûreté. Téou-kien-té, inſtruit de ſon évaſion, ſe mit ſur ſes traces & l'atteignit : il tailla ſes troupes en pièces & le fit priſonnier avec pluſieurs de ſes officiers, qu'il conduiſit à Kiang-tou, dans le palais de l'empereur, où, après avoir pleuré la mort de ce prince en habits de deuil, il fit exécuter publiquement Yu-ouen-hoa-ki & tous ſes complices. Cet acte de juſtice lui mérita un applaudiſſement univerſel : cependant il ſe ſaiſit du ſceau de l'empire & des tréſors qu'il diſtribua à ſes ſoldats. Il fit ſortir du palais toutes les femmes qu'on y tenoit renfermées, & les renvoya chez leurs parens. La ſoumiſſion des villes qui reconnoiſſoient la domination des *Soui*, augmenta conſidérablement ſa puiſſance.

Durant ces troubles qui agitoient l'empire, chaque peuple épouſoit un parti : les *Tou-kiueï*, diviſés entre eux, le furent auſſi dans le choix de celui pour lequel ils ſe déclarèrent : ceux du nord refusèrent de reconnoître l'empereur des *Tang*, & ſe diſpoſoient même à lui faire la guerre. Ché-pé, leur *Ko-han*, étant mort ſur ces entrefaites, Tchulo-ko-han, ſon frère, qui lui ſuccéda, parut incliner à un parti oppoſé, & il ſuſpendit tous les préparatifs de guerre. Les *Tou-kiueï* occidentaux ſe déclarèrent au contraire pour l'empereur, & lui envoyèrent une ambaſſade, conjointement avec leurs voiſins, pour lui prêter hommage & lui payer des tributs. Lorſque Ho-ſſo-no, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, étoit venu rendre hommage à l'empereur des *Soui*, on ne lui avoit pas permis de s'en retourner : ſes ſujets, mécontens de lui, n'avoient fait aucune démarche

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 619. *Kao-tsou.*

pour le redemander, & ils avoient élu à sa place son oncle Ché-kouei-ko-han, petit-fils de Ta-téou-ko-han.

Ce nouveau *Ko-han* des *Tou-kiueï* étendit ses limites du côté de l'est jusqu'à la montagne Kin-chan, au nord-ouest du Léao-tong, & du côté de l'ouest, jusqu'à la mer (Caspienne). Ces conquêtes allarmèrent les *Tou-kiueï* du nord, qui déclarèrent la guerre à Ché-kouei-ko-han, & l'obligèrent de se retirer auprès de la montagne San-mi-chan, au nord de Kiu-tsé.

A la mort de Ché-kouei-ko-han, les grands lui donnèrent pour successeur son frère, qui étoit alors *Tou-ché-hou*, c'est-à-dire, grand du premier ordre. Ce prince se fit appeller Tou-ché-chou-ko-han. Aussi brave que son frère, & non moins entreprenant que lui, il soumit les *Tié-leï* qui étoient au nord de ses états, & avec leur secours il se vit une armée composée de plusieurs centaines de mille hommes, à la tête de laquelle il se mit en possession de l'ancien pays de *Ou-sun* : poussant ensuite jusqu'à Tsien-tsiuen, au nord de Ché-koué, il rendit tous les royaumes du *Si-yu* ses tributaires. Ce fut ce même Tou-ché-hou-ko-han qui envoya un *Tou-tun*, ou lieutenant-général, rendre hommage de sa part à l'empereur KAO-TSOU.

Quelque temps après, un envoyé de Tchulo, *Ko-han* des *Tou-kiueï* du nord, arriva à Tchang-ngan pour demander la mort de Ho-sono-ko-han, à laquelle l'empereur ne voulut point consentir. Les grands, qui craignoient les Tartares, lui représentèrent que la vïe d'un étranger ne pouvoit être mise en balance avec la tranquillité de l'état; mais Li-chi, prince de Tsin, répondit qu'il y auroit de l'indignité de faire périr un prince qui étoit venu se mettre sous la protection de l'empire; & afin qu'on n'attentât point sur ses jours, il le fit entrer dans l'intérieur du palais : cependant l'empereur remit

ce prince au tribunal des ministres d'état, qui le livra à l'envoyé de Tchulo-ko-han, & ce dernier le fit mourir.

Après avoir pourvu à la sûreté des villes qui s'étoient soumises à lui, Téou-kien-té, à la tête de plus de cent mille hommes, déclara la guerre à l'empereur des *Tang*, auquel il enleva rapidement les villes de Hing-tchéou, de Tsang-tchéou & de Ming-tchéou. En arrivant à Siang-tchéou, il obligea Li-tchang de fuir, & fut assiéger la ville de Tchao-tchéou que Tchang-tchi-ngang & Tchang-tao défendirent avec beaucoup de valeur, mais qui fut cependant forcée de se rendre.

Irrité de la résistance qu'il avoit trouvée devant cette place, Téou-kien-té, suivant les loix de la guerre établies alors, vouloit faire mourir les deux officiers qui avoient soutenu ses efforts; mais Ling-king lui représenta qu'ils ne méritoient que des éloges pour avoir si bien fait leur devoir, & qu'on devoit les conserver, afin de donner l'exemple aux autres princes de ne pas faire périr quantité de braves officiers qui se trouveroient dans le même cas. Il conseilla à Téou-kien-té d'abroger une loi injuste qui ne devoit être faite que pour des rebelles, & non pour des sujets sur la fidélité desquels leur maître se repose. Téou-kien-té, qui n'étoit pas cruel, se rendit à ces raisons & épargna les jours des défenseurs de Tchao-tchéou.

Après la prise de cette place, il dirigea sa marche du côté de Oueï-tchéou, & laissa Li-yang derrière lui. Lorsqu'il en fut environ à vingt *ly*, il prit les devans avec mille cavaliers seulement. Li-chi-tsi qui le faisoit espionner, envoya ordre à Kiéou-hiao-kang de tomber sur lui; mais ce dernier le fit avec trop d'ardeur & s'engagea trop avant. La cavalerie de Téou-kien-té étant accourue à son secours, Kiéou-hiao-kang repoussé

à son tour, fut tué dans cette action : Téou-kien-té revint sur ses pas investir Li-yang, qu'il emporta d'emblée. Li-chin-tong, Li-chi-tsi, son père Li-kaï, Oueï-tching & plusieurs autres officiers de marque y furent faits prisonniers.

Li-chi-tsi, qui avoit beaucoup de ressources dans l'esprit, trouva moyen de s'évader; mais faisant reflexion que son père restoit entre les mains des ennemis, il revint se donner, avec les apparences du plus grand zèle, à Téou-kien-té, qui lui confia la garde de Li-yang, & emmena cependant avec lui son père pour lui servir d'ôtage.

Au moment que le prince de Hia sortoit de Li-yang, un esclave vint lui présenter la tête du gouverneur de Hoa-tchéou (1) son maître, & s'offrit d'entrer à son service : Téou-kien-té, indigné de sa perfidie, le fit mettre en pièces & renvoya la tête du commandant à Hoa-tchéou, afin qu'elle fût enterrée avec le corps. Les habitans de cette ville, touchés de cet acte de justice, lui firent porter dès le même jour leurs clefs, & leur exemple fut suivi des villes voisines, ce qui engagea ce prince à transférer sa cour à Min-tchéou.

Li-chi-tsi, loin d'être affectionné au prince de Hia, ne songeoit qu'à retourner au service des *Tang* : la seule crainte que son père n'en fût la victime le retenoit. Comme il s'en ouvrit à Kouo-hiao-kio, qui n'avoit pas moins de répugnance que lui à servir Téou-kien-té, celui-ci lui conseilla de tenter quelqu'action d'éclat qui fît croire au prince de Hia qu'il lui étoit attaché, & qu'après s'être établi dans sa confiance, il chercheroit à prendre des mesures pour le quitter sans risque.

(1) Dépendant de Taï-ming-fou.

Suivant ce plan, Li-chi-tsi jetta ses vues sur Hou-kia-hien, dont Ouang-chi-tchong, qui avoit tué le dernier prince de la famille des *Soui*, s'étoit emparé. Il fondit à l'improviste sur cette ville qu'il emporta, & il y fit un butin considérable: de-là portant ses pas vers Sin-hiang, qu'il prit d'assaut, il y fit prisonnier Lieou-hé-ta, qu'il envoya à Téou-kien-té avec le butin fait à Hou-kia-hien, en l'invitant à le venir joindre pour achever de soumettre le Ho-nan. Le dessein de Li-chi-tsi étoit de surprendre le prince de Hia dans son camp, de le tuer & de délivrer Li-kaï son père : il avoit encore projetté de s'emparer de ses états & d'en faire hommage aux *Tang*; mais le prince de Hia, auquel on inspira des soupçons, ne donna point dans le piége, de sorte que Li-chi-tsi, persuadé que son complot étoit éventé, se sauva avec Kouo-hiao-kio & quelques dixaines de cavaliers sur les terres des *Tang*.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 619. *Kao-tsou.*

620.

A la nouvelle de sa défection, les officiers de Téou-kien-té lui conseillèrent de faire mourir Li-kaï. « Je serois injuste » & barbare, leur répondit-il, si je me vengeois de Li- » chi-tsi en faisant périr son père : nous avions enlevé cet » officier aux *Tang*; il a conservé de l'attachement pour » ses anciens maîtres; c'est une preuve de sa droiture & de » sa fidélité : doit-on faire un crime au père de la vertu de » son fils? Je défends de m'en parler davantage. Li-chi-tsi » a fait son devoir; je dois faire le mien : qu'on respecte » son père ».

Lieou-ou-tchéou dans le Chan-si, voulant profiter des troubles qui agitoient l'empire, avoit levé des troupes, & il avoit engagé dans ses intérêts les *Tou-kiueï* du nord. Ces Tartares, ennemis des *Tang*, lui donnèrent le titre de *Ting-yang-ko-han*, qu'il reçut quoiqu'il fût Chinois. Ce nouveau *Ko-han* se fit un

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
620.
Kao-tsou.

arrondiſſement conſidérable, & ſe forma une belle principauté des villes qu'il enleva à différens princes & ſur-tout aux *Tang*. L'empereur Kao-tsou parut d'abord mépriſer cet ennemi; mais voyant que ſa puiſſance augmentoit de jour en jour, il fit marcher contre lui le prince Li-chi-min, ſon fils, avec une armée nombreuſe, compoſée de troupes d'élite. Ses ſoldats, perſuadés qu'ils alloient à la victoire ſous les ordres d'un général tel que Li-chi-min, qui avoit donné des preuves de ſa bravoure & de ſa capacité dans toutes les occaſions, étoient impatiens d'en venir aux mains; ils joignirent bientôt l'ennemi & le battirent dans toutes les rencontres. Les troupes de Lieou-ou-tchéou-ko-han étoient commandées par Song-kin-kang, Yu-tchi-king-té & Siun-ſiang. Song-kin-kang manquant de vivres, ſe mit en marche à la quatrième lune pour en aller chercher, & il prit la route du nord. Li-chi-min tomba ſur ſon arrière-garde, commandée par Siun-ſiang, & la tailla en pièces. Profitant de ce premier ſuccès, il fit plus de deux cens *ly* dans un jour & dans une nuit, & atteignit Song-kin-kang dans la plaine de Tſiao-chou-kou. L'action dura un jour entier, & recommença à ſept à huit repriſes avec un égal acharnement & une bravoure ſoutenue: cependant l'avantage demeura toujours à Li-chi-min, ce qui fit juger à Yu-tchi-king-té que leur parti étoit perdu ſans reſſource & le détermina à ſe ſoumettre avec les troupes de ſa diviſion. Il engagea les villes de Kiaï-tchéou & de Yong-ngan à ſubir la loi du vainqueur. Li-chi-min reſta deux jours ſans manger, & il en paſſa trois ſans quitter la cuiraſſe qu'il avoit endoſſée. Ce prince plus ſatisfait d'avoir fait l'acquiſition d'un officier du mérite de Yu-tchi-king-té que des avantages qu'il venoit de remporter, le fit un de ſes lieutenans-généraux & lui donna le commandement

mandement des mêmes troupes qu'il avoit amenées, qui furent incorporées dans les siennes.

A la nouvelle de la défaite complette de Song-kin-kang, Lieou-ou-tchéou-ko-han, saisi de frayeur, sortit précipitamment de Ping-tchéou avec mille à douze cens cavaliers, & se réfugia chez les *Tou-kiueï*. Song-kin-kang avoit pris le même parti; mais ces Tartares craignant que Li-chi-min ne vînt fondre sur leur pays, les tuèrent tous deux & envoyèrent leurs têtes à ce prince, auquel tout le pays qui obéissoit à Lieou-tchéou se soumit & reconnut la domination des *TANG*.

Après une campagne qui le couvroit de gloire, Li-chi-min reprit la route de Tchang-ngan, où à peine fut-il arrivé, que l'empereur son père lui proposa d'aller soumettre les villes dont Ouang-chi-tchong s'étoit emparé après avoir fait mourir l'empereur Soui-yang-tong. Malgré les fatigues qu'il venoit d'essuyer, ce prince se disposa à exécuter cet ordre; mais comme cette expédition étoit de la plus grande importance, l'empereur voulut que ses meilleurs généraux accompagnassent son fils.

Kiu-tou-tong passoit pour un des premiers capitaines de son siécle, & l'empereur auroit bien desiré le donner à Li-chi-min; mais la crainte que Ouang-chi-tchong ne fît mourir les deux fils de cet officier qu'il avoit en son pouvoir, l'empêchoient de lui en faire la proposition. Cependant l'ayant fait appeller, il lui témoigna qu'il lui feroit plaisir d'aller à cette guerre, s'il ne craignoit pas que Ouang-chi-tchong ne s'en vengeât sur ses deux fils. « Lorsque je fus pris les armes à la main » contre Votre Majesté, lui répondit Kiu-tou-tong, les loix » de la guerre demandoient ma mort; vous avez daigné me » faire grace, & me combler de biens & d'honneurs: tant de

De l'Ere Chrétienne. Tang. 620. Kao-tsou.

» bienfaits m'ont inviolablement attaché à votre service ; j'ai » fait le serment d'y sacrifier & mon sang & mes jours. La » considération de mes enfans doit-elle m'empêcher de faire » mon devoir ? S'ils aiment leur père, ils se feront une gloire » de le voir marcher dans le chemin de l'honneur & ils ne » craindront pas de mourir, s'il le faut, pour l'acquitter de » ce qu'il doit à son bienfaicteur & à son maître ». « Allez, » lui dit l'empereur pénétré de sa générosité, ces sentimens » sont dignes de la sagesse de nos anciens : un prince qui a » des sujets qui vous ressemblent & un empire défendu par » des bras comme le vôtre n'ont rien à craindre de leurs » ennemis ».

Suivant les dispositions que Li-chi-min avoit faites pour cette campagne, il donna ordre à Ché-ouan-pao d'aller par le sud de Y-yang se saisir de Long-men ; à Lieou-té-oueï de couvrir le pays de Ho-nui en passant à l'est des montagnes Taï-hang-chan ; à Ouang-kiun-kouo de couper les vivres aux ennemis, en occupant le poste de Lo-kéou, & à Hoang-kiun-han de s'emparer de la ville de Hoeï-lo. Il fit défiler le le corps d'armée pour aller camper auprès de la montagne Pé-mang-chan.

Dans cette marche, Siun-siang & plusieurs officiers de Lieou-ou-tchéou, qu'il avoit incorporés dans ses troupes, profitèrent de l'occasion pour déserter ; ce qui fit craindre que Yu-tchi-king-té ne suivît leur exemple, & il fut arrêté. Kiu-tou-tong en donna avis le premier à Li-chi-min, en lui conseillant de s'en défaire, comme étant à redouter par sa bravoure & ses talens, dont les ennemis pourroient profiter pour causer bien de l'embarras à l'empire. Mais le prince lui fit réponse, que si Yu-tchi-king-té avoit voulu s'évader, il

n'auroit pas attendu que Siun-ſiang lui en montrât le chemin. Il donna ordre de le mettre en liberté & le fit venir auprès de lui. Ce prince lui dit, en lui remettant une ſomme conſidérable en argent : « Le traitement qu'on vient de vous faire » ne doit pas vous paroître étrange dans les circonſtances ; » l'affaire de Siun-ſiang devoit inſpirer des craintes contre » vous à ceux qui ont du zèle pour notre ſervice : mais ne » croyez point que je ne ſache pas vous rendre toute la juſtice » que vous méritez. Je ſuis sûr de la droiture de vos ſen- » timens : cependant ſi vous aviez la penſée de nous quitter, » recevez cet argent, pour vous ſervir au beſoin, comme » une marque de mon eſtime pour vous. Quand nous aurons » réuni tout l'empire ſous un même prince j'eſpère vous en » donner de nouvelles preuves ».

A l'approche de l'armée impériale, Ouang-chi-tchong campé avec la ſienne à Tſing-tching-kong, au nord de Lo-yang, ſe mit en mouvement. Le prince Li-chi-min prit les devans avec cinq cens chevaux pour l'aller reconnoître, & le rencontra à la tête d'un détachement de mille à douze cens hommes qui venoit également l'obſerver. Le général ennemi qui connoiſſoit mieux le pays que le prince, le fit tourner par une partie de ſon monde, de ſorte qu'il ſe trouva enveloppé & attaqué de tous côtés. Au fort de la mêlée, Yu-tchi-king-té voyant que Chang-yong-ſin venoit la lance en arrêt ſur Li-chi-min, piqua des deux & perça cet officier au moment qu'il alloit porter le coup au prince. Alors Yu-tchi-king-té & le prince ſe faiſant jour parvinrent à ſe dégager, lorſque Kiu-tou-tong, reſté au corps d'armée, arriva avec la cavalerie. L'ennemi chargé à ſon tour fut mal-mené & le plus grand

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 620. *Kao-tsou.*

nombre resta sur le carreau. Ouang-chi-tchong eut beaucoup de peine à se tirer de ce pas.

Ce combat particulier produisit autant d'effet qu'une action générale & décisive. Tien-tsan, gouverneur de Hien-tchéou, & vingt-cinq autres villes se soumirent aux *Tang*. Ouang-kiun-kouo entra, sans tirer l'épée, dans la ville de Hoan-yuen. Les gouverneurs de Koan-tchéou, de Yong-tchéou & de Pien-tchéou envoyèrent de leurs officiers à Li-chi-min pour lui offrir leur soumission & lui demander du secours. A peine ce secours étoit-il parti, qu'il arriva des députés de Hiu-tchéou, de Po-tchéou & de neuf autres villes, chargés des mêmes propositions & de reconnoître la domination des *Tang*.

Ouang-chi-tchong intimidé de la défection de tant de villes, dépêcha un de ses principaux officiers à Téou-kien-té, prince de Hia, pour lui représenter que s'il le laissoit accabler par les *Tang*, il auroit de la peine à leur résister lui-même, parce qu'il devoit s'attendre qu'ils tomberoient après sur lui avec toutes leurs forces. Il le faisoit donc inviter, pour leur intérêt commun, à lui donner un prompt secours & à venir lui-même en personne s'opposer aux impériaux. Le prince de Hia promit toute la diligence & le secours qu'on lui demandoit.

Sur la fin de cette année, mourut Tchulo, *Ko-han* (1) des

(1) Ce roi Tartare avoit épousé une *Kong-tchu* ou princesse du sang des *Soui*, qui portoit le titre de *Y-tchin-kong-tchu*. Il avoit reçu à sa cour l'impératrice Siao, femme de Soui-yang-ti, assassiné par Ouang-chi-tchong, & sous prétexte de venger la dynastie des *Soui*, il vouloit faire la guerre au fondateur des *Tang* contre l'avis de son conseil & l'indication des sorts qui lui étoient contraires. Il fut empoisonné par la *Kong-tchu* sa femme, qui mit à sa place Tou-pi-ssé, son frère, qu'elle fit proclamer *Ko-han* des *Tou-kiueï*. *Éditeur.*

Tou-kiueï du nord, comme il se disposoit à faire la guerre à l'empereur. Son frère Mou-ho-tou-ché-tou-pi-ssé fut élu *Ko-han* à sa place, & prit le nom de Kié-li-ko-han.

Li-chi-min ne tarda pas à être informé que Ouang-tchi-tchong avoit demandé du secours au prince de Hia ; cela ne l'empêcha pas de proposer à l'empereur de faire le siége de Lo-yang, la seule place avec le fort Hou-lao qui restât aux ennemis. Kao-tsou lui donna carte-blanche, en lui recommandant néanmoins de ne pas trop fatiguer ses troupes, & d'avoir soin de recueillir tous les papiers & les meubles de la couronne. Quant à l'argent & aux pièces de soie qu'il pourroit trouver à Lo-yang, l'empereur lui permettoit de les distribuer aux soldats, & il lui ordonnoit de renvoyer dans leurs familles les femmes du palais.

Pendant que Li-chi-min se disposoit à entreprendre ce siége, il eut avis que Ouang-hiuen-yng, fils de Ouang-chi-tchong, faisoit transporter à Lo-yang les grains de Hou-lao & qu'il escortoit lui-même ce convoi. Li-chi-min détacha sur le champ Li-kiun-sien avec un corps de cavalerie pour lui aller couper le chemin. Il enleva le convoi, battit l'escorte, & peu s'en fallut que Ouang-hiuen-yng ne fût fait prisonnier.

Ouang-chi-tchong instruit des préparatifs de Li-chi-min contre lui, fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, & fut lui présenter la bataille, dans la résolution de vaincre ou de mourir ; mais il en arriva autrement qu'il ne l'avoit pensé. Li-chi-min qui ne cherchoit que l'occasion d'en venir aux mains, fit passer la rivière à une partie de son armée sous les ordres de Kiu-tou-tong, & lui avec le reste la traversa au sud des ennemis qu'il mit entre deux feux. L'action s'engagea

De l'Ere Chrétienne. Tang. 621. Kao-tsou.

à la pointe du jour, & fut soutenue de part & d'autre avec opiniâtreté jusqu'à midi, que les troupes de Ouang-chi-tchong ne pouvant tenir contre la bravoure de Li-chi-min, qui avoit l'œil à tout, & faisoit l'office de soldat & de général, lâchèrent enfin le pied. Une partie se dissipa & l'autre regagna précipitamment Lo-yang, où elles se mirent à couvert. Les impériaux les poursuivirent jusqu'aux portes de cette ville, qu'ils investirent sur le champ. Li-chi-min fit tirer des lignes de circonvallation, consistant en un grand fossé revêtu d'un parapet qui le défendoit. Ayant ouvert la tranchée, il fit donner l'assaut à la place dix jours de suite, sans que Ouang-chi-tchong parût foiblir à tant d'attaques : les hommes ni le courage ne lui manquoient pas ; cependant les vivres étoient si rares, que les habitans de cette ville étoient réduits à manger de l'herbe seche, qu'ils faisoient bouillir avec des cuirs & des peaux : aussi trouvoit-on tous les jours au milieu des rues un grand nombre de personnes mortes de faim.

Les assiégés étoient dans cette cruelle extrémité, lorsqu'on reçut la nouvelle de l'approche de Téou-kien-té, qui venoit à la tête de cent mille hommes au secours de Lo-yang. Ce prince écrivit même d'auprès du fort Ou-lao-koan, où il étoit campé, à Li-chi-min, que s'il ne vouloit pas rompre la paix, il falloit qu'il retournât sans délai à Tchang-ngan, & qu'il restituât à Ouang-chi-tchong toutes les places qu'il lui avoit enlevées. Li-chi-min ayant assemblé le conseil de guerre, la plupart opinèrent à la levée du siége; mais Kouo-hiao-kio dit que Ouang-chi-tchong ne pouvant éviter d'être forcé & les troupes de Téou-kien-té étant fatiguées de leur marche, il étoit évident que le Tien leur livroit à la fois deux ennemis & qu'il ne falloit pas différer de les attaquer. Li-chi-min charmé

de voir que Kouo-hiao-kio penſoit comme lui, laiſſa une partie de ſon armée devant Lo-yang, & fut avec le reſte chercher Téou-kien-té.

Le prince de Hia étoit campé auprès de Ou-lao-koan, qu'il avoit tenté, ſans ſuccès, de forcer. Li-chi-min l'ayant obſervé de deſſus une éminence, remarqua ſa tente & l'heure à laquelle ſes officiers venoient prendre l'ordre. Il choiſit ce moment-là pour l'attaquer. Ce général, à la tête de l'élite de ſa cavalerie, fondit à l'improviſte ſur le camp de Téou-kien-té, qu'il força, & fit un grand nombre de ſes officiers priſonniers de guerre. A la première allarme de l'attaque des impériaux, le prince de Hia étoit monté ſur le premier cheval qu'il avoit trouvé ſous ſa main, & couroit de tous côtés pour animer les ſiens & par ſon exemple & par ſes ordres. Les impériaux auroient pu s'en trouver mal, s'il eut été ſecondé; mais ce prince, au plus chaud de l'action, ayant reçu un coup de pique qui le renverſa de deſſus ſon cheval, Yang-ou-oueï, un des lieutenans de Li-chi-min, fondit ſur lui & le fit priſonnier. Il l'emmena auſſi-tôt hors du camp, afin de s'aſſurer de ſa perſonne. Privés de leur chef, ſes ſoldats perdirent courage, & plus de cinquante mille mirent bas les armes. Li-chi-min les renvoya chez eux ſans leur faire aucun mal.

Le combat ayant ceſſé, Li-chi-min fit amener en ſa préſence Téou-kien-té, & lui demanda pourquoi il étoit venu chercher la guerre, puiſqu'on le laiſſoit en paix dans ſes états. Le prince de Hia lui répondit que la prudence exigeoit qu'il fît cette démarche, parce qu'il ne doutoit pas qu'après la défaite de Ouang-chi-tchong, l'armée impériale ne vînt tomber ſur lui. Li-chi-min fut reprendre les travaux devant Lo-yang, où il conduiſit Téou-kien-té, afin de faire voir aux

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 621. *Kao-tsou.*

assiégés qu'ils étoient sans ressource. Ouang-chi-tchong, dénué de tout secours, vint se soumettre à la discrétion du vainqueur. Il se rendit au camp des impériaux, vêtu d'un habit simple, & suivi de son fils & de ses grands au nombre de plus de mille. Li-chi-min, après les avoir mis sous une garde sûre, fit publier des défenses, sous peine de la vie, de faire aucun mal aux habitans de Lo-yang, où il fit son entrée, & fut droit au palais pour y prendre, suivant les ordres de son père, les papiers de l'administration des *Soui*, mais Ouang-chi-tchong les avoit tous brûlés. Il fit distribuer l'argent des trésors & les soieries à ses soldats, sans en rien réserver pour lui. Considérant ensuite la magnificence du palais, il poussa un grand soupir, en s'écriant : « Tant de faste & d'orgueil pouvoit-il » se soutenir long-temps, & ne devoit-il pas entraîner la chûte » de ceux qui s'en occupoient, au lieu de chercher à rendre » leurs peuples heureux » ? Il fit mettre le feu à cet édifice immense, qu'il voulut voir réduit en cendres.

La défaite de Téou-kien-té répandit la consternation dans ses états. Ses principaux officiers s'étant assemblés pour consulter sur le parti qu'ils avoient à prendre dans ces circonstances fâcheuses, Tsi-chen-hing leur dit que leur prince, quoiqu'un des plus grands capitaines de son temps, ayant succombé à la tête d'une armée formidable, il étoit visible que le Tien se déclaroit pour les *Tang*, & que la prudence leur dictoit de céder au temps & de subir la loi du vainqueur. Toutes les voix s'étant réunies pour ce parti, Peï-kiu & Tsao-tan à la tête de tous les officiers de la cour du prince de Hia, emmenant avec eux la princesse Tsao-chi son épouse, portèrent à l'empereur Kao-tsou le sceau & les autres marques de sa dignité, & se donnèrent à lui en lui faisant hommage de sa principauté.

principauté. Ainsi en moins de deux mois le prince Li-chi-min réunit sous la domination de son père deux états considérables & plus de cent villes, & il étendit les limites de l'empire jusqu'à la mer occidentale.

De retour à Tchang-ngan après une expédition aussi glorieuse, ce prince y fit son entrée & y fut reçu en triomphe. Revêtu d'une cuirasse d'argent & accompagné de ses officiers généraux, Li-chi-min marchoit à la tête de dix mille cavaliers : venoient ensuite trente mille cuirassiers, au milieu desquels étoient enchaînés Téou-kien-té, Ouang-chi-tchong, son fils & leurs principaux officiers. Les étendards & les drapeaux pris sur les ennemis étoient traînés sans ordre sur des chariots, au milieu d'une musique guerrière, à laquelle le peuple mêloit ses acclamations. Le prince se rendit d'abord à la salle des *ancêtres* de sa famille, que KAO-TSOU avoit fait élever depuis peu. Il y fit entrer les prisonniers, & donna, suivant l'usage, le détail des conquêtes qu'il venoit de faire : de-là, il fut conduit au palais par les grands que son père avoit envoyés au devant de lui.

Après ces honneurs rendus au vainqueur, on tint un conseil extraordinaire pour décider du sort des prisonniers. Comme Ouang-chi-tchong n'avoit pas déclaré la guerre & qu'il s'étoit soumis, il fut réduit au rang de simple peuple & exilé dans le pays de Chou. Téou-kien-té pour être venu, sans être attaqué, dans le dessein de combattre les troupes de l'empire, fut condamné à la mort & exécuté publiquement. On fit grace aux officiers & aux soldats de ces deux princes, qu'on renvoya chez eux, & l'empereur accorda une amnistie générale avec une exemption de tributs pour l'année suivante.

La sentence des prisonniers étant portée, Ouang-chi-tchong

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 621. *Kao-tsou.*

fut remis entre les mains de Tou-kou-siou, commandant de Ting-tchéou, pour le conduire au lieu de son exil. Cet officier, mécontent de la commission, n'eut pas fait une journée de chemin, que supposant un ordre de l'empereur, il fit mourir son prisonnier : cruauté dont il fut puni par la perte de son emploi.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Les officiers & les soldats de Téou-kien-té, témoins de son exécution, retournèrent dans leur pays le cœur serré de douleur & plein du desir de le venger. Le long de la route, ils ne s'entretenoient que de sa fin malheureuse, & ils s'animoient réciproquement. A peine furent-ils arrivés chez eux, qu'ils cherchèrent un chef pour recommencer la guerre contre les *Tang.*

S'étant d'abord adressés à Lieou-ya-té, vieil officier du prince de Hia, qui les refusa, ils le tuèrenr, & ils eurent ensuite recours à Lieou-hé-ta, qui accepta la commission, de peur d'éprouver le même traitement que Lieou-ya-té. Il trouva une si grande facilité à lever des troupes, qu'en très-peu de temps il se vit une armée nombreuse, avec laquelle il s'empara de Ki-tchéou, de Siang-tchéou, de Li-tchéou & de Oueï-tchéou; de sorte qu'en moins de six mois il se vit maître de tout le pays que Téou-kien-té avoit possédé.

L'empereur ne fut instruit que fort tard de ce qui se passoit dans ces cantons. Ce prince étoit alors occupé à récompenser dignement son fils des services signalés qu'il avoit rendus à l'état. Comme il etoit déja prince du premier ordre, il l'éleva à un rang qui le mettoit au-dessus des autres princes & lui donnoit la disposition de toutes les charges de l'empire.

Li-chi-min perſuadé que les habiles gens ſont l'ame du bon gouvernement, fit venir à la cour Tou-ju-hoeï, Fang-hiuen-ling, Yen-ſiang-chi, Fou-hiu, Yu-tchi-ning, Sou-chi-tchang, Sieï-tchéou, Yu-chi-nan, Tchu-léang, Yao-ſsé-lien, Li-hiuen-tao, Tſaï-yun-kong, Sieï-yuen-king, Li-chéou-tſou, Tou-té-ming, Kong-yng-ta, Kou-ouen-ta & Hiu-king-tſong, tous lettrés célèbres, dont les ouvrages ſont encore l'admiration des ſavans, & il en compoſa une académie qui ſubſiſte de nos jours dans le tribunal des miniſtres de l'empire. Ce prince aimoit à s'entretenir avec eux des principes des anciens ſur le gouvernement, contenus dans les *King*, & de l'hiſtoire des différentes dynaſties qui avoient régné. Et afin de ne pas trop fatiguer ces lettrés, il avoit aſſigné à chacun ſon heure, à laquelle il étoit lui-même ponctuel, pouſſant ſouvent ces conférences fort avant dans la nuit.

Pendant que Li-chi-min croyoit s'occuper, au ſein de la paix, avec ces ſavans, on reçut à la cour la nouvelle de la révolte de Lieou-hé-ta, & que Li-chin-tſong avoit été battu. On apprit encore que toutes les villes repriſes ſur Téou-kien-té s'étoient déclarées pour celui que ſes ſujets avoient choiſi pour chef. Le prince Li-chi-min avec ſon frère Li-yuen-ki eurent ordre de marcher contre ces rebelles.

Li-chi-min, à la tête de l'armée qu'on lui donna, fut droit à Ho-kia, dans l'intention d'y camper & d'obſerver de-là ſon ennemi. Lieou-hé-ta ne ſe ſentant pas aſſez habile pour lui diſputer le terrein, abandonna Siang-tchéou & fut occuper les bords du Ming-chouï, afin d'être lui-même à portée d'examiner les démarches du prince. Li-chi-min voyant Siang-tchéou évacué s'en empara, & fut auſſi camper ſur la rive du Ming-chouï, où il ſe retrancha, afin d'obliger Lieou-hé-ta 622.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
622.
Kao-tsou.

à consommer ses vivres, & il lui fit fermer tous les chemins par où il en pouvoit tirer.

Les deux armées furent pendant plus de soixante jours à s'observer mutuellement : enfin Lieou-hé-ta voyant ses vivres à leur fin, voulut tenter de s'ouvrir une voie pour en faire venir. Il descendit la rivière avec un détachement de vingt mille chevaux ; alors Li-chi-min, témoin de ce mouvement, marcha à la tête de sa cavalerie pour le combattre. L'action dura depuis midi jusqu'au soir avec beaucoup d'acharnement de part & d'autre ; mais Lieou-hé-ta remarquant que les siens foiblissoient, se déroba du champ de bataille & se sauva chez les *Tou-kiueï*, suivi seulement de quelques cavaliers. On s'apperçut bientôt de son absence ; on le crut prisonnier ou tué : ses soldats découragés lâchèrent le pied, & leur dispersion remit le calme dans le Chan-tong.

Cette province étant pacifiée, Li-chi-min tourna ses armes du côté du midi contre Siu-yuen-lang, qui ne s'étoit pas encore soumis. Il le battit & lui enleva dix à douze villes, & par ce moyen le pays de Hoaï-nan reconnut la domination des *Tang*. Après avoir pourvu à la sûreté de cette province, en y laissant Li-chin-tong, Gin-koueï & Li-chi-tsi pour commander, Li-chi-min reprit la route de Tchang-ngan.

En arrivant à la cour, ce prince trouva son père entièrement changé à son égard par la jalousie de ses deux frères, Li-kien-tching & Li-yuen-ki. Kao-tsou avoit souvent dit qu'il devoit l'empire à son fils Li-chi-min, & que s'il venoit un jour à bout de le réunir sous son obéissance, il le déclareroit son successeur. Loin de profiter de ces dispositions favorables, Li-chi-min avoit en quelque sorte forcé l'empereur de nommer prince héritier Li-kien-tching, son aîné, dont ce

désintéressement auroit dû lui concilier l'amitié ; mais la réputation de Li-chi-min causoit une peine mortelle à Li-kien-tching & ne servoit qu'à l'aigrir davantage contre lui. Ce prince, de concert avec Li-yuen-ki son frère, résolut, pendant son absence, de le perdre dans l'esprit de leur père. Ils se servirent du canal de quelques princesses du palais, auxquelles ils procuroient tout ce qui pouvoit leur faire plaisir, en leur insinuant toujours quelque chose au désavantage de Li-chi-min. Ces princesses se laissèrent facilement prévenir, & elles réussirent elles-mêmes par leurs calomnies à indisposer l'empereur contre son fils.

Dans ces entrefaites Lieou-hé-ta, qui s'étoit réfugié chez les *Tou-kiueï*, rentra dans le Chan-tong à la tête d'un corps de ces Tartares : il y fut joint par une infinité de mécontens qui vinrent grossir son armée. Oueï-tching, officier du prince héritier, lui conseilla de profiter de l'occasion d'acquérir de la gloire, & lui dit : « Le prince Li-chi-min, votre frère, brille » dans l'empire comme le soleil dans le ciel ; tous les cœurs » sont pour lui : vous n'avez d'autre avantage que le rang que » la naissance vous a donné, & quoique vous soyez nommé » prince héritier, vous n'avez mérité de l'empire par aucun » service signalé. L'occasion s'en présente : Lieou-hé-ta man- » quera bientôt de munitions de guerre & de bouche ; sa » défaite est certaine : elle vous combleroit de gloire, si vous » marchiez en personne contre lui ».

Suivant ce conseil, le prince héritier demanda le commandement de l'armée, qui lui fut accordé, & il partit de Tchang-ngan sur la fin de cette année, accompagné de son frère Li-yuen-ki. Après avoir joint l'armée qu'il devoit commander, il prit la route de Tchang-lo, dans le territoire de Taï-ming-fou.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 622. Kao-tsou.

Lieou-hé-ta se retira à son approche. Le prince héritier qui n'osoit pas non plus hazarder une bataille, se servit d'un expédient qui lui réussit. Étant bien informé que la plupart des soldats de l'armée ennemie se repentoient d'avoir pris les armes & ne desiroient que de se retirer en sûreté chez eux, il renvoya tous les prisonniers qu'il avoit faits, en les chargeant d'assurer leurs compatriotes qu'on ne leur feroit aucun mal, s'ils quittoient le service de Lieou-hé-ta, & qu'on leur donneroit même de l'argent pour leur route. Sur cette promesse, presque tous les rebelles désertèrent; de sorte que leur chef, se voyant à la merci des impériaux, prit la fuite avec quelques centaines de cavaliers.

Le prince héritier envoya à sa poursuite uu détachement de cavalerie, qui le pressa si vivement qu'en arrivant à Yao-yang il lui restoit à peine cent hommes, & qu'il n'avoit ni vivres ni munitions de guerre. Désespérant de pouvoir échapper aux impériaux, ils se saisirent de leur chef & le livrèrent à Li-kien-tching, qui lui fit couper la tête à Ming-tchéou & l'envoya à Tchang-ngan, où il se rendit à petites journées avec son frère Li-yuen-ki. L'empereur lui fit l'accueil que méritoit le service qu'il venoit de rendre, en dissipant des rebelles qui pouvoient faire beaucoup de mal.

623. A la deuxième lune de l'an 623 mourut Li-chi, fille de KAO-TSOU & femme de Tchaï-chao; c'est cette héroïne qui étoit venue au secours de son père à la tête de dix mille hommes. L'empereur voulut qu'on se servît à ses funérailles des instrumens de musique de guerre, & que le régiment des cuirassiers vêtus de noir, qu'on nommoit *cuirassiers à peaux de tigres*, y assistât. Il ordonna encore à tous les mandarins d'armes & de Lettres de s'y trouver. Le tribunal des rits lui ayant

repréfenté que ce n'étoit pas la coutume, & qu'il étoit fans exemple qu'on fe fût jamais fervi d'inftrumens de guerre aux funérailles des princeffes, l'empereur leur répondit que la princeffe Li-chi ne devoit pas être confondue avec les autres perfonnes de fon fexe, qu'elle s'étoit comportée en héroïne, puifqu'elle avoit commandé des troupes & s'étoit bien montrée dans l'occafion. Ainfi il leur enjoignit de faire exécuter l'ordre qu'il avoit donné pour fes funérailles.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 623. *Kao-tfou.*

Peu de temps après qu'on eut rendu les derniers devoirs à cette princeffe, on reçut la nouvelle d'une grande victoire remportée par Tchaï-chao, fon mari, contre les *Tou-kou-hoen.* Ces Tartares, naturellement inquiets & enclins au pillage, étoient venus cette année en plus grand nombre ravager les terres de Tao-tchéou & de Min-tchéou fur les confins du Chen-fi. Tchaï-chao accourut les repouffer, & il les mena jufque fur une petite éminence, d'où ces Tartares fe défendirent en décochant continuellement une grêle de flèches fur impériaux. Quelques efforts que ces derniers fiffent pour les déloger, ils n'en purent jamais venir à bout. Le général Chinois eut alors recours à un ftratagême : il plaça fur une hauteur voifine quelques joueurs de guitarre avec deux comédiennes, qui exécutèrent des danfes fingulières. Ces parades attirèrent bientôt toute l'attention des Tartares, & pendant qu'ils avoient les yeux tournés de ce côté-là, Tchaï-chao faifoit défiler par derrière la légion de l'*héroïne*, compofée de douze mille hommes, qui fondit fur eux au moment qu'ils s'y attendoient le moins : alors Tchaï-chao les prenant en tête, il en tua une grande partie & mit le refte en fuite.

A cette époque, tout l'empire fe trouvoit réuni fous la domination des *TANG* : il ne reftoit que quelques lieues de 624.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 624. Kao-tsou.

pays dans le Kiang-nan où Fou-kong-chi vouloit disputer le terrein. KAO-TSOU mit tous ses soins à faire, au commencement de cette année, des préparatifs pour le réduire : il fit embarquer des troupes sous les ordres de Li-hiao-kong & de Li-chi-tsing pour se rendre à Chou-tchéou, tandis que Li-chi-tsi avec dix mille hommes d'infanterie, après avoir passé le Hoaï-ho, fut camper à Hia-ché.

Sur l'avis que ces généraux eurent que Fou-kong-chi avoit envoyé contre eux Fong-hoeï-léang, ils réunirent leurs forces pour l'attaquer ; mais ils le trouvèrent si bien retranché, qu'ils furent plusieurs jours en présence sans rien oser. Après avoir consulté sur ce qu'il étoit expédient de faire, ils décidèrent de n'opposer d'abord à l'ennemi que leurs troupes les plus foibles, afin de l'attirer hors de ses retranchemens & de l'engager à une action générale. En conséquence de ce plan, ils rangèrent leur armée sur deux lignes, séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable, & ils ne mirent à la première que les troupes sur lesquélles ils comptoient le moins. Cependant cette première ligne chargea avec beaucoup d'action, mais elle fut vigoureusement reçue & repoussée par les ennemis, qui la menèrent tambour battant jusqu'à la seconde ligne: alors Li-hiao-kong faisant donner à propos sa brigade, Fong-hoeï-léang se vit obligé, pour soutenir les siens qui plioient, de faire avancer son corps de bataille : le combat devint général; Fong-hoeï-léang fut entièrement défait. Il perdit tout son bagage, & fut lui-même porter cette fâcheuse nouvelle à Fou-kong-chi. Ce chef des rebelles effrayé s'enfuit avec précipitation ; mais trahi par ses propres gens qui l'arrêtèrent, il fut conduit par eux à Tan-yang, dont Li-kiao-kong venoit de s'emparer, & ce général lui fit couper la tête, qui fut exposée à la vue

vue de tout le monde. Cet exemple fit tant d'impreſſion ſur les peuples du Kiang-nan, que tout le pays ſe ſoumit ſans réſiſtance.

Les *Tou-kiueï* étoient les ſeuls ennemis qui reſtaſſent à l'empereur KAO-TSOU. Ces Tartares, accoutumés à faire des courſes ſur les frontières, pénétroient même aſſez avant dans les terres qu'ils ſaccageoient, & dont ils enlevoient les femmes & les enfans. Un des grands de la cour lui dit à ce ſujet, que les *Tou-kiueï* n'étoient attirés dans le Koan-tchong que parce qu'ils ſavoient que Tchang-ngan, ſa capitale, renfermoit beaucoup de tréſors & de ſoieries, & qu'il y avoit un grand nombre de femmes & d'enfans. Il conſeilla à l'empereur de réduire cette ville en cendres, afin qu'elle n'excitât plus la cupidité des Tartares, & de tranſporter ſa cour ailleurs. Ce prince étoit ſur le point de ſuivre ce conſeil, lorſque Li-chi-min s'y oppoſa.

« Nos voiſins, dit-il à l'empereur, ont toujours cherché » à inquiéter la Chine, & en quelque lieu que ſes ſouverains » aient tenu leur cour, ils n'ont pu éviter leurs hoſtilités. Vous » vous êtes élevé ſur le trône de cet empire avec la fierté d'un » dragon; vous avez vaincu avec une rapidité incroyable une » foule d'ennemis qui vous le diſputoient, & ſi la ſeule crainte » des *Tou-kiueï* vous obligeoit à changer votre cour, quoique » vous ayiez plus d'un million de ſoldats accoutumés à vaincre, ne ſeroit-ce pas une tache ineffaçable, avec laquelle » votre nom paſſeroit à la poſtérité ?

» Ho-kiu-ping, général des *HAN*, s'offrit jadis pour aller » détruire les *Hiong-nou*, auſſi formidables que les *Tou-kiueï*; » aurois-je moins de cœur & de zèle que cet officier, étant » prince de votre ſang & votre fils? Je ne demande que la » permiſſion d'aller combattre ces Tartares, & je promets à

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 624. *Kao-tsou.*

» Votre Majesté de lui amener leur *Ko-han* enchaîné. Cepen-
» dant si le succès ne couronnoit pas cette expédition, ne
» seroit-il pas alors encore temps de prendre le parti de trans-
» férer votre cour ailleurs »?

L'empereur loua publiquement le zèle du prince Li-chi-min pour venger l'empire des insultes des Tartares; mais ses ennemis en prirent prétexte pour le rendre suspect. Le prince héritier & les princesses du palais dirent à l'empereur que le mal n'étoit pas si grand qu'on le faisoit; que les *Tou-kiueï* se contentoient d'enlever quelque butin & se retiroient ensuite chez eux. Ils ajoutèrent que la demande de Li-chi-min cachoit sans doute des vues pernicieuses; qu'étant maître des troupes de l'intérieur de l'empire, il ne cherchoit à se faire donner le commandement de celles du dehors que pour exécuter plus sûrement ses desseins, & que l'empereur pourroit bien se repentir de lui avoir confié tant d'autorité.

A la huitième lune, Kieï-li-ko-han (1) & Tou-li-ko-han, rois des *Tou-kiueï*, réunirent leurs forces & vinrent faire des courses dans les départemens de Yuen-tchéou, de Hiu-tchéou, de Ping-tchéou & de Soui-tchéou. Ils y portèrent une si grande

(1) Kieï-li-ko-han, connu auparavant sous le nom de Toupi-ssé, devoit le trône aux intrigues de sa belle-sœur Y-tchin-kong-tchu, qu'il épousa. Il créa *Ko-han* des pays orientaux son neveu Fou-po-pi, fils de Ché-pi-ko-han, sous le titre de *Tou-li-ko-han*. Ce prince méprisoit la puissance de Kao-tsou, & faisoit de fréquentes irruptions sur les terres de la Chine. L'empereur trop occupé au dedans de ses états, étoit obligé de dissimuler ces insultes, & d'acheter la paix de ce Tartare à force d'argent & de présens. Kieï-li-ko-han porta l'insolence jusqu'à faire emprisonner les ambassadeurs de l'empire: Kao-tsou usa de représailles. Cependant le roi Tartare relâcha les ambassadeurs Chinois, & en envoya de sa part demander la paix: il les chargea de porter en présent à l'empereur une quantité de colle de poisson, afin, disoit-il, qu'elle servît à unir les cœurs des deux états. *Éditeur.*

désolation, que l'empereur crut ne devoir pas différer d'y envoyer Li-chi-min avec Li-yuen-ki, un autre de ses fils. Arrivés à Pin-tchéou, les deux princes apprirent que les Tartares n'étoient pas éloignés. Li-chi-min proposa à son frère d'aller les attaquer; mais Li-yuen-ki les voyant approcher avec une nombreuse armée, en fut si épouvanté qu'il refusa de marcher à eux. Li-chi-min, indigné de sa lâcheté, sortit de la ville à la tête de ses troupes & les rangea en bataille à la vue des ennemis. Ce prince se détachant de son armée fut à celle des Tartares demander à parler à leur *Ko-kan*, & sur le refus qu'il fit de paroître, Li-chi-min lui envoya reprocher sa mauvaise foi de rompre ainsi l'alliance qu'ils avoient autrefois contractée ensemble, & lui fit dire que s'il avoit du cœur, il vînt terminer, à la vue des deux armées, leur querelle, lui laissant le choix des armes.

Avant de lui proposer ce cartel, Li-chi-min avoit envoyé un cavalier à Tou-li-ko-han lui rappeller que lorsque Kieï-li-ko-han lui faisoit la guerre, il l'avoit secouru, & qu'ils s'étoient juré de s'aider mutuellement. Il se plaignoit encore qu'il avoit oublié ses sermens, & qu'il s'étoit ligué avec son ennemi pour combattre son ancien ami & son allié. Ces reproches firent impression sur l'esprit de ce *Ko-han* & l'ébranlèrent au point de le décider à quitter le parti de Kieï-li-ko-han. Cependant ce dernier voyant Li-chi-min disposé à passer la rivière qui les séparoit, soupçonna qu'il ne montroit tant de confiance que parce qu'il s'entendoit avec Tou-li-ko-han, dont il craignoit d'être trahi, n'ignorant pas l'ancienne amitié qui l'avoit uni avec Li-chi-min. Il fit dire à ce prince de ne point passer & qu'il étoit prêt à renouveller l'alliance avec la Chine, & pour lui prouver sa sincérité, il fit un peu reculer ses troupes.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 624. *Kao-tsou.*

La saison étant devenue pluvieuse, Li-chi-min proposa à son conseil d'en profiter pour attaquer les Tartares, parce que le mauvais temps les empêcheroit de se servir de leurs arcs & de leurs flèches, les seules armes avec lesquelles ils étoient redoutables. Le conseil de guerre ayant approuvé cette attaque, Li-chi-min en fit prévenir Tou-li-ko-han, afin qu'il n'en fût pas surpris, & dès la même nuit il vint fondre sur le quartier de Kieï-li-ko-han & lui tua beaucoup de monde; il fit encore plus grand nombre de prisonniers & se retira.

Kieï-li-ko-han, furieux d'avoir été surpris, fit dire à Tou-li-ko-han de se préparer à marcher dès le lendemain pour s'en venger; mais ce dernier refusa, en lui faisant réponse qu'il avoit promis d'être fidèle à Li-chi-min, & que même si ce prince exigeoit qu'il se joignît à lui, il ne pourroit s'en dispenser. Kieï-li-ko-han, piqué de ce refus, décampa sans rien dire & retourna dans ses états. Tou-li-ko-han en fit de même, après avoir confirmé par un nouveau serment ses premiers engagemens avec Li-chi-min.

625.

N'ayant plus d'ennemis en tête, Li-chi-min reprit le chemin de Tchang-ngan, laissant le commandement de l'armée à Tchang-kin, en lui recommandant sur-tout d'être sur ses gardes. En effet, Kieï-li-ko-han qui ne craignoit que le seul Li-chi-min, ne le fut pas plutôt parti qu'il revint sur ses pas, à la septième lune, ravager les territoires de Ling-tchéou, de Siang-tchéou, de Lo-tchéou, de Tsin-tchéou & de Han-tchéou. Il maltraita si fort Tchang-kin, qu'à peine put-il lui échapper; Ouen-yen-pou, son lieutenant fut fait prisonnier.

A la nouvelle de cette défaite, Li-tao-tsong, prince de Gin-tching & gouverneur de Ling-tchéou, rassembla un corps considérable de troupes qui avoient leurs quartiers dans ces

environs. Il fut à leur tête chercher Kieï-li-ko-han, qu'il battit si complettement, qu'il l'obligea à demander la paix: elle ne lui fut accordée qu'à des conditions dures, auxquelles le roi Tartare fut forcé de souscrire; après quoi les deux armées se retirèrent chacune de leur côté.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 625. *Kao-tsou.*

Au commencement du règne de KAO-TSOU, des *Tao-ssé* de la secte de Li-lao-kiun acquirent quelque crédit auprès de ce prince, & lui inspirèrent même de l'estime pour leur pernicieuse doctrine. Un certain Ki-chan-hing de Tsin-tchéou poussa la flatterie jusqu'à lui dire qu'étant à la montagne Yang-kia-chan, il avoit rencontré un vieillard vénérable, vêtu de blanc, qui lui avoit recommandé d'aller dire de sa part au fondateur de la dynastie des *TANG* qu'il se nommoit Li-lao-kiun & qu'il étoit un de ses ancêtres: il ajouta que ce vieillard avoit demandé qu'on lui fît bâtir un temple. L'empereur crut cette fable absurde, & fit élever un temple à Li-lao-kiun.

626.

Ceux qui étoient zélés pour la doctrine des anciens n'étoient point écoutés & faisoient alors parvenir difficilement leurs représentations sur les erreurs qu'ils voyoient s'introduire: cependant le lettré Fou-y, qui avoit la charge de *Taï-ché-ling*, connu par son habileté, & ennemi des sectes des *Ho-chang* & des *Tao-ssé*, présenta à l'empereur le placet suivant:

« *Foé* étoit originaire du *Si-yu*, contrée fort éloignée de » la Chine. Sa doctrine est remplie d'extravagances & d'ab» surdités. On s'est bien gardé de traduire littéralement ses » ouvrages; ils eussent révolté les esprits les plus stupides.

» La fidélité des sujets envers leurs princes & la piété filiale » sont deux devoirs que ce chef de secte ne reconnoît point. » Ses disciples passent leur vie dans l'oisiveté, & vivent sans » se donner aucune peine: s'ils portent un habit différent du

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 626. *Kao-tsou.*

» nôtre, c'eſt pour s'exempter des charges publiques & ſe » délivrer de tout ſouci. Ils appellent les *trois grandes vertus*, » la pureté des mœurs & l'éloignement des plaiſirs ſenſuels, » la modération dans les deſirs & le déſintéreſſement. Ces ſec- » taires enſeignent qu'il y a *ſix chemins*, celui du ciel, de » l'homme, des démons, de l'enfer, des démons affamés, & » celui des bêtes. Par ces rêveries, ils font courir les ſimples » après une félicité chimérique, & leur inſpirent du mépris » pour nos loix & les ſages inſtructions de nos anciens.

» La vie, quoiqu'enſeignent les *Tao-ſsé*, a eu & aura tou- » jours un terme pour les hommes, & aucun n'eſt exempt » de la mort. Les récompenſes, les châtimens, les dignités » dépendent de la volonté du prince dans un état monarchi- » que, & chacun par ſa conduite s'éleve ou s'abaiſſe, amaſſe » des richeſſes ou reſte dans la pauvreté. Les *Ho-chang* ſou- » tiennent que leur *Foé* eſt le diſpenſateur de toutes ces graces » & qu'il meut à ſon gré le monde : mais que d'abus réſultent » de cette pernicieuſe doctrine ! Elle ôte aux ſouverains une » de leurs plus belles prérogatives, le mérite des ſoins qu'ils » ſe donnent pour bien gouverner ; elle tend à conduire les » hommes à ne plus rien faire ni pour leur fortune, ni pour » ſe maintenir dans la pratique de leurs devoirs & de la vertu, » puiſqu'ils ſont abſolument ſoumis à la volonté de *Foé*. On » ſent combien cette doctrine eſt contraire à celle de nos » anciens ſages, qui rendoit les princes ſi reſpectables & leurs » ſujets ſi vertueux.

» Avant que la dynaſtie des HAN eût introduit en Chine la » ſecte de *Foé*, tout étoit dans l'ordre : les princes étoient » éclairés, les peuples ſoumis, & la plus grande harmonie » régnoit dans toutes les parties de l'empire. Depuis que ces

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
616.
Kao-tsou.

» erreurs s'y sont glissées, nos voisins n'ont cessé d'insulter » nos frontières, ils ont même envahi une partie de l'empire; » les souverains se sont écartés du chemin de la vertu, leurs » sujets ont oublié leurs devoirs; l'autorité sans bornes a foulé » les peuples; l'insatiable cupidité les a ruinés : les peuples » dans la confusion n'ont su à quelle opinion s'arrêter; le » bon gouvernement a été bouleversé, & tout ce mal, il ne » le faut attribuer qu'aux sectateurs de *Foé* & à ses dogmes » pernicieux. On a vu plusieurs princes étrangers les rejetter » & chercher tous les moyens de les bannir de leurs états. » Cette gloire est réservée à Votre Majesté : elle doit avoir » en exécration cette secte par l'exemple de l'empereur Ou-ti » des *Léang*, qui s'est vendu & engagé plusieurs fois à *Foé* » pour des sommes considérables.

» Cette secte a aujourd'hui plus de cent mille Bonzes *Ho-* » *chang* & autant de Bonzesses qui vivent dans le célibat : il » seroit de l'intérêt de l'état de les obliger à se marier ensem- » ble; ils formeroient cent mille familles & donneroient des » sujets qu'on incorporeroit dans les troupes pour les dresser » aux exercices de la guerre. Maintenant ils sont à charge » par leur oisiveté, & ils vivent aux dépens de la société » commune; en les rendant membres de cette même société, » ils concourroient au bien général & n'enleveroient plus à » l'état des bras qu'ils peuvent employer à sa défense ».

L'empereur remit ce placet aux grands pour l'examiner. Tous, dans la persuasion que ce prince favorisoit la secte de *Foé*, blâmèrent la proposition de Fou-y; le seul Tchang-tao-yuen déclara qu'il étoit de son sentiment. Siao-yu prit chaudement le parti des Bonzes *Ho-chang*, & dit qu'il n'y avoit point de supplice assez grand pour punir Fou-y d'avoir parlé

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 626. *Kao-tsou.*

avec auſſi peu de reſpect d'un homme dont la vertu étoit auſſi connue & auſſi exemplaire que celle de *Foé*. Fou-y, ſans ſe troubler, lui répondit : « Y a-t-il rien de plus reſpectable dans » la ſociété que le prince, & qu'un père & une mère ? *Foé* » étoit né comme le reſte des hommes ; cependant abandon- » nant ſon père & ſa mère, il ne voulut plus être ſoumis à » leurs loix ni à celles de ſon ſouverain, dont il parloit encore » plus mal que de ſes parens. Siao-yu qui n'eſt pas né non plus » d'un tronc d'arbre, ſe rend le partiſan d'une doctrine qui » ne reconnoît ni la voix du ſang ni les loix du maître que le » Tien lui a donné; de pareils principes ſont dangereux & ren- » verſent les plus ſages conſtitutions du gouvernement : c'eſt » ſouſtraire des enfans aux devoirs de la nature, & des ſujets » à la ſoumiſſion qu'ils doivent à leur ſouverain. Penſe-t-il » qu'en détruiſant ainſi la piété filiale & l'obéiſſance dûe au » prince, il prouve qu'il ait les ſentimens d'un fils & le cœur » d'un ſujet » ?

Siao-yu déconcerté de l'apoſtrophe & embaraſſé de répondre à cette objection, ne ſe tira d'affaire qu'en invectivant Fou-y : cependant l'empereur qui n'approuvoit pas que tant de gens ſe rendiſſent inutiles en ſe faiſant *Ho-chang* & *Tao-ſsé*, ordonna d'établir des mandarins pour en faire un dénombrement exact & en diminuer le nombre. Il voulut qu'ils n'euſſent tout au plus que trois temples à Tchang-ngan, & un dans chaque ville du premier ordre.

Les derniers avantages que le prince Li-chi-min avoit remportés contre les Tartares, à la honte de Li-yuen-ki qui n'avoit oſé ſortir pour les combattre, augmentèrent la haine de ce dernier, & réveillèrent celle du prince hériter & des princeſſes du palais. De retour à Tchang-ngan, Li-yuen-ki réſolut de le faire

faire périr. Il complotta avec le prince héritier & les princesses de l'empoisonner, & sous prétexte de le féliciter sur le succès de la campagne qu'il venoit de faire, le prince héritier l'invita à un festin où il but du vin empoisonné, qui lui fit vomir une grande quantité de sang, avec des convulsions si violentes qu'il n'en réchappa que par la force de sa constitution.

L'empereur informé de cet attentat, vit bien qu'il n'y avoit point de sûreté pour ce prince contre l'animosité de ses frères. Il prit le parti de l'éloigner de la cour d'une manière honorable, & lorsqu'il fut rétabli il le fit appeller & lui dit : « Notre » famille doit le trône à votre bras & à vos conseils; vous » avez réuni, par votre bravoure tout l'empire sous notre » obéissance : je devois, pour récompense, vous nommer » mon successeur; mais vous avez exigé que je vous préférasse » Li-kien-tching, comme votre aîné. Ce choix est arrêté & je » ne le puis changer. Cependant tant de services demandent » que je pourvoie à votre sûreté : en vous gardant ici, je ne » le vois que trop, il en arriveroit infailliblement du trouble. » Lo-yang est une ville impériale; je vous la donne avec tout » le pays qui est à l'est depuis les montagnes. Allez y établir » votre cour; je vous ferai un cortége digne d'un empereur, » dont je veux que vous preniez le titre. Faites revivre le sage » gouvernement des anciens, & que vos frères mêmes ap- » prennent à vous respecter ».

Li-chi-min, pénétré des bontés de son père, se jetta à ses pieds & le conjura de ne point l'éloigner de sa personne; mais l'empereur lui ordonna de se disposer à partir. Ses deux frères consternés en apprenant cette nouvelle, intriguèrent pour le faire rester & l'empêcher d'échapper à leur vengeance. Ils présentèrent secrétement plusieurs placets à l'empereur, où ils lui

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 626. *Kao-tsou.*

faisoient envisager les suites dangereuses de cette division de sa puissance. Ils accusoient les gens attachés à Li-chi-min d'avoir fait éclater une joie immodérée, qui manifestoit assez qu'il étoit à craindre que les troubles ne recommençassent, & ils ajoutoient que la tristesse apparente de Li-chi-min n'étoit qu'un voile pour cacher les projets pernicieux qu'il méditoit. Ces calomnies firent impression sur l'empereur, qui craignit en effet que son fils n'eût les vues que ses ennemis lui prêtoient : il révoqua l'ordre de son établissement à Lo-yang.

Les deux princes voyant que leur méchanceté réussissoit au-delà de leurs espérances, cherchèrent à la pousser plus loin, en faisant solliciter par les reines du palais l'ordre de faire mourir Li-chi-min. Li-yuen-ki osa même le demander à l'empereur, qui lui répondit que le crime de Li-chi-min n'étoit point avéré, & que les services qu'il avoit rendus à leur famille & à l'état méritoient bien qu'on suspendît d'en venir à cette extrémité. Li-yuen-ki insista, en lui représentant que quand sa révolte auroit éclaté, il ne seroit peut-être plus temps d'y remédier, & qu'il étoit de la prudence de le prévenir.

Tchang-sun-ou-ki, Chao-chi-lien, Yu-tchi-king-té & plusieurs autres sincèrement attachés à Li-chi-min, l'avertirent de ce qui se tramoit contre lui au palais. Ce prince leur dit d'un air affligé, que le plus grand malheur d'une famille étoit de voir la désunion entre des frères ; mais il leur demanda s'il étoit de l'honnête homme & d'un homme d'honneur de commencer le premier à user des voies de fait. Et comme ils lui alléguèrent l'exemple de Chun, Li-chi-min leur répondit qu'il le regardoit comme un des plus grands princes qu'eût eu la Chine. « Si cet empereur, reprirent-ils, n'étoit pas sorti du » puits où son père & sa mère l'avoient mis, s'il n'eût pas

» quitté la maison paternelle, il y auroit péri misérablement, » & nous serions aujourd'hui privés des belles instructions & » des sages règles du gouvernement qu'il nous a laissées. On » dit que pour vivre heureux & en sage, il faut souffrir les » petits maux & faire face aux grands. En est-il de comparables à ceux dont vous êtes menacé » ?

Malgré cet exemple, le prince parut encore incertain sur le parti qu'il prendroit. Il voulut auparavant consulter les sorts, & au moment qu'il s'y disposoit, Tchang-kong-gin, un de ses officiers, entra d'un air effrayé & renversa les sorts, en s'écriant : « Qu'est-il besoin de sorts ? la résolution est prise » de vous faire mourir. Croyez-vous que si les sorts vous » disoient que nous ne devons pas nous y opposer, nous leur » obéirions ? Personne n'ignore les desseins funestes qu'on a » contre vous & que votre perte est arrêtée. Le seul Fou-y a » osé prendre votre défense ; hé ! qui sait si son placet fera » quelque effet » ?

Un officier de la présence de l'empereur apporta à l'instant même ce placet à Li-chi-min pour y répondre. Ce prince mit dans sa réponse qu'on disoit bien que Li-kien-tching & Li-yuen-ki avoient un commerce criminel avec les reines du palais, mais qu'il croyoit ses frères incapables d'un crime aussi odieux. Il ajouta que pour ce qui concernoit sa personne, l'empereur savoit lui-même s'ils avoient attenté à sa vie. Li-chi-min cacheta sa réponse & recommanda à l'officier de la remettre en mains propres à son père ; mais cet officier, dévoué à ses frères, décacheta le paquet & leur rendit compte de ce qu'il contenoit. Après l'avoir refermé de manière qu'on ne s'appercevoit pas qu'il eût été ouvert, l'officier le porta à l'empereur, qui ne put s'empêcher de soupirer plusieurs fois en le

De l'Ere Chrétienne. Tang. 626. Kao-tsou.

lisant. Il fit dire au prince Li-chi-min de se rendre le lendemain de grand matin au palais pour examiner sa réponse & le placet de Fou-y. Ses deux frères complottèrent de profiter de cet instant pour le tuer; mais Li-chi-min qui se tenoit sur ses gardes, ne s'y rendit que bien accompagné : ses fidèles officiers, de peur qu'il ne fût accablé par le nombre, prirent la précaution de poster des soldats en embuscade pour leur prêter main-forte en cas de besoin.

A l'heure que Li-chi-min alloit au palais, il vit venir à lui ses deux frères, suivis d'une troupe de gens armés. Li-kien-tching s'avançant fièrement l'arc bandé, lui décocha une flèche qu'il eut l'adresse d'éviter. Li-chi-min, animé par cette perfidie, le perça lui-même d'un coup flèche & le renversa mort de dessus son cheval. Un de ses officiers fit tomber pareillement Li-yuen-ki; mais la flèche n'ayant pu pénétrer sa cuirasse, il cherchoit à se sauver lorsque Yu-tchi-king-té l'atteignit d'une seconde flèche qui l'étendit mort sur la place.

Au tumulte que cette action causa dans la ville, les troupes prirent les armes & accoururent de tous côtés : pour prévenir une plus grande émeute, Yu-tchi-king-té coupa les têtes des deux princes, & les faisant voir à tout le monde, les soldats se retirèrent de même que ceux qui avoient suivi leur parti. Li-chi-min envoya Yu-tchi-king-té tout armé avertir son père de cet événement. Cet officier le casque en tête, la cuirasse sur le dos & la pique à la main, se présenta, contre l'usage, devant l'empereur, qui se promenoit dans une barque sur un lac : il lui dit que le prince héritier & le prince de Tsi son frère, ayant excité du trouble dans la ville, ils avoient été tués par les soldats du prince Li-chi-min, & qu'il venoit de sa part le prévenir d'être tranquille sur les suites de cette émeute.

Siao-yu & Tchin-chou-ta qui accompagnoient l'empereur, voyant la surprise où cette nouvelle le jettoit, lui dirent que les princes Li-kien-tching & Li-yuen-ki n'avoient jamais voulu écouter les conseils qu'on leur donnoit, & que jusqu'à présent ils n'avoient rendu aucuns services à l'état; au lieu que Li-chi-min l'avoit non-seulement délivré de tous ses ennemis, mais qu'il avoit encore affermi sur le trône la dynastie naissante, & que ces actions méritoient bien qu'il fût nommé prince héritier : ils ajoutèrent que c'étoit le vœu général, & qu'en rendant justice aux grandes qualités de ce prince, chacun étoit rempli d'estime & d'admiration pour lui. L'empereur leur répondit que ç'avoit été son premier dessein, mais que Li-chi-min lui-même s'y étoit opposé, & avoit demandé que Li-kien-tching, comme son aîné, fût prince héritier & jouît des droits de sa naissance.

Cependant Kao-tsou fit d'exactes perquisitions sur la rencontre des princes & les extrémités auxquelles ils s'étoient portés. Les informations se trouvant toutes en faveur de Li-chi-min, son père le fit appeller. Ce prince en l'abordant se précipita à ses pieds les larmes aux yeux, sans vouloir se relever. Kao-tsou attendri lui tendit la main & l'embrassa tendrement, en lui disant : « Je sais, mon fils, que vous êtes » innocent de la mort de vos frères. Leur méchanceté les ren- » doit indignes de vivre : en leur ôtant la vie, on n'a fait » que ce que j'aurois dû faire il y a long-temps. S'ils eussent » vécu, l'empire seroit infailliblement retombé dans l'état de » confusion d'où vous l'avez tiré par votre sagesse & votre » bravoure. Leur témérité d'avoir entretenu un commerce » infâme avec les princesses du palais, méritoit seule la mort. » Je ne veux pas qu'il reste un rejetton de ces deux fils ingrats

De l'Ere Chrétienne. Tang. 626. Kao-tsou.

» & indignes de moi ; j'ordonne d'en éteindre absolument la » race ». En conséquence de cet ordre, on fit mourir tous leurs enfans. L'empereur vouloit envelopper dans leur proscription plus de cent officiers qui étoient au service des deux princes; mais Yu-tchi-king-té lui ayant représenté que ce n'étoit pas le moyen de conserver la paix, l'ordre contre les officiers fut révoqué.

Dès le lendemain l'empereur déclara Li-chi-min prince héritier, sans l'en avoir prévenu. Tout le monde fit éclater sa joie. Les cérémonies pratiquées en pareille occasion ne s'étoient jamais faites avec tant de magnificence, ni avec des démonstrations plus universelles de la satisfaction publique. L'empereur ordonna qu'à l'avenir toutes les affaires relatives à la guerre & à l'administration civile seroient d'abord communiquées au prince héritier, avant qu'elles lui parvinssent à lui-même.

Cet ordre fit croire aux officiers attachés au service des deux princes, qu'ils étoient perdus; mais Li-chi-min étoit trop généreux pour s'avilir par une vengeance aussi basse. Cependant afin de les tranquilliser, il fit venir ces officiers & demanda à Oueï-tching, le plus coupable de tous, pourquoi il avoit excité le prince Li-kien-tching à attenter à ses jours. Oueï-tching lui répondit, sans se troubler, que si le prince avoit suivi ses conseils, il n'auroit pas éprouvé le malheur qui lui étoit arrivé. « Il falloit, ajouta-t-il en regardant fièrement le » prince, ne pas manquer son coup & prendre mieux ses me- » sures ». Loin de s'offenser de cette hardiesse, Li-chi-min loua Oueï-tching de sa fidélité & de son zèle à l'égard de son maître. Il lui donna un emploi considérable, ainsi qu'à Ouang-koueï & Oueï-tsing ses collégues.

Quoiqu'on eût accordé une amniftie générale, les officiers des deux princes morts ne se crurent pas en sûreté à la cour : plusieurs se sauvèrent dans le Chan-tong, où les mandarins, excités par l'espoir d'une récompense, en faisoient d'exactes perquisitions, & les arrêtoient. Ouang-koueï en avertit le prince héritier, qui défendit, sous des peines très-sévères, de les inquiéter, & chargea Oueï-tching de tenir la main à l'exécution de ses ordres. Cet officier se rendit dans le Chan-tong, & trouva à son arrivée à Tsé-tchéou des mandarins qui conduisoient en criminels Li-tchi-ngan, officier du prince Li-kien-tching, & Li-sé-hing, attaché au prince Li-kien-ki : il blâma ces mandarins de traiter de la sorte des gens qu'ils n'ignoroient pas être compris dans l'amnistie, & leur signifia les ordres dont il étoit porteur. Il leur dit qu'ils mériteroient d'être punis pour ne pas respecter les graces que le souverain est le maître de faire, que cependant il leur pardonnoit, à condition qu'ils iroient sur le champ mettre en liberté leurs prisonniers, & qu'ils leur fourniroient l'argent nécessaire pour s'en retourner commodément chez eux. Il leur déclara d'un ton ferme qu'ils prissent garde de les mécontenter, & qu'à la moindre plainte contre eux de la part de leurs prisonniers, ils seroient sévérement punis. Cette sage conduite de Oueï-tching réprima la cupidité des mandarins & rétablit le calme dans le Chan-tong. A son retour, le prince héritier le loua devant tous les grands de la droiture avec laquelle il s'étoit comporté dans la commission dont il l'avoit chargé.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 626. *Kao-tsou.*

L'empereur KAO-TSOU sentant ses forces diminuer & par l'âge & par ses fatigues passées, voyant d'ailleurs les soins infatigables que le prince héritier se donnoit pour le décharger du fardeau pénible du gouvernement, voulut l'en récom-

De l'Ere Chrétienne. Tang. 626. Kao-tsou.

penser, en lui cédant une place qu'il méritoit à tant de titres. Ce père reconnoissant vouloit encore jouir du plaisir d'y voir enfin assis celui qu'il avoit de tout temps désigné pour lui succéder; mais à la première ouverture qu'il en fit à son fils, ce prince le conjura de ne pas quitter un poste qu'il remplissoit si dignement. L'empereur lui ayant formellement déclaré que c'étoit sa volonté, le prince héritier fut contraint d'obéir, & à la huitième lune de cette année, il prit possession du trône avec les cérémonies accoutumées, sous le titre de *Tang-taï-tsong*.

TAI-TSONG.

Ce prince commença son règne par congédier trois mille femmes du palais, qu'il renvoya chez leurs parens. Suivant le *Li-ki*, un empereur, outre son épouse légitime qu'il fait impératrice, peut avoir plusieurs concubines; savoir, trois qui ont le titre de *Fou-gin* (1), neuf qui ont celui de *Pin*, trent-sept qu'on nomme *Chi-fou*, & quatre-vingt-une appellées *Yu-tsi*. Depuis long-temps les empereurs ne s'étoient pas tenus à ce nombre déterminé. Lorsque Tçin-ou-ti eut réuni tout l'em-

(1) Les *Fou-gin* sont des reines qui jouissent de beaucoup d'honneurs, préférablement aux autres femmes du palais. Les trois *Fou-gin* sont ordinairement des filles de roi, sur-tout sous le règne actuel des Tartares *Man-tcheoux*. Elles ont un logement particulier, une cour, deux dames d'honneur, & d'autres personnes du sexe à leur service. On n'épargne rien pour leur amusement, pour la magnificence de leurs meubles & pour leur cortège. Les enfans qu'elles ont sont tous légitimes, dit Magalhaens, avec cette seule différence que les fils de l'impératrice sont préférés pour succéder à l'empire. L'impératrice loge dans le même palais que l'empereur; les autres ont leurs palais séparés. Au reste ces femmes & ces concubines ne paroissent jamais qu'aux yeux du monarque. A peine d'autres osent-ils en demander des nouvelles. *Éditeur*.

pire

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* *626.* *Taï-tsong.*

pire sous son obéissance par la destruction des princes de Ou, on compta dans son palais jusqu'à dix mille femmes. TAI-TSONG, jaloux de faire revivre les anciennes constitutions, fit cette première réforme de trois mille. Il déclara ensuite impératrice Tchang-sun-chi, son épouse, princesse digne de lui & du rang où il l'élevoit. Dès sa plus tendre jeunesse elle s'étoit appliquée à la lecture des anciens livres, & elle en étoit si remplie, que jamais elle ne s'écartoit de ses devoirs. Constamment attachée à son époux, lorsqu'il n'étoit encore que prince de Tsin, elle le servoit avec un respect exemplaire. Non moins attentive pour l'empereur Kao-tsou & les princesses du palais, elle les prévenoit avec une modestie qui les charmoit. Elle ne témoigna jamais le moindre refroidissement aux princesses mêmes qu'elle savoit contraires à son époux.

Devenue impératrice, cette princesse n'en eut pas plus d'orgueil. Elle ne souffroit point de superflu dans ses habits ni dans son cortége, & quoique l'empereur la pressât souvent de lui dire son avis sur les affaires de l'état, elle lui répondoit toujours par le proverbe commun, *que lorsque la poule chante au matin, un grand malheur est sur le point d'arriver à la maison.* Elle s'excusoit de se mêler du gouvernement, en disant qu'elle n'étoit qu'une femme, & que l'empire ayant un maître, c'étoit à lui seul d'en diriger l'administration.

Pendant qu'on s'occupoit à Tchang-ngan des fêtes & des réjouissances de l'inauguration du nouvel empereur & de l'impératrice son épouse, les *Tou-kiueï* en profiterent pour entrer en Chine avec une armée de cent mille hommes. Ils commencèrent par ravager Kao-ling, & après avoir battu à King-yang Yu-tchi-king-té, gouverneur de King-tchéou, Kieï-li-ko-han s'avança jusqu'au pont *Pien-kiao*, sur la rivière de

Oueï-choui au nord de Tchang-ngan, où il envoya ſon favori Tchi-ché-ſsé-li, *pour obſerver le vuide & le plein.* Ce Tartare n'entra point dans la ville en eſpion, mais il ſe préſenta hardiment, comme s'il venoit avertir que les deux *Ko-han*, Kieï-li & Toli, ne tarderoient pas à arriver ſous les murs de la capitale avec un million de ſoldats; & qu'il étoit député de leur part, pour demander à l'empereur quelle compoſition il vouloit leur faire pour les engager à ſe retirer.

TAÏ-TSONG ayant ordonné de lui amener Tchi-ché-ſsé-li, il lui dit d'un ton plein de colère: « C'eſt donc ainſi que vos deux *Ko-han* ſe jouent de la foi des traités? A peine ai-je fait » alliance avec eux, à peine ai-je envoyé à Kieï-li la princeſſe » qu'il demandoit en mariage, comblés de mes préſens en or » & en ſoieries, ces deux *Ko-han* viennent en brigands ravager mes états. Ces procédés ſont-ils dignes, je ne dis pas » de princes, mais d'hommes qui auroient le moindre ſentiment d'honneur? S'ils oublient mes bienfaits, ils devroient » ſe ſouvenir de leurs ſermens. Croient-ils qu'intimidé de » leurs forces, je ſouffrirai qu'ils m'inſultent impunément & » que je n'aie pas la puiſſance de les punir de leur témérité? » Pour leur prouver que je ne les crains pas, je vais commencer par vous faire abattre la tête, après quoi, ſuivi » de mes troupes, j'irai les châtier de leur mauvaiſe foi & » de leur ingratitude. J'avois juré la paix avec eux; ils la » violent, & par là ils mettent la juſtice de mon côté ».

L'émiſſaire Tartare, effrayé de ces menaces terribles, ſe jetta aux pieds de l'empereur, en le conjurant de lui accorder la vie & de le renvoyer au camp de ſes maîtres, lui promettant d'obliger les *Ko-han* à ſe retirer. Siao-yu & Fong-té-y joignirent leurs prières à celles du Tartare; mais l'empereur leur dit que

la crainte seule arrachoit ces promesses à Tchi-ché-ssé-li, & qu'au lieu d'appaiser les *Ko-han*, ses menaces ne feroient que les irriter : ainsi il fit conduire en prison cet émissaire Tartare, & donna en même temps ordre d'assembler les troupes & de les tenir prêtes à marcher.

Après avoir fait ses dispositions, TAÏ-TSONG, suivi de Kao-chi-lien, de Fang-hiuen-ling & de cinq à six autres officiers, avec quelques cavaliers, s'avança sur les bords du Oueï-choui, & s'adressant aux Tartares, il reprocha aux deux *Ko-han* leur parjure & leur ingratitude. Les Tartares, frappés de son air majestueux, descendirent de cheval & le saluèrent comme leur maître, en se prosternant jusqu'à terre.

Un instant après, Kieï-li-ko-han voyant défiler l'armée impériale en bon ordre, étonné de sa bonne contenance & que l'empereur eût osé s'avancer avec si peu de monde jusque sur le bord de la rivière, fit faire à ses troupes des mouvemens qui témoignoient qu'il n'étoit pas sans crainte. L'empereur au contraire fit reculer son armée pour laisser aux Tartares la liberté du passage, & il la rangea en bataille, disposé à en venir à une action générale. Comme il vouloit aller parler à Kieï-li-ko-han & lui offrir de se battre corps à corps, Siao-yu, effrayé de cette résolution, se mit en devoir d'arrêter son cheval. « J'ai pesé mûrement ce que je vais faire, lui dit l'empereur; vous ignorez quel est mon dessein : cette démarche est » plus nécessaire que vous ne le croyez. Les Tartares n'ont » osé pénétrer si avant, que dans la persuasion que je suis hors » d'état de leur résister, étant à peine monté sur le trône. Il » est vrai que mes forces sont inférieures aux leurs, mais c'est » aussi pour cela qu'il faut faire meilleure contenance. Si nous » fussions restés enfermés dans les murs de la ville, ils auroient

» cru que nous les craignons, & ils en auroient profité pour » achever de ruiner cette province & ravager tout l'empire : » au lieu qu'en leur montrant un front assuré & une armée » prête à les recevoir, cette démarche leur en imposera. Je » veux encore, en allant seul à eux, leur prouver que je les » méprise, plus que je ne les crains. Qui sait s'ils ne se » repentent pas déja d'être venus ? Ainsi à tout événement » si nous nous mesurons sur le champ de bataille, étant inti- » midés, ils sont à demi-vaincus : si au contraire ils inclinent » à la paix, nous tirerons un meilleur parti de la circonstance » pour la conclure & la cimenter d'une manière plus solide » & plus durable ».

En effet, l'empereur n'avoit pas fait la moitié du chemin de son camp à la rivière, qu'un officier de Kieï-li-ko-han vint lui proposer de renouveller leur ancienne alliance. TAÏ-TSONG fit d'abord des difficultés sur le peu de confiance qu'on devoit avoir à leurs sermens. Cependant il renvoya l'officier Tartare, en assignant pour le lendemain un rendez-vous à Kieï-li-ko-han sur le pont *Pien-kiao*. La paix y fut jurée, après avoir immolé un cheval blanc; ensuite de quoi les *Ko-han* retournèrent en Tartarie & l'empereur à Tchang-ngan.

Lorsque ces deux princes Tartares furent de retour dans leurs états, ils craignirent que l'empereur ne profitât de l'ascendant qu'il venoit de prendre sur eux, pour leur déclarer la guerre & se venger de l'incursion qu'ils avoient faite dans l'empire. Cette crainte les détermina à lui envoyer en présent trois mille chevaux & dix mille moutons choisis, afin de lui prouver qu'ils desiroient vivre en bonne intelligence avec lui. TAÏ-TSONG refusa leurs présens, & ne voulut pas même voir les officiers chargés de les lui offrir. Il leur fit

dire qu'il étoit étonné que leurs maîtres n'eussent pas encore renvoyé les prisonniers Chinois, & sur-tout le mandarin Ouen-yen-pou. Les *Ko-han* instruits de ce refus, ne doutèrent pas qu'il ne fût le signal de la guerre qu'ils redoutoient, & afin d'appaiser l'empereur, ils firent faire une recherche exacte de tous les Chinois, qu'ils lui renvoyèrent par les mêmes officiers chargés de la première commission : alors TAÏ-TSONG reçut leurs présens, & les traita magnifiquement pendant leur séjour à Tchang-ngan. Il les renvoya avec de riches présens pour leurs *Ko-han*, qu'il fit assurer de son amitié.

La paix conclue avec les *Tou-kiueï*, rétablit le calme dans tout l'empire. Cependant comme l'expérience du passé avoit appris à ne pas se fier à leurs sermens, & à ne pas s'attendre que cette dernière alliance fût de plus longue durée que les précédentes, l'empereur profita de cette tréve pour tenir ses troupes en haleine & les exercer. La première fois qu'il les rassembla sur la place d'armes, qui étoit devant son palais, il leur dit que les Tartares ayant été de tout temps ennemis de la Chine, il ne vouloit pas, pendant le temps qu'on étoit en paix avec eux, imiter ceux de ses prédécesseurs qui ne s'étoient occupés, dans les mêmes circonstances, que de leurs plaisirs, ni employer ses soldats à creuser des fossés & à embellir ses parcs & ses jardins; mais qu'il vouloit les instruire à tirer de la flèche & les former aux autres exercices militaires, afin que si les Tartares revenoient faire des courses, ils trouvassent des troupes en état de leur tenir tête, & qu'ils fussent moins hardis à renouveller leurs hostilités. Ce prince, suivant ce plan, prenoit lui-même la peine d'exercer chaque jour quelques centaines de soldats, & il récompensoit ceux qui profitoient de ses leçons, en leur donnant un arc, un sabre ou quelques

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
626.
Taï-tsong.

pièces de soie, & en faisant monter en grade les officiers qui montroient de la capacité.

Quelques-uns des grands de sa cour regardant cette occupation comme indigne de la majesté impériale, lui représentèrent qu'il s'exposoit, parce qu'il pouvoit se trouver quelque mécontent qui profitât de cette facilité de l'approcher pour attenter sur sa personne. « Je considère l'empire, leur répon» dit-il, comme un père de famille regarde sa maison, & tous » mes sujets comme mes enfans. Je compare leur cœur au » mien ; est-ce qu'en les aimant comme un père aime ses en» fans, je puis les soupçonner de me vouloir du mal »?

Cette réponse pleine de bonté, qui passa de bouche en bouche, pénétra tout le monde d'une si grande vénération pour ce prince, que tous les soldats montrèrent la plus grande émulation, & qu'en peu de temps il eut les troupes les plus aguerries & les mieux disciplinées.

Comme l'empereur n'avoit point encore récompensé plusieurs officiers qui s'étoient distingués dans les dernières guerres, il s'occupa de ce soin ; & afin qu'aucun ne se plaignît qu'on eût plus favorisé l'un que l'autre, il permit à chacun de lui dire librement si les récompenses qu'il distribuoit étoient justes. il les invita encore à l'instruire du mérite & des services de chaque officier, afin que si l'on n'avoit pas eu assez d'égards pour eux, il pût y suppléer. Li-chin-tong, prince de Hoaï-ngan, son oncle paternel, profitant de cette liberté, se plaignit que Fang-hiuen-ling & Tou-ju-hoeï, n'ayant d'autre mérite que celui d'être lettrés, eussent eu plus de part que lui à ses libéralités, sur-tout ayant été le premier qui eût levé des troupes dans le *Koan-si*, pour soutenir le parti de Kao-tsou & l'acheminer au trône. « Je sais, lui répondit TAÏ-TSONG, que

» votre propre intérêt demandoit que vous levassiez des trou-
» pes pour aider l'empereur mon père & votre frère, parce
» que sa perte auroit nécessairement entraîné la vôtre; mais
» lorsque Téou-kien-té s'empara du *Chan-tong*, notre armée,
» battue par ce prince, n'a-t-elle pas péri entre vos mains?
» Après la défaite de Téou-kien-té, & au premier avis que
» vous reçûtes que Liéou-hé-ta avoit rassemblé les débris de
» son armée, ne prîtes-vous pas la fuite? Tandis que ces évé-
» nemens sembloient détruire nos espérances, Fang-hiuen-ling
» & Tou-ju-hoeï, du fond de leur cabinet, les ont ranimées:
» c'est à leur habileté que nous sommes redevables de l'em-
» pire, & c'est par leurs conseils que nous sommes parvenus
» à le réunir entièrement sous notre obéissance. Je vous fais
» juge vous-même si après un service aussi signalé, ils ne
» devoient pas être distingués. Sans doute qu'étant mon oncle
» vous devez être un des premiers à participer aux graces, &
» je me manquerois à moi-même si je vous oubliois; mais il
» faut que la justice dirige ces faveurs, & c'est un des devoirs
» du trône de ne pas s'en écarter: ainsi au lieu de plaintes
» de votre part, j'espère mériter votre suffrage pour ce que
» j'ai fait ».

Tous ceux qui entendirent cette réponse, se dirent les uns aux autres que si l'empereur étoit si équitable à l'égard de son oncle même, ils n'avoient rien à attendre de la faveur. Cependant Fang-hiuen-ling l'avertit quelque temps après que les officiers qui l'avoient servi, lorsqu'il n'étoit que prince de Tsin, se plaignoient qu'il leur eût préféré ceux qui avoient été attachés au prince héritier & à Li-yuen-ki, ses deux frères, dont il n'avoit pas lieu d'être satisfait, puisqu'ils avoient attenté à ses jours; mais ce prince lui dit qu'étant sur le trône, il ne

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
626.
Taï-tsong.

devoit pas céder à ſon inclination, mais ſuivre les règles de la juſtice, & ne faire acception que du mérite & des talens; & que ſi ceux qui l'avoient ſervi en dernier lieu étoient plus habiles que les premiers, ils devoient paſſer avant eux. « Les » places, ajouta ce prince, ne doivent être occupées que par » ceux qui en ſont capables, par des ſages déſintéreſſés qui » aient un cœur de père pour le peuple : c'eſt le peuple, c'eſt » le fruit de ſes travaux & de ſes ſueurs qui nous donnent » l'habit que nous portons & les mets dont nous nous nour- » riſſons; ne devons-nous pas, par reconnoiſſance, chercher » tous les moyens de le rendre heureux, en ne faiſant choix » pour le gouverner que de gens éclairés & remplis de droi- » ture? C'eſt la première obligation d'un ſouverain & celle » qu'il doit remplir avec plus de plaiſir, puiſqu'elle le met » à même de rendre le bien qu'on lui fait, en le reverſant » par le canal d'officiers capables de le ſeconder ».

L'empereur qui avoit toujours aimé les lettres & ceux qui les cultivoient, fit bâtir un magnifique collége, qu'il orna d'une bibliothéque de plus de deux cens mille volumes qu'il rendit publique. Il fit élever tout autour des bâtimens, pour loger ceux qui voudroient s'adonner à l'étude; & afin de rendre cet établiſſement utile, il fit venir des différentes provinces les lettrés qui jouiſſoient de quelque réputation, tels que Yu-chi-nan, Tchu-léang, Yao-ſsé-lien, Nghéou-yang-ſiun, Tſaï-yun-kong, Siao-té-yen, & pluſieurs autres habiles gens, avec leſquels il avoit ſouvent des conférences ſur le gouvernement & ſur l'hiſtoire.

Lorſque cet édifice immenſe fut achevé, Taï-tsong ordonna aux mandarins d'y envoyer leurs enfans, dont le nombre monta à pluſieurs dixaines de mille. Malgré cette multitude

multitude d'écoliers, il régnoit le plus grand ordre dans ce collége par les sages réglemens qu'on y faisoit observer.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 626. *Taï-tsong.*

L'empereur demandant un jour à ces lettrés pourquoi Soui-yang-ti, prince très-versé dans les sciences, qui avoit sans cesse à la bouche l'éloge de Yao & de Chun, avoit causé la ruine de sa dynastie malgré les exemples de Kié & de Chéou-sin dont il blâmoit la conduite. Oueï-tching lui répondit que quelque habile que soit un prince, il doit moins s'en rapporter à ses lumières qu'à celles des habiles gens qui l'environnent, & que l'empereur Soui-yang-ti, tout en rendant justice à Yao & à Chun, se laissoit entraîner, sans s'en appercevoir, dans les mêmes vices que Kié & Chéou-sin; ce qu'il eût évité, s'il eût consulté les sages & n'eût pas trop présumé de ses propres connoissances. « Le sort funeste de ce prince, » reprit l'empereur, est une leçon pour moi & doit servir » d'exemple à la postérité.

Dans une autre occasion, l'empereur ayant dit à ces mêmes lettrés que toutes les fois qu'il s'occupoit des affaires de l'état, il lui venoit une foule d'idées sur le gouvernement, qu'il n'osoit leur communiquer, de peur qu'elles ne fussent pas assez favorables au peuple. Tou-tching-lun lui répondit, qu'étant chargé par sa place de recueillir ses paroles & celles des grands, s'il se trompoit, il ne pourroit se dispenser de l'écrire, & qu'il devoit non-seulement craindre le mal présent, mais encore le tort qu'il feroit à sa réputation dans les siécles à venir.

Fou-y, ennemi de la secte de *Foé*, questionné par l'empereur pourquoi il ne vouloit pas s'instruire de ce qu'il y avoit de merveilleux dans sa doctrine, ce lettré lui répondit que *Foé* étoit un fourbe, dont les disciples, qui vinrent les premiers

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 626. *Taï-tsong.*

à la Chine, mêlèrent à sa doctrine les rêveries de *Tao-tsé* & de *Tchuang-tsé*, avec lesquelles on étoit déja familiarisé. Il ajouta que ces sectaires avoient employé un langage mystique pour mieux tromper le peuple, & qu'il falloit extirper cette peste, d'autant plus dangereuse qu'il n'en parloit qu'avec connoissance de cause. L'empereur convint que ces différentes sectes étoient pernicieuses, & que la doctrine de Yao, de Chun, de Tchéou-kong & de Confucius étoit pour les Chinois ce que l'eau est aux poissons.

A cette même époque, un des grands lui présenta un placet, par lequel il lui demandoit d'éloigner d'auprès de sa personne les flatteurs, sans en nommer aucun. L'empereur le fit venir, pour savoir ceux qu'il entendoit accuser. Il dit à ce prince que s'il vouloit les connoître, il n'avoit qu'à proposer, dans le premier conseil qu'il tiendroit, quelque chose de contraire au bien de l'état, & insister à ce qu'on la mît à exécution, il verroit par là ceux qui flatteroient servilement ses volontés. « Je conviens, répondit l'empereur, que ce moyen est sûr; » mais si un souverain use de détours avec ses grands, peut-il » en exiger de la droiture? Les princes sont comme les sources » des ruisseaux, & ses officiers comme l'eau qui en coule : si » la source est pure, le courant l'est aussi. D'ailleurs j'ai tou- » jours eu de l'aversion pour ces finesses, qui ne servent qu'à » gâter le cœur. J'aime mieux ignorer le mal s'il existe, que » de le découvrir par des voies obliques & indignes de cette » franchise si recommandée par nos anciens ».

Le grand calme où se trouvoit alors l'empire, fit craindre à ce prince qu'il ne fût pas de longue durée : il demanda aux grands ce qu'ils pensoient qu'il faudroit faire si les troubles venoient à recommencer. Plusieurs furent d'avis de les réprimer

avec la plus grande févérité ; mais l'empereur leur dit qu'il s'y prendroit d'une manière toute oppofée, en diminuant d'abord fon train & fa dépenfe, afin d'alléger les impôts, & qu'il n'y employeroit que la douceur, en envoyant dans les provinces des mandarins, connus par leur défintéreffement, pour examiner les befoins du peuple & y pourvoir. Et comme ce moyen étoit celui pour lequel il inclinoit, il leur ordonna d'en pefer les inconvéniens & de les balancer par les avantages, afin que tout fût prévu, fi jamais il étoit dans le cas de s'en fervir. « Il n'y a point de rois fans royaumes, ajouta ce prince, & ce » font les peuples qui font les royaumes. Fouler les peuples, » les ruiner pour contenter la cupidité du fouverain, c'eft fe » couper la chair pour fatisfaire la faim du ventre. Il fe raf» fafie, mais le corps périt. Il en eft de même des princes » qui cherchent à s'enrichir aux dépens de leurs fujets. Les » malheurs d'un état viennent plus fouvent des troubles inté» rieurs que des guerres étrangères. Le monarque qui vexe » fon peuple, l'excite à murmurer, & du murmure il paffe » à la fédition : il en réfulte toujours de grands inconvé» niens & pour le maître & pour les fujets. Ces confidérations » me rendent fort circonfpect fur les démarches que je pou» rois faire ».

Dans un autre confeil, TAÏ-TSONG leur difoit : « Lorfque » le grand Yu faifoit abattre les bois qui couvroient les mon» tagnes, & creufer des canaux pour faire écouler les eaux » qui fubmergeoient la Chine fous le règne de Yao, quelques » peines que les peuples fe donnaffent pour achever ces tra» vaux, aucun ne fe plaignoit, parce que tout le monde y » trouvoit fon avantage. Tfin-chi-hoang-ti en les occupant à » bâtir un magnifique palais les révolta contre lui, parce que

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
626.
Taï-tsong.

» c'étoit pour son bien seul : j'avois aussi dessein de m'en faire » construire un, & même tous les matériaux étoient préparés; » mais l'exemple des *Tsin* m'a fait changer de sentiment.

» On dit, ajouta-t-il, que lorsque les marchands du *Si-yu* » trouvent quelques perles ou des bijoux de prix, ils se font » des incisions dans la chair pour les y cacher, afin d'empêcher » qu'on ne les leur vole. Les hommes ne sont-ils pas bien » insensés, & ne devroient-ils pas rougir de se déchirer le » corps pour sauver une perle »? Comme on lui assura que ces marchands se servoient effectivement de ce moyen, Taï-tsong continua : « Nous blâmons la cupidité de ces marchands, mais les mandarins qui foulent le peuple ne savent-» ils pas que les richesses qu'ils amassent par leurs concussions » les exposent à perdre la vie & à ruiner leur famille? Ne » sont-ils pas encore plus insensés que ces marchands du » *Si-yu*, dont ils se moquent les premiers »?

Le premier jour de la dixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur à cette même lune nomma prince héritier son fils Li-tching-kien, qui n'étoit alors âgé que de huit ans, ce qui se fit avec toutes les cérémonies accoutumées, & avec la satisfaction de tous les peuples, qui la firent paroître par de grandes réjouissances qu'ils firent dans toutes les provinces.

A cette même époque, Taï-tsong réduisit à un très-petit nombre les princes de sa famille. L'empereur Kao-tsou avoit déterminé que tous ceux de sa famille & leurs descendans, seroient élevés à la dignité de princes du premier ordre. Comme ils étoient fort nombreux, Taï-tsong demanda aux grands, s'ils n'étoient pas à charge à l'état? « Leur nombre en » effet est très-grand, lui répondit Fong-té-y, & il est à

» craindre que les peuples n'en murmurent & ne regardent » leur élévation comme contraire à la justice ».

« Dans la place que j'occupe, répondit l'empereur, je dois » également entretenir toutes les familles de l'empire, & il » n'est pas raisonnable d'enlever aux autres ce qu'elles ont, » pour le donner à la nôtre ». Ce prince ne conserva dans la première classe, que ceux qui avoient rendu des services à l'état : il fit descendre les autres au rang de princes du troisième ordre.

A la douzième lune, l'empereur ayant entendu faire l'éloge de Tchang-hiuen-sou, petit mandarin de King-tchéou, il le fit venir à la cour, & voulut l'interroger lui-même sur le gouvernement. « Si les *Soui* sont tombés, répondit ce mandarin, » c'est que leur dernier prince s'étoit chargé seul du gouver» nement, & que trop confiant dans ses propres lumières, il » ne consultoit personne. Quelque éclairé que soit un prince, » & quelques précautions qu'il prenne, il n'est pas possible qu'il » puisse seul, sans faire beaucoup de fautes, venir à bout de » tant d'affaires. Peut-il résister à l'écueil des flatteurs qui tra» vaillent continuellement à le tromper ? Un prince sage étu» die le caractère & les talens de ceux qu'il emploie, & se » repose sur eux du soin de plusieurs affaires, suivant leur » capacité. Peut-il craindre alors de ne pas maintenir la paix » dans ses états » ? L'empereur, satisfait de cette réponse, lui donna un emploi dans le tribunal des censeurs de l'empire.

TAÏ-TSONG commença l'année suivante par un grand festin, qu'il donna à tous ses grands avec tout l'appareil qui convenoit à un empereur, à la musique près, qu'il voulut être la même que celle qui l'avoit suivi dans toutes ses expéditions militaires, lorsqu'il n'étoit encore que prince de Tsin. 627.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
627.
Taï-tsong.

Comme les grands étoient surpris qu'il fît jouer cette musique, il leur dit: « Vous ne devez pas trouver étrange, si je conserve » cette musique, qui n'a rien qui ressente les douceurs & » l'aménité des lettres; c'est afin de ne pas oublier les fatigues » passées, & d'avoir plus de zèle à conserver la paix ». Fong-té-y lui répondit que les avantages des lettres n'étoient pas comparables aux actions surprenantes qu'il avoit faites.

« Dans les temps de guerre & de trouble, dit l'empereur, » il faut nécessairement se servir de la force des armes pour » ramener la paix; mais la guerre finie & la tranquillité rétablie, c'est l'habileté des savans qui la conserve. La guerre & » les lettres ont chacune leur temps; ainsi c'est à tort que vous » prétendez que l'avantage des lettres n'est pas comparable à » ce qui se fait à la guerre, puisque le maintien de la paix » est ce qu'un état doit le plus desirer ».

L'empereur informé que plusieurs s'étoient furtivement immiscés dans les emplois, ordonna qu'ils eussent eux-mêmes à se déclarer, sinon qu'ils seroient punis de mort sans rémission. Quelque temps après on en surprit un que l'empereur condamna à perdre la vie.

Taï-tchéou, mandarin du tribunal des crimes, s'y opposa, & représenta qu'il ne devoit être puni que suivant les loix. L'empereur étonné, lui dit avec colère: « Quoi donc! est-ce » que pour conserver vos loix, vous voulez me faire passer » pour un prince sur la parole duquel on doit peu compter? Taï-tchéou lui répondit: « L'ordre de Votre Majesté lui » a échappé dans un mouvement de promptitude & de colère. » Les loix n'ont été établies qu'après beaucoup de réflexion & » d'examen; elles ont été publiées ensuite dans tout l'empire: » que Votre Majesté s'en tienne plutôt aux loix qu'à son ordre;

» cette conduite prouvera ſon amour pour la juſtice ». « Si » tous mes officiers, lui dit l'empereur, vous reſſembloient, » je n'aurois aucune inquiétude ſur les démarches que je puis » faire.

On vint alors lui préſenter une accuſation contre Tchang-ſun-chun-té, un de ſes généraux, pour avoir reçu quelques pièces de ſoie. L'empereur, fâché qu'il ſe fût avili par cette baſſeſſe, après avoir penſé aux moyens de le punir ſans le perdre, fit tirer pluſieurs pièces de ſoie de ſes tréſors & les lui envoya. Hou-ouen, cenſeur de l'empire, qui le ſut, ne manqua pas de préſenter auſſi-tôt un placet, dans lequel il diſoit qu'on ne comprenoit pas comment Sa Majeſté, ſi équitable en tout, non-ſeulement pardonnoit un crime qui ne méritoit aucune grace ſuivant les loix, mais récompenſoit encore ſi libéralement le coupable.

« Si Tchang-ſun-chun-té, lui répondit l'empereur, a quelques ſentimens d'un honnête homme, les pièces de ſoie » que je lui ai envoyées doivent lui faire plus de peine que la » punition établie par les loix ne lui en feroit; mais s'il n'en » a pas honte, je le regarde comme une brute qui ſeroit inſen-» ſible à la punition ».

Sur la fin de la dynaſtie des *Soui*, les différens partis qui ſe ſoulevèrent, confondirent tellement les départemens, que les mandarins qui les gouvernoient étoient fort embaraſſés d'en connoître l'étendue. Pour obvier à cet inconvénient, Taï-tsong fit une nouvelle diviſion de tout ſon empire en dix *Tao* ou grandes provinces, dont il régla les bornes ſuivant le cours des rivières & la ſituation des montagnes. La première de ces provinces s'appelloit Koan-nui, & c'étoit celle où étoit la cour; la deuxième Ho-nan, dont la ville de Tchin-lieou fut

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
617.
Taï-tsong.

désignée la capitale ; la troisième Ho-tong, dont la capitale étoit Tçin-yang ; la quatrième Ho-pé, qui eut Oueï-kiun pour capitale ; la cinquième Chan-nan, qui relevoit de Han-tchong ; la sixième dépendoit de la ville de Si-ping & s'appelloit Long-yeou ; la septième Hoaï-nan, & étoit de la dépendance de Kouang-ling ; la huitième Kiang-nan, dont la capitale étoit Ou-kiun ; la neuvième Kien-nan, qui avoit To-kiun pour principale ville ; & la dixième Ling-nan, dont la ville Nan-haï fut déclarée la capitale.

Le premier jour de la troisième lune intercalaire de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur étant un jour avec ses grands, il leur dit : « Lorsque quelqu'un veut savoir quel est son maintien & sa figure, » il se sert d'un miroir fidèle. Si un prince veut connoître ses » défauts, il s'en rapporte à la droiture, & à la fidélité des » grands qui sont auprès de sa personne ; que s'il s'en fie à » ses seules lumières & se croit assez sage pour n'avoir pas » besoin de conseils, il ne sera entourré que de flatteurs, qui » lui feront faire une infinité de fautes & le jetteront dans » le précipice ; n'est-ce pas par là que l'empereur Soui-yang-ti » s'est perdu ? Sa fin funeste doit être pour vous une instruction » sur la conduite que vous devez tenir à mon égard, si vous » êtes fidèles à mon service ; c'est-à-dire, que vous ne devez » point me dissimuler les fautes que je ferai, & ne pas craindre de me faire de la peine en m'en avertissant ».

Le premier jour de la neuvième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

618.

L'année suivante on dit à Taï-tsong que Tsou-hiao-sun avoit composé, par l'ordre de l'empereur son père, une nouvelle musique, qu'il appelloit *la musique de la famille des Tang*.

« Sans

« Sans doute, répondit ce prince, que les anciens n'ont pas » institué la musique sans raison; elle sert dans le gouvernement, elle réjouit le cœur de ceux qui l'entendent, dissipe » leur chagrin, & dispose les esprits à recevoir les loix qu'on » veut leur imposer : ne seroit-ce point là le but que les » anciens se sont proposé dans la musique »?

« Nous apprenons des anciens, répondit Oueï-tching, que » le bon gouvernement ne consiste pas à avoir ses trésors remplis d'or, d'argent & de pierreries; ni la musique dans les » tambours, les clochettes & les autres instrumens : la musique, en effet, n'est point tant instituée pour chatouiller » agréablement les oreilles, par l'harmonie & l'accord de ses » tons différens, que pour servir à l'union des cœurs & à dissiper la discorde ».

Le premier jour de la troisième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur se promenant un jour dans un de ses jardins, vit beaucoup de ces sauterelles qui désolent les campagnes: pénétré des maux qu'elles causent au peuple, il s'écria : « Malheureux insectes, si vous avez faim, que ne venez-vous » manger mes entrailles, plutôt que de dévorer les grains » dont subsistent les pauvres peuples »! Comme il vouloit répéter ces paroles, les grands qui l'accompagnoient l'exhortèrent de n'en rien faire, & ce prince leur répondit: « Ai-je rien de plus à craindre que de voir mon peuple » dans la misère, sans pouvoir le soulager? Le mal que ces » animaux feroient à mes entrailles, peut-il être comparé à » leurs ravages »? Cependant ces sauterelles ne causèrent aucun dommage aux récoltes de cette année.

Dès que les affaires de l'empire donnoient quelque loisir à

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 628. *Taï-tsong.*

l'empereur, il en profitoit pour s'entretenir avec ses grands sur différens sujets, qui tous tendoient à se perfectionner soi-même, ou à rendre le peuple heureux. Ce prince se plaisoit sur-tout à converser avec Oueï-tching, en qui il avoit remarqué beaucoup de droiture, parce qu'il le reprenoit avec fermeté des fautes qu'il commettoit. L'empereur lui ayant demandé comment on pouvoit discerner les qualités d'un souverain pour bien gouverner : « Un prince éclairé, lui répondit-» il, écoute volontiers, & avec une espèce d'avidité, tout ce » qu'on lui dit ; s'il n'est pas éclairé, il reçoit toutes les im-» pressions & donne dans des travers : c'est en écoutant avec » bonté jusqu'au petit peuple que l'empereur Yao découvrit » les mauvais desseins de Yu-miao. L'empereur Chun avoit » des yeux qui se portoient par-tout l'empire, & des oreilles » qui recevoient tout ce qui s'y disoit ; par ce moyen Kong-» kong, Pé-koen, Hoan-téou & San-miao ne purent le » tromper.

» L'empereur Eulh-chi-hoang-ti des *Tsin* recevoit sans dis-» cernement tout ce que lui disoit l'eunuque Tchao-kao ; il » mit par-là tous ses états en combustion & succomba. L'em-» pereur Léang-ou-ti ne reçut tant de confusion de Taï-tching, » que pour avoir cru sans examen les conseils de Tchu-y ; & » l'empereur Soui-yang-ti n'a perdu l'empire, que pour avoir » donné aveuglément dans les flatteries de Yu-chi-ki. Ainsi » un prince qui aime à savoir ce qui se passe, & qui sait » distinguer le bon du mauvais, contient les grands dans leur » devoir & les engage à ne lui rien cacher ; il connoît bientôt » les sentimens du peuple, & tout ce qui se passe dans ses » états ».

« La plupart des gens qui voient les princes sur le trône,

» dit l'empereur, les croient parfaitement heureux, parce » qu'ils sont au suprême degré d'élévation & qu'ils n'ont » rien à craindre. Pour moi, je ne pense pas de même; j'ai » au-dessus de moi le Hoang-tien *(l'Auguste-Ciel)*, qui connoît » tout ce que je fais & tout ce que je pense; j'en crains les » châtimens: je crains même que les grands qui sont auprès de » moi ne perdent l'espérance des bienfaits qu'ils ont droit » d'attendre de leur prince ».

Taï-tsong n'étoit nullement partisan des sectes de *Foé*, de *Tao-tsé*, de *Tchuang-tsé*, & n'ajoutoit aucune foi aux pronostics superstitieux qu'ils tiroient des différens événemens de la nature. Une pie blanche vint faire son nid dans la chambre où il couchoit; chose qui parut si nouvelle & si extraordinaire à ceux qui étoient auprès de sa personne, qu'ils en tirèrent un bon augure & l'en félicitèrent. « J'aurois honte, » leur répondit ce prince, de donner dans de pareilles rêve- » ries, comme faisoit l'empereur Soui-yang-ti. Les pronostics » auxquels j'ajoute foi, ne sont pas de la nature de ceux-là; » des gens sages qui viennent m'aider à bien gouverner mon » peuple, sont les augures que je cherche ». Il fit sur le champ mettre dehors cette pie.

Tandis que l'empire jouissoit des douceurs de la paix sous le sage gouvernement de Taï-tsong, la guerre s'alluma parmi les Tartares *Tou-kiueï*, par la mauvaise conduite de Kieï-li-ko-han. Il révolta tellement les hordes qui lui obéissoient, qu'elles prirent les armes contre lui & se donnèrent un autre chef. Lorsque les *Tou-kiueï* étoient dans leur plus grande puissance, les Tartares *Tchilé* se divisèrent en quinze hordes, qui prirent chacune leur parti, sans cependant sortir du pays de Tsi-pé; ces quinze hordes s'appelloient *Sié-yen-tò*,

De l'Ere Chrétienne. Tang. 628. Taï-tsong.

Hoeï-hé, *Tou-po*, *Kou-li-kan*, *To-lan-ké*, *Tou-lo*, *Pou-kou*, *Pa-yé-kou*, *Sſé-kié*, *Hou*, *Hou-ſiueï*, *Hi-kieï*, *O-tieï*, *Ki-pi* & *Pé-ſsy*.

Les *Sié-yen-to* étoient des reſtes des *Hiong-nou*, qui ſous eux ne faiſoient point une horde particulière ; elle ſe compoſa peu-à-peu de pluſieurs mécontens de différentes hordes qui ſe joignirent enſemble, & ſe choiſirent pour chef un certain Sié-yen-to, qui en forma une horde & lui donna ſon nom.

Celle des *Hoeï-hé* fut auſſi compoſée des reſtes des *Hiong-nou*, dont le chef s'appelloit Yo-ko-lo-tchi ; ils demeuroient au nord des *Sié-yen-to*, ſur la rivière Solin. Du temps des princes de Oueï, on les appelloit *Kao-tché-kien*, & au commencement de cette dynaſtie des *Tang* on les appella *Tchi-lé* ; ils étoient ſoumis aux *Tou-kiueï*, mais ils ſe révoltèrent enſuite contre eux, & donnèrent le nom de *Ko-han* à leur chef.

Les *Tou-po* étoient originairement une horde des *Hiong-nou*. Les *Kou-li-kan* demeuroient au nord de Kan-haï, dans un pays où les jours ſont fort longs & les nuits fort courtes ; les *To-lan-ké* étoient à l'eſt des *Sié-yen-to* qui demeuroient au pays de Tſi-pé ; les *Tou-lo* à l'eſt des *To-lan-ké* ; les *Pou-kou* au nord-eſt des *To-lan-ké* ; les *Pa-yé-kou* à l'eſt des *Pou-kou* au pays de Tſi-pé.

Les *Hou*, de la race des *Tou-kou-hoen*, étoient au ſud des autres hordes ; les *Hou-ſiueï* au nord-eſt des *To-lan-ké*, & confinoient avec les *Pou-kou* ; les *Hi-kieï* au nord des *Tou-lo* & à l'eſt des *Pou-kou*. Les *O-tieï*, autrement *Ko-tché* & *Kia-tié*, venoient originairement de la horde ou pays de Ho-kio. Les *Ki-pi* étoient au nord-oueſt du royaume de Yen-chi ; & les *Pé-ſsy* étoient au nord des *Ki-tan*, voiſins du pays de Ki-lien.

Mécontentes du gouvernement de Kieï-li-ko-han, les hordes des *Sié-yen-to*, des *Hoeï-hé*, & plusieurs autres se révoltèrent & commirent beaucoup de désordres dans son pays. Pour surcroît de malheur l'hiver fut très-rude, & il tomba une quantité prodigieuse de neige, qui fit mourir la plupart des chevaux & des moutons. Ces pertes causèrent une extrême famine parmi ces Tartares.

Tching-yuen-chou que l'empereur avoit envoyé dans leur pays, lui fit à son retour une peinture fidelle de leur triste situation, & l'exhorta à profiter de l'occasion de les détruire. Les grands lui donnèrent le même conseil & le pressèrent de déclarer la guerre à leur *Ko-han*.

« Fausser un serment, leur répondit l'empereur, c'est la plus » grande infidélité qu'un homme puisse commettre; profiter » de la disgrace d'autrui pour en tirer avantage, c'est cruauté: » se prévaloir de la foiblesse de son ennemi, c'est lâcheté: » ainsi quand toutes les hordes de ces Tartares se feroient » révoltées contre Kieï-li-ko-han, jamais je ne lui ferois la » guerre. S'il rompoit lui-même l'alliance que nous avons » jurée ensemble, je devrois alors n'avoir aucun égard pour » lui, mais seulement au bien de mes peuples & de mes » états ».

Dès que Kieï-li-ko-han sut la révolte des *Sié-yen-to*, des *Hoeï-hé* & des autres hordes, il dit à To-li-ko-han d'aller en personne les faire rentrer dans le devoir, & d'employer la force s'ils refusoient de le faire de bonne grace. To-li-ko-han fut très-mal reçu, & perdit une grande bataille qui l'obligea de s'enfuir & d'aller rejoindre Kieï-li-ko-han. Celui-ci, au lieu de le consoler de sa disgrace, le fit enchaîner & battre à coups de fouet. To-li-ko-han frémit de rage, & fut cependant obligé

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 628. *Taï-tsong.*

de dissimuler, faute d'être en état de se venger; mais il fit tenir secrétement un placet à l'empereur pour en obtenir un ordre d'aller à la cour prêter hommage. Sur ce placet l'empereur parla ainsi à ses grands :

« Lorsque les *Tou-kiueï* étoient unis ensemble, ils méprisoient la Chine, & leur orgueil les a mis dans l'état où ils sont. Lorsque j'appris la détresse où ils se trouvent, dans le fond du cœur je me suis senti combattu & par la joie & par la crainte. Par la joie, dans la pensée que les peuples de nos limites seroient dorénavant en paix; par la crainte, que la tentation de me venger de leurs infidélités passées ne me portât à fausser la foi que je leur ai donnée : vos sollicitations n'ont pu me persuader de le faire, aidez-moi maintenant à réprimer le desir que j'aurois de me venger ».

629.

Cependant les hordes rebelles ne s'étoient point encore donné de chef, & sans chef elles n'auroient jamais pu se défendre contre Kieï-li-ko-han. Elles pensèrent à y pourvoir au commencement de cette année, & dans ce dessein les principaux s'assemblèrent & convinrent d'une commune voix que de tous les *Sé-kin*, ou chefs de hordes, il n'y en avoit aucun qui pût mieux les gouverner que Sé-kin-ynan de la horde des *Sié-yen-to*, la plus puissante de toutes. Ils le choisirent pour leur *Ko-han*; mais Sé-kin-ynan qui ne voyoit point encore où cette révolte pourroit aboutir, ne voulut point accepter le commandement général.

L'empereur instruit de ce qui se passoit parmi eux, & qui vouloit perdre Kieï-li-ko-han, fit partir un de ses officiers par un chemin détourné, pour aller porter aux Tartares rebelles le pardon de leur révolte, & des lettres-patentes par lesquelles il établissoit Sé-kin-ynan leur *Ko-han*, sous le nom de Tchen-

tchu-pi-kieï-ko-han : il lui envoyoit en même temps un tambour & un étendard pour marque de sa dignité, & cet étendard consistoit, suivant la coutume de ces Tartares, en une queue de vache arrangée à leur manière. Alors le nouveau *Ko-han* ne fit plus de difficulté d'accepter cette dignité, dans l'espérance que l'empereur le soutiendroit. Il fut se poster à la montagne Yu-tou-kiun-chan, où il arbora son étendard, afin de servir de signal aux autres hordes. En effet, les hordes de *Hoeï-hé*, de *Pa-yé-kou*, de *O-tieï*, de *Tou-lo*, de *Pou-kou*, & plusieurs autres vinrent se joindre à la sienne & se soumirent à son obéissance.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Après que le nouveau *Ko-han* eut pris possession de sa dignité, il envoya son propre frère à Tchang-ngan pour y prêter hommage & se reconnoître dépendant de l'empire. Kieï-li-ko-han, qui le sut, en fut épouvanté; & pour obvier au mal qu'il craignoit, il envoya aussi un ambassadeur à l'empereur, pour lui demander une de ses filles en mariage, & renouveller leur alliance. Lorsque cet envoyé arriva à Taï-tchéou, le gouverneur de cette place, Tchang-kong-kin, adressa un placet à l'empereur, dans lequel il apportoit plusieurs raisons pour faire la guerre à Kieï-li-ko-han, bien loin de lui accorder l'alliance qu'il demandoit. Tchang-kong-kin disoit d'abord qu'il étoit un prince indigne du rang où il étoit élevé, puisqu'il se plaisoit à faire mourir les honnêtes gens, & qu'il n'aimoit que les flatteries de ceux qui n'avoient en vue que leurs intérêts particuliers. Que ce prince seul avoit causé la révolte des hordes qui lui obéissoient, par le peu de considération qu'il avoit eue dans toutes les occasions pour leurs *Sé-kin.*

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 629. *Taï-tsong.*

Qu'il avoit enlevé à To-li-ko-han & à plusieurs autres tout leur pays, sans la moindre apparence de justice; qu'il coupoit les vivres aux Tartares qui sont au nord de ses états. Il alléguoit encore que Kieï-li-ko-han avoit éloigné des emplois tous ceux de sa famille, pour mettre des étrangers en leur place, ce qui ne pouvoit manquer de causer beaucoup de trouble parmi ses peuples. Il ajoutoit enfin qu'on pouvoit compter sur les Chinois qu'il retenoit dans son pays, qui dès qu'ils verroient les troupes impériales sur ses terres, ne manqueroient pas de se joindre à elles, & d'assurer ainsi le succès de cette entreprise.

Taï-tsong, déja fort porté à cette guerre, reçut froidement l'envoyé de Kieï-li-ko-han; il lui refusa tout ce qu'il demandoit, & le renvoya fort mécontent. Dès qu'il fut parti, il nomma Li-tsing général de l'armée qu'il vouloit envoyer en Tartarie, & lui donna Tchang-kong-kin pour lieutenant général.

Aussi-tôt que l'armée impériale fut entrée en Tartarie, neuf *Sé-kin* ou chefs de hordes des *Tou-kiueï*, & les chefs des hordes de *Pa-yé-kou*, de *Pou-kou*, de *Tou-lo* & de *Hi* vinrent avec leurs soldats se mettre sous l'obéissance de Li-tsing. D'un autre côté l'empereur envoya ordre aux troupes que commandoient Li-chi-tsi, Tchaï-chao & Siueï-ouen-tché d'aller joindre son armée, qui se trouva être de plus de cent mille hommes, que Li-tsing divisa en plusieurs corps.

Kieï-li-ko-han, qui ne s'attendoit pas à être si-tôt attaqué par les troupes de l'empire, alla camper à dix *ly* à l'ouest de la montagne Ho-han-chan, de la dépendance de Sou-tchéou de la province du Chen-si. Li-tsing qui n'en étoit pas fort éloigné avec trois mille chevaux d'élite, en détacha quelques-uns pour aller

aller reconnoître l'ennemi. Ce petit détachement ramena plusieurs Tartares de Kieï-li-ko-han, même de ceux qu'il croyoit lui être les plus fidèles.

Li-chi-tsi sortit des limites de l'empire par Yun-tchong, près de Taï-tong-fou, & marcha vers Pé-tao, où il battit les Tartares qu'il y trouva, dont quelques-uns furent porter la nouvelle de leur défaite au camp de Kieï-li-ko-han, comme un présage funeste de ce qui devoit lui arriver. Kieï-li-ko-han ne se croyant plus en sûreté auprès de Ho-han-chan, quoiqu'il eût encore plus de dix mille hommes avec lui, en décampa & fut se retrancher auprès de la montagne Tieï-chan, d'où il envoya à Tchang-ngan Tchi-ché-fsé-ly, son favori, faire des excuses du passé, & demander à l'empereur la permission de se rendre lui-même à la cour, pour l'assurer de son obéissance. Il ne pensoit cependant à rien moins qu'à se soumettre, & ne cherchoit qu'à gagner du temps; il pensoit au moyen de s'enfuir du côté du pays de Tsi-pé, où il espéroit être en sûreté & pouvoir aisément se défendre si on venoit l'attaquer jusque-là.

Li-tsing & Li-chi-tsi s'étant joints lorsqu'il commençoit à faire défiler ses troupes, après un conseil tenu sur ce qu'ils avoient à faire, Li-tsing partit la nuit même, suivi de près par Li-chi-tsi, & ils vinrent camper à sept *ly* de Kieï-li-ko-han, résolus de le combattre.

Kieï-li-ko-han se crut alors perdu, & ne consultant que sa frayeur, il s'enfuit sur un de ses meilleurs chevaux, suivi de peu de monde. Ses troupes découragées par la fuite de leur *Ko-han*, mirent bas les armes & se rendirent à discrétion. Li-tsing dépêcha un courier à l'empereur pour lui en donner avis.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 630. *Taï-tsong.*

On vit alors arriver à Tchang-ngan les députés de tous les royaumes Tartares voisins, qui venoient rendre hommage à l'empereur. Après avoir fait les cérémonies d'usage, ils se joignirent ensemble pour le prier de prendre le titre de *Tien-ko-han*, ou céleste *Ko-han*. Ce prince leur répondit : « Me » convient-il à moi, qui suis empereur de la Chine, de m'a- » baisser à porter le titre de *Ko-han* » ? Cependant comme tous les grands lui firent les mêmes instances, il se laissa gagner, & depuis ce temps dans toutes les expéditions qu'il envoya aux Tartares, soit du nord, soit de l'ouest, il prit le titre de *Tien-ko-han*.

Kieï-li-ko-han, dans sa fuite, fut joindre Sou-ni-ché, chef de la horde *Cha-pou-lo*, croyant trouver auprès de lui un asyle assuré; mais Li-tao-tsong, prince de Gin-tching, à la tête de ses troupes, intimida si fort Sou-ni-ché, qu'il se saisit de Kieï-li-ko-han, & le lui remit pour être conduit à Tchang-ngan. Lorsqu'il y arriva, l'empereur le reçut de dessus un trône extrêmement élevé, & lui fit faire toutes les soumissions d'un sujet à l'égard de son prince : il ordonna cependant de le traiter suivant son rang & sa dignité de *Ko-han*.

A ces heureuses nouvelles Kao-tsou, père de l'empereur, tout hors de lui-même, s'écria : « Han-kao-tsou, tout grand » homme qu'il étoit, ne put jamais tirer vengeance de l'affront » qu'il reçut à Pé-teng, & mon fils a su par son habileté dé- » truire les *Tou-kiueï*, ces ennemis si formidables. Quelle joie » pour moi d'avoir un tel fils » ! Pour la marquer publiquement, il fit préparer un festin d'une extrême magnificence, où il invita l'empereur son fils, les princes & princesses, & dix des grands du premier ordre : les concerts, les divertissemens furent poussés bien avant dans la nuit, & jamais

Kao-tsou n'avoit fait paroître tant de satisfaction & de gaieté.

Les *Tou-kiueï* se trouvant sans chef, se dispersèrent & prirent différentes routes ; les uns furent se joindre à la horde de *Sié-yen-to*, les autres passèrent dans le *Si-yu*, & plus de dix mille se donnèrent à la Chine. L'empereur ordonna à ses grands de consulter ensemble sur ce qu'il devoit faire pour ces Tartares. Les avis furent partagés : on députa Oueï-tching & Ouen-yen-pou pour proposer à l'empereur les deux sentimens. Oueï-tching porta le premier la parole & dit :

« Les *Tou-kiueï* ont toujours été ennemis de l'empire ; ils » sont d'un naturel dur & féroce, sans foi, sans honneur, » rampans lorsqu'ils se sentent foibles, insolens s'ils se croient » assez forts pour pouvoir résister ; puisque Votre Majesté les » a en son pouvoir, si elle ne veut pas les faire tous mourir, » il faut les renvoyer chez eux ; elle ne doit point, à mon avis, » les souffrir dans ses états : les exemples passés nous instruisent » assez de ce que nous en devons craindre ». Ouen-yen-pou proposa ensuite son sentiment.

« Votre Majesté tient sur terre la place du Tien ; elle doit » comme lui, protéger tous les peuples. Peut-elle abandonner » les *Tou-kiueï*, lorsqu'ils viennent implorer sa protection & » qu'ils sont réduits à une extrême misère ? Si elle les traite » avec bonté, dans quelques années d'ici ils deviendront » comme nous, & pénétrés de reconnoissance, ils se sentiront » sans doute obligés à lui être encore plus fidèles que nous- » mêmes. Quel sujet aurions-nous de craindre après tant de » bienfaits » ?

L'empereur se déclara en faveur du sentiment de Ouen-yen-pou, & leur donna pour demeure le pays qui est depuis l'est de Yu-tchéou jusqu'à l'ouest de Ling-tchéou : il divisa en

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 630. *Tai-tsong.*

quatre départemens celui que possédoit To-li-ko-han, & en six celui de Kieï-li-ko-han, en établissant deux grands corps-de-garde, l'un à la droite de Ting-siang, & l'autre à la gauche de Yun-tchong; il nomma To-li-ko-han & Kieï-li-ko-han grands généraux de ses troupes, & donna à tous leurs officiers quelque emploi, chacun suivant sa dignité & le rang qu'il occupoit auparavant.

Le premier jour de la septième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque les hordes des *Tou-kiueï* occidentaux se divisèrent, quelques-unes s'arrêtèrent à Y-ou, & y fondèrent le royaume de ce nom : la nouvelle en étant parvenue à la cour, l'empereur nomma Li-ta-léang pour veiller sur eux & leur annoncer ses ordres. Il voulut qu'on fît de grands amas de grains à Tsi-keou, pour leur être distribués dans leurs besoins.

631. Au commencement de l'année suivante, les grands présentèrent un placet à l'empereur, pour lui dire que le prince héritier entrant dans sa quatorzième année, il falloit lui faire prendre le bonnet, & faire incessamment travailler à son cortège, afin que tout fût prêt à la deuxième lune pour cette cérémonie.

L'empereur leur répondit que la deuxième lune étant la saison où le peuple étoit le plus occupé à cultiver la terre, il ne falloit pas le détourner; qu'à la dixième lune il avoit moins d'occupation, & qu'ainsi il falloit remettre cette cérémonie à ce temps-là. Les grands lui représentèrent que suivant le choix des jours heureux ou malheureux, les jours de la deuxième lune étoient ceux de toute l'année les plus favorables pour cette cérémonie. L'empereur leur répondit que le bonheur ou le malheur des événemens ne dépendoient pas

du choix des jours, mais des bonnes ou des mauvaiſes actions des hommes; que pourvu qu'on ſuivît le chemin de la vertu, on n'avoit rien à craindre, & qu'ainſi la raiſon qu'ils apportoient ne devoit pas l'obliger à faire interrompre un travail auſſi important qu'eſt la culture de la terre.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 631. *Taï-tſong.*

Comme on lui préſentoit la ſentence de mort portée par le tribunal contre un criminel pour la ſigner, il ordonna qu'on ne la mît point ſi-tôt à exécution, & qu'avant de faire mourir le criminel, on lui lût trois jours de ſuite ſa ſentence, & que lui & les juges jeûneroient pendant ces trois jours, ſe privant de toutes ſortes de muſique, de feſtins & de plaiſirs: il voulut que cet ordre fût exactement obſervé à l'avenir.

« Je ne crains rien tant, diſoit-il un jour à ſes grands, que » la joie ou la colère ne me faſſent récompenſer mal-à-propos » ou punir injuſtement; c'eſt ce qui m'engage à vous ordon» ner ſi ſouvent de ne point me diſſimuler mes fautes, & de » me les faire connoître avec une entière liberté. Vous devez » auſſi apporter la même diſpoſition à écouter ſans peine les » avertiſſemens qu'on vous donnera ſur vos défauts; car ſi » vous ne ſavez pas les recevoir, comment ſaurez-vous les » donner »?

L'an 632, le premier jour de la première lune il y eut une éclipſe de ſoleil. 632.

TAÏ-TSONG ſortit un jour du conſeil ſi mécontent de la fermeté de Oueï-tching à s'oppoſer à ſes projets, qu'en entrant dans l'appartement de l'impératrice ſon épouſe, elle entendit qu'il diſoit: « Jamais je ne ſerai le maître, que je n'aie fait » mourir ce malheureux que j'ai tiré de la pouſſière ». Quel eſt donc ce malheureux, lui demanda la princeſſe? « C'eſt Oueï» tching, qui me contredit toujours devant tout le monde ».

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 632. *Taï-tsong.*

L'impératrice, sans lui en dire davantage, se retira, & fut se parer de ses plus beaux habits. Revenant sur ses pas, elle vint trouver l'empereur, qui lui témoigna sa surprise : « J'ai » souvent oui dire, lui répondit-elle, qu'un prince éclairé a » quelque sujet fidèle, droit & sincère : vous avouez que » Oueï-tching a ces qualités ; n'est-ce pas une preuve que vous » êtes un prince éclairé ? Puis-je ne pas venir vous en féli- » citer » ? Cette réponse fit plaisir à l'empereur ; elle dissipa sa colère & son chagrin, & lui fit estimer Oueï-tching beaucoup plus qu'il ne faisoit auparavant.

Yu-chi-nan ayant extrêmement loué l'empereur dans un placet, ce prince prit son pinceau & répondit : « Ce que » vous dites de moi est outré ; je n'ai garde d'oser me com- » parer à nos anciens sages ; je me croirois honoré de l'être » aux sages de notre temps. Vous ne connoissez que le passé, » l'avenir vous est caché : je souhaite que la fin de ma vie & » de mon règne répondent au commencement, afin que nos » descendans ne vous accusent point de flatterie, & moi » d'avoir usurpé des éloges que je ne méritois pas ».

633. Recommandant un jour à son ministre Oueï-tching d'être attentif au choix des officiers qu'il falloit mettre en charge: « C'est l'affaire, lui dit-il, la plus importante d'un état ; le » choix qu'on fait d'un sage en attire d'autres, mais celui » qu'on fait d'un homme sans vertu donne encore plus d'ef- » fronterie pour se présenter à ceux qui lui ressemblent ».

« Dans un temps de troubles & de guerres civiles, répon- » dit Oueï-tching, il faut avoir beaucoup d'égard à l'habi- » leté, sans se mettre en peine si elle est jointe à une vie » fort réglée ; mais dans un temps de paix, il est nécessaire » d'examiner l'un & l'autre, & ne mettre dans les emplois

» que des gens qui soient également sages & habiles ».

Ce prince en entrant dans les prisons, qu'il ne croyoit pas au-dessous de sa dignité de visiter, apperçut trois cens quatre-vingt-dix criminels condamnés à mort. Comme c'étoit le temps de travailler à la terre, il les renvoya tous chez eux, avec ordre de revenir, sur la fin de l'automne, se remettre sous les verroux. Ces malheureux étoient si persuadés que l'empereur avoit un cœur de père pour ses peuples, qu'ils revinrent au temps marqué. TAÏ-TSONG, touché de leur obéissance, leur pardonna.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 633. *Taï-tsong.*

Ayant fait venir en sa présence Yu-tchi-ning & Kong-yng-ta, auxquels il avoit confié l'éducation du prince héritier son fils, il leur dit : « Dix-huit ans au-dessus du temps où nous sommes, j'étois au milieu du peuple, j'en savois toutes les misères & tous les murmures, & comme ils ne se défioient point de moi & qu'ils n'avoient pas lieu de s'en défier, j'étois parfaitement instruit de tout ce qui se passoit. Le prince héritier a été élevé dans un palais, d'où il n'est jamais sorti qu'avec un cortège qui, le faisant remarquer pour ce qu'il est, l'a empêché de voir, de connoître le peuple & ce qu'il souffre, que par oui-dire. Je vois bien que sa naissance le rend fier & orgueilleux, & je crains fort qu'il ne s'en prévale. Vous que j'ai chargés de son éducation, vous ne sauriez être trop attentifs à le bien instruire & à l'exhorter à se corriger de ses défauts ».

Ce jeune prince, en effet, ne songeoit qu'à ses plaisirs, auxquels il se livroit avec excès. Yu-tchi-ning & Kong-yng-ta, suivant le devoir de leur emploi, l'avertissoient & l'exhortoient quelquefois, même d'une manière assez rude. Ce prince s'en lassa si fort, qu'il ne vouloit plus les voir ni l'un ni l'autre;

mais l'empereur qui en fut informé, les loua publiquement, & pour faire connoître que ses louanges étoient sincères, il leur fit donner à chacun une livre d'or & cent pièces de soie, ce qui fit cesser les murmures du prince.

634.

Au commencement de l'année suivante, l'empereur donna ordre aux grands de lui nommer quelques-uns d'entre eux pour les envoyer faire la visite des provinces de l'empire. Ils lui proposèrent Li-tsing & Oueï-tching. « Pour Oueï-tching, » leur dit-il, il ne faut pas y penser; il est le seul qui soit » attentif à remarquer mes fautes & à m'en avertir : je ne » saurois m'en passer un jour ». Il leur demanda d'en choisir treize autres avec Li-tsing, pour aller séparément dans les différentes provinces examiner, avec soin, les bonnes & les mauvaises qualités des officiers qui les gouvernoient, les maux & les misères que souffroient les peuples, pourvoir à leurs nécessités, sur-tout à celles des veuves & des orphelins; traiter les vieillards avec honneur & distinction; s'informer quels étoient les habiles gens, & ceux qui avoient le plus de probité, dont ils auroient soin de prendre les noms pour les lui apporter, & enfin y exécuter tout ce que l'empereur feroit lui-même s'il visitoit en personne ces provinces.

Le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Cette année, le royaume de Tou-fan envoya pour la première fois des députés en Chine pour y rendre hommage & payer tribut : ces peuples sont au sud-ouest des états de Tou-kou-hoen; ils donnent à leur roi le titre de *Tsan-pou* (1). Ils n'ont point de nom propre de famille, chacun en prend un à

(1) *Tsan*, dans leur langue, signifie *courageux*, & *pou*, *maître* ou *seigneur*.

sa

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 634. *Taï-tsong.*

sa fantaisie ; ceux de la famille régnante prennent le titre de *Lun-tsan* ou *Long-tsan*, & les mandarins ou officiers celui de *Chang*. Ce royaume s'étoit élevé peu à peu à un dégré de puissance fort considérable, & pouvoit mettre aisément sur pied plusieurs centaines de mille bons soldats.

Le roi qui régnoit alors, s'appelloit Ki-tsong-long-tsan, prince intrépide & d'une grande étendue de génie, qui se faisoit craindre de tous ses voisins. L'empereur, flatté qu'un prince aussi puissant lui fît hommage, traita ses ambassadeurs avec beaucoup d'honneurs, & les renvoya chargés de riches présens pour leur souverain.

A cette époque mourut To-lo, *Ko-han* des *Tou-kiueï* de l'ouest ; son frère Cha-pou-lo-tieï-li-ché-ko-han lui succéda. L'an 635, à la cinquième lune, mourut Kao-tsou, père de l'empereur & fondateur de sa dynastie, âgé de soixante-onze ans : il en avoit régné huit, au bout desquels il s'étoit démis de l'empire en faveur de Taï-tsong. 635.

Fou-yun, *Ko-han* des *Tou-kou-hoen*, étoit alors si âgé, que, n'étant plus en état de conduire les affaires, Tien-tchu-ouang, un de ses sujets, s'empara de toute l'autorité, & devint comme maître de ses états. Il étoit naturellement inquiet & superbe, faisant sans cesse des courses sur les frontières de l'empire, sans que les mandarins pussent l'arrêter. L'empereur mit sur pied une puissante armée, dont il donna le commandement à Li-tsing pour aller le réprimer.

Fou-yun-ko-han averti des forces qu'on envoyoit contre lui, fit brûler tous les fourages par où l'armée impériale devoit entrer sur ses terres, & se retira avec ses troupes sur celles de Tsi, pays originaire des Tartares *Géou-gen.*

Lorsque l'armée impériale vit toutes les campagnes détruites

De l'Ere Chrétienne. Tang. 635. Taï-tsong.

par le feu, la plupart des officiers opinèrent de remettre cette expédition à un autre temps, parce qu'il étoit impossible, disoient-ils, de ne pas voir périr tous leurs chevaux s'ils entroient plus avant; le seul Heou-kiun-tsi s'opposa à cette retraite, & sur ses raisons Li-tsing résolut de passer outre. Ce général divisa son armée en deux corps à-peu-près d'une égale force, dont l'un, qu'il commandoit en personne avec Sicï-ouan-kiun & Li-ta-léang, prit la route du nord, & l'autre, commandé par Heou-kiun-tsi & Li-tao-tsong, s'avança par le sud.

Li-tsing battit d'abord quelques troupes des *Tou-kou-hoen*, qu'il rencontra à Nieou-sin-toui, & ensuite à Tchi-taï-yuen. Heou-kiun-tsi & Li-tao-tsong, marchèrent plus de deux mille *ly* dans un pays désert, où les chevaux ne trouvoient pour toute nourriture que de la neige, & les hommes de la glace. Sans se rebuter ni perdre courage, ils poursuivirent de si près Fou-yun, qu'ils l'atteignirent à Ou-haï & défirent entiérement son armée.

De Tchi-taï-yuen le général Li-tsing passa par Tsi-ché, montagne qui est à soixante-douze *ly* au nord-ouest de Ho-tchéou-oueï de la province du Chen-si; il traversa le pays où est la source du Hoang-ho, dont une partie vient des montagnes Tsong-ling, & l'autre du royaume de Yu-tien. Pénétrant ensuite jusqu'aux limites occidentales des *Tou-kou-hoen*, il ravagea tout leur pays & leur enleva plus de deux cens mille têtes de leurs troupeaux; ce qui obligea Chun, fils de Fou-yun-ko-han, de faire mourir Tien-tchu-ouang & de venir se soumettre. Son père effrayé abandonna ses états; mais ceux qui l'accompagnoient dans sa fuite, mécontens de la dureté avec laquelle il les traitoit, le tuèrent & proclamèrent

Ko-han ſon fils Chun. L'empereur confirma ſon élection, & lui donna le titre de prince de Si-ping.

Le nouveau *Ko-han* revint auſſi-tôt ſur ſes pas raſſembler les troupes de ſon père qui s'étoient diſperſées, & fut, accompagné de quelques mille ſoldats de l'empereur, ſous les ordres de Li-ta-léang, prendre poſſeſſion de ſes états; mais à peine le général Chinois l'eut-il quitté, que les ſoldats qu'il avoit contraints de le ſuivre le tuèrent. L'empereur renvoya Heou-kiun-tſi avec des troupes pour établir & faire élire *Ko-han* No-ho-pou, fils de Chun-ko-han.

636.

Au commencement de l'année ſuivante, un autre Tartare *Tou-kiueï*, appellé Aſſéna-ché-eulh, vint chercher un aſyle auprès de l'empereur : il étoit fils de Tchu-lo-ko-han, &avoit fait paroître dès l'âge de onze ans tant d'eſprit, de conduite & de bravoure, que ſon père l'avoit fait *To-ché* ou chef de horde, & lui avoit donné le commandement des troupes du pays de Tſi-pé.

Après la mort de Kieï-li-ko-han, les *Tou-kiueï* occidentaux ſe firent la guerre entre eux. Aſſéna-ché-eulh feignant de ſe déclarer pour un des partis, entra ſur leurs terres, & ſe jettant tout à coup ſur leurs ſoldats, il les battit, leur enleva preſque la moitié de leur terrain, & augmenta ſes troupes juſqu'à près de cent mille hommes. Ce prince voyant ſa puiſſance accrue, aſſembla ſes officiers & leur dit : « Vous voyez » combien notre nation, autrefois ſi floriſſante, eſt déchue; » les *Sié-yen-to* ſont cauſe de nos diſgraces : je veux nous » venger de la perfidie de cette horde en l'exterminant ». Malgré tout ce qu'on put lui dire pour le diſſuader de cette entrepriſe, Aſſéna-ché-eulh porta ſes armes contre les *Sié-yen-to*; mais il fut ſi maltraité, qu'il ſe vit contraint de fuir avec

une partie de son monde, & d'aller se mettre sous la protection de l'empereur. Taï-tsong établit ses Tartares au nord de Ling-tchéou & le retint à la cour : il lui donna une princesse en mariage & le fit un des grands généraux de l'empire.

A la sixième lune mourut l'impératrice Tchang-sun-chi, princesse digne, par sa douceur, sa modestie & ses grandes qualités, du rang où elle étoit parvenue. Remplie, dès sa jeunesse, de la lecture des *King* & de l'histoire, elle s'en servoit pour rappeller à son époux les obligations de la place qu'il occupoit. Donnant indistinctement ses soins à l'éducation des enfans qu'elle avoit eus de l'empereur & à ceux de ses autres femmes, elle eut le chagrin de voir que le prince héritier, son fils, en profitoit moins que les autres. Comme on lui disoit un jour qu'il falloit augmenter les ameublemens & le cortége de son fils, cette princesse répondit : « C'est la » vertu qui fait honneur aux hommes & sur-tout aux princes, » & non la magnificence des équipages ».

Lorsqu'elle tomba malade, le prince héritier proposa d'accorder une amnistie générale & de faire venir des *Tao-ssé* pour demander au Ciel le rétablissement de sa santé. L'impératrice l'ayant su, manda son fils, & lui dit : « Le Tien est l'arbitre » de la vie & de la mort; les hommes n'y peuvent rien. Les » princes doivent sans doute répandre les bienfaits & les graces » sur leurs sujets; mais tout criminel ne mérite point de par- » don. La religion des *Tao-ssé* & des *Ho-chang* est remplie de » superstitions & d'erreurs. Vous savez que l'empereur a tou- » jours rejetté leur doctrine, & que vous devez, comme moi, » respecter ses volontés. Souvenez-vous de ces instructions & » du bon exemple que j'ai toujours tâché de vous donner ».

Son état devenant plus fâcheux, l'empereur fut la voir, &

cette princeffe lui dit : « Je fens que ma maladie eft mortelle ;
» peut-être ne me refte-t-il que ce moment-ci pour vous
» ouvrir librement mon cœur. Fang-hiuen-ling a eu le mal-
» heur de vous déplaire, & vous lui avez ôté fes emplois.
» Je ne blâme point cette févérité ; cependant c'eft un fujet
» qui vous a long-temps fervi avec zèle & fidélité : fi fa faute
» n'eft pas impardonnable, vous ne devez pas vous priver des
« talens & des fervices d'un homme de fon mérite.

» Inutile à l'état & au peuple, je vous prie de ne point fati-
» guer vos fujets, ni employer l'argent du tréfor pour m'é-
» lever un tombeau. Je defire d'être enterrée comme le peuple.
» Le bonheur des hommes ne confifte point dans la magni-
» ficence de leurs tombeaux, mais dans les vertus qu'ils ont
» pratiquées & les exemples qu'ils en laiffent après eux. Une
» dernière prière que j'ai à vous faire, c'eft de ne laiffer ap-
» procher de votre perfonne & de ne mettre dans les charges
» que des fages. Écartez les flatteurs & ceux dont la vertu
» vous fera fufpeĉte. Recevez avec bonté les confeils que des
» fujets fidèles vous donneront, & puniffez févérement ceux
» qui fe ferviront de détours pour vous tromper. Diminuez,
» autant que les befoins de l'état le permettront, les impôts.
» Supprimez toutes ces chaffes & ces voyages qui coûtent des
» frais immenfes, & qui furchargent toujours le peuple. Je
» mourrai contente fi j'emporte avec moi l'efpérance que
» Votre Majefté voudra bien fe fouvenir des derniers confeils
» que mon zèle pour fa gloire me fait lui donner ».

Après la mort de cette princeffe, on trouva un livre qu'elle avoit compofé elle-même pour fa propre inftruĉtion. Elle avoit extrait de l'hiftoire la vie des princeffes qui avoient été fur le trône, & elle y avoit ajouté des réflexions judicieufes

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 636. *Taï-tsong.*

fur leur conduite, & fur leurs bonnes & mauvaifes qualités. L'empereur ne put s'empêcher de verfer des larmes à la lecture de cet ouvrage, qu'il montra à fes grands, en leur difant qu'il étoit digne de paffer à la poftérité, & qu'il faifoit feul l'éloge de fon auteur. « Je ne connoiffois pas, continua-t-il, » tout le mérite de cette princeffe : tant de modeftie & de » fcience fe trouvent rarement dans les perfonnes de fon rang. » Je ne puis me tromper en fuivant fes confeils; elle m'a » recommandé, en mourant, Fang-hiuen-ling; je le rétablis » dans fes emplois : l'eftime qu'elle en faifoit le juftifie. Qu'on » n'oublie rien pour fes obféques; je ne faurois trop honorer « la mémoire d'une princeffe auffi digne de mon admiration » & de mes regrets ». Ses funérailles fe firent en effet avec une magnificence fi extraordinaire, que plufieurs des grands lui firent à ce fujet des repréfentations.

A la douzième lune, on vit arriver à la cour les ambaffadeurs des rois de Tchu-ku-pou ou Tchu-ku-pan, & de Kantang dans le *Si-yu*, qui venoient rendre hommage & apporter des tributs. Sous la dynaftie des *Han*, le premier de ces royaumes, fitué au nord des montagnes de Tfong-ling, portoit le nom de Tfé-ho. Celui de Kan-tang eft au nord de la grande mer. L'empereur dit à cette occafion à fes grands, qu'un des avantages de la paix dont l'empire jouiffoit, étoit d'engager les étrangers à venir demander des loix; mais qu'il ne falloit pas s'en enorgueillir, & qu'on devoit craindre que cette gloire ne fût pas de longue durée, comme il étoit arrivé à Tfin-chi-hoang-ti, dont la réputation s'étendit jufque chez les peuples de Hou-yueï, mais dont la dynaftie ne paffa point Eulh-chi-hoang-ti fon fils.

637. Au commencement de l'année fuivante, l'empereur fe

reſſouvenant de la prière que l'impératrice ſon épouſe lui avoit faite en mourant, donna ordre à Fang-hiuen-ling & à quelques autres grands d'examiner avec ſoin le code des loix, de le rédiger d'une manière claire, préciſe, & de diminuer autant qu'il ſe pourroit les peines contre les criminels, & les charges & les impôts du peuple. En conſéquence de cet ordre, ils réduiſirent toutes les loix en cinq cens articles ou chapitres, & les peines contre les criminels ſous vingt. Des cauſes de mort ſuivant les loix des empereurs des *Soui*, ils en retranchèrent quatre-vingt-douze; des cauſes d'exil ſoixante-onze : ils adoucirent à proportion toutes les autres peines & diminuèrent auſſi de beaucoup les impôts. Sur les coutumes & les rits qui avoient force de loi, ils en déterminèrent le nombre à mille cinq cens quatre-vingt-dix, & ils ajoutèrent aux anciennes qu'il y auroit une ſalle dans les colléges, où l'on feroit des cérémonies à Tchéou-kong, qui auroit Confucius pour collégue, afin d'exciter les étudians à ſe rendre habiles dans les ſciences & à devenir capables de ſervir l'état. Fang-hiuen-ling ne vouloit pas qu'on mît Tchéou-kong à la première place, & prétendoit qu'elle étoit dûe à Confucius, en lui donnant ſon diſciple Yen-hoeï pour collégue; mais ſon ſentiment n'eut pas lieu. Enfin, lorſqu'ils eurent fini leur travail, ils le préſentèrent à l'empereur, qui ordonna l'exécution des loix qu'ils avoient arrêtées. Ce prince partit enſuite pour Lo-yang, où il avoit fait travailler pendant deux ans à réparer le palais des *Soui*, qu'il avoit lui-même fait réduire en cendres.

Le premier jour de la troiſième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Peu de temps après que l'empereur fut arrivé à Lo-yang, les pluies continuelles firent gonfler ſi fort les rivières Kou-

De l'Ere Chrétienne. Tang. 637. Taï-tsong.

choui & Lo-choui, que l'eau entroit jusque dans le palais: plusieurs maisons en furent détruites, & plus de six mille personnes y périrent. L'empereur, touché de l'affliction du peuple, ne fit faire que de légères réparations aux endroits que les eaux avoient endommagés dans son palais, & il en fit démolir un autre, dont les matériaux furent donnés, par son ordre, à ceux dont les maisons avoient le plus souffert. Après cet acte de bienfaisance, ce prince ordonna à tous les mandarins d'examiner sa conduite & de l'avertir de ses défauts. Il reçut à cette occasion une multitude de placets, parmi lesquels ceux de Oueï-tching & de Ma-tchéou étoient les plus intéressans. Oueï-tching s'exprimoit ainsi : « Il n'est pas rare » de trouver des princes qui fassent concevoir d'eux les plus » grandes espérances en montant sur le trône; mais il en est » peu qui les aient long-temps soutenues : seroit-ce la facilité » qu'il y a à se charger du gouvernement & la difficulté de » s'en bien acquitter qui en seroient la cause ?

» Un prince qui veut remplir ses devoirs, ne doit pas s'at- » tendre à trouver sur le trône le repos & les plaisirs. S'il » se relâche de son activité, bientôt les mumures s'élevent » contre lui, le reproche l'aigrit, l'orgueil lui fait mépriser » les conseils, il traite ses sujets avec dureté, & par cette » conduite il aliéne jusqu'à sa propre famille. S'il veut gou- » verner sagement, il faut qu'il connoisse l'étendue de ses » obligations; qu'il sache jusqu'à quel point il peut faire grace » ou punir; il faut encore qu'il sache se plier aux circons- » tances, retrancher son superflu pour soulager son peuple, » ne pas se laisser dominer par l'attrait du plaisir, se précau- » tionner en temps de paix contre les troubles qui peuvent » survenir; qu'il sache discerner la vérité dans les rapports qu'on

» qu'on lui fait ; qu'il soit inaccessible à la flatterie & juste dans » les récompenses comme dans les châtimens. Un prince qui » réunit toutes ces qualités, & qui écoute les conseils des » sages, ne peut manquer d'avoir un règne paisible, glo- » rieux, qui ne se démente pas jusqu'à la fin, & qui fasse le » bonheur de ses peuples ».

Le placet de Ma-tchéou étoit conçu en ces termes : « Depuis » la fondation de l'empire, les trois premières dynasties jus- » qu'à celle des *HAN*, excepté celle de Tsin-chi-hoang-ti, » ont régné les unes huit cens, les autres au moins quatre » cens ans, parce que les peuples, comblés de leurs bien- » faits, leur étoient sincèrement attachés. Si les autres dynas- » ties n'ont pas eu une durée de plus de soixante ans, & quel- » ques-unes de vingt, c'est faute d'avoir cherché à gagner le » cœur du peuple. Votre Majesté voudroit faire revivre le » sage gouvernement de Yu, de Tching-tang, de Ouen- » ouang & de Ou-ouang, afin de perpétuer sa famille sur le » trône ; mais elle ne doit pas espérer d'y réussir, si elle laisse » subsister les loix établies. Toutes les familles de ses états ont » été soumises aux *SOUI*, & ceux qui les composent sont » continuellement employés pour le service de Votre Ma- » jesté, ou aux corvées publiques : à peine l'aîné a-t-il rempli » sa tâche, que le cadet lui succéde, de manière qu'il ne leur » reste plus de temps pour cultiver leurs terres. Votre inten- » tion est bien d'alléger le peuple ; mais comme les travaux ne » discontinuent pas, on ne donne aucun relâche à ceux qui » sont obligés de les faire.

» On voit par l'histoire qu'aucun règne n'a été de durée, » lorsque le peuple a été foulé, & que les mécontens se sont » attroupés pour piller & voler. Yeou-ouang & Li-ouang

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
637.
Taï-tsong.

» blâmoient Kié & Chéou-sin d'avoir aliéné les cœurs de leurs » sujets ; Soui-yang-ti se moquoit des princes de Tchéou & de » Tsi : nous en faisons autant de Soui-yang-ti ; tâchons que » la postérité n'ait pas le même reproche à nous faire.

» La première année du règne de Votre Majesté, les grains » furent d'une cherté étonnante ; une très-petite mesure se » vendoit une pièce de soie : cependant le peuple ne mur- » mura point, parce qu'il savoit que son prince s'occupoit » de lui & cherchoit à le soulager. Depuis cette époque, le » grain a toujours baissé de prix, & on peut dire que les vivres » sont même aujourd'hui à un taux fort modéré ; néanmoins » le peuple n'est pas content ; il se plaint hautement qu'on ne » songe à lui que pour en tirer des tributs & du service, parce » qu'on l'emploie à des travaux qui ne sont relatifs qu'aux » plaisirs de leur maître, & qui ne contribuent en rien au bien » commun.

» Ce n'est pas la disette plus ou moins grande qui cause la » destruction d'une famille impériale ; c'est de ne pas savoir » gouverner le peuple & de ne pas prendre ses intérêts comme » nous en avons un exemple récent dans les *Soui*. Ces princes » n'avoient-ils pas fait construire des greniers d'une grandeur » prodigieuse, qu'ils avoient soin de tenir toujours pleins, & » dont Li-mi enleva les grains ? Ouang-chi-tchong trouva à » Lo-yang des richesses immenses en soiries, en toiles, en » or & en argent, & nous-mêmes n'avons-nous pas trouvé » des trésors à Tchang-ngan ? Je ne prétends point qu'il ne » faille pas se précautionner contre l'avenir ; mais si un prince » thésaurise, ce doit être de son superflu, & non de la subs- » tance du peuple & de ce qu'il le force à lui donner.

» Pour établir sa dynastie d'une manière stable, Votre

» Majefté n'a pas befoin d'en chercher des moyens dans » l'antiquité ; il fuffit qu'elle tienne la même conduite qu'elle » a tenue la première année de fon règne, & qu'elle lui ferve » de règle pour l'avenir. Tout l'empire l'en remerciera comme » du plus grand bienfait qu'elle puiffe lui accorder, & le fou- » venir ne s'en perdra jamais.

» De tous les officiers qui peuvent le plus contribuer à » maintenir la paix, ce font les gouverneurs des *Tchéou* & des » *Hien* : ils doivent être doux, fincères, éclairés, défintéreffés, » & remplis de zèle pour le fervice de Votre Majefté & le » bien du peuple. Cependant on ne donne ces places de *Tchi-* » *tchéou* & de *Tchi-hien* qu'à des militaires ou à des officiers » de la cour, incapables de remplir leurs premiers emplois. » Des mandarins auffi peu inftruits font-ils en état de décider » les différends du peuple ? Voilà ce qui le fait murmurer : c'eft » un vice dans l'adminiftration, auquel Votre Majefté ne fau- » roit trop faire d'attention, puifque du choix de ces officiers » dépend la tranquillité du peuple, & fon attachement à votre » perfonne & à votre dynaftie ».

En conféquence de ces avis, dont l'empereur loua beaucoup les auteurs en préfence de fes grands, il fe réferva le choix des *Tchi-tchéou* : quant aux *Tchi-hien*, il ordonna de les choifir parmi les mandarins, depuis le cinquième ordre en haut, & il voulut les examiner, afin de juger par lui-même s'ils étoient capables de remplir ces places.

A la dixième lune, TAÏ-TSONG étant à la chaffe dans le parc de Lo-yang, un fanglier monftrueux s'avança jufqu'auprès de fes étriers. Tang-kien effrayé defcendit promptement de cheval, au moment que l'empereur d'un coup de fabre fendit la tête à l'animal & l'étendit par terre : regardant enfuite

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
637.
Taï-tsong.

Tang-kien en fouriant, ce prince lui dit : « Vous avez tort » d'avoir peur ; m'ayant fuivi fi long-temps à la guerre, vous » ne devriez pas avoir oublié que je fais abattre les têtes des » ennemis ».

« Il eft vrai, répondit Tang-kien, que Votre Majefté a » foumis par une fageffe & une bravoure furprenante tout » l'empire à fes loix ; peut-être n'eft-elle pas fatisfaite de cette » gloire, puifqu'elle cherche encore à fe fignaler contre des » bêtes féroces, afin de prouver qu'elle eft digne de la répu- « tation qu'elle s'eft faite » ? L'empereur comprit ce qu'il vouloit lui dire, & depuis ce temps-là ce prince renonça entièrement à la chaffe.

638.

Après les réjouiffances de la nouvelle année, l'empereur fe difpofa à partir de Lo-yang pour retourner à Tchang-ngan. Il partit en effet à la première lune, & y arriva à la feconde lune intercalaire.

Le premier jour de cette même feconde lune intercalaire, il y eut une éclipfe de foleil.

Peu de jours après fon arrivée à Tchang-ngan, Teng-chi-long lui propofa de faire raffembler en corps tous les ordres qu'il avoit donnés & ce qu'il avoit écrit, pour en faire un livre qui fût tranfmis à la poftérité. L'empereur répondit à ce placet :

« Je confens qu'on insère dans l'hiftoire les ordres que j'ai » donnés en faveur du peuple ; mais de faire un livre de cer- » tains écrits qui ne peuvent être d'aucune utilité, je ne » faurois y confentir. Les empereurs Léang-ou-ti, Tchin-héou- » tchu, Soui-yang-ti ont tous compofé des livres qu'ils ont » fait imprimer ; leur ont-ils été d'un grand fecours, & en » ont-ils moins perdu l'empire ? Un prince qui eft fur le trône

» doit être fâché de ne pas gouverner ſes peuples par les maxi-
» mes de la vertu ; qu'il écrive élégamment ou non, cela
» n'ajoute pas beaucoup à ſa gloire, & celle dont il doit être
» jaloux, eſt d'être cité, non comme auteur, mais comme
» père du peuple parmi les bons & les ſages princes ».

L'empereur, à l'occaſion de la naiſſance d'un petit-fils, donna un feſtin à ſes grands. Il fit préſent à Fang-hiuen-ling & à Oueï-tching d'un excellent ſabre orné de pierreries, & dit au premier qu'il le lui donnoit, parce qu'il étoit celui qui l'avoit le plus aidé par ſes ſages conſeils à réunir tout l'empire ſous ſa domination ; & au ſecond, parce qu'il avoit été le plus attentif, depuis qu'il étoit ſur le trône, à le corriger de ſes défauts. Il demanda à ce dernier ce qu'il penſoit de ſon gouvernement actuel, comparé avec celui d'autrefois : « Quant à
» la magnificence, répondit Oueï-tching, & à la dignité où
» votre vertu l'a élevé, le préſent l'emporte ſur le paſſé ; mais
» quant à la ſatisfaction du peuple, il s'en faut qu'il puiſſe lui
» être comparé. Quoique le peuple ſouffrît beaucoup dans les
» temps de guerre, néanmoins charmé des vertus & de la
» bravoure de Votre Majeſté, chacun s'en entretenoit avec
» plaiſir. Aujourd'hui l'uniformité des événemens tient tout
» le monde dans une eſpèce d'inſenſibilité & d'engourdiſſe-
» ment. Votre Majeſté elle-même a changé. Au commence-
» ment de ſon règne, elle craignoit qu'on n'osât pas l'avertir
» de ſes défauts : dans la ſuite elle a reçu avec bonté les remon-
» trances qu'on lui faiſoit ; aujourd'hui, on diroit qu'elle les
» ſouffre avec peine ».

« Il faudroit me prouver par des faits ce que vous avancez,
» repartit l'empereur ». « La première année de votre règne,
» continua Oueï-tching, Sun-fou-kieï vous repréſenta que

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
638.
Taï-tsong.

» vous vouliez faire mourir Yuen-liu-ché contre les loix ; vous » l'en avez récompensé, en lui faisant présent d'une maison » de campagne qui valoit plus d'un million de *taëls*; & comme » on trouvoit la récompense exorbitante, vous répondîtes que » c'étoit pour encourager les grands à vous donner des aver- » tissemens sur vos fautes. N'étoit-ce pas craindre qu'on n'osât » pas vous en donner ?

» Dans la suite, voulant punir de mort Lieou-hiong, offi- » cier des *Soui*, comme faux accusateur, Votre Majesté lui » pardonna avec joie à la sollicitation de Taï-tchéou, sur les » raisons qu'il allégua pour le justifier ; n'est-ce pas encore » recevoir des remontrances avec plaisir ?

» Dans ces dernières années, lorsque Votre Majesté voulut » faire reconstruire le palais de Lo-yang, qu'elle avoit elle- » même réduit en cendres, Hoang-fou-té-tsan crut qu'il étoit » de son devoir de vous en détourner, & vous vous empor- » tâtes contre lui d'une manière terrible : il est vrai qu'ayant » égard à mes représentations, vous lui avez pardonné ; mais » cette grace étoit, pour ainsi dire, arrachée par force, & » c'est une preuve que les remontrances ne vous font plus le » même plaisir qu'autrefois ». Loin de se fâcher de la sincé- rité de Oueï-tching, l'empereur lui dit qu'il voyoit par ces vérités combien il est dangereux de ne pas se connoître soi- même, & qu'il ne se feroit jamais apperçu que son caractère eût changé, s'il ne venoit pas de le lui prouver par des faits qu'il ne pouvoit recuser, puisqu'ils lui étoient personnels.

Peu de temps après, l'empereur envoya Fong-té-hia auprès de Long-tsan, roi de Tou-fan, afin de l'entretenir dans la bonne intelligence avec l'empire, que ce prince avoit lui- même recherchée. Le roi de Tou-fan reçut avec beaucoup

d'honneurs l'ambassadeur Chinois, & le fit accompagner, à son retour, par un de ses principaux officiers, pour demander à l'empereur une princesse de son sang en mariage. TAÏ-TSONG la lui refusa. Long-tsan piqué de ce refus, leva des troupes & entra dans le pays des *Tou-kou-hoen.* Il battit les *Tang-hiang* & les *Pé-lan*, de la même race que les *Tou-kou-hoen*, & vint avec son armée, qui étoit de plus de deux cens mille hommes, camper sur les frontières de l'empire près de Song-tchéou. De-là il envoya un de ses officiers à Tchang-ngan, dire à l'empereur de lui donner de l'or & des soiries, ainsi que la princesse qu'il avoit demandée & qu'il venoit la recevoir en personne. Il fit approcher ses troupes de Song-tchéou, dans le dessein d'en faire le siége.

L'empereur, pour toute réponse à ses demandes, fit marcher contre lui une armée composée des meilleures troupes de l'empire, sous les ordres de Héou-kiun-tsi. Ce général battit le roi de Tou-fan, qui fut contraint de s'humilier & d'implorer la clémence de l'empereur, qui lui accorda alors une de ses princesses.

Sur la fin de cette année on apprit à la cour que Tieï-li-ché, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, étoit retourné dans ses états, qu'il avoit partagés avec Y-pi-to-lo-ko-han. Ces *Tou-kiueï* furent d'abord divisés en dix hordes, dont les commandans recevoient de leur *Ko-han* une flèche pour marque de leur dignité : c'est pour cela qu'il les appelloit *ses dix flèches.* Outre cela il les divisa en deux chambres ou tribunaux *de la droite & de la gauche*, & nomma ce dernier *Ou-tou-lou*, à la tête duquel il mit cinq *Tcho* ou officiers généraux : il appella celui de la droite *Ou-nou-ché-pi*, & le confia à cinq grands *Ssé-kin*, & tous sous dix noms différens.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 638. *Taï-tsong.*

Dans la suite Tieï-li-ché-ko-han ayant mécontenté ses sujets, ils prirent les armes, & l'obligèrent de s'enfuir au royaume de Yen-chi, d'où il revint quelque temps après & recouvra son pays; mais ce ne fut qu'à condition qu'il en céderoit une partie à Yo-kou-ché, qui fut aussi déclaré *Ko-han* sous le nom de Y-py-ko-han.

639.

L'année suivante l'empereur courut le danger d'être tué par un Tartare *Tou-kiueï* qu'il avoit comblé de biens. Kieï-ché-chouaï, frère de To-li-ko-han, qui étoit parmi les Tartares *Tou-kiueï* qu'on avoit laissés en Chine, fut celui qui entreprit de venger sa nation. Pour en venir à bout, il gagna une quarantaine de ses compatriotes des plus braves & des plus hardis, & profitant de la liberté que lui donnoit son emploi à la cour, il s'approcha du palais pendant la nuit à la tête de ses gens: il fondit sur les gardes, dont il tua quelques-uns, & auroit peut-être reussi dans son dessein, si le brave Sun-ou-kaï qui se trouvoit de garde ne l'avoit repoussé vigoureusement avec ses soldats. Après un combat opiniâtre, Kieï-ché-chouaï désespérant de forcer la garde, courut aux écuries de l'empereur, où sa charge lui donnoit de l'autorité, & prit un des meilleurs chevaux, sur lequel il s'enfuit à toute bride; mais on le poursuivit de si près, qu'il fut pris & puni, comme il le méritoit, au milieu des rues de Tchang-ngan.

Après cet attentat, les grands furent d'avis de chasser tous ces Tartares, & présentèrent un placet commun à l'empereur, qui n'eut pas de peine à y consentir. Il fit dire en conséquence à Asséna-ssé-mo de se disposer à retourner en Tartatie avec ses gens, & que pour lui prouver qu'il savoit discerner l'innocent du coupable, il lui permettoit, par une distinction personnelle, de porter le nom de Li, nom de la famille impériale,

riale, & le faifoit *Ko-han* de Ni-chou-fsé, fous le nom de Ni-chou-fsé-li-pi-ko-han.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 639. *Taï-tsong.*

Les Tartares accoutumés à la bonté du pays de la Chine ne vouloient point la quitter; un autre motif les retenoit encore: Kieï-li-ko-han, dont ils avoient pour la plupart fuivi la fortune, étoit regardé par les *Sié-yen-to* comme leur ennemi capital, & ils craignoient qu'ils ne tombaffent une feconde fois fur eux : ils firent des repréfentations à l'empereur, qui, pour les raffurer, leur donna l'ordre fuivant, adreffé aux *Sié-yen-to* :

« La Chine fe fait toujours un devoir & une gloire d'obferver l'équité : elle ne fait ce que c'eft que de détruire les royaumes. Les cruautés de Kieï-li-ko-han m'ont obligé à le châtier & à me rendre maître de fes états : je ne l'ai pas fait par un motif de cupidité, ni dans la vue de m'approprier fon pays ni fon peuple. J'ai affigné aux *Tou-kiueï* qui fe font mis fous ma protection, des terres fertiles & des pâturages abondans dans le Chen-fi. Leur nombre s'étant accru, je leur ai donné un empereur & je les renvoie dans leur ancien pays. Vous, conformez-vous à ces ordres : repaffez au nord du *Cha-mo*, & laiffez aux *Tou-kiueï* le pays qui s'étend depuis le *Cha-mo* jufqu'à la Chine. Confervez chacun vos états ; je punirai rigoureufement ceux qui pafferont les limites que je leur affigne ».

En conféquence de cet ordre, les *Sié-yen-to* fe retirèrent du côté du *Cha-mo*, & Li-pi-ko-han fut prendre poffeffion du pays qui eft au nord du Hoang-ho.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipfe de foleil.

A la douzième lune mourut Tieï-li-ché, *Ko-han* des *Tou-kiueï*

De l'Ere Chrétienne. Tang. 639. Taï-tsong.

occidentaux : son fils Y-pi-cha-pou-lo-ché-hou-ko-han lui succéda, & divisa ses terres ou son pays en deux parties, nord & sud; le nord garda son nom de *To-lo*, & le sud n'en prit point d'autre que celui de *province du sud.*

640.

Kiu-ouen-taï, roi de Kao-tchang, se croyant fortifié par le voisinage de ces Tartares occidentaux, entreprit de se rendre indépendant, & n'envoya plus rendre hommage à la Chine, ni payer de tribut; il retenoit même les Chinois qui venoient trafiquer dans ses états. Le gouvernement impérial, surpris de cette conduite, lui envoya ordre de venir à la cour, ce qu'il refusa de faire : il se ligua avec les *Tou-kiueï* occidentaux, & il fut avec eux fondre à l'improviste sur le royaume de Yen-chi, qu'ils pillèrent & désolèrent entièrement. Le roi de Yen-chi en porta ses plaintes à l'empereur, qui demanda au roi de Kao-tchang le motif de cette invasion, & il en reçut la réponse suivante : « Les aigles volent jusqu'au ciel, les faisans dorment » au milieu des herbes, les chats rodent dans les maisons, les » rats se retirent dans des trous; si chacun suit son instinct, » est-ce qu'il ne pourra pas trouver le moyen d'entretenir sa » vie »?

L'empereur, choqué de l'insolence de cette réponse, fit partir Héou-kiun-tsi avec une armée pour aller l'en châtier. Le roi de Kao-tchang parut peu intimidé des forces qu'on envoyoit contre lui; il se fioit même sur ce que les impériaux étoient encore éloignés de sept à huit mille *ly*, & qu'il leur falloit passer un désert de deux mille, où ils ne trouveroient ni eau, ni fourages, & où d'ailleurs il régnoit un vent brûlant qui rendoit la chaleur insupportable. Cependant quand il sut que l'armée impériale avoit passé Tsi-kéou, il en fut si effrayé qu'il tomba malade & mourut peu de jours après.

Son fils Kiu-tchi-ching qui fut mis à sa place, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, se soumit sans résistance dès qu'il vit approcher les Chinois. Heou-kiun-tsi distribua alors ses troupes dans les vingt-deux villes dont ce royaume étoit composé, qui pouvoient faire en tout huit mille quarante-six familles.

Lorsque l'empereur apprit que son général avoit conquis ce royaume, il résolut d'en faire une province de l'empire, contre le sentiment de Oueï-tching, qui lui représenta que puisque le roi qui avoit fait la faute étoit mort, & que son fils qui lui avoit succédé s'étoit soumis sans résistance, que ses peuples l'aimoient & le souhaitoient pour leur prince, il falloit lui laisser son royaume; que ce désintéressement seroit honneur à la Chine & épargneroit bien des dépenses à l'état : mais l'empereur qui vouloit en faire un exemple, ne voulut pas l'écouter ; il l'érigea en province & y établit des tribunaux suivant le gouvernement des autres provinces de l'empire.

A la onzième lune, Li-chun-fong, président du tribunal des mathématiques, présenta un placet à l'empereur, dans lequel il lui disoit que le *Ou-yn-li* ou calendrier, dont on se servoit dans le tribunal, erroit de près de trois quarts d'heure sur le mouvement du soleil & de la lune, & qu'il falloit le rectifier. L'empereur donna en conséquence l'ordre d'y faire les corrections nécessaires.

Suivant le dénombrement qui en avoit été fait, l'empire étoit alors composé de trois cens cinquante-huit départemens du premier & du second ordre, en y comprenant mille huit cens soixante-neuf villes du premier, du second & du troisième ordre, & la conquête de Kao-tchang; il s'étendoit depuis la

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 640. *Tai-tsong.*

mer orientale jusqu'à l'ouest du royaume de Yen-chi, & depuis le royaume de Lin-y au sud, jusqu'au pays de Ta-mo au nord: ainsi il avoit neuf mille cinq cens dix *ly* d'étendue est-ouest, & dix mille neuf cens dix-huit *ly* nord & sud.

641.

L'empire jouissant alors d'une paix profonde au dedans & au dehors, TAÏ-TSONG s'occupoit à s'entretenir avec ses grands sur différens sujets qui tendoient à perfectionner le gouvernement & à faire fleurir les sciences. Il alloit encore visiter le collége impérial qu'il avoit fait bâtir hors de la ville, sous le nom de *Koué-tsé-kien*, & la première fois qu'il y fut, voyant le grand nombre des étudians, il donna ordre d'y bâtir encore mille huit cens chambres pour loger ceux qui n'en avoient pas. Dans les autres visites, il voulut entendre les maîtres, auxquels il proposoit ses difficultés, & suivant qu'il étoit étoit satisfait de leurs réponses, il les récompensoit libéralement. Ayant examiné les ouvrages qu'ils avoient composés, il y trouva beaucoup de bonnes choses, mais peu d'ordre. Il chargea Kong-yng-ta de s'associer ceux qu'il jugeroit les plus capables de l'aider, & de faire de tous ces ouvrages un corps de doctrine; cette collection parut sous le titre de *Ou-king-tching-y* ou véritable explication des quinze livres canoniques.

Un jour qu'il s'en retournoit du collége impérial au palais, il dit aux grands de sa suite que l'ardeur qu'on montroit pour l'étude & les sciences lui faisoit espérer que l'empire ne manqueroit pas de savans, qui dans la suite pourroient être employés à rendre les peuples heureux. Il ajouta qu'il voyoit avec plaisir que les récoltes avoient été assez abondantes pour qu'une mesure de riz, qui suffit au-delà pour nourrir un jour un homme, ne se vendît que trois ou quatre deniers; & que sa satisfaction n'étoit pas moins grande de voir les limites de

l'empire en paix, & les états voisins trop foibles pour oser les inquiéter. Mais qu'il étoit dangereux que dans un temps si calme il ne se laissât aller au plaisir & à une certaine indolence sur le gouvernement, qui conduiroit infailliblement sa famille à sa perte, sur-tout si les grands, à l'exemple de leur maître, se relâchoient aussi.

A la cinquième lune de cette année, il parut une comète dans la constellation *Ta-oueï*, & dans cette même lune, Tó-lo, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, tua Cha-pou-lou-ko-han.

L'empereur demanda un jour à Oueï-tching pourquoi les grands lui parloient si peu d'affaires. Ce lettré lui répondit que s'il choisissoit des officiers qui n'eussent à cœur que le bien de l'état, il n'auroit pas sujet de se plaindre de leur silence; mais que parmi ses grands il y en avoit peu qui travaillassent avec zèle pour l'empire, & beaucoup qui n'avoient les yeux que sur eux-mêmes, & que la crainte les empêchoit de parler.

« Plusieurs, dit l'empereur, lorsqu'ils reçoivent mes ordres, » font comme ceux qui voient l'eau ou le feu devant eux, » ils sautent par-dessus, afin d'éviter le danger; c'est sans » doute ce qui engageoit le grand Yu à faire tant d'honneur » à ceux qui lui donnoient des avertissemens ».

Quelque temps après, l'empereur ordonna à Liu-tsaï d'examiner les livres qui enseignent la manière de se servir des *Koua* de l'*Y-king* pour tirer l'horoscope. Ce lettré, dans le compte qu'il en rendit à l'empereur, disoit que ces traités étoient remplis d'extravagances & d'absurdités, & que la négligence qu'on avoit eue de ne pas les proscrire dans le principe, étoit cause d'une infinité de désordres parmi le peuple, qui ajoutoit foi à ces contes ridicules, sur-tout lorsque le

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 641. *Taï-tsong.*

hazard faisoit rencontrer juste à ces diseurs de bonne fortune. « Suivant les règles de l'astrologie judiciaire, continuoit Liu-» tsaï, tous ceux qui naissent sous la même étoile doivent » avoir la même destinée. Cependant les soldats qui com-» posoient l'armée de Tchao, de près de quatre cens cin-» quante mille hommes qui furent passés au fil de l'épée à » Tchang-ping, sous Nan-ouang des *TCHÉOU*, n'étoient pas » tous nés sous la même étoile. Cet exemple seul ne prouve-» t-il pas que ces règles ne sont que de pures rêveries ?

» Ces traités extravagans recommandent de choisir avec » soin le lieu & l'heure de la sépulture des morts, confor-» mément à ce qui est marqué dans le *Li-ki*; mais ils prêtent » à cet ouvrage une absurdité qu'on n'y trouve pas : le *Tchun-» tsiou* dit formellement que le jour arrêté pour les funérailles » de Ting-kong, prince de Lou, s'étant trouvé pluvieux, elles » furent différées jusqu'au lendemain. Ainsi elles ne furent pas » faites le jour qu'on avoit choisi.

» Le lieu des sépultures étoit autrefois déterminé au nord » des murs de la ville; il n'étoit donc pas possible d'en choisir » un autre ? Cependant ces faiseurs d'horoscopes disent que » le moyen de devenir riche & puissant dépend du choix » qu'on fait de l'endroit de la sépulture de son père & de » sa mère, & une infinité d'autres rêveries semblables qui » frappent le peuple crédule, toujours partisan du merveilleux. « Je pense que de pareils ouvrages sont très-pernicieux dans » un état, & qu'il est de la prudence de les défendre abso-» lument ».

Le général Li-chi-tsi commandoit sur les frontières depuis seize ans, & s'y comportoit avec tant de sagesse, qu'il avoit gagné le cœur des Chinois qu'il gouvernoit & des étrangers

fes voifins. L'empereur s'entretenant de cet officier avec fes grands, leur dit que Souï-yang-ti, pour fe mettre à couvert des courfes des Tartares, avoit fait périr une infinité de fes fujets, en faifant bâtir fur les frontières des murailles qui ne fervirent à rien. « J'ai placé Li-chi-tfi à Tfin-yang, & tout y eft auffi » tranquille qu'au milieu de l'empire; cela prouve que la force » de nos limites n'eft pas dans l'épaiffeur de ces murailles ». Pour récompenfer Li-chi-tfi, il le nomma préfident du tribunal de la guerre.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 641. *Taï-tfong.*

L'empereur prit alors la réfolution d'aller faire un voyage à la montagne Taï-chan, & fit publier qu'il partiroit de Tchang-ngan à la deuxième lune de l'année fuivante. Tchin-tchu, *Ko-han* des *Sié-yen-to*, en étant inftruit, crut que les frontières de l'empire feroient dégarnies du côté de Tchang-ngan, & il envoya Ta-tou-ché, fon fils, avec deux cens mille hommes attaquer Li-pi-ko-han, que l'empereur protégeoit & regardoit comme fon vaffal. Li-pi-ko-han n'étant pas en état de réfifter, fe réfugia avec fes fujets fur les terres de l'empire, en entrant par la grande muraille, à dix *ly* au nord de Taï-tong, & il fe rendit du côté de Chou-tchéou, d'où il envoya un courier à l'empereur, pour lui donner avis du trifte état où il étoit & lui demander du fecours. L'empereur nomma auffi-tôt plufieurs officiers pour aller chaffer les *Sié-yen-to*, & mit Li-chi-tfi à leur tête. Lorfqu'ils furent lui demander fes derniers ordres, il leur dit que les *Sié-yen-to*, après avoir paffé les déferts, devoient être excédés d'une marche auffi pénible, & qu'ils ne devoient pas avoir beaucoup de vivres, quelques provifions qu'ils euffent faites. Il leur dit encore qu'une partie de leurs chevaux devoit avoir péri dans les fables, & que l'autre devoit être hors d'état de fervir. Il ajouta qu'il avoit donné ordre à

De l'Ere Chrétienne. Tang. 641. Taï-tsong.

Li-pi-ko-han de brûler tous les fourages par où il passeroit; qu'ainsi les ennemis ne pouvoient échapper s'ils alloient les attendre au passage & leur livrer bataille, après avoir réuni leurs forces à celles de Li-pi-ko-han.

Suivant ces instructions, Li-chi-tsi & Li-pi-ko-han furent couper le chemin aux *Sié-yen-to*, qu'ils rencontrèrent auprès de la petite rivière de No-tchin-chouï. Ils en vinrent aux mains; mais l'action ne fut ni longue ni meurtrière : les *Sié-yen-to* prirent la fuite, après avoir laissé trois mille des leurs sur le champ de bataille & cinquante mille prisonniers. On leur enleva beaucoup de bestiaux. Ta-tou-ché reconduisit avec précipitation les restes de son armée dans les états de son père. Li-chi-tsi, content de l'avoir battu, ne voulut pas le poursuivre & revint à Ting-siang, où il fit camper son armée victorieuse.

642.

Malgré ces succès, la puissance des *Sié-yen-to* inquiétoit l'empereur : il craignoit que ces Tartares ne prissent un jour leur revanche. Ayant consulté ses grands s'il ne feroit pas bien de les réduire par la force des armes, ou de faire alliance avec eux, en offrant à leur *Ko-han* une de ses filles en mariage, Fang-hiuen-ling lui dit que le dernier de ces deux partis lui paroissoit préférable, parce que l'événement d'une guerre étoit incertain, & qu'il seroit toujours temps d'y revenir si l'on y étoit forcé. Comme l'empereur inclinoit à la paix, il se détermina à donner la princesse Siu-hing, sa fille, au *Ko-han* des *Sié-yen-to*, & fit en conséquence travailler à ses équipages.

Dans ces entrefaites, To-lo, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, alla faire une course sur les terres du royaume de My, autrefois Kang-kiu, situé à l'ouest de la rivière Tou-na-mi, & en remporta un butin considérable qu'il garda pour lui, sans en rien donner à ses soldats. Ni-chou-tchou, un de ses généraux

généraux & chef d'une horde qui portoit son nom, s'en plaignit; To-lo le fit mourir. Ou-lou-ou, lieutenant de Ni-chou-tchou, indigné de cette injustice, fit prendre les armes à cette horde, tomba sur To-lo-ko-han, qu'il battit & obligea de se réfugier dans la ville de Pé-choui-hou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 642. *Taï-tsong.*

Les chefs des autres hordes, qui n'en étoient pas moins mécontens, envoyèrent des députés à la cour prier l'empereur de casser To-lo-ko-han, & de leur donner un autre *Ko-han* à sa place. L'empereur renvoya ces députés avec un de ses officiers, qui avoit ordre de leur donner pour *Ko-han* le fils de Mou-ho-tou, & de l'installer sous le titre de *Y-pi-ché-choui-ko-han.*

Dès que Mou-ho-tou fut proclamé, il marcha avec ce qu'il avoit de troupes contre celui dont il venoit de prendre la place. Le nouveau *Ko-han* fut battu, & l'ancien, persuadé que sa victoire pourroit rétablir ses affaires, envoya inviter ses sujets à venir le rejoindre. Ils refusèrent, en disant qu'ils étoient résolus de ne jamais le reconnoître, & que quand il ne resteroit qu'un seul d'entre eux, il ne devoit pas s'attendre qu'il lui fût soumis. Voyant qu'il n'avoit plus rien à espérer, il se retira dans le royaume de Tou-ho-lo, dépendant autrefois du pays de Ta-hia.

L'empereur s'entretenant avec ses grands, & s'adressant à Tchou-soui-léang, président du tribunal de l'histoire, il lui demanda s'il pouvoit voir ce qu'il avoit écrit de lui dans l'histoire? « Les historiens de notre tribunal, lui répondit le » président, écrivent les bonnes & les mauvaises actions de » Votre Majesté, ses paroles louables ou répréhensibles, & » tout ce qui se passe de bien & de mal dans le gouverne- » ment, ou qui peut y avoir quelque trait; ils sont exacts sur

643.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
643.
Taï-tsong.

» ce point; c'eſt un article eſſentiel à l'hiſtoire, afin de retenir » les princes & les grands, & de les empêcher ſouvent de » faire des fautes. Je ne ſache pas que juſqu'ici aucun em- » pereur ait vu ce qu'on écrivoit de lui ».

« Eh quoi! dit l'empereur, ſi je n'avois rien fait de bon, » eſt-ce que vous, Tchou-ſoui-léang, l'écririez auſſi »? « Étant » chargé, lui répondit-il, d'un emploi auſſi important que » celui de préſider ce tribunal, eſt-ce que je pourrois m'en » diſpenſer »? « Quand même, ajouta Lieou-ki qui étoit pré- » ſent, Tchou-ſoui-léang voudroit qu'on ne le mît pas dans » l'hiſtoire, les autres officiers du même tribunal ne man- » queroient pas de l'y inſérer ».

« J'ai trois choſes, dit l'empereur, qui ſans doute ſeront » tranſmiſes à la poſtérité. La première, que dans ma manière » d'agir j'imite aſſez la conduite des premiers empereurs; la » ſeconde, qu'avec le ſecours des gens ſages que j'ai choiſis, » j'ai remis en vigueur les loix qui étoient comme anéanties, & » fait revivre l'ancien gouvernement; & la troiſième, qu'écar- » tant les mauvais officiers je ne me ſuis point laiſſé tromper » par les flatteries & les artifices des courtiſans, qui ſont pour » l'ordinaire la principale cauſe des fautes que font les princes. » Si je me conduis ainſi juſqu'à la fin, quel mal pourront » écrire de moi les hiſtoriens »? « Et même, reprit Tchou- » ſoui-léang, ce que vient de dire Votre Majeſté ſera infail- » liblement conſigné dans leurs mémoires ».

Au commencement de cette année, Oueï-tching tomba dangereuſement malade; l'empereur en parut fort inquiet, & lui envoya auſſi-tôt ſes médecins: il fut lui-même avec le prince héritier le viſiter; mais quelque ſoin qu'on prît, il fut impoſſible de le ſauver, & il mourut peu de jours après la viſite

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
643.
Taï-tsong.

dont l'empereur l'avoit honoré. Ce prince composa son éloge, qu'il fit graver sur une grande table de marbre, pour être placée au devant de son tombeau. En apprenant sa mort, il dit aux grands qui étoient auprès de lui : « Les miroirs ordi-» naires servent à connoître & à corriger les défauts de son » habillement; l'histoire des anciens nous sert de miroir pour » connoître ce qui éleve & détruit la fortune des hommes; » & quand on considère bien la nature de l'homme, on voit » aisément dans ce miroir en quoi consistent ses vertus & ses » défauts. Oueï-tching avoit soin de me remettre devant les » yeux ces trois sortes de miroirs, & j'étois attentif sur moi-» même. Je l'ai perdu ! peut-être personne ne me mettra-t-il » plus ces miroirs devant les yeux » ?

Peu de temps après il lui survint un chagrin encore plus sensible de la part du prince héritier son fils : ce prince, qui n'avoit aucune inclination à la vertu, avoit si bien su se contrefaire, qu'il lui avoit caché tous ses défauts. Ceux mêmes qui avoient soin de le surveiller, n'en avoient apperçu qu'une partie, parce qu'il se contraignoit devant eux ; mais lorsqu'il étoit hors de leur présence, il s'abandonnoit à tous les vices & à la débauche la plus outrée avec des libertins encore plus corrompus que lui, auxquels cependant il avoit enseigné l'art de dissimuler, afin de mieux couvrir & leurs vices & les siens.

L'empereur avoit un autre fils, appellé Li-taï, prince de Oueï, qui étoit d'un caractère bien différent; doux, aimable, docile, il paroissoit digne de son père; aussi l'empereur avoit-il plus d'affection pour lui que pour le prince héritier. Celui-ci craignant que l'empereur ne voulût le substituer à sa place, s'assura sous-main d'une centaine de gens déterminés, dans la

De l'Ere Chrétienne. Tang. 643. *Taï-tsong.*

résolution de tuer son frère. Le général Heou-kiun-tsi, qui pour quelque mécontentement s'étoit donné depuis peu au prince héritier, instruit de son dessein, lui dit de n'en pas différer l'exécution, & s'offrit même de l'aider, s'il étoit capable d'oser plus que de se délivrer de son frère.

Le prince reçut cette ouverture avec des transports de joie; & à force d'argent & de promesses il fit entrer dans son complot plusieurs officiers, & quelques-uns même de ceux du palais, qui l'informoient exactement de tout ce qui s'y passoit & qui travailloient encore à lui faire de nouvelles créatures. Cependant la chose n'étoit pas sans difficulté ; l'empereur étoit aimé : gagner tous ceux qui étoient auprès de lui, cela n'étoit pas possible ; le tenter même, c'étoit s'exposer. L'expédient auquel les conjurés s'arrêtèrent, fut que le prince héritier feindroit d'être dangereusement malade, parce que l'empereur ne manqueroit pas de le venir voir, & qu'on profiteroit de cette occasion pour le tuer.

Comme la plupart de ceux qui étoient entrés dans cette conjuration étoient des libertins sans tête, que quelque mécontentement y avoit engagés, le secret ne fut pas gardé, & sur le soupçon qu'on eut que Li-yeou, prince de Tsi, qui s'y étoit laissé entraîner, vouloit se révolter, il fut arrêté & remis au tribunal des princes, où il avoua toute la conspiration. Le tribunal en fit son rapport à l'empereur, qui ordonna de se saisir, sans différer d'un moment, des conjurés: se voyant pris & découverts, ils avouèrent toute la noirceur de leur trâme. Le tribunal des crimes, sur leurs dépositions, condamna Heou-kiun-tsi & ses autres complices à la mort, & Li-tching-kien, prince héritier, à être dégradé & mis au rang du peuple; sentence qui fut confirmée par l'em-

pereur, & mise à exécution à la satisfaction de tout le monde.

Li-taï, prince de Oueï, voyant la chûte de son frère, & que la place de prince héritier étoit vacante, ne désespéra pas de se la procurer. Tous les jours il alloit au palais & servoit l'empereur avec une assiduité qui fit dire à son père qu'il cherchoit à être prince héritier : plusieurs grands, entre autres Tchin-ouen-pen & Lieou-ki étoient pour lui ; Tchang-sun-ou-ki au contraire tâchoit d'en dissuader l'empereur, & l'exhortoit à lui préférer Li-tchi, prince de Tçin.

L'empereur après avoir recueilli les sentimens des grands sur cette affaire, en retint quatre auprès de lui, savoir, Tchang-sun-ou-ki, Fang-hiuen-ling, Li-chi-tchi & Tchou-soui-léang, & congédia tous les autres. Le cœur serré de douleur, il leur dit : « Après ce qui vient de se passer, à qui de ma famille » puis-je maintenant me fier ? Mon fils aîné se révolte contre » moi, ses frères ne feront-ils pas de même ? Et vous, vous » soumettriez-vous à eux » ? La douleur l'empêcha de continuer. Ces grands l'ayant assuré d'obéir à celui qu'il voudroit nommer son successeur, TAÏ-TSONG leur avoua qu'il avoit dessein de faire tomber son choix sur Li-tchi ; & comme ils lui en témoignèrent leur satisfaction, il le nomma prince héritier, quoiqu'il n'eût que seize ans. Après l'avoir fait reconnoître solemnellement, il déclara aux grands qu'il auroit pu nommer le prince Li-taï, s'il n'eût pas affecté de rechercher cette place depuis la disgrace de son frère. « Quiconque, » ajouta l'empereur, ambitionne un poste pour l'honneur » seul qu'il procure, n'est pas digne de l'occuper ». Et pour punir Li-taï de cette avidité, il le dégrada du rang de prince du premier ordre & le fit descendre au second. Il ordonna

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 643. *Taï-tsong.*

encore qu'il fût enfermé dans le palais *Pé-yuen*, avec défense de le laisser sortir.

« Qu'un prince sur le trône, continua-t-il, est sujet à faire » de faux pas ! Il est homme comme les autres ; il n'a qu'un » cœur, & ce cœur est continuellement assiégé par une infi- » nité de personnes intéressées à le captiver : les braves veulent » le subjuguer par leur bravoure & l'éclat de leurs actions ; » les courtisans par leurs discours étudiés ; les fourbes cher- » chent à s'y insinuer par leurs mensonges, les flatteurs par » leur adresse, chacun tâche de le gagner ; & pour peu qu'il » donne dans les pièges qu'on lui tend, dans combien de » fautes ne le fait-on pas tomber ? Qu'il est difficile à un » empereur de ne se laisser jamais surprendre ».

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Quelque temps après, les députés du royaume de Siu-lo, autrement Tou-lo-léang, qui sous les *Han* s'appelloit *Tchao-sien*, situé au sud-est du Royaume de Kao-kiu-li, arrivèrent à la cour, où ils présentèrent un placet à l'empereur, pour lui donner avis que les royaumes de Pé-tsi & de Corée s'étoient unis ensemble, afin de leur ôter la communication avec l'empire, & ils demandoient du secours contre leurs violences. L'empereur envoya ordre à Tsiuen-kou, *Sou-ouen* de Corée, de ne pas inquiéter les peuples de Siu-lo, & de leur laisser le chemin de la Chine libre. Tsiuen-kou-sou-ouen refusa d'obéir à cet ordre, & le reçut même avec mépris. L'officier de l'empereur qui l'avoit porté, lui rendit compte à son retour du peu de succès de sa commission, & irrita si fort ce prince par le récit de l'insolence de Tsiuen-kou-sou-ouen, qu'il donna des ordres pour mettre ses troupes en état de partir,

afin d'aller châtier le roi de la Corée de son arrogance. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 643. *Taï-tsong.*

Tchou-soui-léang qui craignoit qu'il n'échouât dans cette expédition, lui représenta que l'empire étant en paix au dedans & au dehors, & sa réputation bien établie, entreprendre de passer la mer avec une puissante armée contre un petit royaume, c'étoit exposer l'honneur de l'empire & sa gloire, s'il venoit à recevoir le moindre échec. L'empereur, loin de renoncer à cette guerre, déclara qu'il vouloit y aller en personne : & comme les grands revinrent plusieurs fois à la charge pour l'en détourner, ils obtinrent seulement que cette expédition seroit remise à l'année suivante.

Le roi de Corée informé de la tempête terrible qui le menaçoit, essaya de l'écarter en envoyant une magnifique ambassade, avec de riches présens en vases précieux d'or & d'argent, sous le nom de tribut. 644.

L'empereur, indécis s'il recevroit cette ambassade, voulut auparavant savoir le sentiment de ses grands : leur réponse fut, que s'il étoit décidé à faire la guerre, il ne devoit ni recevoir les présens, ni admettre l'ambassadeur en sa présence ; que si au contraire il balançoit sur cette guerre, il pouvoit les recevoir, & suivant la satisfaction que l'ambassadeur lui feroit, il décideroit de la paix ou de la guerre. Comme l'empereur étoit déterminé à ce dernier parti, il renvoya l'ambassadeur, sans vouloir même l'admettre en sa présence.

Le premier jour de la dixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur partit cette même lune pour Lo-yang, afin d'y faire ses préparatifs de guerre ; il arriva à la onzième lune, & fit venir les vieux officiers qui avoient suivi Soui-yang-ti dans son expédition malheureuse contre les *Coréens*, afin de

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 644. *Taï-tsong.*

s'informer d'eux de la manière dont Soui-yang-ti s'y étoit pris, & des difficultés qui l'avoient fait échouer. Ces officiers lui en firent un portrait capable de le décourager; mais TAÏ-TSONG crut qu'il pourroit par sa prudence & son courage vaincre tous ces obstacles. Ainsi, persistant dans sa résolution, il fit publier dans tout l'empire l'ordre suivant.

« Kou-sou-ouen, qui se dit aujourd'hui roi de Corée, est » un rebelle qui, après avoir tué son maître, s'est emparé de » ses états, & a mis ses peuples dans une extrême misère; » dois-je laisser ses crimes impunis? Je défends aux troupes » que je conduis contre lui, de causer aucun désordre dans » les lieux où elles passeront.

» Soui-yang-ti ne put réussir dans la guerre qu'il entreprit » contre la Corée, parce que la seule ambition lui fit atta- » quer un roi sage, qui savoit conduire ses peuples par les » règles de la vertu; & moi, c'est pour punir le vice que je » l'entreprends; c'est pour rendre la paix à un peuple accablé » sous la tyrannie d'un rebelle: ainsi j'ai tout lieu d'espérer » un heureux succès; & quand il ne répondroit pas à mes » espérances, je ne me reprentirois pas de l'avoir tenté, parce » que mes armes sont appuyées sur la justice. Que cet ordre » soit publié par tout l'empire ».

645. Au commencement de l'année suivante, l'empereur partit de Lo-yang pour la Corée; pendant la marche, il eut une attention extrême de faire garder une exacte discipline à ses troupes, & à pourvoir à ce que rien ne leur manquât: il ne dédaignoit pas même d'aller visiter ses soldats malades, & s'ils étoient hors d'état de marcher, il les mettoit entre les mains des mandarins du lieu, auxquels il laissoit des ordres positifs d'en avoir tout le soin possible & de lui en rendre un compte

compte fidèle; cette conduite, pleine de bonté, lui gagna entièrement le cœur du soldat.

En passant à Oueï-hoeï-fou, au nord du *Hoang-ho* dans le Ho-nan, il visita le tombeau (1) de Pi-kan, fameux ministre de la dynastie des *CHANG*. TAÏ-TSONG trouva ce tombeau mal entretenu & trop peu magnifique pour un si grand homme, si fidèle à son prince. Il ordonna aux mandarins du lieu de l'exhausser en l'environnant de murailles, & d'y placer cinq familles pour en avoir soin.

En passant à Ting-tcheou, il y laissa le prince héritier, afin de veiller sur l'empire en son absence, & lui donna pour conseil quatre grands, dont il connoissoit le zèle & la fidélité. Les instructions qu'il jugea nécessaires pour le gouvernement du peuple, la disposition des charges, les récompenses & les châtimens le retinrent pendant plusieurs jours à Ting-tcheou, & il n'en partit que sur la fin de la troisième lune.

Li-chi-tsi, avec le gros de l'armée, prit sa route comme s'il avoit voulu entrer par Yuen-tchin dans la Corée, & revint tout à coup par Yong-tao, où les *Cornées* ne l'attendoient pas. Il passa la rivière Léao-chouï près de Tong-ting, & fut se présenter devant la ville de Hiuen-tou.

Tchang-kien avoit pris plus au sud avec la division qu'il commandoit, & après avoir passé la rivière Léao-chouï, il s'étoit porté du côté de la ville de Kien-ngan, où il rencontra un corps de *Coréens* qu'il battit & dont plusieurs mille restèrent sur la place.

(1) Ce tombeau est à dix *ly* au nord de la ville; on y voit encore aujourd'hui cette inscription, gravée sur le marbre en caractères anciens par ordre de l'empereur Ou-ouang : *Yu-taï-ssé-pi-kan-tchi-mou;* c'est-à-dire, tombeau de Pi-kan, grand ministre de la dynastie des *YN* & des *CHANG*.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 645. *Taï-tsong.*

Li-chi-tsi qui ne vouloit pas perdre son temps à forcer Hiuen-tou, qui lui auroit coûté beaucoup de monde, se rejetta sur Kaï-méou qu'il jugea plus facile à emporter. En effet la garnison, composée de sept cens soldats, se rendit presqu'à la première attaque, & demanda d'être incorporée dans les troupes impériales. L'empereur qui n'approuvoit pas qu'ils s'offrissent ainsi à faire la guerre à leur patrie, leur fit dire qu'il ne vouloit pas exposer leurs familles, qui étoient au pouvoir du roi de Corée, à être entièrement sacrifiées par rapport à eux : il leur fit donner suffisamment de vivres pour se retirer où ils jugeroient à propos, & les renvoya sans vouloir qu'aucun prît parti dans ses troupes; après quoi il changea le nom de la ville de Kaï-méou en celui de Kaï-tchéou.

Après la prise de Kaï-méou, l'empereur fit marcher l'armée du côté de la ville de Léao-tong, dans le dessein d'en faire le siége. Ce fut là qu'il apprit par un courier de Tchang-léang, général des troupes qui s'étoient embarquées sur la mer, qu'après avoir fait heureusement la traversée, il étoit arrivé devant la ville de Pi-cha-tching, qu'il avoit forcée à se rendre au bout de quelques jours d'attaque.

Li-chi-tsi, qui avoit pris les devans, étant arrivé près de la ville de Léao-tong, fut informé que l'armée de Corée, composée de quarante mille hommes tant cavalerie qu'infanterie, s'approchoit pour jetter du secours dans cette place. Il dépêcha un courier à l'empereur, qui pressa sa marche & devança les ennemis d'un jour. Le surlendemain à la pointe du jour il fit avancer un corps de cavalerie qui engagea le combat; les *Coréens* se défendirent avec bravoure & repoussèrent même assez loin la cavalerie impériale; mais comme elle fut soutenue par le reste de l'armée, elle reprit courage & fit reculer

à son tour les *Coréens*, qui se virent obligés de se retirer après une perte assez considérable. L'empereur perdit aussi beaucoup de monde par la vivacité de l'action.

Après cette victoire, TAÏ-TSONG crut qu'il prendroit aisément la ville, & que la garnison, témoin de la déroute des leurs, ne feroit aucune difficulté de se rendre ; mais il se trompa : le gouverneur Coréen étoit décidé à se défendre & il tint ferme. Il fallut donc l'assiéger dans les formes, & la commission en fût donnée à Li-chi-tsi ; mais comme au bout de douze jours de tranchée ouverte il n'étoit pas plus avancé que le premier, l'empereur prit lui-même la conduite du siége : il choisit parmi ses soldats les plus déterminés, qu'il divisa en plusieurs piquets, & par le moyen des machines à feu & des assauts répétés avec des échelles, sans donner aucun relâche aux assiégés, il les fatigua si fort, qu'au bout de quelques jours, ne pouvant plus résister, ils furent emportés de force. Plus de dix mille *Coréens* furent tués, & l'empereur perdit plus de vingt-cinq mille de ses meilleurs soldats. Il changea le nom de Léao-tong en celui de Léao-tchéou.

De Léao-tong l'empereur alla assiéger la ville de Pé-yen-tching ; à peine ses troupes avoient-elles pris leurs quartiers, que les *Coréens* firent une sortie. Deux généraux Tartares, Li-ssé-mo (1) & Ki-pi-ho-ly, accoururent pour les repousser,

(1) L'empereur TAI-TSONG avoit tant d'amitié pour ce prince Tartare, qu'il voulut lui-même succer sa plaie. C'est le même que Assé-na-ssé-mo qu'il avoit pour ainsi dire adopté, en lui permettant d'ajouter à son nom celui de *Li*, qui étoit celui de la famille impériale. Lorsque l'empereur fit reculer les *Sié-yen-to* dans le désert du *Cha-mo*, pour rendre à Ssé-mo son pays, il lui fit un festin d'*adieu*, & lui dit : « On se fait un sujet de joie de voir croître & se fortifier un » arbre ou une herbe qu'on a plantés soi-même. J'ai nourri vos peuples & vos » troupeaux ; je vois avec satisfaction qu'ils se sont multipliés par mes soins. Les

& tous deux, dès le premier choc, furent dangereusement blessés. Comme l'action s'échauffoit, Ki-pi-ho-ly malgré sa blessure ne voulut point abandonner le champ de bataille; il fit bander sa plaie, & anima si bien ses gens par son courage & par sa fermeté, qu'il repoussa les *Coréens*, & les contraignit de se retirer fort en désordre dans la ville, après avoir laissé beaucoup de morts sur la place.

Lorsqu'ils furent rentrés, soit que le reste de la garnison fût épouvanté de les voir si maltraités, soit qu'ils désespérassent de pouvoir tenir long-temps contre une armée aussi forte que celle qui les attaquoit, ils demandèrent aussi-tôt à se soumettre : l'empereur accepta leur soumission. Mais les habitans s'y opposèrent, & agirent si efficacement auprès des troupes, qu'ils les engagèrent à reprendre les armes & à faire dire à l'empereur qu'ils étoient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité.

L'empereur fut si irrité de ce manque de parole, qu'il leur fit réponse qu'il prenoit leur conduite pour une révolte, & qu'il sauroit les en punir : il fit publier dans toute son armée qu'il abandonnoit dès à présent la ville au pillage.

Les assiégés, auxquels on eut soin de faire passer ces menaces, n'en furent point intimidés, & n'en parurent que plus déterminés à se défendre : ils soutinrent en effet pendant plus

» tombeaux de votre père & de votre mère sont dans la Chine : vous retournerez » dans vos anciens états, & je vous fais ce festin de congé ». Li-ssé-mo créé, comme on l'a vu, par ce prince, *Ko-han* des Tartares qu'il remenoit, ne resta cependant que trois ans en Tartarie : sur l'avis qu'il eut qu'il étoit menacé d'une révolte, il revint à la cour impériale, où il fut fait généralissime de la garde de l'empereur. C'est en cette qualité qu'il accompagnoit ce prince dans son expédition de la Corée, où il fut blessé d'un coup de flèche, dont il mourut à Si-ngan-fou. *Éditeur.*

d'un mois avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté tous les efforts des impériaux. Cependant sur la fin de la sixième lune, ne voyant venir aucun secours, & désespérant de pouvoir faire lever le siége, ils proposèrent de nouveau de se soumettre. Li-chi-tsi qui vit l'empereur disposé à recevoir leur soumission comme auparavant, prit la parole & lui dit :

« Votre Majesté peut-elle recevoir à composition des gens » qu'elle a déja donnés à ses soldats ? Elle doit, ce me semble, faire attention que c'est dans cette espérance qu'ils ont » affronté les plus grands dangers : c'est une récompense dûe » à leurs services ; les en frustrer, après la parole que Votre » Majesté leur en a donnée, c'est les décourager entièrement ; » la ville est aux abois, & je réponds que dans peu de jours » elle est à nous ».

L'empereur lui répondit qu'il ne pouvoit penser sans frémir au massacre de tant d'hommes, ni voir arracher de leurs bras leurs femmes & leurs enfans. Il promit à Li-chi-tsi de tirer de ses trésors de quoi dédommager ses soldats du butin qu'ils auroient fait ; il le chargea de les en assurer : après quoi il reçut la soumission de Pé-yen-tching, dont il changea le nom en celui de Yen-tchéou.

La blessure du général Ki-pi-ho-ly ne guérissoit point, & faisoit même craindre pour sa vie. L'empereur fut le visiter & voulut le voir panser. On amena dans ce moment le Coréen qui l'avoit blessé. L'empereur lui dit qu'il en étoit le maître, & ses amis l'excitoient même à le faire mourir. « Hé quoi, je ferois mourir ce brave homme pour avoir » fidélement servi son maître ? Il mérite au contraire une » récompense, & si l'empereur veut bien avoir égard à ma » prière, il le traitera avec honneur, afin de faire connoître

De l'Ere Chrétienne. Tang. 645. Taï-tsong.

» l'eſtime qu'il a pour les ſujets qui ſont leur devoir ». Taï-tsong lui rendit la liberté & le renvoya ſur le champ.

De Pé-yen-tching, l'empereur s'avança avec ſon armée du côté de Ngan-chi-tching. En approchant de cette ville, il apprit que l'armée des *Coréens*, compoſée de cent cinquante mille hommes, venoit à lui dans le deſſein de le combattre. Taï-tsong en conſéquence plaça en embuſcade une partie de ſes troupes derrière des côteaux, par où les ennemis devoient paſſer, avec ordre d'être attentifs au bruit des tambours du corps qu'il commandoit en perſonne, & de donner alors tous à la fois ſur les *Coréens*. Ceux-ci voyant les impériaux rangés ſur une ligne qui occupoit une grande étendue de terrein, ne doutèrent pas que toute l'armée n'y fût : ils s'avancèrent avec beaucoup de confiance. L'empereur qui les obſervoit, ne les vit pas plutôt engagés au milieu des collines, qu'il fit battre tous ſes tambours pour faire le ſignal convenu : alors ſes détachemens fondirent de tous côtés avec furie ſur les *Coréens*, qu'ils mirent dans un ſi grand déſordre qu'ils ne purent ſe rallier & ne ſongèrent plus qu'à fuir.

Le lendemain de cette déroute, Kao-yen-chéou & Kao-hoei-tchin, genéraux des *Coréens*, perſuadés qu'il ne reſtoit plus de reſſource à leur parti, afin de ſe conſerver dans le poſte élevé qu'ils occupoient, prirent avec eux trente mille hommes qu'ils commandoient, & vinrent s'offrir à l'empereur qui les reçut.

Cette déſertion répandit une ſi grande conſternation dans toutes les villes voiſines, que les habitans de Hoang-tching & de Yn-tching, de meme que des bourgs & des villages, les abandonnèrent ; de ſorte qu'on ne trouvoit pas une ſeule perſonne dans l'eſpace de pluſieurs centaines de *ly*.

L'empereur dans les transports de la joie que cette grande prospérité lui donnoit, dépêcha un courier au prince héritier son fils & aux grands qu'il avoit chargés du gouvernement en son absence, pour leur en faire part. Il ajouta au bas de ses dépêches ces mots, qu'il écrivit de sa propre main : « Quand » je suis à la tête de mes troupes, peut-on craindre qu'elles » ne réussissent pas » ? Il fit encore graver sur une table de marbre l'action qui venoit de se passer, afin d'en perpétuer la mémoire.

Après avoir fait des réjouissances extraordinaires pour ces succès, il fit sommer la ville de Ngan-chi-tching de se soumettre, ne doutant point qu'elle ne lui ouvrît aussi-tôt ses portes ; mais il fut étrangement surpris de voir que le gouverneur avoit fait tirer sur ses gens une grêle de flèches, dont la plupart furent tués ou blessés. Outré de sa témérité, il jura qu'il ne lui feroit aucune grace, & fit investir la ville de tous côtés : il la pressa pendant soixante-trois à soixante-quatre jours de suite avec toutes les machines qu'il put inventer, & que les assiégés rendirent inutiles par leur courage & leur fermeté, en lui opposant avec succès leurs propres machines : de sorte que l'empereur se trouvant sans munitions de guerre & de bouche, son armée diminuée de plus de la moitié, la plupart des chevaux de sa cavalerie morts, sans espérance de pouvoir la remonter, il se vit contraint, pour ne pas tout perdre, de s'en retourner en Chine. Le gouverneur de la ville averti qu'il décampoit, monta sur les murailles, & lui fit crier par ses soldats qu'il lui souhaitoit un bon voyage & à son armée.

L'empereur, chagrin d'échouer après tant de victoires, se répentit d'avoir entrepris cette guerre ; il regrettoit amèrement Oueï-tching, dont la sincérité & les conseils l'eussent empêché

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
645.
Tai-tsong.

de faire cette fausse démarche. Lorsqu'il fut près d'entrer en Chine, il apprit que son fils le prince héritier venoit au devant de lui. TAÏ-TSONG prit un détachement de trois mille cavaliers & fut à grandes journées le joindre à Lin-yu-koan. Leur entrevue fut assez triste, par rapport aux circonstances.

Les soldats de l'armée impériale avoient emmené environ quatorze mille prisonniers de la Corée : les officiers vouloient que l'empereur les laissât à ceux qui les avoient pris : mais comme les pères & les mères étoient séparés de leurs enfans, & les maris de leurs femmes, ce prince en fut touché ; il fit donner à chacun de ses soldats des toiles & de l'argent, & rendit la liberté aux *Coréens*, en leur permettant de rester en Chine sur le même pied que ses sujets.

A la neuvième lune, pendant que l'empereur étoit occupé à son expédition de la Corée, Tchin-tchu, *Ko-han* des Tartares *Sié-yen-to*, mourut. Comme ses états ne laissoient pas d'avoir de l'étendue, il avoit obtenu de l'empereur le titre de *Ko-han* pour ses deux fils, dans le dessein de les leur partager. Mais dès qu'il fut mort, Pa-cho, le plus jeune, prit les armes contre Yé-mang son frère & le tua. Il se déclara *Ko-han* de toutes les troupes & de tous les états de son père, sous le nom de To-my-ko-han, sans qu'aucun Tartare se mît en devoir de venger la mort de Yé-mang ; tous au contraire se soumirent à lui.

Ce nouveau *Ko-han*, pour faire connoître à ses sujets qu'il étoit digne de leur commander, eut à peine achevé les dernières cérémonies des funérailles de son père, qu'il se mit à leur tête & alla faire une incursion du côté de Hia-tchéou, d'où il revenoit chargé d'un butin immense ; mais les troupes de Hia-tchéou s'étant assemblées en corps d'armée, se mirent à ses

fes trouffes, le battirent à plattes coutures, & lui enlevèrent tout fon butin avec fes équipages.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 645. *Taï-tfong.*

Arrivé à la cour, l'empereur ne pouvant concevoir comment il avoit échoué dans fon expédition de la Corée, à la tête de toutes les forces de l'empire, en demanda la raifon à Li-tfing, qui s'en excufa, & lui dit que Li-tao-tfong fatisferoit mieux à la queftion que lui. Li-tao-tfong, interrogé par l'empereur, lui dit que lorfqu'ils étoient à la montagne Tchu-pi, & qu'on parloit de prendre la ville de Ping-hoaï, il lui avoit prédit dès-lors tout ce qui étoit arrivé. L'empereur lui répondit froidement qu'il l'avoit oublié, & ne pouffa pas plus loin fes queftions.

646.

Le premier jour de la troifième lune intercalaire de cette année, il y eut une éclipfe de foleil.

A la cinquième lune, deux envoyés du roi de Corée arrivèrent à la cour, avec un placet de leur maître pour faire des excufes à l'empereur fur ce qui s'étoit paffé dans la dernière guerre, & lui demander fon amitié. Comme ce placet étoit écrit d'une manière fort captieufe, remplie d'équivoques, & d'un ftyle qui reffentoit trop l'égalité, l'empereur en fut choqué; il défendit de recevoir leurs préfens, & leur donna ordre de fortir inceffamment de fes états, s'ils ne vouloient être traités avec la dernière rigueur.

A la fixième lune, TAÏ-TSONG reçut une ambaffade de Yé-pi-ché-koueï, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, qui venoit apporter le tribut & demander une princeffe en mariage. L'empereur l'accorda, & fit donner à ces Tartares les préfens ordinaires, auffi-bien qu'aux envoyés des royaumes de Kiu-tfé, de Yu-tien, de Chou-lé, de Tchu-ku-pou & de Tfong-ling, qui étoient auffi venus apporter leurs tributs.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 646. *Taï-tsong.*

To-mi, nouveau *Ko-han* des *Sié-yen-to*, après sa malheureuse expédition de Hia-tchéou, devint si brutal à l'égard de ses sujets, & sur-tout si sanguinaire, qu'il les faisoit mourir pour la moindre faute ; ces Tartares, révoltés de sa barbarie & excités par la horde *Hoeï-hé*, prirent les armes & battirent leur *Ko-han*.

L'empereur qui vouloit détruire les *Sié-yen-to*, fut charmé de les voir s'entre-déchirer : il envoya aux rebelles un secours considérable, commandé par Li-tao-tsong, à l'approche duquel To-mi-ko-han épouvanté prit la fuite. La horde *Hoeï-hé* courut après lui & le tua : elle se saisit de tout son pays. Cependant plus de soixante-dix mille Tartares qui étoient demeurés fidèles à To-mi-ko-han s'enfuirent du côté de l'ouest, où après s'être choisi pour chef To-mi-tchi, neveu de Tchen-tchou-ko-han, ils envoyèrent demander à l'empereur de confirmer cette élection, & de leur permettre de s'établir au nord de la montagne Yu-tou-kiun-chan, grace qui leur fut accordée.

647. L'année suivante, la horde *Hoeï-hé* & les autres qui s'étoient jointes à elle, envoyèrent demander des mandarins pour être gouvernées suivant les loix de la Chine. L'empereur divisa leur pays en six *Fou* ou départemens du premier ordre, & en sept *Tchéou* ou départemens du second : il nomma pour les gouverner ceux qui étoient alors à leur tête, & leur envoya à chacun de l'argent & des soies. Ces Tartares demandoient encore qu'on fît faire un grand chemin entre les terres des *Hoeï-hé* & celles des *Tou-kiueï*, qui seroit au nord de ceux-ci & au sud des *Hoeï-hé*, qu'on appelleroit le chemin du *Ko-han*, du *Ciel*, divisé en soixante-huit postes de soixante *ly* chacune. L'empereur donna des ordres en conséquence, & rendit, par

ce moyen, praticable ce pays, qui n'étoit auparavant qu'un défert aride & ftérile.

Malgré tous ces avantages, ces Tartares ne purent s'accoutumer à un gouvernement réglé, tel que celui de la Chine. Tou-mi-tou, de la horde de *Hoeï-hé*, prit de lui-même le titre de *Ko-han*, & fe mettant peu en peine de ce qu'en pourroit dire l'empereur, il rétablit parmi eux leurs anciennes coutumes.

Sur la fin de la troifième lune, arrivèrent les envoyés de Tché-pi-ko-han, qui apportoient des tributs & venoient prêter hommage. Ce Tché-pi-ko-han étoit de la cafte des *Tou-kiueï*. Lorfque Kieï-li-ko-han fut battu & fait prifonnier, les *Tou-kiueï* avoient deffein d'élire Tché-pi pour leur *Ko-han*, mais la révolte des *Sié-yen-to*, qui étoient puiffans, lui faifant craindre qu'ils ne l'attaquaffent, le détermina à refufer cet honneur. Il crut que le plus sûr parti étoit d'envoyer demander la protection de l'empereur & de fe foumettre à lui.

Tché-pi avoit beaucoup d'efprit, d'habileté & de courage; fa réputation donna de l'ombrage aux *Sié-yen-to*. Ces Tartares craignirent qu'il ne devînt un jour trop puiffant, & cherchèrent à le faire mourir. Tché-pi en fut averti, & abandonnant fon pays avec ceux qui voulurent le fuivre, il fut s'établir au nord de la montagne Kiu-chan, où il prit alors le titre de *Ko-han*. Il y ramaffa peu à peu grand nombre de *Tou-kiueï* qui n'avoient point encore pris parti ailleurs.

Après la défaite des *Sié-yen-to*, il fe trouva le plus puiffant des Tartares du nord; & afin de ne pas offufquer l'empereur, il lui envoya fon fils en ôtage, en demandant la permiffion de venir lui-même rendre hommage: mais ce n'étoit qu'une feinte de fa part, puifque fa propofition ayant été acceptée, il ne fe mit pas en devoir de l'exécuter.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 647. *Taï-tsong.*

L'empereur ne pouvant oublier le mauvais succès de son entreprise contre la Corée, proposa à ses grands de recommencer la guerre; tous furent d'un sentiment contraire, lui apportant pour raison, que puisqu'il n'y avoit pas réussi, aucun autre ne pouvoit espérer d'en venir à bout : ils lui représentèrent encore, que les frontières ayant beaucoup souffert, elles se trouvoient presque désertes, & que d'y reporter la guerre, ce seroit achever de les ruiner. Malgré ces raisons, à la cinquième lune, l'empereur fit partir pour la Corée les deux généraux Nieou-tsin-ta & Li-chi-tsi. Ce dernier fit tant de diligence, que les *Coréens* surpris ne lui disputèrent point le passage de la rivière Léao-choui. Laissant à quartier Nan-sou & les autres villes, il marcha droit à la capitale, & battit les *Coréens* qui voulurent l'arrêter; il mit le feu à tous les fauxbourgs, & content de cette expédition, il revint sur ses pas.

Ho-li-pou-ché-pi, roi de Kiu-tsé, voulut aussi se soustraire à la domination de la Chine, en refusant de payer le tribut & en contraignant par la voie des armes les royaumes voisins à suivre son exemple. Ces peuples, persuadés que le roi de Kiu-tsé n'étoit pas en état de les défendre contre l'empereur, envoyèrent secrétement leurs députés à Tchang-ngan pour y porter leurs plaintes. L'empereur ordonna à Asséna-ché-eulh & à Ki-pi-ho-li, généraux Tartares, d'aller avec Kouo-hiao-kio, officier Chinois, à la tête de ses troupes, faire rentrer Ho-li-pou-ché-pi dans le devoir, & rendre la paix aux royaumes voisins.

Sur la fin de cette année, arrivèrent encore à la cour les députés du royaume de Kou-li-kan, qui est au nord-ouest de la Chine & au nord de la mer Caspienne, beaucoup plus loin que le royaume de Tieï-lé. Les jours y sont fort longs & les

nuits fort courtes : quoique le soleil soit couché, il y a toujours à l'horison une clarté qui les rend beaucoup moins sombres qu'ailleurs. Ces envoyés venoient apporter des présens en forme de tributs au nom de leur roi.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 647. *Taï-tsong.*

A la première lune de l'année suivante, il vint aussi une ambassade du royaume Kieï-kou : ces peuples ont les cheveux roux, les yeux bleus, la taille haute & un air martial. Ils n'étoient jamais venus en Chine. Ché-pou-kiu-atchen, *Ché-li-fa* ou premier officier de ce royaume, étoit à la tête de cette ambassade ; il demanda à l'empereur un titre de grand mandarin, qui lui fut accordé sans difficulté sous le titre de grand général d'armée.

648.

Il sembloit alors que les rois se disputoient à qui viendroit payer tribut & faire hommage à l'empereur. Chaque année, aux réjouissances de la première lune, la cour étoit remplie de ces étrangers, qui venoient faire à l'empereur les cérémonies ordinaires du premier jour de l'an & l'assurer de leur soumission ; ce qui lui fit dire un jour à ses grands : que l'empereur Han-ou-ti avoit sacrifié beaucoup de monde, & fait la guerre pendant plus de trente ans, sans étendre davantage la domination de l'empire ; & qu'aujourd'hui sans tirer l'épée, uniquement en faisant régner la vertu, les peuples mêmes des pays où l'herbe a peine à croître, venoient se rendre sujets de la Chine.

Après la défaite de To-lo-ko-han, & lorsqu'il se fut réfugié dans le royaume de Tou-ho-lo, la plupart de ses gens se dispersèrent ; il n'y en eut que quelques mille que Ho-lou, de la famille des Assé-na, qui avoit la dignité de *Ché-lou*, recueillit, & dont il se fit le chef. Il étoit difficile qu'avec si peu de monde, il pût long-temps se soutenir sans une puissante

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 648. *Taï-tsnog.*

protection ; c'est ce qui le fit recourir à l'empereur, qui lui confirma son titre de chef de horde & lui donna celui de général. Au commencement de cette année, Ho-lou vint lui-même, suivi d'un nombreux cortège, faire hommage à l'empereur, qui le renvoya comblé de présens.

Si la soumission des royaumes étrangers faisoit beaucoup d'honneur à la Chine, elle ne lui causoit pas moins d'embarras pour les y maintenir. Outre le royaume de Kiu-tsé, contre lequel l'empereur avoit envoyé une armée, le roi de Tien-tcho ne donnoit plus, depuis plusieurs années, aucune marque de soumission. TAÏ-TSONG ne voulut point user de la voie des armes à son égard, & se contenta d'envoyer Ouang-hiuen-tché pour l'engager par la douceur à ne point persister dans sa désobéissance.

Le royaume de Tien-tcho, peu considérable quelques années auparavant, étoit devenu très-puissant : il avoit soumis les quatre autres royaumes de Tien-tcho, & lorsque Ouang-hiuen-tché en approcha, il apprit que le roi étoit mort & que Alo-na-chun, un des grands de cette cour, s'étoit emparé du trône. On lui dit encore que le nouveau monarque avoit envoyé des soldats pour le tuer. Ouang-hiuen-tché, qui n'avoit que sa suite avec lui, rebroussa chemin & s'enfuit dans le royaume de Ni-po-lo ou Ni-po, à l'ouest de celui de Tou-fan. Il engagea les rois de Ni-po-lo & de Tou-fan à lui fournir des troupes, à la tête desquelles il entra dans le royaume de Tien-tcho du milieu. Il se battit pendant trois jours & avec avantage contre Alo-na-chun, qu'il prit enfin avec environ six cens de ses gens.

Assé-na-ché-eulh envoyé contre Pou-ché-pi, roi de Kiu-tsé, prit sa route par le royaume de Yen-chi, & après l'avoir traversé

à l'occident, il entra par le ſeptentrion dans celui de Kiu-tſé, où il diviſa ſes troupes en cinq corps, & leur fit prendre cinq routes différentes. Lorſque l'armée impériale entra dans le royaume de Yen-chi, le Roi de cette contrée, qui avoit ſuivi le parti de celui de Kiu-tſé, prit auſſi-tôt la fuite pour ſe joindre à lui; mais Aſſé-na-ché-eulh le pourſuivit de ſi près qu'il l'atteignit, le tua & fut enſuite camper à Tſi-kéou.

Pou-ché-pi & Na-li, ſon premier miniſtre, ſe mirent en devoir de faire tête aux impériaux, & osèrent même les attaquer à Tſi-kéou; mais ils furent battus & contraints de s'enfuir du côté de la ville de Tou-tching : ſe voyant pourſuivi par Aſſé-na-ché-eulh, Pou-ché-pi en ſortit, & fut ſe renfermer dans la ville de Pou-hoan-tching, où il crut trouver plus de ſûreté.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Aſſé-na-ché eulh laiſſant à Kouo-hiao-kio la commiſſion de garder la ville de Tou-tching qui s'étoit rendue, pourſuivit de ſi près Pou-ché-pi, qu'il l'atteignit & le fit priſonnier de guerre.

Cependant ſon premier miniſtre Na-li, déſeſpérant de pouvoir réſiſter ſans un puiſſant ſecours, avoit fait venir des *Tou-kiueï* occidentaux, & ſe mettant à leur tête, il tomba ſur Kouo-hiao-kio, qu'il battit & tua; mais Tao-ki-chou qui venoit le ſoutenir, battit à ſon tour le miniſtre Na-li qu'il fit priſonnier. Alors tout plia devant les troupes impériales.

Aſſé-na-ché-eulh, après la priſe des cinq principales villes, ſe contenta d'envoyer ſes officiers recevoir la ſoumiſſion des autres places, dont le nombre montoit à plus de ſept cens; après quoi, pour faire voir à ces peuples que l'empereur ne prétendoit pas détruire leur gouvernement, il fit reconnoître

roi de Kiu-tsé Ché-hou, frère de Pou-ché-pi, & éleva un monument pour attester leur dépendance, en faisant graver sur une table de marbre les événemens qui venoient de se passer, afin de contenir leurs descendans dans l'obéissance. Cette conquête si rapide & si funeste à Pou-ché-pi, répandit la terreur dans le *Si-yu*.

Depuis sa malheureuse expédition de la Corée, TAÏ-TSONG avoit toujours langui; & comme les remèdes étoient sans effet, il se persuada qu'il n'avoit pas beaucoup à vivre : dans cette idée il composa un ouvrage intitulé *Ti-fan*, divisé en douze chapitres, pour instruire son fils qui devoit lui succéder, & tous ceux qui occuperoient le trône après lui.

Le premier chapitre rouloit sur la conduite qu'un empereur doit tenir par rapport à sa personne, & l'obligation où il est de se perfectionner. Le second traitoit de ce qu'il devoit faire pour ses parens. Le troisième parloit de l'attention qu'un prince doit avoir d'attirer à sa cour des sages, pour se faire aider dans le gouvernement. Le quatrième s'étendoit sur le choix des mandarins des provinces & sur l'exactitude à les surveiller. Le cinquième avoit pour objet la liberté qu'il doit donner à ses grands de le reprendre de ses défauts. Le sixième recommandoit sur-tout d'éloigner d'auprès de sa personne les flatteurs & les fourbes. Le septième, le soin qu'il doit prendre d'entretenir l'abondance dans ses états. Le huitième, l'économie dans ses dépenses, afin de pouvoir secourir les pauvres dans les temps de disette & de calamité. Le neuvième concernoit les châtimens & les récompenses. Le dixième, la protection qu'un prince doit accorder aux laboureurs, qui par leurs sueurs & leurs travaux nourrissent l'empire, afin de les encourager à cultiver la terre. Le onzième, la manière de dresser

dresser & d'exercer ses troupes. Et le douzième enfin, la considération qu'il doit avoir pour les gens de lettres & les savans, afin de leur donner de l'émulation.

Lorsque cet ouvrage fut achevé, il le donna au prince héritier, en lui disant : « Mon fils, j'ai tâché de rassembler dans » ce livre tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un » prince qui est sur le trône, & à le faire gouverner sagement : je l'ai mis par écrit, de peur que la mort ne m'empêchât de vous instruire. Ayez toujours devant les yeux la » conduite de ces anciens princes, qui ont gouverné l'empire » avec tant de sagesse ; regardez-les comme vos maîtres & » les modèles que vous devez suivre, tâchez de les imiter, » & non des princes comme moi : en visant plus haut, vous » tiendrez le milieu ; mais si vous visez au milieu, vous » tomberez.

» Depuis que je suis sur le trône, j'ai fait beaucoup de » fautes que vous devez éviter ; j'ai trop aimé le faste & la » grandeur ; j'ai fait bâtir plusieurs palais, des maisons & » des jardins de plaisance ; j'ai fait des dépenses excessives » pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens & des oiseaux » de proie que j'ai envoyé chercher fort loin ; j'ai fait plusieurs voyages inutiles pour ma seule satisfaction, & par-là » j'ai fait beaucoup de mal au peuple. Ce sont là des fautes » qui doivent vous servir de leçons.

» Cependant comme j'ai procuré beaucoup d'avantages aux » peuples, & que d'ailleurs j'avois réuni tout l'empire sous » une même puissance, en mettant fin aux guerres continuelles qui les désoloient, c'est ce qui les a empêché de » murmurer contre moi. Quant à vous qui n'avez point mérité à leur égard, si vous suivez les instructions que je vous

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 648. *Taï-tsong.*

» donne, vous pourrez espérer de vivre en paix : mais si vous » vous laissez aller à l'orgueil, à la paresse, à la négligence, » au luxe & à la mollesse, soyez sûr que vous tomberez bien- » tôt. Rien n'est plus difficile que de conquérir un royaume, » rien aussi n'est plus facile que de le perdre ».

Sur la fin de cette année, on reçut à la cour la nouvelle que les Tartares *Hoei-hé* s'étoient révoltés contre Tou-mi-tou-léao-ko-han & l'avoient fait mourir. L'empereur nomma son fils Pou-jun pour lui succéder, avec ordre à ces Tartares de le reconnoître.

649.

Au commencement de l'année suivante, TAÏ-TSONG sentant ses forces diminuer chaque jour, fit venir le prince héritier, & lui dit que Li-chi-tsi étoit un des premiers généraux de l'empire, dont il pouvoit tirer beaucoup de services ; mais aussi qu'il devoit le craindre, s'il ne se l'attachoit par quelques bienfaits. Il lui conseilla de le rappeller aussi-tôt après sa mort de Tieï-tchéou, où il se proposoit de l'envoyer, & de s'en défaire s'il lui paroissoit encore mécontent de cette commission, parce qu'infailliblement il chercheroit à s'en venger.

Dès le même jour, l'empereur ordonna à Li-chi-tsi d'aller prendre le commandement des troupes qui étoient à Tieï-tchéou. Ce général obéit sans répliquer & partit sur le champ pour sa destination, sans même retourner chez lui prendre les choses nécessaires pour son voyage.

Tant que l'empereur fut en danger, le prince héritier ne quitta point son appartement. Il se privoit de toute nourriture, & il fut si affligé de voir son père souffrir, que ses cheveux blanchirent. L'empereur qui s'en apperçut, ne put retenir ses larmes, & témoigna le regret qu'il avoit de quitter un fils qui lui montroit tant d'amour. Ayant fait appeller

Tchang-ſun-ou-ki & Tchou-ſoui-léang, il leur recommanda de ne point abandonner ce prince & de l'aider de leurs conſeils. Il dit qu'il devoit la conquête de l'empire à la bravoure & aux ſages conſeils de Tchang-ſun-ou-ki; & comme il vouloit continuer de parler, il lui prit une foibleſſe qui l'emporta à l'âge de cinquante trois ans & la vingt-troiſième année de ſon règne. Il fut regretté de ſes ſujets & des étrangers. Tous ceux qui ſe trouvèrent à la cour le pleurèrent comme s'ils euſſent perdu leur père ou leur mère; ils prirent le deuil & s'abſtinrent de toutes ſortes de divertiſſemens.

KAO-TSONG.

Le prince héritier, qu'on appella dans la ſuite KAO-TSONG, prit poſſeſſion du trône à la ſixième lune de cette année. Après les cérémonies ordinaires, le nouvel empereur convoqua une aſſemblée de tous les grands & des gouverneurs des provinces qui ſe trouvoient à la cour, pour leur dire qu'étant peu inſtruit de l'état des peuples, ils euſſent à examiner ce qui pouvoit leur être à charge, afin de le lui rapporter ou de bouche, ou par écrit ſi l'affaire le demandoit, & chaque jour il travailloit avec dix de ſes grands pluſieurs heures à chercher les moyens de les ſoulager.

Ayant demandé à Tang-lin, préſident du tribunal des crimes, combien il y avoit de criminels dans les priſons publiques, il fut ſatisfait d'entendre que le nombre n'alloit pas au-delà de cinquante dans tout l'empire, & qu'il n'y en avoit que deux qui méritaſſent la mort. Quelques jours après, il voulut aller les interroger lui-même, & il en trouva pluſieurs que le prédéceſſeur de Tang-lin avoit condamnés à la torture ſur leurs

De l'Ere Chrétienne. Tang. 649. Kao-tsong.

dépositions; mais aucun ne se plaignit de ce dernier. L'empereur surpris leur demanda s'ils n'avoient pas quelque sujet de plainte contre Tang-lin, en leur disant de lui parler librement, & qu'ils n'eussent rien à craindre, qu'il les prenoit sous sa protection. Ils répondirent tous qu'ils auroient tort de s'en plaindre, qu'ils avoient bien mérité les peines auxquelles il les avoit condamnés. L'empereur demeura quelque temps pensif, & se tournant vers les grands qui l'accompagnoient, il leur dit que ceux qui sont chargés d'administrer la justice devroient prendre Tang-lin pour modèle.

A la huitième lune, il y eut un tremblement de terre qui fut si violent à Tçin-tcheou, que plus de cinq mille personnes périrent.

A cette même huitième lune, on fit les funérailles de Taï-tsong : les deux généraux Tartares, Asséna-ché-eulh & Ki-pi-ko-li, vouloient le suivre & se faire mourir suivant la coutume de leur nation; mais sur les ordres que Taï-tsong avoit laissés de ne point permettre une action si barbare, le nouvel empereur le leur défendit. Ces étrangers lui firent élever une statue de marbre auprès de la porte du nord, pour attester à la postérité leur reconnoissance.

650. L'empereur commença l'année suivante, qui étoit la première de son règne, par déclarer impératrice la princesse Ouang-chi, sa légitime épouse : il vouloit aussi qu'on achevât le mariage qui étoit arrêté de la princesse de Heng-chan avec le fils de Tchang-sun-ou-ki; mais Yu-tchi-ning qui ne pouvoit voir sans chagrin qu'on violât si ouvertement les loix du deuil, représenta fortement qu'on ne le pouvoit pas avant l'expiration des trois années, & l'empereur se rendit à ses raisons.

Lorſque Tché-pi, *Ko-han* des *Tou-kiueï*, refuſa d'obéir à l'ordre de l'empereur Taï-tſong de venir en perſonne rendre hommage, ce prince avoit envoyé le général Kao-kan avec des troupes pour l'y contraindre. Arrivé à la montagne O-ſi-chan, il fit dire à Tché-pi qu'il avoit des ordres à lui communiquer de la part de l'empereur; mais ce *Ko-han*, loin de ſe diſpoſer à obéir, ſe mit en état de ſe défendre.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 650. *Kao-tſong.*

Le général Chinois, irrité de ſon arrogance, marcha contre lui, le ſurprit & l'obligea de s'enfuir, ſuivi de quelques centaines de cavaliers; mais l'ayant pourſuivi, il le fit priſonnier & l'amena à la cour, où il arriva à la neuvième lune. Il le conduiſit d'abord à la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale, où il le laiſſa pendant qu'il fut rendre compte à l'empereur de ſon expédition. L'empereur pardonna à Tché-pi-ko-han, & le fit reconduire à la montagne Yu-tou-kiun-chan avec ſes Tartares, dont il le créa général, en ſupprimant ſon titre de *Ko-han*.

L'année ſuivante, Aſſéna-ho-lou, officier des *Tou-kiueï* occidentaux, tua Ché-koueï-ko-han & s'empara de ſes états : il ſe fit reconnoître des troupes ſous le titre de Cha-pou-lo-ko-han. Cet Aſſéna-ho-lou, homme d'eſprit, de réſolution, & ſur-tout fort ambitieux, avoit depuis long-temps conçu le deſſein de s'élever par la ruine de ſon ſouverain; mais la crainte qu'il avoit de l'empereur Taï-tſong, l'avoit empêché d'éclater : il s'étoit contenté durant la vie de ce prince de s'attirer la bienveillance des Tartares de ces quartiers, & de ſe faire un parti conſidérable parmi eux. Dès qu'il apprit la mort de Taï-tſong, prenant le titre de Cha-pou-lo-ko-han, il ſe mit à la tête de ceux qu'il avoit gagnés, & fut attaquer Ché-koueï-ko-han qu'il battit complettement : il lui enleva tous ſes Tartares,

651.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 651. *Kao-tsong.*

& se trouva une armée de plusieurs centaines de mille hommes.

Non content de cette conquête, il fut se joindre aux troupes de Y-pi-to-lo, avec lequel il rendit tributaires les peuples des royaumes de Tchu-yué & Tchu-mi du *Si-yu*, originaires des *Tou-kiueï*, & tous les autres royaumes voisins. Revenant ensuite sur leurs pas, ils prirent la route de la Chine, où ils entrèrent par Ting-tchéou & se saisirent de la ville de Kin-ling-tching. L'empereur envoya ordre à Léang-kien-fang & à Ki-pi-ho-li d'assembler un corps de trente mille hommes, & de les joindre à cinquante mille chevaux des Tartares *Hoeï-hé*, pour s'opposer aux troupes de Cha-pou-lo-ko-han.

652. Lorsque ce *Ko-han* prit la résolution d'attaquer la Chine, un certain Kou-tchu de la horde *Tchu-yé*, dépendante du royaume de Tchu-yué, qui habitoit à l'est de Pou-leï-haï & au sud de la montagne Kin-po-chan, tua le mandarin que l'empereur Taï-tsong leur avoit donné pour les gouverner, & il avoit fait alliance avec Ho-lo des *Tou-kiueï*. Ce Kou-tchu étoit chef de la horde de *Tchu-yé*, qui portoit le nom de sa famille, & prenoit aussi celui de *Cho-to*, d'un ruisseau fort pierreux qui couloit au bas de la montagne Kin-po-chan. Ce fut contre ce Kou-tchu que Léang-kien-fang marcha d'abord; il le força à la montagne Lao-chan, lui tua près de neuf mille hommes & le fit prisonnier.

653. Quelque temps après mourut Y-pi-to-lo : son fils changea son nom de Kié-pi-ta-tou en celui de Tchin-tchu-ché-hou, qui marquoit une autorité générale sur toutes les troupes Tartares; & comme du vivant de son père il s'étoit brouillé avec Cha-pou-lo-ko-han, il fondit sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins & le battit; mais Cha-pou-lo-ko-han, qui avoit plus

d'habileté & d'expérience que Kié-pi-ta-tou, ne fut point déconcerté de cet échec ; il rassembla ses troupes & le contraignit de se soumettre à lui.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 653. *Kao-tsong.*

Lorsque KAO-TSONG n'étoit encore que prince héritier, il avoit apperçu la princesse Ou-chi, que son père, charmé de sa beauté, avoit introduite dans le palais & mise au nombre de ses femmes; le prince héritier en fut aussi frappé & l'aima dès ce moment. Après la mort de Taï-tsong, toutes les princesses jeunes & vieilles qui avoient été mises au nombre de ses femmes se retirèrent, suivant la coutume, dans un couvent, pour y vivre le reste de leurs jours.

654.

Le deuil de l'empereur Taï-tsong fini, KAO-TSONG fut dans ce couvent, où, appercevant la princesse Ou-chi, il laissa échapper un grand soupir; l'impératrice qui l'accompagnoit s'en apperçut, & comme elle n'avoit point eu d'enfans de l'empereur, & que la princesse Chou-feï que ce prince aimoit beaucoup lui avoit donné une fille, elle en avoit conçu une si grande jalousie, qu'elle avoit pris la résolution de la perdre, d'autant plus que la princesse Chou-feï n'avoit plus pour elle les mêmes égards qu'auparavant. Ce soupir ayant trahi sa passion pour Ou-chi, l'impératrice se servit de cette princesse pour perdre sa rivale : elle ne fut pas plutôt de retour au palais, qu'elle lui envoya une coëffure de faux cheveux, pour suppléer à ceux qu'on lui avoit coupés, suivant la coutume, en entrant dans le couvent, & elle la fit venir au palais sous prétexte de la prendre à son service.

Ou-chi qui avoit de l'esprit & qui possédoit l'art de se contrefaire, fut dans les commencemens de la plus grande modestie & fort attentive au service de l'impératrice, qui disoit beaucoup de bien d'elle au monarque, déja trop prévenu en sa

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
654.
Kao-tsong.

faveur. Ce prince ne pouvant résister à la violence de sa passion pour Ou-chi, la mit au nombre de ses femmes, en lui donnant le nom de Tchao-y.

Cette adroite princesse sut si bien ménager l'esprit de l'empereur, qu'elle vint à bout non-seulement de faire tomber la princesse Chou-feï, mais elle fit encore beaucoup déchoir l'impératrice du crédit qu'elle avoit sur son esprit : elle entreprit de lui faire ôter son rang d'impératrice & osa même en faire la proposition à l'empereur qui ne voulut point y consentir.

Neuf à dix mois après, Ou-chi accoucha d'une fille qu'elle sacrifia à son ambition. L'impératrice étant venue seule la voir pour la féliciter sur son heureux accouchement, elle caressa beaucoup sa petite fille qui venoit de naître & la prit entre ses bras. Dès qu'elle fut sortie, Ou-chi, en marâtre, étouffa son enfant & le couvrit d'un linge en attendant que l'empereur vînt la voir. Ce prince n'ayant pas tardé, Ou-chi le reçut d'abord avec un visage riant ; mais bientôt elle fondit en larmes en découvrant le corps de sa petite fille, & en disant que c'étoit une victime de la jalousie. L'empereur s'étant informé quelles personnes étoient entrées dans l'appartement de Ou-chi, apprit qu'il n'y avoit pas long-temps que l'impératrice en étoit sortie. Il ne douta pas qu'elle n'eût fait périr la petite princesse, & jura de l'en faire repentir en la dégradant de son rang pour le donner à Tchao-y. Ce ne fut cependant

655.

qu'à la dixième lune de l'année suivante qu'il exécuta son dessein. Avant que d'en venir à cette extrêmité, il vouloit avoir l'approbation de ses grands, & principalement de Tchang-sun-ou-ki, un de ses principaux ministres. Dans cette vue il lui fit plusieurs présens, en lui confiant le chagrin où il étoit de ce que l'impératrice ne lui donnoit point d'enfans. Il cherchoit

choit

choit à l'engager par-là à le faire parler en faveur de quelqu'une de ses autres femmes ; mais Tchang-sun-ou-ki, qui ne voyoit pas que ce fût une raison suffisante pour mettre une autre princesse à la place de l'impératrice, ne répondit jamais rien, & son silence causoit beaucoup de peine à l'empereur & à Tchao-y.

Un jour qu'il avoit assemblé tous les grands pour les affaires du gouvernement, après les avoir renvoyés, il fit rappeller Tchang-sun-ou-ki, Li-chi-tsi qu'il avoit fait revenir des frontières suivant le conseil de son père, Yu-tchi-ning & Tchou-soui-léang. Ce dernier jugeant que l'empereur les faisoit revenir pour les affaires du dedans du palais, dit aux autres qu'il paroissoit que ce prince étoit décidé, & que de s'opposer à ses volontés, ce seroit se livrer à une mort certaine. Il ajouta que Tchang-sun-ou-ki & Li-chi-tsi ayant rendu de grands services à l'état, il n'oseroit les faire mourir crainte de blâme ; mais que quant à lui, il ne pouvoit espérer d'échapper, n'ayant rien fait qui parlât en sa faveur : que cependant il ne pouvoit manquer à la reconnoissance qu'il devoit à Taï-tsong son bienfaiteur, qui lui avoit recommandé son fils, & qu'il mourroit plutôt que de souffrir qu'il fît une action qui le déshonorât dans la postérité.

Dès qu'ils parurent devant l'empereur, ce prince leur dit que l'impératrice n'ayant point d'enfans, il croyoit à propos de déclarer impératrice la princesse Tchao-y qui en avoit. Tchou-soui-léang prenant la parole pour tous, lui répondit que l'impératrice étoit d'une des plus illustres familles de l'empire ; que Taï-tsong la lui avoit donnée pour légitime épouse, & que la dégrader sans de très-fortes raisons, ce seroit faire un trop grand tort à sa réputation. L'empereur, peu satisfait de sa franchise, ne

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 655. *Kao-tsong.*

voulut pas pousser plus loin cette affaire & la remit au lendemain.

Le jour suivant l'empereur leur ayant fait la même proposition, Tchou-soui-léang prit encore la parole, & lui dit : « Si » Votre Majesté veut absolument destituer l'impératrice, il » faut au moins qu'elle choisisse une princesse digne d'un rang » si élevé : pourquoi paroît-elle préférer la princesse Tchao-y? » Tout le monde sait qu'elle a été au nombre des femmes de » votre auguste père ; que dira de nous la postérité ? Je sais » bien que je vous offense en vous parlant avec cette liberté » & que je mérite la mort ; mais je dois préférer mon devoir » à la vie, & je serois indigne de servir Votre Majesté, si par » une basse adulation je ne lui représentois pas le tort qu'elle » va se faire ». Ayant achevé de parler, il jetta aux pieds de l'empereur la petite tablette qui étoit la marque de sa dignité, en ajoutant : « Je remets mes emplois à Votre Majesté, elle » peut faire de moi ce qu'elle voudra ».

L'empereur furieux le chassa de sa présence, & ordonna de le mettre hors du palais. La princesse Tchao-y qui étoit cachée & avoit tout entendu, s'écria, encore plus outrée, que l'empereur devroit faire mettre en pièces ce misérable esclave. Cependant Tchang-sun-ou-ki osa représenter à l'empereur que son père avoit confié à Tchou-soui-léang la plus grande partie du gouvernement par rapport à son habileté, & que son crime ne méritoit pas la mort. Yu-tchi-ning consterné n'osa parler en sa faveur ; mais Han-yuen, prosterné aux pieds de l'empereur, le conjura de ne pas s'abandonner à son ressentiment contre Tchou-soui-léang, & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il fit une seconde tentative en lui adressant ce placet : « Votre Majesté n'ignore pas que la fameuse

» Taki perdit la dynaſtie des *Chang*, & que Pao-ſsé fit tomber » celle des *Tcheou*. Le ſouvenir des maux que ces deux » femmes ont cauſés à l'empire, excite encore aujourd'hui » l'indignation de tout bon Chinois, & leur mémoire eſt en » exécration à tout le monde. Si Votre Majeſté rejette les con- » ſeils de ſes fidèles ſujets, elle doit craindre qu'une femme ne » renouvelle ces temps de trouble, & que ſa famille n'éprouve » le même ſort que les *Chang* & les *Tcheou* ».

Pluſieurs autres grands lui firent à ce ſujet les plus vives repréſentations qui commençoient à l'ébranler, lorſque Li-chi-tſi, qui avoit intérêt de lui faire faire des fautes, lui dit qu'il n'appartenoit point aux grands de ſe mêler d'une affaire de famille, & qu'il y avoit de la témérité de leur part de vouloir gêner les volontés de leur maître. L'empereur charmé de cette réponſe, réſolut de paſſer outre, & le mois ſuivant, à la dixième lune, il dégrada l'impératrice & mit à ſa place Tchao-y, connue dans l'hiſtoire ſous le nom de Ou-heou.

Après que la nouvelle impératrice eut prit poſſeſſion de ſa dignité, l'empereur, à ſa ſollicitation, fit enfermer dans un appartement ſéparé du palais, l'impératrice Ouang-chi dépoſſédée & Siao-chi la première des reines. Cependant l'empereur ne pouvant étouffer l'amour qu'il avoit eu pour ces deux princeſſes, fut les voir pour les conſoler. Ouang-chi, le cœur ſerré de triſteſſe & les yeux baignés de larmes, lui dit : « Si » Votre Majeſté, par un retour ineſpéré, faiſoit reparoître » pour nous le ſoleil & la lune, nous oublierions aiſément le » malheur qui nous accable ». L'empereur promit de leur donner à l'une & à l'autre une entière ſatisfaction ; mais Ou-heou inſtruite de cette entrevue, en devint ſi furieuſe, que, profitant du moment où l'empereur étoit occupé avec

De l'Ere Chrétienne. Tang. 655. Kao-tsong.

les grands, elle fit couper les pieds & les mains à ces deux malheureuses princesses, & les fit jetter dans un vase rempli de vin, où elles expirèrent quelques jours après. La barbare Ou-heou outragea encore leurs cadavres en leur faisant couper la tête, & l'empereur, témoin de cette inhumanité, n'osa s'en plaindre, tant cette cruelle princesse avoit pris d'ascendant sur lui.

656. L'ambitieuse Ou-heou abusant de la foiblesse de l'empereur, parvint encore à faire nommer prince héritier Li-hong, son fils, en faisant destituer Li-tchong, qui avoit été déclaré prince héritier dès le commencement du règne de KAO-TSONG. Aucune considération ne put arrêter l'empereur : Ou-heou le vouloit, il fallut céder.

657. A la cinquième lune de l'année suivante, un certain Sou-po-meï du royaume de Tien-tcho, *Tao-ssé* de profession, banni par l'empereur Taï-tsong, revint à la cour annoncer qu'il apportoit une recette infaillible pour se procurer l'immortalité. L'empereur se tournant vers ses ministres, leur demanda si on avoit jamais oui dire qu'il y eût des hommes immortels, en ajoutant que Tsin-chi-hoang-ti avoit tout employé & sans succès pour le devenir, & que si ce secret existoit réellement, il devroit se trouver des immortels sur la terre. Li-chi-tsi fit remarquer à l'empereur que Sou-po-meï lui-même étoit une preuve de l'illusion de cette recette, puisqu'il avoit vieilli & blanchi depuis le moment qu'il avoit été forcé de sortir de la Chine, & qu'il n'auroit pas manqué de de s'en servir le premier, si elle étoit aussi certaine qu'il l'annonçoit. Ce *Tao-ssé* reçut un nouvel ordre de retourner dans son pays, & la mort qui le surprit peu de temps après, dévoila sa fourberie & manifesta le charlatanisme de son art.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 657. *Kao-tsong.*

Depuis la défaite de Kié-pi-ta-tou, Cha-pou-lo-ko-han n'avoit cessé d'inquiéter les limites de l'empire par des courses continuelles, ce qui avoit obligé la cour d'y envoyer, l'année précédente, une assez grosse armée sous les ordres de Sou-ting-fang. Arrivé auprès de la rivière Yé-tié, ce général rencontra Cha-pou-lo-kohan, qui vint se présenter avec cent mille chevaux, dans le dessein de le combattre. Le Tartare fut battu; il perdit plusieurs dixaines de mille hommes tués ou faits prisonniers, & fut obligé de se retirer.

Comme il tomba une si grande quantité de neige, qu'en moins de deux jours la terre s'en trouva couverte de plus de deux pieds, Cha-pou-lo-ko-han se persuada que les impériaux n'iroient pas le chercher, mais il se trompa : Sou-ting-fang le surprit, lui tua encore beaucoup de monde, & fit un plus grand nombre de prisonniers; il le pressa si fort, qu'il l'obligea de s'enfuir du côté du royaume de Ché-koué, qu'on appelloit autrefois Kang-kiu.

Sou-ting-fang résolu de terminer cette guerre par la prise de Cha-pou-lo-ko-han, détacha après lui Siao-ssé-yé, qui usa de tant de diligence qu'il l'atteignit & le prit : alors il travailla à rassembler ces Tartares, qu'il divisa en deux peuples, & choisit Mi-ché & Pou-tchin, deux de leurs officiers, pour les commander, l'un sous le nom & la dignité de *Hing-tsié-ouang-ko-han*, & l'autre de *Ki-ouang-tsiué-ko-han*. Il donna au premier les cinq hordes de Tou-lou, & au second les cinq hordes de Ou-nou-ché-pi. Après avoir rétabli la paix dans tout le pays des *Tou-kiueï* occidentaux, Sou-ting-fang rentra en Chine.

658.

L'année suivante, Pou-ché-pi, roi de Kiu-tsé, envoya un de ses officiers à la cour, pour accuser Na-li, son ministre, de plusieurs crimes, & entre autres d'avoir suborné la reine son

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 658. *Kao-tsong.*

époufe ; il demandoit juftice. L'empereur les envoya chercher l'un & l'autre, & après avoir examiné les fujets de plaintes qu'ils avoient mutuellement, il fit mettre en prifon Na-li, comme coupable de la plupart des crimes dont il étoit accufé. Il fit reconduire Pou-ché-pi par Lei-ouen-tching, officier de fes gardes. Mais en arrivant fur les frontières de fon royaume, il trouva Tié-lié-tien, général de fes troupes, à la tête d'une armée pour lui en fermer l'entrée. Cette révolte obligea Lei-ouen-tching de faire venir le général Yang-tchéou avec des troupes qui battirent Tié-lié-tien, le prirent & le tuèrent.

659.

L'impératrice Ou-heou ne s'étoit point encore vengée de l'oppofition que Tchang-fun-ou-ki, Tchou-foui-léang & Han-yuen avoient apportée à fon élévation ; leur conduite irréprochable les mettoit à couvert de fon reffentiment, & elle étoit défefpérée de ne trouver aucun prétexte pour fatisfaire fa haine. Dans ces entrefaites on arrêta Oué-ki-fang, accufé de vouloir fe révolter. Comme il avoit eu quelque liaifon avec Tchang-fun-ou-ki, l'impératrice Ou-heou corrompit Yu-king-tfong, & l'engagea à l'accufer d'être le chef de cette révolte. L'empereur, à la lecture du placet de Yu-king-tfong, jetta un grand foupir en s'écriant : « Quoi ! mon oncle voudroit fe » révolter contre moi ! je ne puis le croire ; ce font fes enne- » mis qui cherchent à le perdre : il ne peut être capable d'un » pareil deffein ».

Il y a long-temps, répondit Yu-king-tfong, qu'on a des preuves certaines de fes mauvaifes intentions. « Que je fuis » malheureux, dit l'empereur ! L'an paffé la princeffe de Kao- » yang avec Fang-y-ngaï tentèrent de foulever les peuples » contre moi, & aujourd'hui c'eft mon propre oncle » !

« Fang-y-ngaï, reprit alors Yu-king-tfong, étoit un homme

» ſans autorité, & la princeſſe une femme dont les deſſeins » pernicieux tranſpirèrent à peine ; mais Tchang-ſun-ou-ki a » bien un autre crédit : il a aidé l'empereur Taï-tſong à réduire » l'empire ſous la domination de votre auguſte famille, & à » le maintenir en paix. Il a gagné tous les cœurs par ſa bonne » conduite ; premier miniſtre depuis plus de trente ans, tout » le monde le craint : dès qu'il viendra à ſe déclarer, quel eſt » celui de vos grands ſur la fidélité & la bravoure duquel » vous puiſſiez aſſez compter pour le lui oppoſer » ?

Malgré ces inculpations graves, l'empereur ne pouvoit ſe déterminer à livrer ſon oncle entre les mains de la juſtice. Yu-king-tſong le voyant irréſolu, le preſſoit de s'aſſurer de ſa perſonne : cependant il ſe contenta de lui ôter ſes emplois, de même qu'à Tchou-ſouï-léang & à Han-yuen.

La vindicative Ou-heou, peu ſatisfaite, ſollicita, intimida l'empereur, & ce prince foible n'oſant réſiſter à cette femme impérieuſe, les fit arrêter à la ſeptième lune ſuivante avec Tchang-ſun-tſiuen, frère de Tchang-ſun-ou-ki : il les fit mourir tous quatre, pénétré de douleur & de regret de ſacrifier des perſonnages de ce mérite. Cette barbare princeſſe vint elle-même l'en féliciter, comme de l'action la plus belle & la plus juſte qu'il eût jamais faite.

Au commencement de l'année ſuivante, elle engagea l'empereur à faire le voyage de Ping-tchéou ſa patrie ; elle voulut aller s'y montrer dans tout l'éclat du rang où elle avoit ſu s'élever. Auſſi-tôt qu'elle y fut arrivée, elle fit venir tous ſes parens dans le palais qu'on lui avoit préparé, & leur fit un magnifique feſtin ; le jour ſuivant elle régala les femmes de ſa connoiſſance, & l'empereur, à ſa conſidération, donna des titres d'honneur à toutes celles de Ping-tchéou depuis l'âge de quatre-vingts ans & au-deſſus. 660.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 660. *Kao-tsong.*

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Le prince Li-tchong destitué du rang de prince héritier, n'ayant plus auprès de lui les sages qui le retenoient dans les bornes de son état, abandonné à lui-même, avoit pris de très-mauvaises inclinations, & paroissoit même avoir l'esprit aliéné : le chagrin qu'il avoit ressenti de l'injustice qu'on lui avoit faite n'y avoit pas peu contribué. On le voyoit quelquefois en habits de femme courir les rues avec des gens de la lie du peuple ; d'autrefois il faisoit le charlatan & disoit la bonne aventure aux passans. Il mena assez long-temps cette vie, sans que l'empereur en sut rien ; mais dès qu'il en fut averti, il le mit au rang du peuple, à la sollicitation de l'impératrice Ou-heou, & l'envoya en exil à Kien-tchéou, avec ordre aux mandarins du lieu de veiller sur sa conduite.

Les royaumes étrangers du nord-est de la Chine donnoient encore plus d'inquiétude à l'empereur que la mauvaise conduite de son fils Li-tchong. Le roi de Pé-tsi, après avoir fait alliance avec celui de Corée, se crut si fort, même contre l'empire, qu'il ne cessoit d'insulter le roi de Sin-lo qui s'étoit mis sous la protection de l'empereur, & de faire des courses sur ses terres.

Le roi de Sin-lo se contentoit de se tenir sur la défensive contre celui de Pé-tsi, & n'osoit l'attaquer de peur de s'attirer encore sur les bras celui de Corée plus puissant que lui. Il envoya demander du secours à l'empereur, qui fit partir Sou-ting-fang avec une armée de cent mille hommes. Ce général vint à Tching-chan, où étoit le rendez-vous de ses troupes, qu'il fit embarquer en faisant voile droit à la capitale de Pé-tsi. En arrivant sur les côtes de ce royaume, il trouva les ennemis

rangés,

rangés sur le rivage pour s'opposer à sa descente, mais Sou-ting-fang les battit & soutint leur roi.

Le royaume de Pé-tsi, composé de cinq hordes, avoit trente-sept villes du premier ordre & deux cens du second, habitées par sept cens soixante mille familles : lorsque l'empereur apprit la défaite du roi de Pé-tsi, il ordonna d'établir un tribunal de justice à Hiong-tsin, au midi de la capitale de Corée, qu'on appelloit alors Pé-tsi-haï-keou, ou le *port de Pé-tsi*, afin de gouverner plus aisément cet état, & que Lieou-gin-yuen feroit sa résidence dans la ville de Pé-tsi, capitale du royaume, avec le titre & l'autorité de vice-roi ; il lui fit encore donner une forte garnison pour être en état de s'y maintenir.

Sou-ting-fang, encouragé par la facilité qu'il avoit trouvée dans la conquête du royaume de Pé-tsi, poussa plus loin & avec un égal succès ; il détruisit trois royaumes, dont il fit les rois prisonniers : à la vérité ces royaumes n'étoient pas seuls capables de résister à son armée, & si le roi de Corée avoit voulu les soutenir, Sou-ting-fang auroit éprouvé bien plus de difficulté à les vaincre ; mais ce roi, dans la fausse supposition qu'on n'iroit pas à lui s'il ne les secouroit pas, se tint paisible dans ses états. Cependant Sou-ting-fang se voyant à la tête d'une armée victorieuse, tourna du côté de la Corée, & s'avança vers la rivière Peï-kiang, où il trouva les *Coréens* en bon ordre, & en disposition de lui en disputer le passage. Le général Chinois se mit aussi-tôt en état de forcer ce passage, mais il vit alors qu'il avoit affaire à d'autres gens qu'à ceux qu'il avoit vaincus ; ce ne fut qu'après plusieurs combats également vifs & opiniâtres, dans lesquels il perdit beaucoup de monde, qu'il put enfin passer la rivière, d'où il alla investir la ville de Ping-yang, qui se défendit si bien, qu'il

fut obligé de lever le siége peu de temps après, sur un ordre de l'empereur, qui le rappelloit avec ses troupes.

Sur la fin de cette année, l'empereur remit presque toutes les affaires du gouvernement entre les mains de l'impératrice Ou-heou. Depuis plusieurs années il étoit incommodé de vertiges qui le mettoient souvent hors d'état de lire les placets qu'on lui présentoit, & il étoit obligé de les faire lire par l'impératrice. Comme cette princesse avoit beaucoup d'esprit, & qu'elle avoit fait une étude particulière de l'histoire, elle étoit très-capable de saisir les difficultés d'une affaire, & le plus souvent elle en jugeoit beaucoup mieux que l'empereur lui-même ; c'est ce qui le détermina enfin à lui confier les rênes du gouvernement plutôt qu'à ses ministres.

Dans les commencemens, cette princesse tint, à l'égard de l'empereur, la conduite la plus modeste & la plus soumise ; elle paroissoit n'oser rien décider qu'après l'avoir consulté, & ses décisions étoient toujours sous le nom de l'empereur. S'il changeoit quelque chose à ce qu'elle avoit déterminé, elle le recevoit avec un respect & une déférence qui charmoient tous les grands, & tous ceux qui en étoient témoins. Mais cette conduite si sage en apparence n'étoit que pour mieux tromper l'empereur & les grands, & s'accréditer dans leur esprit : elle plaçoit ses créatures dans les premiers emplois, sans paroître y avoir part, afin de se rendre maîtresse du gouvernement, & de faire passer l'empire à sa famille ; cependant elle échoua dans ce projet.

Lorsqu'elle se crut assez puissante pour pouvoir prendre l'essor, elle commença par ne plus parler à l'empereur des affaires qui n'étoient pas de grande conséquence, sous prétexte de ne pas le fatiguer ; elle refusa ensuite de s'en tenir

aux décisions qu'il donnoit, & elle en vint même à ne plus suivre que ses volontés, & à s'emporter contre lui s'il y trouvoit à redire. Ainsi ce prince foible se laissa tellement maîtriser par cette femme, qu'il ne lui fut plus permis de rien faire sans ses ordres. Il se vit obligé dans toutes les affaires, de quelque nature qu'elles fussent, de lui demander son agrément, & ses grands, qui connoissoient sa foiblesse & l'humeur impérieuse de l'impératrice, n'osèrent jamais lui donner aucun conseil pour le tirer de l'esclavage où il s'étoit précipité lui-même.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 660. *Kao-tsong.*

Quoique toute l'autorité fût entre les mains de cette ambitieuse princesse, cependant par les soins que l'empereur Taï-tsong s'étoit donnés de ne placer à la cour & dans les provinces que de bons officiers, tout l'empire se conserva en paix pendant plusieurs années : les guerres qu'on eut avec les étrangers l'empêchèrent encore de rien entreprendre.

661.

662.

Cette année les Tartares de *Hoeï-hé*, de *Tong-lo* & de *Pou-kou*, issus des anciens *Hiong-nou*, vinrent faire de fréquentes courses sur les frontières, & y causèrent tant de ravages, que la cour fut obligée d'envoyer des troupes contre eux sous les ordres de Tching-gin-taï, avec la qualité de grand général des *Tié-lé*.

Le royaume de Tié-lé étoit divisé en neuf hordes; savoir, *Yo-lo-ko*, *Ou-tou-ko*, *Tou-lo-voë*, *Mao-ko-ssi-hé*, *Ha-voë-ti*, *Co-ssa*, *Sou-tchang-sou*, *Yo-voë-ko* & *Ki-sié-voë*. Lorsque ces Tartares apprirent que Tching-gin-taï venoit contre eux, ils se rassemblèrent en corps d'armée, au nombre de plus de cent mille, pour lui faire tête, & détachèrent quelques dixaines de cavaliers pour aller le reconnoître.

Tching-gin-taï avoit aussi envoyé en avant une troupe de ses gens, sous les ordres de Sié-gin-koueï. Ces deux partis se

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 661. *Kao-tsong.*

rencontrèrent, & Sié-gin-koueï s'avançant contre les Tartares, décocha trois flèches dont il tua trois de leurs officiers, ce qui les déconcerta si fort qu'ils s'ébranlèrent; alors Sié-gin-koueï les fit charger si vivement, qu'il les tua tous sans qu'ils se missent presque en devoir de se défendre.

Au retour de son détachement, Ching-gin-taï fit décamper son armée, & passa au-delà de Tsi-pé; il fut chercher les ennemis, qu'il trouva avantageusement postés: cependant il les fit attaquer, força leurs retranchemens & fit prisonniers trois *Ché-hou*, dignité du premier ordre chez les *Tou-kiueï*, & s'en revint en Chine.

Les *Sé-kié-to-lan-ko* & d'autres hordes, intimidés de ce qui venoit d'arriver au-delà de Tsi-pé, envoyèrent aussi-tôt de Tien-chan, où ils étoient, leur soumission à Tching-gin-taï: cette démarche les perdit; le général Chinois se rappellant les courses qu'ils avoient faites sur les limites de l'empire, & le butin immense qu'ils en avoient enlevé, tomba sur eux & abandonna leur pays au pillage. Ils furent si épouvantés qu'ils prirent tous la fuite. Tching-gin-taï se mit à leur poursuite avec un corps choisi de sa cavalerie, & passant au-delà de Ta-tsi, il fut jusqu'à la rivière Sien-ou-ho; mais ne pouvant découvrir leurs traces, il reprit le chemin de la Chine, d'autant plus que ses provisions de bouche tiroient à leur fin. La grande quantité de neige qui tomba rendit les chemins si difficiles, que, quelques précautions que prît le général, presque toute cette armée périt de misère & de fatigue, de sorte qu'à peine huit cens purent arriver jusqu'aux frontières de la Chine.

Sur les nouvelles de la dispersion des Tartares, la Cour envoya ordre à Ki-pi-ho-li, fils de Mou-ho, *Ko-han* de Tié-lé, de faire ensorte de les rassembler & de s'en faire élire le chef.

Ki-pi-ho-li, à la tête de cinq cens cavaliers, parcourut les neuf cantons de Tié-lé, & leur fit entendre que l'empereur n'en vouloit qu'à leurs *Ché-hou* ou commandans, & que son intention n'étoit pas qu'on fît au peuple le moindre mal. Ces Tartares, charmés de ce que leur disoit Ki-pi-ho-li, se saisirent de leurs *Ché-hou*, qu'ils lui livrèrent, & se donnèrent à lui. Ki-pi-ho-li, suivant les ordres qu'il en avoit, fit mourir, en leur présence, tous ces *Ché-hou*.

Quoique Lei-ouen-tching, que l'empereur avoit envoyé reconduire Pou-cha-pi, roi de Kiu-tsé, eût fait mourir Tié-lié-tien & remis ce prince sur le trône, il ne redonna cependant pas la paix à son royaume ; la cour fut obligée de faire partir le général Sou-haï-tching avec ordre de se servir des troupes de Hing-si-ouang-ko-han & de Ki-ouang-tsiué-ko-han, dans les états desquels il falloit qu'il passât. Ces deux *Ko-han* étoient alors brouillés ensemble ; Ki-ouang-tsiué, le plus animé des deux, cherchoit les moyens de faire périr son ennemi : l'arrivée de Sou-haï-tching lui parut favorable, il le joignit le premier, & l'engagea à supposer un ordre de l'empereur de faire mourir Hing-si-ouang-ko-han.

Sou-haï-tching, charmé de trouver une occasion de les perdre tous deux, lui promit ce qu'il demandoit, & le jour même que ce *Ko-han* arriva, il le fit arrêter & étrangler sur le champ : ce qui épouvanta tellement ses troupes qu'elles se retirèrent aussi-tôt. Le général Chinois les fit poursuivre & les défit entièrement ; il donna ensuite tant de sujets de mortification à Ki-ouang-tsiué, que ce *Ko-han* en mourut de chagrin, ce qui irrita tellement les sujets de ces deux princes, qu'ils aimèrent mieux se donner au roi de Tou-fan que de servir la Chine.

Les *Tou-kiueï* occidentaux apprenant que Sou-haï-tching avoit

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
662.
Kao-tsong.

détruit ces deux *Ko-han* sans ordre, en furent outrés; mais au lieu de marcher à lui pour en tirer vengeance, ils se jettèrent sur les terres de Ting-tchéou, où ils firent un grand butin, & battirent les troupes Chinoises que Laï-tsi, gouverneur de Ting-tchéou, voulut leur opposer; ils le tuèrent lui-même, & se retirèrent fort contens de leur expédition.

663.

A cette époque, les rois de Tou-fan & de Tou-kou-hoen se faisoient la guerre, & avoient envoyé l'un & l'autre demander du secours à l'empereur qui le leur refusa, aimant mieux les laisser s'entre-détruire eux-mêmes. Cependant les *Tou-fan* battirent si complettement les *Tou-kou-hoen*, que Ho-pou, leur *Ko-han*, obligé de prendre la fuite avec la reine Hong-hoa son épouse, princesse Chinoise de la famille impériale, & quelques mille de ses gens, se réfugia à Léang-tchéou. La cour impériale qui ne croyoit point les *Tou-fan* si puissans, changea alors de sentiment; elle fit expédier l'ordre dans les départemens de Léang-tchéou & de Chen-tchéou d'y recevoir les gens qui avoient suivi le *Ko-han* des *Tou-kou-hoen*, & de s'y tenir sur ses gardes, en cas que l'armée des *Tou-fan* voulût entreprendre d'y entrer. Sou-ting-fang fut envoyé avec des troupes pour rétablir Ho-pou-ko-han dans ses états.

Le roi de Tou-fan apprenant ce qui se passoit à la cour impériale, adressa un placet à l'empereur, dans lequel il lui exposoit les griefs qu'il avoit contre le roi de Tou-kou-hoen, & offroit de faire la paix aux conditions qu'il jugeroit à propos. Content de cette soumission, l'empereur rappella ses troupes, & après avoir fait une réprimande à Ho-pou-ko-han il le renvoya dans son royaume.

Cependant l'empereur n'étoit pas sans inquiétude sur ce

qui se passoit sous ses yeux ; il ne voyoit qu'avec une peine extrême que l'impératrice Ou-heou ne le consultoit presque plus sur rien, & que l'eunuque Ouang-fou-ching & le *Tao-ssé* Kouo-hing-tchin avoient plus de crédit sur son esprit & plus de part dans les affaires que lui-même : il voyoit ces deux hommes entrer & sortir continuellement du palais, & y faire chaque jour des sacrifices magiques, après lesquels les affaires de l'état se déterminoient. L'empereur eut recours à Chang-koan-y pour le consulter sur ce qu'il falloit faire dans un si grand désordre ; Chang-koan-y, non moins indigné que lui de ce bouleversement dans l'administration, lui apprit encore bien d'autres abus qu'il ignoroit, & finit par lui dire que l'unique remède étoit de destituer l'impératrice, & d'en mettre une autre à sa place : l'empereur, sans hésiter, en fit écrire l'ordre sur le champ. Mais l'impératrice, qui avoit des espions par-tout, en fut bientôt avertie ; étrangement surprise d'un pareil changement auquel elle s'attendoit si peu, elle fut, sans perdre de temps, trouver l'empereur, & lui dit tout ce que son cœur plein de dissimulation & de rage put lui inspirer ; elle l'intimida si fort, qu'il n'eut jamais le courage de lui répondre un seul mot pour justifier sa conduite : mais rejettant le tout sur Chang-koan-y, il lui dit seulement que c'étoit lui qui l'avoit poussé à prendre une pareille résolution.

Chang-koan-y avoit été avec Ouang-fou-ching au service de Li-tchong, prince héritier que Ou-heou avoit fait destituer : elle se persuada qu'il n'avoit donné ce conseil à l'empereur que dans le dessein de rétablir ce prince. Cette femme méchante & impérieuse ordonna à Yu-king-tchong d'accuser Chang-koan-y, Ouang-fou-ching & Li-tchong de vouloir exciter du trouble dans l'empire, & sur cette accusation, elle fit arrêter

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 664. *Kao-tsong.*

les deux premiers ; ils furent conduits en prison, où, peu de jours après, elle les fit mourir : elle confisqua tous leurs biens, en condamnant leurs femmes & leurs enfans à servir en qualité d'esclaves dans le palais, & envoya ordre à Li-tchong de se faire mourir lui-même. Lieou-siang-tao perdit son emploi de ministre d'état où elle l'avoit elle-même élevé, uniquement parce qu'il avoit eu quelques liaisons avec Chang-koan-y ; un grand nombre d'officiers, parens ou amis des trois qu'elle avoit fait mourir, furent exilés, & ces coups d'autorité se firent sans que le timide empereur osât dire le moindre mot pour les empêcher.

665.

La perte de tant de personnes, dont il connoissoit l'innocence ne lui laissoit pas l'esprit en repos ; les objets qu'il avoit tous les jours devant les yeux lui en renouvelloient sans cesse la mémoire & le tourmentoient. Pour se distraire de ces idées sombres, il résolut de faire un voyage à la montagne Taï-chan, dans le Chan-tong, & il partit de Lo-yang, à la dixième lune, pour s'y rendre. Comme ce voyage n'étoit que pour lui servir de récréation, il ne faisoit que de très- petites journées, s'entretenant continuellement avec les grands qui l'accompagnoient des différentes choses qu'il rencontroit sur son chemin. Lorsqu'il arriva près de la ville de Po-yang, à deux cens *ly* au sud-ouest de Tong-tchang-fou, dans la province de Chan-tong, il demanda à Téou-té-kien pourquoi on appelloit autrefois cette ville Ti-kieou, qui signifie *colline de l'empereur.* Téou-té-kien, qui n'avoit pas beaucoup étudié l'histoire, ne put le satisfaire. Kiu-king-tsong, qui étoit derrière lui, le voyant embarrassé, s'avança plus près de l'empereur, & lui dit : « Avant qu'on eût bâti cette ville, l'endroit » où elle est située étoit une colline fort agréable, sur laquelle

» l'empereur

» l'empereur Tchuen-hio prenoit plaisir à aller se récréer, & » c'est ce qui dès-lors lui fit donner le nom de *Ti-kicou*, ou » *colline impériale* (1). L'empereur parut satisfait de sa réponse.

En revenant de la montagne Taï-chan, sur laquelle ce prince offrit des sacrifices, il passa par la ville de Kiu-feou-hien, près de laquelle est le tombeau de Confucius; il voulut voir si on avoit soin de le tenir en état : & pour faire connoître l'estime qu'il avoit pour sa doctrine, il lui donna le titre de *Taï-ssé* ou de *Grand-Maître de la Doctrine.*

666.

De Kiu-feou-hien il fut à Po-tchéou du Kiang-nan, de la dépendance de Fong-yang-fou, comme étant le lieu de la naissance de Li-loa-kiun ou Lao-tsé, que l'empereur Kao-tsou avoit mis au nombre de ses *ancêtres*, parce qu'on lui avoit fait entendre qu'il étoit de sa famille. KAO-TSONG, dans cette opinion, dont il ne voulut point éclaircir la fausseté, lui donna le titre d'empereur sous le nom de Hiuen-yuen-hoang-ti : ce prince arriva à Lo-yang à la quatrième lune; il avoit été plus de six mois à faire ce voyage.

667.

Le premier jour de la huitième lune de l'anné suivante, il y eut une éclipse de soleil.

668.

L'année d'ensuite, à la quatrième lune, il parut une comète à l'étoile *Ou-tché*, qui ne fut visible que peu de jours.

Les années précédentes, il étoit entré dans la Corée deux armées impériales, l'une commandée par Li-tsi, qui avoit fait entreprendre cette guerre, & l'autre par Sié-gin-koueï.

(1) Sous les *HIA*, du temps que l'empire étoit partagé en une multitude de provinces, on l'appelloit *Koen-ou-chi* : Tching-kong, prince de Oueï, y établit sa cour. Les *HAN* l'appellèrent *Kiuen-tching*, & les *TÇIN* qui leur succédèrent, furent les premiers qui lui donnèrent le nom de Po-yang.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
668.
Kao-tsong.

Le premier, après s'être rendu maître de la ville de Sin-tching, qui lui coûta beaucoup plus de temps & de monde qu'il ne croyoit, prit ensuite seize autres villes avec une rapidité & une facilité surprenantes.

Sié-gin-koueï s'empara une seconde fois du royaume de Pé-tsi, qu'on avoit été contraint d'abandonner ; il battit les *Coréens* auprès de la montagne Kin-chan, & leur tua ou prit plus de dix mille hommes : s'étant ensuite avancé du côté de la ville de Fou-yu-tching, il l'emporta de force, & jetta par cette action de vigueur une si grande épouvante, que plus de quarante villes se soumirent sans la moindre résistance. Ces deux généraux s'étant joints, firent le siége de Ta-hing-tching qu'ils prirent, & s'assurèrent de tout le pays d'où ils pouvoient tirer des vivres. Ils allèrent ensuite entreprendre le siége de Ping-yang, où Kao-tsang, roi de Corée, s'étoit enfermé. Le siége dura environ quarante jours, au bout desquels Kao-tsang, se voyant sans espérance d'échapper, envoya Tsiuen-nan-tchin porter sa soumission au camp des impériaux. La Corée, après avoir défendu sa liberté contre deux grands empereurs, se vit enfin contrainte de plier sous ces deux généraux, qui en firent la conquête par leur sage conduite, soutenue de leur bravoure.

A cette époque, un certain Lou-kiaï-to-po-lo-men, du royaume Ou-tcha, autrement Gou-fono, ou bien Ou-tchan-tché, situé au sud du royaume de Tien-tcho & à l'est de celui de Ta-tché, vint à la cour offrir à l'empereur un breuvage, qu'il disoit infaillible pour se procurer l'immortalité. Il en parla d'une manière si imposante, que l'empereur fut sur le point de le prendre, ce qu'il auroit fait sans Ho-tchou-sieou, qui lui démontra, par plusieurs traits tirés de l'histoire, l'imposture de ces charlatans.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
669.
Kao-tsong.

Au commencement de l'année suivante, Li-tsi revint à la cour de son expédition de la Corée, & mourut peu de temps après. Il étoit le plus brave & le plus sage capitaine de son siècle. Ferme, décisif, il savoit prendre sur le champ son parti ; libéral envers ses soldats, il leur distribuoit tout le butin fait sur l'ennemi : les troupes qu'il avoit sous ses ordres le suivoient avec confiance & lui obéissoient ponctuellement. Jamais on ne le vit reculer ; personne ne se connoissoit mieux que lui en officiers, & n'en savoit tirer un meilleur parti dans l'occasion : aussi réussit-il toujours dans les guerres qu'on lui confia.

Le premier jour de la sixième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Quoique Tsan-pou, roi de Tou-fan, après s'être emparé du royaume de Tou-kou-hoen, l'eût ensuite rendu par les ordres de l'empereur, il ne demeura pas pour cela paisible dans ses états. Dans le dessein de s'agrandir & de se rendre assez puissant pour ne pas craindre la Chine, il se jetta sur les royaumes du *Si-yu*, auxquels il enleva dix-huit départemens assez considérables ; & s'étant ensuite joint au roi de Yu-tien, dont les états étoient à deux cens *ly* & plus au nord-ouest de Tsong-ling, ils allèrent ensemble attaquer le roi de Kiu-tsé, & lui enlevèrent la ville de Po-hoan-tching.

La cour, allarmée des conquêtes du roi de Tou-fan, résolut de lui faire la guerre, & d'y envoyer Sié-gin-koueï, qui étoit de retour de la Corée : on lui donna le titre de gouverneur-général des royaumes de Kiu-tsé, de Yu-tien, de Yen-tchi & de Chou-lé, afin de le faire respecter des *Tou-fan* mêmes, & de marquer que l'empereur prenoit ces royaumes sous sa protection. Il eut pour lieutenans-généraux Asséna-tao-

De l'Ere Chrétienne. Tang. 670. *Kao-tsong.*

tchin, Tartare, & Kouo-taï-fong, officiers de réputation.

Arrivés avec leurs troupes à Ta-feï-tchuen, ils apprirent que l'armée des *Tou-fan* étoit au-delà de la montagne Ta-feï-ling. Il y avoit deux chemins assez difficiles pour aller à eux, l'un par la montagne, & l'autre en en faisant le tour & en passant par Ou-haï. Sié-gin-koueï fut d'avis de laisser le bagage en arrière, sous une escorte sûre, & de franchir la montagne, comme étant le chemin le plus court & le moyen de battre l'ennemi, qui ne s'attendroit pas qu'on dût le venir attaquer par un chemin aussi difficile. Kouo-taï-fong insista à faire le tour de la montagne, quoique le plus long, en alléguant l'incertitude du succès de l'attaque, & qu'on ne devoit pas exposer les équipages à être la proie de l'ennemi. Cet officier déclara formellement qu'il ne suivroit point le général. Sié-gin-koueï persuadé que le parti qu'il proposoit étoit le seul à prendre, voyant Kouo-taï-fong obstiné dans son sentiment, lui donna une division, avec laquelle il prit le tour de la montagne, & lui se mit en marche au milieu.

Le premier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Sié-gin-koueï, après avoir traversé la montagne, tomba à l'improviste sur un corps de *Tou-fan*, campé à Ho-kéou, qu'il hacha en pièces, & s'avançant ensuite du côté de Ou-haï, il y fut attendre Kouo-taï-fong, dont la division marchoit fort lentement à cause du bagage qu'elle conduisoit. Les *Tou-fan*, avec leur corps d'armée, vinrent à sa rencontre & le battirent. Sié-gin-koueï, apprenant cette défaite, rebroussa chemin, & repassa la montagne pour revenir camper à Ta-feï-tchuen, d'où il étoit parti. Les *Tou-fan* poursuivirent Kouo-taï-fong dans sa déroute & le battirent une seconde fois. Cette double

défaite contraignit les impériaux à reprendre le chemin de la Chine.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 671. *Kao-tsong.*

L'an 671, le premier de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil.

672.

Après les deux grandes victoires que le roi de Tou-fan avoit remportées sur les troupes de l'empereur, il se fit tellement craindre des autres rois ses voisins, qu'il n'y en avoit aucun qui ne pliât devant lui. L'an 672, à la deuxième lune, celui de Tou-kou-hoen, avec qui il avoit eu guerre auparavant, ne se croyant plus en sûreté dans son propre royaume, en sortit avec un grand nombre de ses sujets, & vint se réfugier dans le territoire de Ling-tchéou, au sud de la ville de Ning-hia du Chen-si, où la cour leur permit de demeurer. Par cet abandon, tout le royaume de Tou-kou-hoen se vit à la merci du roi de Tou-fan, qui ne manqua pas de s'en emparer.

Malgré ces hostilités, le roi de Tou-fan envoya, à la quatrième lune, Tchong-tsong, un de ses premiers officiers, prêter hommage à l'empereur, & lui apporter le tribut ordinaire. L'empereur, surpris de voir que ce royaume devînt si formidable à ses voisins, eut la curiosité de demander à cet envoyé quelles étoient les coutumes de son pays.

Tchong-tsong lui répondit : « Notre royaume est un pays » fort froid, où les chaleurs se font rarement sentir. Les » peuples y sont simples, & grossiers ; cependant les loix y sont » fort sévères : il n'y a point de duplicité parmi nous ; le » maître & le sujet n'ont qu'un cœur, & quand il s'agit de » traiter d'affaires, les moins élevés en dignités sont les pre» miers qui disent leur sentiment. Jamais on n'a égard au » bien particulier, lorsqu'il est en concurrence avec le bien » commun : on a toujours en vue le bien public ; c'est là le

De l'Ere Chrétienne. Tang. 672. Kao-tsong.

» point principal de notre gouvernement, & celui qui nous » soutient ».

Le premier jour de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

673.

La grande puissance du roi de Tou-fan allarma si fort même les Tartares *Tou-kiueï* occidentaux, que ceux de Kou-yueï jugèrent qu'ils devoient joindre leurs députés à ceux du royaume de Chou-lé, qui alloient à la cour impériale pour tâcher d'en obtenir la protection contre Tsan-pou ; mais la cour, qui ne vouloit point de guerre, se contenta de les bien recevoir, sans leur rien promettre.

674.

L'an 674, le premier jour de la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

675.

L'an 675, à la quatrième lune, mourut Li-hong, l'héritier de l'empire. C'étoit un prince doux, affable, docile, fort attaché à l'empereur son père, qui avoit pour lui beaucoup de tendresse. Il n'y avoit personne à la cour, ni dans les provinces, qui n'eût conçu une véritable estime pour lui, & qui n'espérât qu'un jour il releveroit l'éclat que sa famille & l'empire avoient reçu de Taï-tsong. Le bruit courut que l'impératrice Ou-heou l'avoit fait empoisonner, pour mettre à sa place Li-hien, prince qui avoit beaucoup moins de mérite que lui, & qui n'étoit pas si aimé de l'empereur : en effet, peu de jours après elle le fit déclarer prince héritier.

676.

L'an 676, à la dixième lune, cette princesse fit exiler à Yuen-tchéou, de la province du Kiang-si, le prince Li-sou-tsié, dont le mérite lui faisoit ombrage, sous prétexte qu'il censuroit sa conduite dans un traité qu'il faisoit alors sur l'obéissance filiale ; ouvrage qui n'étoit qu'un simple commentaire du livre de Confucius sur la même matière.

Jusqu'ici on avoit retenu Kao-tsang, roi de Corée, Fou-yu-long, roi de Pé-tsi, & un grand nombre de leurs sujets faits prisonniers dans la dernière guerre ; mais la cour impériale, qui voyoit tous les jours déchoir le gouvernement, ne crut pas devoir les garder davantage, de peur que s'il arrivoit du trouble, ils ne cherchassent à le fomenter : ainsi, à la deuxième lune de l'an 677, elle renvoya Kao-tsang, roi de Corée, dans le Leao-tong, avec le titre de prince de Tchao-sien, & toute liberté de rassembler les restes de ses sujets qui voudroient se soumettre à lui. Fou-yu-long retourna dans ses anciens états de Pé-tsi avec le titre de prince de Taï-fang, & la même liberté qu'au prince de Tchao-sien.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 677. *Kao-tsong.*

Kao-tsang partit le premier, dans l'espérance de recouvrer aisément son royaume ; mais à peine fut-il arrivé dans le Leao-tong, qu'il pensa à se rebeller : il fut rappellé & envoyé en exil à Kiong-tchéou, où il mourut de chagrin : ceux de ses sujets qui s'étoient joints à lui, ne se croyant pas en sûreté dans leur pays, s'enfuirent dans le royaume de Mo-ho, le long de la mer, au nord-est de la Corée. Le mauvais succès de Kao-tsang faisant craindre à Fou-yu-long un sort semblable, il aima mieux renoncer à ses états & à la principauté qu'on lui offroit, que de s'exposer. Ce fut ainsi que finirent les deux familles royales de Kao & de Fou-yu.

Quoique la cour impériale eût résolu de ne point faire la guerre, elle s'y vit cependant contrainte par les courses continuelles des *Tou-fan*. Une armée de cent quatre-vingt mille hommes des meilleures troupes fut mise sur pied, sous les ordres de Li-king-hiuen, pour aller contre eux. Ce général, avant d'entrer dans le pays ennemi, divisa son armée en deux corps, dont il donna le premier à commander à Lieou-chin-li,

678.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 678. *Kao-tsong.*

un de ses généraux, pour prendre les devans, & lui avec l'autre division, composée de l'élite de ses troupes, le suivit d'assez près.

Lieou-chin-li rencontra l'armée ennemie auprès du grand lac de Tsing-haï, situé au milieu du pays des *Tou-kou-hoen*, dont les *Tou-fan* étoient alors maîtres. Ce lac est à plus de trois cens *ly* à l'ouest de Si-ning-oueï, de la province du Chen-si; il a plusieurs centaines de *ly* de tour, & donne du poisson dont la peau est mouchetée, mais sans écailles. Les Chinois appellent aussi ce lac du nom de *Si-haï* ou de mer occidentale.

Lun-kin-ling, général des *Tou-fan*, n'hésita pas à venir au devant de Lieou-chin-li; il le chargea le premier, le battit & le fit prisonnier. Li-king-hiuen, au lieu d'accourir à son secours & de le soutenir, se contenta d'être spectateur de l'action & de recueillir quelques fuyards : il s'enfuit avec tant de désordre, que, sans la bravoure & la prudence de Hé-tchi-tchang-tchi, un de ses officiers généraux, qui fit ferme, il auroit été défait aussi-bien que Lieou-chin-li. Hé-tchi-tchang-tchi, à la tête d'une troupe de braves gens qu'il commandoit, se mit à l'arrière-garde; il marcha toujours en bon ordre, repoussant plusieurs fois l'ennemi qui venoit le harceler, & fit une si bonne contenance, qu'il obligea enfin les *Tou-fan* à se retirer & à ne plus oser inquiéter les impériaux dans leur retraite.

679.

L'année suivante Tsan-pou, roi de Tou-fan, qui s'étoit rendu si formidable à ses voisins, & avoit si fort étendu ses états, mourut à la seconde lune. Ce fut une perte d'autant plus grande pour son royaume, qu'il le laissoit à Ki-nou-sié-long, son fils, âgé seulement de huit ans. Lorsque cette nouvelle

velle parvint à la cour impériale, la plupart des grands furent d'avis de profiter de la circonstance pour abaisser la puissance de ce royaume. Peï-hing-kien, qui étoit à Ngan-si, reçut en conséquence l'ordre d'entrer, à main armée, dans les états de Tou-fan. Ce général, attentif à tout ce qui se passoit à la cour de Tou-fan, répondit que Lun-kiu-ling, devenu premier ministre, étoit d'une vigilance extrême sur le gouvernement; que tous les autres grands, unis entre eux, lui obéissoient aveuglément; qu'à la mort de Tsan-pou, leur roi, ils avoient aussi-tôt garni tous les passages, & y avoient mis de fortes garnisons, outre une grosse armée qu'ils tenoient sur pied prête à marcher au besoin. Cette réponse fit cesser tous les préparatifs de guerre contre les *Tou-fan.*

A cette époque, Asséna-tou-tchi, *Ko-kan* des Tartares occidentaux de Tou-kiueï, voyant que l'empereur ne faisoit point la guerre aux *Tou-fan*, fit alliance avec eux, & vint faire des courses sur les terres de Ngan-si, où étoient les troupes de l'empire, qui tenoient en respect les royaumes du *Si-yu.*

Dans ces entrefaites mourut le roi de Pou-ssé *(de Perse)*, & comme son fils Phirouz, qui devoit lui succéder, étoit en ôtage à la cour impériale, Peï-hing-kien l'envoya chercher, afin de s'en servir pour faire entrer les *Pou-ssé* dans son parti, & venir plus aisément à bout des *Tou-kiueï.* Aussi-tôt que ce prince fut arrivé à Ngan-si, le général Peï-hing-kien manda les chefs des députés des royaumes de Kiu-tsé, de Yu-tien, de Souï-tché & de Tchi-tché, & leur dit qu'il se rappelloit avec plaisir les parties de chasses qu'il avoit faites autrefois dans le pays, n'étant encore que simple officier, & il leur proposa de remettre cette coutume en vigueur. Ces députés y consentirent, & vinrent se joindre à lui au nombre de plus de dix mille. Peï-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 679. *Kao-tsong.*

hing-kien fit courir par-tout le bruit d'une grande partie de chasse qu'il avoit concertée, & il eut soin qu'il se répandît dans le camp d'Asséna-tou-tchi, afin qu'il ne fût point sur ses gardes. Le jour marqué pour cette chasse étant arrivé, il fit prendre la route de l'ouest à ses chasseurs, & les fit marcher jusqu'à une dixaine de *ly* du camp d'Asséna-tou-tchi ; de-là il envoya un officier à ce chef des Tartares l'inviter à le venir joindre. Asséna-tou-tchi, déconcerté, ne se voyant pas en état de résister, crut que le meilleur parti étoit de se rendre de bonne grace à l'invitation, dans la pensée que Peï-hing-kien ne voudroit pas attenter à sa liberté ; mais il se trompa : dès qu'il fut arrivé, Peï-hing-kien le fit arrêter, & sans perdre de temps, il fit monter ses gens à cheval, & fut attaquer Li-tché-fou, qu'Asséna-tou-tchi avoit laissé dans son camp ; Li-tché-fou mit aussi-tôt les armes bas, & se soumit sans difficulté. Peï-hing-kien, content de sa chasse, s'en retourna à Ngan-si, d'où il envoya le nouveau roi de Pou-ssé prendre possession de ses états.

680. Ceux qui gouvernoient le royaume de Tou-fan, bien loin de craindre la puissance de la Chine, continuèrent leurs courses comme auparavant ; ils en firent une cette année du côté de Tchi-tché, où ils rencontrèrent le général Hé-tchi-tchang-tchi, qui les repoussa vivement & les fit rentrer chez eux.

Ce général, persuadé de l'importance de ce poste, en augmenta considérablement la garde ; il en fit cultiver les terres par ses soldats, & dès la première année il retira plus d'un million de mesures de grain pour leur subsistance. Il avoit auparavant fait bâtir la ville de Ngan-yong-tching par les troupes qui étoient en garnison depuis le pays de Kien-nan jusqu'à Méou-tchéou, afin de couper le chemin à l'armée de

Tou-fan ; mais les *Tou-fan* la lui avoient enlevée, & y tenoient une forte garnifon, qui leur foumit tous les peuples de Si-eulh qui font à l'eft de Ta-li-fou.

Le royaume de Tou-fan avoit alors pour limites à l'eft les départemens de Léang-tchéou, de Song-tchéou, de Méou-tchéou, de Souï-tchéou, & autres de la Chine ; au midi, il confinoit avec le royaume de Tien-tcho ; à l'oueft, avec ceux de Kiu-tfé, de Choulé, & deux autres du *Si-yu ;* & au nord, avec les *Tou-kiueï*, de forte qu'il avoit plus de dix mille *ly* de circuit : & de tous ces royaumes occidentaux, aucun ne pouvoit fe comparer à lui pour la force.

Cette année, l'impératrice Ou-heou fit deftituer le prince héritier Li-hien. Lorfqu'elle l'éleva à ce rang, fon intention n'étoit pas qu'il fût jamais empereur ; fon ambition qui la portoit à élever fa famille à l'empire, & l'autorité qu'elle s'étoit donnée jufqu'à recevoir, affife fur un trône, les hommages des mandarins, chofe jufque-là inouie, faifoient affez connoître fes vues. Cette princeffe ayant vu Li-hien parler en fecret à la première reine, femme de l'empereur, en prit de l'ombrage, & réfolut de le dégrader ; mais elle cherchoit quelque prétexte fpécieux. On vint alors lui dire qu'on avoit affaffiné Ming-tchong-yen, un des grands de la cour, & qu'on ignoroit l'auteur de ce meurtre : ravie de cette circonftance, elle fit courir le bruit que c'étoit le prince héritier ; elle le fit interroger, ainfi que fes gens, & fit faire des perquifitions dans fon palais, où ayant trouvé quelques centaines de cuiraffes, ce fut une raifon plus que fuffifante pour l'accufer de vouloir fe révolter, & fur cette accufation elle lui fit faire fon procès.

L'empereur, qui aimoit ce prince, propofa de lui faire

De l'Ère Chrétienne. Tang. 680. *Kao-tsong.*

grace, mais l'impératrice, bien loin d'y consentir, le déclara déchu de sa qualité de prince héritier, & le réduisit au rang du simple peuple. Un grand nombre de personnes innocentes, qu'elle supposa être complices de la prétendue conspiration, furent arrêtées & mises à mort ; ensuite de quoi elle fit reconnoître Li-tché prince héritier, avec aussi peu d'envie de le laisser dans ce rang qu'elle en avoit eu en y élevant Li-hien.

Le premier jour de la onzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

681.

L'an 681, à la septième lune, Peï-hing-kien revint à la cour avec deux chefs Tartares qu'il avoit fait prisonniers dans sa prétendue chasse au pays de Ngan-si. Après son départ, Asséna-fou-nien se fit déclarer *Ko-han* des *Tou-kiueï* par ceux de sa horde, & s'étant joint avec Assé-té-ouen-pou, ils vinrent ensemble pour venger Asséna-tou-tchi.

Au premier avis que la cour impériale en eut, elle fit repartir Peï-hing-kien, & envoya ordre à Tsao-hoaï-chun de prendre les devans avec ses troupes pour arrêter les Tartares. Ce général se mit aussi-tôt en campagne, & passa la grande muraille ; il prit la route de la rivière Heng-chouï, & rencontra assez près de cette rivière Asséna-fou-nien, qui ne respirant que la vengeance, anima tellement ses soldats, qu'ils donnèrent tête baissée sur l'armée Chinoise & la défirent entièrement.

Peï-hing-kien arrivant sur ces entrefaites, recueillit les fuyards & rétablit son armée avec ce qu'il put sauver de cette déroute. Ayant appris que Asséna-fou-nien avoit laissé sa femme, ses enfans & son gros bagage à Kin-ya-chan, il détacha un corps de cavalerie légère qui fut les enlever. Asséna-fou-nien accourut pour les défendre, mais le chagrin qu'il eut de ne les plus trouver, joint à une maladie qui se mit dans ses troupes, lui fit prendre

la résolution de s'éloigner. Pei-hing-kien, averti de sa fuite, envoya sur le champ un corps de cavalerie, commandé par Tching-ou-ting, qui l'atteignit. Asséna-fou-nien, surpris de voir les Chinois sur ses traces, & ne se trouvant pas en état de résister, se rendit à condition qu'on ne le feroit point mourir lui ni Assé-té-ouen-fou ; Tching-ou-ting lui en donna sa parole, qui fut ensuite confirmée par Peï-hing-kien. Cependant lorsqu'on les eut conduits à la cour, on leur coupa la tête à tous deux comme rebelles : Péï-hing-kien s'en plaignit, & en fut si pénétré, que, prétextant une maladie, il ne voulut plus servir.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 681. *Kao-tsong.*

Le premier jour de la dixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'an 682, le premier jour de la quatrième lune, il y eut une autre éclipse de soleil.

682.

A cette époque, Péï-hing-kien mourut plutôt de chagrin que d'autre maladie. Il étoit sans contredit un des plus grands capitaines de son temps ; droit, généreux, libéral à l'égard de ses soldats, il n'avoit de richesses que pour les leur distribuer ; aussi en étoit-il tendrement aimé, & ils ne reculoient jamais dans les entreprises qu'il faisoit, quelques périlleuses qu'elles fussent.

Asséna-tché-pou fut assiéger la capitale du royaume de Kong-yué, & la serroit de si près que Ouang-fang-y, qui commandoit à Ngan-si, se crut obligé d'aller à son secours. Les Tartares apprenant qu'il venoit à eux, trois hordes de Yen-mien allèrent à sa rencontre jusqu'au lac Gé-haï, situé à l'est du royaume de Yé-li-paly, qu'on appelle dans le pays *Yé-si-koo*, où elles furent battues & contraintes de se retirer, & par leur retraite, le royaume de Kong-yué recouvra la paix.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 682. Kao-tsong.

D'un autre côté Afféna-kou-to-lo & Affé-té-yuen-tchen, après avoir réuni les peuples de Afféna-fou-nien & de Affé-té-ouen-fou, fe joignirent enfemble, & furent fe faifir de la ville de Hé-cha-tching : ils entrèrent enfuite fur les terres de Ping-tchéou. Le général Sié-gin-koueï, commandant des troupes de Taï-tchéou, les furprit & les défit entièrement.

683. L'an 683, à la cinquième lune, Afféna-kou-to-lo, fâché de s'être ainfi laiffé prendre au dépourvu, ramaffa les débris de fon armée, qu'il augmenta confidérablement, & fut tout-à-coup fondre fur les terres de Oueï-tchéou ; il battit & tua le commandant Li-fsé-kien qui vouloit l'arrêter : cette défaite jetta la terreur dans tout le pays d'alentour. Cependant Tfouï-tchi-pien, gouverneur de Fong-tchéou, ayant raffemblé à la hâte tout ce qu'il avoit de troupes dans fon département, marcha contre lui ; les Tartares s'avancèrent de leur côté, le battirent & le firent prifonnier. Après avoir fait un affez gros butin, ils s'en retournèrent dans leur pays, avec la fatisfaction de s'être vengés de l'affront qu'ils avoient reçu à Ping-tchéou.

La maladie de l'empereur, attaqué de vertiges & devenu prefque aveugle, augmenta fi fort cette année, qu'on défefpéra de fa vie. Une nuit qu'il fe fentoit fort mal, il fit appeller Peï-yen, un de fes miniftres, & lui fit écrire fes derniers ordres, par lefquels il remettoit l'empire au prince héritier fon fils, en l'exhortant de confulter l'impératrice Ou-heou dans toutes les affaires, & d'agir de concert avec elle ; il lui prit enfuite un évanouiffement fi grand, qu'il mourut la même nuit, à la douzième lune, la trente-quatrième année de fon règne & la cinquante-fixième de fon âge.



TCHONG-TSONG.

Après la mort de l'empereur Kao-tsong, le prince héritier, son fils, prit possession du trône sans la moindre contradiction. Dès qu'il eut été reconnu, il déclara impératrice la princesse Oueï-chi, sa légitime épouse, & voulut élever Oueï-hiuen-tchin, père de cette princesse, à une des premières dignités de l'état. Peï-yen, ministre de l'empire, craignant que ce ne fût une semence de trouble dans l'état, s'y opposa d'une manière si vive, qu'il fit mettre en colère le nouvel empereur; ce prince s'échappa jusqu'à lui dire: « Eh! si je voulois » lui donner l'empire, est-ce que je ne le pourrois pas? & vous » trouvez mauvais que je lui donne cet emploi ».

Peï-yen étrangement surpris de ce qu'il venoit d'entendre, alla sur le champ en rendre compte à l'impératrice Ou-heou, qui, charmée d'avoir un prétexte spécieux, fit assembler les grands en présence de l'empereur même, & en vertu du pouvoir que sa qualité de mère & sa dignité d'impératrice-protectrice de l'empire lui donnoient, elle déclara son fils déchu du trône, & réduit à la qualité de prince de Liu-ling.

Le nouvel empereur, atteré d'une pareille déclaration, lui demanda de quel crime il étoit coupable. « Vous voulez, lui » répondit-elle, remettre l'empire à Oueï-hiuen-tchin, & vous » demandez de quel crime vous êtes coupable »? Et sans vouloir l'entendre davantage, elle le fit conduire dans un autre appartement, où elle le mit sous une garde sûre. Ayant ensuite fait monter sur le trône le prince Li-tan, elle déclara Lieou-chi, son épouse, impératrice, & son fils Li-tching-ki, prince héritier; mais comme elle prétendoit être seule maîtresse du gouvernement, elle ne voulut point qu'on lui communiquât

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 684. *Tchong-tsong.*

aucune affaire, & signifia aux grands, que, suivant la coutume des empereurs, elle se rendroit tous les jours à la salle d'audience, où elle recevroit leurs placets, & qu'elle y travailleroit avec eux aux affaires de l'état.

Ou-heou étoit trop éclairée pour ne pas sentir que le prétexte qu'elle avoit pris pour détrôner l'empereur n'étoit pas une raison suffisante pour la justifier aux yeux de tout le monde; mais l'ambition qu'elle avoit de faire passer le trône à sa famille, lui fit faire cette démarche nécessaire à son dessein : elle n'osa cependant pas faire mourir le prince, de peur de révolter les peuples; & pour prévenir les complots qu'on pourroit faire pour le mettre en liberté, elle le fit souvent changer de prison. Cependant afin d'approcher insensiblement sa famille du trône, elle ordonna d'élever sept *Miao* ou salles différentes pour les cérémonies à ses *ancêtres*, ce qui n'étoit permis qu'aux familles impériales, & elle leur donna à tous de pompeux & magnifiques titres.

Peï-yen crut devoir s'opposer à ce dessein. « Votre Majesté, » lui dit-il, est dans une place où les peuples la regardent comme » la mère de l'empire; elle ne sauroit y faire paroître trop de » droiture & de désintéressement : sa prédilection pour sa famille » l'exposeroit à une ruine entière, & Votre Majesté n'ignore pas » le triste sort de l'impératrice Liu-heou, de la dynastie des *Han* ».

« Liu-chi, lui répondit-elle, ne se perdit & ne tomba que » parce qu'elle mettoit toute l'autorité entre les mains de ses » parens vivans; pour moi, je n'élève que des gens morts, » qu'y peut-on trouver à redire »? Peï-yen, peu content de cette réponse, vouloit répliquer; mais l'impératrice ne voulut plus l'écouter, & elle fit exécuter l'ordre qu'elle avoit donné.

Quoiqu'elle eût parlé de la sorte à Peï-yen, elle ne laissa pas d'imiter

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
684.
Tchong-tsong.

d'imiter l'impératrice Liu-heou en élevant sa famille, bien persuadée que sans son secours elle ne pourroit jamais venir à bout de son dessein : dans cette vue, elle destitua de leurs charges les princes Li-king-yé & Li-king-yu, frères, & les grands Tang-tchi-ki, Lo-pin-ouang, Tou-kieou-gin, Oueï-ssé-ouen, & plusieurs autres qu'elle envoya comme en exil vers Yang-tchéou, pour mettre ses parens à leurs places, ce qui révolta étrangement les peuples, & sur-tout les princes de la famille impériale.

Ces personnages disgraciés, se voyant, pour ainsi dire, tous réunis dans un même lieu, concertèrent entre eux de rétablir Tchong-tsong sur le trône : dans la résolution qu'ils en prirent, ils firent faire sous-main quantité d'armes & de cuirasses, & rassemblèrent le plus de monde qu'ils purent. Lorsqu'ils se crurent en état de pouvoir agir, ils s'emparèrent d'un département du second ordre, ensuite de trois du premier, & en moins d'une quinzaine de jours ils se trouvèrent avoir une armée de plus de cent mille hommes. Ils publièrent alors un manifeste, dans lequel ils mettoient au jour toute la vie de Ou-heou ; la manière dont l'empereur Taï-tsong l'avoit tirée, pour ainsi dire, de la poussière pour l'introduire dans le palais au service de l'impératrice ; la conduite peu régulière qu'elle y avoit menée du temps de cet empereur ; comment sur-tout elle s'étoit appliquée à le tromper ; comment ensuite après sa mort, élevée au rang d'impératrice, elle s'y étoit maintenue par les meurtres les plus horribles, & avoit abusé de la trop grande facilité de l'empereur Kao-tsong. On lui reprochoit encore dans ce manifeste les cruautés qu'elle avoit exercées envers tant de gens vertueux qu'elle avoit fait mourir ; les infamies auxquelles elle s'étoit abandonnée ; l'ambition démé-

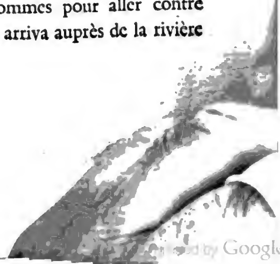
De l'Ere Chrétienne.
Tang.
684.
Tchong-tsong.

surée qui lui faisoit fouler aux pieds tous les sentimens de la nature & de la reconnoissance, jusqu'à faire descendre du trône ses propres fils, avant même qu'on eût fini les cérémonies des funérailles de son époux, dans le dessein de dominer seule dans l'empire, de détruire la famille impériale des *Tang*, & de lui substituer au trône sa propre famille : ils finissoient par inviter tous les fidèles sujets des *Tang* à se joindre à eux, pour exterminer ce monstre de la nature, qui cherchoit à bouleverser tout l'empire.

Ce manifeste ayant été porté à l'impératrice Ou-heou, elle le lut sans en paroître émue, & demanda d'un grand sang-froid qui en étoit auteur. C'est apparemment Lo-pin-ouang, lui répondit-on : « Eh ! d'où vient, reprit-elle, que les ministres » ne m'ont jamais parlé de lui ? je vois qu'il a de l'esprit, » j'aurois su m'en servir à propos ». Elle fit venir ensuite Peï-yen pour lui demander conseil. « Le prince Li-king-yé, » lui dit-il, n'a pris les armes que parce que Votre Majesté » tient en prison celui que tout l'empire reconnoît pour son » maître : il est en âge de gouverner ; que Votre Majesté lui » remette le gouvernement en main, & elle verra aussi-tôt » mettre les armes bas ».

L'impératrice ne goûta pas cette réponse, & peu de jours après Ou-tching-ssé, son neveu, à sa sollicitation, lui présenta un placet où il accusoit Peï-yen de s'entendre avec les rebelles, & demandoit qu'il fût puni suivant la rigueur des loix. L'impératrice reçut ce placet, fit arrêter Peï-yen, & peu de jours après, elle lui fit trancher la tête au milieu des rues.

Cependant elle nomma Li-hiao-y généralissime, & lui donna une armée de deux cens mille hommes pour aller contre Li-king-yé & Li-king-yu. Lorsqu'il arriva auprès de la rivière



Hoaï-ho, il y trouva une partie des troupes des princes commandées par Li-king-yu qu'il envoya attaquer par une diviſion des ſiennes ; mais cette diviſion fut complettement battue, & obligée de rejoindre l'armée dans un grand déſordre.

Li-hiao-y, qui les mépriſoit auparavant, commença à les craindre, & ce ne fut qu'aux preſſantes ſollicitations de ſes officiers qu'il ſe détermina enfin à aller l'attaquer avec toutes ſes forces. Li-king-yu ſe trouvoit ſéparé de ſon frère, & ce fut ce qui les perdit. Li-hiao-y l'accabla par le nombre, & l'obligea d'aller rejoindre ſon frère. Animé par cette victoire, Li-hiao-y pourſuivit les deux princes & les battit encore ; il les contraignit de s'enfuir du côté de la mer, où ils faiſoient mine de vouloir s'embarquer ; mais le traître Ouang-na-ſiang, un de leurs officiers, ſuivi d'une troupe de ſcélérats, les tua tous deux, & leur coupa la tête qu'il apporta à Li-hiao-y, afin d'obtenir le pardon de ſa révolte. Leur mort pacifia tout.

Il y avoit alors à la cour un jeune *Ho-chang*, appellé Hoaï-y, 685.
qui trouva le moyen de ſe faire aimer de l'impératrice Ou-heou. Cette princeſſe, pour lui donner quelque relief, le fit chef & ſupérieur des bonzes de la principale pagode de Lo-yang, & lui donna toute permiſſion d'entrer dans le palais, & d'en ſortir jour & nuit, à l'heure qu'il voudroit. De plus, comme cet *Ho-chang* avoit beaucoup d'eſprit, & ne manquoit pas de capacité, elle le fit entrer dans le gouvernement, & elle ne terminoit aucune affaire ſans l'avoir conſulté : cette conduite ternit encore plus ſa réputation.

Le premier jour de la ſeconde lune de l'année ſuivante, il 686.
y eut une éclipſe de ſoleil.

La deſtruction des princes Li-king-yé & Li-king-yu fit tant de réputation à Li-hiao-y, qu'il donna de l'ombrage à l'impé-

De l'Ere Chrétienne. Tang. 686. Tchong-tsong.

ratrice Ou-heou, & à tous ceux de sa famille, qui ne le voyoient qu'avec peine à la cour. Cette princesse, pour se délivrer d'inquiétude, l'envoya à Chi-tchéou, sur les limites occidentales de l'empire, en qualité de commandant des troupes : à peine y fut-il arrivé, qu'elle le fit accuser de vouloir se révolter ; elle lui ôta tous ses emplois, & l'envoya en exil à Tan-tchéou, où peu de temps après il mourut de chagrin.

687. L'année suivante, un particulier de Koueï-tchéou, nommé Yang-tchéou-tching, homme hardi & entreprenant, voyant que tout le monde murmuroit contre l'impératrice Ou-heou de ce qu'elle tenoit en prison l'empereur TCHONG-TSONG, résolut, quoiqu'il ne fût point dans les emplois, de l'enlever de Fang-tchéou (1), où elle l'avoit fait conduire depuis peu. Il choisit quelques-uns de ses amis, gens aussi déterminés que lui, & supposant un ordre de l'impératrice de le conduire ailleurs, il se présenta comme chargé de la commission ; mais l'officier qui le gardoit ne voyant point entre les mains de Yang-tchéou-tching la marque dont l'impératrice étoit convenue avec lui, l'arrêta & en donna avis à cette princesse, qui les fit tous mourir comme rebelles.

688. Le premier jour de la sixième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil.

Cette année, les princes de la famille impériale, convaincus que l'impératrice avoit dessein de les détruire pour élever sa famille, se réunirent dix à douze pour s'y opposer les armes à la main ; chacun leva des troupes de son côté : ils seroient infailliblement venus à bout de détruire l'impératrice, & de remettre l'autorité dans leur famille, s'ils avoient agi de concert ; mais les uns se pressèrent trop, & les autres furent trop

(1) Lo-ling-hien de Siang-yang-fou du Hou-kouang.

lents dans l'exécution, ce qui donna le temps à l'impératrice de les réduire les uns après les autres ; ils furent pris : elle les fit mourir, & avec eux un nombre infini de gens que le moindre soupçon conduisoit au supplice.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 688. *Tchong-tsong.*

Au commencement de l'année suivante, l'impératrice Ou-heou osa, ce qui étoit sans exemple ; elle se revêtit des habits de cérémonie des empereurs, & fit elle-même un grand sacrifice, où tous les grands assistèrent en habits de cérémonie : elle se fit aider par le simulacre d'empereur qu'elle avoit élevé & par le prince héritier, l'un & l'autre vêtus seulement comme le sont les princes qui ont coutume d'accompagner l'empereur dans ces sortes de cérémonies. Le sacrifice fini, debout sur le seuil de la porte, elle accorda une amnistie générale ; de-là elle se rendit aux salles de ses *ancêtres* avec tout l'appareil de l'ancienne dynastie des *Tchéou*, qu'elle prit pour modèle : après quoi elle déclara son *Ho-chang* grand général de l'empire & prince du troisième ordre. 689.

Sur la fin de l'année, cette impératrice changea le nom de la dynastie des *Tang* ; elle en apporta pour raison, que, puisque dans les cérémonies de ses *ancêtres* on y observoit les rits de l'ancienne dynastie des *Tchéou*, il falloit aussi qu'on en prît le nom, & que comme c'étoit aux *ancêtres* de sa propre famille qu'elle faisoit ces cérémonies, celui qu'elle avoit fait empereur ne s'appelleroit plus à l'avenir du nom de *Li*, nom de la famille des *Tang*, mais de celui de *Ou*, qui étoit le nom de sa famille. Elle n'en resta pas là : ayant fait examiner les registres où l'on inscrivoit tous les enfans mâles de la dynastie impériale, elle les fit effacer, & ordonna qu'à l'avenir on ne donneroit aux descendans de la famille impériale dans ces registres que le nom de *Ou* & nom celui de *Li*.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 690. *Tchong-tsong.*

Comme cette princeſſe vit bien que ces innovations ne manqueroient pas de faire des mécontens, elle donna pleine liberté à tous les officiers, grands & petits, de lui préſenter des placets ſecrets, ſous prétexte de l'inſtruire de ce qu'il y auroit à réformer dans l'empire, mais en effet pour connoître ceux qui étoient mécontens de ſon gouvernement. Cette liberté lui attira un grand nombre de placets de la part des gens zélés pour le bien de l'état, qui lui repréſentèrent vivement les murmures des peuples ſur ce qu'elle ne remettoit point le gouvernement à l'empereur Tchong-tsong. Elle en reçut encore plus de ceux qui, ſachant ce qu'elle deſiroit d'apprendre, ſe ſervirent de cette liberté pour ſe venger de leurs ennemis. Ils furent la cauſe de la perte d'une infinité de gens de mérite qu'elle fit mourir ſans aucun examen, diſant qu'il valoit mieux que des centaines de perſonnes périſſent, quoique innocentes, ſi on doutoit qu'il y en eût une ſeule dans ce nombre qui eût le cœur porté à la révolte : ſur ce barbare principe, elle fit exécuter, cette année & les ſuivantes, un nombre infini de gens de bien.

Le premier jour de la quatrième lune de l'année ſuivante,
691. il y eut une éclipſe de ſoleil.

Tout le monde étoit ſi fort épouvanté de ces placets ſecrets, que Fou-yu-y, quoique véritablement eſtimé de l'impératrice, qui le conſultoit ſouvent, ayant rêvé qu'un de ſes domeſtiques, qu'il aimoit le plus, étoit allé au palais, & l'avoit accuſé auprès de cette princeſſe, en fut ſi effrayé, que, croyant déja être entre les mains de la juſtice, il en perdit la raiſon & ſe tua lui-même, de peur, diſoit-il, de mourir d'un ſupplice infâme.

692. La mort de Fou-yu-y fit de la peine à l'impératrice ; elle

jugea qu'il falloit que la grande liberté qu'elle donnoit à ces placets secrets révoltât étrangement tout le monde par les faussetés auxquelles elle avoit trop aisément donné créance : & pour rassurer les esprits, elle fit publier qu'on eût, comme par le passé, à lui présenter des placets secrets, mais qu'on prît garde de rien dire qui ne fût conforme à la vérité, sous peine d'être sévérement puni. Elle fit paroître tant de rigidité en suivant son penchant à la cruauté, qu'un jour qu'elle avoit reçu plus de mille de ces placets, elle fit mourir jusqu'à huit cens cinquante de ceux qui les lui avoient présentés, parce que les faits qu'ils articuloient s'étoient trouvés faux en eux-mêmes ou dans quelques circonstances.

Après une si terrible exécution, elle envoya des mandarins dans toutes les provinces pour rassurer les esprits, & chercher des gens capables de l'aider dans le gouvernement. Quelque redoutable qu'elle fût à tous ceux qui étoient en charge, il n'y eut cependant aucune ville qui ne lui envoyât plusieurs sujets qu'elle voulut voir les uns après les autres ; malgré leur grand nombre, elle leur donna à tous des degrés de mandarinats, la plupart honoraires, & les renvoya contens.

Cette princesse reçut alors un placet de Tang-hiou-king, gouverneur de Si-tchéou, ou de Kao-tchang, par lequel il demandoit la permission de se rendre maître de Kiu-tsé, de Yu-tien, de Choulé & de Soui-yé, qui étoient autrefois de sa dépendance, & dont le roi de Tou-fan s'étoit emparé. Ou-heou y consentit, & dans la crainte qu'il n'eût pas assez de troupes pour cette importante entreprise, elle lui en envoya un corps considérable, avec lequel il battit les *Tou-fan*, & rentra en possession de ces quatre royaumes. Comme Kao-tchang en étoit trop éloigné, il fut s'établir à Kiu-tsé avec ses troupes.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 693. *Tchong-tsong.*

Au commencement de l'année suivante, les *Ho-chang*, ayant à leur tête un de leurs chefs appellé Fa-ming, présentèrent à l'impératrice un ouvrage de leur secte, dans lequel ils prétendoient lui prouver qu'elle étoit fille du Foé appellé *Milé*, & qu'elle devoit succéder à la dynastie des *Tang*, comme maîtresse souveraine & unique de l'empire ; elle reçut avec des transports de joie ce livre qu'elle fit répandre dans les provinces, & elle ordonna que dans toutes les villes de l'empire on bâtît des temples pour honorer *Foé*.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

694. Peu de temps après, on apprit à la cour la mort de Asséna-kou-to-lo-ko-han ; il ne laissa qu'un fils, trop jeune pour lui succéder, & Mé-tchou, son frère, fut déclaré *Ko-han* à sa place.

Ce nouveau *Ko-han* voulant montrer à ses sujets qu'il étoit digne de leur choix, les conduisit sur les frontières de l'empire, où il fit beaucoup de ravages, & en enleva un butin immense. L'impératrice avoit aussi-tôt nommé le *Ho-chang* Hoaï-y, son favori, pour aller contre ces Tartares ; mais comme la nouvelle arriva trop tard, c'est-à-dire peu de jours après qu'ils se furent retirés, Hoaï-y eut contre-ordre, & ne se mit point en marche.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

695. L'an 695, le premier jour de la seconde lune, il y eut une autre éclipse de soleil.

696. L'an 696, à la cinquième lune, les *Ki-tan* vinrent faire une incursion du côté de Yng-tchéou, de la dépendance de Yong-ping-fou ; ils forcèrent la ville & en enlevèrent quelques centaines d'habitans avec un riche butin, ce qui obligea la cour impériale d'envoyer

d'envoyer contre eux une armée considérable, commandée par les généraux Tsoui-gin-chi & Ma-gin-tsié. Les *Ki-tan* instruits de de la marche des impériaux, & se trouvant embarrassés de leurs prisonniers par le défaut de vivres, eurent l'humanité de les renvoyer plutôt que d'user du droit barbare de les massacrer. Ces prisonniers prirent la route de Yeou-tchéou pour rentrer en Chine, parce qu'ils apprirent que l'armée impériale s'avançoit de ce côté-là. L'ayant en effet jointe à Yeou-tchéou, ils informèrent leurs compatriotes des forces des *Ki-tan*, de la route qu'ils tenoient & des riches dépouilles dont ils étoient chargés. Les soldats Chinois ne montrèrent que de l'impatience de marcher à eux, dans l'espérance de s'enrichir ; de sorte que les généraux, pour ne pas laisser refroidir leur ardeur & ne pas donner aux *Ki-tan* le temps de fuir avec leurs richesses, ne prirent que leur cavalerie & se mirent à leurs trousses à grandes journées.

Les *Ki-tan*, persuadés que les impériaux prendroient ce parti, s'étoient postés en embuscade. Les Chinois qui les croyoient déja assez loin, marchoient sans ordre & sans défiance : ainsi lorsqu'ils arrivèrent au lieu où les *Ki-tan* les attendoient, le général Ma-gin-tsié, qui faisoit l'avant-garde, vit tout à coup sortir quelques cavaliers qui vinrent droit à lui, & lui jettèrent une corde avec laquelle ils l'entraînèrent de dessus son cheval, tandis que les autres *Ki-tan* fondirent comme des furieux sur les Chinois, qu'ils tuèrent pour la plupart : Tsoui-gin-chi & quelques cavaliers purent à peine leur échapper.

L'impératrice fit partir Hiu-kin-ming avec une nouvelle armée pour venger l'affront que ses armes avoient reçu. Les *Ki-tan*, enflés de leur victoire, étoient rentrés en Chine, & apprenant que Hiu-kin-ming venoit à eux, ils l'attendirent

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 696. *Tchong-tsong.*

de pied-ferme, lui donnèrent bataille, la gagnèrent, & le firent prisonnier. Ils l'envoyèrent aux *Tou-kiueï*, avec qui ils avoient fait alliance, & se mirent en disposition de faire le siége de Ngan-tong.

Arrivés devant cette place, ils conduisirent Hiu-kin-tsi, frère de Hiu-kin-ming, qui avoit aussi été fait prisonnier à la dernière bataille, au pied des murailles pour engager la garnison de Ngan-tong à se rendre; mais au lieu de le faire, il se mit à crier de toutes ses forces à ceux de la ville de se défendre en braves gens, qu'au premier jour ils seroient secourus par une armée qui extermineroit ces barbares. Les *Ki-tan* indignés le mirent en pièces.

Hiu-kin-ming ne montra pas moins de générosité que son frère. Les *Tou-kiueï* ne l'eurent pas plutôt reçu, que Mé-tchou, leur *Ko-han*, le conduisit avec ses gens dans une course qu'il fit du côté de Ling-tchéou; s'approchant des murs de cette ville, il ordonna à Hiu-kin-ming de faire la même proposition à la garnison de Ling-tchéou. Cet officier leur répéta plusieurs fois de préparer de bons ragoûts & d'excellens riz, & de les apporter aux Tartares. Il vouloit par-là leur donner à entendre de faire une sortie sur les assiégeans, mais ils ne comprirent pas sa pensée.

Peu de temps après mourut Li-tsin-tchong, roi des *Ki-tan*: Sun-ouan-tchong s'empara de ses troupes, & se déclara son successeur contre les droits de son fils, qui se vit obligé de s'enfuir auprès de Mé-tchou, *Ko-han* des *Tou-kiueï*, dont il implora la protection. Mé-tchou-kohan, ami de Li-tsin-tchong, passa le *Chamo* à la tête de ses troupes, pour marcher contre Sun-ouan-tchong & le battit: il lui enleva sa femme & ses enfans, mais il ne put rétablir le fils de son ami, que les *Ki-tan* ne voulurent point recevoir.

Sun-ouan-tchong rassembla aussi-tôt ses soldats dispersés, & au lieu d'aller contre les *Tou-kiueï*, il vint se jetter sur Ki-tchéou, qu'il força & mit au pillage ; de-là passant à Yng-tchéou, il commit de si grandes hostilités, qu'il répandit la terreur dans tout le pays de Ho-pé, d'où il s'en retourna dans son pays chargé d'une infinité de richesses qu'il y avoit enlevées.

A la neuvième lune, la cour de Tou-fan envoya un ambassadeur en Chine, demander une princesse en mariage pour leur jeune roi, & conclure une paix solide avec l'empire. L'impératrice Ou-heou, avant de donner aucune parole, envoya ordre à Kouo-yuen-tchin d'aller à la cour de Tou-fan, & de voir avec Lun-kin-ling, grand général & premier ministre de ce royaume, quelles étoient les conditions qu'il exigeoit pour cette paix. Lun-kin-ling demanda qu'on eût à retirer les troupes impériales des pays de Kiu-tsé, de Yu-tien, de Choulé & de Soui-yé ; de plus, qu'on déterminât & fixât à chacune des dix hordes des *Tou-kiueï* occidentaux le pays qui leur convenoit, & que chacune eût son chef indépendant des autres.

Kouo-yuen-tchin étonné demanda au ministre s'il ne faisoit pas ces conditions pour avoir plus de facilité de s'emparer de tous ces pays. Lun-kin-ling lui répondit que s'ils avoient dessein de s'étendre & d'inquiéter les frontières de la Chine, ils se seroient plutôt jettés sur les terres de Kan-tchéou & de Léang-tchéou, parce que dix mille *ly* de ces pays étrangers ne pouvoient en aucune manière se comparer à ces deux provinces de l'empire. Kouo-yuen-tchin revint à la cour rendre compte des demandes des *Tou-fan.* Le conseil fut long-temps à délibérer sur le parti qu'il prendroit, & demeura plusieurs

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
696.
Tchong-tsong.

jours sans rien conclure. Enfin Kouo-yuen-tchin appellé pour donner son avis, répondit :

» Nous savons tous jusqu'à quel degré de puissance se sont » élevés les *Tou-fan*, & nous ne devons pas les regarder comme » inférieurs de beaucoup à nous ; si nous les irritons, & qu'ils » viennent à entrer sur nos limites, je crains fort que nous » ne nous en repentions. Puisqu'ils paroissent disposés à vivre » en bonne intelligence, ne vaudroit-il pas mieux leur faire » de notre côté quelque proposition qui les embarrassât ? S'ils » desirent si fort que nous retirions nos troupes de ces quatre » royaumes, & que les *Tou-kiueï* ne deviennent pas si puissans, » il ne nous est pas moins important d'avoir Tsing-haï & le » pays de Tou-kou-hoen ; cédons-leur ce qui leur fait plaisir, » & demandons le pays qui nous convient si fort. Ce qu'ils » demandent n'étoit pas autrefois de la domination de la » Chine : s'ils s'en emparent, ils seront obligés de diviser » leurs forces pour les garder, & ils laisseront nos limites » en paix. Quoi qu'il en soit, la proposition ne sauroit man- » quer de les mettre dans la perplexité & de nous faire con- » noître leurs sentimens ». L'impératrice approuva l'expédient, & donna de grandes louanges à Kouo-yuen-tchin, qu'elle chargea lui-même de cette négociation.

697.

Les *Ki-tan* ne donnoient pas moins d'inquiétude à la cour impériale que le roi de Tou-fan : elle avoit envoyé jusqu'à trois fois différentes d'assez grosses armées contre eux, qui avoient toujours été battues, & il étoit à craindre qu'ils ne devinssent enfin si puissans qu'on ne pût plus les réduire. Ces considérations déterminèrent à faire partir une nouvelle armée, plus forte que les précédentes, sous les ordres de Ou-y-tsong ; on sollicita en même temps Mé-tchou, *Ko-han* des *Tou-*

kiueï, d'entrer dans cette querelle, & d'attaquer de son côté les *Ki-tan*.

Mé-tchou-ko-han le promit, aux conditions qu'on lui rendroit tous ceux de sa nation qu'on retenoit en Chine, & qu'on lui donneroit une certaine quantité de grain, de soie, d'armes & de fer. Il exigea encore qu'on rappelleroit l'officier & les troupes qu'on entretenoit sur les frontières.

Quelques dures que fussent ces conditions, l'envie qu'on avoit d'exterminer les *Ki-tan* fit qu'on les accepta. Plusieurs mille Tartares, dispersés dans les six provinces, furent joindre leur *Ko-han*; on lui donna quarante mille mesures de grain, cinquante mille pièces de soie, trois mille cuirasses, plusieurs dixaines de mille livres de fer, & de plus une princesse en mariage : de son côté, il se disposa à aller contre les *Ki-tan*.

Lorsque les *Ki-tan* apprirent que tant de troupes alloient fondre sur eux, ils détruisirent de fond en comble la ville de Tchao-tchéou & fortifièrent celle de Lieou-tching, où Sun-ouan-tchong, leur chef, laissa les vieillards, les femmes & les autres gens inutiles; prenant ensuite avec lui ce qu'il avoit de soldats en état de servir, il se mit en marche pour aller insulter Yeou-tchéou.

Mé-tchou-ko-han, au lieu d'aller droit à eux, se jetta sur la ville de Lieou-tching, qu'il força, & dont il enleva tout & se retira. Cette nouvelle parvenue au camp des *Ki-tan* au moment que l'armée impériale étoit sur le point de leur tomber sur les bras, les épouvanta si fort, que quelques-uns se soulevèrent contre Sun-ouan-tchong, le tuèrent, & portèrent sa tête à Ou-y-tsong en se soumettant à lui. Les autres, en plus grand nombre, aimèrent mieux se donner à Mé-tchou-ko-han.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 698. *Tchong-tsong.*

L'année suivante, l'impératrice Ou-heou se sentant déja avancée en âge, pensa sérieusement à se donner un successeur; Ou-tching-ssé & Ou-san-ssé, ses deux neveux, qui aspiroient à la couronne, la pressoient de se déclarer, & elle n'hésitoit sur le choix, que parce qu'elle les aimoit tendrement tous deux. Ti-gin-kieï, que l'impératrice avoit nouvellement fait ministre d'état, la voyant sur le point de causer cet étrange renversement, alla lui demander audience, & lui dit :

« Personne n'ignore les travaux & les dangers que l'empe-» reur Taï-tsong a essuyés pour donner du lustre à cet empire, » dans l'intention de le transmettre à ses descendans ; l'état » florissant où nous l'avons vu sous les règnes précédens, & » où nous le voyons encore sous celui de Votre Majesté, sont » l'ouvrage de ce grand prince. L'empereur Kao-tsong vous » a confié ses deux fils ; faire passer dans une autre famille » un sceptre qui leur appartient, n'est-ce pas être opposé aux » volontés du Tien ? Il est inoui de préférer ses neveux à ses » propres enfans pour en faire ses héritiers. Si Votre Majesté » choisit un de ses neveux pour le mettre sur le trône, il » ne pourra se dispenser, dans les cérémonies à ses *ancêtres*, » de substituer le nom de son père au vôtre, ce qui est sans » exemple ».

Comme l'impératrice lui répondit que c'étoit des affaires de famille qui n'étoient point de son ministère, Ti-gin-kieï lui répliqua qu'elle devoit regarder l'empire comme sa famille & les grands comme les principaux membres de ce grand corps : qu'il se croiroit indigne de son estime & du choix qu'elle avoit fait de lui pour son ministre s'il se taisoit dans une affaire de cette importance ; alors il lui insinua de faire revenir TCHONG-TSONG, & elle comprit le but où il en vouloit venir.

Quelques Jours après, l'impératrice lui dit qu'elle avoit vu en songe un perroquet d'une beauté admirable, qui avoit les deux aîles rompues, & elle lui demanda l'explication de ce songe : le ministre répondit que le perroquet étoit elle-même, & les aîles rompues les deux princes ses fils, sans lesquels elle ne pouvoit voler ni s'élever. Cette réponse fit impression sur l'esprit de Ou-heou, & dès ce moment elle renonça au projet d'élever un de ses neveux.

Ki-hiu s'entretenant avec ces deux frères sur la grande faveur où ils étoient auprès de l'impératrice, & sur les bruits qui couroient que cette princesse vouloit placer l'un d'eux sur le trône, leur dit, que n'ayant rendu aucun service signalé à l'état, cette haute faveur les perdroit & leur attireroit une infinité d'ennemis : comme ils connoissoient les dispositions peu favorables où tout le monde étoit, ce discours les frappa, sur-tout Ou-san-ssé, qui fut sur le champ trouver l'impératrice pour l'engager à faire revenir l'empereur TCHONG-TSONG. Ou-heou, vaincue par ses instances, envoya chercher le prince, avec son épouse & ses enfans pour les amener à la cour, sous prétexte de lui faire changer d'air à cause de maladie : ce rappel causa tant de chagrin à Ou-tching-ssé qu'il en mourut peu de temps après.

Ce qui acheva de déterminer l'impératrice à ne plus penser à élever sa famille sur le trône, fut la disposition d'esprit où elle apprit qu'étoient les *Tou-kiueï.* Dans le dessein d'engager Mé-tchou-ko-han à prendre ses intérêts, elle lui avoit envoyé Ou-yen-siou, fils de son neveu Ou-tching-ssé, pour lui demander une de ses filles en mariage, & elle le fit accompagner par Yen-tchi-oueï avec les plus riches présens en or & en soiries. « Ma fille, leur répondit Mé-tchou, ne peut épouser qu'un

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 698. *Tchong-tsong.*

» prince de la famille des *Tang* ; elle n'est point faite pour » une famille comme celle de l'impératrice : nos Tartares ont » été comblés de bienfaits par les *Tang*, j'ai oui dire qu'il » n'en reste plus que deux princes, & que l'impératrice a fait » mourir tous les autres, afin d'élever ses parens à leur place. » Qu'elle sache qu'elle me trouvera toujours contraire à ses » vues, & à la tête de tout ce que j'ai de monde, j'irai aider » les fidèles sujets des *Tang* à remettre leurs princes sur un » trône qui leur appartient ». Mé-tchou fit arrêter Ou-yen-siou, & mit ses troupes en état de partir ; il dressa un manifeste qu'il répandit dans tous les royaumes & dans les provinces voisines. Quelque temps après, il s'approcha, à la tête de ses troupes, des limites de Koué & de Tan, comme s'il vouloit entrer en Chine.

Lorsque le prince de Liu-ling ou l'empereur Tchong-tsong arriva à la cour, l'impératrice, pour calmer les esprits, le nomma prince héritier, & voulut qu'il prît le nom de *Ou* de sa famille : elle le déclara généralissime des troupes qu'elle vouloit envoyer contre Mé-tchou-ko-han, & lui donna Gin-kieï pour lieutenant.

Dès que les peuples apprirent que le prince de Liu-ling étoit nommé généralissime contre les Tartares, ils vinrent se présenter avec tant d'empressement pour servir sous lui, qu'en très-peu de jours l'armée se trouva être de plus de cinquante mille hommes. Ce nombre effraya l'impératrice, qui, sous prétexte de ne pas le fatiguer, ne voulut pas le laisser partir, & substitua Ti-gin-kieï à sa place.

Mé-tchou-ko-han qui avoit fait un riche butin dans les départemens de Tchao-tchéou & de Ting-tchéou, d'où il avoit enlevé plus de dix mille personnes tant hommes que femmes, apprenant

apprenant que cette formidable armée venoit contre lui, fit passer tous ses prisonniers au fil de l'épée, & se retira avec tant de célérité, que quelque diligence que fît Ti-gin-kieï il ne put jamais l'atteindre.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 698. *Tchong-tsong.*

Après la démarche qu'avoit fait l'impératrice Ou-heou de faire revenir l'empereur Tchong-tsong, & de le nommer prince héritier, elle pensa à pourvoir à la sûreté de sa famille autant qu'il étoit en son pouvoir ; dans ce dessein, elle engagea le prince héritier qu'elle avoit destiné à être son successeur, le prince Li-tan son frère, & la princesse de Taï-ping leur sœur, de promettre avec serment, dans la salle de leurs *ancêtres*, qu'ils laisseroient sa famille en paix, & la protégeroient contre tous ceux qui voudroient lui nuire : elle fit mettre ce serment par écrit, & le fit graver sur une grande plaque de fer qu'elle fit garder dans cette salle. 699.

Lorsque Mé-tchou-ko-han fut de retour dans son pays, il fit *Siang-tcha* de la droite Tou-ssi-fou, son frère, & Mé-kiu, fils de Kou-to-lo-ko-han, *Siang-tcha* de la gauche : il leur donna à chacun vingt mille hommes à commander, mais il fit Fou-kiu, son fils, petit *Ko-han*, avec inspection sur les deux *Siang-tcha*, sous le nom de To-si-ko-han, en lui assignant quarante mille hommes parmi les *Tchu-mou-koen* & autres, des dix hordes qu'il lui donna à commander.

Le premier jour de la cinquième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 700.

Pendant la minorité de Pou-ki-nou-chi-long, roi des *Tou-fan*, le ministre Lun-kin-ling & ses frères gouvernèrent sagement le royaume ; Lun-kin-ling à la cour, & ses frères à la tête des troupes sur les frontières, qu'ils maintinrent toujours en paix.

Lorsque ce roi fut en âge de régner, voyant que Lun-kin-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 700. *Tchong-tsong.*

ling ne lui remettoit point le gouvernement, il crut qu'il penſoit à s'emparer de ſes états ; il communiqua cette penſée à quelques grands qui n'aimoient pas le miniſtre, & qui le confirmèrent dans ce ſoupçon : ce prince concerta avec eux d'exterminer toute ſa famille, & il en fit mourir plus de deux mille, ce qui jetta Lun-kin-ling dans un ſi grand déſeſpoir, qu'il ſe tua lui-même. Son fils, qui commandoit un corps de ſept mille hommes, prit la fuite & fut joindre Lun-tſan-pou, ſon oncle, qui étoit ſur les frontières de la Chine, où il avoit dix à douze mille hommes ſous ſes ordres : ils vinrent l'un & l'autre ſe donner à l'empire avec leurs troupes.

Le roi de Tou-fan, pour faire voir qu'il étoit auſſi puiſſant que jamais ſans le ſecours de la famille de Lun-kin-ling, envoya auſſi-tôt de nouvelles troupes, commandées par Ku-man-pou-tchi, qui les conduiſit juſque ſur les terres du département de Léang-tchéou, où ils causèrent quelques déſordres ; mais Tang-hiou-king les battit juſqu'à ſix fois, & leur tua plus de la moitié de leur monde.

701.

Quelque âgée que fût l'impératrice, elle ne paroiſſoit point diſpoſée à remettre les rênes du gouvernement à ſon fils, qu'elle avoit nommé de nouveau prince héritier ; elle n'ignoroit pas combien les grands & le peuple le deſiroient. Sou-ngan-heng lui préſenta, à ce ſujet, le placet ſuivant :

« Votre Majeſté a rempli les volontés du Tien & l'attente » de ſes peuples, en rappellant ſon fils à la ſucceſſion du trône. » Ce prince eſt maintenant dans la force de ſon âge, & il a » toutes les qualités néceſſaires pour bien gouverner. Il eſt » temps que Votre Majeſté ſe repoſe ſur lui du ſoin des affaires, » & même il eſt de l'intérêt de votre famille que vous lui » remettiez l'autorité ſouveraine. Plus de vingt de vos parens

» sont élevés à la dignité de princes du premier ordre; leur » conserver ce rang c'est travailler à leur ruine. Qu'ils soient » du troisième ordre, les peuples n'en murmureront pas; » l'honneur de vous appartenir mérite une distinction, mais » il doit y avoir une différence entre eux & la famille impé- » riale. Le respect qu'ils lui doivent ne peut s'allier avec une » égalité de rang : placés au-dessous d'elle, ils recevront encore » assez d'éclat; & si Votre Majesté veut leur bien, elle doit » les remettre dans la classe qui leur convient ». L'impératrice ne fut point choquée de la liberté de ce placet, cependant elle ne changea rien à ce qu'elle avoit fait pour sa famille.

L'année suivante, Sou-ngan-heng voyant que l'impératrice n'avoit eu aucun égard à son premier placet, lui en présenta un second, où il lui disoit : 702.

« Le Tien & les hommes veulent que la famille des *TANG* » gouverne cet empire; si Votre Majesté règne en paix, ce » n'est que par leur faveur. Vous ignorez sans doute ce qui » se trame si vous différez encore à remettre le trône à celui » qui en est le légitime héritier. Peut-être que ma franchise » vous offense & que je m'expose à votre ressentiment, mais » je m'estimerois heureux de mourir pour une si belle cause ». L'impératrice ne fit pas plus de cas de ce placet que du premier.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque Mé-tchou-ko-han apprit que le prince à qui l'empire appartenoit de droit avoit été déclaré par l'impératrice même son successeur, il lui envoya un de ses officiers pour lui offrir sa fille qu'il avoit refusée à Ou-yen-siou, de la famille de l'impératrice & prince du premier ordre. Ou-heou dissimula 703.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
703.
Tchong-tsong.

l'injure que Mé-tchou lui faisoit par cette préférence, & accueillit son ambassadeur : elle agréa sa fille pour être mise au nombre des femmes du prince héritier, & dans un magnifique festin qu'elle donna à cette occasion, elle voulut que le prince lui-même y assistât.

L'envoyé de retour auprès de son maître, lui rendit compte des honneurs qu'il avoit reçus à la cour impériale. Ce *Ko-han* fut si satisfait de ce qu'on acceptoit sa fille, qu'il renvoya sur le champ un autre de ses officiers pour remercier le prince, & reconduire Ou-yen-siou qu'il avoit retenu jusque-là prisonnier dans ses états.

Le premier jour de la troisième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Dans ces entrefaites Ou-tchi-lé, un des principaux officiers de la horde *Tou-ki-chi* des Tartares occidentaux, se révolta contre Hou-sé-lo, son chef, & le battit ; il s'empara de son pays, & rompit entièrement la communication de Ngan-si avec la cour impériale.

Ou-tchi-lé ne devint si puissant que parce que Hou-sé-lo traitoit avec trop de dureté ses Tartares. Il les mécontenta presque tous, & Ou-tchi-lé, en homme adroit, sut si bien les gagner par des caresses & des services, qu'ils se donnèrent volontiers à lui, & abandonnèrent Hou-sé-lo, qui se vit contraint de chercher une retraite ailleurs. Il fut d'abord se saisir de la ville de Sou-yé, située au milieu de leur pays, d'où il espéroit ramener les esprits ; mais loin d'en venir à bout, ceux qui l'avoient suivi désertèrent les uns après les autres : se voyant presqu'entièrement abandonné, ce chef des Tartares se sauva en Chine, & ne voulut plus retourner dans son pays, dont Ou-tchi-lé se vit alors seul le maître.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipſe totale de ſoleil.

Peu de temps après, les provinces méridionales du royaume de Tou-fan ſe révoltèrent contre Tſan-pou-ki-nou-chi-long, leur roi, & la révolte fut ſi conſidérable, qu'il ſe crut obligé d'y aller en perſonne pour les faire rentrer dans le devoir. Loin que la préſence de leur Prince fît aucune impreſſion ſur les rebelles, ils n'en parurent que plus animés, & s'avancèrent hardiment pour le combattre ; ils ſe battirent avec une bravoure étonnante, & ne furent vaincus que par le peu d'ordre qu'ils obſervoient, mais le roi, à qui ils en vouloient principalement, fut tué dans cette action. Comme il laiſſoit pluſieurs enfans mâles dans un âge encore fort tendre, les grands de ſa cour furent long-temps à ſe déterminer ſur le choix de ſon ſucceſſeur ; enfin, après bien des débats, ils s'accordèrent à mettre ſur le trône Ki-li-ſou-tſan, qui n'avoit encore que ſept ans.

L'an 704, à la douzième lune, l'impératrice Ou-heou tomba malade : les miniſtres d'état demeurèrent pluſieurs mois ſans aller la voir ; il n'y avoit que les deux frères Tchang-y-tchi & Tchang-tchang-tſong qui ne la quittoient pas. Tſouï-huen-oueï, qui ne voyoit pas de bon œil leur aſſiduité auprès de cette princeſſe, lui repréſenta qu'il y avoit du danger de laiſſer entrer toutes ſortes de perſonnes dans l'intérieur du palais ; il la prioit de donner des ordres, & de n'accorder cette liberté qu'à certaines gens. Comme il connoiſſoit le crédit que ces deux frères avoient ſur l'eſprit de l'impératrice, & qu'il craignoit qu'ils n'en vinſſent à cauſer du trouble, il prit des précautions pour empêcher leurs mauvais deſſeins, & fit courir des billets par leſquels il les accuſoit de vouloir ſe révolter. 704.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
704.
Tchong-tsong.

Song-king, mandarin du tribunal des crimes, qui avoit déja de violens soupçons contre eux, dressa une accusation qu'il présenta à l'impératrice, principalement contre Tchang-tchang-tsong, qui avoit eu l'imprudence de dire assez hautement que tout le monde lui trouvoit l'air & les manières d'un empereur; il le poursuivit avec tant de chaleur, que, quoique Tchang-tchang-tsong fût créature de cette princesse, elle ne put se dispenser de le faire arrêter & de l'envoyer en prison, d'où, par une grace spéciale, elle le fit sortir le lendemain. L'ayant fait venir au palais, elle lui ordonna d'aller chez Song-king avouer sa faute, & en demander pardon; mais Song-king ne voulut pas même le voir.

Ou-heou ne ménageoit ces deux frères, que parce qu'elle ne désespéroit pas encore de venir à bout, par leur moyen, du grand dessein qu'elle avoit toujours de faire passer le trône à sa famille. Ses vues n'étoient ignorées de personne au dehors; les informations que Tchang-kien-tchi, président du tribunal des crimes, s'étoit hâté de faire, pendant le peu de temps que Tchang-tchang-tsong fut en prison, ne lui en apprirent que trop de la bouche même de ce prisonnier. L'ambitieuse Ou-heou crut empêcher Tchang-kien-tchi de parler en l'élevant à une des premières dignités de l'état; mais ce respectable vieillard, âgé de quatre-vingts ans, étoit un de ces hommes droits, qui ne savent point trahir la vérité, & son zèle pour la famille impériale ne put souffrir les entreprises qu'on faisoit contre ses intérêts. Comme il vit que toutes les affaires étoient entre les mains de Tchang-y-tchi, & de son frère Tchang-tchang-tsong, il craignit qu'ils n'en vinssent à quelque extrémité; & pour obvier à un si grand mal, il résolut, avec plusieurs grands aussi dévoués que lui aux *Tang*,

de tuer ces deux frères, & de contraindre l'impératrice à remettre l'autorité souveraine à son fils TCHONG-TSONG. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 705. *Tchong-tsong.*

Cette résolution prise, il fut trouver Li-to-tso, grand général de l'empire, & lui dit qu'il possédoit, avec des richesses immenses, une des plus belles charges de l'état; il lui demanda comment tant de biens & d'honneurs lui étoient venus. Li-to-tso, poussant un grand soupir, lui répondit qu'il les devoit aux bienfaits de l'empereur Kao-tsong. « Eh quoi! lui dit » Tchang-kien-tchi, est-ce que vous ne pensez plus à la » reconnoissance que vous devez aux deux princes ses fils qu'on » opprime si injustement »? Et comme le grand général l'assura qu'il les serviroit de tout son pouvoir, ce vieillard zélé lui découvrit ce qu'il avoit déja fait; après quoi ils prirent des mesures pour exécuter sûrement leur dessein.

Tchang-kien-tchi envoya Hoan-yen-fan avertir en secret le prince héritier de ce qu'ils tramoient en sa faveur & lui demander son approbation. Le jour marqué pour l'exécution étant arrivé, Tchang-kien-tchi, avec les grands de son parti, se mirent à la tête de cinq à six cens hommes, tandis que d'un autre côté Li-to-tso, à la tête d'un corps choisi, fut prendre TCHONG-TSONG ou le prince héritier. Les autres vinrent le joindre à la porte du palais, qu'ils forcèrent; de-là pénétrant jusqu'à la galerie qui étoit devant l'appartement de l'impératrice, ils tuèrent Tchang-y-tchi & Tchang-tchang-tsong qui étoient accourus au bruit.

L'impératrice, saisie de frayeur, se leva avec précipitation, & leur demanda quels étoient les auteurs de ce tumulte; & comme on lui dit que c'étoit pour prévenir la révolte de Tchang-y-tchi & de Tchang-tchang-tsong que le prince héritier avoit ordonné de tuer, l'impératrice appercevant alors

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 705. *Tchong-tsong.*

ce prince, lui demanda si c'étoit lui qui avoit commandé une si belle action, & ce qu'il prétendoit encore puisqu'ils étoient morts.

Hoan-yen-fan s'approchant de cette princesse, lui répondit que le prince ne pouvoit se retirer; qu'étant le fils de l'empereur Kao-tsong qui lui avoit laissé l'empire sous sa régence, puisqu'il étoit en âge de gouverner, & qu'il en avoit les qualités, il étoit juste qu'elle lui rendît le sceptre. « Il y a long-» temps, ajouta-t-il, que le Tien s'est déclaré en faveur de sa » famille; jamais l'empire n'oubliera les obligations qu'il a à » Taï-tsong : c'est la raison qui nous a portés à recevoir avec » respect l'ordre du prince de mettre à mort ces deux rebelles; » c'est à vous maintenant d'achever de contenter tout l'em-» pire, en lui remettant l'autorité souveraine ».

Ou-heou vit bien par la manière dont on lui parloit qu'il n'y avoit plus à reculer : ainsi, sans insister davantage, elle remit enfin TCHONG-TSONG sur le trône d'où elle l'avoit fait descendre; elle lui donna le sceau de l'empire & toutes les marques de la dignité impériale, & lui céda le palais, en se retirant dans un autre appartement.

TCHONG-TSONG reprit possession du trône avec des démonstrations de joie de la part du peuple qu'on n'avoit point encore vues dans pareille cérémonie : il redonna le nom de *TANG* à sa dynastie, que Ou-heou avoit voulu abolir, en lui faisant prendre celui de *TCHEOU*, & il remit en vigueur toutes les coutumes que ses ancêtres avoient établies, & que l'impératrice avoit changées. Ce prince accorda une amnistie générale à tout l'empire, à l'exception de la famille de Tchang-y-tchi & de son frère. Cependant l'empire ne retira pas tout l'avantage qu'on espéroit de son rétablissement, & si les choses changèrent

changèrent en mieux, ce ne fut qu'en apparence ; on vit bientôt le gouvernement retomber dans un état plus trifte & plus malheureux que celui d'où il venoit de fortir.

Lorfque ce prince étoit relégué à Fang-ling avec fa famille, Ouei-chi, fon époufe, cherchoit tous les moyens d'adoucir le chagrin de fa prifon ; & quand Ou-heou envoyoit quelque ordre fâcheux, elle favoit fi bien ménager ceux qui l'apportoient qu'ils n'en parloient qu'à elle feule. Tchong-tsong fut inftruit des précautions qu'elle prenoit pour lui épargner des défagrémens, & comme il lui témoignoit combien il y étoit fenfible, il lui jura que fi jamais le foleil les éclairoit favorablement, il la laifferoit la maîtreffe abfolue de faire ce qu'elle voudroit.

Lorfqu'ils remontèrent fur le trône il lui tint parole : elle étoit toujours à fes côtés, foit qu'il donnât audience aux grands, foit qu'il fût au confeil ; & comme elle avoit beaucoup plus d'efprit que l'empereur, il lui fut aifé d'envahir le gouvernement, & de faire, pour ainfi dire, revivre celui de Ou-heou. Hoan-yen-fan, que l'empereur avoit fait miniftre d'état, lui préfenta à ce fujet le placet fuivant :

« Votre Majefté n'ignore pas la maxime de nos anciens fages, » *que lorfque la poule chante trop matin, les affaires de la maifon* » *courent grand danger.* Nous ne lifons pas dans l'hiftoire qu'aucun prince ait introduit des femmes dans le gouvernement » fans fe perdre lui-même : Votre Majefté peut laiffer gouverner à l'impératrice l'intérieur du palais, mais elle ne doit » point fe mêler des affaires d'état ». L'empereur n'eut aucun égard à ce placet.

Dans le même temps il introduifit dans le palais une des filles de Chang-koan, appellée Ouan-eulh, dont l'efprit &

De l'Ere Chrétienne. Tang. 705. Tchong-tsong.

l'habileté l'avoient charmée : elle écrivoit avec beaucoup d'éloquence & de politesse, & s'étoit rendue familière la connoissance des différens emplois, ce qui lui gagna les bonnes graces de l'impératrice, qui lui faisoit écrire tous les ordres qu'elle donnoit sur les affaires du gouvernement.

Ou-san-fsé, neveu de l'impératrice Ou-heou, à qui l'empereur avoit donné un emploi dans le palais, avoit occasion de la voir souvent, & voulut s'en servir pour relever sa famille. Comme il étoit bienfait, & qu'il ne manquoit pas d'esprit, il captiva bientôt Ouan-eulh, qui en devint passionnée au point de s'abandonner à lui. Son amour lui fit prendre ses intérêts avec beaucoup plus de zèle que ceux de l'empereur; elle le mit si bien dans l'esprit de l'impératrice Ouei-chi, que cette princesse eut des foiblesses pour son favori.

Ce commerce de galanterie n'étoit pas si secret que plusieurs grands n'en fussent informés ; ils sollicitoient continuellement l'empereur d'éloigner Ou-san-fsé, & tous ceux de sa famille. Il résista long-temps à leurs remontrances, quelques pressantes qu'elles fussent, jusqu'à ce qu'enfin, pour se délivrer de tant d'importunités, il fit sortir Ou-san-fsé du palais, & lui donna un autre emploi au dehors.

Sur la fin de cette année mourut la fameuse impératrice Ou-heou, à l'âge de quatre-vingt-un ans, avec le chagrin d'avoir vu échouer son grand dessein : elle ne désespéra cependant pas que Ou-san-fsé, son neveu, ne vînt à bout de ce qu'elle n'avoit pu faire. C'étoit une princesse dont l'esprit & la beauté faillirent à perdre la famille des *Tang*. Il y a eu peu d'impératrices qui aient eu de plus grandes & de plus mauvaises qualités, & comme celles-ci l'emportoient sur les bonnes, sa mémoire a été & sera toujours en exécration dans l'empire.

TCHONG-TSONG étoit si indolent sur les affaires les plus importantes, que la princesse de Ngan-lo, qu'il aimoit beaucoup, vendoit publiquement les emplois ; elle pardonnoit les crimes, donnoit des ordres, y faisoit mettre le sceau de l'empire, & les faisoit publier avec autant d'autorité que l'empereur lui-même auroit pu le faire. Ce prince ne faisoit qu'en rire, & quoiqu'il n'approuvât pas cette conduite, il ne lui en fit cependant jamais aucun reproche.

Quoique Ou-san-sé n'eût plus aucun emploi au palais, il ne laissoit pas d'y entrer presque aussi souvent qu'auparavant, ce qui ne pouvoit manquer de faire beaucoup de peine aux gens bien intentionnés : Oueï-yuei-tsiang, qui n'étoit pas des moins zélés, présenta un placet à l'empereur, dans lequel il lui disoit, entr'autres choses, que Ou-san-sé ayant conservé des liaisons dans le palais, où il entroit quand il le vouloit, & qu'étant pourvu d'un emploi considérable au dehors, il étoit à craindre qu'il n'éclatât bientôt une révolte, dont l'événement pourroit lui être funeste.

A la lecture de ce placet l'empereur entra dans une si grande colère contre Oueï-yuei-tsiang, qu'il ordonna à Song-king, président du tribunal des crimes, de le faire mourir. Le président lui demanda d'approfondir l'accusation avant que d'exécuter ses ordres ; & comme l'empereur craignoit qu'on ne découvrît par ces informations des choses qui auroient pu lui faire de la peine, il s'emporta contre Song-king, & lui commanda, d'un ton absolu, d'obéir. Ce mandarin osa lui résister encore, & lui dit qu'il falloit qu'il commençât par lui, puisqu'il lui ordonnoit une action aussi injuste. Cette fermeté fit rentrer l'empereur en lui-même, & les choses ne furent pas poussées plus avant.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
706.
Tchong-tsong.

Cependant Ou-san-ssé, qui se voyoit vivement attaqué par les fidèles sujets des *Tang*, & par ceux même qui venoient d'obliger l'impératrice Ou-heou de remettre l'empire au prince qui régnoit, craignit qu'ils ne le fissent enfin succomber, & après lui toute sa famille, ce qui lui fit prendre la résolution de les prévenir. Pour en venir à bout, il se servit de plusieurs personnes qui paroissoient n'avoir aucune relation avec lui, & qu'il engagea, à force d'argent & de promesses, à accuser ces fidèles serviteurs de tramer une révolte, & de vouloir mettre le prince Li-tan sur le trône ; & afin d'y intéresser l'honneur de l'impératrice Oueï-chi, il eut l'audace de les accuser de publier que l'impératrice avoit un commerce criminel avec lui-même.

L'empereur remit cette accusation à King-hoeï & quelques autres que Ou-san-ssé avoit gagnés, & qui, sans examen ni preuve, les condamnèrent eux & leurs familles à être mis à mort ; sentence que l'empereur confirma.

Li-chao-yn, indigné d'une injustice si criante, s'y opposa généreusement, & prit les juges à partie ; il demanda d'une manière fort vive, que l'empereur les remît eux-mêmes entre les mains de la justice, pour être examinés & punis. Cette accusation fit reculer l'empereur, qui se contenta de les disperser dans différentes provinces, en ne leur laissant qu'un très-petit emploi à chacun ; mais Ou-san-ssé ne se croyant point en sûreté tant que ces personnes vertueuses vivroient, envoya des gens sur leur route avec des ordres supposés de les faire mourir. Ainsi périrent le respectable vieillard Tchang-kien-tchi, le généreux Y-hoan-yen-fan, & tous les autres qui avoient contribué à remettre l'empereur sur le trône.

A la douzième lune, on apprit à la cour que Mé-tchou-

ko-han, chef des Tartares *Tou-kiué*, étoit venu faire une course du côté de Ming-cha, à cent cinquante *ly* au sud-ouest de Ning-hia-oueï, & que Cha-tcha-tchong-y, gouverneur de Ling-ou, lui ayant livré bataille, l'avoit perdue, & y avoit eu plus de six mille hommes tués.

Après cette victoire, les Tartares étoient entrés dans les pays de Yuen-tchéou & de Hoeï-tchéou, de la dépendance de King-yang-fou, & avoient poussé jusqu'à Long-yeou, d'où ils avoient enlevé plus de dix mille chevaux des haras de l'empereur, & s'étoient ensuite retirés dans leur pays chargés d'un butin immense.

Le premier jour de la sixième lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 707.

Li-tchong-tsiun, que TCHONG-TSONG son père avoit déclaré depuis six mois prince héritier, indigné de la conduite de Ou-san-ssé & du grand crédit qu'il avoit, résolut de s'en défaire & d'éteindre cette famille qui le déshonoroit, & encore plus l'empereur. Il fit entrer dans son complot le général Li-to-tso, le seul que Ou-san-ssé eût épargné : le jour arrêté, supposant un ordre de l'empereur, ils se rendirent ensemble, suivis de trois cens hommes, à la maison de Ou-san-ssé, qu'ils tuèrent, avec Ou-tchong-ssé, & tous ceux qui s'y trouvèrent, après quoi ils vinrent du côté du palais.

L'empereur, attiré par le tumulte, parut à une galerie, d'où, s'adressant aux soldats, il leur cria : « Quoi donc ! vous qui » devez défendre ma personne, vous soutenez Li-to-tso dans » sa révolte » ? Il n'eut pas dit ce peu de mots, que les soldats tournant leurs armes contre Li-to-tso, le mirent en mille pièces, & tuèrent aussi le prince héritier au moment qu'il pensoit à se tirer d'affaire par la fuite.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 708. *Tchong-tsong.*

Le premier jour de la douzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'an 708 mourut Ou-tchi-lé, *Ko-han* des *Tou-ki-chi.* Son fils Sou-kou se déclara *Ko-han* de sa propre autorité. Kiué-tchou-tchong-tsié, un des anciens généraux de ces Tartares, refusa de se soumettre; il prit les armes, & se battit souvent avec lui.

Kouo-yuen-tchin, commandant dans ces contrées pour l'empereur, ne pouvant les accorder, écrivit en cour pour demander qu'on y appellât Tchong-tsié, qui se mit en chemin pour s'y rendre; mais lorsqu'il arriva à Pou-sien-tching, Tchéou-y-ti, un de ses amis, l'en détourna, & lui dit: « Vous connoissez » peu la cour impériale, on y fait peu de cas de la dignité » des gens; on ne vous y appelle que pour avoir les Tartares » que vous commandez: y aller seul, c'est lui livrer un vieux » Tartare, & vous ne devez point espérer qu'on vous y distingue; ce sera beaucoup si vous pouvez en sortir la vie » sauve. Tsong-chou-ké & Ki-tchou-nou, qu'on a faits » ministres d'état, se sont emparés du gouvernement: ce sont » des sang-sues que le seul intérêt gouverne; ne vaudroit-il » pas mieux pour vous les gagner par des présens, & vous » dispenser d'un voyage dont vous ne pouvez avoir que du » chagrin. Au lieu de l'entreprendre, que ne vous mettez-» vous à la tête des troupes de Ngan-si. Il faut engager le » royaume de Tou-fan dans vos intérêts, reconnoître Asséna-» hien pour *Ko-han*, travailler à gagner les dix hordes, & » Kou-kien-kohan, commandant sur les frontières de l'ouest, » à vous aider des troupes du royaume de Pa-hanna (1); » alors vous pourrez attaquer Sou-kou, vous conserver vos

(1) On l'appelle aujourd'hui *Ning-ta*; c'est l'ancien Ou-hien.

» Tartares, & vous venger de votre ennemi. Tous les avan- » tages que vous pourriez espérer de la cour peuvent-ils se » comparer à ceux qui ne dépendent que de vous »?

Tchong-tsié suivit le conseil de son ami, & Kouo-yuen-tchin n'apprit que tard que les deux ministres d'état, contens des sommes que Tchong-tsié leur avoit fait tenir, lui avoient accordé ce qu'il demandoit : il envoya à la cour le placet suivant.

« L'an passé le roi de Tou-fan ne vint faire des courses » sur nos frontières, que parce qu'on lui avoit refusé satis- » faction par rapport aux dix hordes & aux quatre villes » voisines de ses états : s'il a depuis demandé la paix, ce n'est » que parce qu'il n'est pas lui-même tranquille chez lui. » Peut-on se persuader qu'il ait oublié ces dix hordes & ces » quatre villes ? Je crains fort que ce que vient de faire Tchong- » tsié ne serve à renouveller cette ancienne querelle.

» Si le roi de Tou-fan obtient ce qu'il desire, ayant Tchong-tsié » en son pouvoir, il ne faut plus espérer qu'il reconnoisse la » domination de la Chine. Le père de Afféna-hien & son » oncle, par un bienfait de l'empereur, furent élevés à la » dignité de *Ko-han*, & obtinrent par-là l'obéissance des dix » hordes, qui ne firent aucune difficulté de se soumettre ; » cependant on ne put jamais les faire venir à la cour y rendre » hommage, & sans que nous nous en soyons mêlés, ils se » sont détruits eux-mêmes : la raison en est simple, c'est qu'ils » n'étoient que des hommes ordinaires, qui ne savoient point » gouverner.

» Que devons-nous penser de Afféna-hien, si inférieur, pour » la capacité, à son père & à son oncle ? Kouo-hien-koan » connoît Tchong-tsié ; ils se sont fait la guerre dans le royaume » de Pa-hanna, & quelques efforts que fît celui-ci, il ne put

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
708.
Tchong-tsong.

» jamais enlever un cheval à l'autre. C'eſt en vain que Tchong-» tſié prétend, avec ſon ſecours, tirer vengeance de ſon » ennemi ; tout ce qu'il ſera ne ſervira qu'à cauſer du trouble » dans les quatre villes : ce n'eſt point là le parti qu'il auroit » dû prendre ».

Les miniſtres gagnés n'eurent aucun égard à ces raiſons ; ils firent partir Fong-kia-pin pour aller trouver Tchong-tſié, & Liu-cheou-ſou pour défendre les quatre villes. Nieou-chi-tſiang eut ordre de prendre les troupes de Kan-tchéou & de Léang-tchéou, pour les joindre à celles de Tou-fan & marcher contre Sou-kou.

Tchong-tſié averti de l'arrivée de Fong-kia-pin, fut au devant de lui. Sou-kou, qui le faiſoit eſpionner de près, envoya une partie de ſes gens, qui l'atteignirent lorſqu'il venoit de joindre Fong-kia-pin. Il le fit priſonnier, & tua Fong-kia-pin & Liu-cheou-ſou.

Après cette victoire, Sou-kou fut chercher Nieou-chi-tſiang ; qu'il battit encore, diſſipa toute ſon armée, & vint enſuite ſe ſaiſir de Ngan-ſi : il coupa par là la communication de la Chine avec les quatre villes, après quoi il dépécha un courier à la cour impériale pour y demander la tête de Tſong-chou-ké. Ce miniſtre, indigné de ſa témérité, envoya Tchéou-y-ti à la place de Kouo-yuen-tchin, & ordonna à Aſſéna-hien de marcher contre Sou-kou. A cette nouvelle, Sou-kou écrivit à Kouo-yuen-tchin la lettre ſuivante :

« Je n'ai eu juſqu'ici aucun démêlé avec la Chine ; ce n'eſt » que depuis que Tſong-chou-ké s'eſt laiſſé corrompre par l'ar-» gent de Tchong-tſié, qu'on a envoyé des troupes pour m'en-» lever mes Tartares. J'ai encore appris que ce miniſtre faiſoit » avancer Aſſéna-hien contre moi ; je crains fort que tous

» ces

» ces mouvemens n'aboutiſſent qu'à ruiner le pays & à fatiguer » les troupes : ce que je vous demande, c'eſt que quand vous » écrirez en cour, vous faſſiez entendre raiſon ſur cet objet ». DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 708. *Tchong-tſong.*

Kouo-yuen-tchin fit paſſer cette lettre à la cour ; Tſong-chou-ké en fut ſi piqué, qu'il l'accuſa de s'entendre avec les ennemis de l'état, & demanda qu'on le punît comme rebelle. Kouo-yuen-tchin envoya ſon fils à la cour avec les inſtructions néceſſaires ; il y plaida ſi bien la cauſe de ſon père, que l'ordre fut donné de le laiſſer dans ſon poſte : le pardon du paſſé fut accordé à Sou-kou, & pour terminer tout ſujet de diſpute, on lui expédia des lettres-patentes qui l'établiſſoient *Ko-han* des quatre hordes.

L'empereur, uniquement occupé de ſes plaiſirs, ſe mettoit fort peu en peine de la conduite de ſes miniſtres ; il parut ignorer le crime de Tſong-chou-ké. Tſouï-ouen oſa, à la première audience publique, l'accuſer & demander qu'on lui fît ſon procès. 709.

Tſong-chou-ké auroit dû, ſuivant la coutume, ſe mettre à genou en poſture de criminel, & ſe juſtifier ; mais il ſe leva tranſporté de colère contre Tſouï-ouen, prétendant qu'il le calomnioit, & il en demanda réparation. L'empereur, à qui il manquoit de reſpect, ne ſe ſervit de ſon autorité que pour les accorder enſemble. Ce prince étoit ſi indolent & ſi inſenſible, qu'il ne faiſoit aucune attention aux déréglemens de l'impératrice Oueï-chi & des princeſſes du palais ; on en parloit publiquement, & lui ſeul paroiſſoit vouloir les ignorer.

Cette princeſſe ingrate, pour qui l'empereur avoit tant d'égards, non contente de lui être infidelle d'une manière ſcandaleuſe, travailloit encore ſous-main, avec le perfide miniſtre d'état Tſong-chou-ké, à lui enlever le ſceptre, pour le faire

De l'Ere Chrétienne. Tang. 710. Tchong-tsong.

passer à la famille de Ou-san-ssé. Cependant comme ils n'agissoient pas si secrétement que plusieurs grands n'en fussent instruits, lorsque leur complot fut sur le point d'éclater, Lang-ki en avertit l'empereur par un placet ; mais ce prince, au lieu de profiter d'un avis aussi important, donna le placet à l'impératrice Oueï-chi, qui envoya sur le champ assassiner Lang-ki.

Yen-kin-yong, sans être intimidé par le danger d'un sort pareil, auquel il voyoit bien qu'il s'exposoit, adressa un placet à l'empereur, dans lequel il peignoit, avec les couleurs les plus vives, la vie dissolue de l'impératrice, ses injustices, & le danger où cette princesse & le ministre Tsong-chou-ké mettoient sa famille. L'empereur en fut frappé, mais Tsong-chou-ké, supposant un ordre, fit étrangler Yen-kin-yong, ce qui confirma ce prince dans l'idée que l'accusation n'étoit que trop vraie, & il ne put dissimuler qu'il en étoit persuadé.

L'impératrice, & ceux de son parti, commencèrent alors à craindre que l'empereur ne prît quelque résolution violente contre eux. Elle concerta avec la princesse de Ngan-lo & ses complices de le prévenir ; elles l'empoisonnèrent dans une sorte de pain qu'il aimoit beaucoup. Oueï-chi tint sa mort cachée jusqu'à ce qu'elle eût mis ordre à ses affaires ; elle fit entrer pour cet effet dans le palais le ministre Tsong-chou-ké, & plaça ceux qui lui étoient dévoués dans les emplois les plus importans. Cette princesse fit écrire un ordre supposé de l'empereur qui déclaroit Li-tchong-mao, alors âgé de seize ans, son successeur, & elle-même régente de l'empire.

Après avoir pris les précautions qu'elle crut nécessaires, Oueï-chi publia la mort de l'empereur, & fit proclamer Li-tchong-mao, en prenant elle-même possession du gouvernement, qu'elle prétendoit mettre sur le pied où il étoit sous l'impé-

ratrice Ou-heou, mais les choses changèrent bientôt de face.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 710. *Tchong-tsong.*

Li-long-ki, prince de Lin-tsé, fils de Li-tan, prince de Siang & frère de l'empereur TCHONG-TSONG, instruit de ce qui s'étoit passé au palais, jugea du danger où alloit être exposée la famille impériale sous le gouvernement d'une aussi méchante femme que l'impératrice Oueï-chi, & il entreprit de la secourir. Il avoit sous ses ordres une troupe de soldats qu'il avoit formés lui-même, & qui avoient la réputation d'être les meilleurs de l'empire ; ils portoient un habit de couleur de peau de tigre, & l'empereur TCHONG-TSONG leur avoit donné le nom de *Pé-ki*, comme si un d'eux pouvoit tenir contre cent.

Quelque confiance qu'il eût en ses *Pé-ki*, il crut devoir se précautionner pour les soutenir en cas de besoin. La trop grande sévérité des officiers qui commandoient les gardes du palais lui en fournit le moyen ; il se les attacha, & sut les gagner par des manières affables & en prenant leur parti contre leurs officiers. Ce premier succès lui fit espérer de venir à bout de son dessein, & il le communiqua à Lieou-yeou-kieou, à Kouo-fou-chun, & à plusieurs autres qu'il savoit être mécontens de la conduite de l'impératrice ; tous s'offrirent à l'aider jusqu'à la dernière goutte de leur sang, en lui représentant seulement qu'il seroit bon d'en parler au prince Li-tan son père. « Vous vous trompez, leur répondit-il, notre entre-
» prise ne va qu'à soutenir notre famille qu'on veut détruire :
» si nous réussissons, mon père n'aura garde de la désap-
» prouver ; si nous ne réussissons pas, il est bon qu'il n'y ait
» eu aucune part ».

Jugeant alors qu'il ne devoit plus différer de mettre la main à l'œuvre, il fit changer d'habits à ses *Pé-ki*, & les dispersa en différens endroits près du palais : il envoya Kouo-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 710. *Tchong-tsong.*

fou-chun, suivi de soldats, prévenir les gardes du palais. Kouo-fou-chun commença par leur dire, comme une nouvelle, que l'impératrice Oueï-chi avoit empoisonné l'empereur Tchong-tsong, & que le ministre Tsong-chou-ké avoit entrepris avec elle de faire tomber la dynastie des *Tang*. Les gardes crurent qu'il vouloit les sonder, & en furent si irrités qu'ils vouloient le tuer. Li-long-ki arrivant sur ces entrefaites avec ses *Pé-ki*, termina la dispute, en confirmant aux gardes ce que Kouo-fou-chun venoit de leur dire. Il ajouta qu'il venoit en tirer vengeance, & qu'il espéroit qu'ils se joindroient à lui. Les gardes, sans hésiter, le laissèrent maître de la porte du palais, où il entra à la tête de ses gens, & pénétrant jusqu'à l'appartement de l'impératrice, un simple soldat lui abattit la tête d'un coup de sabre & la porta à Li-long-ki. Comme cette expédition s'étoit fait fort brusquement, la princesse de Ngan-lo fut trouvée devant son miroir, où un soldat lui coupa la tête: tout se passa avec tant d'ordre, qu'il n'y eut que ces deux princesses qui furent tuées, & quelques-uns de leurs infâmes courtisans qui se trouvèrent au palais.

Lorsqu'il fut jour, Li-long-ki instruisit son père de ce qu'il venoit de faire, & lui fit des excuses de ne pas l'en avoir prévenu. Li-tan, ravi de joie, embrassa tendrement son fils, en lui disant: « Vous n'avez point d'excuses à me faire; si notre » famille se relève, c'est à votre courage que nous le devrons ».

Li-long-ki, sans perdre de temps, fit fermer les portes de la ville, & envoya des soldats chez tous les parens de l'impératrice Oueï-chi, des ministres d'état, & de tous ceux qui avoient trempé dans ses odieux complots. On fit main-basse sur tous, sans épargner les enfans à la mamelle. Alors le prince Li-tchong-mao voyant bien que la couronne alloit lui échap-

per, la céda de bonne grace au prince Li-tan, qui, dès le même jour, prit possession du trône sous le nom de Jouï-tsong.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 710. *Jouï tsong.*

JOUI-TSONG.

Lorsque le nouvel empereur eut été reconnu de tous les grands, il pensa à se nommer un successeur ; il auroit bien voulu choisir Li-long-ki : ce qu'il venoit de faire parloit en sa faveur & le rendoit digne du trône, mais Li-tching-ki, comme étant son frère aîné, y avoit un droit incontestable, dont il avoit peine à le frustrer.

JOUÏ-TSONG étoit dans cette perplexité, lorsque le prince Li-tching-ki vint lui remettre entre les mains son droit d'aînesse en faveur de son frère, en lui disant : « Lorsque l'empire est en » paix il n'y a pas à hésiter, le droit d'aînesse doit l'emporter; » mais si l'état court quelque danger, la raison veut qu'on » n'ait égard qu'au mérite & à l'habileté. Aujourd'hui, si » Votre Majesté agissoit autrement, elle détruiroit entière- » ment l'espérance des grands & du peuple. Vous êtes le » maître, mais vous me permettrez de vous dire qu'ayant un » frère du mérite de Li-long-ki, tandis que l'empire en a » besoin, je mourrai plutôt que de me voir au-dessus de lui ». Cette renonciation volontaire de Li-tching-ki, jointe au suffrage des grands en faveur de Li-long-ki, détermina l'empereur à le nommer prince héritier.

Cependant la princesse Taï-ping, tante du nouveau prince héritier, fut fâchée qu'il l'eût emporté sur son aîné, parce qu'elle le craignoit, & qu'elle savoit bien qu'il ne seroit pas d'humeur à se laisser gouverner ; quoique la chose fût arrêtée, elle ne désespéra pas de venir à bout de le faire destituer, & 711.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 711. Joui-tsong.

de mettre son frère à sa place. Elle se ligua avec Teou-hoaï-tchin, qui avoit quelque crédit sur l'esprit de l'empereur, & l'un & l'autre lui dirent tant de choses au désavantage du prince héritier, qu'il leur parut ébranlé. La princesse envoya chercher Oueï-ngan-chi pour le faire entrer dans leur complot, mais il refusa de se rendre à cette invitation.

Quelques jours après, l'empereur fit venir secrétement Oueï-ngan-chi, & lui dit qu'il avoit appris que tous les grands alloient en foule chez le prince héritier, & qu'il falloit y veiller, afin d'empêcher de nouveaux troubles. Oueï-ngan-chi lui fit voir que ces soupçons n'étoient que l'effet des intrigues & de la jalousie de la princesse Taï-ping, & que le prince héritier, après les services qu'il avoit rendus à la famille impériale, étoit incapable de chercher à détruire son propre ouvrage: il ajouta que tout soupçon contre la droiture de ses vues & son zèle pour le bien de l'état étoient injurieux à ce prince, & qu'il n'y avoit qu'une cabale odieuse qui osât en suggérer contre lui, tandis que ses actions en démontroient la fausseté. L'empereur éclairé par ces raisons, recommanda à Oueï-ngan-chi le secret sur leur entretien; mais réfléchissant que cette mésintelligence entre le prince & la princesse pourroit être funeste à là tranquillité publique, il crut qu'il étoit prudent de les séparer, & il consulta là-dessus Yao-yuen-tchi, qui fut du même sentiment, & qui lui dit que c'étoit le seul moyen d'affermir sa famille sur le trône.

L'empereur fit en conséquence expédier l'ordre au prince Li-tching-ki d'aller à Tong-tchéou prendre le commandement des troupes; il envoya Li-tchéou-li, son troisième fils, à Pin-tchéou en la même qualité: la princesse de Taï-ping fut nommée gouvernante de Pou-tchéou, & le prince héri-

tier fut chargé de la plupart des affaires du gouvernement.

 712. *Joui-tsong.*

L'an 712, à la septième lune, il parut une comète qui sortit du côté de l'ouest, & rentra ensuite dans la constellation *Taï-oueï.*

A l'occasion de cette comète, la princesse de Taï-ping, rappellée à la cour quelques mois auparavant à la sollicitation du prince héritier, contre qui elle conservoit toujours du ressentiment malgré le service qu'il venoit de lui rendre, voulut faire entendre à l'empereur que c'étoit pour lui un avertissement d'être sur ses gardes contre ceux qu'il estimoit le plus. Ce prince sentit où elle en vouloit venir, & lui répondit que cette comète ne pronostiquoit rien de fâcheux ; mais qu'il étoit plutôt à craindre que leur famille ne fût chancelante sur le trône. Il ajouta qu'il avoit cru devoir remettre le sceptre à un homme capable de le soutenir ; que son choix étoit déterminé & qu'il n'y changeroit rien, parce que c'étoit le seul moyen d'écarter ce que ces phénomènes pouvoient annoncer de sinistre.

La princesse, étonnée de la fermeté de l'empereur, redoubla d'intrigue, & fit agir ses créatures pour ôter la couronne au prince héritier. Ce prince lui-même sollicita son père de révoquer son choix. L'empereur lui dit : « Si vous êtes un fils » obéissant, respectez mes ordres ; est-ce que vous préféreriez » de venir prendre la couronne sur mon cercueil quand je ne » serai plus » ? Le prince, à qui ces dernières paroles percèrent le cœur, se retira sans pouvoir répondre.

Quelques jours après, l'empereur le fit venir en sa présence, & lui dit : « Ne m'apportez plus d'excuse ; je suis votre père » & votre maître : je vous ordonne de recevoir le sceptre que » je vous remets ; gouvernez avec sagesse. Lorsque Chun céda

De l'Ere Chrétienne. Tang. 712. Jouï-tsong.

» l'empire au grand Yu, il ne l'abandonna pas pour cela. Je » veillerai avec vous au bien de l'état ; je partagerai vos tra- » vaux, & je vous aiderai à rendre les peuples heureux ». Jouï-tsong fixa ensuite le jour que son fils prendroit possession du trône.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

HIUEN-TSONG.

713. Le nouvel empereur commença son règne par faire déclarer impératrice la princesse Ouang-chi, son épouse. L'élévation de cette princesse & de Hiuen-tsong anima encore plus contre eux la princesse de Taï-ping. Elle ne pouvoit souffrir au-dessus d'elle des gens qu'elle haïssoit, & elle s'acharna à les perdre. Pour en venir à bout, cette princesse se prévalut de l'amitié que l'empereur Jouï-tsong, son frère, avoit pour elle, en mettant en place ses créatures ; de sorte que de sept ministres d'état, cinq furent placés de sa main, & plus de la moitié des autres mandarins lui devoient leur fortune.

Après avoir dressé ses batteries, elle crut devoir agir, & elle consulta, avec Teou-hoaï-tching, Tchin-hi, Siao-tchi-tsong & autres gens de ce caractère, dont elle pouvoit disposer, sur la manière de faire descendre du trône le nouvel empereur, afin d'y mettre un autre prince qui fût plus à leur dévotion. Le poison fut le premier moyen qu'ils tentèrent, mais il ne put leur réussir ; ceux qui étoient au service de Hiuen-tsong étoient trop attentifs sur ce qui regardoit sa personne : ainsi ils résolurent d'y employer la force, & fixèrent l'exécution de leur complot à la septième lune.

Oueï-

Oueï-tchi-kou fut instruit par un de ses amis de toute la conspiration ; il fut jusqu'au jour même arrêté, qui étoit le quatorzième de la septième lune, & il en avertit HIUEN-TSONG, en lui donnant des preuves si claires qu'il n'en put douter. Le nouvel empereur fit arrêter Siao-tchi-tchong & Tchin-hi, & après les avoir convaincus de ce qu'il avoit déja appris par Oueï-tchi-kou, il les condamna à la mort : leur exécution ne fut point différée. La princesse Taï-ping reçut l'ordre de se faire mourir elle-même : ses autres complices subirent la peine que méritoit leur crime ; ce qui fut suivi d'un grand changement dans les différens emplois.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 713. *Hiuen-tsong.*

Comme HIUEN-TSONG avoit pris l'empereur Taï-tsong pour modèle, il se fit instruire de sa manière de gouverner, & la fit mettre en pratique, autant que les circonstances où il se trouvoit pouvoient le permettre.

714.

Yao-tchong persuadé que les sectes sont toujours nuisibles dans un état, présenta un placet à l'empereur contre les *Ho-chang* & ceux qui suivoient la doctrine de *Foé.* Ce prince ordonna en conséquence à ces *Ho-chang*, dont le nombre montoit à plus de douze mille, de retourner dans leur famille, exceptant cependant les vieillards & les malades. Il défendit encore d'honorer les statues de *Foé*, & à toutes sortes de personnes, princes, mandarins ou peuple d'avoir aucune communication avec les *Ho-chang*, que l'âge ou les infirmités retenoient dans leurs temples.

A la troisième lune, Mé-tchou-ko-han envoya Tong-ngo, son fils, sur les frontières de la Chine, avec ordre d'y faire le siége de la ville de Pé-ting. A peine ce siége fut-il commencé, que Lou-kien-ko-han se mit en marche pour la secourir : il attaqua les Tartares, les battit & tua Tong-ngo. Ses soldats

De l'Ere Chrétienne. Tang. 714. *Hiuen-tsong.*

le croyant prisonnier, se cotisèrent & firent une somme considérable pour sa rançon : mais apprenant qu'il avoit été tué, ils en furent dans une consternation extrême.

Hiuen-tsong avoit quatre frères, dont deux étoient ses aînés & deux plus jeunes que lui : les deux aînés se nommoient Li-tching-ki & Li-tching-y ; les deux cadets, Li-fan & Li-yé. Il avoit encore un cousin germain, fils de l'empereur Tchong-tsong. Afin de les retenir dans le devoir & dans l'obéissance qu'ils lui devoient comme leur maître, il les fit demeurer avec lui dans son palais : il voulut qu'on n'y eût égard qu'à l'ordre de la naissance, ne souffrant pas qu'ils le traitassent d'empereur. Ils travailloient ensemble aux affaires, & mangeoient tous à la même table. Leurs parties de plaisir étoient communes ; ils vivoient enfin dans l'union la plus intime.

Peu de temps après, le prince Li-yé tomba malade : l'empereur le soigna lui-même, & tout le temps que les affaires de l'état ne l'occupoient pas, il le passoit auprès de lui. Un jour qu'il lui préparoit un remède, s'étant un peu trop approché du feu, il brûla une partie de sa barbe : cet accident remplit de crainte ceux qui le servoient. « Ce n'est rien, leur » dit l'empereur ; pourvu que mon frère guérisse, qu'importe » que ma barbe soit brûlée ». Ce trait, quoique peu important, augmenta beaucoup l'estime que ses frères avoient pour lui, & les convainquit encore mieux de la droiture & de la bonté de son cœur.

Comme il étoit de la plus grande simplicité dans ses habits, il ne pouvoit souffrir l'excès du luxe qui régnoit à la cour. Il s'en étoit souvent expliqué aux grands, sans qu'on parût disposé à se corriger ; ce qui le détermina enfin à donner

l'ordre d'employer au bien public l'or & l'argent qu'on prodiguoit sur les harnois, les chars, les habits & sur les meubles; il n'épargna point les siens, ni ceux de l'impératrice & des reines : il fit encore brûler devant la porte du palais les pierreries, & les habits brodés d'or & d'argent, avec défense d'en porter à l'avenir.

Dans le même temps, à la septième lune, des marchands, venus par la mer du midi, abordèrent sur les côtes de la Chine, & dirent que dans leur pays il y avoit des perles & des oiseaux d'une beauté admirable, & une infinité d'autres choses précieuses : ils ajoutèrent qu'ils alloient au royaume de Ché-tsé ou des *Lions*, chercher des remèdes & des simples. Les commandans des côtes en ayant donné avis à l'empereur, ce prince, curieux de savoir plus en détail ce qui regardoit ces marchands & leur pays, nomma Yang-fan-tchin, censeur de l'empire, pour aller les interroger. Ce censeur lui présentà à ce sujet le placet suivant :

« Votre Majesté a fait brûler tout ce qui servoit à entretenir le luxe; cependant par la commission dont elle me charge aujourd'hui, ne donne-t-elle point à penser qu'elle s'en repent? Un prince aussi grand ne doit pas s'embarrasser de ce qui regarde des marchands étrangers, qui ne viennent dans ses états que pour leur intérêt particulier. Quant aux remèdes dont ils parlent, nous en avons une infinité chez nous, dont on ne sait point encore se servir. Ne seroit-il pas plus naturel d'en chercher les propriétés?

» Un censeur de l'empire doit être regardé comme les yeux du prince. S'il s'agissoit de quelque affaire de conséquence pour le service de ses peuples, ou pour sa gloire, fallût-il exposer mille fois ma vie, je ne reculerois pas; mais quel

De l'Ere Chrétienne. Tang. 714. Hiuen-tsong.

» bien en peut-il résulter pour l'empire, & quelle gloire Votre » Majesté retirera-t-elle en satisfaisant sa curiosité par des rela- » tions peut-être infidelles, ou au moins inutiles pour nous »? L'empereur donna contre-ordre, & il ne fut plus question de ces marchands étrangers.

715.

L'année suivante, les troupes de Tou-fan s'emparèrent du royaume de *Pa-hanna*, autrefois *Ou-sun*, & obligèrent le roi de s'enfuir à Ngan-si, pour y chercher du secours. Tchang-hiao-song, commandant à Ngan-si, charmé de trouver l'occasion de se signaler, assembla un corps de dix à douze mille Tartares voisins, qu'il joignit aux troupes Chinoises, à la tête desquels il prit la route de Kueï-tsé, & poussant quelques mille *ly* à l'ouest, il soumit plusieurs centaines de villes. Ce général fit répandre ses ordres dans tous ces royaumes, où il jetta si fort l'épouvante, que celui de *Ta-ché* & d'autres, au nombre de huit, lui envoyèrent des députés avec leur soumission. Tchang-hiao-song fit élever un monument de pierre, sur lequel il fit graver son expédition, & reprit ensuite le chemin de son département.

Le premier jour de la septième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A la douzième lune, il vint à la cour un envoyé de Sou-lo, officier de la horde des *Tou-ki-chi*, pour se mettre sous la protection de l'empereur. A la mort de Chéou-tchong, chef de cette horde, Sou-lo entreprit de s'en rendre maître & en vint à bout. Il gagna encore un grand nombre de Tartares des dix hordes, & se trouva en très-peu de temps à la tête de deux cens mille hommes. Persuadé que s'il avoit la protection de la Chine, il n'auroit plus rien à craindre, il se détermina à envoyer cette ambassade. L'empereur lui accorda sa protec-

tion, & l'honora d'un titre des premiers mandarins de l'empire.

L'an 716, il y eut de grandes révolutions parmi les *Tou-kiueï.* Mé-tchou leur *Ko-han*, mécontent des *Pa-yé-kou*, marcha contre eux & les dispersa. Comme cette victoire lui avoit peu coûté, il méprisa cette horde, & s'en retourna sans prendre aucune précaution. Les *Pa-yé-kou*, s'étant ralliés, furent, par un grand détour, près d'un bois où il devoit passer & s'y mirent en embuscade. Dès que Mé-tchou-ko-han qui marchoit à la tête de ses troupes parut, Kieï-tchi-lio, soldat *Pa-yé-kou*, fondit sur lui comme un trait, & le renversa mort de dessus son cheval avant qu'il eût eu le temps de se mettre en défense. Les autres *Pa-yé-kou* qui suivoient de près Kieï-tchi-lio s'étant jettés avec une égale ardeur sur les troupes de ce *Ko-han*, elles prirent aussi-tôt la fuite & laissèrent son corps au pouvoir des ennemis, qui lui coupèrent la tête & l'envoyèrent à Hao-ling-tsiun, officier de l'empereur, arrivé depuis peu au pays des *Tou-kiueï.*

Après cette victoire, la horde *Pa-yé-kou* engagea celles de *Hoeï-hé*, de *Tong-lo*, de *Pou-kou* & de *Pé-si* à se donner à l'empereur, afin qu'il les protégeât. L'empereur reçut leur soumission, & nomma le Tartare Mé-ki-lien pour les gouverner sous le nom de Pi-kieï-kohan. Il créa Té-lé (1) prince de Tso-hien, & le fit général de leur cavalerie.

Cependant un grand nombre de Tartares qui obéissoient à Mé-tchou-ko-han s'étoient donnés à Sou-lo, sur la réputation qu'il étoit devenu assez puissant pour pouvoir se soutenir sans la protection de l'empire, & qu'il s'étoit soustrait de sa domination, en se donnant lui-même le titre de *Ko-han.* Dans

---

(1) *Té-lé*, en langue tartare, signifie *frère cadet.*

De l'Ere Chrétienne. Tang. 716. *Hiuen-tsong.*

l'inquiétude où cette désertion mettoit Pi-kieï-ko-han, il fut consulter le vieillard Tun-yo-kou, âgé de plus de soixante-dix ans : c'étoit un homme d'une grande expérience, dont Mé-tchou-kohan suivoit souvent les conseils, & en qui les Tartares avoient beaucoup de confiance. Ce fut aussi par son avis que Pi-kieï-ko-han secoua le joug de la Chine.

Siueï-nou, gouverneur de Sou-fang, se mit aussi-tôt à la tête des troupes qui étoient pour la garde des frontières, & fut chercher Pi-kieï-ko-han : il l'atteignit & lui livra bataille; mais les Tartares soutinrent ses efforts avec tant de bravoure, par la sage conduite du vieillard Tun-yo-kou, que la perte de part & d'autre fut au moins égale, & que l'un & l'autre parti s'attribua l'honneur de la journée.

Après cette action, dont Pi-kieï-ko-han prétendoit avoir remporté l'avantage, parce que le champ de bataille lui étoit resté, & que son ennemi s'étoit retiré, il vouloit aller faire des courses en Chine; mais Tun-yo-kou l'en dissuada, en les lui faisant différer à un autre temps.

A la sixième lune de cette même année, mourut l'empereur Jouï-tsong, âgé de cinquante-cinq ans. Son fils HIUEN-TSONG lui fit faire de magnifiques obséques.

717. L'année suivante, ce prince voulut faire un voyage à Lo-yang contre l'avis de ses grands, qui tentèrent de l'en détourner, par rapport à la disette & à la cherté des grains; mais l'empereur ayant appris que la salle de ses *ancêtres* tomboit en ruine, voulut y aller lui-même pour la faire réparer.

718. Dans le séjour qu'il y fit, Tching-sien & Kouo-sien-tchéou, deux des grands de sa cour, lui présentèrent des placets, où il y avoit des vers de leur façon qui lui déplurent. L'empereur y fit cette réponse : « En lisant les placets de Tching-sien &

» de Kouo-ſien-tchéou, j'ai ſur-tout fait attention aux vers » qu'ils y ont inſérés, & j'ai été fort ſurpris de voir qu'ils » avoient une grande eſtime pour la ſecte des *Tao-ſsé* : de » pareilles gens ſont peu propres à mon ſervice; & puiſqu'ils » font connoître qu'ils ſont ſi fort affectionnés pour cette ſecte, » qu'on leur en mette entre les mains les livres, & qu'on les » faſſe *Tao-ſsé* ».

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 718. *Hiuen-tſong.*

A la onzième lune, l'empereur retourna à Tchang-ngan, où il trouva en arrivant les envoyés de Tou-fan, qui venoient conclure un traité de paix avec la Chine : ils demandoient que le couſin germain de l'empereur jurât ce traité, & qu'il fût ratifié par les miniſtres des deux partis, afin que la paix fût plus ſolide.

L'an 719, le premier jour de la cinquième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. 719.

L'empereur avoit placé les *Tou-kiueï*, qui s'étoient donnés à lui, à Cheou-kiang, au nord-oueſt de Fong-tchéou, & les avoit diſperſés dans les terres voiſines. Ouang-tſiun, gouverneur de Sou-fang, ayant eu avis qu'ils travailloient ſous-main à y introduire les autres Tartares de leur nation, dans le deſſein de ſe rendre maîtres de la ville, écrivit à Tchu-mo, qui commandoit à Pou-kou, pour lui conſeiller de les faire tous mourir. 720.

Les *Pa-yé-kou* & les autres Tartares en furent ſi épouvantés, que Tchang-yueï, officier Chinois, ſe crut obligé de les aller trouver pour les raſſurer : il fut ſuivi d'une vingtaine de cavaliers, & paſſa quelques nuits dans leurs tentes, pour mieux les tranquilliſer. Li-hien lui écrivit de ne point ſe fier à la bonne foi de ces Tartares, & Tchang-yueï lui fit la réponſe ſuivante.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
710.
Hiuen-tsong.

« Ma chair n'est point la chair d'une chevre sauvage ; quoi-» qu'il arrive, je ne crains point qu'on la mange. Mon sang » n'est point comme celui d'un cheval sauvage ; je ne crains » pas non plus qu'on le boive. C'est dans cette occasion, ou » jamais, que je dois exposer ma vie pour le service de mon » prince ».

Cette réponse, qu'il eut soin de faire courir parmi ces Tartares, les rassura entiérement, & ils ne pensèrent qu'à vivre en paix & à se tenir dans la soumission qu'ils devoient à l'empereur.

Ouang-tsiun qui savoit que Pi-kieï-ko-han vouloit faire des courses en Chine, conçut le dessein de le détruire. Il demanda en conséquence l'agrément de la cour pour engager les *Pa-si-mi*, Tartares du nord, & les *Ki-tan* qui sont à l'est, à joindre leurs troupes aux siennes, afin d'aller vers la rivière Hi-lo-choui faire la guerre à Pi-kieï-ko-han. Ce *Ko-han*, qui avoit des espions auprès de Ouang-tsiun, en fut aussi-tôt averti, & parut consterné de la tempête qui le menaçoit. Le vieillard Tun-yu-kou le rassura, en lui disant que les *Pa-si-mi*, qui sont au pays de Pé-ting, étoient trop éloignés des *Ki-tan* pour que le projet de leur jonction pût réussir ; que d'ailleurs les *Pa-si-mi* étoient de mauvais soldats, & que Ouang-tsiun-tchin & Tchang-kien-tchin ne s'accordant point ensemble, il y avoit grande apparence que le premier n'obtiendroit point l'agrément de la cour ; alors que si les *Pa-si-mi* venoient seuls, il étoit certain qu'il les battroit. En effet, sur le premier avis que leur donna Ouang-tsiun de son dessein, les *Pa-si-mi* sortirent de leur pays & s'avancèrent du côté des *Tou-kiueï*. A l'égard des *Ki-tan*, ils restèrent tranquilles chez eux, de sorte que les *Pa-si-mi* voyant que Ouang-tsiun ne paroissoit point non plus, ils s'en retournèrent.

Pi-kieï-ko-han

Pi-kieï-ko-han vouloit aller tomber ſur eux & les troubler dans leur retraite, mais le vieillard Tun-yo-kou l'en empêcha, en lui repréſentant qu'ils étoient à plus de mille *ly* de leur pays, & que ſi on les attaquoit, ils ſe défendroient en déſeſpérés ; il lui conſeilla plutôt de ne pas paroître vouloir les inquiéter, mais de les faire ſuivre de près par une partie de ſes gens, & d'aller avec l'autre leur couper le chemin de Pé-ting s'il vouloit s'aſſurer de la victoire. Pi-kieï-ko-han ſuivit ce conſeil ; il détacha une partie de ſes gens pour aller à Pé-ting, & lui, avec le gros de ſes Tartares, ſe mit à pourſuivre les *Pa-ſi-mi*. Il les harcela durant tout le chemin les battant en pluſieurs rencontres, & il les inquiéta ſi fort, que lorſqu'ils approchèrent de Pé-ting ils ſe ſéparèrent pour s'enfuir dans leur pays ; mais ils trouvèrent les Tartares de Pi-kieï-ko-han qui les arrêtèrent & les mirent entre deux feux : ils furent preſque tous faits priſonniers.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 720. *Hiuen-tſong.*

Après une victoire ſi complette, Tun-yo-kou fit retourner Pi-kieï-ko-han ſur ſes pas, pour entrer dans le pays de Léang-tchéou, en Chine, par le chemin de Tchi-ting, où il battit les troupes Chinoiſes que Yang-king-chou lui oppoſa. Il y fit un butin conſidérable, & ſe retira dans ſon pays. Ces expéditions lui donnèrent une ſi grande réputation, que tous les Tartares de Mé-tchou-ko-han le ſuivirent. Alors voyant ſa puiſſance accrue au point de ne rien craindre, il envoya une ambaſſade à l'empereur pour lui propoſer une paix ſolide & durable. L'empereur lui fit cette réponſe :

« Lorſque la Chine fait alliance avec les étrangers, ce n'eſt » que dans la vue de maintenir la paix & l'union qui doit » régner entre des voiſins. Mé-tchou-ko-han, prince ſans » parole & ſans foi, malgré les traités, eſt venu inquiéter

721.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 721. *Hiuen-tsong.*

» nos frontières, & s'est fait charger de malédictions par les » peuples ; aussi le Tien irrité l'a-t-il fait tomber, & a permis » qu'on lui coupât la tête. Vous, *Ko-han*, il semble que vous » vouliez marcher sur ses traces : vous entrez sur nos terres » de Kan-tchéou & de Léang-tchéou ; vous y commettez les » plus grands désordres, & vous m'envoyez ensuite une » ambassade pour me demander la paix. Mes bienfaits, sem- » blables au ciel qui couvre tout, & à la mer qui renferme » tout dans son sein, ne me permettent pas de ressentir les » torts passés : si vous avez un cœur droit & sincère, vous » devez chercher votre bonheur & penser à une paix cons- » tante ; que sert de fatiguer vos troupes à exercer un affreux » brigandage & à ruiner les peuples ? Cependant si vous » revenez encore dans mes états, je vous avertis que vous me » trouverez préparé à vous en faire repentir ».

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A cette occasion, le président du Tribunal des mathématiques représenta à l'empereur que le calendrier avoit besoin d'être réformé, parce que plusieurs éclipses de soleil, qui, suivant le calcul du tribunal, auroient dû paroître, s'étoient trouvées fausses. L'empereur en donna la commission à un certain *Ho-chang*, appellé Y-hing, qui passoit alors pour un habile mathématicien, & qui l'étoit en effet ; il fit faire un *gnomon* de huit pieds de haut, & le donna à Nan-koan-yueï, qu'il envoya dans le Ho-nan & le Ho-pé pour prendre à midi, au temps des solstices, l'ombre du soleil, & la nuit l'élévation de l'étoile polaire au-dessus de l'horizon. Il fit sa première observation à Yang-tching (1), & trouva qu'au solstice d'été l'ombre étoit

(1) Teng-fong-hien du Ho-nan.

d'un pied quatre pouces & presque huit lignes, & que la nuit, la plus haute élévation de l'étoile polaire étoit de trente-quatre degrés & $\frac{10}{4}$ parties d'un degré. A Lang-tchéou, vers le midi de Yang-tching, l'ombre du soleil, à midi, étoit d'un pied sept pouces sept lignes, & l'élévation de l'étoile polaire, de vingt-neuf degrés & demi; à Tsiun-y, qui est au nord de Lang-tchéou, l'ombre méridienne se trouva d'un pied & un peu plus de cinq pouces, & l'étoile polaire de trente-quatre degrés & huit lignes; à Yu-tchéou, plus septentrional, l'ombre méridienne étoit de deux pieds deux pouces neuf lignes, & la hauteur de l'étoile polaire de quarante degrés: ainsi dans la distance de trois mille six cens quatre-vingt-huit *ly* & neuf *pou* ou *pas*, la différence de l'ombre se trouvoit être d'un pied cinq pouces trois lignes, & celle de l'élévation de l'étoile polaire, de dix degrés & demi. Poussant ensuite vers le midi jusqu'à Kiao-tchéou, l'ombre qui alloit du côté du midi au solstice d'été se trouva être de trois pouces & trois lignes. Là, en observant du côté du midi, il vit au-dessus de l'étoile *Lao-gin* plusieurs étoiles, auxquelles les anciens n'ont point donné de noms; elles peuvent être éloignées du pôle du midi à-peu-près d'une vingtaine de degrés.

L'année suivante, Mou-kin-mang, roi de Siao-pou-liu, à l'ouest de la Chine, se sentant fort pressé par l'armée des *Tou-fan* qui l'assiégeoit dans sa capitale, envoya un courier à Tchang-tsong, commandant des troupes impériales du côté de Pé-ting, pour lui demander quelque secours. Tchang-tsong, sans attendre l'ordre de la cour, qui seroit venu trop tard, lui envoya quatre à cinq mille Tartares & Chinois d'élite sous la conduite de Tchang-sé-li, le meilleur de ses officiers. Tchang sé-li battit les *Tou-fan*, & les contraignit de se retirer chez eux fort maltraités. 722.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 723. Hiuen-tsong.

L'année d'après, l'empereur fit la visite de quelques provinces du nord, & commença par Lou-tchéou, pays originaire de sa famille, où il fit quelque séjour ; il l'exempta de tout impôt pour cinq ans, afin de faire connoître qu'il n'oublioit pas sa patrie, & qu'il vouloit lui donner des marques signalées de sa bienfaisance. De-là il fut à Ping-tchéou, à qui il rendit son ancien nom de Taï-yuen, & en considération de son antiquité, il lui donna le titre de *Pé-tou* ou *Pé-king*, c'est-à-dire, de cour septentrionale, en lui accordant des priviléges, dont il voulut qu'elle jouît dès ce moment : ensuite il reprit la route de Tchang-ngan, la cour occidentale, où il arriva vers le milieu de la troisième lune.

724.

L'empereur, en partant pour le pays de Lou-tchéou & de Ping-tchéou, avoit envoyé Tou-sien en Tartarie vers les *Tou-ki-chi*. Ces Tartares craignant qu'à son retour il ne fît à l'empereur quelque rapport désavantageux, lui portèrent une quantité d'or & d'argent pour se concilier sa bienveillance. Tou-sien refusa ces présens ; mais comme on lui dit qu'il n'en falloit pas davantage pour révolter l'esprit de ces Tartares, qui le soupçonneroient de quelque mauvaise intention contre eux, il reçut ce qu'ils lui avoient apporté, & le fit enterrer dans le logement qu'on lui avoit donné. Sa commission finie il partit, & laissa une lettre, dans laquelle, après avoir remercié ces Tartares de leur générosité, en faisant un éloge magnifique de leur nation, il les avertit du lieu où il avoit fait enterrer leurs présens. Ces Tartares, étrangement surpris, coururent après lui pour l'obliger à les reprendre, mais ils ne purent l'atteindre. A son retour à la cour, l'empereur instruit de son désintéressement, le renvoya en qualité de commandant à Ngan-si.

Comme l'impératrice Ouang-chi n'avoit point d'enfans,

Ouang-cheou, frère aîné de cette princeſſe, fort adonné à la ſecte de *Foé*, craignit que ſa famille ne tombât : il fit venir un *Ho-chang*, appellé Ming-ou, qui lui promit que s'il vouloit faire avec lui certains ſacrifices aux pôles du nord & du ſud, l'impératrice auroit bientôt un prince. Ming-ou fit prendre un grand pieu (de l'eſpèce de bois qu'on dit attirer le tonnerre), ſur lequel il écrivit les noms du ciel, de la terre & de l'empereur, & fit tous les autres préparatifs néceſſaires dans le plus grand ſecret, afin que l'empereur n'en ſût rien.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 724. *Hiuen-tſong.*

Mais, quelques précautions qu'ils priſſent, ce prince en fut informé avant l'exécution, & il entra dans une ſi grande colère, qu'après avoir caſſé Ouang-cheou de tous ſes emplois, & l'avoir réduit au rang du ſimple peuple, il lui fit faire ſon procès & le fit mourir ; il épargna les jours de l'impératrice, mais il la fit deſcendre du rang de princeſſe à celui de ſervante. Elle en fut ſi pénétrée, qu'elle mourut de chagrin peu de temps après. A l'égard du *Ho-chang* Ming-ou, il fut mis en pièces au milieu des rues. Les femmes du palais, que l'impératrice traitoit avec douceur, furent inconſolables de ſa diſgrace & de ſa perte. Leur affliction fit repentir l'empereur d'avoir été ſi violent, d'autant plus que pluſieurs perſonnes aſſuroient qu'elle n'avoit eu aucune part aux pratiques ſuperſtitieuſes de ſon frère. A la onzième lune, ce prince partit pour la cour d'orient ; ſon deſſein étoit d'aller à la montagne Taï-chan, & de viſiter les provinces orientales.

725.

Tchang-yueï, commandant ſur les frontières, craignit que les *Tou-kiueï* ne profitaſſent de l'abſence de ce prince pour venir faire des courſes. Il propoſa d'augmenter les troupes des limites, afin d'être en état de les repouſſer. L'affaire miſe en délibération au tribunal de la guerre, on jugea qu'il valoit mieux envoyer

De l'Ere Chrétienne. Tang. 725. Hiuen-tsong.

une ambaſſade au *Ko-han* des *Tou-kiueï*, pour répondre à celle qu'il avoit envoyée auparavant, que d'augmenter les troupes ſur les frontières pour ne pas leur donner de l'ombrage : Yuen-tchin fut chargé de cette commiſſion. Cet ambaſſadeur fut d'abord aſſez bien reçu, mais un jour qu'il étoit avec un *Siao-cha*, un *Kiué-té-lé* & un *Tun-yo-kou*, ces officiers Tartares lui dirent que les *Tou-fan*, quoique mépriſables & ſans politeſſe, de même que les *Ki-tan*, jadis les eſclaves des *Tou-kiueï*, avoient cependant fait alliance avec l'empereur, & obtenu en mariage des princeſſes de ſon ſang, tandis qu'on avoit refuſé cette faveur aux *Tou-kiueï*. Que ce mépris ne pouvoit manquer de leur être ſenſible & les empêcher d'avoir jamais la paix avec ſon maître. Yuen-tchin, embarraſſé de leur répondre, ne ſe tira d'affaire qu'en leur promettant qu'à ſon retour à la cour il agiroit fortement en leur faveur, & qu'il pouvoit les aſſurer d'avance que l'empereur leur donneroit toute la ſatisfaction qu'ils deſiroient. Sur cette promeſſe, Siao-cha le fit accompagner par Aſſé-té-kié-li-ſa, un de ſes premiers officiers, que l'empereur combla de préſens & d'honneurs, mais il le renvoya ſans avoir rien conclu ſur l'alliance qu'il étoit venu demander.

726.

L'année ſuivante, l'empereur fit faire le dénombrement des familles de l'empire qui n'étoient point employées à ſon ſervice ou à celui de l'état, & on trouva qu'il y avoit ſept millions ſoixante-neuf mille cinq cens ſoixante-cinq familles Chinoiſes, qui faiſoient en tout quarante-un millions quatre cens dix-neuf mille ſept cens douze perſonnes.

A la dixième lune, les envoyés du royaume de Hé-choui-mo-ho, ou *de la rivière noire*, arrivèrent à la cour pour payer le tribut. Ce royaume eſt ainſi appellé du nom d'une rivière

qui coule dans des ſables noirs, & qui conſerve fort loin cette couleur. Il étoit autrefois aſſez grand & dépendoit de la Corée, au nord de laquelle il eſt ſitué. Dans la ſuite il fut diviſé en deux parties, l'une fut appellée Hé-choui-mo-ho, ou ſimplement Hé-choui, & l'autre Pou-haï. Ou-y, roi de ce dernier, ayant appris que celui de Hé-choui n'avoit envoyé payer tribut à la Chine que dans le deſſein de lui enlever ſes états avec une ſi puiſſante protection, réſolut de le prévenir & de lui déclarer la guerre. Pour cet effet il raſſembla toutes ſes troupes, & ordonna à Men-y, ſon fils, d'entrer à leur tête ſur les terres de Hé-choui. Men-y refuſa, perſuadé, dit-il à ſon père, que cette entrepriſe ne ſerviroit qu'à accélérer leur perte. Le roi s'obſtinant à le vouloir, Men-y fit ſemblant d'obéir, mais il abandonna les troupes qu'on lui avoit données à commander, & ſe réfugia auprès de l'empereur.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 726. *Hiuen-tſong.*

Ou-y, furieux contre ſon fils, écrivit à l'empereur pour lui demander de le faire mourir comme un traître & un fils déſobéiſſant : l'empereur l'envoya ſecrétement dans le pays de Ngan-ſi, enſuite il répondit au roi Ou-y qu'il l'avoit exilé à Ling-nan. Ou-y, qui ſut que l'empereur l'avoit fait évader, lui fit dire qu'un grand prince tel que lui devoit montrer de la droiture & de la bonne foi envers tout le monde, & ſurtout à l'égard des princes étrangers ; & qu'il étoit indigne de lui de le tromper de la ſorte. L'empereur, confus, ne voulant pas paroître avoir dit un menſonge, fit avertir Men-y d'aller à Ling-nan, où il ne fit aucune difficulté de ſe rendre, perſuadé qu'il y ſeroit auſſi en ſûreté qu'à Ngan-ſi.

727.

Les *Tou-fan* étoient parvenus à un ſi haut degré de puiſſance, qu'ils crurent pouvoir entièrement ſe ſouſtraire de la dépendance de la Chine ; les lettres mêmes que leur roi écri-

voit à l'empereur étoient d'un style si arrogant, qu'il résolut de l'humilier : il nomma pour cette expédition Ouang-kiun-tcho, brave officier, mais de peu de tête. Lorsqu'il fut sur le point d'arriver sur les frontières, les *Tou-fan* entrèrent sur les terres de Kan-tchéou, où ils firent un butin immense & se retirèrent. Ouang-kiun-tcho pressa sa marche, & les atteignit à l'ouest de Tsing-haï ; il fit passer son armée sur la glace, & fut les attaquer du côté du nord : il les battit, & leur prit tout leur bagage, en leur enlevant près de dix mille moutons ou chevaux, & s'en revint tout triomphant.

Le général des *Tou-fan*, plus habile que lui, fut par un autre chemin investir la ville de Koua-tchéou, qu'il prit & y fit prisonnier Tien-yuen, commandant de la place, avec le père de Ouang-kiun-tcho. Ce général, à la nouvelle du siége de Koua-tchéou, avoit fait faire diligence à ses troupes pour aller garder le passage de Yu-men, où les *Tou-fan* ne manquèrent pas d'aller après la prise de Koua-tchéou. Ces Tartares étoient persuadés que Ouang-kiun-tcho viendroit à leur rencontre pour les combattre ; mais voyant qu'il ne se présentoit point, ils lui en firent des reproches comme d'une lâcheté indigne d'un homme qui se glorifioit d'avoir toujours si bien servi son maître : ces reproches ne le firent point sortir ; alors les *Tou-fan*, désespérant de forcer Yu-men, se retirèrent.

Ouang-kiun-tcho, se voyant délivré des *Tou-fan*, se disposoit à rentrer en Chine, lorsqu'il trouva la mort en chemin. Avant que d'aller contre les *Tou-fan*, sur quelques mécontentemens qu'il avoit reçus des quatre hordes Tartares de *Hoeï-hé*, de *Ki-pi*, de *Ssé-kieï* & de *Hou*, il les avoit accusées de rebellion, & l'empereur avoit exilé à Ling-nan plusieurs de leurs officiers, & entre autres Tching-tsong de *Hoeï-hé*. Hou-tchou, de

de la même famille que Tching-tſong, réſolut de s'en venger ſur Ouang-kiun-tcho. Sachant qu'il revenoit de Yu-men, il fut avec une troupe de Tartares ſe mettre en embuſcade dans le territoire de Sou-tchéou, où il l'attaqua bruſquement à ſon paſſage & le tua.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 727. *Hiuen-tſong.*

Lorſque les *Tou-fan* eurent pris Koua-tchéou, ils invitèrent Pi-kia, *Ko-han* des *Tou-kiueï*, à ſe joindre à eux pour faire la guerre à la Chine. Ce *Ko-han*, qui ne voyoit qu'à regret les *Tou-fan* devenir ſi puiſſans, ne leur fit aucune réponſe, & envoya à la cour la lettre qu'il en avoit reçue. L'empereur, pour le récompenſer de ſa fidélité, lui céda la ville de Cheou-kiang-tching : il lui promit de lui envoyer toutes les années pluſieurs dixaines de mille pièces de ſoies, & de faire dans ſon pays la remonte de ſa cavalerie.

L'année ſuivante, le général Tou-pin-ké fut envoyé contre les *Tou-fan*. Comme il ne trouva point de troupes pour l'arrêter, il entra ſans peine ſur leurs terres, & pouſſa juſqu'à la montagne Tien-chan (1), au bas de laquelle ils avoient bâti une ville, qu'ils avoient appellée *Ki-lien*, du nom de cette montagne. Tou-pin-ké entreprit d'en faire le ſiége : les *Tou-fan*, qui ne s'attendoient pas qu'on vînt l'attaquer, n'y avoient laiſſé qu'une foible garniſon ; ainſi Tou-pin-ké n'eut pas beaucoup de peine à la forcer, mais il ſe retira promptement, de peur qu'ils ne vinſſent à lui couper chemin. 728.

Toutes ces tentatives contre les *Tou-fan* aboutiſſoient à peu de choſe : on n'avoit juſqu'ici remporté ſur eux aucun avantage ſignalé qui allât au but que l'empereur s'étoit propoſé de 729.

(1) *Ki-lien-chan*, ou montagne du Ciel. *Ki-lien* & *Tien* ſignifiant l'un & l'autre le *Ciel*.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 729. *Hiuen-tsong.*

les humilier; elles ne servirent au contraire qu'à les rendre plus fiers, & à manifester davantage leur puissance.

L'empereur proposa dans son conseil de leur enlever la ville de Ché-pou-tching, qu'ils avoient prise sur la Chine. Cette place étoit fortifiée de manière qu'elle n'étoit abordable que d'un côté : ils y entretenoient d'ailleurs une forte garnison, qui venoit faire des courses sur les terres de Ho-yeou, & y causoit beaucoup de dégât. Tous les grands furent d'avis de ne pas tenter cette expédition, par la difficulté d'y réussir : le seul Li-oueï, prince de Sin-ngan, fut d'un sentiment contraire, & s'offrit même de l'entreprendre. L'empereur, charmé de le voir entrer dans ses vues, lui donna autant de troupes & d'officiers qu'il voulut, & le fit partir peu de jours après. Les *Tou-fan* vinrent à sa rencontre pour l'arrêter, mais Li-oueï les battit, & s'étant emparé de tous les postes importans par où on pouvoit secourir Ché-pou-tching, il en entreprit le siége, & le poussa d'une manière si vive, que les *Tou-fan* perdirent l'espérance de la sauver. Li-oueï, encouragé par ces premiers succès, pressa les travaux & redoubla ses attaques : il laissa si peu le temps aux assiégés de respirer, que quelques jours après, ayant fait donner un assaut à la place, elle fut emportée. A la suite de cette importante conquête, il s'avança plus de mille *ly* dans le pays ennemi, répandant par-tout la terreur, & faisant fuir tout ce qui se présentoit devant lui. Jamais nouvelle ne causa plus de joie à l'empereur que celle de la prise de Ché-pou-tching & de la consternation des *Tou-fan* devant ses armes victorieuses.

Le premier jour de la dixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

730. Les *Tou-fan*, si mal-menés par le prince Li-oueï, commen-

cèrent à craindre, & envoyèrent une ambaſſade à la cour impériale, pour y demander la paix & une princeſſe en mariage pour leur jeune roi, qui étoit en âge de gouverner. L'empereur, toujours irrité de l'arrogance de leurs lettres, voyant que l'ambaſſadeur ne lui en faiſoit aucune ſatisfaction, lui dit que ſon maître, après lui avoir écrit d'une manière inſolente, auroit dû le charger de lui en faire des excuſes, & qu'il ne pouvoit entendre à aucune propoſition de paix de ſa part, juſqu'à ce qu'il eût réparé cette inſulte. Les grands qui deſiroient la paix prirent la parole & excusèrent le roi Tſan-pou, en diſant qu'il étoit trop jeune pour avoir dicté ces lettres: ils en rejettèrent la faute ſur la cupidité des officiers de ce prince, qui ſans s'embarraſſer ſi leur pays en ſouffriroit, avoient ſans doute cherché à entretenir la guerre, afin d'en profiter pour leur intérêt perſonnel. Les grands repréſentèrent encore à l'empereur l'énormité des dépenſes que la guerre contre les *Tou-fan* avoit occaſionnées; le nombre des ſoldats & des officiers qui avoient péri, & qu'il ne devoit pas écouter ceux qui étoient intéreſſés à faire la guerre, pour avoir occaſion de ſe ſignaler par quelque action d'éclat, ou pour s'enrichir des dépouilles des ennemis. Ils ajoutèrent que la paix eſt toujours avantageuſe à un état, puiſqu'elle ſeule rend les peuples heureux. Ils lui dirent encore que le roi Tſan-pou faiſant les premières avances, c'étoit une marque de ſon humiliation, & qu'il ſeroit aſſez puni en exigeant qu'il ſe ſoumît à payer comme auparavant le tribut & à rendre hommage. L'empereur, perſuadé par ces raiſons, envoya Hoang-fou, Oueï-ming & Tchang-yuen-fang vers le roi de Tou-fan pour conclure avec lui une paix ſolide. Ce monarque les reçut avec diſtinction & accepta les conditions que l'empereur lui faiſoit. A

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 730. *Hiuen-tsong.*

leur retour, il fit accompagner ces ambassadeurs par Lun-ming-si-lieï, prince de sa famille, qu'il chargea de porter ses tributs.

731. L'année suivante, Tsan-pou envoya une nouvelle ambassade à l'empereur, pour chercher la princesse qu'il lui avoit promise, & lui demander en même temps le *Chi-king*, le *Tchun-tsiou* & le *Li-ki.* Yu-hiou-lieï, qui avoit soin de ces livres, lui représenta, à cette occasion, que quoique le prince de Tong-ping fût parent assez proche de la famille des *Han*, cependant ils lui avoient refusé les livres d'histoire qu'il demandoit; qu'à plus forte raison on ne devoit pas en accorder au prince de Tou-fan, ennemi de la Chine, parce que ce seroit lui procurer les moyens d'apprendre la manière de bien gouverner, & lui fournir des armes contre l'empire. Hiuen-tsong, arrêté par cette objection, proposa l'affaire à son conseil, qui fut d'avis de donner ces livres au roi Tsan-pou, afin qu'il pût s'instruire des sages maximes qu'ils renferment, & il décida que non-seulement il n'y avoit point d'inconvénient, mais qu'il étoit même nécessaire de les accorder, afin que ce prince y puisât les grands principes de droiture, de bonne foi & de vertu qu'on doit chercher à faire connoître à tout le monde. L'empereur suivit la décision de son conseil.

732. Lorsque Li-chao-kou, roi des *Ki-tan*, avoit envoyé Ko-tou-kan à la cour impériale y porter son tribut, Li-yuen-hong, qui en avoit soin, le traita avec peu de distinction, & parut même en différentes occasions le mépriser. Tchang-yueï lui en fit des reproches, & lui dit que du caractère dont il connoissoit Ko-tou-kan, adroit & dissimulé comme il l'étoit, il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à se venger du peu d'égards qu'on avoit pour lui. En effet, Ko-tou-kan s'en retourna piqué de ce mépris, & exagéra encore à Li-chao-kou les mauvais

traitemens qu'il avoit reçus ; mais ce roi y paroiſſant peu ſenſible, Ko-tou-kan indigné le tua, & fut ſe donner aux *Tou-kiueï*, avec leſquels il ne reſta pas long-temps. Les *Ki-tan*, qu'il avoit ſu gagner, le rappellèrent bientôt pour le mettre à leur tête, à la place de Li-chao-kou. Il prit poſſeſſion du royaume qu'on lui offroit, & ſe diſpoſa à faire la guerre à la Chine.

Le premier jour de la ſeconde lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Li-oueï, de retour de ſon expédition contre les *Tou-fan*, fut envoyé contre Ko-tou-kan. Il diviſa ſon armée en pluſieurs corps, pour entrer par différens endroits dans le pays des *Ki-tan*, & terminer plus promptement cette guerre. Tchao-han-tchang, qui commandoit une de ces diviſions, rencontra le premier les ennemis, qui à ſon approche parurent prendre la fuite. Ou-tching-ſé, officier général qui avoit autrefois fait la guerre contre eux, avertit Tchao-han-tchang que ce n'étoit qu'une feinte de leur part : mais Tchao-han-tchang, trop confiant dans ſa bravoure, ſe mit à les pourſuivre. Les *Ki-tan* fondirent ſur lui au moment qu'il s'y attendoit le moins, & le battirent ſi complettement qu'il eut peine à leur échapper lui-même.

Ou-tching-ſé, qui connoiſſoit leur manière de combattre, ſe mit à la tête d'un autre corps qu'il amena contre eux, & les battit à ſon tour. Le prince Li-oueï, arrivant ſur ces entre-faites, les fit auſſi charger, & les mena ſi mal que Ko-tou-kan fut obligé de prendre la fuite : il ſe ſauva ſi loin, qu'on ne put ſavoir où il s'étoit refugié. N'ayant plus d'ennemis en tête, Li-oueï reprit le chemin de la Chine avec ſon armée.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 733. *Hiuen-tsong.*

Le premier jour de la septième lune de l'an 733, il y eut encore une éclipse de soleil.

734. Au commencement de l'année suivante, l'empereur fit un voyage à Lo-yang, où il apprit qu'à la seconde lune il y avoit eu un tremblement de terre si violent à Tsin-tchéou, que dans la ville seule il y avoit eu plus de quatre mille personnes écrasées sous les ruines des maisons : il fit partir Siao-song pour aller examiner le dommage & travailler à le réparer.

Ko-tou-kan, de retour dans son pays, depuis sa défaite avoit remis sur pied une armée, & venoit souvent insulter les frontières, sans pouvoir y causer aucun dommage, par la sage conduite de Ouang-cheou-koué qui lui tint toujours tête partout, & rendit ses tentatives inutiles. Ko-tou-kan s'y prit d'une autre manière : il fit semblant de vouloir se soumettre, & envoya un de ses officiers à ce général pour lui en faire la proposition. Ouang-cheou-koué la crut sincère, & chargea Ouang-hoeï d'en arrêter les conditions. Lorsqu'il arriva au camp des *Ki-tan*, Ouang-hoeï connut d'abord que leur roi cherchoit à tromper : il apprit encore qu'il avoit invité les *Tou-kiueï* à le venir joindre, pour entrer ensemble en Chine, & qu'il avoit résolu de le faire mourir lui-même. Ouang-hoeï sut dissimuler : il gagna Ki-ko-tché, grand général de Ko-tou-kan, & l'anima si bien contre son maître, qu'une nuit il força son quartier, & coupa la tête à Kiu-lié, capitaine de ses gardes, & à Ko-tou-kan lui-même : emmenant ensuite ses troupes, Ki-ko-tché vint apporter sa soumission à Ouang-cheou-koué.

Le premier jour de la douzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Les *Tou-kiueï* changèrent aussi de maître. Un des principaux officiers de Pi-kia-ko-han cherchoit depuis long-temps l'oc-

casion de se venger d'une injure qu'il en avoit reçue, & ne trouvant point d'autre moyen, il le fit empoisonner par un certain Tchou de la horde de *Mei-lo*. Cet officier Tartare, pour ôter tout soupçon qu'il y eût aucune part, le pleura plus que tous les autres, & s'employa pour faire reconnoître *Ko-han* Teng-li, fils de Pi-kia; il envoya même à la cour impériale pour faire confirmer son élection.

734. *Hiuen-tsong.*

Le premier jour de la dixième lune intercalaire de l'an 735, il y eut une éclipse de soleil. 735.

Ki-ko-tché après avoir tué Ko-tou-kan & s'être soumis à l'empereur, en avoit reçu pour récompense la couronne des *Ki-tan;* mais il ne la garda pas long-temps. Nié-li, jaloux de sa fortune, sous prétexte de venger la mort de Ko-tou-kan, se fit un parti considérable : il tua Ki-ko-tché & prit sa place. Ce nouveau roi fit demander à la cour impériale son agrément pour le titre qu'il avoit usurpé. L'empereur, ne voulant point recommencer une guerre contre des gens qui lui avoient déja donné assez de peine, considérant d'ailleurs combien il importoit peu à l'empire qui fût leur roi, fit cette réponse à Nié-li : « La barbare coutume que vous introduisez parmi » vous est contre toute justice; Ki-ko-tché étoit votre roi, » vous étiez son sujet, & vous le tuez. Croyez-vous qu'il sera » plus difficile à un autre d'en faire autant à votre égard? » Soyez roi des *Ki-tan*, j'y consens; mais à l'avenir soyez plus » attentif sur vous-même : est-ce qu'on ne doit envisager que » ce qu'on a devant ses yeux »?

Nié-li, qui connoissoit le génie inquiet de sa nation, sentit qu'il n'en seroit considéré qu'autant qu'il les occuperoit à des courses qui leur procurassent quelque butin. Il n'eut pas plutôt reçu la réponse de l'empereur, qu'il se disposa à venir insulter les frontières de la Chine.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 736. Hiuen-tsong.

Tchang-cheou-koué, instruit qu'il se mettoit en campagne, fit marcher contre lui une partie de ses troupes sous les ordres de Ngan-lo-chan; un de ses officiers, qui se laissa battre & perdit presque tout son monde. Tchang-cheou-koué le fit arrêter & l'envoya à la cour pour y être jugé suivant la rigueur des loix. Cependant l'empereur ne voulut pas aller si vîte; il chargea de l'instruction du procès le tribunal de la guerre, dont plusieurs membres furent d'avis de le faire mourir comme un traître qui s'étoit entendu avec les ennemis; mais les autres, considérant les bonnes qualités de cet officier, opinèrent à ce qu'on lui fît grace, & l'empereur la lui accorda.

737. Quoique la Chine & le royaume de Tou-fan fussent en paix, on ne laissoit pas de part & d'autre d'entretenir des troupes sur les frontières, & de s'y tenir sur ses gardes. Tsoui-hi-y commandoit celles de la Chine, Ki-li-siou celles de Tou-fan. Tsoui-hi-y jugeant ces précautions & les dépenses qu'elles occasionnoient inutiles, fit proposer à Ki-li-siou de retirer réciproquement leurs troupes. Le général des *Tou-fan*, quoique persuadé de la droiture de Tsoui-hi-y, hésita cependant, dans la crainte que quelque mal-intentionné ne suggérât à l'empereur de profiter de cette retraite, & que Tsoui-hi-y ne fût rappellé. Cependant comme ce dernier lui garantit sur sa tête la fidélité du traité, Ki-li-siou se rendit. Ces deux généraux jurèrent mutuellement de garder leur parole. Ils immolèrent un chien blanc (1) en signe de leur fidélité à ne point s'atta-

(1) Les victimes qu'on immoloit dans ces sortes de sermens étoient différentes, selon la qualité des personnes; le *fils du Ciel*, c'est-à-dire l'empereur, sacrifioit un bœuf ou un cheval; les *Tchu-heou*, c'est-à-dire les princes des cinq ordres sacrifioient un chien ou un porc; enfin les *Ta-fou* ou les grands mandarins, une poule. *Éditeur.*

quer

quer, & après cette cérémonie, chacun de son côté retira ses troupes.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 737. *Hiuen-tsong.*

Peu de temps après, le roi de Tou-fan fit la guerre à celui de Pou-liu, qui étoit à l'ouest de ses états, & le pressoit si vivement, qu'il eut recours à la Chine. L'empereur envoya ordre au roi de Tou-fan de laisser celui de Pou-liu en paix; mais ce prince, loin d'obéir, continua ses hostilités.

Sun-hoeï, officier de Tsoui-hi-y qui étoit alors à la cour, dit à l'empereur qu'on avoit la plus belle occasion d'humilier les *Tou-fan*, parce que leurs frontières étoient dégarnies, & qu'en prenant les troupes que Tsoui-hi-y avoit sous ses ordres, on entreroit sans peine dans leur pays. L'empereur chargea de cette expédition Tchao-hoeï-tsong, & le fit partir sans délai.

Tsoui-hi-y fit tout ce qu'il put auprès de Tchao-hoeï-tsong pour obtenir le temps d'écrire à l'empereur; mais comme ses ordres étoient positifs, il se mit à la tête des troupes & pénétra jusqu'à l'ouest du lac Tsing-haï, où ayant trouvé Ki-li-siou qui ne s'y attendoit pas, il le battit & le contraignit de s'enfuir, suivi d'un petit nombre de ses gens : cette nouvelle affligea si fort Tsoui-hi-y, qu'il en mourut de chagrin. Les *Tou-fan*, irrités de la surprise, rompirent de nouveau avec la Chine.

Au commencement de l'an 738, ils mirent sur pied une puissante armée, & vinrent tomber sur la ville de Ngan-yong-tching, dont ils se rendirent maîtres. Comme ce poste étoit très-important, les ordres furent aussi-tôt donnés pour la reprendre. L'officier Chinois qui commandoit sur ces frontières n'ayant pu en venir à bout, fit bâtir deux forts autour de la ville pour la resserrer de plus près & empêcher d'y jetter du secours. Les *Tou-fan*, qui ne vouloient pas perdre cette

738.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 738. Hiuen-tsong.

conquête, se mirent en effet en campagne pour la secourir & battirent les Chinois : ils leur enlevèrent tout leur bagage & leur caisse militaire ; outre cela ils s'emparèrent des deux forts qu'ils avoient construits. Ces pertes firent casser le général Chinois, qui en mourut de chagrin peu de temps après.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Sou-lo, *Ko-han* des *Tou-kiueï* occidentaux, dans les commencemens de son règne, s'étoit fait aimer de ses Tartares, parce qu'il leur distribuoit généreusement tout ce qu'ils rapportoient de leurs courses ; mais lorsqu'il eut épousé une princesse de l'empire, il garda tout pour lui, ce qui aliéna si fort ses gens, que Ta-kan, un des *Mou-ho* ou chefs de la

739.

horde *Tou-ki-chi*, entra une nuit dans sa tente & le tua. Il se sauva avec plusieurs de la même horde qui s'étoient donnés à lui. Tou-ho-sien, autrement Ko-tchou, fils de Sou-lo, fut reconnu *Ko-han* à la place de son père.

Ce nouveau *Ko-han*, pour venger la mort de son père, assembla ses Tartares & fut chercher Ta-kan. Celui-ci, qui avoit beaucoup moins de monde que son ennemi, appella à son secours Kouo-kia-yun, commandant Chinois sur les frontières : leurs troupes réunies battirent Tou-ho-sien & le firent prisonnier ainsi que la princesse sa mère. Ils donnèrent au roi de Pa-hanna plusieurs dixaines de mille de ces Tartares qui avoient mis les armes bas. Leur défaite jetta la consternation parmi les *Tou-kiueï* occidentaux.

Jusqu'ici on n'avoit honoré Confucius que du titre de *sage* & de *maître*, & les cérémonies qu'on lui faisoit n'étoient relatives qu'à cette qualité ; l'empereur ordonna qu'à l'avenir on lui donneroit le titre de *prince*, & que les cérémo-

nies qu'on lui feroit feroient conformes à ce titre d'honneur.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 740. *Hiuen-tsong.*

Le premier jour de la troisième lune de l'an 740, il y eut une éclipse de soleil.

Les Chinois ne voyoient qu'avec regret la ville de Ngan-yong-tching entre les mains des *Tou-fan*; ils tentèrent l'impossible pour la leur enlever, & comme ils ne purent y réussir par la force, ils employèrent la ruse & en vinrent à bout. Ils gagnèrent d'abord par des présens quelques *Tou-fan*, qui entrèrent sans aucune difficulté dans la ville & s'y firent un parti assez considérable. Lorsqu'ils se crurent en état d'agir, ils avertirent les Chinois, à qui ils ouvrirent les portes; après quoi, s'étant joints à eux, ils firent main-basse sur tous ceux qui voulurent résister. Au premier mouvement qui se fit dans la ville, les *Tou-fan* accoururent pour la secourir; mais apprenant en chemin que les Chinois en étoient maîtres, ils s'en retournèrent.

L'année suivante, un certain *Tao-ssé*, appellé Tchang-ko, parut à la cour & s'y fit une réputation extraordinaire par les choses étranges qu'il débitoit avec une assurance & une hardiesse qui en imposoient. L'empereur voulut l'entendre: « Rien » n'est plus vrai, lui dit le *Tao-ssé*, que j'ai le véritable secret » de l'immortalité; je l'ai épouvé sur moi-même, car tel que » Votre Majesté me voit, du temps de l'empereur Yao j'étois » président du tribunal qui a soin des ambassadeurs étrangers, » & depuis ce temps-là ma demeure ordinaire a été dans les » montagnes de Hèng-chan, où j'ai mené une vie délicieuse ».

741.

L'empereur, qui jusque-là avoit paru si éloigné des rêveries de cette secte, se laissa persuader par ce *Tao-ssé*, sur la promesse qu'il lui fit de lui donner le secret de se rendre immortel. Peu de temps après, Tchang-ko tomba malade & mourut.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 741. *Hiuen-tsong.*

L'empereur crut qu'il n'avoit fait que changer de corps pour s'en retourner sur ses montagnes, & osa même l'assurer devant ses grands, sans faire attention que du temps de l'empereur Yao il n'y avoit point de tribunal pour recevoir les ambassadeurs étrangers. Cependant comme dans les sacrifices que ces sectaires faisoient, ils brûloient des pièces de soie, des habits riches & des meubles précieux, qu'ils prétendoient être de quelque usage aux esprits, ce prince ordonna qu'à l'avenir on ne les brûleroit qu'en papier; coutume qui se pratique encore aujourd'hui.

Il arriva dans le même temps de grandes dissentions parmi les Tartares *Tou-kiueï.* Lorsque Teng-li-ko-han eut été reconnu, il divisa ses troupes & ses chevaux en deux bandes, qu'il nomma *Cha* de la droite & de la gauche, & les donna à commander à ses deux oncles; mais il s'en repentit bientôt, parce que ces deux généraux s'arrogèrent beaucoup plus d'autorité qu'il ne leur convenoit. Il fit mourir celui de la droite, & prit ses troupes immédiatement sous ses ordres: il voulut en faire de même de celles de la gauche, mais Pan-kiué-té-lé qui les commandoit marcha contre lui & le tua. Kou-tou-cheou profitant de ces troubles, se fit déclarer *Ko-han* par une bonne partie de leurs soldats.

742. Les trois hordes de *Pa-si-mi*, de *Hoeï-hé* & de *Ko-lo-lo* se liguèrent ensemble contre Kou-tou-cheou & le tuèrent: elles choisirent Kieï-tié de *Pa-si-mi* pour *Ko-han*, & Hoeï-hé & Ko-lo-lo pour *Ché-hou* de la droite & de la gauche. Les autres hordes refusèrent de reconnoître Kieï-tié Ko-han, & choisirent le fils de Pan-kiué-té-lé, qu'ils nommèrent Ou-sou-ko-han; mais n'ayant pas mis la Chine dans leurs intérêts, & les autres Tartares ayant eu cette politique, Ou-sou-ko-han fut

obligé de se sauver & de céder la place à son compétiteur.

743. *Hiuen-tsong.*

Le premier jour de la septième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Les *Pa-si-mi*, plus intéressés que les autres à détruire Ou-sou-ko-han, se mirent à sa poursuite, le battirent & le tuèrent. Les *Tou-kiueï* de son parti ne se soumirent pas pour cela, & élurent son frère Ou-sou-ko-han, sous le nom de Pé-meï-ko-han. Le trouble & la confusion qui régnoient déja parmi ces Tartares, ne firent qu'augmenter par cette nouvelle élection. Ouang-tchong, commandant pour la Chine, en profita pour détruire presque les onze hordes de la gauche.

Dans ces entrefaites, les hordes de *Hoeï-hé* & de *Ko-lo-lo* se brouillèrent avec celle de *Pa-si-mi* : elles l'attaquèrent & tuèrent Kieï-tié leur *Ko-han*. Alors les *Hoeï-hé* choisirent pour *Ko-han* Koli-peï-lo de leur horde, & ceux de *Ko-lo-lo* élurent Ko-tou-lo-peï-kieï. L'empereur confirma l'élection de Koli-peï-lo & lui donna le nom de Hoaï-gin-kohan. Il sut si bien gagner les Tartares, qu'en peu de temps il se vit maître de onze hordes. 744.

Ce nouveau *Ko-han* fut chercher son concurrent Pé-meï & le tua : il envoya sa tête à l'empereur. La mort de Pé-meï-ko-han rendit la horde des *Hoeï-hé* si puissante, qu'en très-peu de temps elle se vit maîtresse de tout le pays que les *Tou-kiueï* possédoient auparavant. Hoaï-gin-ko-han ne jouit pas long-temps de la gloire de l'avoir élevé à ce degré de puissance. Il eut pour successeur Mo-yen-tchou, son fils, sous le nom de Kolé-ko-han. 745.

Le premier jour de la cinquième lune de l'an 746, il y eut une éclipse de soleil. 746.

Tandis que les Tartares se faisoient une guerre cruelle & sanglante, l'empire jouissoit d'une paix profonde ; mais le reste

du règne de HIUEN-TSONG fut malheureux, & sa famille se vit sur le point de succomber par la révolte de Ngan-lo-chan.

Ngan-lo-chan, d'une basse extraction, étoit originaire du pays de Yng-tchéou, sur les confins de la Chine du côté du Léao-tong : il s'appelloit d'abord Ya-lo-chan. Sa mère, de la famille des *Ngan*, assez considérable dans sa horde, lui fit changer son nom de *Ya* en celui de *Ngan*, & le fit entrer dans cette famille.

Dans la suite leur horde ayant été détruite, Ngan-lo-chan & Ngan-ssé-chan, fils du chef de cette famille, s'enfuirent en Chine, où Tchang-cheou-koué les reçut, & adopta même Ngan-lo-chan pour son fils, charmé de son courage & de ses belles qualités. Il obtint un petit emploi dans les troupes, d'où il monta en très-peu de temps au grade qu'il occupoit lorsqu'il fut battu par les *Ki-tan*. Ayant obtenu sa grace depuis qu'il s'étoit laissé battre, la fortune lui fut toujours si favorable, qu'il se vit bientôt dans un poste à pouvoir tout espérer. Il avoit su gagner la faveur de l'empereur & des grands, & s'étoit élevé à un des premiers emplois de la guerre, qui lui donnoit beaucoup d'autorité sur les frontières : il avoit encore la permission d'entrer au palais & d'en sortir toutes les fois qu'il vouloit.

Un jour s'entretenant familiérement avec l'empereur, il lui dit : « L'automne dernier, passant par le pays de Yng-tchéou, » ma patrie, j'y vis une quantité prodigieuse de vers qui dévo- » roient les grains dans les champs : le cœur percé de douleur, » je fis préparer une table, sur laquelle je brûlai des odeurs, » & prosterné à terre je fis cette prière : O *Tien !* si tu vois en » moi un cœur capable de manquer de droiture & de fidélité » à l'égard de mon prince, je demande que ce cœur soit

» dévoré par ces vers; mais si jamais je n'oublie les bienfaits » que j'ai reçus de la famille impériale, je te conjure de faire » disparoître tous ces vers. A peine eus-je fini cette prière, » qu'une foule d'oiseaux vint du nord fondre sur eux, & dans » un instant ils furent tous dévorés. Je prie Votre Majesté, » ajouta-t-il, d'ordonner qu'on mette ce trait dans l'histoire ». L'empereur donna en conséquence l'ordre de l'y insérer.

Sous un extérieur de fidélité, le traitre Ngan-lo-chan cachoit un cœur porté à la révolte; il mettoit tout en usage pour persuader l'empereur qu'il étoit le plus zélé de ses sujets & le plus attaché à sa personne. Lorsqu'il étoit employé dans les provinces, il avoit soin de lui envoyer chaque année des animaux rares & extraordinaires, ou des bijoux précieux. A Tchang-ngan, assidu à faire sa cour, il n'étoit occupé qu'à saisir l'occasion de dire à l'empereur quelque chose de flatteur & d'agréable. Comme il étoit fort replet, & qu'il avoit un ventre d'une grosseur extraordinaire, l'empereur lui demanda un jour en riant ce qu'il pouvoit tant y avoir dans ce ventre tartare. « Rien, Sire, lui répondit-il, qu'un cœur plein de zèle pour le service de Votre Majesté ». Cette réponse plut infiniment à l'empereur.

Une autre fois, abordant le prince héritier, comme il ne se mettoit point à genou pour lui parler, ceux qui accompagnoient ce prince lui dirent de le faire: Ngan-lo-chan leur demanda quelle sorte de mandarinat c'étoit que d'être prince héritier. L'empereur, témoin de la question, lui dit: « Le » prince héritier est après moi le maître de l'empire, c'est lui » qui doit me succeder au trône ». « J'avoue, lui répondit » Ngan-lo-chan, que je ne suis qu'un stupide, dont l'esprit » est borné: jusqu'ici je n'ai pas cru avoir d'autre maître que

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
748.
Hiuen-tsong.

» Votre Majesté, & je ne savois pas que le prince héritier » fût le second ». Après cette réponse, il se prosterna jusqu'à terre & le salua. L'empereur, trop prévenu en sa faveur, l'excusa comme un étranger qui ignoroit les usages.

Li-lin-fou, ministre d'état, protecteur de Ngan-lo-chan, n'avoit pas peu contribué à son élévation, & ne travailloit pas moins que lui à tromper l'empereur. Ils avoient tellement fasciné les yeux de ce prince, que les serviteurs les plus zélés & les plus fidèles de la famille impériale ne pouvoient tenter de le détromper, sans s'exposer à se perdre.

Le général Kao-li-ssé vint à la cour, des frontières où il commandoit : c'étoit un des meilleurs officiers de l'empire & des plus attachés aux intérêts de la dynastie régnante. Il étoit si universellement estimé, que le prince héritier l'appelloit son frère aîné, & les grands & le peuple ne lui donnoient point d'autre nom que celui de leur père.

Li-lin-fou & Ngan-lo-chan, dans l'intention de s'en servir pour l'exécution du projet qu'ils méditoient, le firent nommer grand-général & ministre de l'empire : ces honneurs ne diminuèrent rien de sa modestie ni de son affabilité à l'égard de tout le monde, & ses belles qualités lui méritèrent l'estime & la confiance de l'empereur. Ce prince l'ayant consulté sur le dessein où il étoit de se reposer entiérement des soins du gouvernement sur Li-lin-fou, Kao-li-ssé lui dit que de tout temps les empereurs avoient visité en personne les provinces qui leur étoient soumises, sans vouloir s'en rapporter qu'à leurs propres yeux, & qu'il ne devoit pas abandonner à d'autres les rênes du gouvernement, parce que tant d'autorité étoit d'une trop grande conséquence pour le repos de l'état. Cette réponse déplut à l'empereur.

L'an

L'an 749, l'empereur voulut reprendre la ville de Ché-pou-tching, que les *Tou-fan* lui avoient enlevée, & contre laquelle les Chinois avoient fait d'inutiles tentatives : il en donna la commiſſion à Ko-chu-han, avec une armée compoſée de l'élite des troupes. La ſituation de Ché-pou-tching la rendoit d'un difficile accès, & il falloit peu de monde pour la défendre : les *Tou-fan* l'avoient fournie abondamment de proviſions de guerre & de bouche, mais la garniſon en étoit foible. Ko-chu-han, qui quelque temps auparavant avoit été obligé d'en lever le ſiége, fit inveſtir de nouveau cette place, dont il pouſſa les travaux avec beaucoup de vigueur. Les *Tou-fan* le repouſsèrent & ſe défendirent avec une bravoure qu'il ne put lui-même s'empêcher d'admirer. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 749. *Hiuen-tſong.*

Ayant continué ſes attaques pendant plus d'un mois ſans ſuccès, il en fut ſi irrité que s'en prenant à ſes deux lieutenans il vouloit les faire mourir. Ces officiers, ſaiſis de crainte, lui demandèrent trois jours, au bout deſquels, s'ils n'emportoient pas la place, ils conſentoient de mourir. Le général leur accorda ce délai. Pendant trois jours conſécutifs, ſans laiſſer le moindre relâche aux aſſiégés, ils firent donner l'aſſaut avec tant de furie, qu'enfin le troiſième jour la place fut forcée ; mais ce ne fut qu'après y avoir perdu pluſieurs dixaines de mille hommes : de ſorte que de ſoixante mille hommes effectifs dont étoit compoſée l'armée Chinoiſe au commencement du ſiége, elle ſe trouva diminuée de plus de la moitié.

Quoique ce ne fût point la coutume d'élever à la dignité de princes les généraux qui n'étoient pas de la famille impériale, cependant Ngan-lo-chan fut fait prince du premier ordre & gouverneur-commandant de toutes les troupes qui étoient dans le *Ho-pé*, provinces les plus importantes de l'empire par 750.

leur voisinage avec les Tartares. L'empereur lui fit encore construire un hôtel digne du rang où il venoit de l'élever. Il voulut que rien n'y fût épargné pour la magnificence, & il envoyoit souvent des eunuques examiner si l'on exécutoit ses ordres. Lorsque le bâtiment fut achevé, il y fit conduire Ngan-lo-chan par les ministres d'état. Cette installation se fit avec beaucoup de pompe, & les fêtes qu'elle occasionna durèrent plusieurs jours. L'empereur le combla de présens en or & en bijoux, & lui accorda ses entrées au palais, avec la liberté de parler aux reines; liberté dont ce favori abusa sans que l'empereur en prît le moindre ombrage contre lui, quoiqu'on l'accusât assez hautement de le tromper.

Dans ces entrefaites Kao-sien-tchi arriva à la cour, de retour du *Si-yu* où il commandoit & où il s'étoit bien comporté. Chéhou, roi de Tou-ho-lo, qui avoit quelque différend avec celui de Siao-pou-liu, avoit envoyé un de ses officiers à Ché-koué, roi de Kieï-ssé, pour l'engager de se joindre à lui, de même que le roi de Tou-fan. Le roi de Siao-pou-liu apprenant la ligue qui se formoit contre lui, eut recours à l'empereur, qui envoya ordre à Kao-sien-tchi de le secourir. Kao-sien-tchi battit le roi de Kieï-ssé & le fit prisonnier. Ce général, sous prétexte d'entrer en pourparler avec les troupes de Ché-koué, les enleva par surprise, & s'en retourna chargé d'un riche butin en or & en pierreries qu'il offrit à l'empereur. Il ne fit que peu de séjour à la cour, & repartit pour son département sur les frontières du *Si-yu*. A peine y fut-il arrivé, qu'il se vit obligé de prendre les armes contre les royaumes voisins, qui s'étoient unis ensemble pour venger le roi Ché-koué. Lorsque ce prince fut fait prisonnier, son fils se sauva & fut représenter son malheur à ses voisins, qui engagèrent le roi

de Ta-ché à prendre ſon parti. Ces confédérés conçurent le deſſein d'enlever aux Chinois les quatre villes qui leur ſervoient de clefs dans le *Si-yu*.

Kao-ſien-tchi, à la tête de trente mille hommes, fut les chercher pour les combattre : il fit plus de ſept cens *ly* avant que de les trouver; les ayant joints, ſans faire attention à la fatigue que venoient d'eſſuyer ſes troupes dans une ſi longue marche, il voulut leur livrer bataille, mais il la perdit ſi complettement, que preſque tous ſes gens reſtèrent ſur la place, ou furent pris : il fut obligé de s'enfuir, ſuivi ſeulement de quelques ſoldats, & de marcher jour & nuit.

Cette même campagne, les troupes de l'empire reçurent un échec plus terrible du côté du midi. L'année d'auparavant, Ko-lou-fong, roi de Nan-tchao, frontière de Yun-nan, ne pouvant ſouffrir les vols que les Chinois faiſoient ſans ceſſe ſur ſes ſujets, eut recours à la voie des armes pour les repouſſer, & animé par les avantages qu'il eut d'abord ſur eux, il pouſſa plus loin & prit de force la ville de Yun-nan : il tua Tchang-kien-to qui commandoit dans ces quartiers, & obligea trente-deux autres villes à ſe ſoumettre.

Sien-yu-tchong-tong eut ordre de marcher contre lui à la tête de quatre-vingt mille hommes, qui épouvantèrent ſi fort le roi de Nan-tchao, qu'il lui envoya un de ſes officiers offrir de mettre bas les armes & de rendre tout ce qu'il avoit pris. Sien-yu-tchong-tong crut que la néceſſité ſeule engageoit Ko-lou-fong à s'humilier; il refuſa d'écouter ſes propoſitions, & fit marcher ſon armée pour le combattre.

Ko-lou-fong, irrité de ce mépris, anima ſes ſoldats, qui, loin de fuir, allèrent au-devant de Sien-yu-tchong-tong juſqu'à la rivière Si-eulh-ho, où ils ſe battirent avec tant de

bravoure & d'intrépidité qu'ils défirent l'armée Chinoise. Ils ne firent aucun quartier, & tuèrent jusqu'à soixante mille hommes : Sien-yu-tchong-tong échappa lui-même avec peine à ce carnage, en fuyant à toute bride sur un cheval qu'il trouva à propos.

Après une bataille aussi sanglante, Ko-lou-fong sentit bien qu'on ne l'épargneroit pas du côté de la Chine ; ainsi pour se faire un appui il se soumit au roi de Tou-fan, dont les états confinoient aux siens. Le roi de Tou-fan lui donna le titre de *Tong-ti*, ou d'empereur d'orient. Pour justifier sa conduite, Kou-lou-fong fit graver sur une table de marbre les raisons qui l'avoient obligé à prendre les armes pour se délivrer des concussions des officiers Chinois, & fit placer ce monument sur les limites de ses états.

Cette même année, Ngan-lo-chan marcha contre les *Ki-tan* à la tête de toutes les troupes des trois provinces qu'il commandoit, qui formoient une armée de plus de soixante mille hommes. Comme il étoit de la race des *Ki-tan*, il avoit avec lui deux mille cavaliers de cette nation, auxquels il faisoit ordinairement prendre les devans. Dans cette première campagne, il entra fort avant dans le pays des *Ki-tan* sans rien rencontrer, & pénétra plus de mille *ly* au-delà de la rivière de Ping-lou. Les deux mille cavaliers de son avant-garde, sentant renaître dans leur cœur l'amour de la patrie, au lieu de traiter leurs compatriotes en ennemis, se joignirent à eux contre Ngan-lo-chan. Les *Ki-tan*, charmés de ce renfort, prirent aussi-tôt des mesures avec eux pour attaquer l'armée impériale : ils l'attendirent de pied-ferme, & la défirent de manière que Ngan-lo-chan, suivi seulement d'une vingtaine de cavaliers, fut obligé de s'enfuir, rejettant la perte de cette

bataille sur deux de ses lieutenans-généraux, qu'il fit mourir. Ce traitement rigoureux indigna si fort tous ceux qui étoient avec lui qu'ils l'abandonnèrent, de sorte qu'il arriva seul à Ping-lou.

Ngan-lo-chan, outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, chercha tous les moyens d'en tirer vengeance : il écrivit en cour & demanda pour lieutenant A-pou-ssé, prince Tartare des *Tou-kiueï*, qui depuis peu s'étoit donné à l'empereur, & dont il connoissoit la bravoure & l'expérience. Il obtint sans peine ce qu'il demandoit. A-pou-ssé, qui haïssoit Ngan-lo-chan, reçut avec chagrin l'ordre de servir sous lui ; mais voyant bien qu'il étoit inutile de s'excuser, il fut joindre ses Tartares, & au lieu d'aller du côté des *Ki-tan*, il prit la route de Mo-pé & s'en retourna dans son pays. Ngan-lo-chan qui se fioit peu aux troupes qu'il avoit sous ses ordres, voyant la défection d'A-pou-ssé, changea de dessein & remit à un autre temps de prendre sa revanche contre les *Ki-tan.*

Sur la fin de cette année mourut Li-lin-fou : ce fut une perte pour Ngan-lo-chan, mais l'empire y gagna beaucoup. Ce premier ministre, abusant de la confiance aveugle de son maître, avoit disposé des charges & des emplois de l'état, de manière à perdre la dynastie des *TANG*, sans que l'empereur eût le moindre soupçon sur sa fidélité. Il fut remplacé par Yang-koué-tchong. Ce nouveau ministre qui savoit les mauvaises intentions de Li-lin-fou & de Ngan-lo-chan, chercha à désabuser l'empereur sur leur compte. L'entreprise étoit délicate : pour en venir à bout, il commença par se faire une réputation d'équité & de droiture, n'ayant égard qu'au mérite dans la distribution des emplois. Cette conduite lui attira un applaudissement général, & lui concilia l'estime de tout le

De l'Ere Chrétienne. Tang. 753. *Hiuen-tsong.*

monde : on l'élevoit beaucoup au-dessus de son prédécesseur.

Cette première difficulté vaincue, il engagea Ngan-lo-chan à accuser Li-lin-fou de s'être entendu avec le prince Tartare A-pou-ssé pour le faire échouer contre les *Ki-tan*, dans le dessein qu'il avoit de se révolter. Ngan-lo-chan qui n'avoit recherché Li-lin-fou que pour ses propres intérêts, voyant qu'il n'étoit plus, ne se mit pas fort en peine de la reconnoissance qu'il lui devoit ; il l'accusa d'avoir pris des mesures avec A-pou-ssé pour se révolter, & demanda qu'on lui fît son procès après sa mort. L'empereur, sur le témoignage de Ngan-lo-chan, ne douta point que l'accusation ne fût vraie ; il priva Li-lin-fou de tous les titres d'honneur qu'il lui avoit donnés, & envoya sa famille en exil. Plus de soixante mandarins, qu'on supposoit être entrés avec lui dans ce prétendu complot, furent destitués de leurs emplois.

Yang-koué-tchong, satisfait de ces premières tentatives, crut qu'il pouvoit aller plus loin. Il rompit avec Ngan-lo-chan d'une manière qui lui fit croire qu'il étoit informé de ses sentimens : ce général quitta la cour & se retira dans son département. Dès qu'il fut parti, Yang-koué-tchong fit entendre à l'empereur que la conduite de Ngan-lo-chan annonçoit quelque dessein de se révolter ; mais l'empereur prit cela pour une terreur panique de son ministre, & rejetta bien loin ses soupçons.

754. Quelque temps après, Yang-koué-tchong revint à la charge : il proposa à l'empereur de faire revenir Ngan-lo-chan à la cour, dans la persuasion qu'il n'obéiroit pas ; mais il se trompa. Ngan-lo-chan partit au premier ordre qu'il reçut ; & comme il savoit se contrefaire, dès qu'il parut devant l'empereur, persuadé que son rappel étoit l'effet de la haine de Yang-koué-

tchong, il affecta un air pénétré de douleur, & les larmes aux yeux, il lui dit : « Je ne suis qu'un étranger stupide & grossier, » que les bienfaits de Votre Majesté ont élevé au poste où je » suis ; je vois que Yang-koué-tchong ne m'aime pas, & veut » me perdre ». Il accompagna ces paroles d'un torrent de larmes : l'empereur en fut si touché, qu'il vouloit le donner pour collégue à Yang-koué-tchong, & qu'il l'auroit fait si Ngan-lo-chan lui-même ne lui eût fait faire réflexion que ne sachant pas lire, il lui étoit impossible d'occuper cet emploi.

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil annulaire. Trois mois auparavant l'empereur avoit établi le tribunal des *Han-lin*, ou des docteurs du premier ordre.

Cette année, Ko-lou-fong, roi de Nan-tchao, s'étant avancé jusqu'à la ville de Taï-ho-tching (1), vint pour s'opposer à ses entreprises ; mais ce prince s'étant retranché dans son camp, Li-mi ne put l'attirer hors de ses lignes ni l'engager à une action. Le général Chinois, persuadé qu'il le feroit prisonnier, ainsi que toute son armée, le tint en échec dans son camp : il crut par cette manœuvre le lasser & l'obliger à sortir ; mais une espèce de peste qui se mit dans son armée, & qui lui enleva près des deux tiers de ses soldats, le contraignit de se retirer lui-même avec précipitation. Ko-lou-fong sortant alors de ses retranchemens le poursuivit & lui enleva presque tout le reste de ses soldats. Cette guerre si funeste à l'empire depuis son commencement, avoit déja coûté plus de deux cens mille hommes.

Suivant le dénombrement qu'on fit cette année des villes & des familles du peuple, il y avoit trois cens vingt-une

(1) A quinze *ly* au sud de Tali-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 755. *Hiuen-tsong.*

villes du premier ordre, & mille cinq cens trente-huit du second, sans compter les bourgs & les villages, & neuf millions six cens dix-neuf mille deux cens cinquante-quatre familles qui faisoient cinquante-deux millions huit cens quatre-vingt mille quatre cens quatre-vingt-huit personnes.

Ngan-lo-chan, mécontent de Yang-koué-tchong, dans la crainte qu'il ne fît enfin ouvrir les yeux à l'empereur, résolut de ne plus différer l'exécution du dessein qu'il avoit formé depuis si long-temps de se révolter; ainsi dès qu'il fut arrivé dans son gouvernement, il écrivit à la cour pour demander le changement de trente-deux officiers de guerre Chinois, qu'il vouloit remplacer par des officiers étrangers. Cette demande extraordinaire fit connoître aux ministres qu'il étoit sur le point de lever le masque; ils furent au palais pour empêcher l'empereur de lui accorder sa demande. Aussi-tôt que ce prince apperçut les deux ministres, Oueï-kien-sou & Yang-koué-tchong, il leur dit qu'ils venoient sans doute pour lui parler de leurs soupçons contre la fidélité de Ngan-lo-chan. « Il n'y » a plus à douter, lui répondit Oueï-kien-sou, qu'il ne veuille » se révolter; & si Votre Majesté aime ses peuples, elle ne doit » point absolument permettre qu'il fasse ces changemens. Les » Chinois qu'il veut éloigner sont des officiers dont la fidé- » lité & la bravoure lui font ombrage; il craint de ne pouvoir » réussir tant qu'il les aura dans ses troupes: & j'ose le répé- » ter, si Votre Majesté aime ses peuples, elle ne doit point » penser à les changer ». L'empereur demeura quelque temps pensif, & congédia ses ministres avec un visage où la colère étoit peinte. Malgré leurs représentations, il permit à Ngan-lo-chan de faire les changemens qu'il demandoit.

Cependant Ngan-lo-chan rassembloit autant de soldats qu'il en

en trouvoit, & faisoit venir beaucoup de chevaux de Tartarie pour remonter sa cavalerie. Il se cachoit si peu, que plusieurs officiers des provinces voisines en écrivirent à l'empereur. Ces avertissemens l'ébranlèrent un peu, & il envoya ordre à Ngan-lo-chan de venir à la cour, sous prétexte de vouloir donner en mariage à son fils une princesse de son sang ; mais Ngan-lo-chan n'obéit point : alors l'empereur eut quelques soupçons. Dans le même temps un eunuque, qu'il avoit gagné par argent, fut arrêté & avoua leur intelligence. Après avoir fait mourir cet eunuque, l'empereur en envoya un autre à Ngan-lo-chan, sous prétexte de lui porter de sa part quelques présens, mais dans le fond pour épier sa conduite. Ngan-lo-chan reçut cet envoyé avec beaucoup d'orgueil & de fierté, sans se lever de dessus son lit, & sans témoigner le moindre respect pour les présens de l'empereur : il le renvoya sans aucune réponse par écrit, se contentant de lui dire de vive voix, que sur la fin de cette année il iroit à la cour, & qu'alors il remercieroit l'empereur.

Les bienfaits de ce prince l'avoient empêché jusqu'alors de se déclarer ; son intention même étoit de différer jusqu'à sa mort ; mais la crainte que Yang-koué-tchong ne le démasquât, le fit éclater plutôt. Au retour d'un de ses officiers qu'il avoit envoyé à la cour, il supposa que cet officier lui avoit rapporté un ordre secret de l'empereur, par lequel il lui ordonnoit de venir du côté de la cour à la tête de ses troupes, pour mettre à la raison Yang-koué-tchong qui vouloit se révolter. Lorsqu'il montra cet ordre à ses officiers, ils en témoignèrent beaucoup de surprise, sans oser cependant lui faire aucune question à ce sujet.

A la onzième lune de l'an 755, ce rebelle partit de Fan-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 755. *Hiuen-tsong.*

yang à la tête de cent vingt mille hommes effectifs, & prit la route du midi. Comme l'empire étoit en paix depuis long-temps, on y avoit presque perdu l'habitude de manier les armes; ainsi lorsque le bruit de la guerre se répandit, tous les pays voisins de Fan-yang furent dans une étrange consternation : le Ho-pé se soumit à ce rebelle; plusieurs gouverneurs des villes vinrent le reconnoître pour leur maître ; d'autres lui abandonnèrent leurs places, & se laissoient prendre ou tuer sans faire de résistance.

Les nouvelles de la révolte de Ngan-lo-chan arrivoient de tous côtés à la cour, & l'empereur avoit encore peine à les croire. Lorsqu'il ne put en douter, il chargea Fong-tchang-tsing de lever des troupes, & d'aller garder le pays de Ho-yang. Ce général fit tant de diligence, qu'en moins de dix jours il eut une armée de plus de soixante mille hommes. L'empereur nomma Li-yuen, prince de Yong, de sa famille, généralissime de ses troupes, & lui donna Kao-sien-tchi pour lieutenant, avec une armée de cent dix mille hommes. Il fit mourir comme rebelle Ngan-king-tsong, fils de Ngan-lo-chan, qui étoit à la cour.

Ngan-lo-chan passa le Hoang-ho & prit Ling-tchang. Il fut assiéger Tchin-lieou, dont Kouo-na étoit gouverneur. Cet officier ne se voyant pas en état de tenir long-temps, se soumit après quelques jours de siége, avec tous les officiers & soldats de la garnison. Ngan-lo-chan apprenant la mort de Ngan-king-tsong, son fils, en fut si irrité, qu'il les fit tous mourir par représailles. Il eut le front de s'écrier : « Hé ! quel crime ai-je » donc commis pour mettre à mort mon fils » ?

Ce rebelle s'avança ensuite du côté du fort Ou-lao; il y rencontra Fong-tchang-tsing & le battit. Poursuivant sa route, il

marcha droit à Lo-yang. Fong-tchang-tsing, quoique battu, ne voulut point laisser prendre cette ville sans faire quelques efforts pour la secourir. Il fit des recrues, & se présenta pour tenter le sort d'une seconde bataille, qu'il perdit encore : cette dernière défaite fut si considérable, qu'elle le contraignit de s'enfuir vers l'ouest.

La garnison de Lo-yang n'étoit composée que de quelques centaines de soldats commandés par Li-tching & par Lou-y, qui aimèrent mieux mourir pour le service de leur prince, que de se soumettre à Ngan-lo-chan. Ils furent tous passés au fil de l'épée. La prise de Lo-yang fut suivie de celle de toutes les autres villes du Ho-nan. La rapidité de ces conquêtes enfla si fort le cœur de Ngan-lo-chan, qu'il vouloit, sans différer, prendre le titre d'empereur; mais les conseils qu'il tint à ce sujet, avec ses principaux officiers, donnèrent le temps à l'empereur de se préparer à se défendre.

Fong-tchang-tsing, après sa seconde défaite, recueillit les débris de son armée, & fut joindre Kao-sien-tchi, qui étoit dans le pays de Chen : il dit à ce général qu'il avoit éprouvé ce que pouvoient les rebelles; que s'étant battu avec eux, il les croyoit trop forts pour pouvoir leur tenir tête : il lui conseilla de faire garder le fort de Tong-koan, parce que s'ils s'en rendoient maîtres il seroit difficile de sauver Tchang-ngan, & à plus forte raison le pays de Chen. Kao-sien-tchi profita du conseil & s'avança du côté de Tong-koan, qu'il mit en état de défense.

Cependant Ngan-lo-chan détacha Tsoui-kien-yeou, un de ses généraux, avec un corps assez nombreux pour aller camper dans le pays de Chen & y attendre ses ordres. Aux approches de ce général, la terreur qui s'étoit déja répandue fut si grande,

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 755. *Hiuen-tsong.*

que les villes de Lin-ju, de Hong-nong, de Tſi-yn, de Po-yang & de Yun-tchong ſe rendirent ſans coup férir. Tout plioit ſous le joug de Ngan-lo-chan dans les provinces orientales, & il s'en ſeroit rendu maître ſi Li-tchi, prince de Ou, & Li-ſouï, gouverneur de Tſi-nan, tous deux de la famille impériale, s'étoient laiſſés abattre par la défection de preſque toutes les villes; mais ces deux princes ne perdirent point courage: ils prirent les armes, & ranimèrent par leur exemple le zèle de pluſieurs ſerviteurs fidèles des *Tang*, qui ſe joignirent à eux, entre autres Hia-pen, homme de guerre de Chen-ſou, qui s'étant mis à la tête de pluſieurs autres petits officiers & d'un nombre d'habitans qu'il avoit gagnés, tua Tchan-tong, commandant de la ville, qui s'étoit déclaré pour Ngan-lo-chan, & engagea les deux mille ſoldats de la garniſon à ſe ranger ſous les drapeaux de Li-tchi, en faveur de l'empereur.

Lorſque la nouvelle que toutes les villes qui ſont au nord du Hoang-ho s'étoient ſoumiſes à Ngan-lo-chan parvint à la cour, l'empereur s'écria: « Eſt-il poſſible que dans une ſi grande » étendue de pays il ne ſe ſoit pas trouvé un ſeul homme fidèle » à ſon prince »? Peu de jours après, il eut la ſatisfaction d'apprendre que Yen-tchin-king y donnoit des preuves de ſon zèle pour ſon ſervice. Yen-tchin-king étoit un lettré qui avoit ſoin du peuple de Ping-yuen; il n'ignoroit pas les mauvais deſſeins de Ngan-lo-chan, même avant qu'ils euſſent éclaté, & il commença dès-lors à mettre ſa ville en état de réſiſter: il en fit réparer les murailles & nettoyer les foſſés; il eut ſoin de remplir les greniers, & de faire de grandes proviſions d'arcs, de flèches & d'autres armes néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe.

Lorſque Ngan-lo-chan leva l'étendard de la révolte, & qu'il

se saisit des villes du Ho-pé, il méprisa Yen-tchin-king comme n'étant qu'un homme de lettres, ignorant l'art de faire la guerre, persuadé qu'il le réduiroit quand il voudroit ; il ne voulut pas seulement qu'on allât à Ping-yuen, & se contenta de lui envoyer ordre de veiller sur les passages du Hoang-ho. Yen-tchin-king en donna avis à l'empereur par Li-ping, un de ses officiers, en le faisant assurer de son zèle & de sa fidélité.

Yen-tchin-king ne s'en tint pas aux seules promesses ; il engagea ses amis à se joindre à lui, & entre eux tous ils formèrent un corps d'environ dix mille hommes. Il fit savoir aux villes, que la crainte de n'être pas secourues avoient fait prendre le parti de Ngan-lo-chan, qu'ils étoient en état de les défendre ; cette assurance produisit un si grand effet, que de vingt-trois villes du Ho-pé qui s'étoient d'abord soumises à Ngan-lo-chan, dix-sept prirent les armes, & tuèrent les commandans que ce rebelle y avoit laissés. Elles se déclarèrent pour l'empereur, & reconnurent Yen-tchin-king pour leur général, & par ce moyen il se vit à la tête d'une armée très-considérable.

Cette même année mourut Tsan-pou-ki-li-sou, roi de Tou-fan ; son fils Pou-ssi lui succéda.

Ngan-lo-chan, qui se disposoit à aller faire le siége de Tong-koan, changea de sentiment sur les nouvelles qu'il reçut du Ho-pé : il fit marcher son armée du côté de Tchang-chan, où Yen-keou-king, frère de Yen-tchin-king, levoit des troupes contre lui. Comme il en avoit encore fort peu, & qu'il étoit hors d'état de lui résister, lorsqu'il le sut à Keou-tching (1), il sortit de Tchang-chan avec Yuen-li-kien, un de ses officiers, & fut se donner à ce rebelle. Ngan-lo-chan regarda comme

756.

(1) Aujourd'hui Tching-sing-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 756. Hiuen-tsong.

un plus grand avantage pour lui d'avoir Yen-keou-king dans ſes intérêts, que s'il eût gagné une bataille ; il lui fit le plus grand accueil & le combla de préſens. Il le nomma commandant de Tchang-chan & de tout le pays qui en dépendoit ; donnant enſuite quelques mille hommes à un de ſes officiers, pour aller garder le paſſage de Tſing-hing & veiller ſur le pays voiſin, il ſe ſépara d'eux.

Lorſque Yen-keou-king eut quitté Ngan-lo-chan, il dit à Yuen-li-kien, en lui montrant les préſens qu'il venoit de recevoir, & en particulier un habit riche qu'il avoit alors ſur le corps : « Pourquoi porté-je cet habit » ? Yuen-li-kien le comprit ; ces deux officiers examinèrent les moyens d'augmenter leurs troupes, & de ſe mettre en état de faire la guerre à Ngan-lo-chan. Ils parvinrent à faire entrer dans leur plan pluſieurs commandans des villes juſqu'à Taï-yuen, & de le faire ſavoir à Yen-kin-tching, qui leur répondit que le plus ſûr pour eux étoit de réunir leurs forces, afin de ſe ſoutenir mutuellement. Yen-keou-king ne fut pas de ce ſentiment, & ſe perdit.

Nieou-jun-jong qui s'apperçut que Yen-keou-king tramoit quelque choſe contre les intérêts de Ngan-lo-chan, lui en donna avis. Ngan-lo-chan envoya ſur le champ ordre à Sſé-ſsé-ming & à Tſaï-hi d'aller faire le ſiége de Tchang-chan. Yen-keou-king qui ne s'y attendoit pas ſi-tôt, & qui n'étoit pas encore en état de ſe défendre, dépêcha un courier à Ouang-tching-yé, qui n'étoit qu'à deux journées de Tchang-chan, pour lui demander du ſecours ; mais Ouang-tching-yé, jaloux de la gloire de Yen-keou-king, le laiſſa dans l'embarras : il décampa & s'éloigna encore plus de Tchang-chan.

Cependant Yen-keou-king ne laiſſa pas de ſe défendre en

brave homme, & ne put être forcé que lorsque les provisions de guerre & de bouche lui manquèrent. Alors accablé par les terribles assauts que lui donnèrent les rebelles, il ne put plus tenir, & la ville fut enlevée. Plus de dix mille hommes périrent dans ces assauts; Yen-keou-king, Yuen-li-kien, & plusieurs autres officiers furent faits prisonniers & envoyés à Ngan-lo-chan, qui s'étoit retiré à Lo-yang, où il tenoit sa cour.

Lorsque Yen-keou-king parut devant Ngan-lo-chan, il lui fit des reproches, & lui dit qu'il n'étoit autrefois qu'un très-petit officier sans appui, que l'empereur, à sa recommandation, avoit avancé jusqu'à le faire général des troupes, grade auquel il n'auroit jamais osé prétendre; & que cependant, par la plus noire ingratitude, il n'avoit pas hésité à se révolter. Yen-keou-king le regardant avec des yeux pleins de colère & de mépris, lui répondit fièrement: « Et vous, qu'étiez-vous » autrefois? un misérable esclave, qui gardiez les troupeaux » d'un Tartare. Comblé des bienfaits sans nombre de l'empe- » reur, vous êtes devenu gouverneur de quatre belles pro- » vinces; aviez-vous sujet de vous plaindre qu'il ne vous aimoit » pas? & cependant, par la trahison la plus affreuse, vous avez » osé prendre les armes contre lui! Pouvez-vous vous justifier » de cette ingratitude? Pour moi, je serai toujours, même » après ma mort, fidèle sujet des *TANG.* Vous m'accusez de » revolte? je n'ai qu'un regret, c'est celui de n'avoir pu vous » mettre en pièces. Misérable esclave, que je ne vois qu'avec » horreur, qu'attends-tu pour me faire mourir »? Ngan-lo-chan, outré de ces reproches, ordonna de l'attacher avec les autres prisonniers à des poteaux, au milieu du pont, & de les faire mourir; ordre qui fut exécuté sur le champ.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 756. *Hiuen-tsong.*

La prise de Tchang-chan fut suivie de celle des neuf villes qui en dépendoient ; il étoit à craindre que Ssé-ssé-ming, profitant de son avantage, ne soumît de nouveau à Ngan-lo-chan les villes du Ho-pé. Pour prévenir cette perte, Li-ouang-pi, que l'empereur avoit fait général de ses troupes dans le Ho-tong, se mit à la tête de dix à douze mille hommes de cavalerie & d'infanterie, tant étrangers que Chinois, & de trois mille arbalêtriers du pays de Taï-yuen : il s'avança du côté du pays de Tchang-chan, où il joignit une bande de soldats qui lui remirent Ngan-ssé-y qu'ils avoient fait prisonnier.

Li-kouang-pi promit la vie sauve à Ngan-ssé-y, s'il lui donnoit un moyen de vaincre les rebelles. Ngan-ssé-y lui répondit que sa cavalerie venant de loin, les chevaux devoient être fatigués, & qu'il doutoit qu'il pût résister à Ssé-ssé-ming s'il le rencontroit dans cet état ; mais qu'il lui conseilloit d'entrer dans Tchang-chan, dégarnie de troupes, & d'y laisser reposer sa cavalerie. Il lui apprit que Ssé-ssé-ming étoit actuellement occupé du siége de Jao-yang, & qu'il devoit s'attendre qu'aussitôt qu'il le sauroit dans Tchang-chan, il ne manqueroit pas de détacher une partie de son armée pour venir l'attaquer : il ajouta qu'il ne devoit pas le craindre, parce que quelque bonne que fût la cavalerie ennemie, elle se décourageoit aisément, & que d'ailleurs il étoit probable que Ssé-ssé-ming seroit obligé de lever le siége de Jao-yang.

Tout ce que Ngan-ssé-y avoit prévu arriva. Dès que Ssé-ssé-ming apprit que les troupes impériales étoient dans Tchang-chan, il fit marcher en avant quelques mille hommes, & peu de jours après il leva le siége de Jao-yang, & vint avec toute sa cavalerie, composée de vingt mille hommes, camper fort près des murailles de Tchang-chan. Li-kouang-pi fit

fit décocher de dessus les murailles, par cinq cens arbalêtriers, une grêle de flèches sur les ennemis, & en même temps il fit sortir mille chevaux, divisés en quatre bandes, qui se soutenant les unes & les autres, firent de si terribles décharges sur les rebelles, que Ssé-ssé-ming fut obligé de se retirer.

Un paysan vint alors donner avis que cinq mille fantassins, venant de Jao-yang, étoient arrivés à Fong-pi, dans le pays de Kieou-men. Li-kouang-pi choisit deux mille hommes d'infanterie & autant de cavalerie, & marcha à petit bruit pour les surprendre. Il arriva au moment que les rebelles étoient occupés à manger ; il les fit charger avec tant de furie, sans faire quartier à personne, qu'ils furent tous tués. Cette nouvelle consterna si fort Ssé-ssé-ming, qu'il se retira dans le pays de Kieou-men, & abandonna absolument celui de Tchang-chan. Sept villes, de neuf dont ce district étoit composé, rentrèrent sous l'obéissance de l'empereur ; il ne resta plus aux rebelles que Kieou-men (1) & Kao-tching (2).

Li-kouang-pi & Ssé-ssé-ming furent plus de quarante jours à s'observer. Ssé-ssé-ming n'osoit attaquer Li-kouang-pi, dont il redoutoit l'habileté, & Li-kouang-pi craignoit la supériorité des troupes de Ssé-ssé-ming ; ainsi ils demeurèrent dans l'inaction jusqu'à ce que Ssé-ssé-ming, par un mouvement qu'il fit faire à ses troupes, lui coupa la communication avec Tchang-chan. Li-kouang-pi, serré de près, dépêcha un courier à Kouo-tsé-y pour l'instruire de l'état où il se trouvoit. Kouo-tsé-y se mit aussi-tôt en campagne avec un corps considérable de troupes, & se rendit par Tsing-hing à Tchang-chan. Ce

(1) Kieou-men étoit à vingt-cinq *ly* au nord-ouest de Kao-tching.
(2) Kao-tching-hien de la dépendance de Tchin-ting-fou de Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
756.
Hiuen-tsong.

fecours obligea Sſé-ſsé-ming de ſe retirer au midi de Kieou-men, & de laiſſer le paſſage de Tchang-chan libre à Li-kouang-pi, de peur de ſe trouver entre deux feux ; mais Li-kouang-pi, par la jonction de Kouo-tſé-y, ſe trouvant avoir une armée de plus de cent mille hommes, n'héſita plus à aller aux ennemis, qu'il força d'en venir à une action générale, & il les battit à plates coutures : Li-li-tſié, un de leurs principaux généraux y fut tué. Sſé-ſsé-ming, avec les débris de ſon armée, ſe retira du côté de Tchao-kiun, d'où Kouo-tſé-y & Li-kouang-pi le chaſsèrent encore : ils prirent la ville, & y firent un butin immenſe.

Animé par ces ſuccès, Kouo-tſé-y, à la tête d'un détachement de cavalerie, ſoutenu par Li-kouang-pi, qui le ſuivoit de près avec le reſte de l'armée, ſe mit à la pourſuite de Sſé-ſsé-ming ; il le battit encore en différentes rencontres, & ne ceſſa de le harceler que lorſqu'il apprit que Ngan-lo-chan lui envoyoit de Lo-yang un renfort de vingt mille hommes, ſous les ordres de Tſaï-hi, indépendamment de trente mille hommes du pays de Fan-yang qu'il avoit ordonné à Nieou-ting-kieï de lui conduire. Alors Kouo-tſé-y jugea à propos de ſe retrancher & d'attendre l'ennemi dans ſon camp.

Sſé-ſsé-ming, avec un ſecours auſſi conſidérable, vint chercher les impériaux juſque dans leur camp ; mais il fut vigoureuſement repouſſé, & perdit beaucoup de monde dans cette attaque. Comme il vouloit ſe retirer, Kouo-tſé-y, à la tête de ſa cavalerie, l'inquiéta ſi fort, que Sſé-ſsé-ming tournant tête revint ſur lui. Kouo-tſé-y rentra dans ſon camp, où il fut à l'abri des inſultes des ennemis ; cependant il les fatigua encore pluſieurs jours de ſuite, ſans leur donner ni jour ni nuit aucun repos : alors les deux généraux de l'empereur

jugeant qu'il étoit temps d'attaquer les rebelles, sortirent de leurs retranchemens, & les firent charger avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en désordre. Ils leur tuèrent jusqu'à près de quarante mille hommes, & n'accordèrent la vie qu'à mille ou douze cens, parce qu'ils étoient las d'égorger. Cette grande action se passa auprès de la montagne Kia-chan (1).

Ssé-ssé-ming s'enfuit du côté de Po-ling, où Li-kouang-pi, qui le suivoit à la trace, l'assiégea. Cette victoire donna tant de réputation aux armes impériales, que plus de dix grands départemens du Ho-pé prirent les armes, & tuèrent les officiers de Ngan-lo-chan qui les commandoient ; ils firent main-basse sur tous ceux qui ne se soumettoient pas & sur leurs familles : cette révolution subite effraya si fort Ngan-lo-chan, qu'il se repentit de s'être révolté. Il accusoit hautement Kao-chang & Yen-tchoang de lui en avoir inspiré le dessein. Il agita dans son conseil s'il n'abandonneroit pas Lo-yang & ne s'enfuiroit pas dans le pays de Fan-yang, où il avoit commencé sa révolte ; mais il ne prit aucune résolution déterminée.

Dans l'état où les deux braves généraux avoient remis les affaires, il auroit été facile de les rétablir entièrement, si l'empereur ne se fût abandonné à un conseil que lui donna Yang-koué-tchong, contre lequel tout le monde crioit : le mécontentement étoit poussé au point que Ko-chou-han, généralissime de l'empereur, qui défendoit le pays de la cour, & empêchoit les révoltés d'y entrer, fut vivement sollicité de demander la mort de Yang-koué-tchong. Ko-chou-han, qui savoit le danger d'en ouvrir seulement la bouche, leur dit qu'ils

(1) A quarante *ly* à l'ouest de Ting-tchéou, de la dépendance de Tchin-ting fou.

vouloient donc, en exigeant de lui cette démarche, le forcer à embrasser le parti des rebelles.

Yang-koué-tchong, qui craignoit la trop grande autorité de Ko-chou-han, fit envoyer un corps de dix mille hommes camper à Pa-chang, & leur donna Tou-kien-yun, une de ses créatures pour commandant, sous prétexte de garder ce poste important, mais dans le fond, pour veiller sur la conduite de Ko-chou-han. Ce général en fut choqué, & se servant de son autorité de généralissime, il envoya ordre à ces troupes d'aller à Tong-koan. Sur le refus que fit Tou-kien-yun d'obéir, il lui fit couper la tête, & il en donna avis à la cour : cet acte d'autorité le fit encore plus craindre de Yang-koué-tchong.

L'empereur informé que Tsouï-kien-yeou, officier des rebelles, étoit campé au pays de Chen avec un corps qui n'alloit pas à quatre mille hommes de mauvaises troupes, envoya ordre à Ko-chou-han d'aller l'enlever, & de s'emparer ensuite des pays de Chen & de Lo. Ko-chou-han écrivit à l'empereur pour lui représenter les difficultés de cette expédition ; mais Yang-koué-tchong, qui vouloit le perdre, pressa l'empereur, qui lui fit expédier un ordre exprès & positif de partir.

Ko-chou-han ne put lire cet ordre sans indignation & sans verser des larmes ; cependant il se disposa à l'exécuter, & fit avancer les troupes impériales, qui rencontrèrent Tsouï-kien-yeou à l'ouest de Ling-pao à la tête d'une armée considérable, appuyée par des bois qu'il étoit impossible de forcer. Comme ses ordres portoient de combattre, il fit attaquer par plusieurs endroits, & fut par-tout repoussé avec une perte considérable ; ce mauvais succès rebuta ses soldats, & les intimida si fort qu'ils se débandèrent presque en même temps de tous côtés : alors Tsouï-kien-yeou tombant sur eux, acheva de remporter

une victoire complette, à la ſuite de laquelle il fut attaquer le fort de Tong-koan, qu'il enleva, & s'ouvrit par-là le chemin de la province de la cour. Ko-chou-han, qui ne s'étoit ſauvé que ſuivi de cent & quelques cavaliers commandés par Ho-hiao-koué-gin, étranger, fut arrêté & mené à Ngan-lo-chan, qui étoit à Lo-yang ; l'accueil qu'il lui fit l'engagea à ſe donner à lui & à ſervir ſous ſes drapeaux.

L'armée impériale battue & diſſipée, le fort Tong-koan pris, rien ne pouvoit plus empêcher les rebelles de venir à Tchang-ngan ; dans cette crainte, l'empereur aſſembla ſes miniſtres pour voir le parti qu'il y avoit à prendre. Yang-koué-tchong propoſa de quitter cette capitale & de ſe retirer dans le pays de Chou. L'empereur, dès le jour ſuivant, ſe mit en chemin pour s'y rendre avec toute ſa cour, & ſe fit eſcorter par toutes les troupes qu'il avoit à Tchang-ngan.

Comme la ſuite de l'empereur étoit nombreuſe, & qu'on n'avoit pas eu le temps de faire les proviſions néceſſaires pour un ſi long voyage, elles manquèrent bientôt ; ainſi lorſqu'on arriva à Ma-oueï, officier & ſoldat tout murmuroit hautement contre Yang-koué-tchong, comme l'auteur principal des malheurs préſens. L'ambaſſadeur du roi de Tou-fan, ſuivi d'une vingtaine de perſonnes, voyant paſſer Yang-koué-tchong, l'arrêta pour lui demander des vivres ; les ſoldats s'écrièrent qu'il complottoit avec les étrangers pour ſe révolter, & ſe jettant ſur lui, ils lui coupèrent la tête, qu'ils expoſèrent ſur un poteau à la vue de tout le monde.

L'empereur, ſenſible à cette violence, n'oſa cependant pas la punir. Il envoya Kao-li-ſsé à Tchin-huen-li, chef de ceux qui avoient tué Yang-koué-tchong pour en ſavoir la raiſon : il répondit qu'ils l'avoient puni parce qu'il vouloit ſe révolter.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 756. *Hiuen-tsong.*

Ce chef des féditieux demanda même avec instance la mort de la reine Yang-koué-feï, comme étant fille de ce rebelle. L'empereur, qui aimoit cette princesse, vouloit la justifier par l'impossibilité où elle avoit été, en demeurant toujours dans l'intérieur du palais, de tremper dans le complot de son père; mais Kao-li-ssé lui fit voir qu'il étoit de la politique de la sacrifier, toute innocente qu'elle étoit, d'après ce qui venoit de se passer sous ses yeux, s'il ne vouloit pas s'exposer à de plus grandes révolutions. Ce prince cédant à la nécessité, remit à Kao-li-ssé la reine Yang-koué-feï, avec l'ordre de la faire étrangler; après quoi il fit venir Tchin-yuen-li & quelques autres, & leur montrant le corps de cette infortunée princesse, il leur dit d'assurer leurs camarades qu'il leur avoit donné satisfaction.

Lorsque l'empereur partit de Ma-oueï, les vieillards du canton l'attendirent sur le chemin pour le presser de rester avec eux. Touché de leur attachement, il chargea le prince héritier de leur répondre, & continua sa route. Ces vieillards se jettant aux pieds du prince, le conjurèrent, puisque l'empereur les refusoit, de se mettre à la tête de leurs frères & de leurs enfans, pour aller reprendre Tchang-ngan & chasser les rebelles: ils lui dirent que s'il les abandonnoit aussi, personne ne défendroit ses peuples, & ils lui demandèrent à qui il en confieroit le gouvernement. Le prince héritier leur répondit qu'il ne pouvoit quitter son père, ni le laisser aller seul dans un pays qui n'étoit pas sans danger. Il ajouta que l'empereur n'étant point instruit de leur bonne volonté, il alloit lui en rendre compte; & comme il se disposoit à prendre le même chemin, Li-tan, prince de Kien-ming, son fils, & Li-fou-koué l'arrêtèrent, en lui représentant que d'abandonner ainsi tout aux rebelles, c'étoit se mettre dans l'impossibilité de recouvrer

la couronne : qu'il donneroit plus de preuves de sa piété filiale en préférant le soin de réunir les esprits, de lever des troupes, de réduire les rebelles, de rendre la paix à l'empire & de rétablir enfin l'empereur sur le trône, que de s'obstiner à le suivre dans un pays dont on pouvoit leur fermer les passages & le mettre par-là dans l'impuissance de rien faire pour relever leur famille.

Les vieillards, charmés de voir que les princes appuyoient leurs sollicitations, les redoublèrent & obtinrent enfin du prince héritier qu'il ne les quitteroit point. L'empereur, inquiet de ne pas le voir arriver, envoya savoir ce qui le retenoit, & quand il en fut instruit, il s'écria : « C'est le Tien qui nous protége »! Il détacha deux mille hommes de sa suite, & fit conduire au prince héritier la moitié de ses chevaux, en recommandant aux officiers de le seconder de tout leur pouvoir. Il vouloit même lui céder l'empire, mais ce prince n'y put jamais consentir.

Lorsque Ngan-lo-chan reçut la nouvelle de la défaite des troupes impériales & de la prise de Tong-koan, il ne voulut point que Tsouï-kien-yeou se pressât d'aller plus loin ; il lui ordonna de s'arrêter à Tong-koan, & dix jours après, il lui envoya un renfort considérable sous les ordres de Sun-hiao-tché. Après leur jonction, ils s'avancèrent du côté de Tchang-ngan, où ils entrèrent sans tirer l'épée. Officiers & soldats tous s'y livrèrent à la plus grande débauche, ce qui donna le loisir à l'empereur d'arriver tranquillement au pays de Chou, & au prince héritier d'aller sans danger à Ping-léang, où il fit quelque séjour.

Tou-hong-tsien, qui commandoit dans le pays de Chou-fang, suivi de plusieurs officiers, vint lui offrir ses services : il lui conseilla de faire alliance avec les *Tou-fan*, & d'aller demeurer

à Ling-ou, parce qu'il y feroit plus en sûreté qu'à Ping-léang; qu'il pourroit de-là inviter les gens affectionnés aux *Tang* à l'y venir joindre, & que le pays de Chou-fang lui fourniroit les meilleurs soldats de l'empire. Le prince se rendit à Ling-ou à la septième lune : à peine y fut-il arrivé, que Tou-hong-tsien le pressa de prendre le titre d'empereur, & comme ce prince refusoit, il lui en fit voir les inconvéniens, sur-tout de la part de ses soldats, originaires du Koang-tchong, qui ne l'avoient suivi jusqu'aux frontières du *Chamo* que dans l'espérance d'acquérir quelque gloire, & que s'ils n'avoient pas celle de le proclamer empereur, ils pourroient se rebuter & se dissiper : qu'ainsi l'intérêt de son auguste famille demandoit qu'il ne fît point évanouir, par trop de délicatesse, les espérances qu'elle avoit de se relever de sa chûte. Tou-hong-tsien & ses officiers revinrent jusqu'à cinq fois à la charge; le prince cédant enfin à leurs instances, accepta la couronne, & donna à son père le titre de *Chang-ouang-tien-ti*, c'est-à-dire, qui est au-dessus de l'empereur.

SOU-TSONG.

Ce prince, à qui on donna dans la suite le nom de Sou-tsong, avoit eu dans sa jeunesse un menin nommé Li-mi, doué de beaucoup d'esprit, qui avoit fait de bonnes études & s'étoit acquis de la réputation : il s'étoit insinué fort avant dans ses bonnes graces; mais Yang-koué-tchong, jaloux de son crédit, le fit éloigner de la cour. Li-mi se tint caché à Yng-yang jusqu'à la mort de son ennemi. Le prince lui fit dire de revenir auprès de lui; il ne put le joindre qu'à Ling-ou, & après qu'il eut été reconnu empereur. La vue de ce favori lui causa

causa une joie inexprimable : il en usoit à son égard avec autant de familiarité que dans sa jeunesse, & même il le consultoit sur toutes les affaires en déférant à ses décisions. Il lui proposa de le faire son premier ministre, mais Li-mi s'excusa d'accepter cet emploi, en lui disant que ses bontés étoient bien plus glorieuses pour lui que les honneurs dont il vouloit le combler.

Lorsqu'on apprit dans les pays de Ho-si & de Ngan-si que le prince héritier étoit arrivé à Ling-ou, & qu'il y avoit été reconnu empereur, on s'empressa à lever des troupes en sa faveur. Li-ssé-yé, accompagné de Touan-siou-ché & de plusieurs autres officiers, lui mena cinq mille hommes du pays de Ho-si, & Li-si-yun, qui étoit à Ngan-si, lui en envoya sept mille de ses meilleures troupes, auxquels il recommanda de servir leur prince avec zèle & fidélité.

Ling-hou-tchao faisoit alors le siége de Yong-kieou pour Ngan-lo-chan. Tchang-siun, qui défendoit cette place, avoit été lié d'amitié avec Ling-hou-tchao ; celui-ci fâché d'être obligé de faire la guerre à son ami, lui demanda une conférence. Tchang-siun, dans l'espérance de l'engager à prendre les intérêts de l'empereur, ne s'y refusa point. Comme ils s'entretenoient des affaires présentes, Ling-hou-tchao lui demanda pour qui il défendoit avec tant d'opiniâtreté cette place : & vous-même, lui répliqua Tchang-siun, qui vous piquiez autrefois de fidélité pour votre maître & le mien, comment pouvez-vous lui faire la guerre aujourd'hui ? Ling-hou-tchao confus de ce reproche, rompit la conversation & se retira.

Au bout de quarante jours de siége, Ling-hou-tchao ayant appris que le père de l'empereur étoit arrivé au pays de Chou, le fit savoir à Tchang-siun. On ignoroit dans la ville ce qu'il étoit devenu, & on ne savoit même pas ce qu'avoit

De l'Ere Chrétienne. *Tang*. 756. *Sou-tsong*.

fait le prince héritier. Six des principaux officiers de Tchang-ſiun vinrent lui repréſenter que puiſqu'il n'y avoit plus d'empereur des *Tang*, il étoit inutile de ſe défendre. Tchang-ſiun leur répondit froidement qu'ils avoient raiſon, & les congédia. Le lendemain ayant fait aſſembler la garniſon, il expoſa à leur vue le portrait de l'empereur. Officiers & ſoldats tous ſe proſternèrent devant & le saluèrent : adreſſant enſuite la parole à ces ſix officiers qui lui avoient conſeillé de ſe rendre, il leur reprocha leur lâcheté & leur ingratitude, & leur fit couper la tête. Elles furent expoſées ſur des poteaux, afin de ſervir d'exemple.

La longueur du ſiége ayant épuiſé ſes proviſions de flèches, il fit faire mille à douze cens hommes de paille, qu'il revêtit d'une toile bleue, ſemblable à l'uniforme des ſoldats, & profitant de l'obſcurité de la nuit, il les plaça au bas des murailles, à la portée des ennemis, qui ne manquèrent pas de faire pleuvoir une grêle de flèches ſur ces mannequins. Tchang-ſiun en retira pluſieurs centaines de mille ; mais les aſſiégeans ayant reconnu leur erreur, ceſsèrent de tirer. La nuit ſuivante, le commandant fit deſcendre de la même manière, dans les foſſés, cinq cens hommes d'élite. Les ennemis, qui les prirent encore pour des mannequins, n'en firent que rire ; mais ces prétendus hommes de paille firent ſur eux une décharge ſi terrible, que la frayeur les ſaiſiſſant, ils mirent le feu à leur camp & ſe ſauvèrent. Les cinq cens ſoldats, animés par le ſuccès de leur ſtratagême, les pourſuivirent l'eſpace de plus de dix *ly*.

Ling-hou-tchao, honteux de s'être ainſi laiſſé ſurprendre, vint avec de nouvelles forces recommencer le ſiége de Yong-kieou. Il demanda à parler une ſeconde fois à Tchang-ſiun. Ce gouverneur s'étant préſenté ſur les remparts, Ling-hou-

tchao lui cria qu'il rendoit à sa bravoure toute la justice qu'elle méritoit, mais qu'il ne pouvoit concilier sa conduite avec la loi du Tien, qui avoit abandonné les *Tang*. « Est-ce à vous, » lui répondit Tchang-siun, qui ignorez la loi des hommes, » de parler de celle du Tien » ? Après ce peu de paroles il se retira ; mais ayant remarqué un peloton d'officiers ennemis, il fit une sortie & en enleva quatorze, en tuant plus de cent de leurs soldats. Ling-hou-tchao désespérant de réussir, leva le siége pendant la nuit, & gagna Tchin-lieou, dans la province de Ho-nan.

Kouo-tsé-y & Li-kouang-pi, toujours fidèles à la famille impériale, craignant que le prince héritier n'eût point assez de troupes pour se soutenir, divisèrent leurs forces pour augmenter les siennes. Kouo-tsé-y lui mena cinquante mille hommes, tandis qu'avec le reste de leur armée Li-kouang-pi demeura pour garantir le Ho-pé des entreprises de Ngan-lo-chan. Kouo-tsé-y arriva à Ling-ou à la huitième lune. Ce renfort ranima le courage des officiers & des soldats qui avoient suivi la fortune du prince héritier, & ne leur permit plus de douter du rétablissement de la dynastie des *Tang*.

L'empereur Chang-hoang-tien-ti informé par son fils de tout ce qui se passoit, conçut les plus grandes espérances de la jonction de Kouo-tsé-y. Il remit le gouvernement au prince héritier, en lui envoyant le sceau & les autres marques de la dignité impériale, se réservant seulement l'examen des affaires après qu'elles auroient été communiquées à son fils.

Aussi-tôt que Ngan-lo-chan sut que ses troupes s'étoient emparées de Tchang-ngan, il s'y rendit, principalement pour faire transporter à Lo-yang des jeux que Hiuen-tsong y avoit établis. Ces jeux consistoient en cent chevaux qu'on avoit

De l'Ere Chrétienne. Tang. 756. Sou-tsong.

dreſſés à faire des tours : ils prenoient avec leurs dents des coupes remplies de vin & les préſentoient aux ſpectateurs. On avoit auſſi inſtruit des rhinocéros & des éléphans à ſaluer & à danſer. L'empereur prenoit un plaiſir ſingulier à ces ſortes de ſpectacles, & Ngan-lo-chan qui l'y avoit ſouvent accompagné, deſiroit depuis long-temps d'en être le maître. Il fit conduire ces animaux par ceux qui dirigeoient les jeux : les habitans de Tchang-ngan, attendris par le ſouvenir du prince qui les avoit fait inſtruire, les virent partir à regret.

Arrivé au lac Ming-pi-tchi (1), Ngan-lo-chan régala ſes principaux officiers, & voulut leur donner le divertiſſement des animaux. A peine fut-il commencé, qu'on entendit un grand nombre des aſſiſtans pouſſer des ſanglots : les muſiciens, touchés de leur triſteſſe, jettèrent leurs inſtrumens à terre, & ſe tournant du côté de l'oueſt, ils ſe mirent à pleurer amèrement. Ngan-lo-chan en fut ſi irrité, qu'il les fit tous mourir ſur le champ.

Les déſordres affreux que Ngan-lo-chan & ſa ſuite commirent dans Tchang-ngan, révoltèrent ſi fort les habitans, que tous les jours on trouvoit de ſes gens morts dans les rues, & même de ſes officiers. Le bruit des bons traitemens qu'on faiſoit à ceux qui ſe retiroient à Ling-ou s'étant répandu dans cette province, on vit le peuple par troupes en prendre la route & ſe battre ſouvent contre les ſoldats de Ngan-lo-chan qui vouloient les forcer à reſter.

Les *Tou-kiueï* de Tong-lo voyoient avec ſatisfaction les troubles qui déſoloient l'empire, & ils cherchèrent à en profiter. L'empereur employa tous les moyens pour ſe les attacher, &

(1) A quarante *ly* au ſud-eſt de Si-ngan-fou.

même plusieurs vinrent le servir ; mais comme leur dessein étoit de secouer le joug de la Chine, ils s'assemblèrent en corps d'armée, au nombre de plusieurs dixaines de mille hommes, & s'avancèrent du côté de Chou-fang dans le dessein de l'enlever. L'empereur envoya Kouo-tsé-y pour leur faire tête. Pou-kou-pin, fils de Pou-kou-hoaï-ngen, chef de ces Tartares, ayant été battu, n'osa s'en retourner, & fut se donner à Ngan-lo-chan ; mais ne s'accommodant pas de son service, il revint peu de temps après dans son pays : son père, indigné contre lui, le tua de sa main. Cette action inspira tant de crainte à ses troupes, qu'elles perdirent entièrement courage, & ne surent plus se battre.

Quoique l'empereur ne manquât pas de monde, cependant pour attirer les Tartares occidentaux à son service, & donner plus de réputation à ses armes, il envoya demander du secours à ceux de *Hoeï-hé ;* il fit encore venir les troupes de Pa-han-na, & fit savoir à toutes les hordes qu'il récompenseroit libéralement ceux qui l'aideroient : tous ces Tartares lui offrirent leurs services.

Le premier jour de la dixième lune de la première année de SOU-TSONG, il y eut une éclipse de soleil.

Pendant que Kouo-tsé-y étoit occupé contre les Tartares de *Tong-lo*, Fang-koan, qui avoit été ministre de l'empereur Hiuen-tsong, & qui l'étoit de SOU-TSONG son fils, demanda le commandement de l'armée, s'engageant de reprendre Tchang-ngan & Lo-yang. L'empereur y consentit, & lui laissa la liberté de choisir ses Lieutenans. Fang-koan étoit un homme de lettres, poli, mais orgueilleux, qui ne pouvoit souffrir les ignorans ni les gens sans éducation : les généraux qui ne savoient pas faire une pièce d'éloquence, & qui n'avoient d'autre habileté que

De l'Ere Chrétienne. Tang. 756. *Sou-tsong.*

celle de battre les ennemis, n'étoient pas de son goût; aussi dans le choix de ses lieutenans, il donna la préférence à Li-y & à Lieou-tchi qui n'avoient jamais été à la guerre, mais qui étoient deux beaux esprits qui avoient passé toute leur vie au milieu des livres le pinceau à la main. Fang-koan, par le conseil de ces deux généraux, voulut faire revivre l'ancienne coutume de combattre sur des chariots de guerre, mêlés parmi l'infanterie & la cavalerie : il en fit faire deux mille, attelés chacun de quatre bœufs, & il se mit en marche dans la persuasion qu'il feroit des merveilles. Lorsqu'il arriva au pays de Hien-yang, il rencontra l'armée des rebelles, commandée par Ngan-cheou-tchong, qui, sans lui donner le temps de ranger ses troupes en bataille, le fit charger avec un bruit effroyable de tambours, qui épouventa si fort les bœufs, qu'il ne fut plus possible de les arrêter. Ces bœufs effrayés portèrent le désordre parmi les chevaux de la cavalerie, de sorte que ce ne fut plus qu'une confusion générale dans l'armée impériale, qui, poussée d'ailleurs par les ennemis, perdit plus de quarante mille hommes, tués ou blessés. Cette perte, qui étoit d'une si grande conséquence pour l'empereur, l'irrita si fort contre Fang-koan qu'il vouloit le faire mourir, & ce ne fut qu'à laprière de Li-mi qu'il lui fit grace.

La victoire remportée par Tchang-siun près de Yong-kieou, le consola un peu de la défaite de Fang-koan. Le brave Tchang-siun, qui s'étoit si bien défendu pendant plusieurs mois de siége, étant informé que les ennemis vouloient lui couper la communication du nord, par où il pouvoit recevoir du secours & des vivres, & qu'ils envoyoient Yang-tchao-tsong occuper ce poste avec vingt mille hommes, résolut de les en empêcher. Après avoir pourvu à la sûreté de la ville, il en

fortit avec presque toute la garnison, à laquelle il joignit une partie des habitans & marcha aux rebelles. Dès qu'il put les joindre, il les fit attaquer par une troupe de ses meilleurs soldats, & se battit avec tant d'opiniâtreté tout le jour & bien avant dans la nuit, qu'il leur tua plus de dix mille hommes & mit le reste en fuite.

A la douzième lune, on vit arriver à Ling-ou le roi de Yu-tien du *Si-yu*, à la tête de cinq mille hommes, qui venoit offrir ses services à l'empereur; il étoit parti de ses états à la première nouvelle qu'il avoit eue de la retraite de Hiuen-tsong, & avoit confié le soin de son royaume au prince Yao son frère. L'empereur le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang, & lui témoigna beaucoup de satisfaction de son zèle. Ce roi, qui s'appelloit Ching, n'imita pas celui de Tou-fan, qui, profitant des malheurs de l'empire, s'étoit emparé des postes où l'on tenoit des troupes sur ses frontières, & de trois villes qui lui fermoient le chemin de la Chine.

Depuis que Ngan-lo-chan s'étoit révolté, il lui étoit tombé une fluxion sur les yeux, qui le rendoit presque aveugle. Cette infirmité le mettoit de si mauvaise humeur, qu'à la moindre faute il faisoit battre cruellement ses officiers, & souvent ils mouroient sous le bâton. Yen-tchuang, quoiqu'un des premiers de sa cour, ne fut pas épargné, non plus que l'eunuque Li-fou-eulh, dont il se servoit pour publier ses ordres : ces mauvais traitemens les indisposèrent vivement contre lui. Peu de temps après, une de ses concubines lui donna un fils, qu'il nomma Ngan-king-nghen, & qu'il résolut de déclarer son successeur au préjudice de Ngan-king-siou son aîné.

Ngan-king-siou, mécontent de cette injustice, s'en plaignit à Yen-tchuang : celui-ci, outré des excès auxquels Ngan-lo-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 756. *Sou-tsong.*

chan s'étoit porté contre lui, anima encore Ngan-king-siou, & lui conseilla de se venger de son père. Ils mirent de leur complot l'eunuque Li-fou-eulh, qui avoit sujet de s'en plaindre.

757.

Au commencement de l'an 757, Yen-tchuang & l'eunuque dirent à Ngan-king-siou qu'il ne falloit plus différer, parce que son père alloit nommer Ngan-king-nghen son successeur, & que si la chose étoit une fois faite, les grands se rangeroient de son côté; qu'alors il seroit difficile de les faire revenir. Ngan-king-siou, pour parer ce coup, n'hésita plus de consommer son crime : il fut arrêté entre eux qu'ils prendroient la nuit suivante. Lorsqu'elle fut avancée, Ngan-king-siou & Yen-tchuang se mirent en sentinelle à la porte de sa tente bien armés, & l'eunuque Li-fou-eulh entrant un poignard à la main l'enfonça dans le sein de Ngan-lo-chan. Ce chef des rebelles se sentant frappé, chercha son sabre, qu'il avoit coutume de mettre auprès de son lit, & ne le trouvant pas, il s'écria qu'il étoit assassiné par des gens de sa maison. Il expira sans proférer d'autres paroles.

Dès la pointe du jour, Yen-tchuang assembla les grands, & leur cachant l'assassinat de Ngan-lo-chan, il leur dit qu'en mourant il avoit déclaré Ngan-king-siou son successeur : il le fit reconnoître en cette qualité par l'assemblée. Ngan-king-siou, adonné aux femmes & au vin, étoit sans esprit & sans éducation, n'ayant d'autre règle que ses caprices : les affaires changèrent entièrement de face entre ses mains.

Les troupes de Ngan-si, de Pé-ting, & celles de Pa-han-na, de Ta-ché & d'autres royaumes étrangers étant arrivées à Léang-tchéou & à Chen-tchéou, l'empereur se rendit à Pao-ting, afin de s'en approcher. Ssé-ssé-ming, le meilleur officier qu'eussent

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 757. *Sou-tsong.*

qu'eussent les rebelles, informé que Kouo-tsé-y étoit allé joindre l'empereur avec l'élite de ses troupes, crut l'occasion favorable pour reprendre le Ho-pé, d'où il avoit été chassé. Il s'empara d'abord de Kieou-men, de Kao-tching, de Tchao-kiun & de Tchang-chan; étant ensuite entré dans le Ho-pé, la plupart des villes qui étoient sans garnisons se soumirent. Li-kouang-pi qui n'avoit que dix mille soldats, ne voulut pas les exposer contre l'armée de Ssé-ssé-ming, qui étoit de plus de cent mille hommes; persuadé qu'il viendroit un temps où il lui seroit aussi facile de reprendre le terrein qu'il perdoit, qu'aux rebelles de s'en rendre maîtres, il se contenta de couvrir Taï-yuen, qui étoit un poste important.

Ssé-ssé-ming regardant sa conquête peu assurée, tant que Taï-yuen ne seroit pas en son pouvoir, fit défiler des troupes pour en faire le siége. C'étoit une ville de quarante *ly* de tour, munie d'une assez bonne muraille, & défendue par des tours & un fossé médiocre: Li-kouang-pi fit faire des fortifications intérieures & construire des machines pour lancer des pierres, dont il fit une grande provision. A l'abri de ces travaux, il se défendit pendant un mois en faisant la guerre comme à l'ordinaire; mais dans cet intervalle, il avoit fait pratiquer des souterrains qui communiquoient hors des murs & du fossé extérieur. Au bout de ce terme, Ssé-ssé-ming fit donner un assaut général à la place. Li-kouang-pi fit alors jouer ses machines, & les pierres écrasèrent les assiégeans, qui furent obligés de reculer. Ceux qui avoient la conduite des mines firent ébouler les terres: les ennemis perdirent beaucoup de monde, & furent contraints de s'éloigner encore plus de la ville. Il périt plus du tiers des troupes commandées pour cet assaut. Li-kouang-pi voyant le désordre où étoient les ennemis, fit sortir

De l'Ere Chrétienne. Tang. 757. Sou-tsong.

cinq mille hommes qui les mirent encore dans une plus grande confusion : ils leur tuèrent ou firent prisonniers plus de dix mille des leurs. On reçut le même jour au camp des assiégeans la nouvelle de la mort de Ngan-lo-chan, avec un ordre de Ngan-king-siou adressé à Ssé-ssé-ming pour aller garder Fan-yang. Ce général laissa la conduite du siége de Taï-yuen à Tsaï-hi-té, que Li-kouang-pi harcela par de fréquentes sorties, & qu'il contraignit enfin à lever le siége, après lui avoir tué plus de soixante-dix mille hommes.

D'un autre côté, Kouo-tsé-y étoit entré dans le Ho-tong, afin de s'ouvrir un chemin pour aller reprendre Tchang-ngan & Lo-yang. Tsouï-kien-yeou, un des généraux des rebelles, étoit chargé de la garde de cette province. Dès qu'il apprit que Kouo-tsé-y venoit l'attaquer, il rassembla toutes ses troupes pour lui en disputer l'entrée ; mais Kouo-tsé-y l'ayant atteint, lui tua quatre mille hommes, & le chassa entièrement de cette province, qu'il soumit à l'empereur.

A la deuxième lune, l'empereur arriva à Fong-siang, presqu'en même temps que les troupes auxiliaires de *Long-yeou*, de *Ho-si*, de *Ngan-si* & des royaumes du *Si-yu*. Les rebelles firent de grands mouvemens, & s'assemblèrent en corps d'armée. Li-mi conseilla à l'empereur d'envoyer les troupes de Ngan-si & celles du *Si-yu* du côté du nord-est sur les limites, & de les occuper à la conquête du pays de Fan-yang jusqu'en automne, que les chaleurs seroient diminuées ; parce que ces troupes venant d'un pays beaucoup plus froid que la Chine, il étoit à craindre que les grandes chaleurs ne les rebutassent. L'empereur donna ses ordres en conséquence.

Fan-yang étoit comme le refuge des rebelles en cas de mauvais succès. Ngan-lo-chan y avoit commencé sa révolte, &

c'eſt là qu'il avoit fait tranſporter toutes les richeſſes de Lo-yang & de Tchang-ngan. Par cette raiſon, Ngan-king-ſiou avoit rappellé Sſé-ſsé-ming de Taï-yuen pour lui en confier la garde; mais ce général, qui avoit la confiance des ſoldats, & fort peu d'eſtime pour ſon maître, charmé d'une commiſſion qui le mettoit en poſſeſſion des principales richeſſes des rebelles, en devint ſi orgueilleux, qu'il ne recevoit plus les ordres de Ngan-king-ſiou, ou ne les exécutoit qu'autant qu'il lui plaiſoit.

L'automne étant venu, l'empereur aſſembla toutes ſes troupes, dans le deſſein d'aller faire le ſiége de Tchang-ngan; il nomma ſon fils Li-chou généraliſſime, & recommanda à Kouo-tſé-y, le premier & le plus habile de ſes généraux, la conduite de cette expédition.

Li-chou ayant fait la revue de ſes troupes, trouva qu'en y comprenant celles de *Chou-fang*, de *Hoeï-hé* & des royaumes du *Si-yu*, l'armée étoit de cent cinquante mille hommes effectifs, auxquels il fit prendre la route de Tchang-ngan. Pour engager les Tartares de *Hoeï-hé* à le ſervir avec plus de zèle, il propoſa à Ché-hou, fils de Hoaï-gin, *Ko-han* des *Hoeï-hé*, qui étoit comme le chef de ces étrangers, de faire entre eux deux une alliance de frères: Ché-hou, ſe ſentant honoré de ce titre, reconnut le prince pour ſon aîné.

Lorſque l'armée arriva ſur les bords de la rivière Li-chouï (1), elle s'y forma en ordre de bataille. Le commandement de l'avant-garde fut donné à Li-ſsé-yé, prince de la famille impériale; Kouo-tſé-y étoit au centre, ayant l'œil à tout, & Ouang-ſsé-li faiſoit l'arrière-garde. L'armée des rebelles n'étoit que de cent mille hommes, commandée par Ngan-cheou-

(1) A cinquante *ly* à l'oueſt de Tchang-ngan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 757. *Sou-tsong.*

tchong, Li-koué-gin, & ce qu'ils avoient de meilleurs officiers: elle vint se poster au nord du camp des impériaux.

Li-koué-gin, pour sonder le terrein, vint insulter l'avant-garde de Li-ssé-yé, qui le repoussa jusqu'à ses retranchemens: les ennemis demeurèrent quelques jours sans rien faire, & sans que l'armée impériale parût se disposer à les attaquer. Les rebelles prenant cette inaction pour foiblesse & pour crainte, mirent un corps de troupes en embuscade à l'est de leur camp, dans le dessein d'y attirer les impériaux; mais les gardes avancées en ayant donné avis à Li-ssé-ye, il envoya Pou-kou-hoaï-nghen avec les troupes de *Hoeï-hé*, qui les surprirent & les tuèrent tous.

Ce premier succès détermina les impériaux à en venir à une affaire générale: le lendemain ils se rangèrent en bataille, & sur le midi Li-ssé-yé, qui avoit les *Hoeï-hé* dans son avant-garde, engagea l'action, qui dura jusqu'à six heures du soir, avec beaucoup de vivacité de part & d'autre. Les rebelles y perdirent plus de soixante mille hommes, & furent obligés de céder le champ de bataille: ils se retirèrent dans Tchang-ngan. Pou-kou-hoaï-nghen jugeant par la perte que venoient de faire les ennemis, qu'ils seroient hors d'état de soutenir un siége, demanda au prince Li-chou quelque cavalerie, lui promettant d'amener prisonniers Ngan-cheou-tchong & Li-koué-gin; mais le prince voulut différer jusqu'au lendemain. On apprit effectivement que ces deux généraux des rebelles s'étoient sauvés précipitamment, & qu'ils étoient sortis de Tchang-ngan, avec leurs troupes, peu de temps après la perte de la bataille. Li-chou entra sans résistance dans cette capitale.

Lorsque l'armée impériale partit de Fong-siang, on promit aux *Hoeï-hé* de leur abandonner toutes les richesses de Tchang-

ngan. Ché-hou somma Li-chou de tenir sa parole ; mais le prince lui représenta qu'en livrant au pillage cette première conquête, ce seroit faire craindre aux autres villes rebelles un sort pareil, & les mettre dans la nécessité de se défendre avec opiniâtreté : cependant comme il avoit besoin du secours de ces étrangers, il promit de leur abandonner le butin qu'on feroit à Lo-yang. Ché-hou se rendit à ces raisons, & consentit à ce que la récompense qu'on leur avoit promise fût différée. Pou-kou-hoaï-nghen eut ordre de conduire ces troupes étrangères & de leur faire prendre la route de Lo-yang : elles allèrent camper à l'est de la rivière Tchen-choui, sans même avoir voulu entrer dans Tchang-ngan, que le prince Li-chou sauva, par ce moyen, du pillage ; ce qui lui fit beaucoup d'honneur.

La nouvelle de la victoire remportée sur les rebelles, causa une joie universelle dans Fong-siang. Les grands, en habit de cérémonie, furent complimenter l'empereur, qui dépêcha un eunuque à son père pour l'inviter à revenir à Tchang-ngan.

Le prince Li-chou sejourna trois jours à Tchang-ngan pour tranquilliser le peuple. Il ordonna les réparations nécessaires au palais, & fit venir des provisions, afin de remettre l'abondance dans le pays. Tandis que ce prince étoit occupé de ces soins, Kouo-tsé-y marcha en avant avec les troupes étrangères & Chinoises. En approchant de Tong-koan, il rencontr quelques détachemens des rebelles qu'il mit en pièces. Il leur tua cinq mille hommes, & fit quelques centaines de prisonniers qu'il envoya à Fong-siang. L'empereur leur rendit la liberté.

Tchang-tong-ju, général des rebelles, ayant ramassé les débris de la bataille de Tchang-ngan, prit un poste avanta-

geux pour couvrir le pays de Chen. Ngan-king-fiou, à qui il fit demander du fecours, fentant l'importance de conferver le pays de Chen, lui envoya toutes les troupes qu'il avoit à Lo-yang & aux environs, fous la conduite de Yen-tchuang. Après la jonction de ce renfort, l'armée des rebelles fe trouva monter à cent cinquante mille hommes, tant cavalerie qu'infanterie.

Kouo-tfé-y les trouvant campés à Sin-tien au pied d'une montagne, les fit attaquer vigoureufement à plufieurs reprifes, & fut toujours repouffé. Les *Hoeï-hé* voyant la difficulté de les forcer en les attaquant de front, firent le tour de la montagne & furent les prendre en queue, tandis que Kouo-tfé-y continuoit de les preffer en tête. Alors faifant une décharge terrible de flèches, ils les rompirent & les mirent en fuite. Les officiers Tartares divifant leurs troupes, les pourfuivirent & leur tuèrent beaucoup de monde. Ngan-king-fiou, irrité de ce fecond échec, fit mourir à Lo-yang une quarantaine d'officiers de l'empereur qui étoient prifonniers de guerre, entr'autres Ko-chou-han, Tching-tfien-li, & le brave Hiu-yuen, qui ne mourut qu'à Yen-ché (1). La perte de cette bataille fut fuivie de la prife de Lo-yang, que Li-chou abandonna aux Tartares pour acquitter fa promeffe.

Kouo-tfé-y, fans perdre de temps, fut foumettre toutes les villes du Ho-nui, qui ne firent aucune réfiftance. Tchin-lieou même fe fouleva contre Yn-tfé-ki, le tua, & vint offrir fa tête

(1) Aujourd'hui Yen-ché-hien, de la dépendance de Honan-fou; l'empereur Ti-ko y tenoit fa cour. Sous Yao, elle devint la capitale de la principauté de *Chang*, que cet empereur donna à Sieï ou Ki, fon frère, pour le récompenfer de fes fervices. Sieï fut la tige des princes, dont Tching-tang, fondateur de la dynaftie des *CHANG*, defcendoit. Voyez Tome I, pag. 37 & 41. *Éditeur.*

à Kouo-tsé-y. Yen-tchuang, qui avoit mérité d'être puni du dernier supplice, pour avoir excité Ngan-lo-chan à se révolter, & Ngan-king-siou à tuer son père, demanda à se soumettre : on lui accorda non-seulement la vie, mais il fut même élevé à un des premiers emplois de la guerre ; exemple pernicieux, qui prouve quelle étoit alors la foiblesse du gouvernement.

Dès que l'empereur apprit la nouvelle de la prise de Lo-yang, il dépêcha un courier à Tching-tou, dans le pays de Chou, pour en donner avis à son père ; il envoya en même temps Oueï-kien-sou & une suite magnifique au-devant de lui, pour l'accompagner jusqu'à Tchang-ngan : lui-même partit de Fong-siang pour s'y rendre, & disposer toutes choses pour l'y recevoir. Les peuples de cette capitale, ravis de voir leurs anciens princes rétablis, ne furent pas plutôt que l'empereur étoit parti de Fong-siang, qu'ils sortirent en foule, & lui témoignèrent tant de joie, que ce prince en fut touché jusqu'aux larmes.

Cependant Ngan-king-siou, qui s'étoit sauvé avec plusieurs officiers de son parti dans le Ho-pé, ne s'y trouva d'abord qu'avec cinq mille hommes ; mais, dans moins de dix jours, les troupes qui lui vinrent de Chang-tang, de Yng-tchuen & de Nan-yang, conduites par Tsaï-hi-té, Tien-tching & Ou-ling-siuen, se montèrent à plus de soixante mille hommes de cavalerie & d'infanterie : ces forces le mirent en état de faire encore de la peine.

Après la prise de Lo-yang, Ché-hou, qui commandoit les Tartares *Hoeï-hé*, quitta l'armée & vint à Tchang-ngan. L'empereur l'envoya recevoir, hors de la ville, par tous les mandarins de lettres & d'armes, & le lendemain il le traita magnifiquement ; il le fit prince du premier ordre, sous le titre de

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
757.
Sou-tsong.

Tchong-y-ouang, & lui promit que chaque année il feroit délivrer à Chou-fang vingt mille pièces de soie à ses Tartares, en reconnoissance des services qu'ils lui avoient rendus dans cette guerre.

A la douzième lune, Hiuen-tsong arriva de Tching-tou à Hien-yang, où l'empereur SOU-TSONG, son fils, avoit envoyé trois mille cavaliers pour l'escorter : il y conduisit ensuite lui-même tout le cortége impérial. Aussi-tôt qu'il apperçut son père, il descendit de cheval, & se mettant à genoux, il le salua. Hiuen-tsong vint à lui, & l'embrassa en versant des larmes de tendresse ; se dépouillant ensuite de l'habit impérial de couleur jaune qu'il portoit, il le donna à son fils, qui ne voulut point le recevoir.

« Le Tien & les hommes veulent que vous soyiez le maître » de l'empire, lui dit Hiuen-tsong, & vous devez vous soumettre : c'est à prendre soin de ma vieillesse que consistent » les devoirs de la piété filiale, & non à refuser une couronne » qui est dûe à vos services & qui ne sauroit plus que m'être » à charge ». SOU-TSONG obéit & fut de nouveau proclamé empereur.

Outre les troupes qui étoient allées joindre Ngan-king-siou, Li-koué-gin, après la perte de la bataille de Tchang-ngan, avoit encore ramassé quelques dixaines de mille soldats, qu'il avoit conduits du côté de Fan-yang. Ngan-king-siou qui craignoit que Sſé-ſsé-ming, dont il n'étoit presque plus le maître, ne devînt trop puissant, fit approcher Asséna-tching-king & Ngan-cheou-tchong avec leurs troupes, & les envoya à Fan-yang, sous prétexte de la mettre plus en sûreté ; mais dans le fond pour avoir l'œil sur la conduite de Sſé-ſsé-ming, & s'opposer à ce qu'il voudroit entreprendre contre ses intérêts.

Keng-

Keng-gin-tchi, officier de Ssé-ssé-ming qui avoit sa confiance, voyant les affaires de Ngan-king-siou en si mauvais état, lui conseilla de se soumettre à l'empereur, comme le seul moyen de les garantir, eux & leurs familles, d'une ruine entière. Ou-tching-yé ajouta : « Ngan-king-siou n'est plus que » comme une goutte de rosée sur une feuille d'arbre, pour- » quoi nous exposer à tomber avec lui »? Après avoir réfléchi quelque temps, Ssé-ssé-ming convint qu'ils avoient raison; mais, dit-il, le pas est glissant, il faut le faire avec prudence. Dans ces entrefaites arrivèrent Asséna-tching-king & Ngan-cheou-tchong avec cinq mille cavaliers, tous gens robustes & soldats aguerris, capables de mettre obstacle au dessein que Keng-gin-tchi avoit proposé. Ssé-ssé-ming prit son parti sur le champ : il invita Asséna-tching-king, & Ngan-cheou-tchong, avec leurs officiers, à un magnifique repas, accompagné d'une grande musique, pendant lequel, suivant les ordres qu'il en avoit donnés, on enleva les cuirasses & les armes des soldats qu'ils avoient amenés; après quoi il fit arrêter tous ces officiers, & envoya Téou-tsé-ngang offrir à l'empereur Fan-yang avec treize départemens, dont il étoit alors maître, & quatre-vingt mille soldats.

Cette soumission arriva à la cour en même temps que celle de Kao-sieou-yen, qui faisoit la même proposition pour les villes dont il étoit gouverneur. L'empereur créa Ssé-ssé-ming prince, sous le titre de *Koué-y-ouang* ou *de prince qui revient à la justice*, & le nomma gouverneur de Fan-yang : il fit partir en même temps Li-ssé-king & Ou-tching-nghen pour aller prendre possession des villes qu'on lui offroit. A peine ces deux généraux furent-ils entrés dans le Ho-pé & eurent-ils publié l'ordre dont ils étoient porteurs, que les villes de Tsang-tchéou, de

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 757. *Sou-tsong.*

Yng-tchéou, de Ngan-tchéou, de Chin-tchéou, de Té-tchéou, de Ti-tchéou, & autres départemens de cette province rentrèrent sous l'obéissance de l'empereur; de sorte qu'à la réserve de Siang-tchéou, tout le Ho-pé se soumit.

758.

L'empire commençant à jouir de la paix, Sou-tsong, qui étoit d'une santé foible & presque toujours malade, pensa à se donner un successeur. L'impératrice Tchang-chi avoit un fils, appellé Li-chao, prince de Hing, sur qui elle tenta de faire tomber le choix. Le prince Li-chou, dont la mère étoit morte, étoit l'aîné des enfans de l'empereur, & outre cela il avoit servi en qualité de généralissime dans la dernière guerre; ses services faisoient incliner l'empereur vers lui : ce prince ne voulant cependant pas se déterminer seul, consulta en secret Li-koué, & lui dit qu'il avoit dessein de nommer le prince Li-chou son héritier, comme étant l'aîné de ses fils, & comme ayant rendu des services importans à l'état. Li-koué se jettant à genou, lui fit une profonde révérence, & répondit que ce choix seroit le bonheur de l'empire. Sou-tsong, sans avoir égard aux sollicitations de l'impératrice, nomma dès le lendemain Li-chou son héritier.

Quoique Ssé-ssé-ming se fût soumis en apparence avec beaucoup de sincérité, cependant Li-kouang-pi étoit persuadé qu'il conservoit toujours un esprit de révolte, qui ne manqueroit pas d'éclater un jour. Pour parer aux suites qu'il craignoit, il s'adressa à Ou-tching-nghen, intimement lié avec lui, & le chargea de veiller sur sa conduite : il écrivit ensuite à l'empereur, pour lui demander des lettres-patentes secretes qui donneroient ordre à Ou-tching-nghen & à Asséna-tching-king d'être attentifs à ses démarches, & l'autorité de l'arrêter s'il étoit nécessaire. L'empereur fit expédier ces lettres, &

manda Ou-tching-nghen en cour, sous un autre prétexte.

Le secret ne fut pas gardé; Ssé-ssé-ming averti de ce qu'on tramoit contre lui, prit ses mesures : il attendit le retour de Ou-tching-nghen, & le fit arrêter avec tous ceux qui étoient entrés dans cette intrigue. Il se saisit de ses équipages, où il trouva les ordres de la cour, avec la lettre que Li-kouang-pi lui avoit écrite. Indigné de cette manœuvre, il assembla ses officiers, ses soldats & le peuple, & se tournant du côté de l'ouest, ces lettres en main, il se mit à genou, & s'écria, comme si l'empereur eût été présent : « Je me suis soumis à Votre Ma-» jesté avec tout ce que j'avois de puissance entre les mains, » qu'ai-je fait depuis pour vous porter à me faire mourir »? Il fit couper la tête à Ou-tching-nghen & à deux cens personnes qu'il savoit avoir trempé dans ce complot, & il en donna avis à la cour.

Cet acte d'autorité consterna l'empereur : dans le conseil qu'il tint à ce sujet, il fut déterminé qu'il falloit éviter la guerre, & qu'il enverroit un eunuque de sa présence à Ssé-ssé-ming, pour tâcher de l'appaiser, en rejettant tout ce qui s'étoit passé sur Ou-tching-nghen. Ssé-ssé-ming ne se contenta pas de cette satisfaction; il demanda qu'on fît mourir Li-kouang-pi, & il écrivit à l'empereur que s'il ne le faisoit pas mourir, il iroit lui-même à la tête de ses troupes à Taï-yuen en tirer vengeance.

Sur la promesse que l'empereur avoit faite au *Ko-han* des Tartares de *Hoeï-hé* de lui donner une de ses filles en mariage, il lui destina la princesse de Ning-koué, & en fit expédier les lettres à ce *Ko-han*, qu'il qualifia de *Yng-ou-oué-yuen-pi-kiaï-kiué-kohan*. Il nomma Li-yu, prince de Han-tchong, & Li-siuen en second pour conduire la princesse. L'empereur

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 758. *Sou-tsong.*

lui-même l'accompagna jusqu'à Hien-yang. Leur séparation ne put se faire sans verser des larmes. « Le bonheur & la » tranquillité de l'empire, dit la princesse à son père, me sont » si chers, que quand il faudroit mourir pour les lui procurer, » je ne me plaindrois pas; ainsi n'ayez aucune inquiétude sur » mon sort ». Ces paroles attendrirent l'empereur au point qu'il ne put rien répondre, & qu'il se retira le cœur serré de tristesse.

Lorsque la princesse arriva près du camp des *Hoeï-hé*, Li-yu prit les devans, & trouva le *Ko-han* dans le fond de sa tente, vêtu d'un habit jaune & assis sur un coussin. Comme Li-yu ne se mettoit point à genoux pour le saluer, le *Ko-han* lui » dit: « L'empereur & moi sommes l'un & l'autre chacun » les maîtres de notre royaume; il y a certains devoirs de » cérémonie que les sujets doivent aux princes, d'où vient » que vous ne les rendez pas »? « L'empereur, mon maître, » lui répondit fièrement Li-yu, pour reconnoître vos services, » vous a accordé une de ses filles en mariage, grace que vous » ne sauriez trop estimer, ni recevoir avec trop de respect; » devenant par cette faveur singulière son gendre, d'où vient » que vous demeurez assis, & que vous ne vous levez pas » pour recevoir les ordres qu'il vous envoie »? Le *Ko-han*, changeant de couleur, se leva & vint prendre avec respect les lettres de l'empereur: le jour suivant, il fit les cérémonies du mariage, déclara *Ko-tun* ou reine la princesse son épouse. Il ordonna à cette occasion de grandes réjouissances dans son camp, & renvoya Li-yu avec trois mille hommes de cavalerie pour aider l'empereur à achever la destruction de Ngan-king-siou.

Ce chef des rebelles, qui s'étoit sauvé à Yé, avoit encore

ſept villes & leurs départemens qui lui obéiſſoient. L'empereur, après tant de guerres, ne reſpiroit que le repos, & perſuadé qu'il ſeroit aiſé de le réduire, ſur-tout après la ſoumiſſion de Sſé-ſsé-ming, il ne s'en inquiétoit pas. Ngan-king-ſiou, de ſon côté, voyant qu'on le laiſſoit tranquille, ſe livroit à ſes inclinations naturelles, & ne penſoit qu'à ſe divertir, abandonnant le ſoin des affaires à Kao-tchang & à Tchang-tong-ju, qui, continuellement oppoſés l'un à l'autre, rendoient les ſoldats & le peuple mécontens. Mais lorſque Sſé-ſsé-ming ſe fut révolté à Fan-yang, dans la crainte qu'il ne vînt à ſe joindre à Ngan-king-ſiou, l'empereur réſolut d'achever de le détruire. Les généraux Kouo-tſé-y, Lou-king, Li-hoan, Hiu-chou-ki, Li-ſsé-yé, Ki-kouang-tchin & Tſouï-kouang-yuen eurent ordre de réunir en corps d'armée les troupes de leurs gouvernemens pour aller contre Ngan-king-ſiou : Li-kouang-pi fut commandé, avec Ouang-ſsé-li, pour faire un camp volant, afin d'aider l'armée en cas de beſoin. Mais de peur de mécontenter Kouo-tſé-y & Li-kouang-pi, qui étoient deux officiers d'une égale réputation, l'empereur ne nomma point de généraliſſime ; il leur donna cependant pour adjoint l'eunuque Yu-tchao-nghen, qui devoit déterminer les opérations, ce qui fit échouer cette expédition.

Kouo-tſé-y partit dès qu'il eut reçu l'ordre de l'empereur, & ayant paſſé le Hoang-ho, il rencontra à Hoa-kia, Ngan-taï-tſing avec un corps des rebelles qu'il battit, & le pourſuivit juſqu'à la ville de Ouei-tchéou, où il l'aſſiégea. Ce fut là que les autres généraux vinrent le joindre avec leurs troupes. Ngan-king-ſiou jugeant qu'après la priſe de Oueï-tchéou, on ne manqueroit pas de venir attaquer la ville de Yé, raſſembla juſqu'à ſoixante-dix mille hommes qu'il avoit encore, & réſolut de

De l'Ere Chrétienne. Tang. 758. Sou-tsong.

tout risquer pour secourir Oueï-tchéou. Kouo-tsé-y, averti qu'il venoit à lui, mit en embuscade derrière un petit tertre trois mille de ses meilleurs arbalêtriers, auxquels il recommanda de tomber sur les ennemis quand ils lui verroient tourner le dos après les avoir attaqués. Effectivement, Kouo-tsé-y, après quelques légères escarmouches, fit mine de prendre la fuite pour attirer Ngan-king-siou auprès de l'embuscade : alors les arbalêtriers sortant de derrière le tertre, décochèrent sur les ennemis une si grande quantité de flèches qu'ils les étonnèrent ; puis fondant avec impétuosité sur eux, ils les contraignirent de tourner bride & de fuir avec précipitation. Kouo-tsé-y revenant alors à la charge, les mena fort loin tambour battant, & revint, couvert de gloire, reprendre le siége de Oueï-tchéou, qui se rendit dès le même jour.

Ngan-king-siou, après sa défaite, s'étoit réfugié dans la ville de Yé, qu'il tâcha de mettre en état de faire une vigoureuse défense. Kouo-tsé-y, dans l'espérance de terminer cette guerre par la prise de ce chef des rebelles, investit la place & invita Li-kouang-pi à venir prendre part à cette gloire avec les troupes qu'il commandoit. Ngan-king-siou, désespérant de pouvoir échapper, trouva cependant moyen d'envoyer Siueï-song demander du secours à Ssé-ssé-ming, en lui offrant de lui céder sa place, & de se reconnoître son sujet. Ssé-ssé-ming, dans l'espérance de trouver l'occasion de se venger du mal qu'on avoit voulu lui faire, s'avança du côté de Oueï-tchéou, que Tsouï-kouang-yuen, qui n'étoit pas en état de lui résister, abandonna pour se retirer à Pien-tchéou. Ssé-ssé-ming, afin de s'attacher davantage ses soldats, livra cette ville au pillage : les désordres & les crimes qu'ils y commirent furent énormes ; on compta plus de trente mille habitans

maſſacrés. Après le ſac de Oueï-tchéou, il s'avança du côté de Yé, & campa à Fou-yang pour animer Ngan-king-ſiou à ſe défendre & chercher l'occaſion de forcer le camp des impériaux.

La faute que l'empereur avoit faite de ne point nommer de généraliſſime fut cauſe que le ſiége traîna en longueur. La plupart des officiers & des ſoldats ſe rebutèrent; pluſieurs même ſe retirèrent, & mirent Kouo-tſé-y & Li-kouang-pi hors d'état d'achever cette conquête : cependant après avoir tenu conſeil enſemble, ils conclurent que, ſans attendre davantage, de peur que leurs troupes ne ſe diſſipaſſent entièrement, ils pouvoient encore aller attaquer Sſé-ſsé-ming. Le jour fixé, à peine eurent-ils rangé leurs troupes en bataille, qu'un vent furieux qui enlevoit des tourbillons de ſable, leur ſouffla au viſage : le temps devint ſi ſombre & ſi noir, qu'on ne ſe connoiſſoit pas à deux pas l'un de l'autre. Cette tempête extraordinaire jetta tellement l'épouvante dans l'une & l'autre armée, que ce ne fut plus que déſordre & que confuſion. Kouo-tſé-y, avec les troupes de Chou-fang qu'il commandoit, paſſa le pont de Ho-yang, qu'il fit rompre, & fut garder la ville de Lo-yang. De dix mille chevaux qu'il avoit, à peine lui en reſtoit-il trois mille. L'ouragan s'étant un peu calmé, & Sſé-ſsé-ming voyant tous les impériaux diſſipés, s'avança du côté de Yé pour recevoir la récompenſe du ſervice qu'il venoit de rendre à Ngan-king-ſiou.

Il ſe mit d'abord en poſſeſſion de toutes les affaires, & les terminoit ſans les communiquer à Ngan-king-ſiou; il ſe contentoit de le recevoir tous les jours dans ſa tente, où il le traitoit magnifiquement, mais ſans lui rendre d'autres honneurs. Ngan-king-ſiou ayant remarqué qu'en lui parlant il ne ſe traitoit jamais de ſujet, lui en témoigna ſa ſurpriſe,

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 759. *Sou-tsong.*

Sſé-ſsé-ming en fut choqué ; mais, pour ne pas l'effaroucher, il lui répondit par écrit, qu'il n'avoit pas oublié l'offre qu'il lui avoit faite lorſqu'il étoit ſur le point d'être accablé par ſes ennemis ; qu'il étoit venu à ſon ſecours, & l'avoit ſauvé de leurs mains : cependant qu'il vouloit bien encore ſe déſiſter de ſes juſtes prétentions, & ne demander, pour récompenſe, que de vivre avec lui en bon frère.

Cette réponſe, quoique contraire à l'autorité que Ngan-king-ſiou auroit voulu ſe conſerver, diſſipa la crainte où il étoit que Sſé-ſsé-ming ne prétendît le faire ſon ſujet. Plein de confiance, il prit avec lui trois cens cavaliers, & vint le trouver dans ſon camp. Sſé-ſsé-ming fit mettre ſes troupes ſous les armes, & le reçut, en apparence, avec de grandes marques de reſpect & de bienveillance ; il le fit entrer dans ſa tente, où l'ayant encore ſalué fort reſpectueuſement, il prit un air ſévère, & lui dit : « Homme indigne de vivre, fils dénaturé » qui n'as pas eu horreur d'ôter la vie à ton père, le ciel & » la terre ne peuvent te ſouffrir, & m'ordonnent de purger » le monde d'un pareil monſtre ; qu'on le ſaiſiſſe & qu'on » le mette en pièces avec Kao-chang, Sun-hiao-tché & Tſouï-» kien-yeou, les complices de ſes crimes ». Cet ordre fut auſſi-tôt exécuté ; après quoi Sſé-ſsé-ming entra dans la ville de Yé, où il fit la revue de la garniſon, qu'il fit relever par ſes ſoldats, en y laiſſant Sſé-tchao-y ſon fils pour gouverneur : il retourna enſuite avec ſon armée à Fan-yang, où, peu de temps après, il prit le titre d'empereur.

A la quatrième lune, on reçut la nouvelle de la mort de Pi-kiaï-kiué, *Ko-han* des Tartares de *Hoeï-hé*, & que ſon fils Teng-li lui avoit ſuccédé. La *Ko-tun* ou princeſſe de Ning-koué, fille de l'empereur & veuve de Pi-kiaï-kiué-ko-han, n'ayant

n'ayant point d'enfans, ne pouvoit plus demeurer parmi ces Tartares ; elle arriva à la cour sur la fin de la septième lune.

L'eunuque Yu-tchao-nghen fit tomber sur Kouo-tsé-y, qu'il n'aimoit pas, la faute de la déroute de Yé. L'empereur, trop crédule, rappella ce général, & mit Li-kouang-pi à sa place avec la qualité de généralissime. Deux mois après avoir pris possession de cet emploi, Ssé-ssé-ming, qui ne cherchoit que l'occasion de se venger de Li-kouang-pi, vint avec une armée formidable camper auprès de la rivière, au-delà de laquelle étoient les impériaux. Ssé-ssé-ming avoit dans son armée mille chevaux excellens, qu'il faisoit promener sur le bord de la rivière, pour faire croire à Li-kouang-pi qu'il avoit une cavalerie nombreuse. Li-kouang-pi entreprit de les lui enlever sans qu'il lui en coutât rien : pour en venir à bout, il fit chercher cinq cens jumens, dont on retint les poulains dans la ville, & lorsqu'il vit les chevaux de Ssé-ssé-ming approcher de la rivière, il fit sortir les jumens. Les poulains, éloignés de leurs mères, se mirent à hennir, & les mères à leur répondre ; les chevaux de Ssé-ssé-ming entendant ces hennissemens, passèrent aussi-tôt la rivière sans qu'on pût les retenir, & pêle-mêle avec les jumens ils entrèrent dans la ville. Sssé-ssé-ming, honteux d'avoir été joué, leva le piquet, & fut camper à Ho-tsing, dans le dessein de couper les vivres à Li-kouang-pi & de l'obliger par famine à se rendre.

Li-kouang-pi l'avoit prévenu en postant un corps de troupes sur le bord de la rivière Yé-choui. Ssé-ssé-ming décampa encore de Ho-tsing, & vint investir Ho-yang, faisant mine d'en commencer le siége. Li-kouang-pi résolut alors de lui livrer bataille ; il savoit que Ssé-ssé-ming étoit presque sans cavalerie, & que la sienne étoit assez bonne, sur-tout depuis qu'il l'avoit remon-

De l'Ere Chrétienne. Tang. 759. Sou-tsong.

tée avec les chevaux des ennemis. Marchant en ordre à la tête de ses troupes, il attaqua leur camp & le força. Ssé-ssé-ming prit le parti de sauver tout ce qu'il put de son monde, & se retira avec précipitation.

Honteux de cet échec, il rassembla une partie des fuyards pour tâcher de réparer son honneur, & détacha Li-koué-gin avec cinq mille chevaux pour aller surprendre Chen-tchéou; mais il ne réussit pas mieux qu'à Ho-yang. Oueï-pé-yu, gouverneur de cette place, animé par la victoire que Li-kouang-pi venoit de remporter, sortit de la ville à la tête de la garnison & battit Li-koué-gin, en lui enlevant plus de six cens chevaux.

760.

Après la bataille de Ho-yang, Li-kouang-pi s'occupa à faire quelques recrues; & à la deuxième lune de l'année suivante, il s'avança du côté de Hoaï-tchéou, dans le dessein de s'en rendre maître. Ssé-ssé-ming étant accouru pour s'y opposer, fut encore battu & la ville prise. A la troisième lune, Ngan-taï-tsing tenta de la reprendre, tandis que Ssé-ssé-ming alloit à Ho-yang pour amuser Li-kouang-pi. Ce brave général, qui ne vouloit pas perdre Hoaï-tchéou, & qui ne craignoit pas pour Ho-yang, où il espéroit de revenir à temps, marcha contre Ngan-taï-tsing, qu'il défit entiérement; après quoi, au commencement de la quatrième lune, revenant à Ho-yang, il en chassa Ssé-ssé-ming avec perte d'une partie de son armée.

Ngan-taï-tsing, qui avoit recruté ses troupes, voyant que Li-kouang-pi, après la seconde bataille de Ho-yang, négligeoit de garnir Hoaï-tchéou, s'en rendit aisément le maître. Li-kouang-pi, informé de ce coup de main, s'y rendit en diligence & fit investir la ville avant que Ngan-taï-tsing eût eu le temps d'en sortir: cet officier s'y défendit d'abord en brave homme, mais Li-kouang-pi le fit attaquer avec tant de vigueur,

qu'en peu de jours la ville fut emportée & lui fait prisonnier.

Li-kouang-pi prenoit une si grande supériorité sur les ennemis, qu'il en seroit infailliblement venu à bout, si l'on n'eût répandu à la cour le bruit que les officiers & les soldats du pays de Lo étoient ennuyés de la longueur de cette guerre, & qu'ils pensoient à se retirer: on disoit encore que le seul moyen de les retenir étoit d'attaquer les ennemis dans leur fort; c'est-à-dire à Lo-yang, qu'ils avoient surpris, lorsque Kouo-tsé-y fut rappellé. On ajoutoit qu'après tant de victoires, que Li-kouang-pi avoit remportées sur eux, il y avoit tout lieu d'espérer qu'il réussiroit encore. L'eunuque Yu-tchao-nghen qui vouloit se conserver une espèce d'autorité sur les gens de guerre, en parla plusieurs fois à l'empereur, & l'engagea enfin à envoyer ordre à Li-kouang-pi d'aller prendre Lo-yang.

Li-kouang-pi, qui connoissoit mieux que personne les forces de Ssé-ssé-ming, écrivit à l'empereur qu'il étoit trop fort à Lo-yang, & qu'on ne pouvoit l'attaquer sans risquer beaucoup. L'eunuque Yu-tchao-nghen fâché de cette opposition, qu'il croyoit lui être injurieuse, fit demander l'avis de Pou-kou-hoaï-nghen, qui commandoit les troupes de Lo dans l'armée de Li-kouang-pi. Pou-kou-hoaï-nghen, plus brave que prudent, répondit que c'étoit le vrai moyen de terminer cette guerre par la prise de Ssé-ssé-ming. Ainsi Yu-tchao-nghen fit expédier plusieurs ordres les uns sur les autres à Li-kouang-pi d'aller attaquer Lo-yang.

Li-kouang-pi ne pouvant résister à tant d'ordres réitérés, décampa & fit défiler son armée vers la montagne Mong-chan: il posta ses soldats Chinois si avantageusement sur le penchant de cette montagne, qu'on ne pouvoit les attaquer que difficilement. Pou-kou-hoaï-nghen, qui n'obéissoit à Li-kouang-pi

De l'Ere Chrétienne. Tang. 761. Sou-tsong.

qu'autant qu'il le jugeoit à propos, fut camper dans la plaine. Li-kouang-pi eut beau lui repréſenter que ce poſte étoit déſavantageux ; malgré ce conſeil prudent il s'obſtina à reſter. Sſé-ſsé-ming tombant avec toutes ſes forces ſur les ſoldats de Lo, les fit plier de tous côtés : Li-kouang-pi ne put les voir malmener de la ſorte ſans les ſecourir ; mais il les trouva dans un ſi grand déſordre, & Sſe-ſsé-ming les pouſſoit ſi vivement, que les Chinois, prenant eux-mêmes l'épouvante, ſe diſpersèrent auſſi : tout ce que put faire Li-kouang-pi, fut de leur faire prendre la route de Ouen-hi pour les mettre à couvert, tandis que Sſé-ſsé-ming, ſans s'amuſer à les pourſuivre, fut s'emparer de Ho-yang & de Hoaï-tchéou qui ſe ſoumirent ſans réſiſtance.

Ce chef des rebelles, profitant de la conſternation où l'on étoit, réſolut de pouſſer ſes conquêtes & de forcer les barrières qui défendoient l'entrée de la province de la cour : il détacha en avant Sſé-tchao-y, ſon fils aîné, avec un corps de troupes, en lui promettant de le ſuivre de près avec le reſte de l'armée. Sſé-ſsé-ming étoit d'un caractère violent & naturellement cruel ; quoique Sſé-tchao-y fût l'aîné de ſes fils, il ne l'aimoit pas, & il lui préféroit Sſé-tchao-tſing ſon cadet, qu'il avoit laiſſé pour la garde de Fan-yang.

Sſé-tchao-y, ſuivant les ordres de ſon père, tâcha à diverſes repriſes de forcer les barrières, & fut toujours vigoureuſement repouſſé avec une perte conſidérable, ſur-tout au pays de Chen, d'où il fut obligé de ſe replier, fort maltraité, au corps de l'armée de ſon père. Sſé-ſsé-ming entra dans une terrible colère contre lui & le maltraita de paroles, en le menaçant de le faire mourir. Sſé-tchao-y ſortit de ſa préſence, dans une appréhenſion mortelle qu'il n'en vînt aux dernières extrêmités.

Lo-yueï & Tſaï-ouen-king, deux de ſes officiers qui l'avoient accompagné dans cette malheureuſe expédition, le voyant dans cette agitation, & craignant pour eux-mêmes, lui dirent : « Nous ſommes bien près de la mort, penſez-y; de tous temps » nous ſavons qu'on détrône & qu'on éleve des princes; il fau- » droit, ſans différer, conſulter cette affaire avec le général » Tſao, elle en vaut bien la peine. Si vous ne voulez pas vous » y réſoudre, il n'y a point d'autre parti à prendre que celui » de vous donner aux ennemis ».

Sſé-tchao-y n'eut pas dit le premier mot au général Tſao, que ce Capitaine des gardes de Sſé-ſsé-ming, mécontent de lui, ſe faiſant ſuivre par une troupe de ſoldats, entra dans l'endroit où il étoit, & d'un coup de flèche l'étendit mort à terre. Il déclara enſuite empereur Sſé-tchao-y, ſans que perſonne osât le contredire. Sſé-tchao-y envoya à Fan-yang des gens de confiance, qui arrêtèrent Sſé-tchao-tſing & quelques dixaines de perſonnes qui lui étoient ſuſpectes, & il les fit tous mourir.

Le premier jour de la ſeptième lune, de la cinquième année du règne de SOU-TSONG, il y eut une éclipſe de ſoleil ſi totale, que toutes les grandes étoiles parurent.

Le miniſtre Li-fou-koué, par le crédit de l'impératrice Tchang-chi, mécontente de ce qu'un autre que ſon fils eût été nommé prince héritier, s'étoit acquis tant d'autorité, que toutes les affaires paſſoient par ſes mains; l'empereur même n'oſoit rien déterminer ſans le conſulter : & s'il arrivoit qu'il eût donné quelques ordres ſans les lui communiquer, il trouvoit le moyen d'en empêcher l'exécution. Cependant comme ſa conduite n'étoit pas irréprochable, quelque ſoin qu'il prît pour cacher ſes malverſations, pluſieurs s'en plaignirent : il

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
761.
Sou-tsong.

n'ignoroit pas ces plaintes, qui lui faisoient passer de tristes momens. L'empereur Hiuen-tsong, depuis son retour de Tching-tou, étoit logé dans un palais séparé, où il donnoit un libre accès à tout le monde, & sur-tout aux vieillards, avec qui il prenoit plaisir de converser : il les régaloit ensuite dans une salle, donnant ordre à ses officiers de les bien traiter.

Li-fou-koué ne voyoit qu'avec peine cette affluence de monde aller au palais de Hiuen-tsong ; il craignit qu'à la fin il ne vînt à être démasqué : pour couper court à ces fréquentes visites, il résolut de faire changer de palais à ce prince, sous prétexte que celui qu'il habitoit étoit humide & malsain ; & que d'ailleurs étant contigu à des maisons du peuple, il n'y étoit pas en sûreté. Après en avoir fait donner l'ordre à Sou-tsong, il le fit conduire dans un grand appartement fort reculé, où il ne pouvoit avoir de communication au dehors. Hiuen-tsong en conçut tant de chagrin, qu'il en tomba malade peu de temps après. Sou-tsong qui vit la peine que ce changement faisoit à son père, y fut si sensible qu'il en devint lui-même malade. Hiuen-tsong mourut sur la fin de cette année, âgé de soixante-dix-huit ans. Cette perte affecta si fort Sou-tsong, que ne se sentant plus en état de vaquer aux affaires, il les remit entre les mains du prince héritier ; & son mal augmentant chaque jour, il mourut au commence-
762. ment de l'an 762, un mois après son père, à la cinquante-deuxième année de son âge, & la septième commencée de son règne.

TAI-TSONG.

Li-fou-koué conduisit aussi-tôt le prince héritier à la salle du trône, où tous les grands l'attendoient, & le fit recon-

noître empereur ſuivant la forme ordinaire ; après quoi, lui adreſſant la parole, il lui dit : « Votre Majeſté peut ſe tranquilliſer ſur le ſoin des affaires ; jouiſſez en paix du bonheur d'être le maître : je me charge avec plaiſir des embarras du gouvernement ». Ce compliment ne plut point au nouvel empereur, qui diſſimula cependant de peur de tout perdre. Il accordoit au contraire tous les jours quelque nouvelle faveur à Li-fou-koué, afin de ne point lui donner de méfiance ; il le créa même prince du premier ordre, ſous le titre de *Pou-lou-ouang*, dans le deſſein de gagner du temps pour s'inſtruire des affaires du gouvernement : mais lorſque ce miniſtre ſe croyoit le plus en faveur, des gens déguiſés entrant chez lui la nuit, à la dixième lune, lui coupèrent la tête & la main droite, & ſe ſauvèrent. On fit beaucoup de perquiſitions pour trouver ceux qui avoient fait le coup, mais on ne découvrit rien. Ses parens lui firent faire une tête & une main de bois qu'ils joignirent à ſon corps, afin de ne le pas enterrer mutilé de la ſorte.

Cependant la guerre ne finiſſoit point ; Sſé-tchao-y la continuoit toujours par de nouvelles conquêtes : il aſſiégeoit depuis pluſieurs mois la ville de Song-tchéou, lorſque Taï-tsong monta ſur le trône. Les circonſtances avoient empêché d'envoyer à Li-kouang-pi les ſecours néceſſaires pour le mettre en état d'aller aux ennemis & de faire lever le ſiége ; les aſſiégés ſe défendoient toujours avec beaucoup de bravoure, dans l'eſpérance que Li-kouang-pi viendroit enfin les délivrer. Ce grand général n'y penſoit pas moins qu'eux ; mais comme il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis, & qu'il connoiſſoit l'état de la place, il attendit que les pertes des aſſiégeans les rendiſſent d'égale force à lui. Perſuadé qu'ils

De l'Ere Chrétienne. Tang. 762. Taï-tsong.

étoient affoiblis, il s'avança jusqu'à Siu-tchéou, d'où il détacha Tien-chin-kong avec une partie de l'armée, pour s'avancer vers Song-tchéou & encourager les assiégés. Lorsqu'il fut près du camp des assiégeans, il trouva l'occasion de les forcer si favorable, que, sans attendre Li-kouang-pi, il les fit charger avec tant de succès, qu'il les mit d'abord en désordre, & les obligea d'abandonner avec précipitation leur camp & leurs équipages.

Cette victoire décida enfin l'empereur à entreprendre de terminer cette guerre par l'extinction entière de Ssé-tchao-y & de son parti ; mais, pour y réussir à coup sûr, il envoya l'eunuque Lieou-tsing-tan chez les Tartares *Hoeï-hé*, qu'il chargea de renouveller alliance avec eux. Sou-tsong avoit donné la fille de Pou-kou-hoaï-nghen à Teng-li avant qu'il fût *Ko-han*. Après la mort de son père, Teng-li, reconnu *Ko-han*, dans le temps que Pou-kou-hoaï-nghen étoit à Léang-tchéou, lui envoya un de ses officiers pour contracter avec lui une nouvelle alliance d'intérêt. L'empereur chargea Pou-kou-hoaï-nghen de lui ménager le secours des *Hoeï-hé*. Pou-kou-hoaï-nghen fit entendre à Teng-li qu'il étoit de son intérêt de se conserver la bienveillance de l'empereur, & qu'il lui devoit de la reconnoissance pour les bienfaits qu'il en avoit reçus & qu'il en recevoit chaque jour. Teng-li-ko-han persuadé, écrivit à l'empereur pour lui offrir toutes ses troupes, avec l'assurance de ne les retirer qu'après l'entière destruction du parti de Ssé-tchao-y, & que l'empire seroit en paix. Il les fit en conséquence défiler pour entrer en Chine.

L'empereur nomma Li-kou, prince de Yong, de la famille impériale, généralissime, & le fit partir pour aller joindre les Tartares de *Hoeï-hé*, que Teng-li commandoit en personne.

Lorsque

Lorſque l'armée Chinoiſe arriva à Chen-tchéou, les Tartares étoient déja campés au nord du Hoang-ho, de l'autre côté de ce fleuve. Ce fut là que les généraux des deux armées ſe joignirent, & déterminèrent que Pou-kou-hoaï-nghen, avec les Tartares, feroit l'avant-garde, & que Li-kouang-pi & Li-pao-yu, ainſi que les autres généraux Chinois, les ſuivroient de près pour le ſoutenir.

En débuſquant dans la plaine qui eſt au nord de Lo-yang, ils rencontrèrent pluſieurs dixaines de mille hommes des rebelles qui ſe mirent en devoir de leur diſputer le terrein. L'armée impériale, impatiente d'en venir aux mains, les chargea & les diſſipa tellement, que Sſé-tchao-y s'enfuit du côté de l'eſt, ſuivi ſeulement de quelques centaines de cavaliers. Pou-kou-hoaï-nghen fit auſſi-tôt entrer une partie de ſes troupes dans Lo-yang, qui ſe rendit. Il envoya à la piſte des fuyards Pou-kou-tchang ſon fils, qui les atteignit à Tching-tchéou, où il les battit dans deux actions différentes, & ſe rendit maître de Pien-tchéou. Les rebelles eurent plus de ſoixante mille hommes tués & vingt mille faits priſonniers. Les Tartares *Hoeï-hé* pillèrent Lo-yang & y mirent le feu. Ils maſſacrèrent plus de dix mille habitans, & on fut plus de trois jours à éteindre l'incendie qu'ils avoient allumé.

Pou-kou-hoaï-nghen apprenant que Sſé-tchao-y, après avoir été battu une ſeconde fois par ſon fils, avoit paſſé par Pou-tchéou & traverſé le Hoang-ho, le ſuivit avec toute l'armée, qu'il diviſa en différens corps. Pou-kou-tchang l'atteignit à Oueï-tchéou, où il le battit une troiſième fois, tandis que Li-pao-yu ſe rendoit maître des villes de Siang-tchéou, Oueï-tchéou, Ming-tchéou, Hing-tchéou, Sin-yun-king, de Heng-tchéou, Tchao-tchéou, Chin-tchéou, Ting-tchéou & de Y-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 761. Taï-tsong.

Ssé-tchao-y s'enfuit du côté de Peï-tchéou, & Siueï-tchong-y, son grand général, fut l'y joindre avec quelques dixaines de mille hommes ; il crut qu'avec ce renfort il pourroit battre Pou-kou-tchang, & retournant sur ses pas, il fut le chercher. Pou-kou-tchang mit une partie de ses troupes en embuscade, & fondit sur lui à l'improviste. Les Tartares *Hoeï-hé* arrivant sur ces entrefaites, le poussèrent l'épée dans les reins jusqu'à Hia-pou, & lui tuèrent la plus grande partie de son monde. Ils le menèrent tambour battant jusqu'à Mou-tchéou (1), où il s'enferma ; mais les autres divisions de l'armée impériale s'étant réunies, elles entreprirent le siége de cette place.

763.

Ssé-tchao-y se montra d'abord en homme de cœur ; il fit plusieurs sorties les unes sur les autres, où il se trouvoit toujours en personne, qui coûtèrent beaucoup de monde aux impériaux ; cependant il fut toujours repoussé. Voyant qu'il ne pouvoit tenir long-temps, il choisit trois mille cavaliers déterminés, à la tête desquels, sortant par la porte du nord, il donna sur le quartier voisin des impériaux avec une espèce de furie & l'enfonça. Sans s'amuser à profiter de l'avantage qu'il avoit sur eux, il prit la route du nord, dans le dessein de se retirer chez les *Ki-tan*. Li-hoaï-sien, avec un corps de cavalerie, le poursuivit de si près, que se voyant abandonné de presque tous ses gens, il entra dans une forêt où il se pendit : Li-hoaï-sien lui coupa la tête & l'envoya à la cour ; après quoi Pou-kou-hoaï-nghen & toutes les troupes se retirèrent.

Les rebelles s'étant soumis de tous côtés, les Tartares *Hoeï-hé*, en retournant dans leur pays, pilloient & voloient

(1) Aujourd'hui Gin-kieou-hien, de la dépendance de Ho-kien-fou du Pé-tché-li.

comme s'ils euſſent été ennemis ; ils tuoient même ceux qui faiſoient réſiſtance. Li-pao-yu, chargé de l'inſpection ſur leur route, apprenant ces violences, voulut y envoyer quelques-uns de ſes officiers pour les réprimer, mais la plupart refusèrent par crainte ; le ſeul Ma-fouï, officier de la ville de Tchao-tching (1), s'offrit : il devança les Tartares, & fit publier ſur la route qu'on eût à leur fournir les choſes néceſſaires conformément aux ordres de la cour. Il recommanda aux Tartares de ne point moleſter les peuples ſous peine d'être ſévèrement punis. Cet ordre publié, il prit main-forte pour le faire exécuter, & ſans aucun égard, il fit couper la tête aux premiers qui causèrent le moindre déſordre. Les Tartares, à qui cette ſévérité en impoſa, n'osèrent plus faire de mal le reſte de leur route.

Lorſqu'ils furent ſortis des frontières de l'empire, Ma-fouï dit à Li-pao-yu, que dans les fréquentes converſations qu'il avoit eues avec les *Hoeï-hé*, il en avoit appris beaucoup de choſes importantes ; qu'il avoit remarqué que Pou-kou-hoaï-nghen, fier de la bravoure de ſon fils, ſe prévaloit des ſervices qu'il venoit de rendre, & cherchoit à en abuſer. « L'empereur, ajouta-t-il, vient de lui donner une grande autorité » ſur les troupes de l'empire ; il eſt lié avec les *Hoeï-hé*, & il » paroît qu'il a en vue le pays de Ho-tong & celui de Tché-lo. » Ainſi préparons-nous à tout événement contre les entrepriſes » qu'il médite ».

Pou-kou-hoaï-nghen ſe ſervant de l'autorité que l'empereur lui avoit donnée, diviſa tout le Ho-pé en deux gouvernemens,

(1) Aujourd'hui Tchao-tching-hien, de la dépendance de Ping-yang-fou du Chan-ſi.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
763.
Taï-tsong.

dans l'un desquels il mit Siueï-jong, & il confia l'autre à Li-pao-tchin, deux officiers qui étoient entièrement dans ses intérêts. Sin-yun-king, gouverneur de la province de Ho-tong, qui n'étoit pas bien avec lui, l'accusa de vouloir se révolter. L'empereur, qui ne vouloit pas irriter Pou-kou-hoaï-nghen, feignit d'être persuadé que l'accusation étoit l'effet de leur inimitié, & se contenta de donner des ordres pour les réconcilier.

Pou-kou-hoaï-nghen, sensible à l'inculpation, demanda qu'on punît de mort Sin-yun-king & Lo-fong-sien comme perturbateurs de la tranquillité de l'état. Il adressa un mémoire à l'empereur, dans lequel il faisoit une longue énumération de ses services, & vantoit beaucoup le zèle avec lequel il avoit pris les armes pour la défense de l'empire. Il ajoutoit que plus de quarante-six personnes de sa famille y avoient sacrifié leur vie ; qu'il n'avoit pas hésité de donner sa propre fille pour mettre les *Hoeï-hé* dans les intérêts de la Chine, & qu'avec leur secours il avoit détruit entièrement les rebelles & rendu la paix à l'empire. Au ton de ce placet, l'empereur jugea que Pou-kou-hoaï-nghen étoit piqué. Il lui envoya Peï-tsun-king pour le tranquilliser, & lui porter l'ordre de venir à la cour. Lorsque cet envoyé lui signifia cet ordre, Pou-kou-hoaï-nghen se jettant à ses genoux, le conjura les larmes aux yeux de ne pas l'exécuter, & dans la crainte qu'on ne voulût le faire mourir, il refusa d'obéir.

L'empire ne jouit pas long-temps de la paix que la destruction des rebelles lui avoit procurée. Comme on avoit été obligé de dégarnir les frontières, & de n'y laisser que de mauvaises troupes, les peuples voisins les avoient forcées, & s'étoient emparé de tout le pays qui est à l'ouest de Fong-siang, & de celui qui est au nord de Pin-tchéou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 763. *Taï-tsong.*

Sur la fin de cette dernière guerre, les *Tou-fan* vinrent avec une puiſſante armée emporter d'inſulte le fort de Ta-tchin-koan ; & après avoir pris les villes de Lan-tchéou, de Kouo-tchéou, de Ho-tchéou, de Chen-tchéou, de Tao-tchéou, de Min-tchéou, de Tſin-tchéou, de Tching-tchéou & de Oueï-tchéou, ils ſe rendirent abſolument maîtres de tout le pays de Ho-ſi & de Long-yeou. Les commandans Chinois, dans la crainte d'être punis, n'avertirent point la cour de cette invaſion : un étranger qui avoit ſuivi le gouverneur de King-tchéou, & paſſé par Pin-tchéou, en apporta par hazard la nouvelle ; cependant quelques-uns de ces officiers avoient écrit au miniſtre Tching-yuen-tchin, mais il avoit tenu la choſe cachée.

Cette nouvelle remplit de conſternation tout le monde. L'empereur nomma auſſi-tôt le prince Li-kou, ſon fils, généraliſſime, & Kouo-tſé-y pour commander ſous lui l'armée qu'il envoya contre les ennemis. En arrivant à Hien-yang ils apprirent que l'armée des *Tou-fan*, des *Tou-kou-hoen* & de leurs alliés, compoſée de plus de trois cens mille hommes, avoit paſſé la rivière Oueï-choui, & qu'elle côtoyoit à l'eſt les montagnes.

Kouo-tſé-y avoit trop peu de monde pour tenter de les arrêter ; il envoya Ouang-yen-tchang, un de ſes officiers, à la cour demander un renfort, ſans lequel il ne pourroit empêcher les ennemis d'aller à Tchang-ngan. Le miniſtre Tching-yuen-tchin donna pour toute réponſe à cet officier, d'aller reporter à ſon général qu'il s'étoit acquitté de ſa commiſſion, & qu'on auroit égard à ſa demande. Cependant il ne ſe mit point en devoir de lui envoyer du ſecours, ni même de communiquer à l'empereur les dépêches de Kouo-tſé-y.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 763. *Taï-tsong.*

Peu de jours après, on reçut la nouvelle que les *Tou-fan* avoient passé le pont de Pien-kiao, qui n'étoit, pour ainsi dire, qu'à deux pas de Tchang-ngan. L'empereur, comme hors de lui-même, sans savoir quel parti il prendroit, sortit de Tchang-ngan & prit la route de Chen-tchéou. La fuite de l'empereur ne servit qu'à augmenter la frayeur où tout le monde étoit; grands, officiers, soldats, peuple, tous se sauvèrent & se dissipèrent : cet événement obligea Kouo-tsé-y de décamper de Hien-yang & de revenir du côté de Tchang-ngan, d'où les *Tou-fan* le contraignirent bientôt de s'éloigner.

Les *Tou-fan* trouvant Tchang-ngan presque désert, y entrèrent sans peine, & se jettèrent sur le palais & les maisons des grands, d'où ils enlevèrent toutes les richesses qu'ils pouvoient aisément emporter, & mirent le feu au reste. Ils réduisirent cette capitale à l'état le plus malheureux.

Kouo-tsé-y ne pouvant y apporter de remède, partit de Yu-sou-tchuen avec trois mille chevaux, & par des chemins de montagnes, inconnus aux ennemis, il prit la route de l'est. Lorsqu'il se crut hors du danger d'être attaqué, il envoya Ouang-hien-tchang à Chang-tchéou, où la plus grande partie de la garnison de Tchang-ngan s'étoit rétirée, pour l'engager à le venir joindre. Lorsqu'ils apprirent que Kouo-tsé-y n'étoit pas éloigné, & qu'il les attendoit, officiers & soldats, au nombre de quatre mille, en témoignèrent une joie extraordinaire & beaucoup d'impatience de servir sous lui. Kouo-tsé-y se voyant, par ce secours, en état d'entreprendre quelque chose, assembla les officiers & leur représenta vivement l'affront que l'empire venoit de recevoir, dont la plus grande partie retomboit sur ceux qui avoient abandonné avec précipitation cette capitale : il leur dit que le seul moyen d'effacer cette tache étoit d'en

chasser les ennemis, & qu'il espéroit qu'ils le seconderoient. Ils ne lui répondirent qu'en montrant la plus grande ardeur d'aller au plutôt chercher les *Tou-fan.*

L'empereur, quoique éloigné de l'ennemi, ne se croyoit point en sûreté. Craignant que les *Tou-fan* ne vinssent le forcer dans Tong-koan, il envoya ordre à Kouo-tsé-y de s'approcher avec ses troupes. Kouo-tsé-y, persuadé que c'étoit le plus mauvais parti, fit assurer l'empereur qu'il le garantiroit de toute insulte de la part des ennemis; que son plan étoit de les chasser de Tchang-ngan, & d'aller ensuite attaquer le pays de Lan-tien; qu'il n'étoit pas à craindre que les ennemis se portassent du côté de l'est, & qu'il lui répondoit du succès. L'empereur lui donna en conséquence carte blanche.

L'armée de Kouo-tsé-y se trouva alors considérablement augmentée par les troupes que Pé-hiao-té lui amena de Pou-tchéou, de Chen-tchéou, de Chang-tchéou & de Hoa-tchéou, & il se vit en état de tenir tête aux ennemis. Résolu d'aller à eux, il fit prendre les devans au général Tchang-siun-tsiuen-siu avec un détachement de cavalerie, pour aller occuper le pays de Lan-tien, & il le fit suivre par Tchang-tchi-tsié avec un autre détachement pour le soutenir en cas de besoin. Lorsque Tchang-siun-tsiuen-siu arriva à Han-kong-toui, il rangea pendant le jour ses troupes sur une ligne fort étendue, & fit faire un bruit effroyable de tambours: la nuit il fit allumer des feux dans un fort grand terrein, afin d'inspirer de la crainte aux ennemis, tandis que d'un autre côté il faisoit courir le bruit parmi le peuple que Kouo-tsé-y étoit parti de Chang-tchéou avec une armée formidable.

Les *Tou-fan* épouvantés ne voulurent pas risquer d'avoir Kouo-tsé-y sur les bras; ils décampèrent & se retirèrent avec

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 763. *Taï-tsong.*

précipitation. Kouo-tsé-y vint alors à Tchang-ngan, où il donna des ordres de réparer les dégâts que les ennemis y avoient causés; delà il fut visiter les différentes villes de la province de la cour & rétablit par-tout la paix.

Cependant les *Tou-fan* voyant qu'ils n'étoient pas poursuivis, jugèrent qu'ils avoient eu une terreur panique. Pour réparer leur faute, ils furent mettre le siége devant Fong-siang. Ma-lin, gouverneur du pays de Tchin-si, craignant pour cette ville, dont la garnison n'étoit pas nombreuse, se mit à la tête de mille à douze cens cavaliers déterminés, dans le dessein de se jetter dans la place. Lorsqu'il fut près du camp des ennemis, il donna tête baissée sur un de leurs quartiers, & s'ouvrit un chemin de sang qui le conduisit au pied des remparts. Etant entré dans la ville, il en ressortit un moment après, persuadé que les assiégeans ne l'attendroient pas si-tôt, & leur tua ou prit plus de mille de leurs gens. Le jour suivant, il fit ouvrir toutes les portes de la ville & baisser les ponts-levis, afin de montrer aux assiégeans qu'il ne les craignoit pas. Les *Tou-fan* furent si intimidés qu'ils levèrent le siége.

Ces nouvelles, qui rassurèrent la cour, semblèrent renouveller les sujets de mécontentement qu'on avoit contre le premier ministre Tching-yuen-tchin : les officiers & le peuple même lui attribuoient les malheurs passés, pour n'avoir pas averti l'empereur & lui avoir celé les placets qu'on lui adressoit. On murmuroit non-seulement de ce qu'il ne le punissoit pas, mais encore de ce qu'il le laissoit dans la place de premier ministre. Lieou-kang lui présenta le placet suivant :

« Si nos voisins sont entrés sur nos limites, s'ils ont pris le » pays de Long, s'ils ont rempli l'ouest de vos états de cruautés » & de carnage, s'ils ont mis au pillage votre capitale & profané

» profané votre palais & ceux de vos ancêtres ; c'est que vos » officiers de guerre ont abandonné les intérêts de Votre Ma- » jesté : si vos grands se sont pour la plupart retirés de la cour, » s'ils ont vu les sages s'en éloigner, & des hommes sans » mérite, sans talens & sans vertu prendre leurs places, & » être chaque jour comblés de nouvelles faveurs, sans vous » faire aucune représentation sur de si grands abus, c'est que » les grands ne sont plus zélés pour Votre Majesté. Si lorsque » Votre Majesté sortit de la cour, on vit le peuple piller & » prendre tout ce qu'il put pour se sauver, c'est que le peuple » de cette province ne vous est plus affectionné ; si le brave » Li-kouang-pi qui a jusqu'ici si bien servi l'état, si tant » d'autres officiers ont su la fuite de Votre Majesté & les » désordres affreux que les ennemis ont commis dans les » provinces occidentales, sans qu'aucun, dans l'espace de qua- » rante jours, se soit mis en devoir de la secourir, c'est qu'ils » n'ont plus à cœur le service de Votre Majesté. Il faut donc » qu'il y ait des raisons bien puissantes pour un si grand chan- » gement.

» Votre Majesté veut-elle la paix ou le trouble dans ses états? » Si elle veut le trouble, elle n'a qu'à ne faire aucune justice » des coupables ; mais si elle veut la paix, & conserver l'em- » pire dans son auguste famille, il faut qu'elle fasse couper la » tête à Tching-yuen-tchin, qu'elle l'expose à la vue de tout » le monde, & fasse publier son crime dans tout l'empire : » il faut encore qu'elle renvoie les eunuques chez leurs pa- » rens ; qu'elle casse de leurs emplois ces gens indignes de » les posséder, & qu'ensuite elle reconnoisse publiquement » ses torts, avec promesse de changer de conduite. Après cet » aveu, qu'elle invite les grands & ses fidèles sujets à revenir,

De l'Ere Chrétienne. Tang. 763. Taï-tsong.

» & leur laisse la liberté, s'ils ne voient point d'amendement » en elle, de choisir dans son auguste famille celui qu'ils juge- » ront le plus capable de gouverner. Alors si cette démarche » ne ramene pas les grands & le peuple, & ne réveille pas leur » affection, je consens à payer de ma tête & par l'extinction » de ma famille, le conseil qu'un zèle indiscret m'aura fait » donner à Votre Majesté ».

L'empereur qui n'ignoroit pas une partie des murmures contre Tching-yuen-tchin, ne put se dispenser d'user de quelque punition envers ce ministre; mais il ne voulut pas le faire mourir : il se contenta de lui ôter sa place & de le renvoyer simple particulier hors de la cour, ce qui augmenta les murmures, qui obligèrent enfin l'empereur de l'exiler à Tchin-tchéou, avec défense de revenir à la cour. Il le déclara incapable, lui & sa postérité, d'occuper aucun emploi.

L'empereur partit ensuite de Chen-tchéou pour retourner à Tchang-ngan, où il arriva à la douzième lune. Le général Kouo-tsé-y & tous les officiers sortirent à la tête des troupes pour le recevoir sur les bords de la rivière Tchen-choui. L'empereur s'arrêta quelque temps pour leur témoigner sa satisfaction des services qu'ils lui avoient rendus, & se tournant du côté de Kouo-tsé-y, il lui dit : « Les malheurs que nous » venons d'essuyer, ne nous sont venus que pour n'avoir pas » suivi vos conseils ». Il passa ensuite dans les rangs, & il fut conduit, au milieu des acclamations jusqu'à Tchang-ngan, où il ne jouit pas long-temps de la paix que Kouo-tsé-y venoit de lui procurer.

764.

Aussi-tôt après son retour à Tchang-ngan, l'empereur pensa à se nommer un héritier. Son fils aîné, le prince Li-kou, avoit dans cette dernière guerre le titre de généralissime, & quoi-

qu'on en dût tout le ſuccès à Kouo-tſé-y, la ſageſſe de Li-kou de l'avoir laiſſé faire & d'avoir ſuivi ſes conſeils, ne laiſſa pas de lui faire beaucoup d'honneur. Ainſi tout le monde approuva le choix que l'empereur en fit pour ſon ſucceſſeur, comme il parut par les réjouiſſances publiques que les grands & le peuple firent à cette occaſion.

Ces fêtes furent troublées par la nouvelle de la révolte de Pou-kou-hoaï-nghen, qui commença par l'inſulte qu'il fit à la ville de Taï-yuen, qu'il voulut ſurprendre. Sin-yun-king, commandant de cette place, ayant été averti de ce qu'il tramoit, ſe prépara à une vigoureuſe défenſe. En effet, à peine ſes préparatifs furent-ils achevés, que Pou-kou-tchang, fils de Pou-kou-hoaï-nghen, vint avec un corps de troupes pour entrer dans la ville, & ſur le refus de Sin-yun-king de le recevoir, il voulut y employer la force. Sin-yun-king, qui étoit auſſi brave que lui, ſortit à la tête de la garniſon & ſe préſenta en ordre de bataille aſſez près du camp de Pou-kou-tchang, qui, ne conſultant que ſon courage, le fit charger auſſi-tôt; mais il fut ſi bien reçu, que ſes troupes furent entiérement défaites, & lui, ſuivi de peu des ſiens, ſe vit obligé de prendre la fuite.

La nouvelle de cette victoire parvint à la cour au milieu des fêtes qu'on y donnoit pour la nomination du prince héritier. L'empereur tint un conſeil, dans lequel adreſſant la parole à Kouo-tſé-y, il lui dit : « Je ſais que les officiers & les ſoldats » de Chou-fang deſirent vous avoir avec autant d'empreſſe» ment qu'on ſouhaite la pluie dans une grande ſéchereſſe. Si » vous allez en mon nom gouverner la province du Ho-tong » & la maintenir dans mon obéiſſance, les troupes de Chou» fang ne ſe déclareront point pour Pou-kou-hoaï-nghen ».

Il le nomma grand général de ses troupes dans ces quartiers, & gouverneur du pays de Ho-tchong.

Dans le même temps que les troupes de Chou-fang apprirent que Kouo-tsé-y venoit les commander à la place de Pou-kou-hoaï-nghen, elles reçurent ordre de celui-ci de se tenir prêtes à marcher. Les officiers s'assemblèrent en présence de leurs soldats pour consulter sur le parti qu'ils avoient à prendre. A la première proposition qu'on leur fit, tous s'écrièrent : « Si » nous entrons dans la révolte de Pou-kou-hoaï-nghen, avec » quel front oserons-nous paroître devant notre brave général » Kouo-tsé-y » ? Sans délibérer davantage ils se séparèrent.

Lorsque Kouo-tsé-y arriva dans le pays de Ho-tchong, il trouva que parmi les dix mille hommes de troupes qui étoient au midi de Yun, il y avoit des officiers & des soldats qui commettoient de grandes concussions, & fouloient le peuple. Il en fit pendre une trentaine, & couper la tête à quatorze; après quoi tout fut en paix dans ces quartiers.

Pou-kou-tchang ayant manqué son coup à Taï-yuen, se rejetta sur Yu-tsé. Après dix à douze jours de siége, Tsiao-hou-pé-yu voyant que la ville se défendoit toujours, gagna une partie des soldats de Pou-kou-tchang, à la tête desquels il fut l'attaquer dans son quartier & le tua. Lorsque Pou-kou-hoaï-nghen apprit cette triste nouvelle à sa mère, elle entra en fureur contre lui. « Je t'ai toujours exhorté, lui » dit-elle, à ne point te révolter ; tu nous rends ingrats » envers l'empereur, de qui nous avons reçu tant de bienfaits: » à quels malheurs ne devons-nous pas maintenant nous atten- » dre » ? Comme Pou-kou-hoaï-nghen paroissoit peu touché, sa mère sauta sur un sabre, & la colère & la rage dans le cœur, elle courut après lui en criant : « Il faut que je délivre

» l'empire de ce misérable esclave, & que j'aille offrir ses » troupes à l'empereur ; c'est-là le seul moyen de nous pro- » curer la paix & le repos ».

Pou-kou-hoaï-nghen qui savoit que sa mère étoit femme à le faire comme elle le disoit, se sauva ; il passa le Hoang-ho avec trois cens hommes, & s'enfuit du côté de Yun-tchéou. Tchang-oueï-yo, qui étoit alors à Tsin-tchéou, apprenant que Pou-kou-hoaï-nghen avoit pris la fuite, vint à Fen-tchéou, dont il gagna les troupes en faveur de l'empereur : il tua Tsiao-hou-pé-yu, & prit la tête de Pou-kou-tchang, qu'il porta à Kouo-tsé-y, en lui disant que c'étoit lui qui l'avoit tué. Kouo-tsé-y envoya Lou-léang à Fen-tchéou s'informer de la vérité. Tchang-oueï-yo, qui craignoit que sa fourberie ne fût découverte, gagna à force d'argent Lou-léang, afin qu'à son retour il fît un rapport conforme à ce qu'il avoit dit. Kouo-tsé-y, en envoyant à la cour la tête de Pou-kou-tchang, dit dans ses dépêches à l'empereur, que c'étoit Tchang-oueï-yo qui la lui avoit coupée.

L'empereur informé des raisons de la fuite de Pou-kou-hoaï-nghen, fit venir sa mère à Tchang-ngan, & il la combla de biens : à sa mort, qui arriva peu de temps après, il lui fit faire de magnifiques obsèques. Dans ces entrefaites, Kouo-tsé-y se rendit à Fen-tchéou, où les troupes de Pou-kou-hoaï-nghen, qui étoient au nombre de plusieurs dixaines de mille, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Ayant découvert que Lou-léang l'avoit trompé, il le fit étrangler.

A la septième lune, mourut le brave Li-kouang-pi, un des meilleurs généraux qu'ait eu la Chine, & qui l'ait servi avec plus de zèle & de fidélité : aussi avoit-il mérité, par ses

De l'Ere Chrétienne. Tang. 764. Taï-tsong.

ſervices, d'être élevé à la dignité de prince, ſous le titre de *Ou-mou-ouang*. Il étoit d'une rigidité extrême à faire obſerver la diſcipline militaire, ce qui rendoit les officiers qui ſervoient ſous lui fort attentifs à faire leur devoir. Comme il n'entreprenoit rien qu'après une mûre délibération, il réuſſit toujours, & ſes ſuccès donnèrent une entière confiance aux troupes qu'il commandoit.

Pou-kou-hoaï-nghen, arrivé à Ling-ou, ſe voyant hors de danger, leva de nouvelles troupes ; pluſieurs de ſes anciens ſoldats allèrent l'y joindre : il fit alliance avec les Tartares *Hoeï-hé* & les *Tou-fan*, qui lui donnèrent des troupes, & il ſe vit dans peu une armée de plus de cent mille hommes, qu'il conduiſit du côté de Fong-tien, ce qui remplit de terreur la ville de Tchang-ngan. La préſence de Kouo-tſé-y, qui revint à la cour, raſſura les habitans de cette capitale. L'empereur l'interrogeant ſur les ſuites de cette guerre, il lui répondit que Pou-kou-hoaï-nghen étoit brave à la vérité, mais que comme il ne ſavoit faire aucune grace aux ſoldats, ils ne ſervoient qu'à regret ſous lui, & ne cherchoient, pour la plupart, qu'une occaſion favorable de le quitter. Il partit enſuite pour aller ſe mettre à la tête de l'armée.

Pou-kou-hoaï-nghen, apprenant l'arrivée de Kouo-tſé-y aux environs de Fong-tien jugea qu'il ne réuſſiroit pas de ce côté-là, & ſe tourna vers Pin-tchéou. Kouo-tſé-y fit partir un détachement ſous les ordres de Kouo-hi, ſon troiſième fils, pour aller au ſecours de Pin-tchéou. Les ennemis, qui prétendoient l'emporter d'emblée avant qu'elle pût être ſecourue, n'ayant pu réuſſir, vinrent au-devant de Kouo-hi dans le deſſein de le combattre ; mais Kouo-hi, à qui ſon père avoit donné ſes meilleures troupes, les reçut ſi bien, qu'après en avoir tué un grand

nombre, il obligea les autres à chercher leur salut dans la fuite.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 764. *Taï-tsong.*

Cette année, on fit le dénombrement de l'empire, & on ne trouva qu'environ deux millions neuf cens mille familles, qui faisoient à-peu-près seize millions neuf cens mille personnes, dénombrement bien inférieur à celui qui avoit été fait la quarante-deuxième année du règne de Hiuen-tsong, qui étoit de neuf millions six cens dix-neuf mille deux cens soixante-quatre familles, qui faisoient cinquante-deux millions huit cens quatre-vingt mille quatre cens quatre-vingt-huit personnes: cette diminution dans l'espèce venoit des guerres successives, qui avoient coûté une multitude prodigieuse de monde.

765.

Au commencement de l'année suivante, il vint à la cour un envoyé du royaume de Tou-fan pour demander la paix. L'empereur consulta Kouo-tsé-y sur cette proposition : ce général lui dit qu'il ne falloit pas se fier à la bonne foi des *Tou-fan*, & qu'ils ne demandoient la paix que pour engager à retirer les troupes des frontières, & afin de pouvoir pénétrer plus aisément dans l'intérieur de l'empire. Il conseilla, sans refuser la paix, d'augmenter les troupes de Fong-tien, & de se préparer à tout événement.

Sur la fin de l'été, on apprit à la cour que Pou-kou-hoaï-nghen avoit engagé de nouveau dans ses intérêts les *Hoeï-hé*, les *Tou-fan*, les *Tou-kou-hoen*, les *Tang-hiang*, & les *Nou-la*, sorte de *Tou-kou-hoen* qui tiroient leur nom de leur chef, appellé Hou-nou-la. Il se vit, par la réunion de toutes ces troupes, une armée de plusieurs centaines de mille hommes, & fit prendre les devans aux Tartares, qu'il suivit de près à la tête des troupes de Chou-fang.

Kouo-tsé-y, sans être intimidé par cette armée formidable, demanda à l'empereur d'envoyer ordre à tous les gouverneurs

De l'Ère Chrétienne. Tang. 765. *Taï-tsong.*

des provinces de venir chacun avec leurs troupes, & de leur faire garder les postes les plus importans, en lui disant qu'il se chargeoit du reste. L'empereur fit aussi-tôt expédier cet ordre; mais, dans le même temps, on reçut la nouvelle que Pou-kou-hoaï-nghen étant tombé malade, avoit été obligé de rétrograder, & qu'il étoit mort à Ming-chaï. Fan-tchi-tching, un de ses officiers généraux, prit le commandement de ses troupes.

Cependant les *Hoeï-hé* & les *Tou-fan* continuèrent leur route, & vinrent assiéger la ville de King-yang. Kouo-tsé-y, qui y avoit tout disposé pour une vigoureuse défense, ordonna à ses troupes de se contenter de se tenir sur la défensive, & de ne point attaquer. La nouvelle de la mort de Pou-kou-hoaï-nghen mit la division parmi les assiégeans; chacun des généraux prétendoit commander en chef, & comme ils ne purent s'accorder, ils campèrent séparément, & se divisèrent par nation pour obéir chacun à leur chef.

Kouo-tsé-y profita de cette mésintelligence pour faire proposer par Li-kouang-tsan, un de ses officiers, au commandant des *Hoeï-hé*, de se joindre à lui contre les *Tou-fan*. Ce chef des *Hoeï-hé*, persuadé que Kouo-tsé-y étoit mort, crut qu'on vouloit le tromper, & demanda pour assurance que ce général vînt lui-même. Kouo-tsé-y ne voyant point d'autre expédient pour les gagner, sortit de la ville à la tête de quelques cavaliers, & envoya un de ses officiers au camp des *Hoeï-hé* les avertir de son arrivée. Ces Tartares, également persuadés comme leur chef de la mort de ce général, ne pouvoient revenir de leur surprise en apprenant qu'il venoit : Yo-ko-lo, frère de leur *Ko-han*, prit aussi-tôt son arc & ses flèches, & montant à cheval à la tête de ses gens, il fut l'attendre sur son

son passage. Aussi-tôt que le général Chinois les apperçut, il quitta son casque & sa cuirasse, & baissant sa pique, il s'avança aussi tranquillement que s'il alloit entrer dans son camp. Les Tartares ne pouvant plus douter que ce ne fût lui, se demandoient les uns aux autres s'ils ne se trompoient pas encore: convaincus qu'ils le voyoient, ils descendirent tous de cheval, & se mirent à genoux pour le saluer. Kouo-tsé-y mit aussi pied à terre, & prenant Yo-ko-lo par la main, il lui dit: « Eh quoi, braves *Hoeï-hé!* ne vous souvenez-vous donc plus » des services que vous avez rendus à l'empire? Mon maître » vous en a marqué sa reconnoissance par des bienfaits, & » cependant vous entrez en ennemis dans ses états. Vous avez » suivi un rebelle, que le Tien a puni pour avoir pris les » armes contre son prince légitime: il a abandonné sa propre » mère, ce qu'un barbare n'auroit pas fait, & vous pourriez » soutenir la cause d'un homme dont la mémoire doit être » en horreur à tous les cœurs vertueux? Je viens me remettre » entre vos mains, vous pouvez me faire mourir; mais sachez » qu'il n'y a pas un de mes officiers ni de mes soldats qui » ne verse jusqu'à la dernière goutte de son sang pour me » venger ».

Yo-ko-lo, ébranlé par ce discours, lui dit qu'ils avoient été trompés par Pou-kou-hoaï-nghen, & qu'ils n'avoient pris son parti que parce qu'il leur avoit assuré que l'empereur étoit mort, & que la Chine étoit sans maître. Kouo-tsé-y, profitant de la disposition favorable où il le voyoit, chercha à le gagner par l'appât d'un butin immense, en lui peignant les *Tou-fan* chargés de riches dépouilles qu'ils avoient enlevées de la province de la cour, en venant la ravager contre la foi des traités, & malgré l'alliance qu'ils avoient contractée avec

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 765. *Taï-tsong.*

la famille impériale, qui leur avoit donné une princesse pour le fils de leur roi. Kouo-tsé-y fit encore voir aux *Hoeï-hé* la facilité de s'emparer de ces richesses en se joignant à lui contre les *Tou-fan*. Yo-ko-lo lui offrit toutes ses forces, lui demandant seulement d'épargner le fils de Pou-kou-hoaï-nghen, comme étant frère de la *Ko-tun* ou épouse de leur *Ko-han*. Kouo-tsé-y lui en ayant donné sa parole, ils se mirent à boire ensemble. Yo-ko-lo prenant une coupe, la présenta au général Chinois, en lui demandant de renouveller l'alliance entre les deux nations. Kouo-tsé-y acceptant la coupe fit ce serment: « Que l'empereur mon maître, que le *Ko-han* des *Hoeï-hé*, » ainsi que leurs ministres & leurs officiers vivent (*ouan-souï*) » dix mille ans ! Mais si quelqu'un d'eux rompt la paix & » l'alliance que nous jurons, qu'il meure à la tête de l'armée, » & que sa race soit éteinte à jamais ». Yo-ko-lo ayant aussi reçu une coupe remplie de vin de la main de Kouo-tsé-y, répéta le même serment, après quoi ces deux généraux se séparèrent.

Les *Tou-fan*, instruits de ce qui venoit de se passer entre eux, décampèrent pendant la nuit. Yo-ko-lo se mit à leur poursuite, & les atteignit dans la plaine qui est à l'ouest de Ling-taï; avec le secours de la cavalerie de Kouo-tsé-y, commandée par Pé-yuen-kouang, il les défit entièrement, & leur tua ou fit prisonniers plusieurs dixaines de mille hommes, en leur enlevant tout leur bagage : les *Hoeï-hé* se retirèrent ensuite dans leur pays.

Après tant de guerres, la Chine respira enfin : l'empereur
766. fit réparer le collége impérial que Ngan-lo-chan & Ssé-ssé-ming avoient changé en casernes ; lorsqu'il fut en état, il en donna la surintendance à l'eunuque Tchao-nghen, son favori, & nomma Tchang-koen pour avoir soin des études. Ce der-

nier ne put s'empêcher de lui repréfenter que cette place ne s'étoit jufqu'ici donnée qu'à des gens du premier mérite, & des plus habiles dans la littérature ; que c'étoit la rabaiffer & ne vouloir pas que le collége fe rétablît dans fon premier luftre en la donnant à un eunuque. Ces repréfentations n'eurent point d'effet, & l'eunuque prit poffeffion de fon emploi. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 766. *Taï-tfong.*

L'empereur, en reconnoiffance des fervices que Kouo-tfé-y rendoit tous les jours à l'état, avoit donné à Kouo-ngaï, fon fils, une princeffe de fon fang en mariage. Kouo-ngaï ayant difpute avec fa femme, lui demanda affez brufquement fi elle fe fioit fur ce que fon père étoit empereur ; en ajoutant que fi le fien eût voulu l'être, il n'auroit tenu qu'à lui. La princeffe outrée fe rendit fur le champ, dans fa chaife roulante, au palais : l'empereur, loin d'écouter fes plaintes, lui répondit tranquillement que fon mari ne lui avoit rien dit là qui ne fût très-vrai, & que fi Kouo-tfé-y avoit voulu être empereur, la famille des *Tang* ne fubfifteroit plus aujourd'hui. Après lui avoir fait une leçon, il la renvoya chez elle. 767.

Kouo-tfé-y, informé de ce qui s'étoit paffé, mit fon fils en prifon, & fut au palais demander pardon à l'empereur de fa faute. L'empereur lui répondit : « Un homme qui ne fait pas » parler ferme, ne faura jamais gouverner fa maifon ; eft-ce » que nous devons écouter, vous les plaintes de votre fils, » & moi celles de ma fille ? Allez, & foyez en repos ». Kouo-tfé-y, au fortir du palais, retourna chez lui & manda fon fils ; après lui avoir fait une forte réprimande, il lui fit donner en fa préfence un grand nombre de coups de bâton.

Le premier jour de la troifième lune de la fixième année du règne de Taï-tsong, il y eut une éclipfe de foleil. 768.

A la dixième lune, on reçut à la cour la nouvelle que la

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
768.
Taï-tsong.

Ko-tun, ou reine des *Hoeï-hé*, étoit morte à la septième lune. L'empereur fit partir Siao-hin pour aller faire des complimens de condoléance au *Ko-han*. Ce prince lui demanda pourquoi, après avoir rendu de si grands services à la famille impériale, on manquoit à ce qu'on leur avoit promis, & qu'on achetoit leurs chevaux sans leur en payer le prix. Siao-hin répondit qu'il y avoit long-temps que l'empereur son maître avoit récompensé libéralement leurs services, & que, quoiqu'ils se fussent joints, aussi-bien que les *Tou-fan*, au rebelle Pou-kou-hoaï-nghen, pour venir à main armée sur les terres de l'empire, en poussant jusqu'aux tours de la capitale, cependant après la mort de Pou-kou-hoaï-nghen, lorsque les *Tou-fan* avoient pris la fuite, on ne leur avoit point refusé la paix, tandis qu'on pouvoit se venger d'eux & les empêcher de retourner tranquillement dans leur pays. Il lui demanda, si l'on s'y fût opposé, s'ils auroient ramené un seul de leurs chevaux, & que d'après cela il pouvoit juger lui-même laquelle des deux nations avoit manqué de foi ou de reconnoissance. Le *Ko-han* confus traita beaucoup mieux Siao-hin qu'il n'auroit fait, s'il ne lui eût parlé avec cette fermeté.

Cependant les *Tou-fan*, revenus de leur crainte, retournèrent sur leurs pas, & sachant les *Hoeï-hé* chez eux, ils vinrent assiéger Ling-tchéou. Li-pao-yu, gouverneur de Fong-siang, détacha Li-ching avec cinq mille hommes pour aller au secours de cette place. Li-ching ne pouvant espérer de battre l'ennemi avec si peu de monde, marcha en avant avec mille cavaliers déterminés; & sortant par le fort Ta-tchin-koan, il fut tomber à l'improviste sur Ting-tsin-pao, où étoit le magasin des vivres, des armes, & le reste des équipages des *Tou-fan*. Faisant main-basse sur tout ce qui s'y trouva, il mit le feu aux magasins, &

ſe retira ſans avoir perdu un ſeul homme. Les *Tou-fan* conſternés de ce coup de main, dans l'impoſſibilité où il les mettoit de continuer le ſiége, le levèrent & s'en retournèrent dans leur pays.

Au commencement de l'année ſuivante, le général Kouo-tſé-y vint à la cour de ſon gouvernement de Ho-tchong. L'eunuque Yu-tchao-nghen, qui dans pluſieurs occaſions avoit tâché de le perdre, l'invita à aller avec lui à un temple d'idole qu'il avoit fait bâtir. Les amis de Kouo-tſé-y l'avertirent de n'y aller que bien accompagné; il y eut même plus de trois cens de ſes officiers & de ſes ſoldats, armés de toutes pièces, qui vouloient abſolument le ſuivre. Kouo-tſé-y les renvoya avec une eſpèce de colère, en leur diſant, qu'étant un des premiers de l'empire, l'eunuque n'oſeroit, ſans un ordre exprès de l'empereur, penſer à lui nuire; & que s'il avoit des ordres, il ne devoit pas réſiſter. Ainſi, ſans prendre le train qui lui convenoit, il ne ſe fit ſuivre que par quelques-uns de ſes domeſtiques, & fut joindre Yu-tchao-nghen. Cet eunuque, ſurpris de le voir ſi peu accompagné, ne put s'empêcher de lui en demander la raiſon. Kouo-tſé-y, avec ſa droiture & ſa franchiſe ordinaires, lui dit naturellement les avis qu'on lui avoit donnés, & ce que ſes officiers & ſes ſoldats avoient fait pour obtenir de l'eſcorter: il ajouta que c'étoit par cette raiſon qu'il n'avoit pris que quelques-uns de ſes domeſtiques, d'autant plus qu'il craignoit de l'incommoder. L'eunuque, frappé de l'opinion qu'il voyoit qu'on avoit de lui, répondit, les larmes aux yeux, que les gens de ſon caractère étoient rares, & qu'il étoit naturel qu'il eût des ſoupçons. 769.

Yu-tchao-nghen étoit un de ces hommes méchans, qui, parvenus au plus haut degré de puiſſance, ſe font craindre de 770.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 770. Taï-tsong.

tout le monde. Il décidoit de tout sans la participation des ministres, & ce qu'il proposoit à l'empereur devoit être exécuté suivant ses vues, si-non il s'emportoit si fort, qu'il lui échappa plusieurs fois de dire, qu'il n'y avoit point d'officier dans l'empire qui ne dût lui passer par les mains. L'empereur, qui n'avoit plus pour lui la même affection, irrité de son arrogance, résolut de s'en défaire; & Yuen-tsaï, par ses ordres, le fit étrangler.

771. Li-pao-yu, commandant-général des troupes dans les pays de Ho-si, de Long-yeou & de Chan-nan, pays fort exposés aux courses des *Tou-fan*, envoya le placet suivant à l'empereur.

« Mon devoir est d'exercer moi-même les soldats que Votre « Majesté m'a confiés, afin qu'ils soient en état de servir dans » l'occasion. La distance de plus de deux mille *ly* qu'il y a des » pays de Ho-si & de Long-yeou jusqu'à Fou-tchéou & Ouen-» tchéou (1) est trop grande, pour que je puisse y veiller au-» tant qu'il seroit nécessaire; les *Tou-fan* peuvent diviser leurs » forces, & entrer en même temps par deux chemins diffé-» rens. Si je vais secourir Kien-long (2), je me vois obligé d'a-» bandonner Léang-tchéou (3) & Min-tchéou (4) : si je vais » du côté de Fou-tchéou & de Ouen-tchéou, les ennemis peu-» vent pénétrer par les pays de Koan & de Fou, sans que je » puisse m'y opposer; ainsi je supplie Votre Majesté de choisir » un brave homme qui ait soin de la province de Chan-nan, » tandis que je garderai le pays de Long-ti ». L'empereur donna des ordres en conséquence de ce placet.

(1) Aujourd'hui Ouen-hien, de la dépendance de Kong-tchang dans le Chen-si.
(2) Aujourd'hui Fou-fong, de la dépendance de Fong-siang-fou du Chen-si.
(3) Tching-tou-fou, capitale du Sfé-tchuen.
(4) C'est de cette ville que la rivière Ming-kiang a pris son nom.

Ce prince, las de tant de troubles, ne cherchoit qu'à maintenir la paix dans ses états, & il dissimuloit bien des sujets de plaintes que lui donnoient chaque jour les *Hoeï-hé :* ces Tartares venoient faire des courses sur les frontières, & en enlevoient des femmes & des enfans. L'empereur en fit à la vérité des plaintes à leur *Ko-han*, qui les contint quelque temps; mais ils recommencèrent bientôt, & l'empereur aima mieux dissimuler que de rompre la paix. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 772. *Tai-tsong.*

On étoit convenu avec eux de prendre chaque année un certain nombre de leurs chevaux, dont le prix étoit fixé, & ce nombre alloit à plusieurs dixaines de mille par an. Comme ils n'amenoient ordinairement que ce qu'ils en avoient de plus mauvais, les officiers chargés de les recevoir s'en plaignirent souvent, sans pouvoir en obtenir de meilleurs. L'empereur, craignant de les mécontenter, ordonna d'acheter indistinctement tous les chevaux qu'ils ameneroient, parmi lesquels il pouvoit s'en trouver de bons pour remonter la cavalerie; les *Hoeï-hé* furent fort satisfaits de cet arrangement. 773.

Sur la fin de l'année, les *Tou-fan* vinrent faire une course jusque sur les terres de King-tchéou & de Pin-tchéou. Houkien, à la tête de cinq mille hommes, eut la témérité de les attaquer à Y-lou (1), & fut entièrement défait : il en rejetta la faute sur Ssé-kang, vieil officier, & sur quelques autres qui n'avoient pas exécuté ses ordres. Ma-lin, qui commandoit un détachement, fut aussi battu, & auroit été pris, si Touan-siou-ché, qui s'étoit caché dans une gorge, n'étoit sorti à propos pour le dégager.

Kouo-tsé-y, envoyé contre les *Tou-fan*, dit aux officiers qui avoient été battus, pour les tranquilliser, que la faute de leur

(1) A quatre-vingt-dix *ly* à l'ouest de Pin-tchéou, de la dépendance de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 773. *Taï-tsong.*

défaite retomboit sur lui, & qu'il vouloit la réparer en leur en procurant tout l'honneur; il envoya en conséquence Hou-kien garder un défilé, par où il falloit que les *Tou-fan* passassent nécessairement pour s'en retourner : Ma-lin fut placé en embuscade pour tomber sur leur bagage; & Li-koué-tchin eut ordre d'aller, par un détour assez grand, au nord de leur camp sans les attaquer, & de faire un grand bruit de tambours, en étendant beaucoup ses troupes à la vue des ennemis.

Lorsque les *Tou-fan* arrivèrent à Pé-ting, & qu'ils virent les troupes de Li-koué-tchin occuper une aussi grande étendue de terrein sur le penchant d'une montagne, ils en furent intimidés & rebroussèrent chemin; mais croyant être plus en état de se défendre, ils s'engagèrent dans le défilé que Hou-kien gardoit. Cet officier-général tomba brusquement sur eux, & après les avoir mis en fuite, il leur enleva tout le butin qu'ils avoient fait; tandis que Ma-lin de son côté battit l'escorte qui accompagnoit leur bagage, & leur tua plus de mille de leurs gens, en s'emparant des équipages.

774. Cette guerre terminée, Kouo-tsé-y, de retour à la cour, représenta à l'empereur que Sou-fang étant la porte septentrionale de l'empire, on ne pouvoit se dispenser d'y tenir toujours une forte garnison; que dans les dernières guerres on en avoit tiré beaucoup de troupes, & qu'il n'y avoit pas actuellement la dixième partie de celles qu'on y entretenoit autrefois; que les *Tou-fan* étant voisins de Ho-long, & se joignant aux *Kiang-hou*, caste de *Tou-kou-hoen*, on devoit considérer qu'ils étoient dix fois plus redoutables que par le passé. Il demandoit en conséquence, que, pour la sûreté de ces frontières, on choisît dans les provinces quarante ou cinquante mille hommes pour la garde de Sou-fang.

L'an

L'an 775 il proposa un de ses amis pour un emploi assez médiocre, qu'on lui refusa ; ses officiers en murmurèrent hautement, & le sollicitèrent de s'en plaindre. Kouo-tsé-y leur répondit, que tout le temps qu'avoit duré la guerre, ils avoient vu l'empereur accorder aux officiers des provinces ce qu'ils lui demandoient, & même des choses qui n'étoient pas de leur ressort ; qu'aujourd'hui, s'il lui refusoit une grace, il lui donnoit d'un autre côté carte blanche sur les affaires de la guerre, & que c'étoit une marque de son estime pour lui, dont ils devoient le féliciter. Cette réponse sage le rendit encore plus respectable à leurs yeux. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 775. *Taï-tsong.*

Le premier jour de la dixième lune, de la treizième année du règne de TAÏ-TSONG, il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante, Ma-lin, commandant-général des troupes du pays de King-yuen, mourut ; jamais officier ne fut plus universellement regretté : on lui fit des obsèques d'une magnificence extraordinaire. Le concours de ceux qui y assistèrent, fut si grand, que Toan-siou-ché, qui lui succéda dans son gouvernement, fut obligé d'assigner aux différens états, l'heure qu'ils s'y trouveroient, de peur que des gens turbulens ne profitassent de cette occasion pour causer du désordre. 776.

Toan-siou-ché méritoit de remplacer Ma-lin ; bon officier de guerre, d'une vie irréprochable, se privant de tous les plaisirs, il n'en avoit d'autre que celui de remplir son devoir ; jamais il n'eut qu'une femme, & ne but de vin que dans les repas de cérémonies, où la bienséance l'obligeoit de se trouver, mais toujours avec modération : il regardoit comme perdu & irréparable le temps qu'on passoit à la comédie & aux autres divertissemens. Affable à tout le monde, il consola les peuples de son district de la perte de Ma-lin. 777.

De l'Ère Chrétienne. *Tang.* 778. *Taï-tsong.*

L'an 778, Tcha-ssé, gouverneur du pays de Long-yeou, trouva dans sa province une chatte qui nourrissoit en même temps de son lait ses petits & des rats ; il les envoya à la cour comme une chose fort singulière. Tous les grands vinrent féliciter l'empereur à cette occasion, excepté Tsouï-yeou-fou, qui lui dit : « Lorsqu'on voit du renversement dans la nature, » nous devons le regarder comme un mauvais pronostic ; il » est naturel de voir les chats courir après les rats, mais qu'ils » s'accordent ensemble pour sucer le même lait, c'est ce qui » ne peut présager rien de bon. Comment peut-on vous en » témoigner de la joie ? Je féliciterai Votre Majesté, lorsque » je verrai qu'elle éloigne d'auprès de sa personne & des em- » plois, ces sujets qui déshonorent le ministère par leur mau- » vaise conduite & leurs flatteries outrées : je me réjouirai » encore lorsque les peuples se maintiendront dans le devoir, » & que nos voisins respecteront nos frontières ».

779.

L'empereur tomba alors malade, & après avoir langui quelque temps, il mourut à la cinquième lune de la dix-septième année de son règne & la cinquante-troisième de son âge. Il laissa par écrit à son fils Té-tsong, qui lui succéda, un ordre exprès de faire Kouo-tsé-y gouverneur de l'empire, & de suivre en tout ses conseils. Ce prince, après les cérémonies de son inauguration, fit publier les dernières volontés de son père.

TÉ-TSONG.

Un mois après que Té-tsong eut pris possession du trône, Li-yen, mandarin de Tché-tchéou, dans le département de Pin-yang-fou du Chan-si, lui envoya un mémoire sur quelques nuages extraordinaires, sur-tout par leurs nuances &

leurs couleurs variées, qui avoient paru dans le ciel. L'empereur, par le conseil de Kouo-tsé-y, répondit à ce mémoire: « La paix & la satisfaction des peuples, l'abondance des récoltes, l'habileté & la sagesse dans l'administration, voilà » les pronostics que je reçois avec plaisir; mais des nuages » extraordinaires, des animaux rares, des plantes jusque-là » inconnues, des monstres, & d'autres productions surprenantes de la nature, quel bien tout cela produit-il aux » hommes? Je défends de m'en parler à l'avenir ».

En montant sur le trône, ce prince trouva dans le palais un grand nombre d'animaux curieux, de chiens de chasse de toutes les espèces, & de coqs de combat, qu'on nourrissoit avec grand soin : il dit que tous ces amusemens, qui entraînoient dans une grande dépense, ne servoient qu'à faire perdre le temps, si précieux à un prince qui veut s'acquitter de son devoir, & il les supprima. Il renvoya en même temps chez leurs parens plusieurs centaines de femmes du palais. Cette réforme causa une joie si universelle, qu'on entendoit le peuple s'écrier : « Qui est-ce qui ne se feroit pas un plaisir de » servir avec fidélité & avec zèle un prince si sage & si » éclairé »!

Quelque temps après il fit publier un nouvel ordre, qui donna encore plus de satisfaction au peuple : il établit un tribunal particulier pour recevoir les placets de ceux qui se croiroient opprimés par les mandarins; & si on ne leur rendoit pas justice à ce tribunal, il leur permettoit de venir battre le tambour de son palais pour lui en porter des plaintes. Cet ordre finissoit par des défenses d'élever à l'avenir aucun nouveau *miao* ou temple d'idole, & à toute personne de quelque rang qu'elle fût, homme ou femme, de se faire ministre des idoles.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 779. *Té-tsong.*

Une infinité de gens du peuple, abuſant de la liberté que leur donnoit cet ordre, vinrent ſur les plus légers ſujets porter leurs plaintes à ce tribunal; & comme on ne pouvoit les expédier auſſi promptement qu'on l'auroit deſiré, ces gens alloient au palais battre le tambour, ce qui faiſoit perdre beaucoup de temps à l'empereur pour les écouter. Le préſident de ce nouveau tribunal lui repréſenta que la plupart de ces plaintes n'étant point fondées, il étoit à propos de reſtraindre ſon ordre aux affaires de quelque conſéquence. L'empereur renvoya aux cenſeurs de l'empire à déterminer la nature des plaintes qu'il ſeroit permis de porter à ce tribunal.

Le premier jour de la ſeptième lune de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Sous le règne précédent, les *Tou-fan* avoient envoyé pluſieurs fois des députés pour demander l'alliance de la Chine; mais comme ils ne diſcontinuoient point leurs courſes, l'empereur avoit fait arrêter tous ces députés avec leur ſuite, & les avoit exilés à Kiang-ling. Té-tsong, ſon ſucceſſeur, qui vouloit ſe conduire par des principes de vertu, envoya Oueï-lun, un de ſes principaux officiers, à Kiang-ling raſſembler ces exilés, qui ſe trouvèrent au nombre de plus de cinq cens; il leur fit donner à chacun un habit & les renvoya chez eux.

A la dixième lune, l'empereur Taï-tſong fut enterré avec une grande magnificence à Yuen-ling, à vingt-cinq *ly* au nord-oueſt de Tang-ping-hien de Si-ngan-fou. Té-tsong, en habits de deuil, qui ſuivoit le corps dans ſon char, remarquant que celui qui le conduiſoit ne le faiſoit point paſſer par le grand chemin, lui en demanda la raiſon: « C'eſt, lui répondit un des maîtres » des cérémonies, que l'année de Votre Majeſté eſt celle du » *cheval*, il ne faut pas qu'il heurte ». « Eſt-il poſſible, dit

» l'empereur, que vous fassiez dépendre la vie des hommes » de ces sortes de rêveries » ? Il ordonna de suivre le grand chemin (1).

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 779. *Té-tsong.*

Les empereurs Sou-tsong & Taï-tsong étoient fort adonnés à ces sortes de superstitions ; ils n'entreprenoient jamais rien sans avoir auparavant consulté les sorts. TÉ-TSONG ne donnoit point dans ces absurdités ; il les regardoit comme des extravagances, capables d'éteindre les lumières de la raison.

Le trente de la douzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

780.

Lorsque les députés de Tou-fan, que TÉ-TSONG avoit renvoyés, arrivèrent dans leur pays, ils se répandirent sur les louanges du nouvel empereur, & sur ce que renonçant à tous les amusemens, il s'appliquoit uniquement à la vertu & à rendre ses peuples heureux ; ils envoyèrent au-devant de Oueï-lun, & le traitèrent avec beaucoup d'honneurs : charmés des vertus de l'empereur, ils choisirent un des premiers de leur cour pour aller à Tchang-ngan prêter hommage & porter leur tribut.

Teng-li, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-hé*, fut tué par Tun-mou-ho, un de ses généraux, qui se fit reconnoître à sa place. Suivant les anciennes coutumes de ces Tartares, il y avoit peu de distinction entre le *Ko-han* & ses sujets, entre l'officier & le soldat, & ils vivoient ensemble avec beaucoup de familiarité ; ils se portoient tous avec une égale ardeur vers le bien général. Etant devenus riches par les libéralités

(1) Les Chinois ont un cycle de douze ans, qu'ils appliquent aussi aux heures ; c'est par ce cycle qu'ils déterminent l'année de leur naissance : ces années & ces heures ont les noms de douze animaux ; savoir, le *cheval*, le *mouton*, le *singe*, le *coq*, le *chien*, le *cochon*, le *rat*, le *bœuf*, le *tigre*, le *lievre*, le *dragon* & le *serpent*.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 780. *Té-tsong.*

de la dynastie des *Tang*, en reconnoissance des services qu'ils lui avoient rendus, leur *Ko-han* commença à se distinguer des autres ; il fit bâtir un palais & avoit une cour. A la mort de Taï-tsong, Teng-li réunit les neuf hordes des *Hoeï-hé*, mais il n'en fut pas long-temps le maître. Un de ses officiers lui ayant persuadé que le temps du deuil étoit favorable pour entrer en Chine à main-armée, & s'enrichir de ses dépouilles, Tun-mou-ho voulut l'en dissuader ; & comme ce *Ko-han*, malgré ses représentations, se disposoit à faire cette course, il le tua & se fit reconnoître *Ko-han* à sa place : il envoya demander l'agrément de l'empereur, qui confirma son élection sous le titre de *Ou-y-tching-kong-ko-han*.

Cette année on fit le dénombrement des familles du peuple & des soldats, avec un tableau des revenus fixes de l'empire : suivant ce dénombrement, le peuple seul formoit trois millions quatre-vingt-cinq mille soixante-seize familles ; le nombre des soldats montoit à sept cens soixante-huit mille hommes effectifs ; & les revenus en argent, à trente millions huit cens quatre-vingt-dix-huit mille *taëls* (1), & en grains, à vingt millions cent cinquante-sept mille mesures, chaque mesure du poids de cent livres.

781.

L'an 781, mourut le brave Kouo-tsé-y à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après avoir passé par vingt-quatre grades différens, dans lesquels il se distingua toujours par sa capacité & par son exactitude. Pendant près de trente ans de troubles, maître des troupes & par-tout victorieux, on ne suspecta point sa fidélité : élevé au plus haut rang où un sujet puisse parvenir, jamais on ne regarda la récompense au-dessus de son

(1) Le *taël* vaut cent sols argent de France.

mérite. Quelque riche & quelque puissant qu'il fût, il ne commit jamais la moindre injustice. Maître de la plupart des emplois militaires, il les distribua avec tant d'équité, qu'il ne fit aucun mécontent. Il avoit trois mille personnes à son service ; sa famille étoit composée de huit garçons & de sept filles, tous mariés, & d'un si grand nombre de petits-enfans, que ne les connoissant pas tous, lorsqu'ils venoient lui rendre leurs devoirs, il ne les appelloit jamais par leur nom, de peur de se tromper : il mourut regretté de tout le monde (1).

---

(1) Le superbe monument qui constate l'établissement de la religion Chétienne à la Chine, fut élevé cette année 781 par des prêtres Nestoriens qui étoient à la tête de cette mission, & dont la langue étoit le Syriaque, comme il est aisé de s'en convaincre par les signatures dont ce monument est accompagné. Il y est parlé honorablement du général Kouo-tsé-y, qu'on y qualifie de *Tchong-chu-ling* & de prince de Fen-yang (Fen-yang-kiun-ouang). On dit qu'il employa utilement un de ces Nestoriens nommé Y-sou, lors de son expédition dans le pays de Sou-fang, & que cet Y-sou étoit venu à la Chine d'un pays appellé *Ouang-ché-tchi-tching*, ou plutôt de la ville de Ouang-ché.

Ce monument fut trouvé en 1625 en creusant les fondations d'un édifice près de Si-ngan-fou dans la province de Chen-si. Il nous apprend qu'un certain évêque appellé Olopouen, étant parti du *Ta-tsin*, arriva à Tchang-ngan sous le règne de TAÏ-TSONG, second empereur des *TANG*, la neuvième des années dites *Tching-kuon*, qui répond à l'an 635 de notre ére ; que TAÏ-TSONG publia un édit en faveur de la religion Chrétienne à la septième lune de l'an 638 & fonda une église ; que KAO-TSONG, fils & successeur de ce prince, ordonna qu'on bâtît des Eglises dans toutes les provinces de la Chine. Que l'an *ching-lié* (c'est-à-dire l'an 698, sous le règne de Vou-heou, femme de Taï-tsong, qui avoit usurpé le trône après la mort de Kao-tsong) les Bonzes élevérent une violente persécution contre les Chrétiens à Tong-tchéou ; mais que la première des années dites *Tien-pao* (l'an 742), sous le règne de HIUEN-TSONG, le christianisme reprit faveur dans l'empire par la protection que ce prince accorda aux Chrétiens. SOU-TSONG, qui succéda à ce dernier l'an 756, fit bâtir de nouvelles églises ; & TAÏ-TSONG, dont le règne commença l'an 763, leur fit présent de parfums. Enfin TÉ-TSONG, sous le règne duquel fut gravée cette inscription, continua à protéger les Chrétiens à l'exemple de ses prédécesseurs.

Depuis l'an 635 jusqu'en 781, date de ce précieux monument, on a l'histoire

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 781. *Té-tsong.*

La mort enleva aussi dans le même temps Li-pao-tchin, gouverneur de Tching-té (1). Cette mort fit éclater une révolte qui se fomentoit depuis quelques années. Sous le règne de Taï-tsong, Li-pao-tchin, Li-tching-ki, Tien-tching-sé & Léang-tchong étoient convenus de rendre leurs gouvernemens héréditaires dans leurs familles, & ils l'avoient obtenu de l'empereur. A la mort de Tien-tching-sé, le même empereur avoit accordé, à la prière de Li-pao-tchin, que Tien-yueï succédât au gouvernement de Tien-tching-sé son père. Comme Li-pao-tchin ne s'étoit point nommé d'héritier, quelques-uns de ses officiers présentèrent un placet à l'empereur TÉ-TSONG pour lui demander de nommer Li-oueï-yo successeur de son père dans son gouvernement; l'empereur n'y voulut point consentir. Ils demandèrent qu'il pût au moins en retenir le sceau, avec le droit de lui adresser des placets, grace qui leur fut encore refusée.

Tien-yueï, qui n'avoit pas oublié que c'étoit à la sollicitation de Li-pao-tchin qu'il avoit obtenu le gouvernement de son père, voulut rendre à Li-oueï-yo le même service; il présenta plusieurs placets, auxquels l'empereur répondit toujours

du christianisme de la Chine pendant 146 ans; mais on se tromperoit si on concluoit delà qu'il n'avoit point été introduit dans cet empire antérieurement à l'époque de 635. Les Bonzes Chinois sont venus des Indes & d'autres pays situés à l'occident de la Chine, & les Chrétiens qui sont venus ensuite ont été confondus avec eux. On voit par ce monument que ces derniers ne se distinguent eux-mêmes que par le pays de leur origine, *les Bonzes de Ta-tsin.* Je fais cette remarque pour faire pressentir qu'il peut être question des Chrétiens aussi-bien que des Bonzes idolâtres dans plusieurs endroits de l'histoire de la Chine, où il semble qu'on parle uniquement de ces derniers. S'il se présente quelqu'occasion de revenir sur cette matière, je pourrai m'étendre davantage; peut-être même le monument de Si-ngan-fou trouvera-t-il place dans quelqu'un des volumes de cette Histoire. *Éditeur.*

(1) Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

d'une

d'une manière peu favorable. Un officier de sa cour lui ayant représenté que s'il refusoit cette grace, il étoit à craindre qu'ils n'excitassent du trouble : l'empereur lui répondit que la trop grande autorité que ces gouverneurs avoient dans leurs départemens sur les mandarins qui leur étoient subordonnés, ne serviroit qu'à leur faciliter les moyens de se révolter, & qu'il étoit de la prudence de les prévenir en diminuant leur crédit. Piqués de ce refus, Tien-yueï, Li-tching-ki, & autres de cette cabale, engagèrent Li-oueï-yo à lever des troupes. Tien-ting-kieï, parent de Tien-yueï, indigné de ce conseil pernicieux, lui reprocha son ingratitude envers l'empereur, de qui il avoit reçu tant de bienfaits : il lui demanda s'il étoit ennuyé des honneurs où il étoit parvenu, & s'il vouloit la perte entière de sa famille. Il finit par lui dire que s'il s'obstinoit à penser à se révolter, il le désavouoit pour son parent, & qu'il falloit qu'il commençât par le tuer le premier, parce qu'il le trouveroit toujours contraire à ses vues ambitieuses & fidèle à l'empereur. Tien-ting-kieï se retira dans sa maison fort indisposé contre Tien-yueï ; & le chagrin qu'il eut de lui voir prendre un si mauvais parti, lui occasionna une maladie qui le conduisit au tombeau. Tous les parens de Li-oueï-yo ne furent pas moins zélés pour l'empêcher de se révolter : Kou-tsong-tching, son oncle, voyant que tous ses conseils étoient inutiles, aima mieux se faire mourir lui-même par le poison, que d'être témoin des suites funestes de sa révolte.

Tien-yueï & Li-tching-ki se déclarèrent les premiers ; ils levèrent un corps de dix mille hommes & vinrent camper auprès de Tsao-tchéou (1), où Léang-tchong-y & Li-oueï-yo

(1) Tsao-tchéou de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 781. *Té-tsong.*

les joignirent, ce qui jetta la consternation dans le Ho-nan. Tien-yueï leur dit qu'il falloit s'appuyer des montagnes voisines, & que Hing-tchéou (1) & Tsé-tchéou (2) devoient être comme les deux yeux de leur entreprise ; en conséquence de quoi il détacha Kang-yu avec huit mille hommes pour bloquer Hing-tchéou, & lui, avec le gros de l'armée, fut investir Lin-ming (3), qu'il se contenta de bloquer, sans entreprendre d'en faire le siége dans les formes. Il demeura plusieurs mois devant cette place ; mettant tous ses soins à empêcher les vivres d'y entrer ; il la réduisit à une si grande extrêmité, que Tchang-pi, qui en étoit gouverneur, ne sachant plus comment animer ses soldats, prit sa fille, & l'ayant parée de ses plus beaux habits, il assembla ses officiers & ses soldats, & la leur présentant, il leur dit : « Vous avez beaucoup souffert » pour défendre avec moi cette place : je ne possède plus rien » dont je puisse récompenser vos travaux & vos fatigues ; il » ne me reste qu'une fille à vendre, & je veux du prix que j'en » retirerai payer au moins vos services d'un jour ». Toute la garnison, pénétrée de cet effort de générosité, s'écria qu'elle ne vouloit d'autre récompense que la gloire de mourir pour la défense de la place.

Cependant l'empereur, instruit du danger où elle étoit de tomber entre les mains des rebelles, donna ordre à Ma-souï & à Li-ching d'aller à son secours ; mais, avant que d'en venir aux mains, Ma-souï écrivit à Tien-yueï pour l'exhorter à rentrer dans son devoir. Tien-yueï prit cette démarche pour un effet de la crainte de Ma-souï : ainsi, bien loin de se rendre

(1) Chun-té-fou du Pé-tché-li.

(2) Y-tou-hien de Tsing-tchéou-fou du Chan-tong.

(3) Elle étoit à l'ouest de Kouang-ping-fou du Pé-tché-li.

à ses conseils, il marcha contre lui & lui livra bataille, dans laquelle il fut si complettement battu, que plus de dix mille des siens restèrent sur le carreau, & qu'il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver. A la nouvelle de cette défaite, Kang-yu leva le siége de Hing-tchéou & se retira.

Tien-yueï avoit laissé Li-tching-ki & Li-oueï-yo dans un camp séparé, où ils commandoient chacun les troupes qu'ils avoient levées. Li-tching-ki étoit mort pendant le blocus de Lin-ming; & son fils Li-na, de sa propre autorité, avoit pris le commandement des troupes de son père. Ce fut à lui & à Li-oueï-yo que Tien-yueï eut recours après la perte de la bataille de Lin-ming; & avec les secours qu'ils lui envoyèrent & les débris de ses troupes il se fit encore une armée de vingt mille hommes, avec laquelle il fut camper sur le bord de la rivière Oueï-choui. Ma-soui le suivit, & vint prendre son poste à Yé (1).

Leang-tchong-y, qui étoit entré dans leur parti, avoit conduit ses troupes du côté de Siang-yang, où il commettoit beaucoup de désordre. L'empereur envoya contre lui Li-hi-lieï, qui le battit si bien, qu'il y perdit la vie: il lui fit couper la tête & l'envoya à la cour.

Li-na, jeune homme plein de feu, voulut se séparer des autres, & aller attaquer Siu-tchéou. Li-oueï, commandant de cette place, écrivit en cour pour demander un prompt secours; l'empereur fit sur le champ expédier des ordres à Tang-tchaotchin de prendre cinq mille hommes des troupes de Sou-fang (2), & d'y joindre celles qu'il trouveroit sur sa route, pour aller secourir Siu-tchéou. Comme les soldats de Sou-fang avoient

(1) Tchang-té-fou du Ho-nan.
(2) Ming-hia-ouei du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 781. *Té-tsong.*

laissé leur bagage en arrière, ils arrivèrent en fort mauvais équipage près de Siu-tchéou ; les rebelles en firent des railleries. Tang-tchao-tchin, leur commandant, les anima à se venger de cette insulte ; & pour leur donner plus d'ardeur, il leur dit qu'il leur abandonnoit d'avance le camp des ennemis.

En effet, le jour de la bataille, ces cinq mille *Sou-fang* se battirent avec beaucoup de courage & d'intrépidité ; par-tout où ils donnèrent, ils enfoncèrent les rebelles, & on leur attribua la gloire d'avoir tué plus de huit mille hommes & remporté seuls la victoire.

782. Ma-souï voyant que Tien-yueï ne pensoit qu'à se retrancher, & qu'il faisoit même environner son camp d'une muraille, en forme de ville, jugea qu'il vouloit éviter de se battre; il feignit de se retirer en décampant, & il donna l'ordre à ses soldats de se tenir toujours prêts, laissant un petit corps en embuscade ; ensuite de quoi il se mit en marche, persuadé que Tien-yueï ne le laisseroit point aller sans venir le harceler. Tien-yueï, qui avoit plus de quarante mille hommes, sortit de son camp avec tout son monde, & fut après Ma-souï, qui l'attendit de pied-ferme. Le corps qui étoit en embuscade, s'étant divisé en deux bandes, l'une fut mettre le feu au camp de Tien-yueï, tandis que l'autre étoit occupée à rompre trois ponts qu'il avoit fait construire sur la rivière pour lui servir en cas de besoin.

Ma-souï ne vit pas plutôt la flamme s'élever dans le camp des rebelles, qu'il les fit charger, & les poussa si vivement qu'il les obligea de prendre la fuite du côté des ponts qu'ils trouvèrent rompus ; ils se jettèrent dans la rivière pour tâcher de la passer à la nage ; un nombre infini périt dans les eaux : ils perdirent outre cela plus de vingt mille hommes, qui ref-

tèrent sur le champ de bataille; de sorte, qu'à peine Tien-yueï put-il ramasser deux mille hommes, avec lesquels il fut se renfermer dans les murs de Oueï-tchéou, qu'il mit à contribution pour récompenser ses soldats, afin de n'en être pas abandonné. Ma-souï vint aussi-tôt l'investir, & l'auroit fait prisonnier sans la mésintelligence qui survint entre lui & Li-pao-tchin, qui rompit toutes les mesures qu'il prit pour en venir à bout.

Li-oueï-yo, aulieu de venir au secours de Tien-yueï, fut assiéger la ville de Chou-lou (1). Tchu-tao & Hiao-tchong joignirent leurs troupes & le battirent; ils l'obligèrent de se retirer après avoir perdu une grande partie de son monde. Outré de la perte qu'il venoit de faire, il en rejetta toute la faute sur Ouang-ou-siun, le meilleur de ses officiers, de la fidélité duquel il se défioit. Ouang-ou-siun s'apperçut de ses soupçons, & commença à craindre pour lui: comme il s'en ouvrit à Oueï-tchang-ning, un de ses amis, celui-ci lui répondit qu'il avoit raison de craindre; mais que voyant peu d'apparence à ce que Li-oueï-yo pût tenir tête à Tchu-tao, sur-tout y ayant un ordre exprès de l'empereur de le tuer, il lui conseilloit de rentrer en grace avec son souverain; & que puisqu'il étoit aimé des soldats, il devoit profiter de leur affection pour se délivrer de toute crainte du côté de Li-oueï-yo. Dès cet instant il prit la résolution de s'en défaire; & ayant assemblé ses officiers & ses soldats, il leur peignit avec des couleurs odieuses la révolte de Li-oueï-yo, & finit par menacer de mort quiconque s'opposeroit à la justice qu'il vouloit en faire: personne n'osa s'y opposer. Ouang-ou-siun le fit étrangler en sa présence, & lui coupa la tête, qu'il envoya à la cour avec sa soumission.

(1) Chou-lou-hien de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
782.
Té-tsong.

Tchu-tao après la victoire qu'il avoit remportée contre les rebelles, & Ouang-ou-siun après le service qu'il venoit de rendre en tuant Li-oueï-yo, s'attendoient à de grandes récompenses; mais l'empereur ne jugea pas à propos de leur en accorder, & ils en furent piqués. Tien-yueï, qui étoit dans Oueï-tchéou, avec le peu de troupes qui lui restoient de sa défaite, profita de leur mécontentement pour les engager dans sa révolte. Avant que de se déclarer hautement, ces deux généraux levèrent le plus de troupes qu'il leur fut possible, & s'emparèrent de quelques villes qui étoient sans défense; ensuite de quoi ils se joignirent, & se rendirent à Oueï-tchéou, où Tien-yueï les vit arriver avec beaucoup de satisfaction.

Ces nouvelles étant parvenues à la cour, l'empereur envoya ordre à Li-hoaï-kouang, de prendre quinze mille hommes de cavalerie & d'infanterie de *Sou-fang*, & de se joindre à Ma-fouï. Tchu-tao s'imaginant qu'il pourroit seul le battre avec ses troupes, sortit de la ville, & fut camper à la montagne Kiaï-Chan (1). Li-hoaï-kouang étant arrivé avant que Tchu-tao eût achevé de former son camp, il l'attaqua contre le sentiment de Ma-fouï, & n'eut pas de peine à mettre ces rebelles en fuite & à s'emparer de leur camp; mais pendant que ses soldats s'amusoient à piller, Ouang-ou-siun vint tomber sur eux, & soutenu par Tchu-tao, il défit entièrement les troupes de Sou-fang. Ma-fouï se trouvant seul, eut peine à se tirer d'affaire.

Tien-yueï, charmé du zèle que Tchu-tao faisoit paroître, proposa à Ouang-ou-siun de le prendre pour leur maître, & de lui donner le titre d'empereur, mais Tchu-tao le refusa:

(1) A quinze *ly* de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

Li-tsé-tsien lui demanda s'il vouloit toujours conserver le nom de rebelle, & s'il ne falloit pas au moins qu'ils sçussent pour qui ils faisoient la guerre ; il ajouta que, puisqu'ils étoient les maîtres d'un pays où il y avoit eu autrefois quatre principautés, ils devroient chacun prendre le titre d'une. En conséquence de ce conseil, ils donnèrent à Tchu-tao le titre de prince de *Ki*, & le choisirent pour chef de leur ligue ; Tien-yueï eut le titre de prince de *Oueï*, Ouang-ou-siun celui de prince de *Tchao*, & Li-na celui de prince de *Tsi* : ils choisirent chacun cent officiers pour en composer leur cour, qu'ils réglèrent suivant les loix de la dynastie des *HAN*. Comme Li-na étoit campé sur les frontières du Chan-tong & du Ho-nan, l'empereur envoya ordre à Li-hi-lieï d'aller le combattre. Li-hi-lieï, qui étoit fort mécontent de la cour, avoit déja résolu en lui-même de se joindre aux rebelles : il reçut cet ordre sans donner aucune marque de ce qu'il méditoit ; & après avoir mis une bonne garnison dans Hiu-tchéou, il envoya un officier de confiance proposer à Li-na d'aller attaquer Pien-tchéou (1).

L'empereur, qui vouloit terminer ces guerres, avoit donné des ordres dans toutes les provinces d'en faire partir des troupes pour grossir l'armée de Li-hi-lieï, de sorte qu'en très-peu de temps il se trouva à la tête d'une armée formidable. Tien-yueï & les autres chefs des rebelles craignirent que ce général ne voulût s'élever sur leurs ruines. Cette crainte les ayant fait consulter ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre, ils n'en trouvèrent point de meilleur que celui de lui proposer de le faire empereur ; mais Li-hi-lieï n'y voulut point consentir, & ne voulut pas même reconnoître le titre de prince

(1) Kaï-fong-fou du Ho-nan.

qu'ils avoient pris : il se donna cependant, de sa propre autorité, celui de généralissime de l'empire.

Il y avoit alors à la cour un certain Li-yuen-ping, homme d'esprit, mais grand parleur, qui se plaisoit sur-tout à discourir sur la manière de faire la guerre, qu'il entendoit assez bien. Kouan-pou le crut le plus capable de mettre les rebelles à la raison, & le proposa à l'empereur, qui l'envoya en qualité de commandant à Ju-tchéou, dans le district duquel étoit compris Hiu-tchéou, dont Li-hi-lieï étoit gouverneur. Li-yuen-ping, aussi-tôt après son arrivée, employa grand nombre d'ouvriers à travailler aux fortifications de cette place. Li-hi-lieï, qui le méprisoit, fit déguiser quelques centaines de soldats déterminés qui furent s'offrir pour travailler à ces fortifications. On les reçut sans aucune difficulté. Li-hi-lieï envoya un détachement de cavalerie insulter les travailleurs; ce détachement s'étant joint à ceux qu'il avoit fait travestir, ils entrèrent dans la ville, & se saisirent de Li-yuen-ping qu'ils lui amenèrent. Ce général parut devant lui avec une contenance mal assurée. Li-hi-lieï lui dit, avec un souris moqueur, qu'un habile homme comme lui, envoyé pour veiller sur sa conduite, auroit dû être plus sur ses gardes, & ne pas se laisser prendre à la première attaque comme un ignorant. Il ordonna en sa présence deux détachemens, l'un qui fut s'emparer de Yu-chi, & l'autre pour aller investir Tching-tchéou ; cette double expédition remplit de frayeur la cour orientale.

Lou-ki, ennemi de Yen-tchin-king, précepteur de l'empereur, sachant que Li-hi-lieï le haïssoit, crut avoir dans la révolte de celui-ci une occasion de le perdre : il dit à l'empereur, qui le consultoit sur cette révolte, que s'il pouvoit trouver, parmi les grands du premier ordre, quelqu'un qui

sût

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 783. *Té-tsong.*

fût assez bien parler pour persuader à Li-hi-lieï qu'il prenoit le mauvais parti, & qu'il s'exposoit aux plus grands dangers avec toute sa famille, il ne doutoit pas qu'on ne pût le ramener. Il lui nomma Yen-tchin-king, comme le seul capable de cette négociation, étant d'une ancienne famille, qui depuis plusieurs générations avoit rendu des services importans à l'état: il ajouta que personne ne savoit mieux manier la parole, & que sa droiture & son zèle lui avoient mérité l'estime de tout le monde. L'empereur le chargea en conséquence de cette commission.

Yen-tchin-king sentit que c'étoit une manœuvre de Lou-ki, & tous ses amis le pressèrent de s'en excuser ; mais il aima mieux se sacrifier que de donner l'exemple aux autres de se dispenser, sous prétexte du danger, de servir l'état. Ainsi il partit sans hésiter pour se rendre auprès de Li-hi-lieï.

Lorsqu'il fut arrivé à Hiu-tchéou, & qu'il eut fait savoir à Li-hi-lieï qu'il avoit un ordre à lui communiquer de la part de l'empereur, ce chef des rebelles envoya son fils adoptif avec mille à douze cens hommes investir la maison de Yen-tchin-king, où, peu de temps après, il se rendit lui-même. Il entra avec un air orgueilleux & courroucé, & débuta par les injures & les menaces les plus terribles, auxquelles Yen-tchin-king parut ne pas faire attention. Li-hi-lieï, surpris de sa tranquillité, fit retirer tout le monde, & s'excusant de la manière brutale dont il l'avoit reçu, il le traita alors avec toute sorte d'honneurs, & il étoit même déterminé à le renvoyer ; mais Li-yuen-ping, confus des reproches sanglans que Yen-tchin-king lui avoit faits, écrivit un billet secret à Li-hi-lieï, qui lui fit changer de sentiment.

Cependant un parti des troupes de Li-hi-lieï s'étoit saisi du

paſſage de la montagne Tſaï-chan (1). Li-kao, qui commandoit dans ces quartiers pour l'empereur, voyant la difficulté de s'y battre, fit courir le bruit qu'il alloit aſſiéger Ki-tchéou (2), & il remonta le Kiang comme s'il vouloit en prendre la route. L'officier qui commandoit le détachement de Li-hi-lieï le ſuivit pour le combattre ; mais Li-kao le battit & le tua : il reprit enſuite Tſaï-chan, & retournant ſur ſes pas, il fut ſe rendre maître de Ki-tchéou & de Hoang-tchéou.

A la nouvelle de ces pertes, Li-hi-lieï détacha Tchéou-tſeng avec trente mille hommes contre Ko-chou-yao, afin de l'empêcher de ſe joindre à Li-kao. Tchéou-tſeng, fâché de voir que Li-hi-lieï retenoit par force Yen-tchin-king, prit la réſolution de le tuer & de mettre Yen-tchin-king à ſa place, en faiſant rentrer ſes troupes ſous l'obéiſſance de l'empereur ; mais Li-hi-lieï, averti du complot, le prévint & le fit mourir. Toutes les troupes qui étoient à Tching-tchéou, & que Tchéou-tſeng avoit gagnées, l'abandonnèrent.

Cette déſertion fit craindre à Li-hi-lieï de ſuccomber. Il adreſſa un placet à l'empereur, prenant occaſion de la mort de Tchéou-tſeng, pour tâcher de raccommoder ſes affaires du côté de la cour, afin d'avoir le temps de ſe remettre de ſes pertes ; car dans le fond du cœur il étoit toujours porté à la révolte, ce qui parut bientôt après qu'il fut arrivé à Tſaï-tchéou (3), d'où il repartit auſſi-tôt pour aller du côté de Ngan-tchéou (4). Tchang-pé-y, qui commandoit un corps des troupes de l'empereur, s'avança contre lui ; mais il fut battu, & perdit

(1) Hou-keou-hien de Kieou-kiang-fou du Kiang-ſi.

(2) Hoang-tchéou-fou du Hou-kouang.

(3) Ju-ning-fou du Ho-nan.

(4) Té-ngan-fou du Hou-kouang.

tous ſes équipages avec le ſceau de ſon commandement. Cette victoire fit évanouir toutes les idées de ſoumiſſion que Li-hi-lieï paroiſſoit avoir eues, & il fut aſſiéger Siang-tching (1).

L'empereur, qui ne vouloit pas perdre cette place, envoya des ordres dans différentes provinces d'aſſembler des troupes pour la ſecourir ; ce qui fut cauſe d'une nouvelle révolte non moins dangereuſe que les autres, excitée par l'avarice & la mauvaiſe conduite de Lou-ki, premier miniſtre, qui avoit toute la confiance de l'empereur. Ce miniſtre, qui ne penſoit qu'à s'enrichir aux dépens du peuple & du ſoldat, les accabloit de tant d'impôts, qu'à peine leur laiſſoit-il de quoi vivre.

C'étoit un uſage conſtant, lorſque les ſoldats partoient pour ſe mettre en campagne, qu'outre leur paie ordinaire on donnoit à leurs familles, tout le temps qu'ils étoient dehors, une certaine quantité de riz, de vin & de viande par jour, en ſorte que leur paye ordinaire ſe trouvoit triplée, & cela afin de les animer à bien faire. En conſéquence de l'ordre de l'empereur, Yao-ling-yen ſe mit en route avec tant de précipitation, à la tête de cinq mille hommes, qu'il ne leur donna pas le loiſir de pourvoir aux beſoins de leurs familles : il ſe rendit à la cour, où il leur promit d'obtenir qu'on y ſuppléeroit en leur abſence. Lou-ki, qui ne vouloit pas les mécontenter, leur fit dire que lorſqu'ils ſeroient auprès de la rivière Tchen-choui on les ſatisferoit ; cependant il ne leur fit donner, de la part de l'empereur, qu'un mauvais repas de riz & d'herbes, ce qui les irrita ſi fort, que, s'animant les uns & les autres, ils rebrouſsèrent chemin, dans la réſolution de piller la cour. Ils entrèrent en furieux à Tchang-ngan,

(1) Siang-tching-hien de Kaï-fong-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 783. *Té-tsong.*

rassurant cependant le peuple effrayé, en lui promettant de ne lui faire aucun mal ; mais ils se jettèrent sur les boutiques des marchands & les hôtels des grands, & sur-tout sur celui de Lou-ki, où ils ne laissèrent pas la moindre chose : ils l'auroient infailliblement tué s'il n'avoit eu la précaution de prendre la fuite ; après quoi ils s'avancèrent vers le palais. L'empereur, qui craignoit qu'ils n'en vinssent aux dernières extrêmités, se sauva par la porte du nord avec le prince héritier, la première des reines & les princes qui étoient auprès de sa personne, suivi seulement d'une centaine d'eunuques.

Yao-ling-yen, commandant de ces factieux, apprenant que l'empereur avoit pris la fuite, leur dit qu'après ce qui venoit d'arriver ils devoient s'attendre à être traités de rebelles, & que n'ayant point de chef, il falloit mettre à leur tête Tchu-tsé leur gouverneur. Sur cette ouverture, ils détachèrent aussi-tôt quelques centaines de cavaliers, qui furent le chercher, & l'amenèrent comme en triomphe ; ils l'introduisirent dans le palais, & le firent asseoir sur le trône impérial, où cependant il ne voulut prendre que le titre de général des six bannières.

Le trouble ayant cessé, les mandarins de la ville se rendirent au palais pour voir Tchu-tsé : ils lui conseillèrent d'aller au-devant de l'empereur, de le ramener à la cour, & de lui témoigner sa fidélité par ce service. Tchu-tsé étoit si peu disposé à prendre ce parti, que sachant combien Touan-sieou-ché, bon officier de guerre, étoit mécontent d'avoir été injustement destitué de ses emplois, il l'envoya chercher par des cavaliers : sur le refus qu'il fit de venir, les cavaliers l'y contraignirent, & lorsqu'il partit il dit à ses parens qu'il alloit mourir pour la famille impériale. Tchu-tsé le fit asseoir auprès de lui, & voulut entrer en matière avec lui sur les moyens

de fe foutenir. Touan-ficou-ché le laiffa dire tout ce qu'il voulut, après quoi, comme s'il ne l'avoit pas compris, il l'exhorta à fe fervir des troupes qu'il avoit contre les ennemis de l'état, & d'aller auprès de l'empereur pour le ramener à la cour : il finit par lui dire que c'étoit le feul moyen de rendre la paix à l'empire & de fe faire honneur dans la poftérité. Tchu-tfé l'écouta paifiblement, mais dans le fond avec un vrai chagrin.

De Hien-yang, où il s'étoit d'abord fauvé, l'empereur étoit allé à Fong-tien (1), nouvelle ville qu'il avoit fait bâtir, & il avoit envoyé ordre aux troupes des provinces de fe rendre auprès de fa perfonne. Les grands qui étoient auprès de Tchu-tfé lui infinuèrent que c'étoit une belle occafion de rétablir fes affaires, en fe fervant de la force qu'il avoit en main pour le fervice de l'empereur ; mais ils ne lui faifoient pas leur cour en lui donnant un confeil femblable : cependant ayant enfuite fait réflexion que les troupes des provinces ne pourroient pas arriver de fi-tôt à Fong-tien, il réfolut de fe rendre maître de cette ville & de la perfonne de l'empereur ; il fit partir trois mille de fes plus braves foldats fous la conduite de Han-min, officier hardi & intrépide, & pour couvrir fes deffeins, il fit courir le bruit qu'il les envoyoit au-devant de l'empereur pour le ramener à Tchang-ngan.

Touan-ficou-ché qui favoit que Fong-tien étoit une mauvaife place, fans garnifon, crut l'empereur perdu s'il ne fe défaifoit au plutôt de Tchu-tfé ; ainfi dès qu'il apprit le départ de Han-min, il fut trouver Ki-ling-yo, à qui il avoit fait confidence du deffein qu'il avoit de tuer Tchu-tfé, pour le preffer

(1) Kien tchéou de Si-ngan-fou du Chan-fi.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 783. *Té-tsong.*

de l'aider à l'exécuter : mais afin d'empêcher Han-min de s'emparer de Fong-tien, ils contrefirent le sceau de Yao-ling-yen & envoyèrent ordre à Han-min de revenir sur ses pas, pour recevoir de nouveaux ordres qu'il devoit exécuter conjointement avec Yao-ling-yen.

Le même jour qu'ils firent partir cet ordre supposé, Tchu-tsé invita Li-tchong-tchin, Yuen-hiou, Yao-ling-yen & Touan-sieou-ché pour les consulter s'il ne devoit pas sans différer prendre le titre d'empereur. A cette proposition, Touan-sieou-ché, ne pouvant se contenir, se leva brusquement, & arrachant à Yuen-hiou son *ho-pan* d'ivoire (1), il en frappa de toute sa force Tchu-tsé sur le visage, en lui disant : « Traître, il y a » long-temps que je cherche l'occasion de te mettre en pièces; » me crois-tu capable de favoriser ta révolte » ? Il lui donna tant de coups qu'il le mit tout en sang, & il l'auroit infailliblement tué si Li-tchong-tchin ne lui avoit fait lâcher prise. Les compagnons de sa révolte se jettant sur Touan-sieou-ché le tuèrent : cette mort fit connoître à l'empereur, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de n'avoir pas su se servir d'un sujet si fidèle.

Dans ces entrefaites Li-tchou-lin, officier de la garnison de Fong-tsiang, qui avoit servi long-temps sous Tchu-tsé, voulant suivre sa fortune, lui fit un gros parti dans cette ville, & tua Tchang-y qui en étoit gouverneur. Il se rendit maître de la place en se déclarant pour Tchu-tsé. Cette nouvelle le consola de l'affront que lui avoit fait Touan-sieou-ché, & le détermina à prendre le titre & le cortége d'empereur. Il nomma Yao-

(1) Petite tablette d'ivoire, que les Mandarins tiennent avec les deux mains pour se couvrir le visage devant l'empereur.

ling-yen, Li-tchong-tchin, Yuen-hiou pour ſes principaux miniſtres, qui commencèrent leur miniſtère par lui conſeiller de faire mourir tous ceux de la famille impériale des *TANG.* Il en fit mourir plus de ſoixante-dix, dont pluſieurs étoient capables de bien ſervir l'état.

Après cette ſanglante exécution, Tchu-tſé partit de Tchang-ngan à la tête d'une puiſſante armée, pour aller aſſiéger la ville de Fong-tien, où l'empereur s'étoit retiré. Quelques mille ſoldats des provinces s'y étoient déja rendus ſous les ordres de Hou-kien, brave officier, à qui l'empereur remit le commandement de la place.

Tchu-tſé, ſachant le nombre des troupes qui devoient ſe mettre en mouvement pour la ſecourir, crut qu'il pourroit la réduire avant leur arrivée, & la preſſa vivement pendant plus d'un mois que dura le ſiége; mais la prudence & la bravoure de Hou-kien la ſoutinrent contre ſes efforts. A peine les ſoldats & l'empereur même avoient-ils le néceſſaire pour ne pas mourir de faim; malgré cette extrêmité, Hou-kien ſut ſi bien animer la garniſon, que leur valeur ne ſe rallentit point, & qu'ils donnèrent le temps au ſecours de venir encore à propos.

Li-hoaï-kouang, ayant levé dans le Chan-tong une armée de cinquante mille hommes, vint à grandes journées camper à Pou-tching (1). Il trouva moyen d'envoyer un exprès à l'empereur, pour lui donner avis qu'il venoit le délivrer.

La veille de l'arrivée de Li-hoaï-kouang à Pou-tching, Tchu-tſé fit donner un aſſaut général, qui fut des plus rudes & des plus meurtriers. Hou-kien le ſoutint pendant quatre heures avec tant d'ordre & de courage, que les rebelles furent par-

(1) Pou-tching de Si-ngan-fou-hien du Chen-ſi.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 783. *Té-tsong.*

tout repoussés ; & comme ils se retiroient, le prince héritier, à la tête d'une troupe de soldats déterminés, fit une sortie sur eux, dans laquelle ils perdirent beaucoup de monde. Ce succès, joint à la nouvelle qu'on reçut le lendemain de l'approche de Li-hoaï-kouang, causa dans la ville des réjouissances qui se firent entendre dans le camp des ennemis : ils commencèrent dès-lors à désespérer de leur entreprise.

Ho-ouang-tchi, que Tchu-tsé avoit laissé à Hoa-tchéou, avoit tenté de surprendre Tong-koan, pour s'ouvrir un chemin du côté de l'est. Lo-yuen-kouang, commandant de ce fort pour l'empereur, informé que Ho-ouang-tchi venoit à lui, sortit à la tête de la garnison & le battit : il le poussa si vertement, qu'il l'empêcha de rentrer dans Hoa-tchéou qui lui ouvrit aussi-tôt ses portes.

Comme il ne restoit plus à Tchu-tsé que la seule ville de Tchang-ngan, Ho-ouang-tchi lui dépêcha un courier pour l'avertir du danger où il étoit de perdre encore cette capitale, qui n'étoit pas en état de résister à une armée aussi forte que celle de Li-hoaï-kouang. Ces pertes obligèrent Tchu-tsé à décamper & à reprendre le chemin de Tchang-ngan : dès qu'il y fut arrivé, dans la crainte que le mauvais succès de ses affaires ne décourageât ses soldats & ne les engageât à le quitter, il leur distribua l'or, l'argent & les soieries qu'il avoit trouvés dans le palais de l'empereur.

Li-hoaï-kouang étant à Pou-tching, dit plusieurs fois assez hautement qu'après avoir chassé les rebelles, la première chose qu'il demanderoit à l'empereur, seroit la mort de Lou-ki, de Tchao-tsan & de Pé-tchi-tching, les seuls auteurs de tous ces troubles par leur mauvaise administration.

Lou-ki, averti du danger qu'il couroit, se crut perdu si Li-hoaï-kouang

hoaï-kouang parloit à l'empereur ; aussi-tôt après la levée du siége de Pou-tching il fut lui demander audience, & lui dit que le zèle de Li-hoaï-kouang pour les intérêts de l'auguste famille des *Tang* ne devoit pas lui faire craindre qu'il suivît le mauvais exemple de tant de perfides sujets, & qu'ayant si heureusement commencé, il falloit pousser le rebelle Tchu-tsé, & envoyer ordre à Li-hoaï-kouang d'aller, sans différer, faire le siége de Tchang-ngan. L'empereur lui en fit expédier les ordres en conséquence.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 783. *Té-tsong.*

Li-hoaï-kouang vit bien que c'étoit une intrigue de Lou-ki, pour l'empêcher de parler à l'empereur ; ainsi il ne se mit point en devoir d'obéir. Il adressa à l'empereur un placet fulminant contre Lou-ki, Pé-tchi-tching & Tchao-tsan, dans lequel il demandoit qu'on les fît mourir, comme étant le seul moyen de pacifier l'empire. L'empereur reçut ce placet avec chagrin, & ne put jamais se résoudre à les sacrifier : il se contenta de diminuer leurs degrés de mandarinats, & de les envoyer dans des provinces éloignées ; ce ménagement ne satisfit pas Li-hoaï-kouang, & lui fit prendre dès-lors la résolution de se révolter.

784.

Tant de troubles & si peu de soumission parmi ceux mêmes qui paroissoient fidèles, faisoient une peine extrême à l'empereur ; il voyoit de tous côtés les esprits irrités, & sur le point de l'abandonner. Dans ces conjonctures critiques & difficiles, il prit un parti qui lui réussit ; ce fut d'accorder une amnistie générale, qu'il fit publier dans tout l'empire, par un ordre conçu en ces termes :

« Je suis un prince élevé dans l'intérieur du palais, ignorant » ce qui se passe au dehors : dans le temps que je m'occupois » au dedans à m'instruire des loix, je les ai laissé s'affoiblir

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 784. *Té-tsong.*

» insensiblement dans les provinces ; je n'ai su jusqu'ici que » jouir de la félicité du trône, sans m'informer des peines & » des travaux des laboureurs, & sans considérer les maux insé- » parables de la guerre. Je n'ai fait aucun bien à mes peuples ; » & sans penser à ce que le Tien exigeoit de moi, je n'ai tra- » vaillé qu'à m'aveugler sur mes défauts : cette conduite a » aliéné le cœur de mes sujets, & je les ai fait soulever de tous » côtés ; ils ont pris les armes, & ils ont causé des maux infinis » dans l'empire. C'étoit le Chang-tien qui me punissoit, & je » ne le voyois pas ; les peuples se plaignoient, & je n'écoutois » pas leurs plaintes. Le mal s'est insensiblement étendu, au » point de m'obliger à quitter en fugitif ma cour, à désho- » norer ma famille & la salle de mes *ancêtres*, & à rendre mes » peuples malheureux. Je n'en rejette point la faute sur aucun » d'eux ; c'est moi qui suis le seul coupable ; j'en ai une honte » que je ne puis exprimer.

» Qu'à l'avenir on ne se serve plus dans les placets qu'on » m'offrira des termes de *saint*, de *sage*, d'*auguste*, de *grand*, & » d'autres expressions pompeuses, qui ne servent qu'à entre- » tenir l'orgueil & la vanité, & à éloigner les princes de l'atten- » tion qu'ils doivent avoir à remplir les obligations de la place » qu'ils occupent.

» J'avois confié des gouvernemens à Li-hi-lieï, à Tien-yueï, à » Ouang-ou-siun & à Li-na, tous grands de l'empire ; s'ils ont » fait des fautes, c'est moi qui en suis cause, en leur donnant » occasion de se défier & de craindre. Si je m'écarte des devoirs » d'empereur, dois-je être surpris que mes peuples oublient les » obligations de sujets fidèles ? Ainsi eux, & tous ceux qui » les ont suivis, officiers & soldats, doivent être regardés » comme innocens, & je veux qu'on leur pardonne le passé.

» Quoique Tchu-tao soit entré dans la révolte de Tchu-tsé, » il étoit trop éloigné de lui pour croire qu'il ait eu part à » ses premières actions ; c'est pourquoi, s'il revient à l'obéis- » sance qu'il me doit, & qu'il change entièrement de con- » duite, je consens qu'il ait part au pardon que j'accorde.

» A l'égard de Tchu-tsé, après sa démarche téméraire de » s'arroger un titre qui ne lui appartient pas; après les insultes » qu'il a faites aux tombeaux & aux salles de mes *ancêtres*, » & les cruautés qu'il a exercées sur plusieurs de ma famille, » je ne puis lui pardonner. Si ceux qu'il a, pour ainsi dire, » forcés à suivre sa révolte, officiers ou soldats, l'abandonnent » & rentrent dans la soumission qu'ils me doivent, je veux » qu'ils participent au pardon, & qu'on oublie entièrement le » passé ».

A la publication de cet ordre, tous les peuples firent éclater leur joie. Li-pao-tchin rapporta à l'empereur que dans le Chan-tong les officiers & les soldats, qui étoient entrés dans la révolte, en avoient été touchés jusqu'aux larmes. Ouang-ou-siun, Tien-yueï & Li-na, trois des principaux chefs des rebelles, n'hésitèrent pas un moment à quitter le titre de prince qu'ils s'étoient donné; ils envoyèrent des placets fort soumis, dans lesquels ils ne dissimuloient point leurs torts, & imploroient la clémence de leur souverain. L'empereur les rétablit dans les mêmes emplois qu'ils avoient avant leur révolte.

Li-hi-lieï, bien loin de profiter de cette grace, augmenta ses fautes, par la témérité qu'il eut de prendre le titre d'empereur: il accorda lui-même une amnistie générale, qu'il fit porter par Yang-fong dans le pays de Hoaï-nan; mais Tchang-kien-fong, gouverneur de Cheou-tchéou, le fit mourir en le faisant couper par le milieu du corps. Li-hi-lieï, outré de cette action,

De l'Ere Chrétienne. Tang. 784. Té-tsong.

envoya un détachement considérable de son armée sous les ordres de Tou-chao-tching, le meilleur de ses généraux, pour forcer Cheou-tchéou & se venger, par le saccagement de cette ville, de l'insulte que lui avoit faite Tchang-kien-fong en faisant ainsi mourir Yang-fong; mais Tchang-kien-fong ayant fait garder par Ho-lan-yuen-kiun le passage de Ho-kéou (1), Tou-chao-tching ne put jamais le franchir.

Li-hi-lieï ne fut pas plus heureux du côté de Ki-tchéou & de Hoang-tchéou, dont il tenta de s'emparer, afin de couper la communication de Cheou-tchéou. Y-tchin, gouverneur de Ki-tchéou, battit si complettement ses troupes, qu'elles furent hors d'état de rien entreprendre. Li-hi-lieï ne se rebuta point; il leva un nouveau corps d'armée, qu'il donna à commander à Tong-ssé pour aller attaquer Ou-tchéou (2). Li-kien, qui en étoit gouverneur, rassembla toutes les troupes qu'il avoit sous ses ordres, à la tête desquelles il marcha contre les rebelles, & les défit entièrement. Li-hi-lieï en fut si consterné, qu'il commença à craindre de ne pouvoir soutenir le titre d'empereur qu'il venoit de se donner.

N'ayant pu réussir par ses généraux, à la deuxième lune il fut lui-même à la tête de cinquante mille hommes assiéger la ville de Ning-ling (3); & pour la forcer à se rendre plutôt, il l'inonda, en y faisant entrer l'eau de la rivière. Quoique Lieou-tchang, gouverneur de la place, n'eût que trois mille hommes de garnison, il se défendit pendant quarante-cinq jours avec beaucoup de courage & d'intrépidité.

(1) Ho-chan-hien de Liu-tchéou-fou du Kiang-nan.
(2) Ou-tchang-fou du Hou-kouang.
(3) Ning-ling-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.

Han-kouang, commandant de la province, voyant que la place tenoit si long-temps, choisit quelques mille soldats habiles à tirer de la flèche, à la tête desquels il mit Ouang-si-yao, un de ses meilleurs officiers, & l'envoya le long de la rivière Pien-choui pour se jetter dans la ville; Ouang-si-yao y entra de nuit sans avoir perdu un seul homme. Ce secours obligea Li-hi-lieï à lever le siége.

Les affaires étoient alors dans une disposition favorable au rétablissement de la paix, si un léger mécontentement n'eût fait révolter le grand général de l'empire, qui se trouvoit à la tête d'une armée assez puissante pour dissiper aisément le reste des rebelles. Li-hoaï-kouang n'avoit pu pardonner à Lou-ki de l'avoir fait éloigner de la Cour. Il avoit conçu dès-lors le dessein de se révolter, & avoit commencé par se lier avec Tchu-tsé. Ce dernier, pour se l'attacher davantage, ne l'appelloit que son frère aîné.

Li-ching, fidèle à l'empereur, se trouvant à portée du camp de Li-hoaï-kouang, s'apperçut de ses liaisons avec Tchu-tsé; mais le corps de troupes qu'il commandoit étoit trop inférieur à l'armée de Li-hoaï-kouang, pour qu'il pût s'y opposer. Il se contenta d'en avertir l'empereur, & dans cet intervalle, il traita si bien ses soldats, qu'il inspira le desir à ceux de Li-hoaï-kouang de venir servir sous lui: il lui en vint un si grand nombre, même de ses officiers qui savoient ses mauvaises intentions, qu'insensiblement son armée s'affoiblit. Cette désertion mit Li-ching en état de ne le plus craindre. Tchu-tsé lui-même cessa d'avoir pour lui des égards; il ne le traitoit plus de frère aîné, & il lui donnoit des ordres comme à son sujet. Ce changement de fortune dans l'espace de peu de mois, jetta Li-hoaï-kouang dans une si grande crainte, mêlée de désespoir,

qu'il fit mettre le feu à son camp, & se sauva avec ce qui lui restoit de troupes du côté de Ho-tchong ; pour comble de malheur, la plupart de ses officiers & de ses soldats l'abandonnèrent sur la route.

Après sa fuite, Li-ching, se voyant à la tête d'une grosse armée, n'hésita plus à faire le siége de Tchang-ngan ; il le fit publier dans son camp : on y arrêta deux espions de Tchu-tsé, qu'on lui amena. Li-ching les régala magnifiquement, & leur fit à chacun un présent assez considérable en argent : il les renvoya, en leur disant d'avertir Tchu-tsé qu'il eût à se bien préparer, & que dans peu il iroit le visiter.

Lorsqu'ils furent partis, Li-ching assembla ses officiers pour leur demander par où ils croyoient qu'on dût commencer le siége ; si l'on attaqueroit la ville des marchands, ou bien la ville où étoit situé le palais de l'empereur. Ils furent tous d'avis de commencer par la ville des marchands, comme étant la plus riche & la plus aisée à forcer ; mais Li-ching fut d'un sentiment contraire : il dit qu'à la vérité les murailles de la ville marchande n'étoient pas de résistance, mais que l'accès en étoit difficile & dangereux, parce que les chemins étoient couverts, & qu'on pouvoit facilement mettre des troupes en embuscade. Il ajouta que Tchu-tsé devoit avoir mis l'élite de ses troupes dans la ville du palais, où il n'avoit pas manqué de se réfugier avec toute sa famille, & qu'en l'attaquant brusquement, il étoit indubitable que la frayeur s'empareroit de Tchu-tsé & de sa famille, & qu'ils la communiqueroient à la garnison ; ainsi il conclut qu'il falloit préférer de faire le siége de la ville du palais. Ce sentiment ayant prévalu, Li-ching décampa & fit marcher son armée droit à Tchang-ngan. Il prit son poste au nord de la ville du palais, & dès le lendemain

il fit approcher un de ses piquets assez près de la porte *Tong-hoa-men.* Les assiégés firent une sortie des plus vives & des plus sanglantes ; mais elle leur fut funeste par le soin que Li-ching eut de leur couper le chemin de la ville, où pas un seul ne put retourner, ce qui déconcerta Tchu-tsé & répandit la consternation parmi ses troupes.

Tchu-tsé ne se crut pas encore perdu ; il osa les jours suivans faire des sorties très-nombreuses, mais voyant que ses gens étoient toujours battus, & qu'il y avoit perdu ses plus braves soldats, il commença à craindre, & sans attendre qu'il fût réduit à l'extrêmité, il se sauva avec ce qui restoit de la garnison & sa famille par la porte de l'ouest, qui n'étoit pas gardée. Li-ching détacha à sa poursuite un corps de cavalerie sous les ordres de Tien-tsé-ki, & se disposa à entrer dans la ville. Ses troupes n'y causèrent aucun désordre ni brigandage ; il fut d'abord au palais, & visita tout avec soin, jusqu'aux tombeaux & aux salles des *ancêtres* de la famille impériale, après quoi il dépêcha un courier à l'empereur pour lui annoncer la prise de cette ville. Ce prince ne put lire les dépêches de Li-ching sans verser des larmes ; il dit que le Tien avoit donné Li-ching à l'empire pour l'honneur de ses ancêtres, & non pour l'amour de lui, qui ne le méritoit pas.

Tchu-tsé ne se croyant pas en sûreté dans l'empire, marchoit à grandes journées pour se réfugier chez les *Tou-fan ;* mais comme il étoit poursuivi de près par Tien-tsé-ki, Léang-ting-sen, un de ses officiers, le renversa mort d'un coup de flèche : alors Han-min, un autre de ses officiers, lui coupa la tête, & vint avec les autres l'offrir à Tien-tsé-ki & se remettre entre ses mains, dans l'espérance que l'empereur leur pardonneroit le passé : comme en effet il leur fut pardonné.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 784. *Té-tsong.*

L'empereur ne fut pas long-temps sans se rendre à Tchang-ngan avec le brave Hou-kien, qui l'avoit toujours suivi depuis la belle défense de Fong-tien contre le rebelle Tchu-tsé ; il étoit encore escorté de Han-yeou-koué, de Taï-hieou-yen, & d'un nombre considérable de soldats. De son côté Li-ching avec Lou-yuen-kouang & Chang-ko-kou, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, vint au-devant de lui enseignes déployées & dans le plus bel ordre possible. Aussi-tôt qu'il apperçut le char de l'empereur, il courut se prosterner à ses pieds ; l'empereur le releva & lui dit, avec beaucoup de sensibilité, qu'il lui devoit à lui seul son retour : il entra dans la ville, & dès le lendemain il ordonna un magnifique festin, auquel tous les grands furent invités ; il voulut que Li-ching y prît la première place & Hou-kien la seconde.

Peu de temps après, on reçut la nouvelle de la soumission de Tchu-tao. Ce rebelle, instruit de la prise de Tchang-ngan & de la mort funeste de Tchu-tsé, pressé d'ailleurs par Ouang-ou-siun, qui lui avoit enlevé la plupart des places dont il s'étoit emparé, se voyant sur le point de succomber, prit le parti de se soumettre ; il adressa un placet à l'empereur, dans lequel il avouoit ses fautes en implorant la clémence de son souverain. L'empereur lui pardonna. Ce rebelle mourut l'année

785. suivante à la quatrième lune.

Quoique Li-hoaï-kouang parût presque abandonné de tous ses soldats, cependant lorsqu'il fut dans le Ho-tchong il remit sur pied une assez grosse armée, avec laquelle il se rendit maître de plusieurs villes, qui lui firent un parti assez considérable pour avoir sujet d'en craindre les suites. Après les réjouissances que tant d'heureux événemens occasionnèrent à Tchang-ngan, l'empereur donna ses soins à réduire ce rebelle ; il

il envoya contre lui Hou-kien & Ma-fouï avec une armée nombreufe, que ces deux généraux divisèrent en deux corps, afin de terminer plus promptement cette guerre. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 785. *Té-tsong.*

Hou-kien trouva le premier les ennemis; il en vint plufieurs fois aux mains avec eux, & eut prefque toujours du défavantage : au contraire, Ma-fouï fans prefque tirer l'épée, ayant gagné les officiers & les foldats que Li-hoaï-kouang avoit laiffés pour la garde des villes qui lui obéiffoient, plufieurs lui remirent leurs places & fe rangèrent fous fes drapeaux; de forte que Li-hoaï-kouang fe voyant abandonné de ceux mêmes qu'il croyoit lui être fidèles, fe pendit de défefpoir. Ainfi en vingt-fept jours cette guerre fut terminée par la fageffe & l'habileté de Ma-fouï.

De tous les rebelles qui avoient troublé la paix de l'empire, il ne reftoit plus que le feul Li-hi-lieï, qui fe trouvoit hors d'état de fe foutenir. Li-kao lui avoit enlevé la plupart de fes places. Ses officiers, qui ne pouvoient plus efpérer de faire fortune auprès de lui, & qui craignoient, s'ils étoient pris, d'être traités comme rebelles, quittèrent fon fervice pour fe mettre à couvert, par leur foumiffion, du châtiment qu'ils méritoient: cette fituation critique lui caufa tant de chagrin qu'il en tomba malade. 786.

Tchin-fien-ki, un des officiers de fa maifon, voyant fes affaires défefpérées, le fit empoifonner par fon médecin, & après fa mort, fecondé par les foldats qui étoient fous fes ordres, il fit main-baffe fur toute fa famille, & fut fe foumettre à l'empereur, qui l'accueillit & lui donna de l'emploi, mais il n'en jouit pas long-temps : peu de jours après, Ou-chao-tching, que Li-hi-lieï avoit aimé, outré de l'action de Tchin-fien-ki, le tua pour venger la mort de fon bienfaiteur.

De l'Ère Chrétienne. Tang. 786. Té-tsong.

A la suite de ces guerres intestines, les *Tou-fan* recommencèrent leurs courses sur les frontières de l'empire ; mais l'empereur envoya contre eux Li-ching, qui les battit à Kien-ching (1), & peu de temps après ils demandèrent la paix.

Après la défaite des *Tou-fan*, Li-ching jugeant sa présence inutile, laissa Ma-souï pour les veiller, & revint à la cour. Ces Tartares s'adressèrent à Ma-souï, qui crut leurs propositions sincères, & il écrivit en conséquence à l'empereur. Li-ching qui se trouvoit au palais lorsque l'empereur reçut ces dépêches, lui dit qu'on ne pouvoit se fier aux paroles, ni même aux sermens de ces étrangers ; que son sentiment étoit qu'il valoit encore mieux, pour le bien & la tranquillité de l'état, être en guerre avec eux qu'en paix.

787.

Tchang-yen-tchang, premier ministre, qui n'étoit pas bien avec Li-ching, adopta un sentiment tout opposé ; il réfuta toutes les raisons de Li-ching, & parla avec tant de feu pour faire accepter les propositions des *Tou-fan*, que l'empereur, fatigué des guerres passées, se laissa aisément persuader, & arrêta qu'on feroit la paix avec eux. Il envoya en conséquence Hou-kien à la tête de vingt mille hommes pour la conclure, & pour être en état de se défendre s'ils la refusoient. Ce général partit à la deuxième lune, & se rendit au commencement de la cinquième à Ping-léang (2), où elle devoit se jurer. Cependant, avant son départ de Tchang-ngan, Li-ching l'avoit averti de se tenir sur ses gardes ; & quoiqu'il lui eût donné ce conseil dans le particulier, Tchang-yen-chang en fut instruit, & dit à l'empereur que Li-ching n'approuvoit pas la

(1) Kien-yung-hien de Fong-siang-fou du Chen-si.
(2) Ping-léang-fou du Chen-si.

paix avec les *Tou-fan* ; qu'en leur témoignant de la défiance, c'étoit leur en inspirer à eux-mêmes, & rendre inutile tout le bien qu'on en espéroit. L'empereur fit venir Hou-kien & lui recommanda de faire amitié à ces Tartares, & de leur montrer sur-tout beaucoup de confiance.

Hou-kien, arrivé à Ping-léang, détermina avec les *Tou-fan* le jour auquel ils devoient jurer la paix, & il le fit savoir à l'empereur. Lorsqu'on reçut à la cour ses dépêches, Tchang-yen-chang assembla tous les mandarins pour les leur communiquer, en leur disant que Li-ching avoit eu tort de prétendre que cette paix ne pourroit se conclure, puisque le jour en étoit fixé. Li-ching ne put s'empêcher de soupirer à ce reproche. Il dit qu'étant né & ayant passé sa jeunesse sur ces frontières occidentales, il connoissoit le génie des *Tou-fan*, & le peu de fond qu'on devoit faire sur leurs promesses.

L'empereur, pour le tranquilliser, envoya Lo-yuen-kouang avec un corps de troupes à Pou-yuen, & Han-yeou-koué à Lo-keou pour le soutenir en cas de besoin ; mais l'un & l'autre sous le commandement de Hou-kien. Lo-yuen-kouang prit les devans pour s'aboucher avec Hou-kien ; lorsqu'il l'eut joint, il lui dit que la ville de Pou-yuen étant éloignée de soixante-dix *ly* de Ping-léang, où se devoit conclure la paix, s'il lui arrivoit quelque accident il ne seroit point à portée de le secourir, il lui proposa de venir camper avec lui ; mais Hou-kien lui représenta que ce seroit aller contre les ordres qu'on lui avoit donnés en partant. Lo-yuen-kouang lui répondit qu'il se chargeoit de l'événement, & vint camper à trente *ly* de Ping-léang, où il se retrancha ; il mit à l'ouest de son camp un corps de troupes en embuscade, & à côté dans un poste assez éloigné cinq cens cavaliers, que Han-yeou-koué lui avoit envoyés : il

leur donna ordre s'il arrivoit du tumulte d'y courir auſſi-tôt. Il fit faire continuellement le guet par un certain nombre de cavaliers, pour être averti de ce qui ſe paſſeroit. Hou-kien approuva cette diſpoſition.

Les *Tou-fan*, qui étoient venus avec une nombreuſe armée, placèrent en embuſcade, derrière un petit tertre, quelques dixaines de cavaliers, & ils envoyoient à chaque inſtant de leurs gens dans le camp de Hou-kien, qui les laiſſoit entrer & ſortir comme ils vouloient, de peur de leur témoigner de la défiance, ſuivant les ordres qu'il en avoit. Mais le jour que la paix devoit ſe jurer, & que toutes les conditions en étoient arrêtées, tandis que Hou-kien dans ſa tente mettoit ſes habits de cérémonie, il entendit tout à coup un grand bruit de tambours, & on l'avertit que les *Tou-fan* étoient entrés à main armée dans ſon camp. Il ſortit auſſi-tôt, & montant ſur le premier cheval qu'il trouva, il fut aſſez heureux pour ſe tirer d'affaire. Tſouï han-heng, que l'empereur avoit envoyé avec lui pour la concluſion de cette paix, fut pris; pluſieurs centaines d'officiers & de ſoldats furent tués. Lo-yuen-kouang accourut à ſon ſecours, mais il trouva que les *Tou-fan* s'étoient déja retirés; & comme leur armée n'étoit compoſée que de cavalerie, il vit bien qu'il étoit inutile de les pourſuivre.

Le même jour que les choſes ſe paſſoient ainſi à Ping-léang, l'empereur, au milieu de ſes grands, ſe reſſouvenant que c'étoit celui fixé pour la concluſion de la paix avec les *Tou-fan*, leur dit : « La paix va régner de toutes parts dans l'empire, puiſque » Hou-kien dans ce moment la jure avec les *Tou-fan* ». Lieou-hou lui répondit que ces ſortes d'étrangers étoient de la nature des loups & des léopards, dont il faut toujours ſe défier. Il parut auſſi de l'inquiétude ſur le viſage de Li-ching. L'empe-

reur changeant de couleur, dit qu'il n'étoit pas surpris que Lieou-hou, comme homme de lettres, ignorât comment ces sortes d'affaires se traitoient; mais que Li-ching étant un grand du premier ordre, qui avoit souvent été chargé de pareilles négociations, il devroit faire paroître plus de confiance. A ce reproche l'un & l'autre se mirent à genoux, après avoir fait une profonde révérence, & se turent. La nuit suivante arriva le courier de Han-yeou-koué, qui apportoit la nouvelle de la perfidie des *Tou-fan.* L'empereur & Tchang-yen-chang en furent consternés; le premier ministre sur-tout en eut tant de chagrin qu'il en tomba malade & mourut environ quinze jours après, peu regretté des grands & même de l'empereur.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Li-ching ne fut pas long-temps en faveur depuis ce temps-là : la témérité de sa conduite le fit exiler. Il vivoit dans une si grande familiarité avec une princesse, fille de l'empereur Sou-tsong & mère de l'épouse du prince héritier, qu'il avoit ses entrées libres dans son palais de jour comme de nuit. Ce commerce éclata au point que l'empereur en fut informé; il en fut si outré, qu'il fit enfermer cette princesse & envoya Li-ching en exil dans le pays de Ling-nan dans le Kouang-tong.

Le roi des Tartares *Hoeï-hé*, appellé Ho-ko-tolo-ko-han, avoit demandé plusieurs fois en mariage une princesse de la famille impériale, & on la lui avoit toujours refusée; il n'en avoit témoigné aucun ressentiment, & sans se rebuter il envoya cette année une nouvelle ambassade pour le même sujet. L'empereur qui se ressouvenoit encore que les *Hoeï-hé*, pendant les guerres civiles, avoient favorisé les rebelles, & qu'ils les avoient même aidés de leurs troupes, étoit fort porté à refuser à leur *Ko-han* sa

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 787. *Té-tsong.*

demande; mais d'un autre côté il craignoit que ce refus ne l'irritât & ne lui fît prendre le parti de la guerre, ce qu'il vouloit absolument éviter : dans cette incertitude il mit la chose en délibération dans son conseil, qui, après l'avoir long-temps discutée, fut d'avis qu'on lui accordât la princesse, & l'empereur y consentit.

Quelque temps après, ce prince étant allé chasser du côte de Sin-tien, il s'écarta exprès de sa suite & fut à la maison d'un paysan sans se faire connoître; il s'assit sur un banc de bois, & se mit à converser familiérement avec lui. L'empereur lui dit que le peuple devoit actuellement être bien content. « Eh! » de quoi le seroit-il? répondit le paysan ». « Comment, dit » l'empereur, voici deux ou trois ans que les moissons ont » été fort abondantes, il n'y a plus de guerre, tout est en paix; » qu'est-ce donc qui l'empêche d'être content?

» Il vous est aisé, lui répondit le paysan, de parler de la » sorte, vous qui ne payez rien à l'empereur, qui n'êtes point » sujet à ces exactions, dont nous autres pauvres paysans sommes accablés : autrefois on payoit le tribut deux fois l'année, » c'étoit une chose réglée; on ne nous demandoit rien de plus, » on ne s'occupoit point à inventer de nouveaux moyens de » nous enlever le peu qui nous restoit. Aujourd'hui, outre le » tribut ordinaire des deux récoltes, sous certains prétextes que » nous n'entendons pas & qu'on ne veut pas nous expliquer, » on exige de nous encore plus que le tribut ordinaire : si la saison est favorable, on nous enleve les grains qui nous restent, » qu'on nous oblige de vendre au prix le plus bas, pour nous » le revendre ensuite fort cher. Autrefois on venoit jusque » chez nous acheter nos grains; aujourd'hui on nous oblige » de les conduire à la cour à nos frais, où nous ne les vendons

» pas pour cela plus cher ; il nous faut ou louer des bêtes » pour les y transporter, ou se servir de celles que l'on a, qui » le plus souvent meurent de fatigue ; de sorte que le pauvre » peuple, surchargé d'impôts & de corvées, ne peut jamais » s'assurer d'avoir tranquillement un *taël* chez soi : jugez si le » peuple doit être content » ?

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 787. *Té-tsong.*

L'empereur écouta tranquillement ce paysan, qui s'appelloit Tchao-kouang-ki ; & quoiqu'il vît clairement que le peuple étoit foulé, & que tous ceux qui l'assuroient du contraire, le trompoient, il n'en fit cependant point justice, & se contenta d'exempter Tchao-kouang-ki des corvées publiques.

788.

L'an 788, le *Ko-han* des *Hoeï-hé* envoya sa sœur, suivie des femmes de ses principaux officiers, au-devant de la princesse qu'on lui avoit promise pour épouse, avec ordre de la traiter de *Ko-tun*. Ce *Ko-han* fut si satisfait qu'on lui eût accordé cette princesse, qu'il fit assurer l'empereur qu'il le regardoit comme son père ; & que si les *Tou-fan* osoient l'attaquer, il lui donneroit les secours qu'un fils doit à son père : & afin que ses successeurs ne perdissent point le souvenir de la promptitude avec laquelle il entendoit que sa nation servît l'empereur, il demanda la permission de changer la dernière syllabe de leur nom, & qu'au lieu de *Hoeï-hé* on les appellât *Hoeï-ho* (1). Ce qui lui fut accordé.

789.

Li-mi, dont l'empereur se servoit depuis plusieurs années avec avantage dans le ministère, se sentant avancé en âge & hors d'état d'exercer plus long-temps, demanda l'agrément de se retirer : l'empereur lui dit qu'il ne connoissoit personne capable de le remplacer ; & faisant passer en revue tous ceux qui

(1) *Ho* est le nom d'un oiseau de proie qui vole avec une vitesse extrême.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
789.
Té-tsong.

avoient été dans le ministère depuis qu'il étoit sur le trône, ce prince en nommant Lou-ki dit que c'étoit un homme droit, désintéressé, habile dans les affaires, & cependant que tout le monde l'accusoit d'être fourbe, avide, intéressé, & le chargeoit d'une infinité de crimes ; ce qui lui paroissoit incroyable. « C'est par cette raison, lui répondit Li-mi, que » Votre Majesté devoit conclure qu'il falloit qu'il eût tous » ces défauts; car si elle l'eût connu tel qu'il étoit, elle n'au- » roit pas eu le chagrin de voir tant de troubles déchirer l'em- » pire : il a fait mourir Yang-yen sans aucun prétexte ; il a en- » voyé Yen-tchin-king dans un pays où il savoit bien qu'il » périroit, & a obligé Li-hoaï-kouang, malgré lui, à se révol- » ter. Si Votre Majesté avoit su qu'il la trompoit, auroit-on » vu tant de mécontens? Lorsqu'il fut destitué du ministère, » quelle joie les fidèles serviteurs de votre auguste famille ne » témoignèrent-ils pas ? Je puis le dire, si elle l'avoit encore » laissé quelque temps dans le gouvernement, tout l'empire » se révoltoit : qui auroit pu alors éteindre un si grand feu » ?

» Yang-yen, répondit l'empereur, me traitoit comme un » enfant, & ne pouvoit souffrir que je suivisse les vues de » Lou-ki ; dans le ressentiment que j'en eus, je le fis mourir, » Lou-ki n'y a aucune part. A l'égard des troubles, c'est uni- » quement l'effet de la destinée d'un grand empire ; Lou-ki » pouvoit-il les empêcher » ?

« Je sais, répliqua Li-mi, qu'il y a des gens qui attribuent » au destin la plupart des événemens ; mais Votre Majesté, ni « ceux qu'elle emploie dans le gouvernement ne doivent pas » parler de la sorte ; car si le destin fait tout, que servent les » règles établies pour la conduite des peuples ? Pourquoi pro- » mettre des récompenses, & établir des châtimens pour des

» choses

» choses dont on ne seroit pas le maître, & que le destin seul » produiroit? La dynastie des CHANG tomba, parce que l'em- » pereur Cheou-sin disoit : *Le Tien m'a fait pour régner, mon destin* » *est d'être sur le trône ; qu'est-ce que les hommes peuvent me faire* »?

» Lou-ki, continua l'empereur, étoit d'une docilité parfaite, » jamais il ne s'opposoit à mes volontés ». « C'est précisé- » ment, selon Confucius, répartit Li-mi, parce qu'on flatte » servilement les inclinations des princes, que les royaumes se » perdent ». « Vous êtes le seul, lui dit l'empereur, que j'aie » connu de votre caractère. Lorsque ce que je dis est con- » forme à la raison, je vous vois un air gai; sinon, le cha- » grin qui est peint sur votre visage me fait aussi-tôt connoître » que j'ai tort; ainsi, quoique vous me répondiez des choses » qui ne devroient pas me faire plaisir, cependant parce que » je suis convaincu que vous parlez selon votre pensée, & que » ce n'est ni par orgueil, ni pour vouloir l'emporter sur moi, » je me rends, & je me vois comme forcé doucement à suivre » votre avis; aussi ai-je remarqué que depuis que vous êtes avec » moi, j'ai toujours été fort tranquille & exempt de chagrin ».

Li-mi, accablé d'années & de fatigue, mourut à la troisième lune de cette même année, fort regretté de l'empereur, qui aimoit à s'entretenir avec lui : en effet, il avoit l'esprit orné & il étoit droit, sincère & sans affectation; il se plaisoit sur-tout à discourir sur les esprits; mais comme il le faisoit d'une manière différente des anciens, il ne porta point sa réputation aussi loin qu'il l'eût fait s'il les eût pris pour modèles.

A la douzième lune mourut aussi Tien-tsin, *Ko-han* des Tartares *Hoei-ho ;* ils dépêchèrent aussi-tôt un de leurs grands à Tchang-ngan en porter la nouvelle & demander l'agrément de l'empereur pour son fils, qui lui succéda sous le nom

De l'Ere Chrétienne. Tang. 789. Té-tsong.

de Tchong-tching-ko-han. Cependant il ne conserva pas long-temps cette dignité; son cadet, qui prétendoit avoir plus de mérite que lui, persuadé que ses sujets se déclareroient en sa faveur, le tua, & se fit proclamer *Ko-han*. Les Tartares, indignés de sa perfidie, vengèrent par sa mort celle de Tchong-tching-ko-han, dont ils élurent le fils pour leur chef. L'empereur, au commencement de l'année 791, envoya un des grands de sa cour confirmer son élection, sous le nom de Fong-tching-ko-han.

791.

Cependant les *Tou-fan* devenoient chaque jour plus puissans: sur la fin de l'année précédente ils étoient montés jusqu'à Pé-ting qu'ils avoient pris, & avoient, par ce moyen, coupé la communication avec Ngan-si (1), dont ils s'étoient aussi emparés sans coup férir. Cette année, ils osèrent venir jusqu'à Ling-tchéou (2); mais ils furent mal reçus par les *Hoeï-ho*, qui leur tuèrent beaucoup de monde, & firent un grand nombre de prisonniers qu'ils envoyèrent à Tchang-ngan, avec une partie du bagage qu'ils leur avoient enlevé.

792.

L'an 792 ils furent encore battus d'une manière plus terrible par le général Oueï-kao, auprès de la ville de Oueï-tchéou (3), qui se rendit à la suite de cette victoire.

Le premier jour de la onzième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

793.

Les trésors de l'empire se trouvant épuisés, Tchang-pong qui en étoit chargé, conseilla à l'empereur de mettre un impôt sur le thé, qui jusqu'alors en avoit été exempt. On y assujettit le seul thé qui se vendroit hors des montagnes où il croissoit, & il fut arrêté qu'on paieroit à la douane la dixième partie du

(1) Turfan.

(2) Ling-tchéou au sud de Ming-hia sur le bord du Hoang-ho.

(3) Oueï-tchéou de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

prix qu'il auroit coûté aux montagnes, ce qui produisit quatre cens mille *taëls* (1).

Oueï-kao profitant de l'avantage que la bataille de Oueï-tchéou lui avoit donné sur les *Tou-fan*, entra dans leur pays, & les poussa par-tout si vivement, qu'il leur enleva jusqu'à cinquante de leurs campemens, tant il avoit répandu de terreur parmi eux. Ce général, instruit que le prince de Yun-nan se défioit fort des *Tou-fan*, l'avoit sollicité plusieurs fois de se joindre à lui contre leurs ennemis communs; mais ce prince n'osa faire cette démarche par la crainte qu'il avoit d'eux : il se contenta de faire bâtir une grande ville sur leurs frontières, où il mit une forte garnison, & il leur écrivit que c'étoit pour maintenir entre eux une paix solide & durable, comme s'ils n'étoient qu'une même famille.

Dans la suite, le prince de Yun-nan voyant que Oueï-kao menoit si vertement les *Tou-fan*, craignit que ce général ne vînt tomber sur lui pour se venger de ce qu'il avoit refusé de se joindre à lui; il prit le parti de lui envoyer un de ses officiers, avec un placet pour l'empereur, par lequel il se soumettoit à lui. Oueï-kao reçut froidement cet officier, & lui dit qu'il pouvoit continuer sa route, & aller à Tchang-ngan offrir son placet à l'empereur. Il en fut beaucoup mieux reçu que de Oueï-kao, & il obtint un ordre adressé à ce général en faveur de son maître, de se joindre à lui contre les *Tou-fan*.

Oueï-kao envoya Tsouï-tso-ché porter à Y-meou-siun, roi de Yun-nan, l'ordre de l'empereur : cet officier trouva en arrivant à Yun-nan plusieurs centaines de *Tou-fan* auprès de Y-meou-siun. Dès que ce monarque sut que Tsouï-tso-ché

(1) Environ deux millions de livres argent de France.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 794. *Té-tsong.*

étoit sur ses limites, il l'envoya prier de changer d'habit & de prendre celui des peuples de *Tsang-ko*. Tsouï-tso-ché, indigné de la proposition, demanda si un envoyé du grand empereur des *Tang* devoit avoir un autre habit que celui avec lequel il paroissoit devant son maître : le roi de Yun-nan ne put se dispenser d'aller au-devant de lui, & se mit en route pendant la nuit. Tsouï-tso-ché, prenant un air d'autorité, lui intima l'ordre de l'empereur, & Y-meou-siun, saisi de crainte, le reçut en tremblant. Il lui signifia encore qu'il falloit qu'il fît mourir tous les *Tou-fan* qui étoient auprès de lui; qu'il changeât le nom qu'il avoit donné à son pays, & qu'il reprît celui de *Nan-tchao* qu'il portoit autrefois ; enfin il exigea qu'il prêtât serment de fidélité entre ses mains. Y-meou-siun obéit à tout, & ils furent sur le champ au temple de la montagne Tien-tsang-chan (1), où se fit le serment. Cependant les troupes de Tou-fan, qui espéroient de se joindre à celles de Yun-nan pour venir contre la Chine, étoient sur le point d'arriver ; ainsi, sans perdre de temps, Y-meou-siun fit arrêter tous ceux qui étoient à sa cour & les fit mourir. Il envoya cinq mille soldats du côté du midi, & se mettant à la tête de plusieurs dixaines de mille hommes, il marcha contre l'armée des *Tou-fan*, qui étoit sur le point d'entrer dans ses états ; il les battit, & pénétrant dans leur pays, il leur enleva quinze villes : cinq de leurs princes furent faits prisonniers, & plus de cent mille familles se soumirent.

De retour d'une si grande expédition, le roi de Yun-nan dépêcha un courier à Tchang-ngan pour en porter la nouvelle à l'empereur, & un autre à Oueï-kao pour lui en donner avis.

(1) Au nord-ouest des murs du Tali-fou du Yun-nan.

Quelques jours après, il envoya par son propre frère à l'empereur la carte de ses états, avec un détail de tous ses revenus, & le sceau d'or que le roi de Tou-fan lui avoit envoyé comme son tributaire : il demanda en même temps que son royaume reprît son ancien nom de *Nan-tchao.* L'empereur reçut avec distinction le frère de Y-meou-siun, & lui accorda toutes ses demandes ; il envoya Yuen-tsé lui porter le diplôme impérial qui l'établissoit roi de *Nan-tchao*, & le sceau royal. Y-meou-siun fut au-devant de Yuen-tsé jusque sur ses frontières, & le visage tourné du côté du nord, il reçut à genoux les lettres & le sceau que l'empereur lui envoyoit. DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 794. *Té-tsong.*

L'année suivante mourut Fong-tching, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho* ; comme il ne laissoit point de fils, & que Kou-tou-lo, son ministre, s'étoit fait une grande réputation par son habileté, tous les grands crurent qu'ils ne pouvoient faire un meilleur choix que de le reconnoître pour leur *Ko-han* : ils en donnèrent avis à la cour, qui le confirma dans cette dignité sous le nom de Hoaï-sin-ko-han. 795.

Le premier jour de la huitième lune de l'an 796, il y eut une éclipse de soleil. 796.

L'année d'après mourut Tsan-pou-ki-li-tsan, roi de Tou-fan : son fils Tso-tchi-tsien lui succéda. 797.

Les *Tou-fan* étoient les plus grands ennemis de l'empire. Au nord les *Hoeï-ho* le mettoient à couvert, & au sud le roi de Nan-tchao ; mais à l'ouest, la Chine confinoit immédiatement avec eux : c'est ce qui détermina l'empereur à y faire bâtir les villes de Fang-kiu (1), de Ho-tao (2) & de Mou-po (3)

(1) A soixante-dix *ly* au sud de Hoan-hien de Ning-yang-fou du Chen-si.

(2) A soixante-dix *ly* au sud-ouest de Hoan-hien.

(3) A quarante-cinq *ly* au sud de la même ville.

pour les tenir en respect de ce côté-là. On employa à ces travaux un grand nombre de soldats, qui mirent ces trois villes en état à la troisième lune, & retournèrent ensuite dans leurs quartiers; mais les *Tou-fan* ne voulurent pas les laisser partir sans tirer l'épée : ils poursuivirent ceux que commandoit Yang-tchao-tching, & les atteignirent à Ma-ling (1), où ils les harcelèrent plusieurs jours de suite, après quoi ils se retirèrent. Yang-tchao-tching vit par-là que Ma-ling étoit un poste important, & il y fit bâtir une ville : l'empereur l'approuva.

798.

Ces trois villes retinrent quelque temps les *Tou-fan* chez eux; mais si la paix régnoit sur les frontières, les guerres civiles parurent vouloir recommencer. Ou-chao-tching, gouverneur de Nan-yang, entreprit de son chef, sans en donner avis à la cour, de conduire le ruisseau Tiao-keou (2) dans la rivière Ju-choui; & quoique l'empereur lui envoyât ordre de discontinuer ce canal, il ne voulut point obéir. L'empereur fit partir Lou-kiun pour aller lui demander raison de sa conduite; Ou-chao-tching dit, pour se justifier, que la communication de ces eaux seroit avantageuse au peuple : Lou-kiun lui répondit, que quelque avantage qu'il en revînt au peuple, il n'auroit pas dû l'entreprendre sans l'agrément de son maître, & que sa désobéissance étoit d'un mauvais exemple pour ses officiers, qu'il mettoit dans le cas de ne pas plus respecter ses ordres qu'il respectoit ceux de l'empereur. Ou-chao-tching fit cesser les travaux, mais à regret. Quelques-uns de ses officiers l'excitèrent à se venger de l'affront qu'on lui faisoit, & dans le trouble où le chagrin avoit mis son esprit, il se laissa aisément persuader; il prit les armes, & commença à

(1) A cent trente-deux *ly* au sud-ouest de Hoan-hien du Chen-si.

(2) Au sud de Tching-tchéou de Nan-yang-fou du Ho-nan.

ſe déclarer par une incurſion qu'il fit à Cheou-tchéou du Kiang-nan, dont il enleva toutes les richeſſes.

Ce petit avantage le confirma dans ſa révolte. Au commencement de l'année ſuivante, il fut inſulter Tang-tchéou (1), d'où il revint à Lin-yng (2), qu'il mit au pillage. Ouang-ling-tchong accourut au ſecours de cette place à la tête de trois mille hommes, mais il fut battu, & perdit la plus grande partie de ſon monde.

Ou-chao-tching ſe voyant maître de la campagne, fut aſſiéger Hiu-tchéou (3). Lieou-tchang, réſolu de la ſecourir, choiſit dans le peu de troupes qu'il commandoit, mille ſoldats déterminés, avec leſquels il fondit ſur un quartier des aſſiégeans, qu'il enfonça, & il entra dans la ville n'ayant perdu que quelques-uns des ſiens. Cependant comme Ou-chao-tching ſerroit de près la place, Ngan-koué-ning, qui en étoit gouverneur, gagné par ſes promeſſes, conſentit à la lui remettre; mais il voulut auparavant en prévenir Lieou-tchang. Celui-ci qui avoit déja remarqué le peu de fidélité de Ngan-koué-ning, en fut alors convaincu; il prit ſi bien ſes meſures, qu'il le fit tuer lui & tous ſes complices : ce contre-temps obligea Ou-chao-tching de ſe retirer.

L'empereur, craignant que cette révolte ne devînt plus conſidérable, commença par caſſer Ou-chao-tching de tous ſes emplois, & il envoya ordre dans toutes les provinces d'en faire marcher les troupes contre ce rebelle. Elles s'avancèrent du côté de Nan-yang; mais comme on ne leur avoit point donné de général, chaque officier agiſſoit à ſa fantaiſie; de

(1) Tang-hien de Nan-yang-fou du Ho-nan.
(2) Lin-yng-hien de Kaï-fong-fou du Ho-nan.
(3) Hiu-tchéou de Kaï-fong-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Ta-tang.* *799.* *Té-tsong.*

sorte que le bruit s'étant répandu que Ou-chao-tching approchoit, la crainte les saisit si fort, qu'abandonnant leurs armes & leurs provisions, chacun s'enfuit de son côté: Ou-chao-tching profita de leurs dépouilles, & n'en devint que plus hardi. Leur dispersion fit connoître à la cour la faute qu'on avoit faite, & on leur donna Han-tsiuen-y pour généralissime.

800.

Han-tsiuen-y étoit un officier de fortune, créature des eunuques du palais, fourbe, flatteur, brave à la vérité, mais incapable de commander; ses protecteurs l'avoient tiré de l'état de simple soldat, & en très-peu de temps ils l'avoient fait nommer généralissime de toutes les troupes des provinces. Un poste aussi relevé ne pouvoit manquer de le remplir d'orgueil, & son incapacité devoit faire échouer cette expédition : en effet, comme il n'étoit point capitaine, ses officiers lui démontrèrent en vain les inconvéniens de ses opérations; le mépris avec lequel il recevoit leurs représentations les révolta contre lui. Quoiqu'il connût par sa propre expérience l'état malheureux du soldat, il se comportoit à leur égard comme s'il l'ignoroit, ne les soulageant en rien, & les laissant souffrir dans leurs maladies, sans même s'en informer; à peine avoit-il soin de leur faire fournir les choses de première nécessité : aussi l'abandonnèrent-ils pour la plupart, & il se vit réduit à se contenter de garder Ou-léou, où il posta le peu de troupes qui ne l'abandonnèrent pas. Ou-chao-tching vint l'attaquer avec tant de bravoure, qu'il battit les troupes impériales & força ce passage. Il mit en fuite Han-tsiuen-y & revint ensuite à Tsaï-tchéou.

Ce chef des rebelles apprit alors que Oueï-kao avoit représenté à l'empereur que le meilleur moyen de le réduire étoit d'accorder une amnistie à tous ceux de son parti, & une récompense à celui qui lui apporteroit sa tête; il sut encore que

Kia-tan

Kia-tan avoit conſeillé à l'empereur de prendre une voie toute oppoſée, & d'eſſayer s'il ne le rameneroit point par un pardon du paſſé, & s'il n'aimeroit pas mieux ſe mettre à couvert lui & ſa famille des châtimens qu'il avoit mérités par ſa révolte. Ces nouvelles le remplirent de crainte, & le firent entrer en défiance de ceux mêmes qui approchoient le plus ſouvent de ſa perſonne ; il ſe détermina à tenter ſi la voie que Kia-tan avoit ſuggérée à l'empereur pourroit lui réuſſir, & il lui adreſſa un placet, par lequel il demandoit pour toute grace qu'on voulût lui accorder la vie. L'empereur, charmé d'appaiſer ces troubles, lui pardonna & à tous ceux qui l'avoient ſuivi dans ſa révolte ; il le rétablit dans le même degré de mandarinat qu'il avoit : ainſi par cet acte de clémence tout fut pacifié.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 800. *Té-tſong.*

Le premier jour de la cinquième lune de l'an 801, il y eut une éclipſe de ſoleil. 801.

Dans le même temps mourut Yang-tchao-ching, gouverneur de l'importante place de Sou-fang (1). Lorſqu'il ſe vit près de ſa fin, il fit venir les principaux officiers de la garniſon, & leur dit qu'il y avoit dans l'empire un grand nombre de généraux qui avoient commencé leur fortune par être ſoldats dans ſon gouvernement, & que les troupes ne demanderoient pas mieux que d'en avoir quelqu'un pour les commander après ſa mort, mais qu'il ne croyoit pas que cette diſpoſition fût avantageuſe à l'empire. Il leur nomma Lieou-nan-kin, gouverneur de Ning-tchéou, comme un homme parfaitement inſtruit des exercices militaires, & il parut deſirer qu'il le remplaçât juſqu'à ce que l'empereur y eût pourvu.

(1) Ning-hia-oueï du Chen-ſi.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 801. *Té-tsong.*

Li-tchao-tsaï étoit alors campé avec un corps de troupes à Ting-ping (1). Lorsqu'on reçut à la cour la nouvelle de la mort du gouverneur de Sou-fang, l'empereur envoya l'eunuque Sieï-yng-tching à Ning-tchéou porter à Li-tchao-tsaï, qui avoit été autrefois soldat à Sou-fang, l'ordre qui l'en nommoit gouverneur, & Lieou-nan-kin son lieutenant : les officiers se soumirent sans peine à cet ordre. Un d'eux dit aux soldats que Li-tchao-tsaï amenoit avec lui deux mille hommes, pour s'en servir dans la garnison & les y incorporer. Ces soldats, craignant qu'il ne voulût les déplacer, & priver de leur paie leurs femmes & leurs enfans, furent au milieu de la nuit trouver Lieou-nan-kin, pour lui dire qu'il falloit absolument qu'il fût leur gouverneur, & qu'ils n'en vouloient point d'autre. Lieou-nan-kin leur répondit qu'il ne pouvoit l'accepter sans un ordre de l'empereur, & que s'ils ne vouloient pas de Li-tchao-tsaï pour gouverneur, il falloit en avertir Sieï-yng-tching qui avoit apporté les ordres : après cette réponse il les renvoya & ferma sa porte. Les soldats, peu satisfaits, voyant qu'ils n'obtiendroient rien de lui, furent faire la même proposition à Kao-kou, général de la cavalerie, qui en fut averti assez tôt pour se retirer ; mais ils le trouvèrent, & pour les empêcher d'en venir à quelque extrêmité, il leur dit, que s'ils vouloient suivre ponctuellement ses ordres, il accepteroit volontiers le commandement, mais qu'il exigeoit d'eux qu'ils ne commissent ni meurtre ni vol. Lui en ayant donné leur parole, ils furent trouver l'inspecteur pour lui dire d'écrire en leur nom à l'empereur, qu'ils demandoient Kao-kou pour gouverneur ; & comme ils craignirent que Lieou-nan-kin ne s'y opposât, ils le firent appeller comme si l'inspecteur vouloit le

(1) A soixante *ly* au sud de Ning-tchéou de Ning yang-fou du Chen-si.

consulter sur cette affaire, & le tuèrent au sortir de sa maison.

L'empereur, informé de ce qui s'étoit passé, jugea que s'il les refusoit, ces soldats mutinés pourroient causer des troubles dans ces quartiers; ainsi il fit expédier un ordre qui révoquoit l'agrément qu'il avoit donné à Li-tchao-tsaï, & il nomma Kao-kou à sa place.

Kao-kou étoit un ancien officier expérimenté, qui avoit l'ame grande & généreuse, & étoit fort aimé du soldat. Lorsqu'il prit possession de sa charge de général de cavalerie, le gouverneur parut en faire peu de cas, & son exemple fut suivi par plusieurs officiers, même de ceux qui lui obéissoient; il en eut beaucoup de chagrin, mais il sut prudemment le dissimuler. Ces mêmes officiers le voyant nommé gouverneur, craignirent qu'il ne se vengeât de leur mépris. Au contraire, il les traita avec tant de bonté & d'égards, qu'on disoit qu'il falloit causer du déplaisir à Kao-kou pour en être bien venu.

A peine la cour fut-elle hors de cet embarras, qu'on reçut des frontières la nouvelle que les *Tou-fan* y étoient entrés & avoient pris Lin-tchéou. Oueï-kao marcha contre eux avec vingt mille hommes d'élite, qu'il divisa en neuf corps, auxquels il fit prendre autant de chemins différens, avec ordre de se trouver au rendez-vous qu'il leur assigna. Après leur réunion, ils rencontrèrent les *Tou-fan*, qu'ils battirent complettement; ils les poursuivirent plus de mille *ly*, & leur tuèrent plus de dix mille hommes, leur enlevant sept villes & trois forteresses: les impériaux leur brûlèrent encore cent soixante villages, & furent assiéger les villes de Oueï-tchéou (1) & de Koen-ming-tching (2).

(1) Oueï-tchéou de Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.
(2) Yen-tsin-oueï aussi du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 802. *Té-tsong.*

Ces deux places étoient trop importantes pour que les *Tou-fan* ne tentassent point de les secourir. Tsan-pou, leur roi, envoya Lun-man-gé, son grand ministre, avec une armée de cent mille hommes, composée de ses meilleures troupes. Oueï-kao, qui s'attendoit à les avoir bientôt sur les bras, avoit fait garder les passages & y avoit mis des troupes en embuscade. Lun-man-gé marchoit avec si peu de précaution qu'il fut battu & fait prisonnier : la plus grande partie de son monde resta sur le carreau. Cependant comme la ville de Koen-ming-tching se défendoit avec opiniâtreté, Oueï-kao leva le siége & fit conduire Lun-man-gé à la cour. La victoire remportée sur lui causa tant de joie à l'empereur, que pour récompenser Oueï-kao il le fit prince de Nan-kang (1).

803. L'année suivante fut d'une sécheresse extrême ; depuis la première lune jusqu'à la septième il ne tomba point de pluie, aussi les moissons furent-elles toutes perdues. Li-ché fit cependant entendre à l'empereur que le peuple avoit fait une récolte comme à l'ordinaire ; ainsi loin de le soulager, il fit donner des ordres si sévères pour lever les impôts & les tributs, que le peuple se vit obligé de vendre tout ce qu'il avoit en terres & en maisons pour payer ; plusieurs même vendirent jusqu'à leurs femmes & leurs enfans pour se mettre à l'abri des poursuites des exacteurs. Un des censeurs de l'empire, touché de l'état malheureux du peuple, osa le représenter à l'empereur ; mais il perdit son emploi, parce que ce prince ne pouvoit se persuader que Li-ché pût le tromper.

804. Au commencement de l'an 804 mourut Tsan-pou, roi des *Tou-fan* ; son frère lui succéda.

---

(1) Nan-kang-hien de Nan-ngan-fou du Kiang-si.

L'année suivante, à la première lune, mourut l'empereur TÉ-TSONG dans la vingt-sixième année de son règne, & la soixante-quatrième de son âge : il étoit d'un naturel doux, aimant la paix ; il ne manquoit ni d'esprit ni de prudence. Les premières années de son règne furent si heureuses, que le peuple content ne lui donnoit point d'autre nom que celui d'*empereur incomparable* : mais trop facile à écouter ses ministres, & peu attentif à ce qui se passoit au dehors, il mécontenta les officiers des provinces ; il accabla le peuple d'impôts, sans cependant pouvoir payer la solde de ses troupes, ce qui remplit son règne de guerres & de troubles. Il eut pour successeur son fils le prince héritier.

TCHUN-TSONG.

TCHUN-TSONG étoit un prince doué de beaucoup d'esprit & de talens ; il s'appliqua dans sa jeunesse aux lettres, & y fit de si grands progrès, que l'empereur Té-tsong son père lui donnoit toujours à revoir les pièces de vers ou d'éloquence que les grands lui présentoient. Naturellement libéral sans être prodigue, affable aux grands & au peuple, respectueux envers ses maîtres sans rien perdre de ce qu'il devoit à son rang, il auroit été un prince accompli s'il n'eût pas souffert le trop grand ascendant que son père laissoit prendre aux eunuques, & s'il ne se fût point relâché pendant la paix qui suivit la révolte de Tchu-tsé. Lorsque ce rebelle assiégea l'empereur dans Fong-tien, le prince étoit jour & nuit sur les remparts, animant les soldats par ses discours & par son exemple, & se trouvant toujours le premier dans les lieux où le danger étoit le plus grand. L'estime qu'il avoit pour les

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 805. *Tchun-tsong.*

gens de lettres, n'étant que prince héritier, lui fit attirer auprès de lui le lettré Ouang-pi, qui avoit de la réputation, & qui en effet écrivoit parfaitement bien ; il fit venir aussi Ouang-chou-ouen, fameux joueur d'échecs, pour dissiper le chagrin que lui donnoient les eunuques, & il leur permit à tous deux d'entrer dans son palais & d'en sortir quand ils voudroient.

Ouang-chou-ouen étoit un flatteur adroit & fourbe, dont tout le soin fut de gagner l'estime du prince héritier, & de se faire croire un habile homme, quoiqu'il fût un parfait ignorant. Un jour que le prince s'entretenoit avec plusieurs mandarins du tribunal des *Han-lin*, il leur proposa d'examiner avec eux quelles étoient les obligations des mandarins du dehors, & de traiter la matière à fond ; tous applaudirent à son dessein, à l'exception de Ouang-chou-ouen, qui garda le silence. Lorsque les mandarins furent retirés, le prince lui ayant demandé s'il désapprouvoit ce qu'il venoit de dire, Ouang-chou-ouen lui répondit que l'héritier de l'empire devoit se contenter de veiller à ce qui se passoit au dedans du palais, sans s'inquiéter du dehors ; parce que si l'empereur soupçonnoit qu'il cherchât à se faire des créatures au dehors, il pourroit lui en arriver quelque chose de fâcheux. Le prince qui crut que le zèle pour ses intérêts le faisoit parler, le remercia de l'avertissement qu'il venoit de lui donner, en lui promettant de ne jamais oublier ce service ; & depuis ce moment, il le prit encore plus en affection.

Ouang-chou-ouen se croyant affermi dans la faveur du prince, lia une étroite amitié avec Ouang-pi, & trouva le moyen par ses souplesses & ses intrigues de gagner les grands qui approchoient le plus de sa personne. Après avoir dressé

ses batteries, il eut la témérité de lui demander pour Ouang-pi la place de premier ministre, & pour lui celle de grand général des troupes, lorsqu'il seroit en possession du trône. A la mort de Té-tsong, ce prince eut une maladie extraordinaire qui l'empêchoit absolument de parler; comme il ne sortoit point, & qu'il ne pouvoit travailler, il chargea des eunuques de recevoir les placets, qui étoient ensuite renvoyés au tribunal des *Han-lin*, à la tête duquel il avoit mis Ouang-pi & Ouang-chou-ouen, ses deux favoris, afin de décider de ce qu'il y avoit à faire dans l'administration.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
805.
Tchun-tsong.

Ouang-pi étoit petit de taille, contrefait, laid de visage, & avoit conservé l'accent du pays de Ou, sa patrie, le plus mauvais de l'empire, mais il écrivoit poliment & ne manquoit pas d'habileté; ainsi il étoit utile au prince, soit pour le divertir, soit pour déterminer les affaires du gouvernement. Ces deux favoris voyant TCHUN-TSONG toujours malade, cherchèrent à s'appuyer, afin de se soutenir dans un changement de règne; & pour y parvenir, ils mirent un grand nombre de leurs créatures en place.

Les gens de bien ne voyoient qu'avec peine la conduite de ces favoris, & n'osoient cependant s'en plaindre de peur de s'attirer leur ressentiment. D'un autre côté on ne pouvoit parler à l'empereur, qui ne sortoit point; & quoique sa maladie augmentât chaque jour, il ne pensoit pas à se nommer un successeur. Les eunuques Lieou-kouang-ki, Kiu-ouen-tchin & Sieï-yng-tchin, ennemis de Ouang-chou-ouen & de son parti, entreprirent de faire nommer un prince héritier à leur insçu: ils s'y prirent avec tant de dextérité, qu'ils engagèrent l'empereur à faire venir au palais Tching-yn, & quelques autres du tribunal des *Han-lin* pour en écrire l'ordre.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 805. *Tchun-tsong.*

Les eunuques dévoués à Ouang-chou-ouen, dans la crainte que l'empereur ne nommât Li-chun, prince de Kouang-ling, pour son successeur, furent sur le champ trouver Tching-yn, & lui firent dresser un modèle de l'ordre qui faisoit tomber le choix sur tout autre que le prince de Kouang-ling. Après avoir lu cet écrit, l'empereur vit bien qu'on n'excluoit Li-chun que parce qu'il étoit trop éclairé & ennemi de toute fourberie, & qu'il étoit févère dans l'observation de la justice ; ainsi ayant fait signe de lui donner un pinceau, il écrivit lui-même qu'il nommoit son fils Li-chun prince héritier & son successeur.

La publication de cet ordre causa une joie universelle : mandarins, peuple, tous se félicitoient du bonheur d'avoir un si grand prince pour maître ; il n'y eut que Ouang-chou-ouen qui en témoigna ouvertement son chagrin. Ce favori ne fut pas long-temps sans voir son crédit diminuer : à la cinquième lune, il reçut ordre d'aller prendre possession de la charge d'assesseur dans le tribunal des deniers de l'empire. Cet ordre lui causa beaucoup de chagrin. Ouang-pi, son ami, présenta en sa faveur un placet fort pressant, par lequel il demandoit qu'il ne fût point exclu du tribunal des *Han-lin ;* mais tout ce qu'il put obtenir, fut qu'il pourroit y entrer seulement de quatre en quatre jours : ce tempérament ne servit qu'à augmenter ses craintes.

A la sixième lune, on reçut à la cour un placet du général Oueï-kao, qui sollicitoit l'empereur de prendre du repos, & de remettre le gouvernement au prince héritier, jusqu'à ce que sa santé fût rétablie. Il en adressa en même temps un autre au prince héritier, dans lequel il lui représentoit que la trop grande autorité qu'on avoit confié à Ouang-chou-ouen, à Ouang-pi, à Li-tchong-yen & à leurs créatures, indisposoit les

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
805.
Tchun-tsong.

les fidèles serviteurs de la famille impériale, & qu'il étoit à craindre qu'on ne se repentît un jour de leur avoir laissé prendre un si grand ascendant. Il ajoutoit que l'empereur ne pouvant parler, & étant hors d'état de vaquer aux soins du gouvernement, l'unique moyen de maintenir la paix, étoit de lui en confier à lui-même les rênes; & il finissoit par exhorter ce prince de faire connoître à l'empereur les gens dont il se servoit, & à le presser de les éloigner des emplois importans.

Peu de temps après, plusieurs gouverneurs des provinces, à l'exemple de Ouei-kao, firent à l'empereur la même demande, qui fut appuyée par plusieurs officiers subalternes du dedans & du dehors, & par le peuple même, qui témoignoit hautement l'empressement qu'il avoit de voir bientôt le prince héritier gouverner l'empire : Ouang-chou-ouen & ses partisans furent consternés de ce cri public.

Dans ces entrefaites la mère de Ouang-chou-ouen vint à mourir; cet événement l'obligea de suspendre ses fonctions, pour aller lui rendre les derniers devoirs & en porter le deuil. Les eunuques qui lui étoient contraires envoyèrent ordre aux troupes qui se trouvoient sur son passage de ne plus le reconnoître, de sorte qu'à Fong-tien la garnison ne lui fit pas le moindre honneur, ce qui le confirma dans la crainte où il étoit de voir bientôt sa faveur s'évanouir.

L'empereur voyant que tout le monde s'en plaignoit, & n'en parloit qu'avec mépris, s'en dégoûta aussi lui-même, & n'en parut que plus disposé à remettre le gouvernement au prince héritier. A la huitième lune, il assembla tous les grands pour leur demander par écrit leur sentiment, & comme il les trouva tous du même avis, il remit le trône à son fils, & destitua Ouang-pi & Ouang-chou-ouen des grands emplois

qu'ils avoient, en les envoyant petits mandarins dans les provinces. Ouang-pi en conçut tant de chagrin, qu'il mourut peu de temps après. A l'égard de Ouang-chou-ouen, il parut si peu sensible à sa disgrace, que le nouvel empereur, indigné de ce qu'un homme qui avoit tant de sujets de craindre étoit dans une grande sécurité, lui envoya ordre l'année suivante de se faire mourir lui-même.

HIEN-TSONG.

Lorsque Hien-tsong eut pris possession du trône, la princesse de Ching-ping (1) vint lui offrir des filles pour les introduire dans son palais : « Vous en avez offert à l'empereur » mon père, lui répondit-il, qui ne les a pas reçues, croyez-» vous que je ne puisse pas imiter un si bel exemple » ? Ce prince les renvoya. Les mandarins lui offroient de leur côté beaucoup de choses rares & précieuses qu'il refusa également, en leur disant : « Sachez que je n'estime que des sages qui » puissent m'aider à bien gouverner, & que je ne desire que » l'abondance qui fasse vivre mes peuples & les rende con-» tens. Tout le reste ne sert qu'à entretenir la vanité, & n'a » qu'une utilité idéale : ainsi dispensez-vous à l'avenir de m'of-» frir de pareils présens ».

Hien-tsong reçut alors la nouvelle de la mort du général Oueï-kao, à laquelle il fut sensible : c'étoit en effet une perte pour le pays de Chou, qu'il avoit gouverné pendant vingt-un ans. Il y avoit peu d'officiers dans l'empire aussi vigilant que lui, & quoique cette province payât exactement le tribut

(1) A trente-cinq *ly* au nord de Y-kiun-hien de Yen-ngan-fou du Chen-si.

auquel elle étoit taxée, jamais le peuple n'y fut dans la misère.

Oueï-kao veilloit sur-tout à la discipline militaire : il récompensoit à propos le soldat & maintenoit le bon ordre parmi eux ; il pourvoyoit abondamment aux besoins des familles de ceux qui étoient morts, & s'ils avoient des enfans, il les nourrissoit & continuoit la paie des morts à leurs veuves, jusqu'à ce qu'elles se fussent remariées, ou jusqu'à leur mort si elles gardoient le veuvage : sévère observateur des loix de la guerre, il étoit exact à leur faire faire les exercices, & par là il se fit également craindre & aimer. A sa mort, ses soldats le mirent au rang des esprits, & lui firent élever un temple qui subsiste encore aujourd'hui.

A la onzième lune, on apprit aussi la mort de Hoaï-sin, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho ;* la nouvelle en fut apportée par un de leurs grands, qui venoit demander l'agrément de l'empereur pour Teng-li-ko-han, qu'ils avoient élu à la place de son père.

A l'avénement de HIEN-TSONG au trône, Lieou-pi sollicita le gouvernement de Si-tchuen (1), qui lui fut refusé sur des soupçons contre sa fidélité. L'empereur le donna à un autre, & nomma Lieou-pi à un emploi assez considérable à la cour. Lieou-pi disposé à la révolte ne voulut point l'accepter, & à l'aide de ses amis, qui étoient en grand nombre, il se mit en état de se défendre si on venoit l'attaquer. L'empereur auroit bien voulu le faire rentrer dans le devoir par la force, mais il avoit trouvé les affaires du gouvernement en si mauvais état, par la faute de Ouang-pi & de Ouang-chou-ouen, qu'il jugea plus à propos de dissimuler, & d'at-

(1) Tching-tou-fou du Ssé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 805. *Hien-tsong.*

tendre s'il ne reviendroit pas de lui-même ; mais comme il persistoit dans sa désobéissance, Oueï-tan présenta un placet, dans lequel il disoit à l'empereur qu'il falloit pardonner à Licou-pi, & lui promettre la vie sauve, en lui ordonnant, comme à un de ses officiers de confiance, d'aller visiter les deux cours : Oueï-tan ajoutoit qu'en le laissant ainsi sans punition ou sans emploi, c'étoit exciter les mécontens à la révolte. L'empereur suivit ce conseil, & donna à Licou-pi le gouvernement de Si-tchuen qu'il lui avoit d'abord refusé.

806. Au commencement de l'année suivante mourut l'empereur Tchun-tsong, père de l'empereur régnant, à l'âge de quarante-six ans ; il n'avoit occupé le trône qu'un an.

La conduite pleine de bonté de l'empereur à l'égard de Licou-pi ne servit qu'à le rendre plus orgueilleux. Il n'eut pas plutôt reçu sa commission pour le gouvernement de Si-tchuen ou du *Tchuen* occidental, qu'il demanda celui de San-tchuen ou des trois *Tchuen ;* & sur le refus qu'on lui fit, il se mit à la tête de ses troupes & fut assiéger Tsé-tchéou (1), voulant commencer à s'en mettre en possession par la prise de cette ville.

Lin-yun, un de ses officiers, ayant voulu l'en dissuader, il en fut si irrité, qu'il ordonna de le faire mourir ; cependant comme il ne vouloit pas perdre un si bon officier, il dit en secret à ceux qu'il chargea de ses ordres, de se contenter de lui mettre le sabre sur le col, afin de l'obliger à se joindre à lui dans sa révolte : Lin-yun, sans s'effrayer, adressant la parole à Licou-pi, qui étoit présent, lui dit d'un ton ferme : « Misé-» rable rebelle, si tu veux me tuer que ne le fais-tu ! Mon

(1) Tsé-tong hien de Pao king fou du Ssé-tchuen.

» col est-il fait pour servir de pierre à éguiser tes sabres »? Lieou-pi, admirant sa fermeté, fit retirer ses gens & lui rendit la liberté. Il s'écria, en se retirant lui-même : « Voilà » la colère d'un brave homme, zélé pour les intérêts de son » maître »!

A la nouvelle de cette révolte, l'empereur assembla son conseil. Tou-hoang-chang voyant qu'elle l'inquiétoit, lui dit : « Ce rebelle n'est qu'un homme de lettres, sans jugement & » sans expérience de la guerre; rien n'est plus facile que de » le réduire. Que Votre Majesté confie au général Kao-tchong-» ouen une partie de ses troupes, & je réponds qu'il amenera » le rebelle enchaîné à ses pieds ». La plupart de ceux qui étoient au conseil appuyèrent l'avis de Tou-hoang-chang. L'empereur, après avoir cassé Lieou-pi de tous ses emplois, envoya ordre à Kao-tchong-ouen d'aller commander ses troupes contre lui : Li-yuen-y fut fait général de la cavalerie qui devoit servir dans cette armée, & Yen-li y fut envoyé en qualité de lieutenant-général.

Kao-tchong-ouen tenoit continuellement en haleine & prêts à entrer en campagne les cinq mille hommes qu'il avoit sous ses ordres; ainsi, dès qu'il reçut l'ordre de l'empereur, il se mit en marche, muni de toutes sortes de provisions de bouche & de guerre.

Cependant Lieou-pi s'étoit emparé de Tsé-tchéou, & avoit fait prisonnier Li-kang qui en étoit commandant : comme il sut que Kao-tchong-ouen venoit à lui, il lui envoya son prisonnier Li-kang, que Kao-tchong-ouen fit passer par le conseil de guerre, & sur sa propre déposition il fut condamné à mourir : sentence qui fut exécutée sur le champ.

Kao-tchong-ouen, à la tête d'excellentes troupes, marcha

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 806. *Hien-tsong.*

droit au fort de Lou-teou-koan (1) afin de s'ouvrir un passage libre dans le pays de San-tchuen ; il l'attaqua si vivement, qu'il l'emporta d'emblée sans y perdre beaucoup de monde.

Après la prise de Lou-teou-koan, ce général rencontra un parti des rebelles, qu'il battit si complettement, que les autres, remplis de terreur, vinrent se donner à lui en grand nombre, & il les incorpora dans ses troupes ; ce renfort lui fit prendre la résolution d'aller assiéger la ville de Tching-tou (2), dans laquelle Lieou-pi s'étoit enfermé avec l'élite de ses troupes. A son approche, la désertion des soldats de Lieou-pi devint encore plus grande ; de manière que ce rebelle ne se croyant plus en sûreté dans cette place, ne voulut pas attendre que Kao-tchong-ouen l'eût investie & lui eût fermé tous les chemins : il en sortit, & prit la route de l'ouest, dans le dessein de se sauver chez les *Tou-fan* & de se donner à eux.

Kao-tchong-ouen, averti de son évasion par des déserteurs, détacha aussi-tôt Kao-hia-yu avec un corps de cavalerie, qui l'atteignit & le fit prisonnier : ce général continua sa route vers Tching-tou, qui lui ouvrit ses portes ; après y avoir mis des gardes, il fit camper sur les remparts le reste de son armée, avec de sévères défenses de descendre dans la ville & de faire le moindre tort aux habitans. Il visita ensuite la place, & ayant fait arrêter quelques-uns des officiers qui étoient entrés dans la révolte de Lieou-pi, il les fit mourir ; mais il pardonna aux soldats qui s'y étoient engagés plutôt par crainte & par légéreté que par mauvaise intention. Il récompensa libéralement ses troupes, & les habitans de Tching-tou y contribuèrent généreusement &

(1) A trente *ly* au nord de Té-yang-hien de Tching-tou-fou du Sfé-tchuen.

(2) Tching-tou-fou du Sfé-tchuen.

de leur plein gré. Il se comporta d'une manière si sage, que le peuple & les soldats, ne pouvant mieux faire son éloge, le comparoient à Oueï-kao.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 806. *Hien-tsong.*

Lorsque tout fut tranquille, il fit charger de chaînes Lieou-pi pour être conduit sous une escorte sûre à Tchang-ngan, où lui & ceux qui avoient été arrêtés avec lui dans sa fuite, ainsi que leurs familles, subirent le châtiment établi par les loix contre les rebelles.

L'empereur pour récompenser Tou-hoang-chang d'avoir ouvert l'avis d'envoyer Kao-tchong-ouen contre ce rebelle, qu'il avoit réduit si heureusement & en si peu de temps, le nomma gouverneur de Si-tchuen.

Sur la fin de l'année, le roi des Tartares *Hoeï-ho* envoya un ambassadeur pour payer tribut & prêter hommage ; il amena avec lui un *Mo-ni* ou prêtre de la secte de *Foé*, à qui l'empereur permit de demeurer en Chine & d'y élever un temple.

807.

Après la réduction des rebelles, la plupart des gouverneurs des provinces demandèrent à venir à la cour assurer l'empereur de leur soumission. Li-ki, de la famille impériale & gouverneur de Tchin-haï (1), le demanda aussi, persuadé que l'empereur ne lui en accorderoit pas la permission qu'il avoit refusée à beaucoup d'autres ; mais il se trompa, il fut mandé. Cet ordre l'embarrassa, parce qu'il étoit persuadé qu'on pourroit l'y retenir sur les soupçons qu'on avoit de sa fidélité ; mais en désobéissant c'étoit les confirmer : dans cette perplexité, il chercha à s'excuser sous prétexte de maladie, & demanda qu'on lui permît de différer jusqu'à la fin de l'année. Comme l'empereur paroissoit disposé à lui accorder ce délai, Ou-yuen-

(1) Tching-kiang-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
807.
Hien-tsong.

hing lui représenta que ses fausses excuses seroient d'un dangereux exemple, & qu'il n'y auroit plus de subordination dans le gouvernement : ainsi l'excuse de Li-ki ne fut point reçue, & on lui expédia un second ordre de se rendre à la cour.

Li-ki ne pouvant plus reculer, aima mieux se déclarer hautement rebelle que d'obéir ; il commença par faire mourir Ouang-tan & Tchao-ki, deux des principaux officiers de guerre qu'il avoit auprès de lui, & les commandans de cinq villes de son gouvernement : il envoya ensuite des troupes pour mettre en état la ville de Ché-teou-tching (1).

Yen-fang, gouverneur de Tchang-tchéou (2), instruit de ce que venoit de faire Li-ki par Li-chin, qu'il lui avoit envoyé pour l'engager à se déclarer en sa faveur, fit arrêter Li-chin, & le fit mourir au milieu des rues comme rebelle : il répandit une lettre circulaire dans les départemens de Sou-tchéou (3), de Hang-tchéou (4), de Hou-tchéou (5), de Mou-tchéou (6), de Tché-kiang & autres, pour les avertir de la révolte de Li-ki, & les exciter à prendre les armes contre ce rebelle. Sin-pi, gouverneur de Hou-tchéou, fit aussi mourir Tchao-oueï qui s'étoit déclaré pour Li-ki.

L'empereur en apprenant la révolte de Li-ki, le priva de tous les honneurs dûs à ceux qui étoient de la famille impériale, & fit rayer son nom des régistres où ces princes étoient inscrits :

(1) Elle étoit à quelques *ly* à l'ouest de Nan-king.
(2) Tchang-tchéou-fou du Kiang-nan.
(3) Sou-tchéou-fou du Kiang-nan.
(4) Hang-tchéou-fou.
(5) Hou-tchéou-fou.
(6) Yen-tchéou-fou.

inscrits : il envoya ordre dans toutes les provinces aux troupes de marcher contre lui, & à Ouang-ou, gouverneur du pays de Hoaï-nan, de se mettre à leur tête pour les commander.

Après la démarche qu'il avoit faite, Li-ki s'attendoit à être bientôt attaqué ; ainsi, ayant rassemblé toutes les troupes qu'il put avoir, il en donna le commandement à Tchang-tsé-léang. Quoique ce général n'augurât pas bien de cette révolte, il accepta cependant la commission ; mais en allant joindre l'armée, il fit part de ses craintes à Peï-hing-li, un de ses officiers, avec lequel il délibéra de se saisir de Li-ki. Arrivé à sa destination, il assembla les officiers, & leur dit : « Personne de vous » n'ignore que Li-ki se révolte contre son prince & le nôtre ; » nous serons traités comme rebelles, nous & toutes nos familles si nous sommes pris : toutes les troupes de l'empire » vont nous attaquer, sommes-nous en état de leur résister ? » Pourquoi vouloir de sang froid éteindre nos familles ? Ne » vaut-il pas mieux abandonner ce rebelle ? Et pour le faire » d'une manière qui nous soit également avantageuse & honorable, nous saisir de lui & le livrer à l'empereur ». Il n'y eut aucun des officiers qui ne s'offrît à le suivre. Tchang-tsé-léang, sans perdre de temps, fit dès la même nuit décamper l'armée, & revint sur ses pas la conduire vers Tchin-haï. Peï-hing-li de son côté avoit gagné plusieurs officiers de la ville, & il ne fut pas plutôt Tchang-tsé-léang près des murailles avec son armée, qu'il fut, bien accompagné, arrêter Li-ki, qu'il conduisit à la cour, escorté par Tchang-tsé-léang & un grand nombre d'autres officiers.

Les mandarins de la cour vinrent féliciter l'empereur de cet événement ; il leur répondit avec un air triste : « Si j'avois de » la vertu & de l'habileté, on ne verroit pas tant de gens dans

De l'Ere Chrétienne. Tang. 807. Hien-tsong.

» l'empire en méprifer les loix ; c'eft-là ce qui fait ma honte ». Li-ki fut exécuté comme rebelle, & tous fes biens confifqués pour être mis dans les tréfors de l'empereur ; Peï-ki & Li-kiang, tous deux cenfeurs de l'empire, lui repréfentèrent que Li-ki étant un des plus magnifiques & des plus riches feigneurs de la Chine, il avoit, pour ainfi dire, accumulé toutes les richeffes des fix départemens qui lui étoient confiés ; qu'en les faifant verfer dans le tréfor impérial, ce feroit priver le peuple d'une circulation dont il pouvoit tirer de grands avantages, & lui porter un grand préjudice : au lieu qu'en lui diftribuant ces richeffes pour en trafiquer, au moyen de ce qu'il paieroit chaque année un certain tribut, ce feroit faire le bien de l'état. L'empereur ordonna en conféquence de les répartir, afin d'encourager le commerce.

808.

L'année fuivante, les Tartares *Chato* vinrent fe donner à fa Chine : ils defcendoient de la horde *Tchu-yué* des *Tou-kiueï* occidentaux qui s'étoit établie au fud de la montagne Kin-po-chan, à l'eft du lac Pou-leï-haï (1), & près du ruiffeau appellé *Chato*, dont ils avoient emprunté le nom. Ils s'étoient rendus fi formidables, qu'ils paffoient pour les meilleurs foldats Tartares, & fe faifoient craindre même des *Tou-fan*, au fervice defquels ils s'étoient mis. Les *Tou-fan* les foupçonnant de s'entendre avec les *Hoeï-ho*, les tranfportèrent au fud du Hoang-ho, & leur ôtèrent par ce moyen l'occafion de leur nuire.

Les *Chato* craignant de leur côté que les *Tou-fan* ne leur tendiffent quelque piége, Tchu-yé-tfin-tchong leur chef, & fon fils Tchi-y, réfolurent de fe donner à la Chine, dont ils prirent

(1) Hou-hou-nor.

la route avec trente mille hommes. Les *Tou-fan* coururent après eux, & les atteignirent ; ils ſe battirent pendant plus d'un mois avec tant d'opiniâtreté & de bravoure du côté des *Chato*, que les *Tou-fan*, quoiqu'avec le double de monde, ne purent jamais les réduire. Cependant ils leur tuèrent ou firent priſonniers les deux tiers de leurs gens, car ils n'arrivèrent à Ling-tchéou qu'au nombre de dix mille.

Fan-hi-tchao, gouverneur de cette ville, les accueillit & les plaça à Yen-tchéou, où il leur fournit des bœufs & des moutons pour vivre à leur manière. L'empereur approuva ce que Fan-hi-tchao avoit fait pour eux ; il leur fit donner des armes, & honora Tchi-y de la charge de général de la cavalerie.

Le premier jour de la ſeptième lune de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Ouang-ou, gouverneur du Hoaï-nan, vint à la cour avec beaucoup de richeſſes, qu'il diſtribua aux eunuques, afin d'être fait miniſtre d'état. Les eunuques reçurent ſes magnifiques préſens, mais ils furent embarraſſés de ſa demande. « La » place de miniſtre, dit Pé-kiu-y, l'un d'eux, eſt la pre- » mière & la plus importante de toutes ; l'empereur ne la » donne qu'à un homme droit, déſintéreſſé, & qui s'eſt acquis » de la réputation : comment y élever un homme qui juſqu'ici » ne s'eſt diſtingué par aucun ſervice ? En faiſant obtenir cette » faveur à Ouang-ou, il n'y a aucun des grands, aucun gou- » verneur de province, qui n'ait les mêmes prétentions ; mais » ce ſeroit avilir cette place éminente que de la mettre ainſi » à prix & renverſer les loix du gouvernement. D'ailleurs, » Ouang-ou n'a pu amaſſer tant d'argent qu'en foulant le » peuple ; ainſi, protégeant un homme comme lui, ſans mé- » rite, ce ſeroit exciter les autres à commettre des concuſſions

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 808. *Hien-tsong.*

» pour parvenir aux mêmes honneurs. Ouang-ou se plaindra » de ce que nous avons accepté ses présens sans lui être utile ; » mais il vaut mieux que nous soyons exposés à ses injures, que » de recevoir les malédictions du peuple, vexé par l'ambition ou » la cupidité de ceux qui se proposeroient le même but que » lui ». Les eunuques gardèrent ses présens, & lui firent beaucoup de belles promesses, qu'ils étoient bien décidés à ne pas tenir.

Peu de temps après, l'empereur disposa de ce poste important en faveur de Peï-ki : c'étoit un homme droit, d'un esprit solide, ennemi de la flatterie & de la duplicité ; il avoit le port noble & majestueux : son seul mérite lui avoit gagné les bonnes graces de l'empereur, qui le choisit de son propre mouvement, sans être sollicité par personne.

Une pareille distinction ne manqua pas de lui attirer une foule de courtisans. Ses anciens amis crurent que par son canal ils alloient faire fortune, & il lui en vint de fort loin, conduits par cette espérance : il les reçut avec la même cordialité qu'autrefois, & il leur fit à tous des présens dignes de son grand cœur ; mais lorsqu'ils lui parloient de leur procurer quelque place, il leur disoit franchement que ces emplois étoient audessus de leurs forces, & que s'ils pouvoient les exercer, ce ne seroit jamais avec la même satisfaction, ni la même réputation que d'autres qu'il leur nommoit : il ajoutoit que s'ils étoient véritablement ses amis, ils devoient être jaloux qu'il ne fît aucune faute, & qu'il fût continuellement attentif au bien de l'état. Par ce moyen, il se défaisoit des sollicitations importunes ou indiscrettes.

809. La grande sécheresse fit périr les récoltes dans les provinces méridionales, & y causa une disette générale. L'empereur, tou-

ché de la misère du peuple, fit partir de la cour Tching-king avec plusieurs autres officiers pour aller le soulager. Lorsque Tching-king vint prendre congé de lui, ce prince lui dit : « Je » suis bien aise de vous dire avant votre départ, qu'on n'em- » ploie dans mon palais aucune pièce de soie sans en tenir » registre, parce que je ne veux pas qu'on y fasse de dé- » pense superflue. Il n'en est pas de même quand il s'agit de » soulager mon peuple ; je ne crains pas qu'on dépense trop. » Il est bon que vous sachiez mes intentions, afin que dans la » crainte de faire une trop grande dépense, vous ne rendiez » inutile le principal objet de votre commission : je la regarde » comme une des plus importantes du gouvernement, & je » vous recommande de vous en acquitter avec tout le zèle dont » vous êtes capable. Gardez-vous de vous servir de l'autorité » que je vous confie, pour vous faire rendre des honneurs, ou » pour vous enrichir ; soyez sûr que je serai exactement informé » de votre conduite, & que je serai inexorable si vous contreve- » nez à mes ordres ; mais j'espère que je n'aurai que des récom- » penses à vous donner. Souvenez-vous que mon peuple souf- » fre, & que j'en suis le père ».

Tou-tou-tching-tsouï fit élever un grand *miao* ou temple d'idole, dans lequel il vouloit placer sur une table de marbre une inscription à la louange de l'empereur, à laquelle il donnoit le nom de *Ching-tė-peï*, c'est-à-dire inscription de la sainte vertu ; mais comme il n'avoit pas le talent de composer cette inscription, il pria l'empereur de nommer quelqu'un du tribunal des *Han-lin* pour la faire : il promit une récompense de dix mille enfilades de deniers (1) à celui qui la composeroit.

(1) Une enfilade de deniers valoit à peu près quatre livres de notre monnoie.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 809. Hien-tsong.

L'empereur en chargea Li-kiang, qui lui répondit : « On ne » voit point dans l'hiſtoire que les empereurs Yao, Chun, Yu » & Tching-tang aient jamais permis qu'on fit des inſcriptions » en leur honneur, ni qu'on ſe ſervit en les louant des deux » caractères *Ching-té*, ou ſainte & admirable vertu. Tſin-chi- » hoang-ti a été le premier qui ſe ſoit fait donner ces titres » dans les inſcriptions qu'il fit graver ; je ne ſais ſi Votre » Majeſté aime mieux imiter ce dernier prince que ces anciens » ſages ; d'ailleurs une inſcription placée dans un temple » d'idole peut faire un tort infini à ſa vertu ».

L'empereur donna ordre à Tou-tou-tching-tſouï de détruire ſon monument, & de faire tranſporter ailleurs la pierre de marbre ; & comme il repréſentoit que la choſe n'étoit pas aiſée, & qu'il le feroit peu à peu, l'empereur demanda ſi l'on manquoit d'ouvriers, & de bœufs pour tirer ce marbre : il lui dit qu'il entendoit que cela fût fait ſous peu de jours. Tou-tou-tching-tſouï obéit, & vit à regret ſon grand ouvrage détruit.

Dans ces entrefaites Ouang-ſsé-tchin, fils du fameux Ouang-ou-ſiun mourut ; Ouang-tching-tſong ſon fils, dans la crainte qu'un autre ne fût nommé pour lui ſuccéder dans ſon gouvernement, en prit poſſeſſion ſans attendre l'ordre de l'empereur, & lui écrivit enſuite pour lui en donner avis & lui en demander la confirmation. L'empereur qui ne voyoit qu'avec regret que pluſieurs gouvernemens ſembloient être devenus héréditaires dans les familles, aſſembla les grands, & cette affaire fut diſcutée pluſieurs jours de ſuite dans le conſeil. La plupart étoient d'avis de ne plus ſouffrir cet attentat à l'autorité impériale, & qu'on employât la voie des armes pour obliger Ouang-tching-tſong à ſe démettre ; d'autres étoient d'un ſentiment tout oppoſé. Les troubles funeſtes arrivés ſous le règne

de Té-tsong, qui avoient causé tant de maux à l'empire, leur faisoient craindre qu'une pareille tentative n'excitât les autres gouverneurs, qui étoient dans le même cas, à défendre Ouang-tching-tsong, & à causer une guerre qu'on n'étoit pas trop en état de soutenir, & qu'il ne seroit pas aisé d'éteindre quand elle seroit allumée. Ces dernières raisons faisoient trembler l'empereur, il ne voyoit que trop le danger d'user de rigueur; mais souffrir tant de liberté dans un sujet, c'étoit enhardir les autres à l'imiter & il en pouvoit résulter de grands inconvéniens pour l'autorité impériale & la tranquillité de l'état. Dans cette perplexité, il prit un parti qui tenoit le milieu entre les deux sentimens, qui fut d'envoyer Peï-ou à Ouang-tching-tsong lui porter son agrément pour le gouvernement dont il avoit pris possession, à condition qu'on en démembreroit les départemens de Té-tchéou (1) & de Ti-tchéou (2), auxquels l'empereur nommeroit un gouverneur particulier.

Ouang-tching-tsong qui ne voyoit point venir de réponse, en étoit fort en peine, & il écrivoit placet sur placet à l'empereur pour le prier de ne pas lui refuser son agrément: ces instances déterminèrent enfin à faire partir Peï-ou. Ouang-tching-tsong fut si content de ce qu'on lui accordoit sa demande, que sans donner le temps à Peï-ou de lui parler du démembrement il l'offrit lui-même. Peï-ou ne lui dit rien des ordres qu'il avoit là-dessus, & il se contenta de l'accepter au nom de l'empereur, & d'en nommer gouverneur Sieï-tchang-tsao, gendre de Ouang-tching-tsong, suivant les pouvoirs qu'il en avoit de la cour.

Tien-ki-ngan, qui avoit aussi un de ces gouvernemens qu'il

(1) Té-tchéou de Tsi-nan-fou du Chan tong.
(2) Ning-yun-hien de Ho-kien-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
809.
Hien-tsong.

vouloit rendre héréditaire, envoya un homme de confiance à Ouang-tching-tsong, pour lui faire remarquer qu'on n'avoit nommé son gendre que pour le leurrer; que Sieï-tchang-tsao s'entendoit avec la cour, & qu'infailliblement il en seroit la dupe. Ouang-tching-tsong, persuadé qu'on en vouloit venir là, fit arrêter Sieï-tchang-tsao le même jour du départ de Peï-ou pour la cour, & le fit mettre en prison.

Peï-ou apprit cette nouvelle avant que d'arriver à la cour; il descendit chez Peï-ki son frère, qui étoit premier ministre, & ne fut que le lendemain au palais rendre réponse à l'empereur de sa commission. Ce prince, qui étoit déja instruit de la détention de Sieï-tchang-tsao, s'emporta contre Peï-ou & vouloit le punir; mais Li-kiang lui fit ces représentations:

« Votre Majesté n'ignore pas le zèle & la fidélité que Peï-ou » fit paroître lors de la révolte de Hoaï-kouang; depuis ce » temps il n'a reçu que des bienfaits de votre auguste famille, » est-il croyable qu'il en ait si tôt perdu le souvenir? Ouang- » tching-tsong n'a sans doute offert ces deux départemens » que dans la crainte qu'on ne lui fît la guerre, & qu'il ne » fût pas soutenu des autres gouverneurs; mais si Votre » Majesté punit Peï-ou de l'audace de ce gouverneur, per- » sonne à l'avenir n'osera se charger de pareilles commissions, » dans la crainte d'être traité comme lui; ou bien ceux à » qui on les donnera n'agiront point avec zèle, & ne cher- » cheront qu'à se mettre à couvert des reproches & des châ- » timens sans s'embarrasser des intérêts de l'état ». Ces raisons appaisèrent la colère de l'empereur.

Quelques jours après, il fit partir un officier de sa présence avec un ordre à Ouang-tching-tsong de mettre en liberté Sieï-tchang-tsao & de le renvoyer dans son gouvernement; mais

mais il refusa d'obéir. L'empereur le priva de toutes ses dignités & prérogatives, & nomma l'eunuque Tou-tou-tching-tsouï général des troupes qu'il envoyoit contre lui. Pé-kiu-y, membre du tribunal des *Han-lin*, étonné de ce choix, lui représenta qu'il étoit inoui de confier la conduite d'une guerre à un eunuque ; que c'étoit le devoir & une des prérogatives du grand général de l'empire. Il lui dit que ce choix pouvoit lui faire perdre beaucoup de l'estime de ses sujets, & le faire blâmer des étrangers ; qu'il étoit encore à craindre que l'officier & le soldat, rougissant d'être commandés par un eunuque, ne fissent mal leur devoir. Il ajouta que s'il vouloit récompenser Tou-tou-tching-tsouï, c'étoit en le comblant de richesses & non en lui donnant un des premiers emplois. Pé-kiu-y finit par lui dire que les constitutions de l'état s'opposoient à son choix, & que ces sages loix ayant été établies par ses ancêtres, il ne vouloit sans doute pas qu'on l'accusât dans la postérité d'avoir été l'auteur de leur renversement. Ces représentations furent appuyées par d'autres encore plus fortes, qui déterminèrent l'empereur à retarder le départ de l'eunuque, dans la crainte de faire trop de mécontens.

Quoique Li-kiang ne fût point du nombre de ceux qui sollicitèrent l'empereur de changer ses dispositions, il n'en étoit pas pour cela plus favorable aux eunuques. Un jour qu'il étoit en sa présence, la conversation tombant sur eux, il dit qu'ils n'étoient propres qu'à bouleverser le gouvernement & à indisposer le prince contre ses plus fidèles sujets. L'empereur lui ayant demandé s'il croyoit que cette espèce de gens eut la hardiesse de le tromper, Li-kiang lui répondit: « La plupart ne connoissent ni la vertu ni la justice ; ils ne » mettent aucune différence entre la droiture & la fourberie,

De l'Ere Chrétienne. Tang. 809. Hien-tsong.

» & n'ont en vue que leurs propres intérêts ; ils sont si adroits » à tromper Votre Majesté, qu'ils commencent par lui inspirer » des soupçons, & donnant ensuite une tournure & un air » de vraisemblance à tout ce qu'ils lui disent, en revenant » à la charge le matin & le soir, ces flatteurs font tomber » Votre Majesté dans leurs sentimens sans qu'elle s'en apper- » çoive. Ils lui vantent sans cesse leur zèle & leur fidélité à » la servir, & ils parviennent à la persuader que la vérité les » conduit, tandis qu'ils ne sont que des fourbes qui cherchent » à nuire à ceux qui leur déplaisent. L'histoire est remplie » du détail des maux qu'ils ont causés à l'empire, qu'ils ont » mis souvent à deux doigts de sa perte ; elle apprend com- » bien ces sortes de gens sont dangereux & combien on doit » s'en défier ».

Cependant, soit que l'empereur crût qu'il y avoit de la jalousie de la part des grands contre les eunuques dont il se servoit volontiers, soit qu'il ne voulût pas que la nomination qu'il avoit faite de Tou-tou-tching-tsouï fût sans effet, il ne lui ôta, pour les satisfaire, que la qualité de général ; mais il l'envoya, sous un autre titre, commander l'armée qu'il faisoit marcher contre Ouang-tching-tsong.

Tien-ki-ngan, qui s'étoit mis à la tête de ses troupes pour venir au secours de Ouang-tching-tsong, dit que sans doute l'empereur les méprisoit & vouloit leur faire honte, puisqu'il n'envoyoit contre eux qu'un eunuque : s'adressant à Ouang-tching-tsong, il lui dit qu'il falloit qu'il marchât contre ce général, tandis qu'il iroit assiéger Tang-yang (1). Il attaqua en effet cette place avec tant de vivacité, qu'en très-peu de jours

(1) Elle étoit à soixante-cinq *ly* à l'ouest de Ou-y-hien de Tchin-ting-fou.

il s'en rendit maître ; mais ni lui ni Ouang-tching-tsong ne savoient pas que l'empereur, dans la crainte que ses armes n'eussent un mauvais succès sous Tou-tou-tching-tsouï, avoit envoyé un ordre à Lieou-tsi d'aller avec toutes ses troupes attaquer Ouang-tching-tsong du côté qu'il ne s'attendoit pas. Lieou-tsi entra par un endroit qu'il trouva sans défense, & prit les deux villes de Jao-yang & de Chou-lou (1) avant que les rebelles pussent leur donner du secours.

Tou-tou-tching-tsouï fut battu par Ouang-tching-tsong, & perdit même Li-ting-tsin, excellent officier que l'empereur lui avoit donné pour l'aider de ses conseils, avec ordre de les suivre ; mais cet eunuque, plein de son mérite, voulut seul avoir la gloire de cette expédition, & n'écouta point les conseils de Li-ting-tsin. Ce brave officier, au désespoir du déshonneur qui rejaillissoit sur les armes de son maître, dans la dernière action qu'il y eut se jetta tête baissée au milieu des rebelles, & les mit dans un si grand désordre, qu'il les auroit battus s'il n'avoit été lui-même tué. Sa mort répandit la consternation parmi ses soldats, & découragea si fort tous les autres, qu'ils ne voulurent plus combattre sous Tou-tou-tching-tsouï.

Quelque avantage qu'eût Ouang-tching-tsong contre cet eunuque, les nouvelles qu'il reçut de l'invasion de Lieou-tsi sur les terres de son gouvernement, & des ordres d'assembler les troupes de l'empire contre lui, lui firent craindre de succomber ; il eut recours à la clémence de l'empereur par un placet soumis qu'il lui adressa. L'empereur hésita quelques jours ; mais considérant les grandes dépenses qu'il avoit faites

(1) Chou-lou-hien de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
810.
Hien-tsong.

pour cette guerre & les désavantages qu'il y avoit eus, il lui accorda sa grace dans toute son étendue, & le rétablit dans les emplois qu'il avoit auparavant, même dans son gouvernement.

Quelque temps après, Tou-tou-tching-souï revint à la cour avec un train que la honte d'avoir été si souvent battu auroit dû lui faire supprimer ; les grands & le peuple même en furent indignés. Le premier ministre Peï-ki en porta ses plaintes à l'empereur, & comme il vit que ce prince n'en paroissoit point touché, il lui dit que Tou-tou-tching-tchouï avoit épuisé dans cette guerre les trésors pour déshonorer son maître & décourager les soldats ; que si quelques services ignorés parloient en sa faveur pour le sauver de la mort, il ne pouvoit se dispenser de le punir au moins d'une autre manière pour appaiser les murmures du peuple. Li-kiang, qui se trouvoit présent, appuya les représentations du premier ministre, & dit que s'il faisoit grace à l'eunuque, les loix qui séviroient à l'avenir contre les généraux qui se laisseroient battre seroient injustes, & qu'en les faisant taire dans cette occasion, c'étoit autoriser la lâcheté de l'officier & du soldat qui pourroient espérer la même impunité. Enfin ces deux grands officiers pressèrent si fort l'empereur, qu'ils le déterminèrent à casser Tou-tou-tching-tsouï de ses emplois. Le peuple en témoigna sa joie par des fêtes & des réjouissances publiques.

Peï-ki ne pensa plus alors qu'à se retirer du ministère. L'empereur l'estimoit & ne vouloit point y consentir ; mais étant tombé malade, il se servit de ce prétexte pour demander sa retraite, que l'empereur ne lui accorda qu'avec peine.

Ce prince consultoit ordinairement le tribunal des *Han-lin* sur les affaires du gouvernement ; cependant il se passa plus

d'un mois ſans qu'il appellât aucun des membres de ce tribunal au conſeil, & ſans même en admettre en ſa préſence. Li-kiang ne put s'empêcher de lui faire à ce ſujet des repréſentations qui déterminèrent l'empereur à les mander. Leur ayant ordonné de parler, Pé-kiu-y ſe mit à diſcourir ſur le gouvernement préſent, & il lui échappa de blâmer la conduite de l'empereur. Ce prince, changeant de couleur, prit un air ſérieux & les renvoya. S'étant plaint à Li-kiang du peu d'égards que Pé-kiu-y avoit eu pour lui, ce mandarin lui dit que s'il s'offenſoit de la franchiſe de Pé-kiu-y, il ôteroit la liberté à ſes grands de l'avertir des abus qui pourroient ſe gliſſer dans le gouvernement : Li-kiang ajouta que la crainte de lui déplaire les engageroit à uſer de diſſimulation, & qu'ils s'étudieroient à le flatter même dans ſes fautes, plutôt que de chercher à perfectionner le gouvernement par des remontrances ſages & dictées par la vérité. L'empereur, qui eſtimoit Li-kiang, profita du conſeil, & continua de ſe ſervir de Pé-kiu-y.

Un jour qu'il avoit projetté une partie de chaſſe dans un des parcs de l'enceinte du palais, & qu'il étoit déja arrivé près d'un lac, il ſe reſſouvint qu'il devoit tenir conſeil ; ſe tournant vers ſes gens, il leur dit que cette chaſſe pourroit bien lui procurer des remontrances de la part de Li-kiang, & il revint auſſi-tôt ſur ſes pas.

Li-kiang en lui parlant de Tou-tou-tching-tſouï, lui en fit un portrait ſi déſavantageux, que ce prince ne put s'empêcher de lui dire qu'il paſſoit les bornes. Li-kiang, pénétré de ce reproche, lui répondit : « Lorſque je ſuis en préſence de » Votre Majeſté, j'ai depuis long-temps placé mon cœur où » ſont mes yeux & mes oreilles ; ſi la crainte de ceux qui » approchent le plus de ſa perſonne, & celle de perdre mes

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 810. *Hien-tsong.*

» emplois & la vie me faisoit parler contre ma pensée & » déguiser la vérité, je serois peu reconnoissant de ses bien- » faits; & si elle n'ajoutoit pas foi à ce que je lui dis, elle » feroit tort à mon zèle & à ma fidélité ». « Vous me dites » des choses, lui répondit l'empereur, qu'aucun autre n'ose- » roit me dire, & par-là je connois que vous êtes véritable- » ment un fidèle serviteur : continuez à me donner les mêmes » preuves de votre zèle ».

811.

HIEN-TSONG étoit un bon prince, mais le trop de confiance qu'il eut aux eunuques fit beaucoup de tort à sa réputation; toujours à ses côtés, ils connoissoient son foible & le flattoient sans cesse de l'espérance de lui procurer le secret de l'immortalité. Ce prince adonné à la secte des *Tao-ssé*, se laissa aisément séduire par leurs promesses; il en étoit même si persuadé, qu'étant avec ses ministres il leur fit l'éloge le plus magnifique de ce secret.

Li-chan lui répondit : « Tsin-chi-hoang-ti & Han-ou-ti se » donnèrent beaucoup de mouvement pour être instruits de » ce prétendu secret; le grand Tang-taï-tsong, ce prince » d'ailleurs si sage & si éclairé, voulut dans cette vaine espé- » rance essayer d'un breuvage que lui présentèrent des *Ho-chang* » venus du pays de Tien-tcho (1); il faillit à en mourir. Le » passé doit nous servir de leçon.

» Votre Majesté n'est pas encore d'un âge si avancé; & » puisqu'elle desire la paix & la tranquillité, elle doit rejetter » les discours séduisans de ces imposteurs, qui ne servent qu'à » induire en erreur & à inspirer d'inutiles desirs, auxquels on » se repent trop tard de s'être livré. Un prince qui aime la saine

(1) Les Indes.

» doctrine, qui veille à ce qu'on pratique la vertu, qui fait » régner la paix dans ses états, quand il n'arriveroit pas à » l'âge de Yao & de Chun, devroit-il en avoir du regret »? L'empereur ne répondit rien, mais ces représentations parurent ne pas lui faire plaisir.

Quoique l'empire fût en paix de tous côtés, ses trésors cependant ne se rétablissoient point; les censeurs, après avoir tenu plusieurs conférences à ce sujet, jugèrent que le meilleur moyen de les remplir, sans fouler le peuple, étoit de supprimer un grand nombre de mandarins, & de diminuer les appointemens de ceux qu'on conserveroit; mais afin qu'il n'y eût point de charges vacantes, ils furent d'avis de mettre du troisième ordre plusieurs villes du second, & de faire des bourgs de celles du troisième. L'empereur donna ce mémoire à examiner à ses ministres. Li-ki-fou répondit au nom de tous:

« Suivant l'examen que nous avons fait de l'état de l'em- » pire, nous avons trouvé qu'il y a aujourd'hui plus de » huit cens mille hommes de troupes; que de ceux qui ne » travaillent point à la terre, tels que les marchands, les » *Ho-chang* & les *Tao-ssé*, le nombre fait plus de la moitié des » sujets de Votre Majesté; ainsi de dix parties il n'y en a que » trois qui par leurs travaux & leurs sueurs fournissent aux » sept autres la subsistance & le vêtement. Le nombre des » mandarins auxquels Votre Majesté donne des appointemens » n'est pas au-dessous de dix mille; on l'a augmenté en met- » tant du second ordre plusieurs villes du troisième, & en » changeant des bourgs en villes du troisième.

» Suivant l'ancien tarif, les mandarins du premier ordre » avoient par mois trois mille enfilades de deniers & mille » grandes mesures de grain. Dans la suite, à raison des troubles

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
811.
Hien-tsong.

» de l'empire, on augmenta si fort le nombre des mandarins & leurs appointemens, que du temps de Taï-tsong, » successeur de Sou-tsong, ces appointemens montèrent jusqu'à neuf mille enfilades de deniers par mois. Un nombre » prodigieux de bourgs fut mis au rang des villes du troisième ordre, & beaucoup de villes du troisième devinrent » du second ordre, dont le moindre gouverneur a plus de » mille enfilades de deniers par mois : Li-mi, pendant son » ministère, fit encore augmenter ces appointemens. Comment avec de si grandes dépenses les trésors de Votre Majesté » ne seroient-ils pas épuisés ? Le moyen que les censeurs » proposent à Votre Majesté nous paroît propre à remédier » à ces inconvéniens ».

L'empereur donna ordre à Toan-ping-tchong, à Oueï-koan-tchi, à Hiu-mong-jong & à Li-kiang de travailler à cette réforme ; ces commissaires diminuèrent en conséquence dans les villes dont ils changèrent l'ordre, le nombre des mandarins de huit cens huit, & en tout de plus de dix sept cens. L'empereur approuva ces changemens, & les fit publier dans tout l'empire.

Le ministre Li-ki-fou haïssoit Li-kiang, & sous prétexte d'une injure qu'il en avoit reçue, il cherchoit l'occasion de s'en venger ; mais l'empereur pour l'empêcher de se servir de son autorité contre Li-kiang, le mit au nombre de ses ministres avec un égal pouvoir. Li-ki-fou étoit un homme adroit, qui savoit comment il falloit prendre l'empereur ; il ne lui disoit jamais rien de désagréable. Li-kiang au contraire ne savoit rien dissimuler, & présentoit toujours les choses telles qu'elles étoient. Comme l'empereur connoissoit sa droiture, il suivoit presque toujours son sentiment, & rarement celui de

de Li-ki-fou ; ce qui ne fervit qu'à les mettre plus mal enfemble.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 811. *Hien-tfong.*

L'empereur trouvant quelques jours après dans une falle de fon palais ces deux miniftres, Li-ki-fou lui confeilla de fe délaffer de fes travaux, puifque l'empire jouiffoit d'une paix profonde par la fageffe de fon gouvernement ; mais Li-kiang, prenant la parole, dit que fous l'empereur Han-ouen-ti, dans le temps que tout l'empire étoit en paix & que les peuples vivoient contens, ce grand prince avoit répondu à une pareille propofition, que, quoique chaque famille fût à fon aife & l'empire dans l'abondance, le prince qui le gouvernoit ne devoit jamais prendre de repos, parce qu'il ne falloit qu'une étincelle pour réduire en cendres les plus grands monceaux de paille.

« Jufqu'ici, ajouta Li-kiang, les loix n'ont pu être obfer- » vées dans toute l'étendue de vos états : les Tartares font » fur les frontières des départemens de King-tchéou (1) & » de Long-tchéou (2) ; fans ceffe ils nous donnent l'épou- » vante. Votre Majefté a plus de cinquante grands départe- » mens au nord ou au fud du Hoang-ho ; fi la récolte venoit » à manquer par la trop grande quantité ou par le défaut de » pluie, dans quelle inquiétude ne feroit-on pas alors ? Ne » vaut-il pas mieux prévoir les befoins à venir, tandis qu'on » le peut tranquillement ; & comment peut-on dire à Votre » Majefté que c'eft le moment favorable de s'occuper de fes » plaifirs » ?

L'empereur fatisfait l'affura que ce qu'il venoit de lui dire

(1) Ping-léang-fou.
(2) Fong-fiang-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 811. *Hien-tsong.*

étoit conforme à sa façon de penser. Ce prince étant rentré dans son appartement, dit aux grands de sa présence que Li-ki-fou ne cherchoit qu'à lui dire des choses qu'il croyoit devoir lui faire plaisir ; mais que Li-kiang étoit un ministre tel qu'un prince devoit desirer d'en avoir.

Une autre fois l'empereur parlant à ses ministres de leurs obligations à son égard, & leur disant que lorsqu'il s'agissoit du bien de l'empire ils ne devoient pas craindre sa colère, Li-ki-fou lui répondit qu'un sujet ne devoit point s'obstiner à faire des représentations à son prince, & qu'il ne devoit rien desirer de plus que de le voir content ; mais Li-kiang soutint qu'un fidèle sujet ne devoit point cacher à son maître le bien ou le mal, dût-il lui être désagréable ; & que si faute de l'en avertir il venoit à faire quelque fausse démarche, le ministre qui auroit usé de déguisement ne mériteroit pas le nom de sujet fidèle. L'empereur applaudit à Li-kiang. Li-ki-fou s'étant retiré le cœur percé de ce que le prince approuvoit tout ce que son collègue disoit, déclara assez hautement qu'il ne vouloit plus se mêler des affaires du gouvernement.

Cependant Li-kiang ayant été assez long-temps sans faire des représentations, l'empereur en parut étonné, & lui demanda s'il n'écoutoit pas avec assez de docilité les avertissemens qu'on lui donnoit, pour engager à ne les pas discontinuer. Li-ki-fou ayant su ce qu'avoit dit l'empereur, se rendit dès le lendemain au palais ; & afin de montrer son zèle pour le service du prince & le bien de l'état, il lui dit que les récompenses & les châtimens étoient deux moyens nécessaires pour bien gouverner, & qu'on ne pouvoit les négliger sans s'exposer à de grands désordres. Il ajouta que les récompenses

étoient portées à leur comble ; mais qu'il lui paroiſſoit que les châtimens foibliſſoient, & que l'empereur feroit bien d'être un peu plus rigide ſur cet article.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 811. *Hien-tſong.*

L'empereur voulant ſavoir ce qu'en penſoit Li-kiang, ce miniſtre lui répondit que la ſageſſe d'un gouvernement conſiſtoit à faire fleurir la vertu & non pas à ſe rendre redoutable par la rigueur des peines. Il lui demanda s'il n'aimeroit pas mieux imiter la douceur des empereurs Tching-ouang, Kang-ouang, Han-ouen-ti & Han-king-ti, que la cruauté de Tſin-chi-hoang-ti & de Eulh-chi-hoang-ti. L'empereur ſourit & lui dit qu'il avoit raiſon.

Quelques jours après, Yu-ti lui préſenta un placet pour le prier d'enjoindre aux mandarins de juſtice d'être plus attentifs ſur les châtimens établis par les loix, & plus ſévères à les faire exécuter. L'empereur choqué montrant ce placet à ſes miniſtres, leur dit que Yu-ti étoit un grand fourbe, qui l'exhortoit à être plus ſévère dans la juſtice, afin de lui faire perdre le cœur de ſes ſujets. Li-ki-fou ſe reſſouvenant de ce qu'il avoit dit à cette même occaſion, changea de couleur, & de retour chez lui tout conſterné, il ne put ni boire ni manger ce jour-là, ni même parler à perſonne.

Comme le peuple n'avoit preſque rien recueilli l'année précédente, l'empereur avoit envoyé un officier de ſa cour dans les provinces de Hoaï (1) & de Tché (2), pour examiner ſi la récolte ſuivante donnoit auſſi peu d'eſpérance que ſes miniſtres lui avoient dit. Cet officier rapporta que les campagnes promettoient la moiſſon la plus abondante. L'empereur dit alors 812.

(1) Kiang-nan.
(2) Tché-kiang.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 812. *Hien-tsong.*

à ses ministres que ce qu'ils lui avoient représenté sur la mauvaise préparation de la récolte prochaine se trouvoit faux, puisqu'il l'avoit fait vérifier lui-même ; mais Li-kiang lui répondit qu'on avoit sans doute gagné l'officier qu'il avoit envoyé pour lui faire ce rapport, parce qu'il n'étoit pas possible que tous les mandarins de ces deux provinces se fussent donné le mot pour en imposer dans les mémoires qu'ils avoient envoyés. Li-kiang demanda en conséquence que l'officier chargé de cette commission fût examiné & puni pour avoir fait un rapport infidèle.

« Les hommes, dit l'empereur, sont le fondement d'un » royaume ; lorsque leur maître apprend qu'ils sont dans l'af» fliction & dans la misère, il ne doit pas hésiter de les secourir : » ainsi je défends d'exiger cette année aucun tribut des pro» vinces de Hoaï & de Tché ».

Hien-tsong aimoit beaucoup à s'entretenir avec ses ministres : un jour d'été, qu'il faisoit une chaleur excessive, il parla avec tant d'action qu'il en étoit tout en sueur. Les ministres remarquant que ses habits en étoient percés, lui demandèrent la permission de se retirer ; mais ce prince les retenant, leur dit : « Dès que je serai rentré, je n'aurai de com» pagnie que celle des femmes & des eunuques ; quelle conver» sation intéressante puis-je avoir avec eux ? Lorsque je suis » avec vous, nous ne parlons que de choses importantes, qui » tendent à rendre les peuples heureux, & loin de me fati» guer, ces entretiens sont pour moi un vrai plaisir ».

Tien-ki-ngan étoit un de ces gouverneurs qui prétendoient que leurs gouvernemens étoient héréditaires dans leurs familles, & personne n'étoit plus incapable que lui d'y succéder. Colère jusqu'à la brutalité, il traitoit ses gens avec la dernière dureté,

& ne les retenoit que par crainte ; vain & ambitieux, il se regardoit comme indépendant, & ne payoit de tribut qu'autant qu'il lui plaisoit : enseveli dans la débauche & les plaisirs, il menoit la vie la plus débordée sans en rougir & sans conserver aucun ménagement. Il avoit auprès de lui Tien-hing, de sa famille, d'un caractère tout opposé au sien : d'une bravoure & d'une force extraordinaires, il étoit honnête, respectueux, doux & affable à tout le monde, & il avoit souvent exhorté Tien-ki-ngan à changer de conduite, jusqu'à l'irriter ; de sorte que ne pouvant plus supporter ni ses représentations ni sa conduite sage, qui condamnoient si fort la sienne, Tien-ki-ngan prétendit qu'il ne cherchoit qu'à gagner le cœur du peuple contre ses intérêts, & il vouloit le faire mourir : cependant il n'en vint pas à cette extrêmité.

Quelque temps après, Tien-ki-ngan tomba dangereusement malade ; Yuen-chi, son épouse, qui savoit que tous les officiers & les soldats étoient mécontens, & qu'il y avoit à craindre que le gouvernement ne passât à un autre qu'à Tien-hoaï-kien son fils, âgé seulement de onze ans, le fit aussi-tôt nommer général des troupes & successeur de son père à son gouvernement : elle lui donna Tien-hing pour conseil. Quelques jours après Tien-ki-ngan mourut.

L'empereur ayant demandé à ses ministres ce qu'ils croyoient qu'il falloit faire pour ce gouvernement, Li-ki-fou, qui savoit que ce prince desiroit d'abolir cette succession de père en fils, prit aussi-tôt la parole, & dit qu'il n'y avoit pas à hésiter, qu'il falloit y envoyer des troupes & s'en emparer. Mais Li-kiang fut d'un sentiment contraire, fondé sur ce que Tien-hoaï-kien n'étant qu'un enfant incapable d'aucune affaire, bien moins encore de gouverner, l'autorité ne pouvoit manquer

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 812. *Hien-tsong.*

de paſſer en d'autres mains, & que dans le trouble qui ſuivroit ce changement, cette famille périroit infailliblement. La choſe arriva en effet comme Li-kiang l'avoit prévue; le jeune Tien-hoaï-kien, ſans expérience & hors d'état d'adminiſtrer par lui-même, s'en remit entièrement à un certain Tſiang-ſsé-tſé, eſclave de ſa famille, qui commença par changer beaucoup d'officiers, avec ſi peu de raiſon & de ménagemens qu'il révolta tous les eſprits, déja peu diſpoſés à ſe ſoumettre à un eſclave. Ils prirent cependant patience, perſuadés que l'ordre de l'empereur, pour la confirmation de Tien-hoaï-kien dans ce gouvernement, y apporteroit quelque remède; mais comme cet ordre n'arrivoit point, ils réſolurent de ſe donner un nouveau maître.

Un jour que Tien-hing alloit d'aſſez bon matin, ſuivant ſa coutume, au tribunal de l'adminiſtration, il ſe vit tout à coup environné d'une foule de ſoldats, qui, ſe jettant à genoux devant lui, le prièrent de prendre le gouvernement à la place de Tien-hoaï-kien, qu'ils déclareroient ne point reconnoître pour leur maître. Tien-hing fut ſi effrayé de la propoſition qu'il en tomba à terre; ayant enſuite repris ſes eſprits, & voyant qu'ils le preſſoient encore plus fortement, il leur dit que s'ils vouloient lui promettre de ne faire aucun mal à Tien-hoaï-kien, de ſe ſoumettre aux loix de l'empereur, de lui envoyer les livres de comptes de ce gouvernement, & de le prier de diſpoſer de toutes les charges, il accepteroit alors leur propoſition; mais que ſans ces conditions, il leur déclaroit nettement qu'ils l'en ſolliciteroient en vain. Sur la promeſſe d'exécuter tout ce qu'il leur demandoit, Tien-hing leur commanda d'aller ſe ſaiſir de Tſiang-ſsé-tſé, & de neuf autres qui étoient les auteurs du mécontentement général: il les fit

tous mourir, & envoya Tien-hoaï-kien hors de ce département, de peur que sa présence ne vînt à renouveller le désordre & à empêcher l'effet qu'il espéroit du changement qui venoit de s'opérer.

L'empereur, que cet événement combloit de joie, dit à Li-kiang que ce qu'il avoit prévu sur le gouvernement de Tien-hoaï-kien étoit arrivé de point en point. Li-ki-fou, qui vouloit toujours se faire un mérite du succès de quelque entreprise, proposa d'y envoyer un eunuque pour voir où aboutiroit ce changement; & quoique Li-kiang eût conseillé à l'empereur de ne pas se presser, l'envie qu'il avoit de voir cette affaire finie, jointe aux sollicitations des eunuques que Li-ki-fou avoit gagnés, le détermina à en nommer un pour y aller.

Li-kiang, alarmé de cette précipitation, demanda une audience à l'empereur, dans laquelle il lui fit voir que dans l'intention où Tien-hing étoit de le laisser le maître de disposer de ce gouvernement & de toutes ses troupes, il attendoit sûrement ses ordres, & qu'il n'étoit pas à craindre qu'il changeât de sentiment; il lui dit encore qu'infailliblement il verroit dans peu arriver un courier qui apporteroit un placet de la part des officiers & des soldats pour lui demander les provisions de leurs emplois, & principalement celles de leur gouverneur; & qu'en les leur accordant, ils se trouveroient engagés à le soutenir, comme étant, pour ainsi dire, leur propre ouvrage; au lieu qu'en le nommant sans leur participation, on s'exposeroit à faire quelque démarche dont on se repentiroit sans fruit: ces raisons décidèrent l'empereur à donner contre-ordre à l'eunuque qui étoit chargé de cette commission. La suite lui fit voir que le conseil de Li-kiang étoit le meilleur; car

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 812. *Hien-tsong.*

lorsqu'il envoya à Tien-hing ses provisions de gouverneur, les soldats en témoignèrent leur satisfaction par des fêtes publiques, qui durèrent plusieurs jours.

Quelque temps après, Li-kiang adressa encore un placet à l'empereur, dans lequel il lui disoit que le gouvernement de Tien-ki-ngan avoit été plus de cinquante ans sans vouloir se soumettre aux loix de ses maîtres, & que dans l'espace de peu de jours, sans qu'il eut été nécessaire de toucher aux trésors de l'état ni de mettre en mouvement les troupes, on voyoit les officiers & les soldats réunis au nombre de ses plus fidèles sujets. Il lui conseilla, pour exciter les autres à suivre cet exemple & venir à bout d'abolir ces gouvernemens héréditaires, de leur faire des libéralités, & d'y employer un million cinq cens mille enfilades de deniers.

L'empereur consulta ses eunuques, qui lui dirent que la somme étoit trop forte; mais Li-kiang lui fit voir que Tien-hing, sans avoir en vue ses intérêts particuliers & sans craindre de s'exposer au ressentiment de ses voisins, se soumettoit de bonne grace, & le rendoit maître absolu de six grands départemens sans qu'il en coûtât rien; il lui dit encore, qu'il n'étoit pas sans exemple qu'un prince, pour avoir voulu trop économiser & n'avoir pas gratifié à propos un seul homme, s'étoit vu engagé dans des guerres qui avoient épuisé ses trésors. Il lui demanda si dans une seule campagne il n'auroit pas dépensé plus de quinze cens mille enfilades de deniers avec une armée de cent cinquante mille hommes qu'il lui auroit fallu pour recouvrer ces six départemens. L'empereur convint que la guerre lui auroit coûté beaucoup plus, & que l'argent de l'épargne étoit inutile s'il n'étoit employé dans des occasions comme celle-ci : il fit en conséquence préparer les quinze cens

cens enfilades de deniers, qu'il chargea Peï-tou de distribuer aux soldats de ce gouvernement, & il exempta de tout impôt, pour cette année, les peuples de ces six départemens.

Lorsque Peï-tou en fit la distribution & publia les bienfaits de l'empereur, les soldats firent de si grandes réjouissances, que les gouverneurs voisins envoyèrent savoir quelle en étoit la cause. Ces envoyés, témoins des libéralités de l'empereur, se disoient les uns aux autres, quel avantage retirons-nous de la désobéissance de nos gouverneurs ? ne vaudroit-il pas mieux, comme ces gens-ci, participer aux bienfaits de notre prince ? Ils furent encore témoins de la sage conduite de Tien-hing, qui supprima les tribunaux que ses prédécesseurs, en petits souverains, avoient érigés. Il ne voulut plus nommer aux emplois, ni faire publier d'ordre en son nom ; & même il proposa à Peï-tou de lui remettre son gouvernement, pour que l'empereur en disposât en faveur de quelque autre.

Les gouverneurs voisins, qui s'étoient arrogé une autorité absolue dans leurs départemens, furent saisis de crainte au récit que leur firent leurs envoyés : ils cherchèrent à ramener Tien-hing à des sentimens d'indépendance ; mais il ne se laissa point séduire, & demeura ferme dans sa soumission à son prince.

Li-ssé-tao, outré de sa résistance, envoya dire à Han-hong qu'ils avoient promis à Tien-ki-ngan de se soutenir mutuellement, eux & leurs descendans, dans la possession de leurs gouvernemens, & que Tien-hing, quoique de la même famille, étoit d'un degré trop éloigné pour qu'on dût lui laisser cet héritage ; que depuis le peu de temps qu'il le possédoit, il en avoit changé toutes les coutumes, & paroissoit même avoir beaucoup de mépris pour eux tous, & en particulier pour lui Han-hong ; qu'ils avoient résolu, lui & Tching-té, de

De l'Ere Chrétienne
Tang.
812.
Hien-tsong.

joindre leurs troupes ensemble pour marcher contre Tien-hing, & qu'il l'invitoit à en faire de même.

Han-hong lui fit réponse qu'il faisoit peu de cas de ses intérêts particuliers, lorsqu'il s'agissoit d'obéir aux ordres de l'empereur, & que si on le chassoit de son gouvernement, il ne manqueroit pas d'aller se saisir de Tsao-tchéou (1). Depuis cette réponse, Li-ssé-tao n'osa plus remuer.

Tien-hing devoit à Tien-yong, son frère aîné, la plupart de ses bonnes qualités ; cet aîné s'étoit donné beaucoup de soin pour l'élever dans la vertu & le former aux exercices convenables à son rang, & comme il trouva de grandes dispositions dans son élève, il en fit un des hommes les plus accomplis de son temps. Il étoit d'une attention extrême à ne lui rien passer, & même il le punissoit pour les moindres fautes comme si elles eussent été graves. Un jour qu'on faisoit faire l'exercice aux troupes, Tien-hing se mêla parmi les officiers & s'en acquitta mieux qu'eux tous, soit à tirer de la flèche à pied & à cheval, soit à conduire un char de combat. Cet avantage lui enfla le cœur au point qu'il ne put contenir les sentimens de vanité qu'il lui inspira. Son frère Tien-yong, sans lui en rien témoigner dans le moment, attendit qu'il fût de retour & le fit battre sévèrement, en accompagnant ce châtiment d'une leçon, dont il profita si bien, que depuis ce temps il ne s'écarta jamais de la modestie. L'empereur informé de ses belles qualités, commença par lui

813.

donner des marques de son estime, en le nommant gouverneur de Siang-tchéou (2), un des postes les plus honorables & les plus importans de l'empire.

(1) Tsao-tchéou de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

(2) Tchang-té-fou du Ho-nan.

Dans une assemblée de ses ministres & de plusieurs de ses grands, HIEN-TSONG, leur parlant du choix des mandarins, leur dit, entre autres choses, qu'ils ne devoient avoir aucune préférence pour leurs parens ni leurs amis. Li-ki-fou & tous les autres répondirent qu'ils n'oseroient dans une affaire aussi importante s'écarter de ce principe ; mais Li-kiang qui étoit presque toujours d'un sentiment contraire à celui de Li-ki-fou, le fut encore dans cette occasion : il dit que, suivant Tsouï-yeou-fou, il étoit difficile de bien connoître les talens & le mérite d'un homme, si on n'étoit pas de ses parens ou de ses amis ; qu'il ne falloit pas rejetter des gens dont on connoîtroit le mérite, & donner les emplois à ceux qu'on ne connoîtroit pas. Il ajouta que dans la distribution des charges on ne devoit avoir égard qu'à la capacité des sujets ; mais que si par rapport à l'inclination naturelle qu'on a pour ses parens & pour ses amis, on privoit l'empire du secours de gens sages & éclairés, ce seroit manquer au zèle & à la fidélité que des ministres doivent avoir pour le bien de l'état : cependant que si ceux qu'on auroit choisis ne se trouvoient pas tels qu'on les croyoit, il y avoit là-dessus des loix qu'on devoit suivre. L'empereur applaudit encore au sentiment de Li-kiang, & dit que c'étoit là le vrai sens de ce qu'il avoit entendu proposer en parlant du choix des mandarins.

Quelque temps après, dans une autre assemblée, l'empereur lui dit qu'on lui avoit rapporté qu'il se formoit parmi les grands des sociétés qui ressentoient fort le parti & l'intrigue. Li-kiang lui répondit que de tous temps les empereurs avoient eu en horreur ces sortes de liaisons ; mais que le plus souvent des mal-intentionnés, & de ces esprits qui ne se plaisent que dans le désordre & le trouble, lorsqu'ils ne sont pas contens

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 814. *Hien-tsong.*

des grands, faisoient courir ces bruits, afin de les rendre suspects quand ils vouloient parler contre eux, & que c'étoit ce qui avoit perdu la dynastie des *Han*.

Li-kiang qui craignoit que sa trop grande liberté à dire son sentiment ne lui fût un jour funeste, & ne fît tort à sa réputation, jugea à propos de se retirer du ministère, & le demanda avec tant d'instances à l'empereur, sous prétexte de son grand âge & de ses infirmités, qu'il l'obtint, & il fut fait président du *Li-pou* ou du tribunal des *Rits*.

A la septième lune intercalaire de cette année, mourut Ou-chao-yang, gouverneur de Tchang-y : peu fidèle à son prince, il ne pensoit qu'aux moyens de se faire un parti capable de le soutenir lorsqu'il se déclareroit. C'est dans cette vue qu'il recevoit dans son gouvernement tous les déserteurs. Il tâchoit d'inspirer des sentimens de révolte à ses voisins, & de les faire entrer dans ses intérêts. Il s'étoit emparé de Cheou-tchéou & de ses passages, qu'il fortifia en les mettant en état de se bien défendre ; mais il n'eut pas la satisfaction de conduire son projet à sa fin. Son fils Ou-yuen-tsi, à qui il l'avoit recommandé, cacha sa mort le plus long-temps qu'il put : il leva des troupes, ensuite de quoi, comme si son père ne venoit que de mourir, il publia sa mort & prit le deuil. Les premières cérémonies de ses funérailles étant achevées, il assembla ses troupes, à la tête desquelles il s'avança du côté de la cour occidentale.

815. Lorsqu'on y apprit sa révolte, l'empereur le cassa de tous ses emplois & le déclara rebelle : il envoya ordre dans toutes les provinces d'assembler des troupes pour le châtier, & fit expédier un ordre particulier à Leou-kong-tcho de se mettre à la tête de cinq mille hommes, pour s'opposer à ses entreprises.

Leou-kong-tcho, en recevant cet ordre, dit que l'empereur n'ignoroit pas qu'il n'étoit qu'un homme de lettres, peu au fait de la guerre ; que cependant il tâcheroit de s'acquitter de sa commission, de manière que son prince ne se repentît pas de l'avoir choisi. Il se comporta en effet si bien à la tête des cinq mille hommes dont sa petite armée étoit composée, que, quoiqu'il fût d'une extrême sévérité à faire observer la discipline militaire, il sut si bien gagner le cœur de ses soldats, qu'ils paroissoient ne craindre aucun danger sous sa conduite ; aussi réussit-il presque toujours.

Li-ssé-tao, non moins porté à la révolte que Ou-yuen-tsi, pour avoir quelque prétexte de se déclarer, adressa plusieurs placets à l'empereur en faveur de Ou-yuen-tsi, par lesquels il lui demandoit de le rétablir dans ses emplois ; mais l'empereur fut inexorable. Li-ssé-tao, piqué d'avoir essuyé un refus, faisant cependant mine d'aider les troupes impériales contre ce rebelle, fit partir deux mille hommes d'élite pour aller du côté de Cheou-tchun (1) ; mais c'étoit en effet pour donner du secours à Ou-yuen-tsi. Il avoit auprès de lui quelques dixaines de bandits, qui, après le départ de ces deux mille hommes, vinrent lui dire qu'on avoit ramassé à Ho-yn (2) une partie des grains provenans des tributs du pays de Kiang & de Hoaï, & ils lui conseillèrent d'y aller mettre le feu, afin que dans la confusion & le trouble que ce coup de main ne pourroit manquer de produire, il se jettât sur la cour orientale, dont il lui seroit alors facile de réduire le palais en cendres : ils ajoutèrent que c'étoit le meilleur moyen de secourir le pays de Tsaï (3).

(1) Cheou-tchéou du Kiang-nan.

(2) Ho-yn-hien de Kaï-fong-fou du Ho-nan.

(3) Ju-ning-fou du Ho-nan.

Li-ssé-tao ne réussit que trop dans l'expédition de Ho-yn ; le feu consuma pour plus de trois cens mille enfilades de toiles : & plus de vingt mille mesures de grains : cette perte effraya si fort les grands, qu'ils prièrent l'empereur d'accorder la grace à Ou-yuen-tsi, & de finir par là cette guerre ; mais il ne voulut entendre à aucun pardon.

Cependant les troupes impériales avoient du désavantage dans le pays de Hoaï-si (1), où étoit le plus fort de cette guerre, ce qui donnoit de l'inquiétude à l'empereur, qui envoya Peï-tou pour tâcher de ranimer les soldats en leur promettant du secours. A son retour, il rapporta qu'il y avoit à craindre que les ennemis ne s'emparassent des trois *Tchéou* du Hoaï-si, & qu'il falloit absolument travailler à les en chasser ; que de tous les officiers de guerre il n'y avoit que le seul Li-kouang-yen qui joignît une sage conduite à la bravoure naturelle qu'on ne pouvoit lui contester, & qu'il étoit le seul qui pût réduire les rebelles. En effet, peu de temps après que l'empereur l'eut mis à la tête des troupes, les choses changèrent entièrement de face ; il battit plusieurs fois les rebelles, & les contraignit de se tenir sur la défensive.

L'empereur avoit remis la conduite de cette guerre à Ou-yuen-heng, un de ses ministres, qui étoit le plus capable de la bien conduire. Le conseil de Li-ssé-tao, composé de gens sans foi, lui insinua d'envoyer secrétement des émissaires pour tuer Ou-yuen-heng, parce que la mort de ce ministre intimideroit infailliblement tous les autres, & que personne ne voudroit se charger des embarras de cette guerre. Li-ssé-tao, qui en craignoit l'événement, consentit à ce qu'ils se servissent

(1) Sin-yang-tchéou, Ju-ning-fou & Kouang-tchéou du Ho-nan.

de ce moyen odieux de la terminer, & Ouang-tching-tsong envoya en conséquence à la cour Yn-chao-king, un de ses officiers, porter un placet en faveur de Ou-yuen-tsi. Cet émissaire présenta ce placet avec tant d'arrogance au tribunal des ministres, que Ou-yuen-heng en fut indigné & le chassa; mais comme ce ministre sortoit sur le soir du palais avec Peï-tou, Yn-chao-king & sa suite, postés dans un endroit obscur, où ils ne pouvoient être apperçus, décochèrent quelques flèches contre eux: Ou-yuen-heng fut tué sur la place, & Peï-tou griévement blessé; cependant ces assassins eurent le temps de se sauver. Cet événement fut cause que l'empereur ordonna qu'à l'avenir les ministres auroient des gardes bien armés qui les accompagneroient toutes les fois qu'ils sortiroient. En s'enfuyant, les assassins de Ou-yuen-heng jettèrent des billets dans les différens tribunaux, par lesquels ils avertissoient qu'on eût à ne pas les poursuivre, parce qu'ils étoient résolus de vendre chérement leur vie; aussi ceux qu'on envoya pour les arrêter ne firent que de foibles perquisitions.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 815. *Hien-tsong.*

Hiu-mong-jong, un des présidens du tribunal de la guerre, indigné du peu de zèle des mandarins chargés de faire ces recherches, fut au palais demander audience, & dit à l'empereur que c'étoit une chose inouie qu'on eût assassiné un ministre à la cour, sans avoir pu prendre les meurtriers; que cette négligence étoit une honte pour le premier des tribunaux, qui rejaillissoit sur le souverain lui-même. Il se rendit ensuite au tribunal des ministres, qu'il engagea à demander un nouvel ordre de chercher ces assassins, avec promesse d'une grande récompense pour ceux qui les livreroient entre les mains de la justice.

Cet ordre fut publié dans tout l'empire. Ouang-ssé-tsé

De l'Ere Chrétienne. Tang. 815. Hien-tsong.

conseilla à Ouang-tching-tsong d'envoyer Tchang-yen à la cour, pour être informé de ce qui s'y passeroit : Tchang-yen s'y rendit avec plusieurs autres ; ils furent arrêtés & conduits dans les prisons, où, ayant été convaincus par les propres lettres de Ouang-tching-tsong qu'ils avoient part à cet assassinat, ils furent mis à mort. A l'égard de ceux qui avoient donné le conseil à Li-ssé-tao de faire assassiner le ministre, l'exécution de Tchang-yen & de ses compagnons les intimida si fort qu'ils prirent la fuite.

Peï-tou fut plus de vingt jours à guérir de sa blessure : l'empereur, pendant tout ce temps, fit garder sa maison par des soldats, de peur que ses assassins ne trouvassent moyen de mettre le comble à leur crime. Quelqu'un profita de son absence pour conseiller à l'empereur de le destituer de ses emplois, apportant pour raison que ce seroit un moyen de faire rentrer Ouang-tching-tsong & Li-ssé-tao dans la soumission : « Quoi, répondit l'empereur en colère, parce que » j'ai un brave homme dans mes états qui déplait à deux » rebelles, il faudra que je sois injuste à son égard ? Les loix » de l'empire seront donc inutiles, & le maître ployera devant » le sujet » ? Loin de le disgracier, il le nomma ministre du département de la guerre.

Le premier jour de la huitième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque Li-ssé-tao fut mettre le feu aux magasins de Ho-yn, il n'alla point insulter la cour orientale, ni brûler le palais comme il l'avoit projetté ; mais voulant l'exécuter dans la suite, il envoya quelques centaines de ses gens déguisés qu'il chargea de la commission, & qui s'introduisirent furtivement dans la capitale. Ils avoient ordre, dans la confusion que

cet

cet incendie ne manqueroit pas de causer, de faire main-basse sur tout indistinctement, & de se saisir d'une des portes, par où il entreroit à la tête d'un détachement. Ce projet avoit été conduit avec tant de dextérité, qu'il auroit infailliblement réussi, si un soldat mécontent n'avoit découvert le complot à Lu-yuen-ing, commandant de la ville. Cet officier fut sur le champ, avec main-forte, pour arrêter les émissaires de Li-ssé-tao ; mais ces gens se voyant découverts, s'enfuirent avec précipitation, & se réfugièrent dans les montagnes voisines pour s'y mettre en sûreté.

Il y avoit au sud-ouest de la ville des montagnes fourrées, dont les habitans ne s'occupoient qu'à tirer de la flèche & à chasser, & ils excelloient dans ces exercices. Lu-yuen-ing avoit promis une récompense considérable à ceux qui prendroient les gens de Li-ssé-tao ; quelques habitans de ces montagnes les ayant apperçus, en avertirent leurs camarades & le firent savoir à Lu-yuen-ing, qui leur envoya des troupes, à l'aide desquelles ils enveloppèrent ces gens, de manière qu'aucun n'échappa. On leur fit avouer qu'ils avoient pour chef Yuen-tsing, *Ho-chang* d'un *Miao* ou temple d'idoles de la secte de *Foé*, appellé *Tchong-yo-ssé* (1), dont ils allèrent se saisir. On découvrit, par l'interrogatoire qu'on lui fit subir, qu'il avoit acheté pour Li-ssé-tao beaucoup de terres entre ces montagnes, dont il faisoit distribuer les grains à une partie de ces montagnards, qu'il avoit mis par là dans ses intérêts ; mais les autres étoient demeurés fidèles à l'empereur. Ils furent si indignés de la perfidie de leurs compatriotes, qu'ils furent les chercher & en tuèrent plusieurs mille.

(1) Ce temple est situé à l'est de Teng-fong-hien de Ho-nan-fou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 815. *Hien-tsong.*

Lorſque le général Yen-cheou commandoit dans le Ho-tong, ſes officiers firent pluſieurs belles actions dont il s'attribua tout le mérite, & il obtint le gouvernement de Siang-yang, avec le commandement général des troupes de ces quartiers contre les révoltés de Hoaï-ſi. Cependant ce gouverneur n'avoit d'autre mérite que celui de ne point épargner les greniers publics, dont il faiſoit diſtribuer les grains à ſes ſoldats. Il avoit gagné à force d'argent l'amitié & la protection des eunuques, mais il n'en fit pas mieux les affaires de l'empereur dans le pays de Hoaï-ſi.

Peï-tou s'en plaignit ſouvent, & ſur-tout de ce que les troupes qu'il commandoit n'obſervoient aucune diſcipline. Han-hong fut envoyé pour le remplacer, mais il ne valoit pas mieux ; peu jaloux d'acquérir de la gloire, il regarda le Hoaï-ſi comme une mine féconde qui devoit l'enrichir lui & ſa famille, auſſi ne deſiroit-il pas que cette guerre finît de ſitôt.

Li-kouang-yen ne montroit au contraire que du zèle & de l'activité pour procurer la paix à l'empire. Han-hong croyant s'en faire un ami & rallentir ſon ardeur, lui envoya une fille d'une beauté admirable, qu'il fit conduire avec une eſcorte par un de ſes premiers officiers. Li-kouang-yen traita cet officier & toute ſa ſuite avec beaucoup de magnificence, & après le repas il leur dit, en préſence de la plupart de ſes officiers & de ſes ſoldats, qu'il ſeroit indigne de commander à tant de braves gens, s'il négligeoit ſon devoir pour ſe livrer à ſes plaiſirs : il renvoya cette jeune fille à Han-hong, en chargeant l'officier de lui dire de ſa part qu'il avoit fait ſerment de ne perdre aucune occaſion de détruire les mauvais ſujets de l'empire, & que le ſoleil & la lune manqueroient plutôt que de lui voir changer de ſentiment.

Ouang-tching-tsong, qui nourrissoit depuis long-temps dans son cœur un esprit de révolte, laissoit ses soldats piller & voler de tous côtés ; ils dévastèrent entièrement les trois départemens de Yeou-tchéou (1), de Tsang-tchéou & de Ting-tchéou. Les mandarins en avoient averti l'empereur, & l'avoient pressé d'envoyer des troupes à leur secours : il étoit sur le point de leur accorder ce qu'ils demandoient, lorsque Tchang-hong-tsing lui représenta que le moyen de finir cette guerre n'étoit pas de diviser ainsi ses forces ; qu'il falloit plutôt les unir pour pacifier le pays de Hoaï-si, après quoi il seroit aisé de réduire le reste des rebelles ; l'empereur adopta ce plan, qui ne servit qu'à enhardir Ouang-tching-tsong. Ce prince le cassa de tous ses emplois & le déclara rebelle ; il envoya contre lui des troupes qui furent long-temps sans oser rien entreprendre : Hi-ssé-meï, indigné de voir si peu de zèle parmi ses camarades, fut seul, à la tête de la division qu'il commandoit, attaquer les troupes de Ouang-tching-tsong, qu'il enfonça & mit en désordre ; il en tua un grand nombre & obligea le reste à prendre la fuite.

A la deuxième lune mourut le *Tsan-pou*, roi des *Tou-fan* ; le nouveau *Tsan-pou* Ko-li-tsou fut mis à sa place.

Cependant la guerre du Hoaï-si tournoit mal pour l'empereur ; les officiers cachoient leurs pertes & répandoient à la cour le bruit de grands avantages remportés contre les rebelles. A la sixième lune de cette année, ils furent si complettement battus, qu'ils ne purent empêcher la cour d'en être informée. Leur perte fut si considérable, & causa une si

(1) Tsang-tchéou de Ho-kien-fou, Tching-tchéou de Tching sing-fou, ces trois départemens dépendoient du Pé-tché-li.

grande consternation, que les ministres sollicitèrent l'empereur de finir cette guerre en pardonnant à Ou-yuen-tsi. Ce prince, qu'on avertissoit pour la première fois du désavantage qu'avoient eu ses troupes, leur dit que le sort des armes étoit journalier, & qu'un premier échec ne devoit pas leur abattre le courage; qu'il falloit plutôt songer à le réparer en changeant les généraux s'ils n'étoient pas capables de commander. Depuis cet instant les ministres, plus attentifs à ce qui se passoit, apprirent qu'aussi-tôt l'arrivée du général Yuen-tsé à Tang-tchéou (1), il avoit été enveloppé par Ou-yuen-tsi, auquel il avoit fait parler d'une manière si foible & si timide, que Ou-yuen-tsi le méprisoit : ces raisons déterminèrent l'empereur à lui ôter le commandement de l'armée pour le donner à Li-sou; il nomma Yuen-tsé gouverneur de Fou-tchéou (2).

Arrivé à Tang-tchéou, ce général voyant que les soldats dont il prenoit le commandement craignoient d'aller à l'ennemi, leur dit que l'empereur ne l'avoit pas envoyé remplacer Yuen-tsé pour combattre les rebelles, parce qu'il connoissoit sa timidité, mais que c'étoit pour les tranquilliser eux-mêmes; il ajouta qu'il n'avoit point ordre de les attaquer ni de faire aucun siége, & par ce discours il dissipa entièrement leurs craintes. Il en fit ensuite la revue, & voulut voir les blessures que plusieurs d'eux avoient reçues dans les combats; il visita les malades, dont il prit un soin particulier; il donnoit à tous beaucoup plus de liberté qu'ils n'en avoient jamais eu, ne montrant aucune envie de se signaler par quelque expédition.

(1) Tang-hien de Nan-yang-fou du Ho-nan.

(2) Fou-tchéou-fou du Kiang-si.

On se plaignit même de sa trop grande bonté, & ses amis ne purent s'empêcher de lui témoigner qu'on étoit surpris de son inaction. Li-sou leur répondit : « Vous ne m'apprenez » rien de nouveau ; mais vous n'ignorez pas que l'empereur » n'a ôté le commandement à Yuen-tsé que parce qu'il étoit » si bon que les ennemis le méprisoient : ils me croient sans » doute d'un caractère tout opposé, & ils n'auront pas man- » qué de se mettre en état de faire une vigoureuse résistance. » J'ai donc le plus grand intérêt à leur persuader que je suis » encore plus foible que Yuen-tsé. Quand ils auront cette » idée de moi, ils ne me craindront plus, & cesseront de » prendre des précautions ; alors vous verrez si je suis sévère » & exact à faire observer la discipline à mes soldats, & si » je craindrai de les mener aux coups ». En effet, il apprit bientôt que les rebelles n'étoient plus sur leurs gardes.

817.

L'année suivante, Li-sou, ayant amené les choses au point où il les desiroit, résolut d'aller insulter Tsaï-tchéou, & demanda en conséquence un renfort à la cour : il obtint deux mille hommes de cavalerie & d'infanterie ; & lorsqu'ils furent arrivés, il détacha Ma-chao-léang avec une dixaine de cavaliers pour aller à la découverte. Ma-chao-léang rencontra dans cette course Ting-sé-léang, un des meilleurs officiers de Ou-yuen-tsi ; comme il ne s'attendoit pas d'être attaqué, il ne se défendit que foiblement, & fut fait prisonnier.

Les officiers & les soldats de Li-sou, qui avoient si souvent éprouvé sa bravoure, demandèrent qu'on lui arrachât le cœur & qu'on lui fît subir la peine qu'il avoit méritée pour les maux qu'il avoit causés. Ting-sé-léang n'en parut point effrayé, & quoiqu'il vît Li-sou sur le point de le faire exécuter, il conserva toujours un visage serein, sans donner la moindre

De l'Ere Chrétienne. Tang. 817. Hien-tsong.

marque de crainte. Li-sou, charmé de son courage & de son intrépidité, lui ôta lui-même ses fers ; Ting-sé-léang, pénétré de sa générosité, lui promit que dans peu il connoîtroit combien il étoit sensible à cette grace. Li-sou le mit au nombre de ses officiers.

Peu de temps après Ting-sé-léang fut trouver Li-sou, & lui dit que Ou-sieou-lin s'étant emparé de Ouen-tching (1), les rebelles en avoient fait un de leurs plus forts boulevards, & que les troupes de l'empereur n'avoient osé jusqu'ici l'insulter ; il ajouta que Tchin-kouang-hia, chef du conseil de Ou-sieou-lin & son appui, ne manquoit pas de bravoure, cependant qu'il étoit d'un naturel foible & aisé à gagner. Il lui proposa de l'aller enlever, parce que ce seroit ôter l'ame de l'entreprise de Ou-sieou-lin : Li-sou lui donna carte-blanche ; Ting-sé-léang s'y prit avec tant d'adresse, qu'il fit prisonnier Tchin-kouang-hia. Ainsi Ou-sieou-lin ayant perdu son conseil, vint bientôt se soumettre lui & la ville de Ouen-tching, dont Li-sou fut prendre possession. Cet avantage fit tant d'impression sur l'esprit des soldats de Li-sou & sur les rebelles, que ces derniers venoient par bandes se donner à lui.

Ces commencemens heureux engagèrent les officiers de l'empereur à se mettre en campagne pour aller chercher les rebelles : comme la rivière Yn-choui les séparoit, ils furent long-temps en présence, sans qu'aucune des deux armées osât tenter le passage. Ouang-peï, commandant la cavalerie de Tchin-tchéou & de Hiu-tchéou, fut le plus hardi ; il la traversa avec succès, & fut suivi du reste de l'armée impériale, ce qui intimida si fort les rebelles, que, sans faire la moindre résistance, ils décampèrent & s'enfuirent.

(1) Si-ping-hien de Ju-ning-fou du Ho-nan.

Les impériaux, profitant de leur frayeur, se divisèrent en trois corps, dont l'un, sous les ordres de Ouang-peï, fut insulter la ville de Yen-tching; Li-kouang-yen, avec les trente mille hommes qu'il commandoit, se mit à leur poursuite & leur tua plus des deux tiers de leur monde; Li-sou leur enleva plusieurs postes importans.

Ou-yuen-tsi avoit donné à Tong-tchang-ling un emploi dans la ville de Yen-tching, & pour s'assurer de sa fidélité, il avoit gardé auprès de lui sa mère en ôtage; cette femme généreuse, qui désapprouvoit que son fils suivît le parti de la révolte, lui dit, lorsqu'il fut prendre congé d'elle: « Souve-» nez-vous que de mourir en sujet fidèle est préférable à la » vie d'un rebelle quelque glorieuse qu'elle soit; si vous vous » éloignez du traître auquel vous vous êtes engagé, si vous » rentrez dans l'obéissance que vous devez à votre prince, » & qu'on me fasse mourir, vous ne pouvez me donner une » marque plus éclatante de votre piété envers moi: au lieu » que si vous ne conservez mes jours que par votre révolte, » c'est les couvrir d'ignominie, & me les rendre plus odieux » que la mort ».

Malgré ces sentimens généreux que sa mère tâchoit de lui inspirer pour le faire rentrer dans le devoir, Tong-tchang-ling partit pour Yen-tching, & il étoit dans cette place lorsque les troupes de l'empereur vinrent l'insulter. Comme la communication de la ville avec les rebelles se trouvoit entièrement interceptée, & que Li-kouang-yen, après sa victoire, s'en étoit approché, Tong-tchang-ling se ressouvenant des conseils de sa mère, chercha les moyens de se remettre lui & la ville entre les mains de ce général; il en vint heureusement à bout, & cette perte jetta Ou-yuen-tsi dans la plus grande consternation.

Cependant, malgré tant d'échecs, ce rebelle rétablit si bien ses affaires, que les généraux de l'empire furent plus de six mois sans pouvoir avancer. L'empereur tint à ce sujet un conseil, dans lequel la plupart des grands furent d'avis qu'on lui accordât sa grace, afin de terminer cette guerre, qui coûtoit déja tant de peine & de monde. Peï-tou ne parla point, & parut désapprouver cet avis. L'empereur, étonné de son silence, lui en demanda la raison ; ce ministre lui répondit qu'ayant fait serment de ne point avoir de paix avec ce rebelle, il n'avoit rien à dire ; mais que si on vouloit lui donner le commandement de l'armée, il espéroit le réduire bientôt, parce qu'il étoit sûr que ses affaires étoient en mauvais état, & que si cette révolte n'étoit pas encore dissipée, c'est que les généraux, par jalousie les uns des autres, ne s'accordoient pas entre eux. Peï-tou ajouta que quand ils le verroient arriver, la crainte qu'il ne leur enlevât la gloire de cette expédition, les feroit réunir pour la terminer promptement.

Cependant Li-sou agissoit avec beaucoup d'activité : il traitoit si bien les rebelles qui se donnoient à lui, qu'il étoit informé par eux de tout ce qui se passoit. Profitant de ces connoissances, il proposa à Ou-sieou-lin d'aller surprendre la ville de Tsaï-tchéou, dans laquelle Ou-yuen-tsi étoit renfermé ; mais cet officier lui représenta que tant qu'ils auroient en tête Li-yeou, dont la vigilance n'étoit jamais en défaut, l'entreprise lui paroissoit difficile, & qu'ils risqueroient d'être battus.

Dans ces entrefaites, ils furent avertis que Li-yeou devoit venir le jour suivant couper les bleds du village de Tchang-tchaï-tsun ; Li-sou envoya Sſé-yong-tching avec trois cens de ses plus braves cavaliers se mettre en embuscade dans un bois voisin de

de Tchang-tſun : ce détachement battit les fourageurs de Li-yeou, & le fit lui-même priſonnier.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 817. *Hien-tſong.*

La fortune ſembloit ſervir Li-ſou à point nommé. Ce général fit ôter les chaînes à ſon priſonnier, & le traita avec diſtinction ; il ſollicita ſi puiſſamment l'empereur, qu'il obtint pour lui un emploi conſidérable dans ſes troupes. Li-yeou voulant lui témoigner ſa reconnoiſſance, lui donna avis que Ou-yuen-tſi, pour mettre à couvert Tſaï-tchéou, avoit fait camper à Hoeï-kio l'élite de ſes troupes, & que la ville n'étoit gardée que par des vieillards ou des gens peu accoutumés à ſe battre ; il lui fit voir qu'en leur coupant la communication avec Hoeï-kio, le rebelle Ou-yuen-tſi ne pourroit échapper : Li-ſou, dépêcha auſſi-tôt un courier à Peï-tou pour lui propoſer cette expédition. Ce miniſtre l'approuva, en lui recommandant de garder le plus grand ſecret s'il vouloit réuſſir. Li-ſou diviſa ſes troupes en trois corps ; le premier étoit compoſé de trois mille hommes, dont il donna le commandement à Li-yeou & à Li-tchéou pour faire l'avant-garde ; il ſe mit à la tête du ſecond, & Li-tſing-tching avec le troiſième faiſoit l'arrière-garde. A la dixième lune, ſans leur dire où il les conduiſoit, il leur fit prendre la route de l'eſt. Après une marche de ſoixante *ly*, ils arrivèrent vers minuit au village de Tchang-tchaï-tſun, où ils ſurprirent les gardes que les rebelles y avoient poſtés & les tuèrent ; ils firent enſuite une recherche exacte des habitans, auxquels ils défendirent de ſortir, ſous peine de voir leur village détruit.

Les ſoldats de Li-ſou s'étant repoſés quelque temps, ce général viſita leurs armes, & laiſſant un corps-de-garde dans le village, il envoya pluſieurs détachemens rompre les ponts par où on pouvoit venir au ſecours de Tſaï-tchéou, afin de

couper la communication avec l'armée campée à Hoeï-kio ; ensuite de quoi, vers une heure après minuit, il fit défiler ses troupes. Comme il ne s'étoit point encore expliqué sur l'expédition de Tsaï-tchéou, ses officiers lui demandèrent où il les menoit : dans Tsaï-tchéou, leur répondit-il. Cette réponse les fit changer de couleur, & ils dirent que Li-yeou étoit le moteur de cette expédition.

La quantité de neige qui tomboit, augmentoit encore les difficultés de cette entreprise ; cependant, l'officier ni le soldat, personne n'osa murmurer : ainsi, par le temps le plus fâcheux, ayant leurs habits mouillés, transis de froid, après avoir fait soixante-dix *ly*, ils arrivèrent au petit jour auprès des murailles de Tsaï-tchéou. Depuis plus de trente ans on n'avoit point vu de troupes impériales près de cette ville ; & on y étoit d'autant moins sur ses gardes, qu'on se reposoit sur le camp de Hoeï-kio, pour être garanti de toute surprise : cette place se trouvoit assiégée sans qu'on s'en fût apperçu.

Li-yeou & Li-tchong, suivis de plusieurs braves, montèrent les premiers sur les remparts ; ils firent main-basse sur le corps-de-garde d'une des portes, par où leurs troupes entrèrent sans la moindre confusion, & à si petit bruit que peu de monde les prit pour ennemis. De son côté Li-sou étoit entré aux fauxbourgs dans une des maisons de Ou-yuen-tsi pour donner l'ordre à ses officiers : ce fut alors qu'on fut dire à Ou-yuen-tsi que les troupes de l'empereur arrivoient dans Tsaï-tchéou. Il reçut ce premier avis qu'il n'étoit pas encore levé ni même bien éveillé, & il y fit peu d'attention ; mais sur un second message plus pressant, qui lui annonça que plus de dix mille des impériaux étoient déja dans la ville, il se leva avec préci-

pitation, & se fit suivre sur les remparts par ce qu'il put rassembler de ses gens, dans la résolution de s'y défendre.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 817. *Hien-tsong.*

Comme Ou-yuen-tsi n'avoit de secours à espérer que de Tong-tchong-tché, qui commandoit le camp de Hoeï-kio, Li-sou traita toute sa famille avec beaucoup de douceur, & engagea Tong-tchuen-tao, son fils, à écrire à son père de se soumettre. Tong-tchong-tché, jugeant Ou-yuen-tsi perdu sans ressource, vint se remettre à la discrétion de Li-sou. Ce général, n'ayant alors plus rien à craindre du dehors, engagea le peuple à porter de la paille & du bois auprès de la porte intérieure de la ville, & d'y mettre le feu; après quoi il la fit attaquer & la força. Il prit Ou-yuen-tsi, qu'il fit charger de chaînes & conduire à la cour, en faisant savoir à Peï-tou le succès de son expédition. Li-sou mit un si grand ordre à tout, qu'il n'y eut pas une seule personne de tuée. La justice & le commerce ne furent point interrompus: les divertissemens permis par les loix ne cessèrent point, & Li-sou lui-même en donnoit l'exemple, en attendant l'arrivée de Peï-tou. Aussi-tôt qu'il en fut informé, il sortit de la ville revêtu de ses habits de cérémonies à la tête de ses officiers, & fut l'attendre sur le chemin pour le recevoir à genoux. Peï-tou l'appercevant dans cette posture s'arrêta, & lui envoya un de ses officiers pour le prier de ne point le recevoir de la sorte, qu'autrement il alloit prendre un autre chemin: « Allez, dites au ministre, répondit » Li-sou, que depuis long-temps le peuple de Tsaï-tchéou est » privé d'instructions, qu'il en est devenu comme sauvage, » sans savoir distinguer *le haut du bas*, le maître du sujet, & » le supérieur de l'inférieur; qu'ainsi je lui demande de souf» frir que je donne une leçon à ce peuple, & que je lui fasse » connoître le respect dû à ceux qui sont au-dessus de nous,

» afin qu'il juge de la soumission qu'il doit aux ordres de » l'empereur ». Peï-tou se rendit à ces raisons, & entra comme en triomphe dans la ville, d'où Li-sou partit peu de jours après pour retourner à son poste.

Pendant le séjour que Peï-tou fit à Tsaï-tchéou, il recueillit les troupes de Ou-yuen-tsi, & les incorpora dans les siennes. Plusieurs de ses officiers étonnés lui représentèrent que le peuple de Tsaï-tchéou étant naturellement porté à la révolte, c'étoit leur faire de la peine de les incorporer parmi eux. Peï-tou leur répondit, en riant, que leur chef ayant été pris sous son généralat, ses soldats lui appartenoient, & qu'il ne devoit avoir aucun sujet de se défier de leur fidélité. Cette réponse, rapportée aux gens de Ou-yuen-tsi, les attacha plus fort à Peï-tou que ses propres soldats.

Ce ministre traita avec beaucoup de douceur le pays des rebelles, & ceux qui avoient souffert de leur révolte : il exempta de tout tribut pour deux ans le Hoaï-si, & les quatre *Tchéou* ou départemens voisins pour un an. Ayant fait faire une recherche exacte des soldats qui étoient morts pendant cette guerre, il fit enterrer avec honneur ceux qui étoient restés sans sépulture, & il pourvut à la subsistance de leurs veuves, de leurs enfans & de leurs familles.

Lorsque Ou-yuen-tsi fut arrivé à la cour, son procès fut bientôt terminé ; sa révolte étoit manifeste, il avoit été pris les armes à la main ; ainsi peu de jours après il fut exécuté comme rebelle au milieu des rues. L'empereur pour récompenser Li-sou, le créa prince honoraire du troisième ordre ; le général Li-yeou & tous les autres officiers, suivant leur rang & leurs services, furent aussi récompensés : Peï-tou fut fait prince du troisième ordre & rappellé à la cour, où il reprit le ministère.

Li-ſsé-tao n'étoit pas plus fidèle que Ou-yuen-tſi ; enclin à l'indépendance, il eſpéroit que la révolte du pays de Hoaï-ſi lui feroit favorable : mais lorſqu'il en vit le chef pris, & tout le pays rentré ſous l'obéiſſance de l'empereur, il chercha les moyens de ſe raccommoder avec la cour.

Li-kong-tou, un des principaux de ſon conſeil, lui dit que le meilleur expédient pour prévenir la ruine entière de ſa maiſon, étoit de propoſer à la cour, pour marque de ſa fidélité, d'envoyer ſon fils en ôtage, & de conſentir à ce qu'on démembrât de ſon gouvernement les départemens de Y-tchéou (1), de Haï-tchéou (2) & de Mi-tchéou (3). Li-ſsé-tao, ſuivant ce conſeil, adreſſa un placet à l'empereur.

Ouang-tching-tſong n'étoit pas moins conſterné de la priſe de Ou-yuen-tſi : Pé-ki, homme du peuple, qui ſavoit ſon embarras, fut trouver le miniſtre Han-yu, & lui dit que la priſe de Ou-yuen-tſi ayant atterré les rebelles, Ouang-tching-tſong ſurtout ne ſavoit plus quel parti prendre ; il ajouta que s'il vouloit le charger d'une lettre de ſa part, il n'en faudroit pas davantage, ſans fatiguer les troupes, pour l'obliger à ſe ſoumettre. Han-yu ayant conſulté Peï-tou, ſon collègue approuva le conſeil de Pé-ki, & il écrivit à Ouang-tching-tſong. Ce rebelle, en recevant cette lettre, ſe crut perdu : il envoya auſſi-tôt ſes deux fils en ôtage à la cour, avec un placet pour l'empereur, par lequel il offroit les deux départemens de Té-tchéou (4) & de Ti-tchéou, & ſe ſoumettoit à payer le tribut

(1) Y-tchéou de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

(2) Haï-tchéou de Hoaï-ngan-fou du Kiang-nan.

(3) Tchu-tching-hien de Tong-fong-fou du Chan-tong.

(4) Té-tchéou & Ou-ting-tchéou, tous deux du département de Tſi-nan-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 818. *Hien-tsong.*

comme les autres provinces de l'empire ; il remettoit encore entre ses mains la disposition de tous les emplois de son gouvernement. L'empereur reçut sa soumission & lui pardonna le passé.

Quoique Li-ssé-tao, par le conseil de sa femme, d'un de ses esclaves & de Ouang-tsaï-tching, qui étoient tout dans son gouvernement, eût écrit en cour pour se soumettre, il changea de sentiment, sous prétexte que ses soldats ne vouloient point lui permettre d'envoyer d'ôtages à la cour, ni de rien démembrer de son département. L'empereur irrité résolut de le détruire.

Le premier jour de la sixième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

A cette époque, les grands mandarins firent mettre en prison un officier subalterne, qui, pour s'enrichir, fouloit le peuple d'une manière qui alloit jusqu'à la cruauté. Les ministres Peï-tou & Tsouï-kiun demandèrent à l'empereur d'en faire un exemple. Ce prince regardant la faute comme légère, leur dit qu'ils devoient s'occuper des affaires de la guerre, comme étant les plus importantes, & qu'il se chargeoit de celle-ci ; mais Peï-tou lui représenta que l'observation des loix étoit ce qui intéressoit davantage le gouvernement, & que de souffrir que les mandarins les violassent pour vexer le peuple, il en étoit souvent arrivé la ruine d'un empire.

819. Au commencement de l'année suivante, un mandarin avertit par un placet l'empereur que dans la tour d'un temple de Fong-siang, appellé *Fa-men-ssé*, il y avoit un doigt de *Foé*, qu'on disoit s'ouvrir tous les trente ans, & que lorsque cela arrivoit, c'étoit une marque que le peuple alloit jouir d'une paix constante & être dans l'abondance : il ajoutoit que l'année

suivante étoit la trentième, & celle où ce doigt devoit s'ouvrir, & il demandoit que l'empereur l'envoyât chercher pour le transférer à la cour. L'empereur, qui étoit fort adonné à la secte de *Foé*, le fit porter en pompe au palais, où il le garda trois jours ; il l'envoya ensuite dans tous les *Miao* ou temples d'idoles, où le concours des princes de tous les ordres, des grands, des mandarins & du peuple fut prodigieux.

Han-yu, assesseur du tribunal des crimes, ne put retenir sa plume, quelque danger qu'il y eût pour lui & pour sa famille. Il s'éleva contre ce culte superstitieux dans un placet qu'il adressa à l'empereur, conçu en ces termes :

« *Foé* est une idole des pays occidentaux à la Chine ; Votre » Majesté, par les honneurs & le culte qu'elle lui rend, cherche » à se procurer une longue vie, & un règne heureux & pai- » sible. Depuis l'empereur Hoang-ti jusqu'à Yu, Tching-tang, » Ouen-ouang & Ou-ouang, tous ont joui d'une longue vie, » & le peuple d'une paix constante : cependant il n'y avoit » point alors de *Foé* ; ce n'est que sous l'empereur Han-ming-ti » que sa doctrine s'est répandue dans l'empire, & depuis cette » époque, les troubles & les guerres se sont succédés, en traî- » nant à leur suite les maux & la décadence des familles impé- » riales. C'est sous les *Song*, les *Tsi*, les *Léang*, les *Tchin* & » les *Oueï* Tartares, que la secte de *Foé* a commencé à s'éten- » dre dans l'empire, & ce temps n'est pas bien éloigné du » nôtre.

» De tous les princes de ces dynasties, il n'y a eu que le » seul Léang-ou-ti qui ait occupé le trône pendant quarante- » huit ans : que n'a-t-il pas fait pour obtenir de *Foé* la paix » & la félicité ? Il s'est vendu jusqu'à trois fois, & s'est fait » esclave dans un de ses temples. Quelle récompense en a-t-il

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
819.
Hien-tsong.

» reçue ? Celle de mourir misérablement de faim, vivement » pressé par Heou-king. Cependant il ne faisoit, disoit-il con- » tinuellement, ces actions, si peu convenables à un prince, » que dans l'espérance du bonheur qu'il attendoit de *Foé*, & » il n'en a été que plus malheureux.

» *Foé* n'est qu'un homme originaire d'un royaume des bar- » bares de l'occident de la Chine, qui ne connoissoit ni la » fidélité qu'un sujet doit à son prince, ni l'obéissance d'un » fils à l'égard de son père. S'il vivoit encore, & qu'il vînt » à votre cour, tout ce que Votre Majesté pourroit faire, » seroit de le recevoir avec magnificence, de l'admettre en » sa présence dans la salle de *Siuen-tching*, de le traiter une » fois au tribunal de *Li-pin*, de lui faire quelques présens, » & d'envoyer le reconduire jusqu'aux frontières de l'empire, » sans que vos peuples y eussent la moindre part.

» Cet homme, ce *Foé*, est mort depuis long-temps ; on » présente à Votre Majesté un os desséché, qu'on dit être de » lui, auroit-elle dû le recevoir dans son palais ? J'ose donc » lui demander qu'elle fasse remettre cet os entre les mains » des censeurs de l'empire, afin que le faisant passer par » l'eau & par le feu, on abolisse ce culte si pernicieux. Si » *Foé* est tel qu'on le dit, qu'il ait le pouvoir de rendre les » hommes heureux ou malheureux, je consens que tous les » maux qui en pourront arriver tombent sur moi, tant je » suis persuadé de son peu de pouvoir ».

A la lecture de ce placet, l'empereur entra dans une si grande colère contre Han-yu, qu'il vouloit le punir du dernier supplice ; mais Peï-tou & Tsouï-kiun, ses ministres, lui firent entendre que, quoiqu'il eût peu ménagé ses paroles, cependant tout ce qu'il disoit ne partoit que d'un cœur fidèle & zélé

zélé pour la saine doctrine (1), qu'il devoit se contenter, pour le punir, de diminuer son grade & de l'envoyer à Tchao-tchéou (2) en qualité de gouverneur.

Dans ces entrefaites, Tien-hong-tching & Li-sou que l'empereur avoit envoyés contre Li-ssé-tao avoient eu de si grands avantages sur lui, qu'il commença à craindre que cette guerre ne lui fut funeste : il pourvut à la défense de ses places, en employant tous les bourgeois à mettre les fossés en état & à réparer les murailles ; il obligeoit les femmes même à les servir, ce qui excita de grands murmures & découragea beaucoup ceux qui étoient sous son obéissance.

Lieou-ou, général de ses troupes, campé à Yang-kou (3) avec plus de dix mille hommes pour observer celles de l'empire, étoit de la plus grande bonté à l'égard des soldats, qu'il avoit un soin particulier de ne laisser manquer de rien ; ils lui étoient si fort attachés, qu'ils ne lui donnoient presque plus d'autre nom que celui de *fou*, c'est-à-dire père. Cette affection lui

(1) Sur la fin de la dynastie des *Tchéou*, la doctrine erronnée commença à se répandre à la suite des longues guerres qui désolèrent l'empire. *Lao-ssé* & *Tchuang-ssé* sont les premiers qui aient enseigné une doctrine contraire à celle des anciens sages ; les disciples de Confucius ont souvent disputé avec eux, en attaquant mutuellement leurs sectes, qu'ils traitoient de sectes perverses & dangereuses à l'état. Sur la fin des *Han*, les sectateurs de *Foé* vinrent augmenter le désordre ; ils ne firent cependant pas alors beaucoup de prosélites : mais depuis les *Tçin* & les *Song*, jusqu'à ce moment-ci, l'empereur, les princes, le peuple, tout le monde donna dans ses rêveries. Les ignorans étoient frappés des peines dont il menaçoit, & ceux qui se piquoient de savoir, cherchoient à pénétrer le *vuide* & l'*être*, deux points principaux de sa doctrine. Le seul Han-yu osa s'élever contre cette secte, & composa un ouvrage intitulé *Yuen-tao pien*, qu'il répandit de tous côtés, afin de détromper ses contemporains sur les absurdités de cette doctrine.

(2) Tchao-tchéou-fou du Kouang-tong.

(3) Yang-kou-hien de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 819. Hien-tsong.

suscita des envieux, qui firent entendre à Li-ssé-tao qu'il n'étoit si attentif à gagner le cœur de ses soldats, que dans le dessein de se révolter, & qu'il devoit y prendre garde. Li-ssé-tao effrayé envoya secrétement un ordre écrit de sa main à Tchang-sien, lieutenant de Lieou-ou, de le tuer & de prendre le commandement des troupes à sa place.

Tchang-sien, intime ami de Lieou-ou, eut horreur de la commission : il n'en témoigna cependant rien dans le moment ; mais ayant montré son ordre à Lieou-ou, ce dernier assembla ses officiers & leur dit : « Jusqu'ici, vous & moi, sans » épargner notre sang, nous nous sommes opposés aux » troupes de l'empereur avec tant de zèle & de fidélité, » que Li-ssé-tao ne sauroit nous reprocher la moindre faute. » Cependant, sur les rapports injustes de quelques envieux » de notre gloire, il en veut à ma vie, & envoie ici des » gens demander ma tête : il ne l'aura pas plutôt, qu'il vou- » dra avoir successivement les vôtres ; pourquoi nous sacri- » fier pour un homme comme lui ? L'empereur n'en veut » qu'à lui seul, & s'il l'avoit en son pouvoir, la guerre » seroit finie. Qui de vous ne voit pas aussi-bien que moi » que ses affaires vont fort mal, & que de la manière dont » se conduit Li-sou, il est impossible qu'il puisse se soutenir » long-temps ? Devons-nous attendre, pour l'amour de lui, » qu'on nous prenne les armes à la main, & qu'on nous fasse » périr avec toutes nos familles ? Ne vaudroit-il pas mieux » retourner à Yun-tchéou (1), & obéissant aux ordres de l'em- » pereur, nous saisir de ce rebelle, afin de nous mettre, par » ce service, nous & nos familles, à couvert de la juste colère

(1) Yun-tching-hien de Yen-tchéou-fou du Chan-tong.

» de ce prince, que nous nous sommes attirée en suivant son » parti ; c'est même le seul moyen qui nous reste de pour- » voir à notre sûreté & à notre fortune. Au surplus, si quel- » qu'un de vous hésite, qu'il sache que je le ferai mourir ». Cette menace les intimida ; ils répondirent unanimement qu'ils étoient prêts à le suivre où il voudroit les conduire. Ce général fit publier l'ordre de se tenir prêt à partir au premier coup de tambour qu'on entendroit au soleil couchant ; il leur enjoignit de garder le silence dans la marche, & que s'ils rencontroient quelqu'un, de l'arrêter sans lui faire d'autre mal que celui de l'obliger de les suivre. Ils arrivèrent avant le jour au pied des murailles de Yun-tchéou, dont les portes leur furent aussi-tôt ouvertes ; ils y entrèrent en conquérans, & épouvantèrent tellement la garnison & les gardes du palais de Li-ssé-tao, qu'ils mirent les armes bas sans attendre qu'ils en fussent sommés.

Lieou-ou mena ses soldats en bon ordre au palais, où les ayant rangés en bataille, & s'étant fait amener Li-ssé-tao & ses deux enfans, il leur fit couper la tête en présence de son armée ; il fit publier que le peuple n'eût rien à craindre, & il n'y eut qu'une vingtaine de maisons, les plus attachées à Li-ssé-tao, qu'il abandonna à la fureur du soldat.

Tien-hong-tching & Li-sou, qui commandoient l'armée impériale, envoyèrent féliciter Lieou-ou de l'action qu'il venoit de faire. Cet officier leur fit porter les têtes de Li-ssé-tao & de ses deux enfans. Les deux généraux dépêchèrent à l'instant à l'empereur pour lui annoncer la nouvelle que la guerre étoit finie, & que tout le pays s'étoit soumis. L'empereur, pour empêcher que dans la suite la trop grande puissance des gouvernemens de ces quartiers ne les précipitât dans le danger

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 819. *Hien-tsong.*

de se perdre, fit partir Yang-ou-ling, assesseur du tribunal des corvées, avec l'ordre de diviser ce gouvernement en trois provinces, qui formeroient trois départemens indépendans les uns des autres.

Suivant la division que Yang-ou-ling en fit, Yun-tchéou, Tsao-tchéou & Pou-tchéou composoient une première province; Tsé-tchéou, Tsing-tchéou, Tsi-tchéou, Teng-tchéou & Laï-tchéou une seconde; & la troisième comprenoit Yen-tchéou, Haï-tchéou, Y-tchéou & Mi-tchéou. Elles devoient avoir chacune leur gouverneur particulier : ainsi plus de trente *Tchéou* ou grands départemens, qui depuis plus de soixante ans ne payoient plus de tribut, & n'obéissoient à l'empereur qu'autant qu'ils le vouloient, furent enfin réunis sous son obéissance, comme le reste de l'empire.

A peine les réjouissances de la paix universelle furent-elles achevées, qu'on apprit que les *Tou-fan* étoient entrés sur les frontières au nombre de cent cinquante mille, & qu'ils faisoient le siége de Yen-tchéou, qu'on regarda dès-lors comme une ville perdue. Cependant Li-ouen-yueï, qui en étoit gouverneur, résolut de se défendre, quoiqu'il ne pût espérer aucun secours par l'éloignement des troupes : il repoussa si vigoureusement les ennemis pendant vingt-sept jours que dura le siége, que quelques efforts qu'ils fissent avec leur grande armée, ils ne purent jamais le forcer.

Tou-sou-léang, commandant dans le pays de Sou-fang, sachant que la garnison de Yen-tchéou n'étoit pas nombreuse, détacha Sſé-fong-king avec deux mille cinq cens hommes, ne doutant point que sous la conduite d'un si brave officier, ils n'entrassent dans la ville, ou, s'ils ne le pouvoient pas, qu'ils inquiéteroient du moins les assiégeans de manière à les obliger

de se retirer. Ssé-fong-king fut plus de dix jours sans donner de ses nouvelles ; on crut qu'il avoit été enlevé avec son détachement : ce brave officier, jugeant qu'il lui étoit impossible de se jetter dans la place, ne découvrit son dessein à personne, & dès la première journée de sa marche, il fit défense à ses soldats, sous peine de la vie, d'écrire avant leur retour ; il leur fit prendre la route du nord, & fut se poster comme s'il vouloit couper aux ennemis le chemin de leur pays : ils en furent si effrayés, qu'ils levèrent le siége & se retirèrent en grand désordre. Ssé-fong-king les fit charger, & leur tua beaucoup de monde en les mettant en fuite.

Lorsque les grands allèrent en féliciter l'empereur, ce prince se tournant du côté de ses ministres, leur demanda pourquoi le règne de Hiuen-tsong, dans les commencemens si paisible, avoit été dans la suite agité de tant de troubles ? Tsouï-kiun lui répondit que cela venoit de ce que ce prince avoit d'abord eu à son service des ministres remplis de droiture & de zèle, dont la vigilance avoit empêché les esprits inquiets de remuer ; mais qu'ayant changé ces serviteurs fidèles, pour leur substituer des flatteurs & des gens intéressés, Ngan-lo-chan avoit alors conçu le dessein de se révolter.

Au commencement de l'an 820, l'empereur reconnut, mais trop tard, le danger de la recette dont il se servoit pour se procurer l'immortalité. Comme il en usoit très-souvent, suivant l'ordonnance de Lieou-mi, fameux sectateur des *Tao-ssé*, il en prit une si forte dose, qu'il vomit avec de violens efforts ; ce qui le mit de si mauvaise humeur contre les eunuques, que pour des fautes qui dans d'autres temps lui auroient paru légères, il en fit mourir un grand nombre. Peu de jours après, ce prince mourut subitement, ayant encore pris du breuvage 820.

de l'immortalité, à l'âge de quarante-trois ans, la quinzième année de son règne. Une mort si subite surprit tout le monde; le bruit se répandit que Tchin-hong-tsi en étoit l'auteur, & que ses complices, pour le mettre à couvert, disoient que c'étoit l'effet du breuvage. Leang-ching-kien avec l'eunuque Ouang-cheou-tching élevèrent sur le trône Mou-tsong, & le firent reconnoître empereur.

MOU-TSONG.

MOU-TSONG, fils de Hien-tsong, dès les commencemens de son règne ne fit pas espérer un gouvernement fort heureux. Il étoit plus que probable que son père avoit été empoisonné; cependant il ne fit presque point faire de recherches pour en connoître les auteurs. Il se contenta de faire mourir Lieou-mi, qui lui avoit promis l'immortalité, & de chasser de la cour les *Tao-ssé*, & tous ceux qui se mêloient de magie.

Le terme du deuil que les enfans doivent observer pour leurs pères & leurs mères est de trois ans : la loi y astreint tout le monde, & l'empereur même en doit donner l'exemple. Si quelques princes se sont relâchés sur ce point, ils observoient au moins de ne pas sortir de leur palais. MOU-TSONG n'attendit pas qu'une lune entière fût écoulée pour quitter le deuil, & il le fit quitter à toute sa cour. Ce prince s'occupa aussi-tôt à courir hors de son palais, & à faire des parties de chasse; plusieurs de ses officiers l'exhortèrent, même d'une manière très-forte, à ne pas donner un si mauvais exemple à son peuple : il ne leur en fit pas un crime, mais il n'eut aucun égard à leurs représentations.

Le placet de Lieou-kong-kiuen étoit un des plus forts & & le mieux écrit. Mou-tsong, plus charmé de son style que de ses raisons, lui demanda comment on pouvoit si bien écrire? « Le pinceau, lui répondit Lieou-kong-kiuen, suit naturelle- » ment la droiture du cœur; quiconque a le cœur droit rectifie » aisément son pinceau ». L'empereur fit semblant de ne l'avoir pas entendu.

A la neuvième lune, Mou-tsong, qui ne pensoit qu'à ses plaisirs, proposa aux grands de leur donner une fête; Li-kio, accompagné de quelques-uns de ses amis, grands de l'empire comme lui, présenta à ce prince le placet suivant:

« Votre Majesté n'a point encore changé le nom du règne » de Hien-tsong ni déterminé le sien; les travaux du tom- » beau de son père sont à peine achevés, & c'est faire bien » peu de cas des règles établies par nos anciens sages, que de » s'abandonner sitôt aux plaisirs. Quand parmi nous quelques » flatteurs approuveroient sa conduite, elle devroit se res- » souvenir de ce que dit le *Li-ki: Durant les trois années de* » *deuil, le cœur doit être pénétré de douleur & de tristesse.* Assembler » vos grands dans un des jardins de votre palais pour leur » donner une fête, ce n'est pas se conformer aux préceptes » du *Li-ki* ». L'empereur lut ce placet sans s'en offenser, & n'en donna pas moins le divertissement projetté.

Quelque temps après, cinq d'entre les grands, du nombre desquels étoit Tching-tan, demandèrent une audience particulière à l'empereur, & lui dirent: « Pénétrés du zèle le plus vif » pour les intérêts de Votre Majesté, nous venons lui représen- » ter que ses festins & ses plaisirs passent les bornes; que ses » courses & ses chasses n'ont point de règle; & que si dans » le temps qu'elle y est occupée, les *Tou-fan*, nos ennemis

De l'Ère Chrétienne.
Tang.
820.
Mou-tsong.

» déclarés, venoient à entrer sur les terres de l'empire, ou » s'il arrivoit dans ses états quelque affaire pressante, sur » laquelle il fallût recevoir ses ordres, on ne sauroit où » la trouver. On voit une infinité de gens, que l'exemple » entraîne, se mêler avec les comédiens, jouer des farces, » faire des tours & se livrer sans réserve aux plaisirs. Votre » Majesté même les fréquente & leur prodigue ses bienfaits; » elle leur donne, à pleines-mains, l'or & les soieries qui sont, » pour ainsi dire, les os & le sang du peuple, dont il ne lui » est pas permis de disposer sans raison, quoiqu'ils lui paroissent » inutiles dans ses trésors. S'il arrivoit quelque calamité, & » que les trésors se trouvassent vuides, comment pouvoir » soulager la misère du peuple »?

Comme il y avoit long-temps que les censeurs de l'empire n'avoient rempli les devoirs de leurs charges, l'empereur, qui ne les connoissoit pas, fut un peu surpris du ton de leurs remontrances; & lorsqu'ils furent sortis, il demanda à ses ministres quelle sorte de gens c'étoit? Ils répondirent qu'ils étoient, tous cinq, censeurs de l'empire: ce prince, qui les avoit congédiés avec humeur, envoya aussi-tôt un homme de sa présence pour les tranquilliser, & leur dire de sa part qu'il se corrigeroit, & qu'il suivroit leurs conseils; cependant il n'en fit rien.

L'empereur dit un jour à Ting-kong-tchou, qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit au dehors que divertissemens & festins, & que sans doute on alloit jouir d'une longue paix. Ce n'est pas là une fort bonne marque, répondit Ting-kong-tchou, & je crains fort que le mal qui pourroit en arriver ne rejaillisse insensiblement sur Votre Majesté. L'empereur lui ayant demandé ce qu'il entendoit dire, Ting-kong-tchou continua

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
820.
Mou-tsong.

continua & dit : « Les princes, les grands & tous les mandarins disputent, pour ainsi dire, à qui se divertira le mieux ; » les choses en sont venues au point que les hommes & les » femmes, mêlés ensemble, boivent jusqu'à s'enivrer, & se » permettent toutes sortes de libertés sans en avoir honte : si » cela continue, quels malheurs ne devons-nous pas craindre ! » Votre Majesté peut-elle croire qu'elle sera seule exempte des » maux qui en résulteront? Ainsi, au lieu de s'en réjouir, elle » devroit faire cesser ces parties licencieuses, qu'il est de son » intérêt & de celui de l'état d'interdire ».

A la dixième lune de cette année, mourut le fameux Ouang-tching-tsong, gouverneur de Tching-té (1) ; ses officiers, qui vouloient conserver le gouvernement dans sa famille, cachèrent sa mort jusqu'à ce qu'ils lui eussent donné un successeur. Ils jettèrent les yeux sur son frère Ouang-tching-yuen, âgé seulement de vingt ans. Ouang-tching-yuen leur dit qu'il voyoit bien, par leur choix, qu'ils n'avoient pas oublié les bienfaits qu'ils avoient reçus de ses ancêtres ; mais que si, sans égard à sa jeunesse, ils vouloient qu'il se chargeât du gouvernement, il leur déclaroit qu'à l'exemple de Ouang-ou-siun, son aïeul, il entendoit se soumettre entiérement aux ordres de l'empereur, & qu'à cette condition il accepteroit. Tous y ayant consenti, il travailla aux affaires de ce département, sans vouloir prendre le titre de gouverneur ; il écrivit à l'empereur pour lui demander d'y pourvoir. Les gouverneurs des provinces voisines, peu satisfaits de sa démarche, le sollicitèrent de se mettre sur l'ancien pied, & de prendre possession du gouvernement, sans attendre l'agrément de la cour ;

(1) Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 820. *Mou-tsong.*

mais il refusa absolument. L'empereur nomma Tien-hong-tching au gouvernement de Tching-té, & donna celui de Hoa-tchéou (1) à Ouang-tching-yuen. Ses officiers, au désespoir de le perdre, étoient résolus de se révolter, & refusoient d'obéir aux ordres de l'empereur.

Ouang-tching-yuen mit tout en usage pour leur faire entendre raison : il leur dit que sa désobéissance seroit un crime, & il leur cita la triste fin de Li-ssé-tao, à qui l'empereur auroit pardonné, s'il se fût rendu à la cour pour renouveller sa soumission; mais que ce gouverneur n'ayant pu profiter de cette grace, parce que ses officiers s'étoient opposés à cette démarche, il fut ensuite trahi & tué par ces mêmes officiers, qui avoient paru si zélés pour son service. Il ajouta que ce seroit un grand bonheur pour lui s'ils n'en agissoient pas de même à son égard. Li-tsi, un de ses premiers officiers, voulut encore s'opposer à ce qu'il obéît; Ouang-tching-yuen, irrité, le fit mourir pour servir d'exemple; alors personne n'osa plus le contredire.

L'année suivante, mourut Pao-y, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho*.
821. L'empereur envoya un des officiers de sa cour installer son successeur, sous le nom de Tsong-té-ko-han ; & afin de maintenir la paix entre les deux puissances, il accorda en mariage au nouveau *Ko-han* la princesse Taï-ho-tchang, sa sœur, qu'il fit en même temps partir pour la Tartarie. Les *Tou-fan*, jaloux de l'honneur que l'empereur faisoit aux *Hoeï-ho*, résolurent d'enlever cette *Kong-tchu* ; mais comme le secret ne fut pas gardé, les *Hoeï-ho* vinrent au nombre de dix mille chevaux pour l'escorter.

A la septième lune, il y eut un commencement de révolte

(1) Hou-hien de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

dans le pays de *Lou-long*. Oueï-yong, qui en étoit gouverneur, étant forti pour quelque affaire, un fimple officier coudoya, par mégarde, celui qui précédoit ce gouverneur: Oueï-yong en fut choqué, & ordonna à fes foldats de le battre. Comme ce n'étoit point la coutume de battre les foldats, & encore moins leurs officiers, ils refusèrent d'obéir. Oueï-yong crut fon autorité bleffée, & ordonna à Tchang-hong-tfing d'en faire juftice: quelques-uns des plus coupables furent arrêtés. Cette févérité irrita les foldats, qui s'attroupèrent la nuit fuivante, réfolus de fe révolter: ils fe faifirent de Tchang-hong-tfing, qu'ils mirent dans une étroite prifon, & furent enfuite forcer le palais du gouverneur, qu'ils tuèrent avec tous ceux qui voulurent prendre fon parti. Ces féditieux reconnurent pour leur général Tchu-ké-yong, qui ne s'étoit point mêlé de cette affaire.

D'un autre côté Ouang-ting-tçeou, qui commandoit la cavalerie dans la province de Tching-té, homme fourbe & ambitieux, après avoir employé les libéralités & des apparences de douceur, pour gagner le cœur des foldats, entra de nuit dans le palais de Tien-hong, gouverneur de Tching-té; il fit main-baffe fur tout ce qu'il rencontra, & fe fit enfuite reconnoître général des troupes.

Les foldats de Yng-tchéou fe révoltèrent auffi; ils fe faifirent de Lou-fsé-meï, leur commandant, & choifirent un d'eux pour le mettre à fa place. Les troupes de Siang-tchéou poufsèrent leur révolte encore plus loin, & firent mourir miférablement Hing-tcheou, leur gouverneur. Ainfi, par la négligence de l'empereur & de fes miniftres dans le gouvernement, on vit de tous côtés les peuples mécontens courir aux armes.

Ces féditions auroient été peu à craindre, fi on avoit eu des

troupes ſur pied ; mais Siao-mien & Toan-ouen-tchang, qui ne cherchoient qu'à diminuer le travail & les embarras de leurs charges, avoient quelque temps auparavant repréſenté à l'empereur qu'il étoit inutile d'entretenir tant de troupes pendant la paix : & afin que le ſoldat ne ſe plaignît point de cette réforme, ils lui conſeillèrent d'engager les officiers à la faire inſenſiblement eux-mêmes, ſous prétexte de les punir de quelque faute. Les deux miniſtres la lui firent encore enviſager comme un moyen de remplir ſes tréſors épuiſés. L'empereur donna ſes ordres en conſéquence.

Le nombre des ſoldats réformés ſe trouva dans peu de temps ſi conſidérable, que les forêts étoient remplies de voleurs & de vagabonds, qui apprenant les révoltes de Tchu-ké-yong & de Ouang-ting-tceou, allèrent auſſi-tôt leur offrir leur ſervices, & en furent reçus à bras ouverts.

Les *Tou-fan* envoyèrent dans le même temps un des grands de leur cour, nommé Lun-nolo, pour faire une paix ſolide. Les circonſtances où on ſe trouvoit, déterminèrent à la conclure ſans aucune difficulté, & les miniſtres la jurèrent à l'oueſt de la ville au nom de l'empereur, qui envoya Lieou-yuen-ting au royaume des *Tou-fan* pour la faire ratifier.

Cependant l'empereur avoit donné ordre d'aſſembler toutes les troupes des provinces, pour aller réduire les rebelles ; mais ſe trouvant peu nombreuſes & mal exercées, & n'ayant pas le même intérêt à ſe ſoutenir que les révoltés, elles furent battues autant de fois qu'on les mena au combat. Comme toutes leurs opérations devoient être réglées & approuvées par la cour, qui n'étoit point à portée de juger de ce qu'il étoit à propos de faire, elle donnoit ſouvent des ordres inutiles & même à contre-temps.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 821. *Mou-tsong.*

L'empereur Hien-tsong avoit laissé peu d'argent dans les trésors, & MOU-TSONG, en montant sur le trône, avoit fait des libéralités excessives à ses officiers; ainsi dès les commencecemens de cette guerre, qui furent très-désavantageux aux troupes de l'empire, les trésors se trouvèrent entiérement épuisés. Ceux qui avoient soin du gouvernement, représentèrent à l'empereur qu'ils étoient dans l'impossibilité de soutenir cette guerre & de fournir aux frais les plus indispensables. Ils dirent qu'ils avoient bien pensé que Ouang-ting-tçeou ayant tué Tien-hong-tching, il étoit difficile de lui pardonner; mais qu'on pouvoit faire grace à Tchu-ké-yong, qui s'étoit contenté de mettre en prison Tchang-hong-tsing: qu'alors n'ayant plus que Ouang-ting-tçeou à combattre, ils espéroient pouvoir subvenir aux frais de la guerre.

Ou-tchong-yn, ancien officier qui avoit beaucoup d'expérience, commandoit les troupes de l'empire contre Ouang-ting-tçeou: ce rebelle faisoit alors le siége de Chin-tchéou (1). L'empereur, qui ne vouloit pas perdre cette place, envoya ordre à son général d'aller à son secours. Ou-tchong-yn vint se poster avec son armée au sud-est de la ville, & fut lui-même reconnoître le camp des ennemis: jugeant de l'impossibilité de le forcer, sans s'exposer à être battu, il se détermina à attendre quelque occasion dont il pût profiter avec avantage.

L'empereur ne fut pas content de ce délai, & persuadé par des gens qui ambitionnoient le poste de Ou-tchong-yn qu'il y avoit de sa faute, il lui ôta le commandement, & mit à sa place Tou-chou-léang, homme de faveur, que les eunuques

(1) Chin-tchéou de Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

lui proposèrent. Tou-chou-léang, qui n'avoit pas l'expérience de Ou-tchong-yn, fit attaquer le camp des ennemis; mais il fut complettement battu, & son armée entiérement détruite. L'empereur le rappella & le fit remplacer par Li-kouang-yen.

Comme l'armée impériale avoit été absolument dissipée, l'ordre fut donné à toutes les troupes de l'empire de s'assembler; elles formèrent une armée de plus de cent cinquante mille hommes, à la tête de laquelle l'empereur mit Peï-tou, le plus fameux capitaine de son temps : il lui donna pour lieutenans-généraux Li-kouang-yen & Ou-tchong-yn qui reprit son rang. Cette armée formidable, commandée par les meilleurs généraux, ne fit pas lever le siége de Chin-tchéou, par la faute de ceux qui étoient chargés de lui fournir des vivres; elle en manqua même avant que d'arriver aux ennemis : de sorte que Peï-tou, ne voulant pas risquer de perdre entiérement une si belle armée, se contenta de détacher Li-kouang-yen avec un corps de trente mille hommes d'élite, pour s'avancer du côté de Chin-tchéou, & animer par sa présence les assiégés à se défendre. Il envoya courier sur courier à la cour pour demander des vivres.

Les ministres Tsouï-tchi, Tou-yuen-yng & Ouang-pou, tous trois sans expérience & sans capacité, voyant les trésors vuides, ne savoient où donner de la tête : ils amusèrent pendant plus de deux mois Peï-tou, qui désespéré de se voir à la tête d'une grosse armée sans pouvoir rien entreprendre, écrivit à l'empereur & se plaignit d'eux amérement.

L'empereur leur en parla, d'une manière assez vive; ils lui répondirent qu'il étoit impossible de soutenir cette guerre, parce que l'argent manquoit, & que les magasins étoient épuisés; qu'ainsi le seul moyen de la finir, étoit d'accorder à Tchu-

ké yong & à Ouang-ting-tçeou les gouvernemens qu'ils desiroient. L'empereur, qui ne vouloit s'occuper que de ses plaisirs, consentit à cet accommodement.

Tchu-ké-yong, parvenu à son but, mit Tchang-hong-tsing en liberté, & accepta la grace qu'on lui accordoit : mais Ouang-ting-tçeou, mieux instruit de la situation de la cour, ne voulut point lever le siége de Chin-tchéou, qui se défendoit toujours avec opiniâtreté.

L'empereur étonné de la résistance de Ouang-ting-tçeou, envoya Han-yu, assesseur du tribunal de la guerre, pour tâcher de le ramener : ce prince lui recommanda en partant de ne pas s'exposer mal-à-propos. Han-yu lui répondit qu'il étoit du devoir d'un sujet fidèle de savoir mourir pour le service de son maître.

Lors de son arrivée à Tchin-tchéou (1), Ouang-ting-tçeou vint au-devant de lui, l'arc & le carquois sur le dos : ce rebelle voyant les gardes de Han-yu rangés en haie dans sa cour & armés de toutes pièces, en parut effrayé, & dit à sa suite qu'on vouloit apparemment rendre sans effet les graces de l'empereur. Han-yu, s'appercevant qu'il n'osoit entrer, lui cria que l'empereur l'avoit fait gouverneur de Tching-té & général de ses troupes, sur ce qu'on l'avoit assuré de sa bravoure, & que cependant il paroissoit interdit à la vue de ces braves gens. Les gardes cuirassés de Han-yu, s'approchant de Ouang-ting-tçeou & de ses soldats, lui dirent que son père avoit autrefois mis en fuite le rebelle Tchu-tao & rendu les plus grands services à l'empire ; que ses habits teints du sang de ce rebelle subsistoient encore, & qu'il n'auroit pas dû

(1) Tching-ting-fou du Pé-tché-li.

oublier les bienfaits de l'empereur, au point d'entrer dans une révolte.

Han-yu, leur adressant aussi la parole, dit que le seul souvenir de leur ancien maître, le père de leur général, devoit suffire pour leur faire sentir la différence qu'il y a entre la fidélité & la révolte ; qu'en comptant Ngan-lo-chan, Ssé-ssé-ming, Ou-yuen-tsi & Li-ssé-tao, il ne restoit personne de leurs familles & de leur postérité : au lieu que tous les fils & petits-neveux de Tien-ling-kong occupoient les premiers emplois, & que Lieou-ou & Li-yeou eux-mêmes étoient pourvus de bons gouvernemens.

Ouang-ting-tçeou, qui craignoit que ses gens ne fussent ébranlés, demanda à Han-yu ce qu'on exigeoit de lui : de lever le siége de Chin-tchéou, lui répondit Han-yu, parce que l'empereur n'a pas pour un seul officier de la bravoure de Nieou-yuen-y, qui défend si courageusement cette place contre vos efforts. Si l'empereur agit avec tant de modération à votre égard, c'est qu'il ne se conduit que par des principes de clémence & de générosité.

Ouang-ting-tçeou fit préparer un grand festin, & régala magnifiquement Han-yu & toute sa suite ; il lui fit les plus belles promesses, mais il n'en exécuta aucune. Cependant Nieou-yuen-y, ce brave gouverneur, se trouvoit réduit à une extrême nécessité ; ses vivres consommés, son monde diminué de plus des trois quarts, sans espérance d'être secouru, il prit le parti de sortir de la ville avec ce qui lui restoit de la garnison, & perça à travers un quartier des assiégeans.

Le premier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

La fin de cette guerre, dont on attribua le succès à Han-yu, rendit

rendit la paix à l'empire. Mou-tsong, pour le récompenser, lui donna un emploi, dont la jurisdiction s'étendoit sur tous les soldats, ce qui leur inspira tant de crainte, qu'aucun n'osoit manquer à son devoir. Ils se disoient les uns aux autres qu'un homme qui avoit voulu faire brûler l'os du doigt de *Foé* ne les épargneroit pas eux-mêmes.

Dans les commencemens de son règne, l'empereur avoit chassé de la cour les *Tao-ssé*, & tous les autres magiciens qui se mêloient de donner des recettes pour procurer l'immortalité ; mais comme il ne veilloit pas beaucoup aux affaires du gouvernement, ils trouvèrent bientôt le moyen d'y rentrer par le canal de quelques eunuques du palais, qui lui en dirent tant de bien, qu'ils engagèrent ce prince lui-même à user de leur breuvage. Le lettré Tchang-kao, d'une grande probité, revint plusieurs fois à la charge pour l'en détourner. Il lui dit qu'on ne devoit prendre des remèdes que dans le cas de maladie, & encore avec beaucoup de circonspection. Il lui représenta qu'il y avoit du danger à en faire usage, sur-tout en santé, & que le moindre de ses sujets ne se hasarderoit pas à faire de pareilles expériences, à plus forte raison lui, dont les jours étoient précieux à l'état, & qui en devoit compte à ses peuples. Tchang-kao terminoit ses représentations en lui citant l'exemple de son prédécesseur, qui, victime de sa crédulité sur la science de ces *Tao-ssé*, en avoit éprouvé les effets les plus funestes. Malgré ces sages avertissemens, l'empereur continua le breuvage de l'immortalité, & devint si malade, qu'il fut obligé de remettre le soin du gouvernement au prince héritier.

A peine ce prince fut-il chargé de l'administration, que les eunuques pensèrent à faire tomber l'autorité entre les mains de

De l'Ere Chrétienne. Tang. 823. Mou-tsong.

l'impératrice, sous prétexte qu'il étoit encore trop jeune. Ils furent en conséquence le proposer à cette princesse : elle leur répondit que le prince son fils étoit à la vérité encore fort jeune, mais que les impératrices qui avoient gouverné, avoient causé la ruine de leur famille, & mis la dynastie impériale dans le plus grand danger. Elle ajouta que son fils avoit des ministres sages & éclairés qui l'aideroient à soutenir le poids des affaires, & qu'elle étoit étonnée qu'ils se mêlassent d'une chose qui ne les regardoit pas.

Kou-tchao, son frère, apprenant qu'on la sollicitoit vivement de prendre les rênes du gouvernement, lui écrivit que si elle se laissoit gagner, lui & tous ses enfans quitteroient leurs charges, & se retireroient de la cour pour vivre en simples particuliers. Dans ces entrefaites l'empereur, après avoir pris une dose du breuvage de l'immortalité, mourut à la trentième année de son âge, après quatre ans de règne.

824. King-tsong, son fils, âgé de seize ans, lui succéda.

KING-TSONG.

King-tsong suivit le mauvais exemple que lui avoit donné son père : il ne fut ni plus exact à porter son deuil, ni plus plus sensible à sa perte que Mou-tsong l'avoit été à celle de Hien-tsong son père. A peine fut-il monté sur le trône, que, comme Mou-tsong, il ne s'occupa que de la chasse & d'autres divertissemens, jusqu'à jouer au ballon & à courir de tous côtés. Plusieurs des grands lui firent des remontrances sur l'irrégularité de sa conduite. Lieou-si-tchou entre autres lui adressa un placet, dans lequel il lui disoit qu'étant encore d'un âge fort peu avancé, & dans les commencemens d'un règne,

il devoit se lever de grand matin pour s'appliquer aux affaires du gouvernement ; mais qu'en employant, comme il le faisoit, toute la matinée à dormir, se laissant aller trop vivement à ses plaisirs, ne se levant que lorsque le soleil étoit déja fort haut, sortant sans cesse de son palais, & négligeant les affaires de l'empire, c'étoit donner une idée désavantageuse de sa vertu & se faire une mauvaise réputation ; enfin qu'il étoit à craindre que le bonheur qu'il avoit d'être sur le trône ne fût pas de longue durée. Il terminoit son placet en disant à l'empereur qu'il ne sortiroit point de son palais qu'il ne lui eût promis de changer de conduite.

Ce prince lui fit dire qu'il avoit lu son placet & qu'il pouvoit se retirer ; Lieou-si-tchou répondit qu'il aimoit mieux mourir que de voir son souverain, au commencement de son règne, se faire un si grand tort. Ces paroles ayant été rapportées à l'empereur, il lui fit dire d'aller attendre sa réponse dans la première cour. KING-TSONG flotta quelque temps irrésolu : d'un côté il ne vouloit pas renoncer à ses plaisirs, & de l'autre il craignoit d'être tourmenté par Lieou-si-tchou. Il lui fit faire des promesses vagues & générales, & afin de lui fermer la bouche, il l'éleva à un degré de mandarinat plus haut que celui qu'il avoit, comme une récompense de son zèle pour son service.

Un certain Sou-hiuen-ming, *Tao-ssé* de profession, étoit fort lié avec Tchang-chao, intendant des rentes de l'empereur ; Sou-hiuen-ming, le regardant assez fixement, lui dit qu'il viendroit un jour où ils seroient l'un & l'autre assis dans la salle de l'empereur, & qu'ils y mangeroient ensemble. Il ajouta que le prince ne s'occupant que de ses plaisirs, & étant continuellement absent de son palais, rien ne seroit plus facile

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 824. *King-tsong.*

que de faire un coup hardi. Tchang-chao en tomba d'accord avec lui, & ils convinrent de se rendre maîtres du palais, en y faisant entrer deux cens braves déterminés, dont les armes seroient cachées dans des voitures de paille qu'ils conduiroient eux-mêmes lorsque l'empereur seroit sorti. Ce complot arrêté, ils firent en conséquence leurs dispositions & se présentèrent, avec leurs voitures, aux portes du palais; mais leur contenance mal assurée ayant inspiré de la défiance à un des gardes, il voulut les arrêter. Tchang-chao se voyant découvert, lui fendit la tête d'un coup de sabre : alors ses gens courant aux armes, fondirent sur la garde qu'ils forcèrent & se rendirent les maîtres du palais, sans cependant faire de mal qu'à ceux qui voulurent s'y opposer.

La nouvelle de cette sédition étant parvenue à l'empereur, qui heureusement ce jour-là ne s'étoit pas écarté fort loin, il envoya aussi-tôt le général Kang-y-tsiuen avec un corps de cavalerie pour reprendre le palais & en chasser les rebelles; & lui-même, escorté d'une partie de ses gardes, commandés par Ma-tsun-léang, en reprit le chemin. Ce prince ne paroissoit sensible à ce contre-temps, que parce qu'il étoit séparé des impératrices. Ma-tsun-léang, témoin de son chagrin, fut avec une partie des gardes du côté de la porte du nord du palais, par où il ne doutoit pas que ces princesses ne sortissent, & les ayant en effet rencontrées, il les amena à l'empereur. King-tsong en fut si satisfait, qu'il ne parut plus faire d'attention à tout le reste.

Tchang-chao qui étoit entré dans le palais sans beaucoup de résistance, se crut maître de tout; il fut avec Sou-hiuen-ming s'asseoir sur l'estrade de l'empereur, où ils se firent apporter à manger. Comme ils étoient à table, Tchang-chao, plein de

joie, dit à Sou-hiuen-ming que ce qu'il lui avoit prédit étoit enfin accompli. Sou-hiuen-ming, jettant un grand soupir, répondit qu'il ne croyoit pas que cette aventure finît heureusement pour eux.

Tchang-chao, saisi d'effroi, se leva brusquement & se mit à fuir du côté de la porte; il y trouva Kang-y-tsiuen qui fit, tirer sur lui & le renversa mort sur la place. On se saisit de tous ses complices, & on leur fit subir la peine qu'ils méritoient. Cet événement auroit dû faire quelque impression sur l'esprit de l'empereur, & le faire changer de conduite: il se contenta d'augmenter la garde du palais.

Quoique King-tsong eût beaucoup de défauts, il se mettoit cependant rarement en colère, & recevoit sans peine les avis qu'on lui donnoit. Le jour même qu'il monta sur le trône, il prit la résolution de faire bâtir une salle d'audience; le dessin en fut fait d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaires. Les bois, les pierres & les autres matériaux nécessaires étoient déja prêts, lorsque Li-tching étant venu lui conseiller de renoncer à cette entreprise, & d'employer plutôt tous ces matériaux à réparer les tombeaux de ses *ancêtres*, ce prince y consentit sans la moindre difficulté.

Dans le même temps, les envoyés du royaume de Po-sé lui présentèrent du bois d'aigle en assez grande quantité pour faire construire un vaste pavillon. L'empereur le destinoit à cet usage, & il étoit dans l'intention de donner à cet édifice le nom de *Kou-y-taï*, c'est-à-dire *pavillon précieux*. Li-han s'échappa jusqu'à dire que ce pavillon ne serviroit qu'à de continuelles débauches. Quelque offensantes que fussent ces paroles, l'empereur n'en fut point choqué, & lui pardonna ce manque de respect, qui fut blâmé de tout le monde.

De l'Ère Chrétienne. Tang. 824. King-tsong.

Oueï-tchu-heou voyant que King-tsong continuoit ses courses, ses chasses & ses festins, lui dit un jour, en présence des grands, que l'empereur son père avoit ruiné sa santé par le vin & la débauche qui l'avoient conduit de si bonne heure au tombeau : il ajouta qu'il ne l'avoit pas alors exhorté à ne point suivre un si mauvais exemple, parce qu'il n'avoit tout au plus que quinze ans ; mais qu'étant aujourd'hui sur le trône, & en état de connoître le tort qu'une pareille conduite faisoit à sa réputation & à sa santé, il ne pouvoit, aux dépens même de sa vie, ne pas remplir le devoir de sa charge. L'empereur, pour le récompenser de son zèle, lui fit donner sur le champ un magnifique habit de cérémonie de brocard & des vases d'argent, afin de témoigner publiquement qu'il ne trouvoit point mauvais qu'on l'avertît de ses défauts.

Sur la fin de cette année mourut Tsong-té, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho*, & au commencement de la suivante, l'empereur donna son agrément pour son successeur Tchao-li-ko-han.

825.

Cependant King-tsong toujours livré à ses plaisirs, malgré les représentations des grands, paroissoit au plus une fois ou deux par mois au conseil : il ne voyoit que rarement ses ministres, & ne se plaisoit qu'avec des jeunes gens qui l'entretenoient dans ses débauches.

Les censeurs de l'empire ne sachant plus comment s'y prendre pour tâcher de le corriger, Li-té-yeou, l'un d'eux, s'avisa de faire faire un paravent à six feuilles, & peignit sur chacune une instruction sur les défauts dont il falloit que l'empereur se corrigeât. Il donna des noms différens aux six feuilles de ce paravent. Le premier, exprimé en deux caractères, étoit : *Se revêtir de ses habits de grand matin ;* il y avoit au-dessous : *Il faut*

aller de bonne heure au conseil, & souvent. Le second, aussi en deux caractères, *Avoir ses habits propres & en ordre* ; & au-dessous étoit écrit : *Il faut rectifier son intention, & ne penser dans le conseil qu'aux choses qui s'y traiteront.* Le nom du troisième étoit, *Refuser les présens* ; & on lisoit au-dessous : *Il ne faut pas rechercher les choses curieuses, qui ne servent qu'à distraire & à remplir le cœur de vanité.* Le quatrième, toujours en deux caractères, *Recevoir avec plaisir les instructions des autres* ; & au-dessous : *Il faut écouter les remontrances des fidèles sujets, & les mettre en pratique.* Le cinquième, *Savoir distinguer les mauvais serviteurs* ; & au-dessous : *Il faut ne donner aucune créance aux méchans, & les éloigner de sa personne & de tout emploi.* Le sixième & dernier, *Etre extrêmement attentif sur sa conduite* ; & au-dessous : *Il faut se modérer dans ses promenades & dans ses chasses, & ne les faire que pour le délassement, & jamais pour le seul plaisir.*

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 825. *King-tsong.*

L'empereur parut recevoir avec satisfaction ce paravent, dont le fond étoit d'un beau vernis rouge, avec le nom de chaque feuille écrit en deux grands caractères d'or ; les explications consistoient en cinq caractères également en or, mais plus petits. Il en fit beaucoup d'éloge, mais il ne profita point de la leçon.

A la onzième lune, l'empereur dit qu'il vouloit aller aux eaux chaudes de la montagne Li-chan ; Li-kiang & Tchang-tsong-fang mirent tout en usage pour l'en dissuader, mais ils ne gagnèrent rien ; King-tsong donna ses ordres pour partir sans délai. Comme tous les grands craignoient que ce voyage ne lui fût funeste, Tchang-kiuen-yu vint se jetter à ses genoux pour l'en détourner, & le conjura de se rappeller le malheur de Yeou-ouang, de la dynastie des *Tchéou*, qui, dans un pareil voyage qu'il voulut faire à Li-chan, fut

De l'Ere Chrétienne. Tang. 825. *King-tsong.*

misérablement tué par les Tartares *Kiuen-jong* ; que Tsin-chi-hoang-ti y avoit péri, & avec lui sa dynastie ; que dans le temps que l'empereur Hiuen-tsong faisoit travailler à son palais de Li-chan, Ngan-lo-chan se révolta ; & que le feu empereur voulut y faire un voyage, & mourut, peu de temps après, au printemps de son âge. L'empereur écouta tranquillement ces représentations, & demanda, avec un air de surprise, ce que la montagne Li-chan avoit donc de si funeste ; il ajouta qu'il vouloit y aller lui-même une fois pour voir ce qui en étoit : ainsi il y fut prendre les eaux, & comme il revenoit en bonne santé, il dit à sa suite qu'ils pouvoient juger par lui combien on devoit peu se fier à ce que diroient les Tchang-kiuen-yu.

826.

On faisoit à la cour un si grand éloge de Peï-tou, qu'on regardoit comme l'homme le plus sage, le plus éclairé & le plus expérimenté dans les affaires, que, malgré les oppositions de Li-fong-ki & de sa cabale, l'empereur l'appella auprès de lui & le fit son premier ministre. Quelque temps après, King-tsong forma le projet d'aller à la cour orientale ; il le déclara à ses grands, qui vinrent en foule l'exhorter à n'en rien faire ; mais l'empereur n'eut aucun égard à leurs raisons, & envoya des gens mettre le palais en état de le recevoir. Peï-tou, qui n'étoit pas non plus d'avis de ce voyage, ne s'étoit cependant pas pressé de dire son sentiment, & quoique l'empereur eût refusé à tous les autres la permission de lui présenter des placets à ce sujet, il l'accorda cependant à Peï-tou, qui lui dit que quand ses prédécesseurs avoient déterminé de tenir leur cour dans deux villes différentes, ce n'avoit été que pour avoir deux endroits éloignés l'un de l'autre, d'où ils pussent facilement faire la visite de l'empire ; mais comme les troubles

les

les avoient empêchés depuis long-temps d'y demeurer, parce que les maisons des grands, les tribunaux & les palais même des empereurs étoient ruinés, s'il étoit absolument décidé à y aller, il falloit auparavant y envoyer des mandarins, afin de mettre les lieux dans l'état où ils devoient être, sans rien précipiter pour ce voyage.

L'empereur, après avoir lu ce placet, dit à ses officiers que lorsqu'il avoit d'abord parlé de ce voyage, les grands s'étoient contentés de lui dire vaguement qu'il ne falloit pas le faire; mais que Peï-tou, quoique de même sentiment qu'eux, lui en donnoit au moins des raisons satisfaisantes: ainsi il fit expédier des ordres de revenir à ceux qu'il avoit fait partir pour la cour orientale.

Il y avoit alors au palais un *Tao-ssé*, appellé Tchao-koueï-tchin que les eunuques protégeoient: cet homme, qui avoit l'ambition de s'élever, s'introduisit par leur moyen auprès de l'empereur, auquel il vanta avec emphase la recette qu'il prétendoit que leur secte possédoit pour se donner l'immortalité; & afin de prouver ce qu'il avançoit, il cita à ce prince un certain Tchéou-si-yuen, qu'il disoit être âgé de plusieurs centaines d'années. Quoique l'empereur parût ajouter peu de foi aux discours de ce *Tao-ssé*, cependant il fit venir à la cour Tchéou-si-yuen, qu'il fit loger sur une petite montagne dans l'enceinte du palais, en ordonnant de lui fournir tout ce dont il auroit besoin.

L'empereur, livré à ses plaisirs, s'occupoit beaucoup plus du soin de les varier que du desir qu'on vouloit lui inspirer de se rendre immortel: passionné pour le jeu, ce prince avoit toujours avec lui plusieurs personnes qui se relevoient pour faire sa partie; il aimoit sur-tout le ballon, & les autres

exercices où l'on faisoit paroître le plus de force. Il avoit à sa cour de simples soldats, & d'autres particuliers des provinces, dont la force faisoit le seul mérite. Il donnoit jusqu'à dix mille enfilades de deniers à ceux qui se distinguoient par leur vigueur : attachés même auprès de sa personne, ces gens ne le quittoient jamais dans ses courses continuelles hors du palais, sur-tout à la chasse du renard, qu'il poussoit ordinairement bien avant dans la nuit. Il étoit si prompt & si violent, que, se croyant à l'abri de tout danger sous la garde de ces gens robustes, au moindre sujet de plainte contre quelqu'un, il confisquoit ses biens & l'envoyoit en exil ; il maltraitoit sur-tout les eunuques, qu'il faisoit battre cruellement pour les fautes les plus légères.

Un des jours de la onzième lune, revenant fort tard de la chasse, il se mit à jouer au ballon avec l'eunuque Lieou-ké-ming, Sou-tso-ming, & plusieurs officiers & simples soldats, au nombre de vingt-huit ; & après avoir joué quelque temps, il se mit à boire avec si peu de modération qu'il s'enivra. Lieou-ké-ming, content de le voir dans cet état, le conduisit dans son appartement sous prétexte de le faire changer d'habits, & à un certain signal convenu, les autres eunuques éteignirent toutes les lumières & se jettèrent ensuite sur ce prince, qu'ils étranglèrent. Après cet attentat, Lieou-ké-ming envoya chercher Lou-souï, du tribunal des ministres, & le poignard sur la gorge, il lui fit écrire un ordre comme venant de l'empereur, qui chargeoit le prince Li-ou du soin des affaires, avec un pouvoir général sur toutes les troupes de l'empire, & de changer les mandarins qui composoient le conseil.

Quelques précautions que Lieou-ké-ming prît pour cacher

ſon crime, il fut preſque auſſi-tôt ſu au dehors : les eunuques Ouang-cheou-tching, Yang-tching-ho, Oueï-pong-kien & Léang-cheou-kien, ſe mettant à la tête des ſoldats de leur tribunal, & ayant avec eux le prince Li-han, frère de l'empereur qui venoit d'être aſſaſſiné, ſe rendirent au palais, où s'étant joints aux troupes qui étoient accourues, ils paſsèrent au fil de l'épée tous ſes aſſaſſins ; le prince Li-ou lui-même ſe trouva parmi les morts.

Ouang-cheou-tching & ſes compagnons vouloient ſur le champ faire déclarer empereur le prince Li-han, mais comme ils ignoroient les formalités qu'il falloit obſerver, ils conſultèrent Oueï-tchu-heou, du tribunal des miniſtres ; celui-ci leur dit que pour faire les choſes dans l'ordre, il falloit que les grands en fiſſent la demande à l'impératrice par trois placets, & que ſi cette princeſſe y conſentoit, on pouvoit alors faire la cérémonie. Ces eunuques allèrent en conſéquence trouver les miniſtres, qui aſſemblèrent tous les grands des tribunaux, & furent avec eux faire leurs inſtances à l'impératrice : cette princeſſe, après avoir donné ſon conſentement à l'élection du prince Li-han, leur ordonna d'aller le chercher & de le mettre ſur le trône. Quand on vint annoncer à Li-han ſon élévation, il ſe revêtit de deuil & fut pleurer auprès du cercueil de l'empereur ; il remit au lendemain la cérémonie de ſon inauguration, jour auquel il fut ſalué empereur & reconnu de tous les mandarins de la cour.

OUEN-TSONG.

Ce nouvel empereur, qu'on appella dans la ſuite Ouen-tsong, étoit le ſecond fils de Mou-tſong. Avant que de

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 826. *Ouen-tsong.*

monter fur le trône, il connoiffoit tous les défordres de la cour, & il les auroit réprimés s'il avoit eu le pouvoir en main; auffi y travailla-t-il dès qu'il eût été reconnu. Uniquement occupé du foin de maintenir la paix dans l'empire, & d'en éloigner le luxe & la débauche, il commença par en donner lui-même l'exemple. Il renvoya plus de trois mille femmes du palais, & fit mettre en liberté tous les oifeaux de proie, fupprimant fes meutes & tous les gens inutiles qui étoient à fon fervice. Les cenfeurs de l'empire furent chargés de la dépenfe du palais, & ce prince interdit l'ufage de tout ce qui reffentoit le luxe & la vanité.

L'empereur King-tfong, fon prédéceffeur, n'alloit au confeil tout au plus qu'une ou deux fois par mois; Ouen-tsong fit revivre l'ancienne coutume d'y aller tous les jours impairs du mois: il s'y rendoit de grand matin, & n'en fortoit ordinairement que fort tard. Sous le règne précédent, les mandarins n'avoient point été admis en la préfence de leur fouverain: Ouen-tsong voulut les voir tous, & fuivant leur capacité, il les confirmoit dans leur pofte, ou les plaçoit dans d'autres dont ils pouvoient s'acquitter à l'avantage du peuple. Il fe comporta d'abord avec tant de fageffe, de prudence & d'attention, que les peuples, comblés de joie, croyoient qu'une paix durable alloit enfin fuccéder aux troubles des règnes précédens.

827.

On ne nommoit autrefois au gouvernement des places que des officiers que leur bravoure & leur mérite avoient tirés du rang de fimples foldats; mais depuis plufieurs années l'intérêt feul difpofoit de ces emplois, qu'on n'obtenoit qu'à force d'argent & par le canal des eunuques. Le premier miniftre Peï-tou & Oueï-tchu-heou, fon collégue, crurent la circonftance

favorable pour faire revivre cette ſage coutume ; ils propoſèrent Kao-yu, officier de fortune, pour le gouvernement de Tchong-ou : l'empereur approuva ce choix. Cette promotion cauſa une joie incroyable à tous les ſoldats : ils regardèrent cette démarche des miniſtres comme un commencement de faveur qui leur aſſuroit les moyens de parvenir.

Cependant les eunuques prétendant être en poſſeſſion de donner leur agrément pour tous les emplois, murmuroient hautement de ce qu'on en diſpoſoit ſans leur participation. En effet, ſur la fin du règne de Hien-tſong, & ſous ſes deux ſucceſſeurs, ils s'étoient tellement emparés de l'autorité, qu'il ſembloit qu'on ne pouvoit plus leur conteſter le droit même d'élever ſur le trône & d'en faire deſcendre à leur gré les princes auxquels il appartenoit. Ils étoient les maîtres par leurs emplois & par leurs créatures en place, qui faiſoient plus des trois quarts des mandarins, & on pouvoit dire avec vérité qu'ils étoient beaucoup plus puiſſans que l'empereur même ; auſſi perſonne n'oſoit parler contre eux, ni s'oppoſer ouvertement à leurs volontés.

Lieou-fen de Tchang-pin (1), lors de l'examen que l'empereur fit des bacheliers au commencement de l'année ſuivante, oſa cependant élever la voix contre eux : il profita de l'ordre que l'empereur donna aux licenciés, qui aſpiroient au doctorat, de faire une pièce d'éloquence ſur la fidélité & la droiture des ſujets à l'égard de leur prince. Lieou-fen en compoſa une, d'un ſtyle hardi & véhément, où il entroit dans le détail des abus que les eunuques commettoient. Après avoir fait la peinture des maux qu'un ſujet infidèle cauſe à 828.

(1) Tchang-ping-tchéou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 828. *Ouen-tsong.*

l'état, il ajoutoit : « Ces maux ne sont point chimériques, ils » assiégent, pour ainsi dire, de tous côtés Votre Majesté ; » la révolte est dans l'intérieur de son palais : son auguste » famille voit la couronne chancelante sur sa tête, l'empire » sur le penchant de sa ruine, & les peuples disposés à prendre » les armes contre des sujets ambitieux qui abusent de l'auto- » rité pour les vexer. Si Votre Majesté veut arrêter le brigan- » dage de ces sangsues, si elle veut réprimer l'orgueil insup- » portable de ces demi-hommes, dont la cruauté fait frémir, » il faut qu'assise sur son trône avec toute la dignité impériale, » elle en fasse une justice exemplaire, & qu'elle n'admette » auprès de sa personne que des sujets droits, fidèles & zélés » pour son service : alors tous les mandarins seront exacts à » remplir leurs devoirs, & les peuples contens jouiront sans » trouble du bonheur de vivre sous ses loix.

» Comment Votre Majesté peut-elle souffrir que toute l'au- » torité impériale soit entre les mains de cinq à six scélérats » qui ne cherchent qu'à se soutenir en perdant son auguste » famille ? Ne craint-elle pas de voir renaître les temps mal- » heureux des *Tao-ssé* & des *Heou-lan* qui causèrent tant de » maux à la Dynastie des *Han* ? Si Votre Majesté n'a point » encore réformé les abus, si elle n'a point effectué l'intention » qu'elle en avoit en montant sur le trône, c'est que jusqu'ici » elle n'a donné sa confiance à aucun sage ; c'est qu'elle con- » tinue de laisser aux eunuques la disposition des emplois. Il » est temps qu'elle mette fin à leurs concussions & à leurs » cruautés ; il est temps qu'elle chasse de son palais des gens » qui ne cherchent à captiver ses bonnes graces que pour » être plus en état de lui nuire ; qu'elle leur ôte le soin de » la clef & de la porte des charges de l'empire, & enfin

» qu'elle délivre ses peuples de la tyrannie de ces hommes » méprisables & méchans qui les réduisent au désespoir ».

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 828. *Ouen-tsong.*

Lorsque Fong-fou & les autres examinateurs lurent cette pièce, ils en furent également surpris & satisfaits : ils se regardèrent les uns & les autres en la louant beaucoup ; mais ils la rejettèrent de peur de s'attirer la colère des eunuques, & en choisirent vingt-deux dont les auteurs furent pourvus de mandarinats.

Ces nouveaux mandarins, qui connoissoient la pièce de Lieou-fen, étonnés de ne pas le voir à leur tête, ne purent s'empêcher d'en témoigner leur surprise, & de dire que c'étoit une injustice. Ils se réunirent pour présenter à l'empereur le placet suivant :

« Depuis la dynastie des *HAN* & des *OUEI*, il n'y a pas eu » dans l'empire un homme qu'on puisse comparer à Lieou-fen » pour la droiture du cœur & la force de l'éloquence ; la pièce » qu'il a composée pour le dernier examen n'a rien qui soit » au-dessus d'elle en ces deux points, & nous sommes bien » éloignés de croire que nous puissions en faire autant : on » nous choisit cependant préférablement à lui, quoique nos » pièces soient inférieures à la sienne. Ce passe-droit ne peut » que faire beaucoup de tort à notre réputation & à celle des » examinateurs. Ainsi, pour prouver la droiture de nos sen- » timens, & que nous ne participons point à cette injustice, » nous supplions Votre Majesté de reprendre les mandarinats » dont elle nous a gratifiés, & de les donner à d'autres ». L'empereur reçut leur placet, mais il ne jugea pas à propos d'y répondre.

OUEN-TSONG voyoit assez le mal que faisoient les eunuques, mais, ami de la paix, il craignoit qu'un coup d'éclat qu'il 829.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 829. *Ouen-tsong.*

auroit fallu faire ne vînt à la troubler ; il se persuada que son exemple retiendroit les eunuques, & les disposeroit insensiblement à recevoir sans opposition les anciennes coutumes de l'empire, qui se perdoient de plus en plus. Dans ce dessein, il fit défense aux eunuques de porter certains habits qui ne convenoient pas à leur état ; il leur interdit encore les ouvrages recherchés, les broderies, défendant même de jouer dans le palais, & d'en sortir que pour des affaires importantes. Les eunuques se conformèrent sans peine à ces défenses ; mais, quoiqu'ils ne sortissent pas, ils n'en étoient pas pour cela moins puissans.

830. L'année suivante, ils firent avoir à Lieou-kong-tcho le gouvernement du Ho-tong ; poste d'autant plus important, qu'il confinoit avec les Tartares *Hoeï-ho :* comme c'étoit leur chemin pour venir faire hommage & vendre leurs chevaux, la crainte qu'ils n'excitassent des troubles obligeoit à y entretenir continuellement des troupes pour être en état de les tenir en respect. A l'arrivée de Lieou-kong-tcho dans son gouvernement, les *Hoeï-ho* envoyèrent Meï-lo & Li-tchang pour vendre dix mille chevaux qu'ils conduisoient : Lieou-kong-tcho ne dépêcha sur la frontière qu'un de ses petits officiers pour les accompagner sur la route, & leur faire fournir tout ce dont ils auroient besoin. Cet officier les dévança & leur fit préparer des logemens commodes, avec des provisions en si grande abondance que les Tartares, charmés de la réception, firent publier des défenses de causer le moindre désordre sous peine de mort.

Les *Cha-to*, naturellement braves, intrépides & instruits, se faisoient tellement craindre des neuf hordes des Tartares, qu'elles se soumettoient à leurs loix. Lieou-kong-tcho obtint le commandement de Yn-chan pour Tchu-yé-tché-y leur chef, avec

avec l'agrément de résider sur les limites de Yun-tchéou & de Chou-tchéou (1). Lorsque ce chef des *Cha-to* vint chercher ses provisions, il se présenta avec tant de gravité & de fierté chez Lieou-kong-tcho, que ceux qui étoient présens ne purent s'empêcher d'en rire. Après qu'il fut sorti, ce gouverneur dit à ceux qui en avoient ri, que Tchu-yé-tché-y étoit tout autre qu'il ne leur avoit paru ; aussi le traita-t-il avec distinction, & il lui donna un magnifique repas, où il voulut que sa mère & sa femme assistassent : ensuite de quoi il le reconduisit fort loin. Tchu-yé-tché-y fut si sensible à ces honneurs, qu'il servit l'empire avec un zèle qui empêcha les peuples voisins de venir insulter les frontières.

Quoique l'empereur n'eût point paru frappé de la pièce d'éloquence de Lieou-fen, il sentit cependant qu'il avoit raison, d'autant plus qu'il voyoit que les eunuques devenoient tous les jours plus puissans, & que Ouang-cheou-tching, qui étoit à leur tête, faisoit presque tout sans lui rien communiquer. Comme il s'en plaignoit un jour à Song-chin-si, celui-ci lui proposa de diminuer peu à peu leur autorité : l'empereur le regardant comme un homme droit, prudent & sincère, sur lequel il pouvoit compter, le fit proposer pour être ministre, & le nomma à cette place ; mais il ne fut pas long-temps dans ce poste. Ayant examiné avec l'empereur les moyens d'abaisser les eunuques, l'autorité des chefs leur parut si grande & si fortement établie, qu'ils ne crurent pas possible d'en venir à bout autrement que par un coup d'éclat : ils prirent la résolution de faire mourir ces chefs, quoiqu'ils en vissent tout le danger. Song-chin-si fit entrer

(1) Taï-fong-fou, Ma-y-hien du Chan-si.

dans le complot Ouang-fan, assesseur du tribunal des mandarins, qui, voulant faire sa cour aux eunuques, ou par indiscrétion, leur découvrit ce qui se tramoit contre eux. Son imprudence faillit à mettre l'empire en combustion.

Les eunuques Ouang-cheou-tching & Tching-tchu prirent des mesures pour se défendre ; ils subornèrent des témoins, qui accusèrent Song-chin-si auprès de l'empereur même de conspirer contre lui, & de vouloir élever le prince de Tchang sur le trône. L'accusation étoit si bien concertée, que l'empereur auroit donné dans le piége s'il n'eût été sur ses gardes ; mais il jugea que cette accusation étoit plutôt une menace de la part des eunuques : ainsi, de peur de les exciter à l'effectuer, il sacrifia Song-chin-si, en l'envoyant petit mandarin à Kaï-tchéou, où il tomba malade, & mourut peu de temps après.

On reçut alors des dépêches de Li-té-yeou, commandant les troupes sur les frontières occidentales de l'empire contre les *Tou-fan* ; il mandoit que Si-ta-mou, gouverneur de Oueï-tchéou pour les *Tou-fan*, étoit venu se donner à lui avec sa ville : l'empereur tint à ce sujet un conseil, dans lequel on approuva que Li-té-yeou se fût mis en possession de cette place, & on fut d'avis de lui envoyer des troupes pour le soutenir. Cependant Nieou-seng-ju ne fut pas de ce sentiment, & dit :

« Si nous considérons les limites, du pays des *Tou-fan*,
» nous trouverons qu'elles ont près de dix mille *ly* d'étendue ;
» pouvons-nous nous persuader que la perte de la seule ville
» de Oueï-tchéou les affoiblisse au point de les mettre dans
» l'impossibilité de nous nuire ? Il n'y a pas long-temps que
» nous avons fait la paix avec eux, & que de part & d'autre

» nous avons cessé toute hostilité. Il est de la majesté de » l'empire d'estimer la bonne foi à l'égard des étrangers par- » dessus tous les autres avantages; si nous rompons si aisé- » ment avec eux, de quel droit pourrons-nous nous plaindre, » si dans la suite ils faussent les promesses qu'ils nous auront » faites?

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 831. *Ouen-tsong.*

» Les *Tou-fan*, irrités de ce que nous leur manquons de » parole, rassembleront leurs forces & viendront tomber au » dépourvu sur une de nos provinces : quelles dépenses ne » nous faudra-t-il pas faire alors pour nous opposer à leur » fureur? Si on calculoit le dégât qu'ils feront, & les frais » de cette guerre, on trouveroit que cent Oueï-tchéou ne » nous dédommageroient pas. Toute acquisition d'ailleurs qui » ne peut apporter que du préjudice est à rejetter, & un sou- » verain y doit renoncer ».

L'empereur fit en conséquence expédier l'ordre de rendre Oueï-tchéou aux *Tou-fan*, & de leur renvoyer Si-ta-mou avec tous ceux qu'il avoit amenés avec lui. Li-té-yeou obéit à regret, & il ne le pardonna jamais à Nieou-seng-ju, d'autant plus qu'on fit mourir Si-ta-mou & ses gens, qui s'étoient mis sous sa protection, aussi-tôt qu'ils furent arrivés sur leurs frontières.

L'année suivante Tchao-li, *Ko-han* des *Hoeï-ho*, fut tué par ses propres gens, qui mirent à sa place Hou-té-lé son fils. 832.

Ouang-tsien-yen, qui étoit du conseil secret de l'empereur, fut fâché que Nieou-seng-ju eût fait renvoyer Si-ta-mou, & il en fit souvent des plaintes, en disant que la mort de Si-ta-mou & celle de ses gens ne pouvoient manquer d'aliéner les *Tou-fan*, & qu'on devoit s'attendre qu'aucun à l'avenir ne seroit tenté de se soumettre. L'empereur se repentit d'avoir

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 833. *Ouen-tsong.*

suivi le conseil de Nieou-seng-ju, & il le témoigna même d'une manière assez vive à ce ministre, qui en fut pénétré.

Ouen-tsong, inquiet de voir le peuple mécontent & sa cour en fermentation, demanda à ses ministres quand il pourroit espérer d'avoir la paix, & si l'état actuel des affaires les satisfaisoit eux-mêmes. Nieou-seng-ju lui répondit qu'à la vérité la paix n'étoit pas solide ; que cependant les royaumes voisins ne venoient plus inquiéter l'empire, & que les peuples restoient chez eux : que cette situation pouvoit bien être regardée comme une paix, & que s'il n'en étoit pas satisfait, il n'avoit point assez d'habileté pour en procurer une autre plus stable. Depuis ce moment Nieou-seng-ju vit que sa faveur déclinoit, & que l'empereur n'avoit plus pour lui la même confiance ; il demanda sa retraite, qui lui fut accordée, avec le gouvernement du Hoaï-nan. Li-té-yeou le remplaça dans le ministère ; il sut si bien se ménager les bonnes graces de l'empereur & des eunuques, qu'il l'emporta sur la cabale qui lui étoit contraire : il fit même renvoyer Li-tsong-min son collégue.

Sur la fin de cette année, l'empereur tomba malade, & malgré un reméde, composé par Tching-tchu, que Ouang-cheou-tching lui fit prendre & dont il fut soulagé, sa santé ne se rétablit point entièrement & fut toujours languissante.

834. Le premier jour de la seconde lune de l'an 834, il y eut une éclipse de soleil.

Li-tsong-min ne fut pas long-temps sans tirer vengeance de l'affront que lui avoit fait Li-té-yeou. Li-tchong-yen, exilé pour ses crimes à Siang-tchéou, profita d'une amnistie pour revenir à la cour ; il lia une étroite amitié avec Tching-tchu : Li-fong-ki, qui ambitionnoit depuis long-temps d'entrer dans

le ministère, lui donna une somme considérable pour Tching-tchu. Celui-ci, en reconnoissance du présent, lui procura la protection de l'eunuque Ouang-cheou-tching, qui le présenta à l'empereur comme un homme très-versé dans l'*Y-king*, & capable de remplir toutes sortes d'emplois. Li-tchong-yen étoit d'une taille avantageuse, bien fait & d'un port majestueux; il écrivoit poliment, & parloit avec beaucoup de facilité & d'éloquence. Dès la première fois qu'il parut devant l'empereur, ce prince en fut si satisfait, qu'il résolut de l'employer. Il le proposa d'abord à ses ministres pour être mis au nombre des censeurs. Li-té-yeou lui répondit que les crimes pour lesquels il avoit été envoyé en exil, le rendoient indigne d'occuper une place qui le mettoit, pour ainsi dire, à ses côtés. L'empereur lui dit qu'il avoit pu se corriger : Li-té-yeou répliqua que la maladie de Li-tchong-yen étoit incurable, parce qu'elle étoit dans le cœur ; que quoique ces sortes de maladies parussent se rallentir pour un temps, elles n'en étoient souvent que plus dangereuses. Comme l'empereur lui avoua qu'il l'avoit promis à Li-fong-ki, & qu'il ne pouvoit rétracter sa parole, Li-té-yeou accusa cet ancien ministre d'être lui-même coupable, pour n'avoir pas servi l'état comme il le devoit, lorsqu'il étoit en place, puisque, malgré la cabale qui le soutenoit, on avoit été obligé de le renvoyer. Frappé de ces raisons, l'empereur ne songea plus à faire Li-tchong-yen censeur de l'empire ; mais il demanda si l'on ne pouvoit pas lui donner un autre emploi. Li-té-yeou s'y opposa encore ; mais Ouang-yu, qui vouloit plaire à l'empereur, dit qu'il n'y voyoit aucun inconvénient. Li-té-yeou lui fit un signe pour l'engager à appuyer son sentiment ; l'empereur, qui s'en apperçut, en fut piqué & le congédia.

Cependant Ouang-yu, qui venoit de parler en faveur de Li-tchong-yen, lui avoit été d'abord contraire, lorsque l'empereur avoit commencé à le proposer pour un emploi ; mais voyant que le prince étoit décidé, il changea de sentiment dans la crainte d'être la victime du parti puissant qui le protégeoit. En effet, Li-tchong-yen fut pourvu, peu de temps après, sans la participation de Li-té-yeou.

Li-tchong-yen & Tching-tchu, piqués de la manière dont Li-té-yeou avoit parlé, résolurent de le perdre, & pour le faire d'une manière qui eût quelque apparence de zèle pour le bien de l'état & le service de l'empereur, ils lui opposèrent Li-tsong-min, son ennemi : ils eurent le crédit de faire renvoyer Li-té-yeou du ministère, & d'y faire rentrer Li-tsong-min.

Li-té-yeou, nommé à un des premiers gouvernemens & obligé de quitter la cour, fit agir si efficacement son parti, qu'il obtint de demeurer & d'être fait premier président du tribunal de la guerre. Li-tsong-min, dans la crainte qu'il ne le supplantât une seconde fois, fut trouver l'empereur, pour lui dire qu'il n'étoit ni décent ni honorable de voir le maître changer ainsi ses ordres, selon le caprice de ses sujets ; qu'un pareil exemple pouvoit avoir de fâcheuses suites, & qu'il falloit qu'il fît exécuter ses premiers ordres. L'empereur en conséquence révoqua les seconds qu'il avoit donnés, & voulut que Li-té-yeou se rendît à sa destination.

La démarche de Li-tsong-min faillit à causer de grands troubles à la cour ; les amis de Li-té-yeou étoient puissans, & ils prirent chaudement son parti ; ils poussèrent les choses si loin, que les accusations respectives se succédoient au palais. L'empereur désolé dit, en soupirant, qu'il étoit plus facile d'ar-

rêter les courses des ennemis du nord, que de réprimer les intrigues des grands de sa cour.

L'autorité excessive des eunuques ne causoit pas moins d'inquiétude à ce prince : depuis qu'ils avoient fait tomber Song-chin-si, ils étoient devenus si insolens, qu'ils s'étoient rendus insupportables à leur souverain. Li-tchong-yen & Tching-tchu ayant pénétré le motif de ses chagrins, OUEN-TSONG crut pouvoir s'en ouvrir à eux & les consulter sur les moyens d'y remédier ; ces deux courtisans s'offrirent de le délivrer de ces tyrans. Tching-tchu alloit fréquemment au palais, & il n'en sortoit que pour donner audience chez lui à une affluence de monde qui venoit lui demander sa protection : les présens accompagnoient toujours ces sollicitations, & en très-peu de temps il étoit devenu le plus riche de l'empire.

Li-tchong-yen & Tching-tchu avoient tant de crédit, que les mandarins de dehors recherchoient indistinctement leur faveur & celle des eunuques, sans rien savoir de la résolution que ces deux ministres avoient prise avec l'empereur de se défaire de ces derniers. Pour l'exécution de cette entreprise, ils jettèrent les yeux sur Kieou-sé-léang, qui avoit beaucoup contribué à l'élévation de l'empereur & à la perte de l'eunuque Ouang-cheou-tching, ce qui avoit fort indisposé les autres eunuques contre lui. Ils le proposèrent à l'empereur, qui le mit de leur conseil, & le nomma général des meilleures troupes de l'empire ; mais afin que le premier ministre Li-tsong-min ne pût s'opposer à l'exécution de leur grand dessein, ils le firent destituer de son emploi. Li-tchong-yen le remplaça, & de mandarin dégradé pour ses crimes, il se vit dans moins d'un an élevé au premier poste de l'état.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
835.
Ouen-tsong.

Quoique Li-tchong-yen ne se servît la plupart du temps que de gens sans mérite, hardis & entreprenans, cependant pour se faire quelque réputation d'homme juste, & qui avoit à cœur le bien de l'empire, il fit revenir le brave Peï-tou, Ling-hou-tchou & Tching-tan, qui, malgré leurs services, avoient été relégués dans des provinces, où ils exerçoient de médiocres emplois. Leur rappel lui fit honneur, & donna quelque espérance qu'il pourroit rendre la paix à l'empire.

Quoique l'eunuque Ouang-cheou-tching parût ne plus avoir d'autorité, cependant Tching-tchu & Li-tchong-yen le regardoient comme un des plus grands obstacles à la destruction des autres : ils demandèrent un ordre de le faire mourir, qui leur fut accordé sans peine ; mais pour ne pas se rendre trop odieux, ils chargèrent un eunuque du palais, mécontent de Ouang-cheou-tching, de lui porter du vin empoisonné avec l'ordre de l'empereur. Ce poison eut bientôt terminé les jours de ce malheureux eunuque.

Ce premier pas fait, ils pensèrent aux moyens de faire périr tous les autres. Ils avoient auprès d'eux plusieurs centaines de braves tirés de différens corps, dont ils avoient composé leur suite ; ils demandèrent publiquement à l'empereur, que, pour honorer les funérailles de Ouang-cheou-tching, qui avoit rendu des services à son maître, il leur fût permis d'y envoyer leurs gardes, & ils ajoutèrent qu'il leur paroissoit convenable que tous les eunuques du palais accompagnassent son corps jusqu'à la sépulture.

Li-tchong-yen, homme sans foi & plein de lui-même, vouloit avoir seul le mérite de délivrer son maître des eunuques qui l'offusquoient ; & dans la crainte que Tching-tchu, à qui il étoit redevable de sa fortune, ne lui enlevât cette gloire,

gloire, il complota avec Kouo-hing-yu, Ouang-fan, Lo-li-yen, Han-yo & Li-hiao, qui lui étoient dévoués, de se défaire de ce ministre : il leur assigna en conséquence à chacun leur poste. Kouo-hing-yu fut commander les troupes qui étoient à Pin & à Ning ; Ouang-fan celles de Ho-tong, Lo-li-yen fut envoyé à King-tchao-fou, & il donna la charge de grand général à Han-yo, ne gardant auprès de lui que Li-hiao-pen pour lui servir de conseil.

Le jour déterminé pour cette grande exécution, l'empereur sortit du palais pour vaquer aux affaires du dehors, & fut reçu par tous les mandarins qui l'attendoient. Lorsqu'ils eurent pris leur place, Han-yo se mit à genoux, & lui dit que la nuit précédente il étoit tombé une rosée d'un goût sucré, au nord d'un grenadier planté à côté d'un tribunal qu'il désignoit, & il en félicita l'empereur comme d'un heureux présage, parce qu'on étoit alors à la onzième lune : tous les autres mandarins, chacun selon leur rang, lui firent les mêmes complimens de congratulation. Au même instant Li-tchong-yen & Tchou-yuen-yu parurent, & dirent à l'empereur qu'il ne pouvoit se refuser à un bienfait si signalé du Tien. Ce prince voulut que ses ministres allassent eux-mêmes s'assurer de la vérité du fait : Li-tchong-yen rapporta qu'il n'avoit rien trouvé de ce qu'on disoit de ce phénomène, l'empereur jettant les yeux sur Kieou-ssé-léang, à qui Tching-tchu & Li-tchong-yen n'avoient rien communiqué de leur dessein contre les eunuques, lui ordonna d'aller avec ces derniers examiner ce prodige. Lorsque les eunuques furent sortis, Li-tchong-yen & Kouo-hing-yu dirent à Ouang-fan d'aller recevoir des mains de l'empereur l'ordre de tuer tous les eunuques. Quelque prévenu que fût Ouang-fan, tout

ſon corps trembla, & il n'eut pas la force d'avancer : à ſon défaut, Kouo-hing-yu vint prendre cet ordre.

Kieou-ſsé-léang arrivé avec tous les eunuques auprès du grenadier, y trouva Han-yo accompagné de pluſieurs centaines de braves : il remarqua avec ſurpriſe l'inquiétude peinte dans ſes regards, & qu'il avoit le viſage tout en ſueur ; mais voyant ceux qui l'accompagnoient armés de toutes pièces, il courut en avertir l'empereur, & l'accuſa de vouloir ſe révolter : il ſe mit à la tête de quelques-uns de ſes gens, auxquels ſe joignirent pluſieurs eunuques, pour être en état de ſe défendre.

Li-hiao-pen, voyant le complot découvert, entra en tumulte avec deux cens hommes dans le palais, & tua dix à douze eunuques ; un pareil nombre fut bleſſé : Li-tchong-yen changea d'habits, & monta à cheval pour ſe ſauver.

Kieou-ſsé-léang ayant eu le temps de raſſembler cinq cens hommes des troupes qu'il commandoit, les conduiſit au tribunal des miniſtres, où pluſieurs mandarins & ſoldats s'étoient réfugiés ; il en tua plus de ſeize cens, & environ mille du peuple qui y faiſoient ordinairement leur commerce : s'étant ſaiſi de Ouang-ya, de Ouang-fan, de Lo-li-yen & de pluſieurs autres, il les mit ſous une garde ſûre. Ouang-ya étoit un vieillard de ſoixante-dix ans, d'une grande réputation de droiture, que Kieou-ſsé-léang vouloit ſauver : il le ſollicita de dire qu'il n'avoit aucune part au complot de Li-tchong-yen ; mais ce vieillard dit conſtamment que c'étoit l'unique moyen de rendre la paix à l'empire, & il lui donna même par écrit ſa réponſe.

Le lendemain, les mandarins étant allés au palais à l'ordinaire, l'empereur demanda pourquoi les miniſtres ne paroiſ-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 835. *Ouen-tsong.*

soient point. Kieou-ssé-léang lui répondit qu'il avoit fait mettre en prison Ouang-ya & les autres, parce qu'ils avoient formé le projet de se révolter ; il lui montra l'écrit de Ouang-ya comme une preuve de l'accusation. L'empereur remit à Ling-hou-tchou & à Tching-tan le jugement de cette affaire, en leur ordonnant de faire publier leur sentence dans tout l'empire. Cependant comme ces commissaires dirent que l'écrit de Ouang-ya ne prouvoit point clairement qu'il eût dessein de se révolter, Kieou-ssé-léang se plaignit un peu trop haut qu'on vouloit l'épargner, ce qui fut cause qu'il n'entra point dans le ministère comme il s'y attendoit.

Li-hiao-pen & Kia-sou, furent pris vifs ; Li-tchong-yen périt en se défendant en brave : sa tête fut envoyée à la cour, & après l'avoir promenée dans toute la ville, suivie de Ouang-ya, de Ouang-fan, de Lo-li-yen, de Kia-sou, de Chou-yuen-yn & de Li-hiao-pen, on l'exposa sur un pieu, au pied duquel on leur coupa à tous la tête ; le même jour on éteignit leurs familles sans distinction d'âge ni de sexe.

Tching-tchu parti de Fong-siang, dont il étoit gouverneur, pour se rendre à la cour, apprit à Fou-fong (1) le mauvais succès qu'avoit eu Li-tchong-y en dans son entreprise contre les eunuques, & il reprit le chemin de son gouvernement ; mais le mandarin d'armes de Fou-fong, qui savoit qu'il avoit trempé dans le complot, fut l'attendre sur le chemin, où il mit ses soldats en embuscade & le tua ; il lui coupa la tête, & l'envoya à la cour. Il ne restoit plus que Han-yo, qui fut tué par ses propres soldats.

Les eunuques profitèrent si bien de la circonstance, qu'ils

(1) Fou-fong-hien de Fong-siang-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 835. *Ouen-tsong.*

firent établir par l'empereur qu'à l'avenir toutes les affaires seroient déterminées dans leur tribunal, & que celui des ministres ne serviroit que pour expédier & faire exécuter les ordres qu'ils donneroient; de sorte que l'empereur n'étant plus le maître, ils ne lui parloient qu'avec arrogance, & ne le regardoient qu'avec des yeux qui marquoient assez le peu de cas qu'ils en faisoient: ils traitoient avec aussi peu d'égards les ministres & les autres mandarins.

836.

Tout l'empire cria contre les eunuques; il n'y eut personne qui ne desirât de les voir exterminer. Lieou-tsong-kien, gouverneur du pays de Tchao-y, sur les frontières, envoya un placet assez vif, dans lequel il demandoit comment on avoit pu accuser Ouang-ya, qui avoit une si grande réputation d'homme de probité, & Li-tchong-yen, qui vouloit arrêter l'insolence insupportable des eunuques, d'avoir eu le dessein de se révolter. Il disoit que s'il étoit vrai que lui & les autres eussent des vues contraires à la tranquillité de l'état, il falloit les mettre entre les mains de la justice, examiner leurs crimes, &, suivant les loix, les condamner ou les absoudre, mais non les faire mourir sans examen, comme on avoit fait. Il demandoit encore pourquoi on permettoit aux eunuques de prendre le commandement des troupes, & de les faire marcher à leur gré contre les officiers & le peuple. Lieou-tsong-kien ajoutoit que, sans la crainte d'attirer inutilement sur lui & sur sa famille les cruels effets de leur vengeance, il seroit venu dévoiler l'indignité de leur conduite; mais qu'il avoit préféré de rester dans son gouvernement pour conserver en paix ses limites & en exercer les troupes, afin d'être en état de servir son maître. Il terminoit son placet, en disant qu'il avoit fait serment, si ces hommes vils continuoient de s'arroger une autorité qui

ne leur étoit pas due, d'aller à la tête de ses braves soldats, résolu de perdre la vie pour délivrer son souverain de leur joug odieux.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 836. *Ouen-tsong.*

Les eunuques, entre les mains de qui ce placet tomba, en furent effrayés, & n'osèrent le remettre à l'empereur ; mais, après avoir consulté entre eux, ils jugèrent que le meilleur parti étoit de chercher à gagner Lieou-tsong-kien, en augmentant considérablement son degré de mandarinat : faveur que cet officier refusa. Il écrivit à l'empereur que le premier placet qu'il lui avoit présenté regardoit essentiellement le bien de l'état ; que quand même il recevroit les honneurs dont on vouloit le gratifier, il n'en étoit pas moins déterminé à justifier la mémoire de Ouang-ya, qu'on avoit fait mourir injustement ; que s'il refusoit les graces de son maître, c'est qu'elles ne devoient lui être accordées qu'après les avoir méritées : mais que tandis qu'il verroit l'innocence opprimée par la mort de tant de personnages vertueux, il ne pouvoit avec honneur recevoir des bienfaits qui feroient la honte de ses jours.

Les eunuques virent par cette réponse que la tempête grondoit sur leurs têtes ; ils craignirent que Lieou-tsong-kien ne fût pas le seul mécontent, & d'être hors d'état de leur résister : ils se déterminèrent enfin à rendre quelque autorité aux ministres, & à remettre les choses à-peu-près comme elles étoient auparavant.

Ce ne fut pas là le seul bon effet que produisirent les placets de Lieou-tsong-kien : les corps de Ouang-ya & des autres, jettés à la voierie, étoient demeurés sans sépulture ; Ling-hou-tchou obtint la permission de les enterrer, & il le fit d'une manière honorable, qui lui mérita des éloges.

A la troisième lune de l'année suivante, il parut une comète

837.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 837. *Ouen-tsong.*

aux étoiles *Tchang*, l'une des vingt-huit constellations. Cette comète avoit plus de quatre-vingts pieds de long ; l'empereur, frappé de ce phénomène, défendit toute sorte de musique : il ordonna de diminuer les portions de riz, & que celle d'un jour fût divisée en dix parties pour la nourriture de dix jours.

Depuis la mort de Ouang-ya, & de ceux qui avoient subi le même sort, l'empereur étoit plongé dans la tristesse ; rien n'étoit capable de le distraire : cependant les eunuques employoient tous les moyens pour tâcher de l'amuser ; mais ni les festins, ni les jeux, ni les spectacles ne diminuoient point son chagrin. Lorsqu'il étoit seul, on le voyoit marcher dans la plus grande agitation, ayant les yeux égarés & le regard farouche : on l'entendoit soupirer & se plaindre. Un jour qu'il étoit avec ses ministres, il leur dit que toutes les fois qu'il vaquoit avec eux aux affaires du gouvernement, il se sentoit malgré lui dévoré de chagrin ; que s'il vouloit s'appliquer à lire l'histoire de ses prédécesseurs, il avoit honte de se voir tel qu'il étoit. Li-ché lui répondit qu'on n'ignoroit pas la cause de ses chagrins ; mais, ce qui devoit le consoler, c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se dévouât pour le tirer de la servitude où les eunuques le tenoient.

Li-ché étoit un homme droit & zélé pour le bien de l'état, que la crainte du ressentiment des eunuques ne put porter à dissimuler sa pensée. Ils surent la réponse qu'il avoit faite à l'empereur, & tentèrent de le faire assassiner ; mais il prit des précautions qui le garantirent de leurs attentats.

Cependant il faillit à succomber : comme il sortoit un jour
838. du palais, à peine fut-il monté à cheval, qu'on lui décocha une flèche qui le blessa légèrement ; cela lui fit doubler le pas pour s'en retourner par un autre chemin. Les eunuques,

qui ne vouloient pas manquer leur coup, avoient posté des assassins en différens endroits, & en détournant une rue on lui déchargea un coup de sabre qui coupa la queue de son cheval : il ne se tira qu'avec peine de ce danger. Ce ministre, convaincu qu'il ne pouvoit demeurer à la cour sans s'exposer, quitta le ministère, & l'empereur lui donna pour retraite le gouvernement de King-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 838. *Ouen-tsong.*

Sur la fin de l'année mourut Y-taï, roi des *Tou-fan.* Comme il fut malade presque tout le temps de son règne, il ne fit aucune course sur les terres de l'empire. Ta-mo, son frère, fut mis à sa place : c'étoit un prince violent, colère & adonné à ses plaisirs. Il mécontenta si fort ses sujets, qu'ils aimèrent mieux abandonner leur pays que de vivre sous ses loix. Son règne est l'époque du commencement de la décadence des *Tou-fan.*

A la troisième lune de l'année suivante, mourut aussi le brave Peï-tou, gouverneur de Ho-tong. Quoiqu'il fût malade, il demanda la permission de revenir à la cour orientale prendre soin du gouvernement, mais il mourut peu de jours après son arrivée. L'empereur, surpris de ne point recevoir de placet de sa part, suivant sa coutume, donna ordre à sa famille de voir s'il n'en avoit point laissé dans ses papiers : ils n'en trouvèrent qu'un lambeau, dans lequel il conseilloit à l'empereur de se nommer un successeur. 839.

Peï-tou n'avoit rien en apparence qui le distinguât du commun des hommes ; mais, par la sagesse de sa conduite, il s'étoit fait une si grande réputation, sur-tout chez les étrangers, que lorsqu'il arrivoit dans leur pays quelque envoyé de l'empire, ils ne manquoient point de lui en demander des nouvelles : aussi ne s'épargnoit-il point quand il s'agissoit du

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 839. *Ouen-tsong.*

bien de l'état, & pendant plus de vingt ans qu'il le servit, on peut dire qu'il fut un autre Kouo-tsé-y.

L'empereur se trouvant un jour seul avec le lettré Tchéou-tchi, lui demanda à quel prince dans l'histoire on pourroit le comparer; & comme il lui répondit que ce seroit à Yao & à Chun, l'empereur lui dit qu'il n'avoit pas la présomption de se comparer à ces anciens sages, mais plutôt à Nan-ouang des *Tchéou*, ou bien à Hien-ti des *Han*. Tchéou-tchi lui dit que la comparaison n'étoit pas juste, parce que ces princes avoient été les derniers de leurs dynasties : « Nan-ouang, » répliqua l'empereur, & Hien-ti ont succombé sous la puissance des princes de l'empire, & moi sous celle des esclaves » de ma maison ». Les larmes & les sanglots les empêchèrent de continuer leur entretien.

Cette année Kiué-lo-ou, ministre de Tchan-sin, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho*, tua son maître, & mit Ké-sa-té-lé-ko-han à sa place. Une fièvre maligne, qui régna plusieurs années de suite parmi eux, leur enleva une infinité de monde, & les grandes neiges firent périr une quantité prodigieuse de moutons & de chevaux; ces pertes les firent considérablement déchoir de leur puissance.

Suivant le dénombrement qui fut fait cette année des familles de l'empire, elles se trouvèrent monter à quatre millions neuf cens quatre-vingt-seize mille sept cens cinquante-deux.

840.

L'empereur se sentant dangereusement malade, & hors d'état de s'appliquer aux affaires, fit venir dans le palais Yang-sé-fou & Li-kio pour aider le prince héritier dans le gouvernement : les eunuques, fâchés de voir passer une pareille commission en d'autres mains que les leurs, sur ce que

que le prince héritier étoit trop jeune, & d'une constitution foible & délicate, supposèrent un nouvel ordre de l'empereur, qui nommoit Li-tchen prince héritier & créoit l'autre prince de *Tchin.* Peu de jours après, l'empereur mourut à la trente-deuxième année de son âge & la quinzième de son règne. A peine fut-il expiré, que les eunuques, à qui les crimes les plus noirs ne coûtoient rien, sollicitèrent le prince Li-tchen de faire mourir les princes de *Ngan* & de *Tchin*, & Yang-hien-feï, mère de ce dernier ; il les sacrifia tous trois à la politique, & comme il étoit frère de l'empereur décédé, il prit sans aucun obstacle possession de l'empire : il fut appellé dans la suite Ou-tsong.

OU-TSONG.

Les premiers soins de l'empereur Ou-tsong, furent de se procurer de bons ministres, & sans appréhender l'opposition des eunuques, il envoya ordre à Li-té-yeou de se rendre incessamment à la cour, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il le nomma premier ministre. Li-té-yeou, en le remerciant de cette faveur, lui dit :

« Le premier devoir d'un souverain est de maintenir la paix » dans ses états, & pour y réussir, il doit nécessairement s'assurer de la fidélité des grands qui sont auprès de sa personne. Si une partie est composée de gens droits & fidèles, » & l'autre de fourbes, il est impossible qu'ils s'accordent ensemble & qu'ils vivent en paix.

» Ceux qui ont de la droiture accusent les fourbes de duplicité & d'avoir des vues dangereuses : ceux-ci récriminent » contre les premiers, alors le prince a de la peine à discerner

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 840. *Ou-tsong.*

» les coupables. Je compare les premiers aux pins, dont la » tige droite s'éleve sans avoir besoin de soutien, & les se» conds aux plis des habits qui n'ont aucune consistance par » eux-mêmes & ne peuvent se soutenir sans appui : d'où il » arrive que les gens droits, & qui n'ont à cœur que l'inté» rêt de leur prince, le servent avec un zèle égal, au lieu » que les autres ne pensent qu'à se faire des liaisons qui les » maintiennent dans leurs postes.

» Quoique le feu empereur connût les maux que ces sortes » de liaisons causoient dans l'empire, cependant ceux dont » il se servoit dans son palais étoient tous de ce nombre ; » c'est ce qui a rendu son règne si malheureux, & a rempli » sa cour d'intrigues & de gens sans vertu.

» Sur la fin de son règne, l'empereur Té-tsong abandonna » presque les rênes du gouvernement aux eunuques ; ses mi» nistres ne lui servoient qu'à publier ses ordres ; de-là sont » venus les troubles & les abus : mais si Votre Majesté ne » choisit que des sages qui aient de l'expérience & de l'ha» bileté pour les mettre dans le ministère, si elle en éloigne » ces fourbes qui n'ont en vue que leurs propres intérêts, » & qu'elle rétablisse l'ancien gouvernement, elle redonnera » la paix à l'empire.

» Les princes qui ont précédé Votre Majesté sembloient » craindre de faire de la peine aux grands, & ne les aver» tissoient jamais de leurs défauts ; cette indulgence a amené » les choses au triste état où nous les voyons aujourd'hui. » C'est une faute qui doit servir de leçon pour l'avenir.

» Si Votre Majesté trouve quelque chose de répréhensible » en moi, je la supplie de me le faire connoître, parce que » si je suis innocent je pourrai me justifier ; mais si je suis

» coupable, il est juste que j'en aie la confusion. On ne doit » point passer les défauts légers, afin qu'on s'en corrige; mais » les grandes fautes doivent être punies suivant les loix. Lorsqu'un prince tient cette conduite envers ses sujets, il ban» nit toute défiance & la paix règne par-tout ». L'empereur parut satisfait de ce discours.

On reçut alors à la cour la nouvelle de la révolte des *Kieï-kia-ssé* contre les Tartares *Hoeï-ho.* Ces peuples, habitués à l'ouest de Y-ou (Hami) & au nord de Yen-tchi, composoient au commencement des *TANG* le royaume appellé *Kieï-kou.* Sous l'empereur Sou-tsong, (l'an 759), les Tartares *Hoeï-ho* les soumirent, & depuis ce temps ils cessèrent de communiquer avec l'empire. Comme ils étoient braves & intrépides, les *Tou-fan* & les *Hoeï-ho* cherchèrent à les attirer à leur service par des présens, & en leur promettant parmi eux des emplois considérables : aussi n'avoient-ils point de meilleurs officiers; mais comme ils n'aspiroient qu'à recouvrer leur liberté, Ou-gé, leur chef, voyant les *Hoeï-ho* affoiblis, profita de la circonstance pour relever sa nation; il prit les armes & se fit reconnoître *Ko-han.*

Les *Hoeï-ho* se défendirent cependant, mais ils furent battus dans diverses rencontres; en sorte que ne pouvant plus résister aux *Kieï-kia-ssé*, sur-tout après avoir perdu dans le dernier combat Ké-ssa, leur *Ko-han*, Ou-kiaï & son frère Ou-mou-ssé, avec leurs ministres Tchi-ssin & Na-kié-tchéou, réunirent leurs troupes dispersées, & allèrent se réfugier vers les limites de Tien-té (1), où ils offrirent de se soumettre à la Chine.

Ouen-té-y commandoit dans ces cantons; il crut qne c'é-

(1) Cette ville étoit à l'ouest de Taï-fong-fou du Chan-si.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 840. Ou-tsong.

toit une feinte de leur part, & il écrivit en cour, comme si les *Hoeï-ho* eussent voulu entrer sur les terres de l'empire; en conséquence Lieou-mien reçut ordre d'aller camper avec ses troupes sur ces frontières, pour être à portée de les défendre. Les *Hoeï-ho*, voyant leur *Kohan* mort, élurent à sa place Ou-kiaï-Ko-han.

841.

Tien-meou, que Lieou-mien avoit fait marcher en avant, écrivit en cour que Ou-mou-ssé étoit venu insulter les limites, & il demandoit la permission d'aller l'attaquer. Les grands, que l'empereur consulta, furent presque tous d'avis de marcher à l'ennemi; mais Li-té-yeou, s'élevant contre leur sentiment, dit que la générosité naturelle aux Chinois les porteroit à soulager des malheureux qu'ils ne connoîtroient point, & qu'il ne concevoit pas comment on pouvoit se résoudre à abandonner les *Hoeï-ho*, qui avoient rendu des services importans à l'état, tandis qu'ils imploroient leur secours. Il ajouta que ces peuples, après une terrible défaite, venoient se mettre sous la protection de l'empereur; que leur intention n'étoit pas de causer du désordre sur ses terres, & qu'il ne pouvoit, sans faire tort à sa gloire, profiter de leur malheur pour les détruire. Li-té-yeou fut encore d'avis qu'on leur envoyât un officier de confiance pour les consoler, & de leur fournir les vivres dont ils auroient besoin : il finit par dire que c'étoit ainsi que Siuen-ti des *HAN* avoit soumis Hou-han-yé à sa domination.

Tchin-y-hing combattit ce sentiment, en représentant que c'étoit donner des vivres & des armes à ses ennemis pour être plus en état de faire la guerre à l'empire, & il persista dans le premier avis de les éloigner par la force. Li-té-yeou répliqua qu'il y avoit à peine mille soldats dans Tien-té, & que si

Tien-meou venoit à être battu, cette place feroit perdue; qu'ainſi il valoit mieux s'aſſurer d'eux par la douceur, & les empêcher de commettre aucune hoſtilité.

L'empereur arrêtant Li-té-yeou ſur cette dernière propoſition, lui demanda s'il répondroit de la ſincérité de Ou-mou-ſsé : « Je n'oſerois répondre, dit-il, des officiers même » qui ſont dans le tribunal des miniſtres, à plus forte raiſon » d'un étranger qui vient de pluſieurs mille *ly.* Il y a un an » que ces Tartares ſont venus ſe réfugier dans le voiſinage » de nos frontières, & ils n'y ont cauſé aucun dommage. » Cela ſeul prouve qu'ils ne veulent pas nous traiter en ennemis ; mais, afin de parer à l'inconvénient qu'on paroît » craindre, mon ſentiment feroit qu'on envoyât ordre aux » officiers des troupes du Ho-tong de tenir leurs ſoldats en état » & de veiller à la conſervation de leurs frontières; de recommander la même choſe à Tien-meou, en lui défendant d'inſulter les Tartares, & lui ordonner au contraire de leur » fournir les grains néceſſaires pour leur ſubſiſtance ». L'empereur s'arrêta à ce dernier parti.

Les *Kieï-kia-ſsé* prétendoient deſcendre de Li-ling, petit-fils du fameux Li-kouang, un des grands généraux de l'empereur Ou-ti de la dynaſtie des *Han*, & ſe diſoient par conſéquent de la même famille que les *Tang.* Dans leur dernière affaire avec les *Hoeï-ho*, la princeſſe Taï-ho, de la famille impériale, étoit tombée entre leurs mains, &, en conſidération de cette parenté, ils avoient détaché dix *Ta-kan* ou principaux officiers pour la reconduire à la cour. Ou-kiaï-ko-han, déſeſpéré de ſavoir cette princeſſe entre les mains des *Kieï-kia-ſsé*, apprenant que ces dix *Ta-kan* la reconduiſoient à la cour impériale, fut les attendre ſur leur paſſage : il les tua tous dix,

& conduisit la princesse à son camp sur les limites de Tien-té.

La princesse Taï-ho dépêcha un courier à l'empereur, pour lui demander de confirmer le choix que les *Hoeï-ho* avoient fait de Ou-kiaï pour leur *Ko-han :* Ou-kiaï fit en même temps partir son premier ministre pour solliciter la permission de demeurer à Tchin-ou. L'empereur lui envoya son agrément, & lui fit donner vingt mille mesures de grains, en lui disant qu'il devoit penser à rétablir ses pertes, & non à s'enfermer dans une ville ; qu'il étoit de son honneur de reprendre le pays qu'on lui avoit enlevé. Quant à ce qui concernoit la princesse, il lui fit savoir que son intention étoit de la faire venir à la cour, & qu'il lui promettoit tous les secours que l'état de ses affaires exigeroit.

842. La désunion qui se mit parmi ces Tartares les rendit encore plus malheureux. Ou-mou-sé, qui avoit de l'ambition, ne pouvoit s'accorder avec Tchi-sin, un de leurs ministres, naturellement colère & fourbe, mais habile & versé dans la politique ; il en porta ses plaintes à Tien-meou, & l'accusa de le solliciter sans cesse de faire des courses sur les terres de l'empire ; leur querelle alla si loin, que Ou-mou-sé le fit assassiner. La plupart des Tartares, indignés de cette action, prirent la fuite avec Na-kieï-tchou, leur second ministre.

Tien-meou fâché de se voir par là privé de l'occasion de se signaler, écrivit à l'empereur que ces Tartares ne cessoient d'inquiéter les frontières, & qu'il étoit sorti à la tête de ses troupes pour aller les resserrer de plus près & les maintenir dans le devoir. A la lecture de ces dépêches, Li-té-yeou dit que Tien-meou ne savoit pas ce que c'étoit que d'avoir affaire à des Tartares ; qu'ils ne valoient rien pour attaquer une place,

mais qu'en plaine ils se battoient bien. Il ajouta que Tien-meou auroit dû se contenter de garder ses villes, en attendant qu'on lui envoyât des secours, qui, sans dégarnir ses places, l'eussent mis en état de faire tête aux *Hoeï-ho* ; au lieu que s'il venoit à être battu seulement une fois, c'étoit livrer ces mêmes villes à leur discrétion. Il conseilla de lui donner ordre de rentrer.

Ou-mou-ssé, avec trois à quatre mille hommes qui ne voulurent pas l'abandonner, vint se donner à la Chine. L'empereur ordonna de le bien traiter, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin : il le créa prince du second ordre, sous le nom *Hoaï-hoa-kiun-ouang*, & changea son nom en celui de Li-ssé-tchong.

Na-kieï-tchou, qui avoit pris la route du nord, fut camper à Yong-ou, d'où il commença à faire des courses sur les terres de Yeou-tchéou. Yang-tchong-ou, qui en étoit gouverneur, fut le chercher à la tête de toutes les troupes de ces quartiers & le battit ; il lui enleva jusqu'à sept mille tentes. A la suite de cette déroute, Na-kieï-tchou tomba entre les mains d'un parti de Ou-kiaï-ko-han, campé au nord de Taï-tong, & ce *Ko-han*, après l'avoir fait mourir comme rebelle, dépêcha un courier à la cour pour demander à l'empereur de lui faire donner des grains, des bœufs, des moutons, & de lui renvoyer Ou-mou-ssé.

L'empereur lui fit réponse qu'il lui permettoit d'acheter trois mille mesures de grains, mais qu'il avoit défendu de tuer des bœufs, parce qu'on les conservoit pour labourer la terre ; que les moutons de Chine venant du nord & du pays des Tartares, il avoit tort de lui en demander ; quant à ce qui regardoit Ou-mou-ssé, il lui fit dire qu'étant venu se mettre

De l'Ere Chrétienne. Tang. 841. *Ou-tsong.*

sous sa protection, ce seroit violer la bonne foi & la justice que de la lui retirer après la lui avoir accordée.

Cependant Ou-kiaï-ko-han avoit encore plus de cent mille hommes dans son camp, & donnoit de l'inquiétude à la cour : l'empereur lui avoit souvent envoyé ordre de s'éloigner des frontières & de rentrer dans son pays ; mais loin de se retirer, il pensoit à se procurer par la force ce qu'il avoit demandé. En effet, il n'eut pas plutôt reçu la réponse d'un refus, qu'il entra par Taï-tong & désola tout le pays, dont il enleva plusieurs dixaines de mille tant bœufs que chevaux : il vint jusqu'à Yun-tchong (1), où il établit son camp, pour y attendre ce que feroit l'empereur. Ces nouvelles répandirent la consternation à la cour. L'empereur envoya aussi-tôt ordre dans toutes les provinces de tenir les troupes prêtes à marcher au printemps prochain contre les Tartares, & en même temps il écrivit à leur *Ko-han* la lettre suivante.

« Lorsqu'après votre défaite vous êtes venu sur mes limites » vous mettre sous ma protection, je n'ai rien oublié de tout » ce qui pouvoit adoucir l'amertume de vos malheurs ; cependant, loin d'en avoir de la reconnoissance & de songer à » réparer vos pertes, vous y êtes demeuré dans l'inaction, & » vous ne vous mettez en mouvement que pour entrer sur » mes terres & y causer les plus grands désordres. Tous les » grands de ma cour & des provinces m'ont souvent pressé » de punir votre lâcheté & votre ingratitude par le dernier » supplice ; mais j'ai le cœur trop grand pour en venir à ces » extrêmités : croyez-moi, ne différez plus de prendre le bon » parti, & n'attendez pas un inutile repentir ».

(1) Au nord de Taï-tong-fou du Chan-si.

Les

Les *Kieï-kia-ssé* firent alors avertir la cour qu'ils avoient renvoyé depuis long-temps la princesse Taï-ho par dix de leurs *Ta-kan*, & que n'en ayant eu aucune nouvelle, ils craignoient qu'il ne lui fût arrivé quelque accident. L'empereur, qui paroissoit avoir oublié cette princesse, se rappella alors son souvenir, & lui envoya ses habits d'hiver. Li-téyeou profita de l'occasion pour lui écrire la lettre suivante :

« Le feu empereur ayant plus d'égard au bien & à la tranquillité de l'état qu'à la tendresse qu'il avoit pour vous, » vous donna en mariage au *Ko-han* des Tartares ; maintenant celui qui les commande tient une conduite indigne » d'un prince : vous, qui devez être respectée comme la mère » de ses peuples, & comme leur reine & leur maîtresse, avertissez-le que, s'il ne vous écoute pas, il n'y a plus pour » lui d'alliance ni de commerce à espérer avec l'empire ».

La passion de l'empereur pour la chasse & les exercices militaires le détournoient de tout autre soin ; il avoit cependant de bonnes qualités : il étoit doux, affable, & ne craignoit point la fatigue ; ce prince étoit même prodigue à l'égard des jeunes gens de son âge qui servoient au palais, lorsqu'il les voyoit appliqués à leur devoir. Un jour qu'il étoit allé voir l'impératrice, il lui demanda ce qu'il falloit qu'il fît pour être un bon prince : « Lisez exactement, lui répondit-elle, les remon» trances de vos fidèles sujets ; elles vous feront connoître vos » défauts, & c'est la meilleure leçon que puisse recevoir un » prince, qui, comme vous, desire les connoître & s'en corri» ger ». L'empereur se fit apporter toutes celles qu'on lui avoit faites jusques là, & il vit qu'on l'exhortoit à se modérer sur la chasse, & à ne pas prodiguer, comme il faisoit, ses libéralités aux jeunes gens qui le servoient : ce prince se corrigea

De l'Ere Chrétienne. Tang. 842. *Ou-tsong.*

de ces deux défauts, en se tenant sur la réserve avec ces jeunes gens & en modérant ses exercices.

A quelques mois delà, il fit cependant une nouvelle partie de chasse du côté de King-yang (1) ; il partit avant le jour & ne revint qu'à la nuit close. A son retour, les censeurs de l'empire, Kao-chao-y & Tching-lang, lui représentèrent qu'il avoit poussé trop loin cette partie, & que c'étoit perdre un temps précieux à l'administration. L'empereur les remercia de l'avis, & se tournant vers ses ministres, il leur dit qu'on n'avoit établi des censeurs dans l'empire qu'afin d'avertir le prince de ses défauts & des abus qu'ils remarquoient dans le gouvernement : il ajouta qu'il vouloit que chaque jour ils lui présentassent quelque placet sur ces deux points.

Sur la fin de cette année mourut Ta-mo, *Tsan-pou* des *Toufan ;* comme il ne laissa point de fils pour lui succéder, un de ses ministres éleva sur le trône, sous le nom de Ki-li-hou, le neveu de Tchin-chi, épouse de ce prince, qui n'avoit que trois ans. Kieï-tou-na, premier ministre, refusa de le reconnoître, en disant que la famille de Tsan-pou n'étoit pas éteinte, & qu'elle avoit encore des sujets dignes de les gouverner ; que le choix qu'on faisoit dans une autre famille étoit capable de révolter tous les fidèles sujets : qu'étant lui-même accablé sous le poids des années, il n'attendoit plus que la mort. Ce ministre, zélé pour le sang royal, se retira fondant en larmes ; mais celui qui tenoit pour l'élection du neveu de Tchin-chi, le fit mourir au sortir du palais : cette action révolta tout le monde contre lui.

Lun-kong-gé, général des troupes, homme superbe & poli-

(1) King-yang-hien de Si-ngan-fou du Chen-si.

tique rusé, fit courir le bruit qu'il avoit résolu de venger la famille de son prince par la mort de la reine Tchin-chi & celle de son cruel ministre; il leva des troupes & fut saccager la ville de Oueï-tchéou (1) : il défit entièrement l'armée royale, & se trouva, après cette victoire, à la tête de plus de cent mille hommes. 842. *Ou-tsong.*

Ou-kiaï, *Ko-han* des *Hoeï-ho*, continuoit toujours d'inquiéter les frontières du côté de Taï-tong & d'en ravager le territoire. Lieou-mien, que l'empereur avoit nommé généralissime, se détermina enfin à attaquer ces Tartares; il fit marcher en avant Ché-hiong avec les troupes des trois hordes de *Cha-to*, de *Tchu-yé* & de *Tchi-sin*, & il le suivit avec le gros de l'armée. En arrivant auprès de Tchin-ou, Ché-hiong sut que la princesse Taï-ho étoit dans la ville, & que le *Ko-han* étoit campé hors des murs : à la nuit tombante, il s'approcha du camp des Tartares, dont il força la garde avancée, & poussant jusqu'à la tente du *Ko-han*, il l'épouvanta si fort, qu'il l'obligea de fuir sur le premier cheval avec la plus grande partie de son monde. 843.

Ché-hiong le mena battant jusqu'à la montagne Cha-hou-chan, où il y eut une action fort chaude : Ou-kiaï-ko-han y fut blessé, & se sauva avec la seule horde de *Hé-kiu-tsé*. Plus de dix mille hommes restèrent sur le carreau; vingt mille mirent bas les armes & se rendirent à discrétion. Après cette grande victoire, Ché-hiong fut prendre la princesse Taï-ho pour la conduire à la cour, où il arriva à la seconde lune.

Le premier jour de cette deuxième lune, il y eut une éclipse de soleil.

---

(1) Kong-tchang-fou du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
843.
Ou-tsong.

La princesse Taï-ho fut reçue, suivant les ordres de l'empereur, par les ministres à la tête de tous les mandarins qui sortirent fort loin au-devant d'elle : en arrivant auprès du palais, elle se revêtit de ses habits les plus simples & se présenta à la porte, en posture de criminelle, pour n'avoir pas su arrêter la mauvaise conduite du *Ko-han ;* elle y demeura jusqu'à ce que l'empereur envoya un eunuque de sa présence la tranquilliser & l'introduire dans le palais.

A cette même époque, les *Kieï-kia-ssé* envoyèrent un de leurs officiers à la cour présenter deux chevaux d'une beauté extraordinaire. L'empereur ordonna à un des premiers mandarins de traiter cet envoyé avec honneur ; & comme il vouloit lui faire des questions sur Ngan-si & Pé-ting, Li-té-yeou dit que Ngan-si étoit à plus de sept mille *ly* de la cour, & Pé-ting à plus de cinq mille ; qu'en reprenant ces deux villes, il faudroit, pour les conserver, penser à y mettre plus de dix mille hommes de garnison, & qu'il ne voyoit pas trop d'où l'on pourroit les tirer, ni par quels chemins on feroit conduire les grains nécessaires pour leur subsistance. Il ajouta que ces pays si éloignés étoient fort à charge, & ne procuroient qu'une vaine gloire qu'on achetoit bien chère ; que son sentiment étoit qu'il falloit renoncer à de pareilles conquêtes. L'empereur pensa de même, & perdit l'idée de cette expédition.

Lorsque Li-té-yeou, qui étoit déja sur l'âge, parla de se retirer du ministère, & qu'il en demanda à plusieurs reprises la permission, l'empereur lui dit que sa retraite lui causoit un véritable chagrin, & qu'il n'y pouvoit consentir dans un moment où il avoit si besoin de lui. En effet, les affaires se brouilloient de plus en plus dans le royaume des *Tou-fan.* Lun-kong-gé prétendoit s'y rendre maître absolu & s'en faire

proclamer roi ; mais il craignoit que Chang-pi-pi, gouverneur de Chen-tchéou (1), ne s'y opposât, & il s'approcha de lui à la tête de son armée pour sonder le terrain. Chang-pi-pi étoit un homme de lettres, qui aimoit passionnément l'étude & qui auroit desiré être sans emploi, afin d'avoir plus de liberté pour s'y livrer ; il s'étoit fait une si grande réputation, que tous les *Tou-fan* avoient pour lui une estime mêlée de vénération : il avoit déja plus de quarante ans, lorsque le *Tsan-pou* Y-taï l'appella à sa cour pour le mettre dans les charges, d'où, peu de temps après, il l'envoya à Chen-tchéou en qualité de gouverneur.

Chang-pi-pi étoit brave & intrépide : lorsqu'il eut pris possession du gouvernement, il s'appliqua uniquement à exercer ses troupes & à leur apprendre différentes ruses de guerre ; il y réussit si bien, qu'on disoit communément que les meilleures troupes de l'état étoient celles de Chen-tchéou. Lorsqu'il apprit que Lun-kong-gé venoit à lui, il dit à ses soldats qu'il falloit feindre de vouloir se ranger sous les drapeaux de ce général, & il lui écrivit en conséquence d'un style soumis pour lui en faire la proposition. Lun-kong-gé jugea par sa lettre que c'étoit un homme sans talent & sans mérite, & dit par ironie qu'il en feroit un de ses ministres lorsqu'il seroit sur le trône : il ne poussa pas plus avant & se retira.

Chang-pi-pi, content de l'avoir fait donner dans le panneau, dit à ses officiers : « Si notre royaume se trouve réduit à ne » pouvoir se donner un roi de notre pays, n'avons-nous pas » dans notre voisinage l'empire de la Chine dont nous pou- » vons suivre les loix ? Lun-kong-gé croit-il que nous puissions

(1) Si-ning-oueï du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 843. Ou-tsong.

» jamais nous déterminer à nous soumettre à une race de » chiens & de rats tel qu'il est ? » Ce gouverneur courut après lui à la tête de ses troupes & le battit à plates-coutures.

844. Le premier jour de la troisième lune de l'an 844, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur, voyant les Tartares *Hoeï-ho* presque détruits, & le royaume des *Tou-fan* plein de troubles, pensa à leur reprendre les places qu'ils avoient enlevées à l'empire, qui consistoient en quatre grands départemens & en dix-huit *tchéou* ou villes du premier ordre. Il envoya Lieou-mong en qualité d'inspecteur pour visiter les frontières, & faire des magasins d'armes & de vivres : il fit en même temps expédier l'ordre aux officiers de guerre des départemens de Tchin-ou & de Ho-tong d'exercer leurs troupes, & de les mettre en état de partir l'automne suivant pour une grande expédition.

Ou-tsong étoit un prince qui se seroit fait une grande réputation, s'il ne l'avoit ternie par son attachement à la doctrine des *Tao-ssé*. Tchao-koueï-tchin, un de ces sectaires, avoit tant d'accès auprès de lui, que Li-té-yeou se crut obligé de lui faire des représentations à ce sujet ; il lui dit que Tchao-koueï-tchin, criminel flétri sous le règne de King-tsong, étoit indigne de partager ses bonnes graces, & que les grands & le peuple murmuroient de le voir approcher si près de sa personne. L'empereur lui répondit que lorsqu'il n'avoit rien à faire dans son palais, il s'amusoit avec lui à raisonner sur sa doctrine, uniquement pour se distraire, mais qu'il se garderoit bien de traiter des affaires du gouvernement avec d'autres que ceux qui en étoient chargés, & que cent Tchao-koueï-tchin ne seroient pas capables de lui faire manquer à son devoir sur ce point. Li-té-yeou l'avertit encore que

les mauvais sujets de l'empire, persuadés que ces *Tao-ssé* étoient en faveur, recherchoient leur protection, & qu'il avoit vu la porte de Tchao-koueï-tchin assiégée par un grand nombre de chars & de chevaux. L'empereur en parut étonné & garda le silence.

Au commencement de cette année, on reçut, de Ning-tchéou (1), la nouvelle d'une incursion des *Tang-hiang* sur les terres de l'empire. Li-té-yeou, qui connoissoit ces peuples, dit à l'empereur de ne pas s'en inquiéter; que la Chine les ayant pris sous sa protection contre les *Tou-fan*, c'étoit sans doute quelques mécontens, qui après avoir pillé se seroient aussi-tôt retirés : il ajouta qu'il suffiroit d'y envoyer le prince son fils, avec une autorité absolue, recevoir leurs plaintes & demeurer à Hia-tchéou (2), avec un des grands de la cour, sage & prudent. L'empereur chargea de cette commission le prince Yen-ouang, & nomma Li-hoeï pour lui servir de conseil.

Comme l'automne approchoit, OU-TSONG, par le conseil de Li-té-yeou, nomma Ouang-fong pour aller assembler son armée & en faire la revue à Y-tching; mais, en le nommant, ce prince dit que Ouang-fong étoit d'une extrême sévérité à l'égard du soldat. Li-té-yeou avoua que sur les reproches qu'il en avoit faits à ce général, il lui avoit répondu qu'il étoit sévère seulement à l'égard de ceux qui reculoient; mais que si on n'étoit pas un peu rigide, quand les soldats voyoient reluire les épées & les sabres des ennemis, aucun ne voudroit aller aux coups. L'empereur en convint, & recommanda cependant encore à Li-té-yeou d'avertir cet officier général de traiter le soldat avec plus de douceur.

(1) Ning-yang-fou du Chen-si.
(2) Ning-hia-oueï du Chen-si.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 845. *Ou-tsong.*

Ce ministre représenta à l'empereur que dans les *Tchéou* & dans les *Hien* il y avoit plusieurs officiers inutiles qui coûtoient beaucoup, & qu'il seroit à propos de supprimer. L'empereur dit que depuis long-temps il avoit eu la même pensée, & il le chargea de faire cette réforme avec Lieou-tchong-yng, assesseur du tribunal des mandarins. En conséquence de leurs pouvoirs, ces deux commissaires supprimèrent onze cens quatorze mandarinats des provinces, & l'empereur approuva leur travail.

L'année précédente, les *Kieï-kia-ssé* avoient envoyé un de leurs officiers à la cour demander qu'on érigeât leur pays en royaume, mais on n'avoit pas jugé à propos de leur en accorder les lettres, sans avoir vérifié si leur chef descendoit effectivement de Li-kouang; ainsi, sous prétexte de répondre à leur ambassade, on fit partir un officier, qui fut avec leur envoyé faire des informations sur les lieux.

A son retour il dit beaucoup de bien de ce pays, & fit l'éloge de la générosité, de la bravoure & de la bonté de ce peuple; il loua particulièrement leur chef de la manière pleine de respect avec laquelle il l'avoit reçu, en ajoutant que, suivant les mémoires qu'on lui avoit fait voir, il n'y avoit pas à douter qu'il ne descendît de Li-kouang par le brave Li-ling. Sur ce rapport, on expédia le diplôme impérial, qui établissoit leur chef *Ko-han*, sous le nom de *Yu-ou-tching-ming*.

Le premier jour de la septième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

Quoique l'empereur parût attaché à la secte des *Tao-ssé*, il n'en étoit pas pour cela moins appliqué aux affaires du gouvernement. Un des plus grands abus qui s'y fût glissé, étoit le nombre prodigieux de *Bonzes* & de *Bonzesses*, de la

secte

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 845. *Ou-tsong.*

secte des *Ho-chang*, qui causoient de grands désordres. L'empereur en étoit instruit, & les haïssoit d'autant plus, que le *Tao-ssé* Tchao-koueï-tchin étoit leur ennemi. OU-TSONG, pour parvenir à les détruire, commença par faire abattre toutes les petites pagodes que les particuliers avoient élevées dans les campagnes, sans la permission du gouvernement. Il ordonna ensuite de ne laisser à Tchang-ngan & à Lo-yang que deux temples d'idoles, bâtis aux frais publics, avec chacun trente *Bonzes* pour les desservir. Il défendit de laisser subsister dans les autres villes plus d'un temple, dont les *Ho-chang* seroient subordonnés à ceux des deux cours : il enjoignit expressément de chasser les autres *Bonzes* & *Bonzesses Ho-chang*, & de les contraindre de retourner chez eux, pour rentrer dans la classe du peuple. Et afin que cet ordre fût ponctuellement exécuté, il envoya des mandarins dans toutes les provinces, chargés d'y tenir la main. Ces officiers confisquèrent au profit de l'état leurs richesses & leurs terres ; ils employèrent les matériaux des temples à réparer les tribunaux des mandarins, & ils firent fondre toutes les statues de cuivre, dont on fit des deniers, qui furent portés aux trésors publics (1).

Les temples détruits dans les villes montoient à plus de quatre mille six cens, & ceux de la campagne à quarante mille ; le nombre des *Bonzes* & *Bonzesses Ho-chang* qu'on avoit renvoyés étoit de deux cens soixante mille cinq cens, qui avoient des terres pour s'entretenir dans l'aisance & fournir aux réparations de leurs pagodes.

---

(1) Les prêtres Syriens, connus dans le monument de Si-ngan-fou sous le nom de *Bonzes* du *Ta-tsin*, & confondus par les Chinois avec les autres *Bonzes*, furent également proscrits par l'édit de l'empereur. *Éditeur.*

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 845. *Ou-tsong.*

Li-té-yeou, informé que plusieurs *Ho-chang* de la montagne Ou-taï-chan (1) étoient allés se jetter dans les troupes de Yeou-tchéou, dit à quelques commandans de ces quartiers, qui étoient à la cour, d'avertir leurs officiers de ne pas recevoir ces gens, qui n'étoient propres qu'à causer du désordre, & de les faire reconduire dans leur pays, afin que les mandarins du lieu eussent l'œil sur eux.

Si l'empereur n'aimoit pas les *Ho-chang*, il ne traitoit pas de même les *Tao-ssé*; les promesses continuelles qu'ils lui faisoient de lui procurer l'immortalité, leur avoient concilié ses bonnes graces, au point qu'il ne pouvoit se passer d'eux, & qu'il en avoit toujours quelqu'un à ses côtés. Les breuvages qu'ils lui faisoient prendre avoient tellement changé son naturel, qu'il étoit devenu brusque, colère & inquiet. Un jour qu'il questionnoit Li-té-yeou sur les affaires des provinces, ce ministre lui répondit qu'il pourroit se faire qu'il ne conservât pas son autorité jusqu'à la fin, parce que les peuples étoient saisis de crainte; qu'il lui conseilloit de rendre son gouvernement un peu moins sévère, & de modérer certains mouvemens de colère qui faisoient tort à sa gloire.

Les recettes des *Tao-ssé* avoient si fort altéré sa santé, qu'il tomba dangereusement malade, & qu'on en désespéra dès les commencemens. Les *Tao-ssé* disoient que ses os changeoient de nature; cependant ce prince se sentoit tous les jours plus mal, & la seule espérance de l'immortalité le soutenoit. Sur la fin de l'année, sentant sa maladie augmenter, il fit publier que le premier jour de l'année suivante les mandarins ne vien-

(1) Fameuse montagne à quarante *ly* au nord-est de Ou-taï-hien de Taï-yuen-fou du Chen-si.

droient point au palais lui rendre les devoirs, ni faire les cérémonies d'ufage.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 845. *Ou-tsong.*

La guerre civile continuoit toujours dans le royaume des *Tou-fan ;* Lun-kong-gé & Chang-pi-pi étoient continuellement aux prifes, & l'avantage demeuroit au dernier. Chang-pi-pi, qui n'afpiroit point à la couronne, étoit fâché de voir qu'on ne penfoit point à leur donner un maître ; il répandit un manifefte contre Lun-kong-gé, dans lequel il difoit, entre autres chofes, que les *Tou-fan*, autrefois foumis à la Chine, ne s'étoient fouftraits à fa domination que pour fuivre les loix de leurs princes, dont ils aimoient la famille : mais que cette famille étant éteinte, le parti le plus fage étoit de fe foumettre à l'empire des *TANG*, fi on ne vouloit pas être pourfuivi par Lun-kong-gé, comme les renards & les lièvres le font à la chaffe.

Suivant le dénombrement des familles de l'empire, qui payoient tribut, on trouva qu'elles ne montoient qu'à quatre millions neuf cens cinquante-cinq mille cent cinquante-une, & par conféquent à quarante-un mille fix cens de moins que cinq ans auparavant ; cette diminution furprit d'autant plus qu'il n'y avoit eu aucune guerre, ni maladie, ni difette confidérable.

846.

Au commencement de l'an 846, l'empereur envoya ordre au prince Yen-ouang de marcher contre les peuples du royaume de *Tang-hiang*, qui venoient continuellement fur les terres de l'empire piller & brûler tous les endroits par où ils paffoient ; & afin de l'exciter à bien faire, il le nomma gouverneur général de tout leur pays, avec un pouvoir abfolu.

Cependant la maladie de l'empereur empiroit chaque jour, & devint abfolument défefpérée. Les eunuques, qui fous le

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
846.
Ou-tsong.

règne de OU-TSONG avoient beaucoup perdu de leur autorité, profitèrent de cette occasion pour se relever.

Il y avoit alors à la cour un treizième fils de l'empereur Hien-tsong, qui n'avoit annoncé dans son enfance ni esprit, ni dispositions; il étoit sérieux, parlant peu, & fuyoit la compagnie : après qu'il fut émancipé, il parut chercher encore plus la solitude, sans témoigner aucun desir de se mêler du gouvernement. Tout le monde le regardoit comme un prince hébêté, hors d'état d'exercer aucun emploi.

Les eunuques jettèrent les yeux sur lui pour en faire le successeur de OU-TSONG, dans la persuasion qu'étant incapable d'agir par lui-même, il seroit obligé de se servir d'eux. Ils le proposèrent à l'empereur, non pour lui succéder, mais seulement pour prêter son nom aux expéditions comme gouverneur de l'empire, jusqu'à ce que sa santé fût rétablie. L'empereur, que la force de son mal empêchoit de faire attention au piége qu'on lui tendoit, y consentit, & nomma ce prince gouverneur général de l'empire. Les grands crurent qu'il vouloit en faire son successeur, & le but des eunuques étoit de le leur persuader, afin d'aplanir les difficultés qu'on pourroit faire à l'élévation de ce prince au trône.

Peu de jours après, OU-TSONG perdit absolument la parole & fut trois jours dans cet état, pendant lesquels les eunuques supposèrent un ordre de ce prince, qu'ils eurent soin de publier : cet ordre portoit que son fils étant trop jeune & hors d'état de gouverner par lui-même, il jugeoit, pour le bien de l'empire, devoir nommer le prince Li-y, autrement Li-tchin, treizième fils de Hien-tsong, son héritier & son successeur à l'empire. OU-TSONG mourut à la troisième lune, après six ans de règne, dans la trente-troisième année de son âge.

SIUEN-TSONG.

SIUEN-TSONG, monté sur le trône, parut tout autre qu'on ne l'avoit cru. Lorsque les grands entendirent publier le faux ordre, par lequel l'empereur Ou-tsong l'avoit nommé son héritier, il n'y en eut aucun qui n'en témoignât du chagrin, & qui ne s'attendît à voir la cour plus que jamais dans le trouble : mais lorsqu'ils le virent traiter en maître les affaires du gouvernement, ils changèrent de sentiment, & ils en prirent une toute autre idée que celle qu'ils s'étoient faite. Ils furent encore plus surpris de voir renvoyer du ministère Li-té-yeou, qui étoit depuis long-temps à la tête des affaires, & qui avoit si bien servi l'état. Ils étoient bien éloignés de penser que le nouvel empereur lui ôtât si promptement l'autorité absolue, dont il jouissoit sous le règne de Ou-tsong : cependant il le fit presque aussi-tôt qu'il fut monté sur le trône, & cet exemple fit trembler tous les grands.

L'empereur Ou-tsong aimoit passionnément une de ses concubines, appellée Ouang-tsaï-gin, qu'il vouloit faire impératrice ; mais parce qu'elle étoit d'une naissance commune & qu'elle n'avoit point d'enfans, Li-té-yeou craignit que son élévation n'excitât quelque trouble. Ou-tsong sur le point de mourir, voyant cette concubine auprès de son lit, lui dit, en la regardant tendrement : « Que deviendrez-vous si je viens » à mourir » ? « Je n'ai, lui répondit-elle, d'autre parti à » prendre que celui de vous suivre aux *neuf fontaines* (1), &

(1) Les *neuf fontaines*, en chinois *kieou-tsiuen ;* je soupçonne qu'il est question par ces neuf fontaines des sources que les *Tao-ssé* placent à la fameuse montagne Koen-lun, mais je n'en suis point assuré : le *Tong-kien-kang-mou* n'a aucune note sur cet endroit. *Éditeur.*

De l'Ere Chrétienne. Tang. 846. Siuen-tsong.

» c'eſt celui que je prendrai ». L'empereur lui donna ſon mouchoir : en effet, dès que ce prince eut les yeux fermés, Ouang-tſaï-gin ſe pendit. SIUEN-TSONG, touché de ſa générosité, la fit, après ſa mort, première reine de Ou-tſong.

En automne mourut auſſi Ou-kiaï, *Ko-han* des Tartares *Hoeï-ho*, mais d'une manière plus triſte. Depuis leur dernière défaite, ſes ſujets s'étoient diſperſés, de manière qu'il lui en reſtoit à peine trois mille, réduits à la plus affreuſe miſére. Son miniſtre, dont il mépriſoit les conſeils, déſeſpéré de leur état malheureux, le tua, & mit à ſa place ſon frère Ou-nieï-ko-han.

L'empereur avoit, dans le même temps, nommé inſpecteur de la province du Tché-kiang, Li-king-yang, officier naturellement bruſque & colère, qui devoit aux ſoins de Tching-chi ſa mère les bonnes qualités & les talens qu'il faiſoit paroître. Tching-chi étoit une femme de beaucoup d'eſprit, mais ſévère; ſon mari la laiſſa veuve encore jeune, avec des enfans en bas-âge, & dans une extrême pauvreté : malgré ſon indigence, elle parvint à élever ſes enfans avec honneur, les inſtruiſant elle-même de leurs devoirs.

Quelques années après la mort de ſon mari, la muraille du nord de ſa maiſon étant venue à tomber, elle y trouva un tréſor : loin de ſonger à ſe l'approprier, elle fit rétablir le mur, & replaça le tréſor au même endroit.

Après que Li-king-yang eut pris poſſeſſion de la charge d'inſpecteur du Tché-kiang, un de ſes petits officiers n'ayant pas exécuté ſes ordres comme il les avoit donnés, il le fit battre ſi rudement qu'il en mourut; cette ſévérité irrita tellement les ſoldats, qu'ils furent ſur le point de ſe révolter. Sa mère étant ſortie du tribunal, le fit venir dans la cour, où,

après lui avoir fait publiquement la réprimande la plus vive, elle ordonna à ses gens de lui ôter ses habits & de le battre jusqu'à ce qu'elle leur dit de cesser : ses officiers intercédèrent si vivemennt pour lui, que Tching-chi lui pardonna. Ce châtiment satisfit les soldats & les retint dans le devoir.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 846. *Siuen-tsong.*

Le premier jour de la douzième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Lun-kong-gé, dont le parti étoit considérable chez les *Toufan*, apprenant la mort de l'empereur Ou-tsong, crut le temps du deuil favorable pour insulter les frontières; il se mit à la tête des *Tang-kiang* & de quelques restes des *Hoeï-ho*, avec lesquels il entra sur les terres de Ho-si. L'empereur fit marcher contre lui Ouang-tsaï, qui le rencontra à Yen-tchéou & le battit, en l'obligeant de se retirer fort en désordre. 847.

L'an 848, les *Hoeï-ho* furent presque entièrement détruits : Ou-nieï, leur *Ko-han*, étoit réduit à un si triste état, qu'il ne lui restoit guère plus de cinq cens hommes; mais ayant su, par un de ses Tartares qui avoit passé par Yeou-tchéou, que Tchang-tchong-ou, commandant de ce département, cherchoit l'occasion de se saisir de sa personne, il en fut si épouvanté, que la nuit même il se sauva du côté de l'ouest avec sa femme & ses enfans, accompagné seulement de neuf cavaliers. Ché-oueï, son général, d'intelligence avec Tchang-tchong-ou, divisa ce que ce *Ko-han* lui avoit laissé de monde pour courir après lui; mais les *Kieï-kia-ssé*, ennemis des *Hoeï-ho*, tombèrent sur eux, & battirent à plates coutures le général Ché-oueï : ils firent prisonniers ce reste de Tartares, & s'en retournèrent triomphans dans leur pays, en se donnant le nom de destructeurs des *Hoeï-ho*. 848.

Le premier jour de la cinquième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 848. *Siuen tsong.*

Siuen-tsong, se faisant lire un ouvrage composé par l'empereur Taï-tsong, intitulé *Kin-king* ou le *miroir d'or*, en fit suspendre la lecture à ces paroles : *Dans les temps de troubles, servez-vous de toutes sortes de gens, même des plus méchans ; mais dans la paix, ne rejettez aucun sage.* Ce prince dit, que quiconque vouloit travailler à maintenir ou à procurer la paix, devoit avoir cette maxime pour premier principe, & demanda à cette occasion le nombre & les noms des mandarins de l'empire. Ling-hou-tao lui répondit qu'il trouveroit les noms des mandarins du sixième dégré en bas dans les registres du tribunal des mandarins, & ceux depuis le cinquième dégré en haut dans le tribunal des ministres. L'empereur se fit apporter ces registres, afin de les avoir sans cesse sous les yeux.

A la cinquième lune, ce prince, mécontent de Tsou-yuen-ché, qu'il avoit mis dans le ministère à la place de Li-té yeou, lui ôta son emploi, pour le donner à Tchéou-tchi, gouverneur de Y-tching (1). Ce gouverneur avoit fait connoissance avec Oueï-yu, dont il estimoit beaucoup les conseils & la prudence. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de son nouvel emploi, il invita Oueï-yu à le venir trouver : dès leur première entrevue, ce lettré lui dit qu'il souhaiteroit pour son repos qu'il ne fût pas dans les charges ; cependant que puisqu'il y étoit, il falloit qu'il s'instruisît à fond de ce qui regardoit les châtimens & les récompenses, afin de ne les employer qu'à propos & d'une manière à s'attirer l'estime de tout le monde. Il lui dit encore que les louanges ou le blâme, la joie ou la colère ne devoient point influer sur sa conduite, & que s'il savoit conserver un juste milieu, c'étoit le moyen de réussir

(1) Hoa-hien de Oueï-hoaï-fou du Ho-nan.

dans

dans ses entreprises, & de se faire un honneur infini dans le poste éminent qu'il occupoit.

Il y avoit alors à la cour un jeune homme appellé Tching-hao, qui avoit la réputation d'être une des meilleures plumes de l'empire ; il étoit fils d'un des premiers officiers du palais. SIUEN-TSONG avoit une fille qu'il aimoit tendrement, à peu près du même âge que Tching-hao ; la réputation du fils & l'estime qu'il avoit pour le père l'engagèrent à la lui donner en mariage, & la cérémonie s'en fit avec une magnificence dont il n'y avoit point d'exemple. Lorsque cette princesse sortit du palais, l'empereur la fit venir en sa présence & lui dit : « Souvenez-vous, ma fille, de vous conformer à la condition de » votre mari ; soyez dans sa maison un exemple de modestie, » c'est le vrai moyen de vous faire respecter, & vous ne le serez » qu'autant que vous marquerez de l'estime pour la famille » où vous entrez ».

Quelque temps après, Tching-y, frère de Tching-hao, étant tombé dangereusement malade, l'empereur envoya savoir de ses nouvelles, & il apprit que la princesse sa fille étoit allée au *Miao* de *Ssé-ngen-ssé* voir la comédie ; il lui fit des reproches fort vifs de ce qu'elle songeoit à se divertir, tandis que son beau-frère étoit à toute extrêmité ; il la menaça même de la faire resserrer étroitement, en ajoutant qu'il n'étoit plus surpris de ce que les grands ne recevoient qu'avec peine l'honneur d'entrer dans sa famille par de semblables mariages, puisque les princesses de son sang étoient si peu jalouses de leur réputation & de donner l'exemple.

A cette époque, le général Ouang-tsaï vint à la cour : il s'attribuoit la gloire d'avoir contraint trois *Tchéou* ou départemens des *Tou-fan* de se donner à l'empire avec leurs places

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 848. *Siuen-tsong.*

fortes, quoiqu'il ne dût ces conquêtes qu'aux troubles dont leur pays étoit agité, & qu'ils fussent venus de leur plein-gré se soumettre. Ce général apporta avec lui beaucoup de richesses en or, en argent, en pierreries & en choses précieuses, qu'il eut soin de distribuer à ceux qui approchoient le plus de l'empereur, afin d'obtenir le gouvernement de Siuen-ou ; mais il lui fut refusé, parce que Tchéou-tchi présenta contre lui un placet.

Tchéou-tchi étoit d'une droiture qui le faisoit craindre de tout le monde ; il ne ménageoit personne lorsqu'il s'agissoit du bien du gouvernement. Oueï-yang, qui avoit servi l'état avec zèle dans les emplois qu'on lui avoit confiés, & qui les avoit exercés sans reproche, crut, ainsi que ses amis, pouvoir demander une place parmi les grands de la cour ; mais il voulut avoir auparavant l'approbation de Tchéou-tchi : ce ministre lui répondit qu'il n'avoit pas les qualités nécessaires, & qu'il étoit inutile qu'il sollicitât. En conséquence de cette réponse, Oueï-yang se désista de ses prétentions.

Tchéou-tchi, zélé pour le bien de l'empire & la gloire de son maître, le pressoit d'étendre les limites de ses états, & de ne pas manquer les occasions qu'il avoit de le faire ; mais comme ses vues ne s'accordoient point avec celles de l'empereur, ce prince se fâcha, & le renvoya du ministère, en le nommant gouverneur de Tong-tchuen.

849.

Quelques jours après, Tching-hao, à qui il avoit donné la princesse sa fille en mariage, se trouvant près de sa personne, comme on parloit de Tchéou-tchi, lui dit qu'il l'avoit fait ministre par rapport à sa droiture, & que cette même droiture causoit sa disgrace. L'empereur comprit qu'il avoit fait une faute, en renvoyant Tchéou-tchi ; mais comme il l'avoit déja

remplacé, il se contenta d'augmenter son degré de mandarinat, & de le mettre dans la première classe des grands de sa cour. Cependant Siuen-tsong, profitant des conseils de Tchéou-tchi, envoya ordre d'agir aux généraux qui étoient sur les frontières des *Tou-fan;* ils le firent avec tant de succès, que le général Kang-ki-jong leur enleva Yuen-tchéou, avec six forteresses: Tchu-chou-ming prit Ngan-lo-tchéou, & Tchang-kiun-siou le fort de Siao-koan: on reprit aux *Tou-fan* tout le pays de Ho-hoang (1).

Tandis qu'on leur enlevoit ces conquêtes, ces ennemis de la Chine continuoient leurs guerres intestines: Lun-kong-gé & Chang-pi-pi ne voulant point se céder, étoient sans cesse aux prises; l'avantage demeuroit presque toujours à Chang-pi-pi, mais sans rien produire de décisif.

Lun-kong-gé, qui avoit attiré dans son parti les *Tang-hiang* & un grand nombre de *Hoeï-ho,* pour piller la Chine, fut encore les engager à le servir contre Chang-pi-pi, quoiqu'ils eussent été maltraités dans leurs courses sur les terres de l'empire. Il regardoit Chang-pi-pi comme le seul obstacle à ce qu'il fût reconnu *Tsan-pou* ou roi des *Tou-fan.* Mais, avec ce puissant secours, il fut le chercher & le battit: il lui coupa le chemin par où il faisoit venir des vivres, ce qui obligea Chang-pi-pi de laisser To-pa-hoaï-kouang pour la garde de Chen-tchéou, & d'aller, en côtoyant la rivière, camper à l'ouest de Kan-tchéou. Lun-kong-gé le suivit à la piste, sans lui faire d'autre mal que de ravager le pays de Ho-si.

Lun-kong-gé étoit si dur au soldat, que les *Tang-hiang* & les *Hoeï-ho,* jaloux de leur liberté, ne pouvoient le souffrir:

(1) La partie occidentale du Chen-si près du Hoang-ho.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 851. *Siuen-tsong.*

ils l'abandonnèrent & se retirèrent dans leur pays. Cet exemple ébranla ses propres soldats ; ils désertèrent par bandes, & l'affoiblirent au point que, se croyant perdu, il résolut de se reconnoître tributaire de la Chine. Ayant assemblé ses officiers, il leur fit part de cette résolution, & les chargea de la faire savoir à leurs soldats, en leur signifiant qu'il feroit mourir quiconque s'y opposeroit.

Après les avoir ainsi disposés à la soumission, il se rendit à la cour impériale, où il demanda d'être fait gouverneur de Ho-oueï ; mais l'empereur, sans lui rien accorder, le traita cependant avec honneur : il lui fit des présens & le renvoya. Lun-kong-gé partit le cœur percé de douleur d'avoir si mal réussi. Depuis cette démarche ses gens firent si peu d'état de lui, qu'ils l'abandonnèrent presque tous, & qu'à peine il lui resta trois cens hommes, avec lesquels il se réfugia dans la ville de Kouo-tchéou.

852. L'année suivante, des brigands de Pong-tchéou (1) & de Ko-tchéou, s'étant attroupés auprès de la montagne Ki-chan, désolèrent tout le pays : l'empereur envoya ordre à Ouang-tchi-hong d'aller contre eux. Le ministre Tsouï-siuen, instruit de cet ordre, fut lui demander audience, & lui dit que les malheureux qui sembloient s'appuyer sur la difficulté des chemins de la montagne Ki-chan, étoient des peuples dont il étoit le père ; que la faim & la misère les avoient poussés à prendre les armes pour se procurer le nécessaire, & que, sans fatiguer les troupes, il suffiroit d'y envoyer Lieou-tong pour les faire rentrer dans le devoir. L'empereur le chargea en conséquence de cette commission.

(1) Chun-king-fou du Sé-tchuen.

Lieou-tong partit de la cour, accompagné de peu de monde, & se rendit à la montagne Ki-chan, où ces vagabonds étoient en grand nombre; dès qu'ils furent qu'on venoit à eux, ils s'armèrent de leurs arcs, & se mirent en disposition de se défendre. Lieou-tong n'hésita point à s'avancer seul; il leur cria, d'assez loin : « Je viens ici de la part de l'empereur, non » pour vous déclarer la guerre, mais pour vous apporter l'ordre » par lequel il vous pardonne le passé, & vous permet de » retourner chacun chez vous; cependant si vous avez dessein » de vous révolter comme on le publie, je m'offre le premier » à vos coups ». Ces séditieux, transportés de joie, jettèrent leurs arcs & leurs flèches à terre, & demandèrent à genoux que l'empereur eût pitié de leur misère. Lieou-tong promit de s'employer pour eux, & retourna à son petit camp au bas de la montagne, où il trouva le général Ouang-tchi-hong à la tête de son armée, qui, sans avoir égard à ce qu'il venoit de faire, voyant ces malheureux se retirer, les fit charger & les extermina tous.

A cette occasion, l'empereur se fit rendre un compte exact des deniers qui entroient chaque année dans ses coffres, &, suivant la vérification qui en fut faite, en y comprenant les droits sur le vin & le sel, on trouva qu'ils montoient à dix-huit millions trois cens cinquante mille enfilades, de mille chacune (1). Les grains, les soieries, les toiles & autres objets n'entroient point dans ce calcul. 853.

Le premier jour de la première lune de l'année suivante, il y eut une éclipse de soleil. 854.

(1) A peu près quatre-vingt-onze millions sept cens cinquante mille livres de notre monnoie.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 854. *Siuen-tsong.*

Quoique les eunuques ne fussent pas aussi puissans que sous les deux règnes précédens, ils l'étoient cependant encore assez pour causer du trouble, si on s'avisoit de les attaquer ; l'empereur songeoit néanmoins à les réduire à l'ancien pied. Ayant fait venir Oueï-yu, du tribunal des ministres, à qui il demanda ce qu'il pensoit du pouvoir des eunuques, Oueï-yu lui répondit que l'autorité impériale n'étoit plus ce qu'elle étoit autrefois. « Elle n'est pas encore perdue, répéta par deux fois l'empereur, » il est seulement à craindre qu'elle ne se perde ». Et comme il le consultoit sur le remède qu'on y pouvoit apporter, il lui conseilla de ne point communiquer cette affaire aux mandarins du dehors, dans la crainte, comme on en avoit l'exemple, de voir renouveller les troubles : il ajouta qu'il valoit mieux la confier à quelqu'un des eunuques mêmes, parce qu'il étoit impossible qu'il n'y eût de la jalousie & de la division entre eux. L'empereur lui dit qu'il avoit déja voulu tenter ce moyen, & qu'aussi-tôt qu'il en avoit ouvert la bouche, il les avoit vu se réunir pour se soutenir mutuellement, quelque divisés qu'ils fussent d'ailleurs. Cette conversation ne fut pas poussée plus loin ; mais, quelque temps après, l'empereur se trouvant seul avec Ling-hou-tao, il lui proposa d'exterminer tous les eunuques, & d'examiner les moyens d'y parvenir sans exciter du trouble.

Ling-hou-tao, de retour chez lui, mit par écrit sa réponse ; il disoit, qu'en faisant mourir tous les eunuques, ce seroit faire périr les innocens avec les coupables. Il convenoit qu'il falloit s'en défaire, mais en donnant leurs emplois à d'autres, afin de leur ôter insensiblement l'autorité qu'ils avoient usurpée. Les eunuques trouvèrent moyen de voir cette réponse ; ils en furent irrités : depuis ce temps-là leur tribunal intérieur

prit les tribunaux du dehors dans une si grande aversion, qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 854. *Siuen-tsong.*

L'empereur, pour se distraire du chagrin que lui donnoit le mauvais succès de son dessein contre les eunuques, étant allé à la chasse du côté du nord, rencontra un homme qui coupoit du bois, & lui demanda qui étoit mandarin de son *Hien.* Il s'appelle Li-hing-yen, lui répondit-il. — Comment s'acquitte-t-il de son emploi ? Fort bien, dit le paysan ; il est ferme dans son devoir & zélé pour le peuple : il y a quelque temps qu'ayant fait arrêter plusieurs voleurs, les mandarins d'armes le sollicitèrent vivement de les leur remettre entre les mains, mais il fut inflexible, & il les fit tous mourir.

SIUEN-TSONG, de retour de la chasse, fit écrire le nom de ce mandarin, & le fit exposer sur un des piliers de la salle où il avoit coutume de recevoir les mandarins : il le nomma à un emploi beaucoup plus considérable que celui qu'il avoit. Lorsque cet officier vint à la cour le remercier de la grace qu'il venoit de lui accorder, ce prince le reçut dans cette salle, & lui donna un poisson d'or avec un de ses habits, en lui montrant son nom qu'il avoit fait mettre sur un des piliers, & en lui disant : « Continuez à bien remplir les » devoirs de votre place, & mes bienfaits ne vous manque- » ront pas ».

L'année suivante, l'empereur étant allé chasser sur les bords de la rivière Oueï-choui, vit dans un *Miao* ou temple de *Foé* une dixaine de vieillards assemblés, & leur demanda ce qui les y amenoit ? Ces vieillards lui répondirent qu'ils étoient de Li-siuen, & qu'ils alloient à la capitale de leur département demander qu'on leur rendît Li-kiun-ché, leur gouverneur, qu'on leur avoit ôté lors du dernier examen : ils ajoutèrent qu'ils 855.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
855.
Siuen-tsong.

étoient entrés dans ce temple pour prier *Foé* de faire réussir leur démarche. L'empereur, touché de leur zèle, leur dit qu'ils pouvoient s'en retourner; qu'il étoit charmé de savoir que Li-kiun-ché fût un si honnête homme, & qu'il se souviendroit de lui : en effet, peu de temps après, le gouvernement de Hoaï-cheou étant venu à vaquer, l'empereur l'y nomma.

Siuen-tsong avoit une mémoire prodigieuse; il lui suffisoit d'avoir vu une seule fois un mandarin pour ne le plus oublier. Il fit écrire par Oueï-yu une carte détaillée de tous les pays de son empire, de leurs différentes coutumes & de leurs productions, qu'il intitula *Tchu-fen-yu;* c'est-à-dire, ouvrage sur la différence des lieux.

Siueï-hong-tsong, gouverneur de Teng-tchéou, étant venu à la cour, l'empereur lui parla si pertinemment de tout ce qui regardoit son gouvernement, qu'il en fut surpris; ce gouverneur ne put s'empêcher de raconter leur entretien à Oueï-yu, & de lui en témoigner son admiration : il ne vous a rien dit, lui répondit Oueï-yu, qui ne soit dans le *Tchu-fen-yu.*

L'empereur aimoit beaucoup Oueï-yu, à cause de sa droiture & de sa franchise; peu d'officiers s'acquittoient mieux de leur devoir, & toutes ses décisions, pour l'ordinaire, étoient confirmées. On lui porta un jour des plaintes contre Tching-kouang, chef d'un village, dont la conduite étoit fort irrégulière, & qui faisoit tout à sa tête : depuis plusieurs années il ne payoit aucun tribut. Oueï-yu lui fit mettre la *cangue,* après quoi il en rendit compte à l'empereur, & demanda qu'il fût condamné à la mort.

L'empereur, qui vouloit favoriser Tching-kouang, lui dit que c'étoit un homme qu'il aimoit beaucoup, & qu'il ne pouvoit

pouvoit se résoudre à le faire mourir. Oueï-yu lui répondit qu'il falloit donc faire publier que les châtimens prescrits par les loix n'étoient faits que pour les pauvres : ne suffira-t-il pas, répliqua l'empereur, de le faire battre ? Oueï-yu, sans insister davantage, fit donner à Tching-kouang quelques dixaines de coups de bâton, & l'obligea de payer tous les arrérages des tributs qu'il devoit à l'état.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 855. *Siuen-tsong.*

Tching-hao, qui avoit épousé une fille de l'empereur, ambitionnoit une place de ministre. Tching-chi-té, son père, qui ne vouloit point qu'il entrât dans les affaires, lui écrivit : « Lorsqu'on vous mit dans le tribunal des revenus de l'empire, je dis aussi-tôt que l'année de ma mort étoit arrivée ; » mais en apprenant que vous pensez à être ministre, je dis » que mon dernier jour n'est pas éloigné ». A la lecture de cette lettre, Tching-hao, saisi de crainte, fut sur le champ retirer la demande qu'il avoit faite de cet emploi, & pria l'empereur de n'y plus songer : sa prière lui fut accordée, & il fit partir un exprès pour en porter la nouvelle à son père. 856.

L'empereur, se ressouvenant des *Hoeï-ho*, dit à ses grands que ces Tartares avoient autrefois rendu service à la Chine, & qu'ils s'étoient alliés plusieurs fois avec la famille impériale : cependant qu'il paroissoit à peine aujourd'hui qu'ils eussent existés, quoiqu'il y en eût à Ngan-si une troupe, dont Ki-mang-li étoit le *Ko-han.* Il ajouta qu'il avoit envie de lui envoyer des lettres-patentes. Quelque temps après un de leurs envoyés vint à la cour payer le tribut, & on le chargea de ces lettres pour son maître.

SIUEN-TSONG aimoit la musique & avoit une troupe de comédiens. Tchou-han-tchin, leur chef, s'avisa, dans une de ses comédies, de faire des allusions aux affaires du gouver- 857.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 857. *Siuen-tsong.*

nement. L'empereur qui assistoit à la représentation de cette pièce, l'écouta avec un grand sérieux; mais lorsqu'elle fut finie, il manda Tchou-han-tchin & lui fit une réprimande fort vive, en lui disant qu'il le payoit pour lui délasser l'esprit, & non pour se mêler des affaires du gouvernement : il l'envoya en exil.

Quelque temps après, un habile musicien nommé Lo-tching, fut mis en prison pour avoir commis un meurtre; plusieurs personnes s'employèrent pour obtenir sa grace, & principalement les musiciens, qui présentèrent en corps un placet, dans lequel ils avouoient que Lo-tching méritoit de mourir mille fois à cause de son ingratitude envers l'empereur, dont il avoit reçu tant de bienfaits; mais que n'ayant pas son second pour les talens, il seroit difficile de réparer sa perte. L'empereur répondit à ce placet : « Vous craignez la perte des talens de Lo-» tching, & moi je crains celle des règles du gouvernement de Kao-tsou & du grand Taï-tsong » : ainsi il le condamna à mourir.

Ce prince, si éclairé, se laissa cependant séduire par les rêveries des *Tao-ssé*. Les funestes exemples de ses prédécesseurs auroient dû lui faire suspecter leur charlatanerie; mais l'espérance de se rendre immortel l'emporta. Prévenu de cette chimère, il fit venir à sa cour Souan-yuen-tsi, fameux *Tao-ssé*, auquel il demanda s'il ne pourroit pas connoître le secret de l'immortalité. Ce *Tao-ssé* lui répondit qu'un prince comme lui, en renonçant à ses passions & n'estimant que la vertu, recevroit infailliblement une félicité qui s'étendroit fort loin. L'empereur, peu satisfait de cette réponse, après l'avoir gardé quelques mois à la cour, lui permit, comme il le demandoit, de retourner à sa montagne de *Lo-féou.*

858. Persuadé cependant qu'il pourroit par une autre moyen se

procurer l'immortalité, SIUEN-TSONG se mit entre les mains de certains *Tao-ssé* qui étoient à la cour, & il se détermina à user de leurs recettes ; dès la première dose qu'il prit, il vomit avec des efforts si violens, qu'on en craignit des suites fâcheuses.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 858. *Siuen-tsong.*

Cet accident passé, ce prince devint tout pensif & ne savoit à quoi en attribuer la cause ; il ne vouloit point que ce fût l'effet d'un breuvage, dont le but étoit de rendre immortel ; il aima mieux soupçonner Tsouï-chin-yeou son ministre, sur les instances réitérées qu'il lui avoit faites, quelques jours auparavant, de nommer un prince héritier, & sur ce soupçon, si mal fondé, il lui ôta son emploi. Tsiang-chin, qu'il avoit fait venir pour remplacer Tsouï-chin-yeou, lui dit dans une audience particulière qu'il lui accorda, que la trop grande facilité d'obtenir des mandarinats faisoit que chacun ne songeoit qu'à ses propres intérêts. L'empereur lui répondit qu'il craignoit que ces abus ne causassent un jour des troubles. Tsiang-chin ajouta que l'empire étoit en paix, mais que si le nombre de ceux qui ambitionnoient de s'avancer devenoit trop grand, cette concurrence pourroit mettre du désordre dans le gouvernement. L'empereur, satisfait de sa conversation, le congédia, en lui disant qu'il ne le verroit plus seul. Tsiang-chin ne comprit pas alors le sens de ces dernières paroles ; mais, quelque temps après, se voyant nommé ministre, il expliqua facilement l'énigme.

SIUEN-TSONG, toujours entêté de l'immortalité, continuoit de prendre les breuvages que les *Tao-ssé* lui préparoient, & à chaque fois il en ressentoit les plus mauvais effets ; mais persuadé que leur vertu étoit de changer la constitution humaine en une constitution immortelle, il attribuoit à cette révolu-

859.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 859. *Siuen-tsong.*

tion les douleurs qu'il souffroit : elles le conduisirent au tombeau à la cinquantième année de son âge & à la treizième de son règne.

Siuen-tsong étoit un prince fort éclairé & décisif dans les affaires ; d'une justice exacte dans les châtimens, il n'avoit égard, ni au rang de la personne, ni aux prières, pour adoucir la rigueur des loix : il recevoit avec plaisir les remontrances qu'on lui faisoit, quelques contraires qu'elles fussent à ses vues, pourvu qu'elles ne touchassent point à sa crédulité sur la secte des *Tao-ssé*. Il récompensoit en prince, aimant ses peuples, & les soulageant autant qu'il le pouvoit : ces vertus lui procurèrent, durant son règne, le surnom de petit *Taï-tsong*. Son fils aîné Y-tsong lui succéda.

Y-TSONG.

860.

Le règne de Y-tsong commença par une guerre qui n'en fit pas augurer favorablement. Un certain Kieou-fou prit les armes dans la province du Tché-kiang, & désola la campagne; il battit, dans plusieurs rencontres, les troupes impériales, & enleva de force la ville de Siang-chan (1).

Tching-tchi-té, qui commandoit les troupes de cette province, en envoya une bonne partie contre lui; elles furent entiérement défaites. Après cette victoire, Kieou-fou se saisit de la ville de Yen-hien, où il fit de nouvelles levées, & s'empara des greniers & des trésors publics, qu'il distribua à ses gens. Tching-tchi-té, voyant que le mal augmentoit, demanda du secours aux gouverneurs des provinces voisines ;

(1) Siang-chan-hien de Ning-po-fou du Tché-kiang.

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
860.
Y-tsong.

il dépêcha en même temps un courier à la cour pour en donner avis : ses dépêches portoient encore que, pour peu qu'on différât à le secourir, toute la province étoit sur le point de se livrer aux rebelles.

Le conseil proposa, pour commander les troupes contre les rebelles, Ouang-ché, qui s'étoit très-bien comporté dans le pays de Ngan-nan (1), où il avoit éteint, avec beaucoup de sagesse, un commencement de révolte. L'empereur l'ayant agréé, lui demanda, lorsqu'il vint prendre ses ordres, comment on pourroit étouffer cette révolte ; avec une forte armée, répondit le général : mais sur ce que les eunuques représentèrent qu'elle entraîneroit à des dépenses énormes, Ouang-ché répliqua que si l'on donnoit le temps aux rebelles de se fortifier, il en coûteroit bien davantage pour les réduire, & que peut-être il ne seroit pas facile d'en venir à bout. L'empereur fit expédier des ordres à toutes les provinces d'envoyer leurs troupes dans le Tché-kiang, sous le commandement de Ouang-ché.

Kieou-fou profita du temps qu'il fallut pour les assembler, & ayant divisé son armée en plusieurs corps, il ravagea les pays de Kiu-tchéou (2), de Mou-tchéou (3), de Ming-tchéou (4) & de Taï-tchéou (5). Cette province ne commença à respirer que quand on apprit que Ouang-ché venoit à son secours avec une puissante armée.

Lorsque Kieou-fou en reçut la nouvelle, il étoit à boire

(1) Le Tong-kin.
(2) Kiu-tchéou-fou.
(3) Yen-tchéou-fou.
(4) Ning-po-fou.
(5) Et Taï-tchéou-fou de Tché-kiang.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 860. *Y-tsong.*

avec ses officiers, & il en parut consterné ; Lieou-ouang le remarquant, lui dit qu'il falloit, sans hésiter, se saisir de Yueï-tchéou (1), & mettre cette place en état de défense. Il lui conseilla encore de faire passer le Kiang à une partie de leurs gens, pour aller piller Yang-tchéou, & revenir ensuite à Ché-téou-tching, qu'on fortifieroit ; il ajouta qu'infailliblement les pays de Siuen-ché (2) & de Kiang-si se joindroient à eux. Enfin il prétendit qu'il falloit donner à Lieou-tsong dix mille hommes pour aller par mer se rendre maître du Fou-kien, parce qu'en s'emparant d'une grande étendue de pays, dont ils tireroient des tributs, ils se verroient en état de tenir tête à l'armée impériale.

Le lettré Ouang-lo observa que la proposition de Lieou-ouang, étoit précisément la même chose qu'avoit fait autrefois sur la fin de la dynastie des *Han*, le brave Sun-kiuen, mais que l'exécution n'en étoit pas facile : il dit qu'il valoit mieux se retirer dans les montagnes qui communiquent avec la mer, parce que s'ils étoient contraints d'en sortir, ils pourroient s'embarquer & se réfugier dans les îles. Il insista sur son avis, comme le meilleur & même le seul qu'on dût suivre.

Kieou-fou fut si long-temps à se déterminer, qu'il donna le temps à Ouang-ché & aux troupes impériales de passer le Kiang, & de s'avancer jusqu'à ses retranchemens, sans qu'il se mît en devoir de s'y opposer. Avant que d'en venir aux mains, Ouang-ché fit publier dans son camp de ne point disputer les terrains dangereux & difficiles : il défendit de brûler les maisons & de tuer le peuple, ordonnant de rece-

(1) Chao-hing-fou du Tché-kiang.

(2) Ning-koué-fou de Oueï-tchéou-fou du Kiang-nan.

voir ceux qui se soumettroient, sans leur faire aucun mal ; mais quant à l'or, à l'argent & aux bagages des rebelles, il déclara qu'il les leur abandonnoit entièrement. Ce général se disposa ensuite à les attaquer, & dans dix-neuf combats qu'il leur livra, presque coup sur coup, il eut toujours l'avantage ; il les réduisit si bas, que Lieou-ouang, voyant qu'ils étoient perdus, dit, plein de colère, à Kieou-fou, que s'il avoit suivi son conseil, ils ne seroient pas dans l'état où ils se trouvoient. Cet officier fendit la tête d'un coup de sabre au docteur Ouang-lo, qui en étoit cause, & l'étendit mort à ses pieds.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 860. *Y-tsong.*

Cependant les rebelles étoient encore en état de faire de la peine : Ouang-ché, pour leur couper le chemin de la mer, s'empara du port où ils pouvoient s'embarquer ; il en vit en effet plusieurs déja montés sur des barques, qui, à son approche, les abandonnèrent & se sauvèrent dans les montagnes voisines, où ils étoient encore plus de dix mille campés dans un endroit appellé Nan-tchin-koan. Les troupes du Tché-kiang les y forcèrent & les contraignirent d'aller se renfermer dans Yen-tchéou ; Ouang-ché fut aussi-tôt les y investir.

Les rebelles, quoique réduits à un petit nombre, se défendirent avec une bravoure à laquelle Ouang-ché ne s'attendoit pas ; ce ne fut qu'après plus de cent combats, où les troupes de l'empire perdirent beaucoup de monde, qu'elles emportèrent la place. Kieou-fou & Lieou-ouang furent pris vifs ; Ouang-ché fit mourir Lieou-ouang, mais il envoya Kieou-fou, chargé d'une grosse *cangue*, à la cour, où il subit le supplice que méritent les chefs des rebelles.

L'année suivante, le prince de Nan-tchao (1), mécontent 861.

(1) Yun-nan.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 861. Y-tsong.

de ce qu'on ne lui avoit point envoyé le diplôme impérial, pour le confirmer dans la souveraineté qu'il avoit reçue de ses ancêtres, crut qu'on avoit quelque dessein de la lui enlever, d'autant plus qu'on avoit cessé de faire passer chez lui autant de grains que de coutume. Tou-tsong, commandant Chinois dans ces quartiers, avoit écrit plusieurs fois en cour de ne pas le mécontenter, parce qu'il étoit plus puissant qu'on ne pensoit, & qu'on avoit peu de troupes dans son voisinage. La cour se détermina enfin à lui donner satisfaction, mais trop tard : le prince de Nan-tchao avoit déja pris les armes, & étoit venu faire des courses sur les terres de la Chine. Cet acte d'hostilité fit suspendre l'exécution des ordres de l'empereur.

862.

Le prince de Nan-tchao, de retour de ces courses, dont il avoit rapporté un butin immense, fondit l'année suivante sur les terres de Ngan-nan (1). Mang-koan, qui commandoit les troupes impériales, fut battu plusieurs fois, & fit connoître à la cour l'impossibilité où il étoit de se soutenir long-temps. La cour nomma Tsaï-si pour le remplacer, & envoya ordre aux troupes des provinces voisines de s'assembler, au nombre de trente mille hommes, pour aller au secours de Ngan-nan. Ces trente mille hommes ayant joint les troupes de Ouang-koan, l'armée impériale se trouva beaucoup plus forte que celle du roi de Nan-tchao ; ce prince qui ne voulut rien risquer, se retira dans son pays.

Il y avoit alors à la cour un certain Tsaï-king, homme fourbe & ennemi de Tsaï-si : lorsqu'il le vit partir avec une si belle armée pour Ngan-nan, il craignit qu'il ne se fît une

(1) Le Tong-kin.

trop

trop grande réputation, & présenta un placet à l'empereur, pour lui dire que, tout étant paisible sur les limites, les troupes qui étoient à Ngan-nan devenoient inutiles. L'empereur donna ordre de les faire revenir.

Le général Tsaï-si, qui voyoit l'importance d'y entretenir de fortes garnisons, n'obéit pas d'abord : il écrivit en cour pour demander qu'on lui laissât au moins cinq mille hommes; mais Tsaï-king, que les ministres eurent la foiblesse d'écouter, leur persuada de n'y conserver que le même nombre de troupes qu'on avoit coutume d'y entretenir en temps de paix. Tsaï-king paya bientôt la peine de sa fourberie, à l'occasion d'un supplice qu'on avoit aboli, à cause de sa cruauté, & qu'il voulut remettre en usage; la proposition qu'il en fit révolta tellement le peuple & les soldats, qu'ils vouloient le tuer. L'empereur, pour le soustraire à leur haine, lui ordonna de se rendre à Ngaï-tchéou; & comme il se flattoit de faire changer cet ordre, il n'obéit point : l'empereur, irrité de sa désobéissance, lui envoya celui de se faire mourir; ce qu'il exécuta.

Le roi de Nan-tchao ne fut pas plutôt que les troupes impériales avoient évacué le Ngan-nan, qu'il y revint à la tête des siennes; Tsaï-si, hors d'état de lui résister, dépêcha un courier à la cour pour avertir du danger où il se trouvoit. Le gouvernement fit partir cinq mille hommes; mais, avant qu'ils pussent arriver, le roi de Nan-tchao pressa si fort le général Chinois, qu'il se vit obligé de s'enfermer dans Kiao-tchi, capitale du pays, où il fut aussi-tôt investi par ce prince, & assiégé dans les formes.

863.

Tsaï-si se défendit près de deux mois avec toute la bravoure qu'on pouvoit attendre de lui; mais, se voyant sur le point

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 863. *Y-tsong.*

d'être forcé, il résolut de tout risquer plutôt que de tomber entre les mains des ennemis : il se mit à la tête de ce qui lui restoit de monde, & se fit jour à travers un quartier des assiégeans ; s'avançant ensuite sur le bord de la rivière, & n'y trouvant point de barques, qui étoient toutes de l'autre côté, plutôt que de faire dire qu'un général Chinois se fût laissé prendre par des barbares tels que les *Nan-tchao*, il aima mieux se précipiter dans la rivière, où il se noya.

Ses officiers, qui se voyoient encore quatre à cinq cens hommes, prirent une autre résolution ; ils dirent à leurs soldats que, ne pouvant échapper à la mort, il leur seroit plus glorieux de mourir en braves au milieu des ennemis les armes à la main, & qu'un seul d'eux valoit au moins dix de ces barbares. Animés par ce peu de paroles, ils firent face à l'ennemi, & donnèrent dessus tête baissée ; ils y périrent tous, mais il en coûta la vie à plus de deux mille des plus braves de l'armée de Nan-tchao. On compte qu'il périt dans ce siége plus de cent cinquante mille hommes, tués ou faits prisonniers par les *Nan-tchao*. La prise de Kiao-tchi répandit si fort la terreur dans les provinces de Ki-tong & de Y-lao, qu'elles vinrent se soumettre, sans attendre qu'elles y fussent forcées. Le roi de Nan-tchao, maître de tout le pays de Ngan-nan, après avoir laissé vingt mille hommes de garnison à Kiao-tchi, sous les ordres de Yang-sé-tsin, reprit le chemin de ses états.

Le premier jour de la septième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

864. A la troisième lune de l'année suivante, il parut une comète à l'étoile *Léou*, qu'on regarda comme de bon augure, & les grands en félicitèrent l'empereur.

Le roi de Nan-tchao, après la conquête de Ngan-nan, entra, avec une armée de soixante mille hommes, sur les terres de l'empire ; il suivoit le chemin de Yong-tchéou (1), lorsqu'il apprit qu'il n'étoit pas loin de l'armée impériale, commandée par le général Kang-tching-hiun. Persuadé qu'elle n'étoit pas si forte que la sienne, & impatient d'en venir aux mains avec les Chinois, il pressa sa marche, & surprit un corps de neuf mille hommes, qui mirent bas les armes sans se défendre. Ce prince s'avança ensuite vers Yong-tchéou, qu'il investit.

Après quelques jours de siége, l'armée impériale, qui avoit reçu du renfort, s'étoit avancée jusqu'à la vue du camp des ennemis, & avoit pris un poste si avantageux, qu'elle paroissoit beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'étoit en effet. Les officiers Chinois, brûlant de se distinguer par quelques actions de valeur, sollicitoient leur général de leur accorder la permission d'aller insulter le camp des assiégeans, mais il la leur refusa. Cependant un des officiers subalternes l'importuna si fort, qu'il lui permit d'y aller avec trois cens hommes. Cet officier choisit la nuit pour son expédition, & conduisit sans bruit sa petite troupe jusqu'aux retranchemens des ennemis, où, l'ayant divisée en plusieurs pelotons, il leur tua plus de cinq cens hommes, & se retira sans avoir perdu un seul de ses soldats : ce coup de main, joint au bruit qu'il venoit un renfort considérable aux impériaux, engagea le roi de Nan-tchao à lever le siége, & il le fit en si bon ordre, que Kang-tching-hiun n'osa l'inquiéter dans sa retraite.

Ce général dépêcha aussi-tôt un courier en porter la nouvelle à la cour, où l'on fit des réjouissances extraordinaires pendant plusieurs jours. L'empereur augmenta le dégré de

(1) Nan-ning-fou du Kouang-si.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 864. Y-tsong.

mandarinat de Kang-tching-hiun, & fit des libéralités à ses enfans, à ses frères, & à toute sa famille; mais l'officier & les trois cens hommes, qui étoient les auteurs de la levée du siége, furent oubliés dans la distribution des récompenses.

Les soldats de cette armée s'en plaignirent d'une manière si vive, que Oueï-tchao, lieutenant-général, en écrivit aux ministres, & leur rendit compte comment la chose s'étoit passée. Sur ce rapport, le général Kang-tching-hiun fut rappellé, & Kao-pien envoyé prendre sa place.

865. L'an 865 mourut l'impératrice, mère de l'empereur régnant.

866. Kao-pien fit entièrement changer de face aux affaires de Ngan-nan : il y entra avec une armée inférieure de beaucoup à celle du roi de Nan-tchao; mais il sut si bien profiter de toutes les occasions, qu'il le battit toujours, & le réduisit enfin à se tenir sur la défensive.

Ce général n'hésita point à faire le siége de Kiao-tchi. Le roi de Nan-tchao, qui vint souvent se présenter devant son camp, sans oser l'attaquer, fut spectateur de la prise de cette ville: elle fut emportée d'emblée au bout de dix jours. Cette perte l'obligea à se retirer dans son pays, après avoir perdu plus de trente mille hommes dans les différens combats qu'il eut à soutenir contre les impériaux.

La conquête du pays de Ngan-nan couvrit de gloire Kao-pien, & remplit la cour de joie. L'empereur, pour le récompenser, lui donna le titre honoraire de président du tribunal des crimes; & lorsqu'on proposa d'établir un gouverneur-général à Kiao-tchi, Y-TSONG en fit sur le champ expédier le brevet à Kao-pien.

Sur la fin de cette année, les envoyés des *Kieï-kia-ssé* vinrent apporter leur tribut.

Le peu d'application de l'empereur aux affaires du gouvernement, avoit été cause de cette guerre; uniquement occupé de ses plaisirs, il entretenoit plus de cinq cens comédiens, toujours prêts à jouer quelque pièce, & il y avoit peu de mois où il ne donnât dix ou douze grands festins : il falloit toujours tenir en état ce qui lui étoit nécessaire pour voyager par eau ou par terre, & il ne se déterminoit que lorsqu'il étoit sur le point de partir. Ce prince ne sortoit jamais sans mener avec lui plus de dix mille hommes, ce qui coûtoit des sommes immenses.

Un de ses musiciens, nommé Li-ko-ki, avoit un talent admirable pour composer des airs de son goût. Un jour qu'il sortoit de la comédie, charmé d'un air nouveau, sans faire attention à la profession de Li-ko-ki, il le fit capitaine de ses gardes, malgré les représentations de Tsao-kio, qui lui dit que le grand Taï-tsong avoit fixé à sept cens le nombre des mandarins de sa cour, & que sa volonté étoit qu'on ne donnât ces emplois qu'à des sages; que c'étoit se déshonorer, que de les accorder à des gens dont la profession avoit quelque chose d'infâme. Tsao-kio lui cita encore l'empereur Ouen-tsong, qui, pour récompenser les longs services d'un de ses comédiens, vouloit le gratifier d'un petit office de mandarin; sur quoi Téou-siun lui ayant représenté qu'il aviliroit ces places, il changea de sentiment : mais Y-tsong n'eut aucun égard à ces exemples, & cette conduite, jointe à son peu d'attention à veiller à ce qui se passoit dans ses états, furent cause de grands troubles qui prirent naissance sur les confins de Nan-tchao.

868.

Au commencement des guerres de Ngan-nan, on y avoit envoyé quelques mille hommes, tirés en partie de la gar-

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
868.
Y-tsong.

nison de Siu-tchéou & de celle de Sfé-tchéou (1); il y avoit déja sept ans qu'ils y étoient, sans qu'il fût question de les faire relever. Ils demandèrent souvent de retourner dans leur pays; mais Tsouï-yen-tseng, qui les commandoit, homme dur & emporté, loin de les écouter, après les avoir maltraités, leur retrancha même une partie de leurs étapes. Cependant ces soldats, dans l'espérance de s'en retourner de jour en jour, prenoient patience; mais lorsqu'ils apprirent l'ordre de les retenir encore un an, Kiu-ki, un de leurs officiers, les excita à se révolter : ils commencèrent par tuer Ouang-tchong-fou, le principal auteur de cet ordre, & de concert avec Pong-hiun, qui avoit la direction des vivres, ils pillèrent les magasins. Après l'avoir choisi pour chef, ils se mirent en route pour s'en retourner, volant impunément par-tout, sans que les mandarins des lieux pussent les arrêter. Lorsqu'ils furent à moitié chemin de Siu-tchéou, Pong-hiun leur dit, qu'étant partis sans permission & ayant commis des désordres sur leur route, ils devoient s'attendre à être mis en pièces en arrivant : il les exhorta à se mettre en état de disputer leur vie. Ces séditieux, sentant la nécessité d'augmenter leur nombre, reçurent parmi eux les déserteurs qu'ils purent rencontrer, & prirent même du monde par force; ils se donnèrent des drapeaux & des étendards particuliers, & dès ce moment ils se déclarèrent ouvertement.

La cour, informée de leur rébellion, n'oublia rien pour les faire rentrer dans le devoir; elle leur accorda une amnistie générale, & envoya ordre à Tsouï-yen-tseng de les engager à quitter les armes; mais Pong-hiun leur fit entendre que ce

(1) Siu-tchéou & Sfé-tchéou du Kiang-nan.

n'étoit qu'une feinte de la part de Tsouï-yen-tseng, qui avoit l'ordre de les faire tous mourir & d'éteindre leurs familles: il ajouta que le plus sûr parti étoit de tenter fortune, & d'aller délivrer leurs familles qui étoient à Siu-tchéou.

Cette résolution prise, ils se mirent en marche & rencontrèrent quelques troupes de l'empereur, qu'ils battirent; s'avançant ensuite vers Sou-tchéou, ils l'emportèrent d'insulte & la pillèrent. Tsouï-yen-tseng, ayant rassemblé les troupes des garnisons voisines, en composa une armée, qu'il crut assez forte pour les arrêter, & fut au-devant d'eux. Pong-hiun, qui avoit long-temps servi en qualité d'officier, se comporta dans cette occasion en grand capitaine; il soutint le premier choc, & repoussa si vigoureusement Tsouï-yen-tseng, qu'il le rompit & le mit en fuite: il lui tua plus de mille soldats, & fit plus de dix mille prisonniers, qui mirent les armes bas & prirent parti parmi les rebelles.

Comme l'armée de Tsouï-yen-tseng s'étoit entiérement dissipée, il se sauva dans Siu-tchéou, suivi de très-peu de monde. Cette place se trouvoit dégarnie, parce qu'il en avoit retiré la garnison: la plupart des soldats qui la composoient, étoient du nombre de ceux qui s'étoient donnés à Pong-hiun; ainsi, ne doutant pas que ce rebelle ne vînt attaquer Siu-tchéou, il fit prendre les armes à la jeunesse.

Pong-hiun s'approcha en effet de Siu-tchéou; tout y étoit dans le trouble & dans la consternation; la plupart conseilloient à Tsouï-yen-tseng de se retirer à Yen-tchéou; mais il leur répondit en colère, qu'étant général des troupes de ces quartiers, & de plus gouverneur de la ville, il aimoit mieux périr glorieusement en la défendant, que de l'abandonner aux rebelles: il menaça même de faire mourir quiconque lui en

De l'Ere Chrétienne. Tang. 868. Y-tsong.

parleroit. Il ne fut pas difficile aux rebelles de s'en rendre maîtres : ils la prirent sans presque aucune résistance ; aussi la traitèrent-ils plus doucement que Sou-tchéou, & il y eut très-peu de monde de tué. Quoiqu'ils fussent irrités contre Tsouï-yen-tseng, ils se contentèrent de l'arrêter & de le mettre sous bonne garde : ils firent beaucoup de recrues dans cette ville, & ils y augmentèrent leurs troupes de plus de dix mille hommes.

Ces nouvelles fâcheuses troublèrent la cour, mais n'interrompirent point les plaisirs de l'empereur : cependant, à la sollicitation de ses ministres, il envoya ordre dans toutes les provinces de faire partir une partie de leurs troupes, pour se rendre à l'endroit que leur assigneroit Kang-tching-hiun, qu'il nomma commandant de l'armée contre les rebelles.

Pong-hiun, voyant venir cette tempête, divisa ses troupes en plusieurs corps, qu'il envoya dans différens endroits pour ruiner le pays : un de ses partis marcha du côté de Liu-tchéou (1) ; un second tira droit à Haï-tchéou (2) ; une troisième division s'empara de Tchou-tchéou (3), qu'elle pilla & renversa de fond en comble ; une quatrième ruina entièrement Ho-tchéou (3), & les autres furent assiéger Ssé-tchéou (3), qui se défendit bien, & qu'ils ne purent forcer.

Les troupes des provinces s'étant assemblées à leur rendez-vous, au nombre de plus de soixante-dix mille hommes, Kang-tching-hiun fut les joindre au commencement de l'année suivante, & les conduisit du côté de Lieou-ssé ; il mit

(1) Li-tchéou-fou du Kiang-nan.

(2) Haï-tchéou de Hoaï-ngan-fou.

(3) Tchou-tchéou, Ho-tchéou & Ssé-tchéou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

son

fon camp à Sin-hing, éloigné de trente *ly* de Lou-tang (1).

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 869. *Y-tfong.*

Pong-hiun, inftruit de l'arrivée de Kang-tching-hiun à l'armée impériale, envoya ordre à fes troupes difperfées de revenir & de s'affembler à Lou-tang. Kang-tching-hiun, ayant fait avancer fon armée jufqu'à la vue des ennemis, détacha trois mille cavaliers du pays de *Cha-to*, qui donnèrent fur les gardes avancées des rebelles, & leur enlevèrent près de mille de leurs meilleurs foldats. Après ce premier avantage, Kang-tching-hiun fit commencer une attaque générale par les troupes de *Cha-to*; il les foûtint à propos, & après avoir forcé l'avant-garde, qui fe défendit avec une bravoure extraordinaire, il les mit fi fort en défordre, qu'un très-grand nombre périt dans la rivière, où ils fe jettoient les uns fur les autres : ils perdirent dans cette bataille plus de vingt mille hommes. Leur général Ouang-hong-li faillit auffi à y périr, & dut la vie à un excellent cheval qu'il montoit.

Cette nouvelle conſterna Pong-hiun; il étoit alors à Siu-tchéou. Tchéou-tchong, un de fes lieutenans, lui dit qu'il n'y avoit pas à délibérer, qu'il falloit raffembler toutes leurs troupes & tenter le fort d'une bataille décifive : il lui confeilla encore, afin d'ôter aux impériaux l'efpérance de délivrer Tfouï-yen-tfeng, de le faire mourir. Pong-hiun fe détermina à le facrifier; après quoi, choififfant trente mille jeunes gens propres à le feconder, il laiffa Pong-kiu-tchi, fon père, pour la garde de Siu-tchéou, & partit la nuit même pour fe rendre au pays de Fong (2), où ayant trouvé un affez gros parti des troupes impériales, il le battit : ramaffant enfuite une partie

(1) A cinquante *ly* de Siang-tching-hien de Caï-fong-fou du Ho-nan.

(2) Fong-hien de Siu-tchéou du Kiang-nan.

des fuyards de sa dernière déroute, il se trouva une armée de près de soixante mille hommes, à la tête de laquelle il fut chercher Kang-tching-hiun, résolu de lui donner bataille.

Kang-tching-hiun avoit mis en embuscade sur son chemin un parti de gens déterminés : il tombèrent sur son avant-garde & la mirent en fuite. Ces fuyards communiquèrent l'épouvante aux autres, & lorsqu'ils se virent poursuivis par toute l'armée impériale, il fut impossible à Pong-hiun de les rallier ; ce général lui-même se vit obligé de se sauver du côté de Siu-tchéou. On fit monter la perte des rebelles à plusieurs dixaines de mille hommes.

Cette seconde déroute causa leur ruine entière : un grand nombre quitta leur parti, & profita du pardon que Kang-tching-hiun leur accorda. Les bons traitemens qu'il leur fit, en engagèrent plusieurs à suivre cet exemple, & entre autres Tchu-meï & Tchang-hiuen-gin, deux officiers de considération parmi eux : le premier commandoit dans Peï-hien (1), & se soumit avec sa ville à Tsao-siang, officier de l'empereur : le second, ayant gagné la garnison de Sou-tchéou, tua Tchang-ju, qui commandoit dans la place pour Pong-hiun, & se déclara en faveur de la cour.

Kang-tching-hiun leur donna de l'emploi dans son armée, suivant le pouvoir qu'il en avoit de l'empereur, & récompensa libéralement leurs soldats, qu'il incorpora dans ses troupes. Tchang-hiuen-gin, après avoir pourvu à la sûreté de Sou-tchéou, fut joindre Kang-tching-hiun, auquel il proposa de faire courir le bruit qu'il avoit été forcé & fait prisonnier ; mais qu'ayant trouvé le moyen de se sauver avec

(1) Peï-hien de Fong-yang-fou.

la garnison de Sou-tchéou, il vouloit aller à Siu-tchéou, ne doutant point qu'on ne l'y reçût, ajoutant qu'il espéroit l'en rendre ainsi le maître sans coup férir. Kang-tching-hiun lui permit de prendre tous les soldats qui gardoient Sou-tchéou, auxquels il joignit quelques centaines de ses cavaliers d'élite, qu'il fit déguiser : il leur promit à tous des récompenses s'ils réussissoient.

Tchang-hiuen-gin se rendit avec son monde à Fou-li, où il fut bien reçu ; mais comme on n'avoit pas assez de logemens, le gouverneur les mit dans les faux-bourgs : Tchang-hiuen-gin fit faire des amas de paille en différens endroits, & le lendemain il y mit secrétement le feu ; ensuite, comme si la chose fût arrivée par hazard, tous ses gens parurent empressés à l'éteindre ; mais tout à coup feignant d'avoir les ennemis à leurs trousses, ils coururent avec précipitation vers la porte de la ville, & tuèrent le gouverneur qui y étoit accouru. Ils obligèrent ses troupes, au nombre de près de dix mille, de se joindre à eux.

Après cette expédition, ils se rendirent devant Siu-tchéou, qu'ils investirent : ils firent publier dans cette ville que l'empereur n'en vouloit qu'aux auteurs de la révolte, & qu'il traitoit avec douceur ceux qui se soumettoient, l'ayant éprouvé eux-mêmes ; mais que ceux qui seroient pris les armes à la main, devoient s'attendre à la dernière rigueur. Ces menaces firent sur leur esprit tout l'effet que Tchang-hiuen-gin en espéroit : plusieurs désertèrent pour venir le joindre, & Lou-chin-tchong, vieil officier de Tsouï-yen-tseng, ouvrit lui-même une des portes de la ville aux troupes de l'empereur.

Pong-kiu-tchi, père de Pong-hiun, se voyant perdu, sortit par la porte du nord pour tâcher de mettre sa vie en sûreté ;

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
869.
Y-tsong.

mais Tchang-hiuen-gin envoya après lui des soldats qui l'atteignirent & le tuèrent : ainsi fut reprise la ville de Siu-tchéou, le dernier retranchement des rebelles.

Il restoit cependant encore à Pong-hiun une armée de vingt mille hommes, avec laquelle il fut insulter Song-tchéou, dont il prit la ville du midi : ce rebelle voulut se jetter ensuite sur Po-tchéou (1) pour la piller ; mais Kang-tching-hiun se mit à sa poursuite avec une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Malgré l'inégalité de ses forces, Pong-hiun osa cependant lui présenter la bataille, qui fut des plus chaudes & des plus meurtrières. Pong-hiun se montra par-tout en héros, faisant l'office de capitaine & de soldat ; ses gens se firent hacher en pièces. Plus de dix mille demeurèrent sur la place, & le reste, accablé par le nombre, se précipita dans la rivière. Pong-hiun fut trouvé parmi les morts. Ce succès éclatant termina entièrement cette guerre : tout ce qui restoit de rebelles se soumit.

A peine cette guerre étoit-elle finie, qu'il en survint une autre de la part de Tsieou-long, roi de Nan-tchao, dont un mandarin de la province du Sé-tchuen fut l'auteur. Ce monarque, en paix avec l'empire, avoit envoyé un de ses officiers à la cour pour remercier l'empereur d'une grace qu'il en avoit reçue. Li-sé-ouang, gouverneur de Ting-pien, qui n'aimoit point le roi de Nan-tchao, charmé de trouver l'occasion de le lui faire connoître, fit arrêter son envoyé & le fit mourir.

La cour, instruite de cette violence, jugea bien que le roi de Nan-tchao ne manqueroit pas de chercher les moyens de

(1) Po-tchéou de Fong-yang-fou.

s'en venger; pour l'appaiser, elle caſſa Li-ſsé-ouang, & envoya Téou-pong le remplacer. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 869. *Y-tsong.*

Tſicou-long, irrité de l'injure qu'on lui avoit faite dans la perſonne de ſon envoyé, entra à la tête d'une armée formidable ſur les terres de l'empire, & enleva de force Kia-tchéou (1); il battit complettement Téou-pong, qui voulut s'y oppoſer, & vint enſuite ſe ſaiſir des villes de Li-tchéou & de Ya-tchéou.

La terreur de ſes armes fit abandonner une infinité de villes & de villages, dont les habitans ſe retirèrent à Tching-tou, capitale de la province. Tſicou-long entreprit le ſiége de cette ville, dans l'eſpérance que la faim les contraindroit à ſe rendre avant que les troupes, qu'il penſoit bien que la cour enverroit, fuſſent arrivées: il ſe trompa, le ſecours arriva plutôt qu'il ne croyoit. Quoiqu'il eût gagné une première bataille, il ne jugea pas à propos d'en riſquer une ſeconde; il leva le ſiége, & ſe retira paiſiblement dans ſes états, ſans que l'armée impériale osât le pourſuivre. 870.

L'empereur, inconſolable de la perte d'une princeſſe qu'il aimoit, fit mourir, dans ſa colère, une vingtaine de médecins qui l'avoient traitée, & mettre à la *cangue* plus de trois cens de leurs parens ou de leurs amis, ſans vouloir écouter aucun conſeil. Le miniſtre Licou-tchen exhorta pluſieurs fois les cenſeurs de l'empire à faire leur devoir, & leur fit des reproches fort vifs ſur leur ſilence; il ſe ſervit même de l'autorité que ſa charge lui donnoit pour les obliger à parler; mais il n'obtint rien d'eux : ils craignoient trop la colère de l'empereur. Licou-tchen prit lui-même le pinceau, & écrivit un placet, dans lequel il diſoit à l'empereur :

(1) Kia-ting-tchéou du Sſé-tchuen.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 870. *Y-tsong.*

« La longueur ou la brieveté de la vie eſt une choſe arrêtée, » qu'il n'eſt pas au pouvoir des hommes de changer. Ce n'eſt » pas que les médecins aient manqué d'attention & de ſoins » pendant la maladie de la princeſſe ; mais c'eſt que, ſuivant » le cours des biens & des maux de cette vie, il eſt difficile » d'en connoître toute la force. Les priſons où gémiſſent tant » de vieillards & de jeunes gens, les *cangues* dont ils ſont » chargés font murmurer vos ſujets les plus fidèles. Un prince » doué de raiſon, qui connoît la dignité du rang qu'il oc- » cupe, peut-il ſouffrir qu'on parle de lui comme d'un tyran » cruel & peu éclairé » ?

L'empereur lut ce placet avec chagrin, & n'y fit aucune réponſe. Lieou-tchen, accompagné de Ouen-tchang, & de quelques autres grands qui osèrent ſe joindre à lui, fit une ſeconde tentative, & le preſſa vivement de faire relâcher ces malheureux. Tout le ſuccès qu'ils eurent, fut d'être honteuſement chaſſés de ſa préſence, &, quelque temps après, d'être privés de leurs emplois.

871.

Au commencement de l'année ſuivante, on fit les cérémonies des funérailles de la princeſſe, avec une magnificence extraordinaire ; il y avoit plus de cent vingt chariots ſuperbement couverts, & chargés d'une infinité de choſes précieuſes en pierreries & en habits. Li-ko-ki avoit composé une muſique lugubre qu'il fit exécuter, & pluſieurs centaines de comédiens jouoient des pièces qui ne reſpiroient que le regret de la perte de la princeſſe. Plus de huit cens pièces de toile couvroient la terre.

872.

Y-tsong envoya, ſur la fin de l'année ſuivante, une célèbre ambaſſade au temple des *Ho-chang*, appellé *Fa-men-ſsé*, pour en apporter un os, qu'on diſoit être de *Foé* ; pluſieurs des

grands l'exhortèrent à n'en rien faire, & lui rappellèrent même la mort de Hien-tsong, arrivée peu de temps après en avoir reçu un dans son palais. L'empereur leur répondit qu'il mourroit content, pourvu qu'il pût voir cet os une fois en sa vie; lorsqu'il arriva à la cour, ce prince fit ranger toute sa maison en ordre, & le reçut à genoux : il s'en frappa la tête, & le mit dans le palais. Presque tous les courtisans, séduits par l'exemple du prince, se disputoient à qui feroit les plus belles offrandes à cet os. L'empereur accorda, à cette occasion, un pardon général, & diminua les peines des criminels. Ce fut à la cinquième lune qu'il le reçut, avec cet appareil; & à la septième, il mourut, quoiqu'il fût d'une complexion robuste & à la fleur de son âge : il n'avoit alors que trente-un ans. Il eut pour successeur son fils aîné, âgé seulement de douze.

HI-TSONG.

874.

Jamais l'empire n'avoit eu plus besoin d'un prince éclairé pour le tirer du triste état dans lequel Y-tsong l'avoit plongé par sa mauvaise administration, & malheureusement son fils trop jeune encore pour prendre les rênes du gouvernement, les remit entre les mains des grands, des eunuques & d'autres, qui, divisés de sentimens, excitèrent des troubles qui perdirent enfin la dynastie des *TANG*.

Les grands du dehors, convaincus de la nécessité de mettre à la tête des affaires un ministre dont l'expérience & l'habileté prévinssent les maux qu'ils prévoyoient, jettèrent les yeux sur Lieou-tchen, & ils engagèrent l'empereur à lui ordonner de reprendre sa place. Il avoit été généralement regretté, lorsf-

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 874. *Hi-tsong.*

qu'il la perdit, à l'occasion de la mort de la princesse que Y-tsong avoit si fort pleurée. Lorsqu'on sut qu'il étoit rappellé, marchands, peuple, artisans, chacun en témoigna la plus grande joie & se proposoit d'aller au-devant de lui avec des présens; mais Lieou-tchen changeant le jour de son arrivée à la cour, prit un chemin détourné, & entra à si petit bruit, que très-peu de personnes en eurent connoissance. Cette modestie augmenta encore l'estime qu'on avoit pour lui, & on conçut les plus grandes espérances de voir rétablir les affaires du gouvernement.

Les eunuques n'aimoient point Lieou-tchen; ils étoient les principaux auteurs de sa première disgrace. Lieou-yé, Oueï-pao-heng & Lou-yen y avoient le plus contribué, parce qu'ils craignoient que Lieou-tchen, instruit des crimes dont ils étoient coupables, ne les fît punir du dernier supplice, qu'ils méritoient. En le voyant rentrer dans le ministère, le souvenir de leurs crimes le leur fit paroître beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Peu de jours après son arrivée à la cour, Lieou-yé l'invita à un repas, qu'il accepta, & de retour chez lui il mourut le même jour : on disoit publiquement que l'eunuque l'avoit empoisonné. L'état fit une grande perte par la mort de ce ministre.

Les folles dépenses de Y-tsong, pour ses plaisirs, avoient épuisé les trésors : les provinces de l'est avoient souffert, durant plusieurs années de suite, une si grande stérilité, que les denrées y étoient d'une cherté extrême; les mandarins n'osoient en avertir la cour, & exigeoient durement les tributs que les peuples étoient hors d'état de payer.

Dans cette extrêmité, ces malheureux aimèrent mieux abandonner leurs terres & leurs maisons, pour se retirer dans les bois,

bois, que d'être maltraités par les mandarins. Les premiers qui prirent ce parti, furent bientôt suivis par un grand nombre d'autres fugitifs. Les garnisons des *Hien*, peu nombreuses & ne sachant pas mieux la guerre que ces paysans, voulurent employer la force pour les obliger à retourner chez eux, & furent toujours battues. Ouang-sien-tchi, homme inquiet & remuant, profita de l'occasion pour rassembler quelques mille de ces gens, & leva l'étendard de la rebellion à Tchang-ouan (1).

Dans le même temps, le roi de Nan-tchao voulut passer la rivière de Ta-tou-ho, pour venir faire des courses sur les terres de l'empire ; Hoang-king-fou, qui commandoit dans ces quartiers, accourut pour lui disputer le passage & le battit : il rompit le pont de bateaux qu'il avoit fait construire sur cette rivière. Le roi de Nan-tchao, sans se rebuter, fit prendre à ses soldats des étendards Chinois, & envoya un détachement à une vingtaine de *ly* au-dessus ; ce détachement ayant passé la rivière sans bruit, tomba sur les Chinois & les battit. Leur roi profita de ce moment pour passer lui-même.

Hoang-king-fou n'ayant pu l'en empêcher, mit une partie de ses troupes en embuscade dans trois endroits différens, &, avec le gros de son armée, il vint se présenter devant l'ennemi : le roi de Nan-tchao le fit charger, mais ce général battit en retraite, jusqu'à ce que, étant arrivé auprès de ses embuscades, il fit ferme, &, soutenu par les troupes qu'il y avoit mises, il contraignit le roi de Nan-tchao de fuir à son tour, & de reprendre le chemin de ses états. Ce prince ayant rencontré à Tchi-lo-koa un renfort considérable, qui venoit

(1) Tchang-ouan-hien de Taï-ming-fou du Pé-tché-li.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 874. Hi-tsong.

le joindre, rebroussa chemin, & revint sur les bords de la rivière Ta-tou-ho, où il se battit plusieurs jours de suite contre Hoang-king-fou, qu'il repoussa & mit en fuite.

Animés par cette victoire, les *Nan-tchao* allèrent à Li-tchéou, qu'ils enlevèrent sans peine : delà, pénétrant dans la gorge de Kiong-laï-koan (1), ils furent attaquer Ya-tchéou. Les peuples de ces quartiers se réfugièrent dans la ville de Tching-tou, à laquelle ils communiquèrent l'épouvante dont ils étoient saisis.

875.

La cour, sur la nouvelle de l'irruption du roi de Nan-tchao, nomma Kao-pien gouverneur de Si-tchuen, avec ordre de prendre le commandement à la place de Hoang-king-fou, à qui elle faisoit un crime de sa défaite.

Arrivé à Kien-tchéou (2), Kao-pien envoya ordre à Tching-tou d'en ouvrir toutes les portes : & sur ce qu'on lui représenta que les ennemis n'étant pas loin, ils pourroient, avec leur vîtesse ordinaire, fondre sur la ville & s'en rendre les maîtres, ce général répondit que, loin d'avoir la hardiesse d'insulter Tching-tou, ils n'apprendroient pas plutôt son arrivée dans la province, qu'ils prendroient la fuite ; il ajouta que les chaleurs commençant à se faire sentir, plusieurs centaines de mille hommes renfermés dans des murailles, produiroient infailliblement quelque maladie contagieuse, plus funeste & plus destructive que la guerre ; qu'ainsi il falloit, sans différer, exécuter ses ordres.

Le peuple obéit, & fit paroître une joie extrême. Les ennemis, encore occupés au siége de Ya-tchéou, qu'ils ne purent

(1) A quatre-vingts *ly* à l'ouest de Yong-king-hien de Ya-tchéou du Ssé-tchuen.
(2) Kien-tchéou de Pao-kiang-fou du Ssé-tchuen.

jamais prendre, furent étourdis de cette sécurité: cependant, afin de gagner du temps & pour se tirer d'embarras, leur roi envoya un de ses officiers amuser Kao-pien par des propositions de paix. Kao-pien ne fut point dupe de la feinte: il renvoya l'officier, & sortant de son camp, il poursuivit les *Nan-tchao* jusqu'à la rivière Ta-tou-ho, où il leur tua beaucoup de monde, & en fit un grand nombre prisonniers. Depuis cette déroute, les *Nan-tchao* n'osèrent plus reparoître. Kao-pien, suivant les ordres de la cour, fit mourir Hoang-king-fou pour s'être laissé battre.

L'empereur, âgé seulement de quatorze ans & occcupé de ses plaisirs, ne se mêloit point du gouvernement: il ne faisoit que prêter son nom aux ordres de Tien-ling-tsé, qu'il avoit élevé du grade de petit officier de l'écurie impériale à celui de chef du conseil privé, en lui remettant toute son autorité. Il ne l'appelloit ordinairement que du nom de *O-fou*, c'est-à-dire père-gouverneur.

Tien-ling-tsé avoit peu étudié, mais il étoit adroit, plein de ruses & de finesses, sachant tout ce qui se passoit sans en rien témoigner, & si avide d'argent, qu'il vendoit toutes les charges. Lorsqu'il voyoit l'empereur, il faisoit préparer des fruits qu'il savoit être de son goût, &, assis vis-à-vis de lui, ils les mangeoient ensemble.

Sous le ministère d'un homme de cette sorte, on vit de tous côtés éclater des révoltes, qui se succédant les unes aux autres, désolèrent la Chine pendant plusieurs siécles. Outre celle de Ouang-sien-tchi, plusieurs officiers, qui, loin d'avoir été récompensés de leurs services dans la guerre contre Pong-hiun, se virent encore frustrés d'une partie des appointemens qui leur étoient dûs, enlevèrent dans la province du Tché-kiang

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
875.
Hi-tsong.

les armes des arsenaux : rassemblés au nombre de dix à douze mille, ils forcèrent & pillèrent les villes de Sou-tchéou & de Tchang-tchéou (1); après quoi montant sur des barques, ils côtoyèrent toute la province du Tché-kiang, & se répandirent au midi de celle de Fou-kien, qu'ils remplirent de consternation & de frayeur.

Ouang-sien-tchi étoit cependant bien plus à craindre avec Chang-kiun-tchang, qui s'étoit joint à lui. Ils allèrent ensemble assiéger Po-tchéou (2) & Tsao-tchéou (3), dont ils se rendirent maîtres ; & sur la nouvelle que Siueï-tsong, gouverneur de Tien-ping, venoit à eux, ils lui épargnèrent la moitié du chemin & le défirent.

Un certain Hoang-tsao vint alors se ranger sous leurs drapeaux; Hoang-tsao savoit fort bien tirer de la flèche à pied & à cheval, & avoit étudié l'histoire : il avoit même aspiré au doctorat & subi plusieurs examens, mais sans avoir pu être admis. Pour se venger de l'injustice qu'il prétendoit qu'on lui faisoit, il résolut d'aller joindre Ouang-sien-tchi, avec lequel il avoit fait autrefois le commerce du sel ; & afin de n'être pas sans considération dans son parti, ayant assemblé des troupes, avec lesquelles il ravagea toute la campagne, il fut ensuite se donner à ce rebelle, dont l'armée se trouva renforcée de plusieurs dixaines de mille hommes, à la tête desquels ils furent attaquer Y-tchéou (4).

Song-oueï, gouverneur de Ping-lou, ne put voir tranquil-

(1) Sou-tchéou fou & Tchang-tchéou-fou du Kiang-nan.
(2) Po-tchéou de Tang-tchang-fou.
(3) Tsao-tchéou de Yen tchéou-fou du Chan-tong.
(4) Y-tchéou de Yen-tchéou du Chan-tong.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 875. *Hi-tsong.*

lement leurs succès & la négligence du gouvernement à y mettre ordre ; il en écrivit en cour, & demanda la permission de marcher contre eux. La cour, charmée de sa bonne volonté, afin de l'exciter à bien faire, le nomma inspecteur-général de toutes les troupes de l'empire. Song-oueï assembla une grosse armée, qu'il conduisit du côté de Y-tchéou, qui se défendoit toujours contre les rebelles. Ouang-sien-tchi l'attendit, & eut même la hardiesse d'accepter le combat ; mais il fut battu & obligé de fuir.

876.

Song-oueï dépêcha un courier à la cour porter la nouvelle de sa victoire ; il n'annonçoit pas moins que la destruction entière des rebelles, & la mort même de Ouang-sien-tchi, demandant qu'on renvoyât les troupes des provinces dans leurs quartiers. La cour en fit expédier les ordres : cependant, deux jours après, on reçut des couriers des *Tchéou* & des *Hien*, qui apportoient pour nouvelles que Ouang-sien-tchi désoloit leurs pays d'une manière encore plus terrible qu'avant la bataille de Y-tchéou. Les ordres furent changés ; les officiers & les soldats en furent si mécontens, qu'ils parurent, pendant quelque temps, avoir dessein de se révolter & d'aller se joindre aux rebelles.

Le premier jour de la neuvième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Après sa defaite à Y-tchéou, Ouang-sien-tchi se retira avec ses gens dans le Ho-nan, où il prit Ju-tchéou (1), Yang-ou, & fut insulter Tching-tchéou. A la dixième lune, il attaqua Teng-tchéou & Tang-tchéou (2), où il commit beau-

(1) Siang-tching-hien de Caï-fong-fou.

(2) Tang-hien de Nan-yang-fou du Ho-nan.

coup de désordres; & par les recrues qu'il fit des mécontens, dont le nombre augmentoit chaque jour, il devint plus à craindre que jamais.

Le ministre Tching-tien, voyant les ravages qu'il faisoit dans plusieurs *Tchéou*, où il mettoit tout à feu & à sang, dit à l'empereur que Song-ouei prétextoit des maladies, parce qu'il n'osoit s'opposer à ses progrès, & que ce seroit tout perdre que de lui laisser le commandement. Il lui conseilla de le faire remplacer par Tchang-tsé-mien & Li-tcho, deux officiers de mérite, & l'empereur donna des ordres en conséquence.

Cependant Ouang-sien-tchi s'étant avancé vers Ki-tchéou (1), qu'il paroissoit vouloir attaquer, écrivit à Peï-ou, commandant de cette place, que non-seulement il ne l'attaqueroit point, mais qu'il étoit dans la résolution de ne plus faire la guerre. Peï-ou lui promit de son côté d'écrire à la cour en sa faveur; ensuite il lui fit ouvrir les portes de la ville, & le reçut ainsi que Hoang-tsao : il les traita magnifiquement tous deux, jusqu'à l'arrivée de la réponse de la cour, qui donnoit un emploi considérable, dans les meilleurs troupes de l'empire, à Ouang-sien-tchi, sans faire aucune mention de Hoang-tsao.

Ouang-sien-tchi apprit avec une joie extraordinaire la faveur que lui faisoit l'empereur; mais Hoang-tsao, furieux de voir le peu de cas qu'on paroissoit faire de lui, dit à Ouang-sien-tchi : « Est-ce donc là l'effet du serment que nous fîmes ensemble, lorsque nous prîmes les armes contre l'empire ? On vous fait mandarin; mais moi & les cinq à six mille hommes qui sont ici, que deviendrons-nous »?

Ouang-sien-tchi, interdit du reproche, fut quelque temps

(1) Ki-tchéou de Hoang-tchéou-fou du Hou-kouang.

la tête baissée sans répondre ; apprenant ensuite que ses soldats murmuroient & menaçoient de se déclarer pour Hoang-tsao, il en craignit les suites & refusa les graces de la cour. Cependant, afin d'appaiser ses soldats, il leur abandonna Ki-tchéou au pillage : après quoi, divisant ses troupes, il se mit avec Chang-kiun-tchang à la tête de trois mille hommes, tandis que Hoang-tsao, avec deux mille, marcha d'un autre côté, mais sans se séparer d'intérêt avec lui.

Ouang-sien-tchi prit la route du nord & augmenta de beaucoup ses troupes pendant la marche ; il fut mettre le siége devant Ngo-tsieou (1), poste très-important, qu'il attaqua si vivement, qu'en très-peu de jours il s'en rendit maître. Hoang-tsao s'empara aussi de la ville de Yun-tchéou.

Au commencement de l'année suivante, on apprit la mort de Tsieou-long, roi de Nan-tchao, prince belliqueux & brave, qui, pendant près de vingt ans de règne, ne voulut avoir aucune paix avec l'empire, dont il désola souvent les provinces voisines de ses états. Fa, son fils, d'un caractère tout opposé, lui succéda : uniquement occupé de ses plaisirs, ce prince passoit tout son temps à chasser ou à boire, abandonnant les rênes du gouvernement à ses grands, qui, dans la crainte que l'empire ne profitât de la mauvaise conduite de leur souverain, proposèrent la paix. La cour, embarrassée de tant de guerres intestines, ne fit point de difficulté de l'accepter. 877.

Le rebelle Ouang-yng revint de la province de Fou-kien dans celle du Tché-kiang, & s'empara de la ville de Ming-tchéou (2), peu éloignée de la mer, dont il prétendoit faire

(1) Ou-tchong-fou du Hou-kouang.
(2) Ning-po-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 877. *Hi-tsong.*

son refuge; il fut ensuite faire le siége de Taï-tchéou (1), qu'il réduisit en peu de jours.

Peï-kiu, gouverneur de la province, n'ayant pas assez de troupes pour tenter le sort d'une bataille, & tint sur la défensive; mais il trouva moyen de lui débaucher ses soldats, de sorte que plus de six à sept mille l'abandonnèrent. Alors ce rebelle commença à craindre, & reprit la route de Ming-tchéou: au moment qu'il y arrivoit, Lieou-kiu-jong, un de ses officiers, lui décocha une flèche, qui le renversa mort de dessus son cheval. Tous ceux qui le suivoient mirent bas les armes, & cette révolte fut entiérement éteinte.

Le premier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

Il ne fut pas si aisé d'étouffer la révolte de Ouang-sien-tchi & de Hoang-tsao; ces deux rebelles avoient attiré beaucoup de monde dans leur parti. Comme ils apprirent que Song-ouei, qui les avoit si bien battus à Y-tchéou, étoit arrivé à Song-tchéou, ils détachèrent un corps de leurs meilleures troupes pour l'investir, & ils suivirent de près, résolus d'en faire le siège dans les formes; mais Tchang-tsé-mien venu au secours de Song-ouei, tua deux mille hommes aux rebelles & les obligea de se retirer. Malgré cet échec, ils se trouvèrent encore en état d'emporter de force Ngan-tchéou (2), qu'ils livrèrent au pillage.

Yang-fou-kouang avoit autrefois connu Ouang-sien-tchi, & se disoit de ses amis; croyant qu'il pourroit l'engager à rentrer dans le devoir, il choisit pour cette négociation un

(1) Taï-tchéou-fou du Tché-kiang.

(2) Té-ngan-fou du Hou-kouang.

homme

homme adroit & habile, qui s'acquitta si bien de sa commission, qu'il détermina Ouang-sien-tchi à faire partir Chang-kiun-tchang & quelques autres, pour aller offrir à la cour sa soumission. De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 877. *Hi-tsong.*

Song-oueï, averti de sa démarche, fit enlever Chang-kiun-tchang & sa suite, malgré leurs protestations & celles de Yang-fou-kouang, qu'ils alloient porter des propositions de paix. Song-oueï, qui ne cherchoit qu'à s'en faire un mérite, & qui avoit un parti puissant à la cour, ne voulut rien écouter; il les fit mettre aux fers, & écrivit même qu'il les avoit pris les armes à la main. Yang-fou-kouang écrivit de son côté le fait tel qu'il étoit, mais on n'ajouta foi qu'aux lettres de Song-oueï. Chang-kiun-tchang avec ses compagnons furent condamnés à mort & exécutés sur le champ.

Ouang-sien-tchi, effrayé de leur triste fin, se sépara une seconde fois de Hoang-tsao, & se sauva du côté de Hoang-meï: il y rencontra Tseng-yuen-yu qui le battit, & lui tua dix mille hommes; les autres prirent la fuite. Ouang-sien-tchi fut tué dans une seconde action, & Tseng-yuen-yu lui coupa la tête, qu'il envoya à la cour. 878.

Les nouvelles qu'on reçut de Taï-tong ne permirent pas de goûter à la cour toute la joie que la mort de Ouang-sien-tchi devoit y causer; la garnison, s'étant révoltée, tua l'inspecteur Touan-ouen-tchu, & se choisit pour chef Li-ké-yong, fils du Tartare Li-koué-tchang, commandant la cavalerie des *Cha-to.*

Sous l'empereur Tang-hien-tsong, Tchu-yé-tsin-tchong, qui se fit ensuite appeller Tchu-yé-tchi-sin, étoit venu avec ses *Cha-to* se donner à la Chine, qu'il servit toujours fidélement, & sur-tout sous Y-tsong contre le rebelle Pong-hiun. Y-tsong, pour l'en récompenser, changea son nom en celui de Li-koué-

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
878.
Hi-tsong.

tchang, voulant faire connoître qu'il le jugeoit digne d'être de la famille impériale.

La principale cause des révoltes qui désoloient l'empire, venoit de la misère des peuples & de la mauvaise administration de ceux qui étoient chargés de fournir aux troupes ce qui leur étoit nécessaire. Les récoltes ayant manqué dans le pays de Taï-tong, l'inspecteur Touan-ouen-tchu auroit dû, suivant les obligations de sa charge, faire en sorte que la paie des soldats leur fût donnée exactement; mais au lieu d'avoir cette attention, il leur retrancha une partie de ce qui leur étoit dû en vivres & en habits. Ces soldats, que l'exemple des rebelles n'excitoit déja que trop à les imiter, délibérèrent entre eux d'engager Li-ké-yong à se mettre à leur tête, & ils lui députèrent en conséquence un des leurs à Yu-tchéou (1), où il faisoit sa résidence. Li-ké-yong répondit qu'il falloit auparavant qu'il consultât son père; mais sur ce que l'envoyé lui représenta que leur dessein ayant déja fait du bruit, il étoit à craindre que Touan-ouen-tchu ne leur fît un mauvais parti, Li-ké-yong, jeune homme plein d'ambition, se laissa aisément persuader, & promit qu'il iroit incessamment les joindre bien accompagné: il recommanda à cet envoyé, aussi-tôt qu'il seroit arrivé, de se saisir de Touan-ouen-tchu & de le mettre sous une garde sûre.

Li-ké-yong, à la tête de ses *Cha-to*, se mit en marche pour Yun-tchéou (2), où il arriva avec plus de dix mille hommes: il commença par faire mourir Touan-ouen-tchu, en s'emparant de son tribunal, & demanda d'être confirmé

(1) Yu-tchéou de Taï-tong du Chan-si.
(2) Taï-tong-fou du Chan-si.

dans ce poste. La cour, irritée de sa témérité, lui en refusa les provisions.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 878. *Hi-tsong.*

Li-koué-tchang, son père, piqué de ce refus, écrivit en cour qu'il falloit sans délai accorder à son fils les lettres qu'il demandoit; que s'il s'avisoit, après cela, d'aller contre les ordres de l'empereur, lui-même n'hésiteroit pas de le sacrifier pour reconnoître les bienfaits qu'il avoit reçus de l'empire. La cour, qui ne vouloit pas augmenter le nombre des mécontens, se vit obligée de confirmer Li-ké-yong dans un poste qu'il avoit enlevé par un crime qui méritoit une peine capitale.

Après la mort de Ouang-sien-tchi, Chang-yang ramassa les débris de son armée, & vint se donner à Hoang-tsao. Ce dernier, se voyant seul le maître, se crut beaucoup plus puissant, & se persuada aisément qu'il pouvoit aspirer à l'empire; cependant il n'osa prendre que le titre de *Tchong-tien-ta-tsiang-kiun*, c'est-à-dire *grand général qui emporte le ciel.* A la suite des réjouissances qu'il fit, à cette occasion, avec les officiers qu'il venoit de nommer, pour soutenir sa nouvelle dignité, il fut attaquer Y-tchéou & Po-tchéou, qu'il prit en fort peu de temps; après quoi se jettant sur Song-tchéou & sur Pien-tchéou (1), il y causa des maux incroyables.

Des provinces septentrionales, ce chef des rebelles passant dans celles du midi, se rendit d'abord maître de Hoang-tchéou, dans le Kiang-si; il soumit avec une rapidité extraordinaire les villes de Kien-tchéou (2), de Ki-tchéou (3), de

(1) Caï-fong-fou du Ho-nan.
(2) Kan-tchéou-fou.
(3) Ki-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne
Tang.
878.
Hi-tsong.

Jao-tchéou (1), de Sin-tchéou (2), & presque toute la province. Voulant ensuite s'ouvrir un chemin de communication avec le Tché-kiang, où s'étoit retirée une partie des débris de l'armée de Ouang-sien-tchi, il fut assiéger Siuen-tchéou, qui se défendit assez pour donner le temps à Ouang-ning de venir à son secours.

Hoang-tsao, qui ne vouloit point exposer sa fortune au hazard d'une bataille, leva le siége à son approche, & traversa des montagnes affreuses, l'espace de sept cens *ly*, pour pénétrer dans les provinces de Tché-kiang & de Fou-kien (3). A la douzième lune, il assiégea Fou-tchéou, qu'il emporta d'emblée : revenant alors sur ses pas, il entra dans le Tché-kiang, où il rencontra Kao-pien, qui avoit eu ordre de partir

879.

du Sé-tchuen & de venir se mettre à la tête des troupes de cette province. Ce général l'ayant forcé d'accepter le combat, le battit de manière qu'il l'obligea d'abandonner le Tché-kiang, pour se sauver dans le Kouang-nan (4).

Le premier jour de la quatrième lune de cette année, il y eut une éclipse de soleil.

L'empereur alarmé de tant de révoltes, s'en plaignoit un jour fort amèrement à ses grands. Ouang-to lui dit, que tant qu'il seroit occupé dans le conseil, il n'y pouvoit remédier ; mais que si on vouloit lui donner le commandement de l'armée contre les rebelles, & à Li-hi un corps de cinquante mille hommes pour aller dans le Kouang-nan observer Hoang-tsao, il espéroit les mettre à la raison. Li-hi

(1) Jao-tchéou-fou.
(2) Kouang-sin-fou du Kiang-si.
(3) Fou-tchéou-fou du Fou-kien.
(4) Le Kouang-tong.

avoit le don de la parole, mais il n'avoit ni tête ni bravoure, & l'empereur ne consentit à s'en servir qu'à la considération de Ouang-to.

Hoang-tsao, arrivé dans le Kouang-nan, demanda par un placet à l'empereur d'être fait gouverneur-général de cette province, & qu'à cette condition il mettroit les armes bas. L'empereur ayant renvoyé le placet à son conseil, Yu-tsong, assesseur du premier ministre, dit, tout en colère, que Kouang-tchéou étoit un port où tout ce qu'il y avoit de précieux dans les pays étrangers abordoit, & qu'il étoit étonné qu'on osât proposer de le céder à un rebelle. Les ministres, qui regardoient cette affaire d'un autre œil par rapport aux circonstances, furent d'avis, non de lui donner le gouvernement de la province, mais de le faire un des lieutenans du gouverneur. L'empereur adopta ce sentiment, qui ne satisfit cependant pas l'ambition de Hoang-tsao.

Ce chef des rebelles, furieux contre les ministres & les autres membres du conseil, qui s'étoient opposés à sa demande, fit décamper son armée & mit le siége devant Kouang-tchéou, qu'il emporta de force, & où il fit prisonnier Li-tiao, gouverneur de la province. L'ayant fait venir en sa présence, il lui ordonna d'écrire un placet qu'il vouloit envoyer à l'empereur : Li-tiao lui répondit que lui & sa famille avoient reçu trop de bienfaits de la dynastie impériale, pour se prêter à ce qu'il exigeoit de lui. Il ajouta qu'il se couperoit plutôt la main, que de consentir à ce qu'elle servît à un pareil ministère. Hoang-tsao, irrité de son refus, le fit tuer sur le champ.

Une maladie contagieuse ayant emporté en peu de jours près du tiers de son armée, ses officiers lui conseillèrent de changer

De l'Ere Chrétienne.
Tang.
879.
Hi-tsong.

d'air, & de ne plus différer à travailler à leur grande entreprise, qui étoit de se rendre maître de l'empire. Hoang-tsao abandonna le Kouang-nan, & prenant la route de Koueï-tchéou (1), il suivit la rivière pour aller assiéger la ville de Tan-tchéou (2), que Li-hi lui laissa prendre tranquillement, quoiqu'il fût à la tête de cinquante mille hommes.

Après la prise de Tan-tchéou, Hoang-tsao détacha Chang-yang avec un corps de troupes, qui s'avança du côté de Kiang-ling. Comme Chang-yang savoit que la garnison de cette place ne montoit pas à plus de dix mille hommes, il fit courir le bruit que l'armée de Hoang-tsao étoit de plus de cinq cens mille. Soit que Ouang-to le crût, ou qu'il le craignît, il laissa à Lieou-han-hong la garde de Kiang-ling, & lui, avec l'armée impériale, prit la route de Siang-yang. Lieou-han-hong, mécontent de Ouang-to, & plus encore de la cour, reçut l'ordre de ce général sans répliquer ; mais dès qu'il le vit un peu éloigné, il fit piller Kiang-ling par ses propres soldats & se déclara pour les rebelles.

Lieou-kiu-jong, commandant des troupes de ces quartiers, informé que Hoang-tsao prenoit la route de Siang-yang, se joignit à Tsao-tsiuen-tching, gouverneur du Kiang-si, & ils vinrent ensemble se poster à King-men, pour tâcher de l'empêcher de ravager les terres de leurs jurisdictions.

Leurs espions rapportèrent que l'armée des rebelles n'étoit pas loin ; alors Lieou-kiu-jong se mit en embuscade dans un bois voisin, laissant Tsao-tsiuen-tching pour soutenir les premiers efforts des ennemis, & les attirer dans le piége :

(1) Koueï-lin-fou.
(2) Tchang-cha fou du Hou-kouang.

Tſao-tſiuen-tching les reçut avec bravoure, mais reculant à propos, Lieou-kiu-jong ſortit du bois & tomba ſur les rebelles, qui perdirent dans cette occaſion plus des deux tiers de leur monde tué ou fait priſonnier. Hoang-tſao fut obligé de repaſſer le Kiang avec les débris de ſon armée, & de prendre la fuite du côté de l'eſt.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 879. *Hi-tſong.*

Comme on excitoit Lieou-kiu-jong à le pourſuivre, pour achever de le détruire, ce général répondit que la cour n'avoit aucune reconnoiſſance des ſervices qu'on lui rendoit : qu'en temps de guerre, lorſqu'elle ſe voyoit preſſée, elle careſſoit & portoit, pour ainſi dire, dans ſon ſein les officiers & les ſoldats, toujours prête à les récompenſer ; mais que la guerre finie, elle les oublioit, & ſouvent même les maltraitoit : qu'ainſi il étoit de leur intérêt qu'il y eût toujours dans l'empire quelque ennemi puiſſant. Il donna en conſéquence des ordres à ſes troupes de retourner dans leurs quartiers.

Tſao-tſiuen-tching, plus zélé pour le bien de l'état, paſſa le Kiang, & ſe mit à la piſte des rebelles ; mais apprenant que la cour venoit de donner ſon gouvernement à un autre, il abandonna la partie. Les rebelles n'ayant plus perſonne qui les arrêtât, ſe jettèrent ſur Ngo-tchéou qu'ils prirent ; ils entrèrent enſuite dans la province du Kiang-ſi, dont ils ſoumirent tous les départemens, & où ils ſe refirent ſi bien de leurs pertes, qu'ils ſe trouvèrent dans peu avec une armée de plus de deux cens mille hommes.

L'empereur, dans la combuſtion où étoient ſes états, ne s'occupoit que de ſes plaiſirs. Au commencement de l'année ſuivante, Heou-tchang-yé, cenſeur de l'empire, lui en fit des reproches, & lui repréſenta, d'une manière vive, le danger où il mettoit ſa famille de perdre la couronne par ſon peu d'atten-

880.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 880. *Hi-tsong.*

tion à ce qui se passoit dans le gouvernement : ce prince en fut si offensé qu'il le fit mourir.

L'empereur Hi-tsong étoit un prince adroit à tirer de la flèche à pied & à cheval ; il manioit fort bien la pique & le sabre, & savoit tous les exercices militaires : personne ne l'égaloit dans la musique. Il aimoit les différens jeux, & surtout celui du balon : les combats des coqs étoient son divertissement favori, & il y passoit une partie de la journée. Ce prince s'entretenant un jour sur ces jeux avec un des officiers de sa présence, lui dit que si c'étoit la coutume d'examiner sur le balon pour le doctorat, infailliblement il l'emporteroit sur les autres. L'officier lui répondit que si les empereurs Yao & Chun se trouvoient assesseurs du tribunal des *Rits*, il doutoit fort qu'ils voulussent l'y admettre. L'empereur se mit à rire.

La révolte de Hoang-tsao n'étoit pas la plus à craindre ; celle de Li-ké-yong & de Li-koué-tchang, son père, l'étoit davantage, à cause de leur voisinage avec les Tartares, dont ils descendoient, & dont ils pouvoient facilement recevoir de puissans secours.

La cour, qui redoutoit plus le fils que le père, crut empêcher le fils de s'emparer entiérement de Yun-tchong, en accordant au père le gouvernement de Taï-tsong ; mais Li-koué-tchang, irrité de ce qu'on ne se fioit pas à la parole qu'il avoit donnée de tenir en respect son fils, tua celui qui lui apportoit les provisions de ce gouvernement, qu'il refusa : joignant ensuite ses troupes à celles de son fils, il se saisit de la ville de Ning-ou (1), & chassa les troupes impériales

(1) A cent vingt *ly* au sud de Sou-tchéou de Taï-tong.

qui

qui étoient à Ko-lan (1). Li-kiun, gouverneur du Ho-tong, marcha contre eux pour les faire rentrer dans le devoir ; il osa même en venir aux mains, mais il fut battu, & perdit la vie dans cette action.

Les *Cha-to*, profitant de leurs avantages, s'avancèrent du côté des villes de Hin-tchéou & de Taï-tchéou, qu'ils insultèrent & pillèrent, après avoir désolé tout le pays d'alentour : ils augmentèrent le nombre de leurs troupes, & poussèrent jusqu'à la ville de Tçin-yang (2).

Quelque temps après, Li-ké-yong, apprit que Li-tchou étoit venu camper auprès de Taï-tchéou avec dix mille hommes des troupes impériales, & que Li-ko-kiu, gouverneur de Yeou-tchéou, & Hé-lien-to, général des *Tou-kou-hoen* au service de la Chine, étoient venus le trouver pour concerter leurs opérations ; il détacha Kao-ouen-tsi pour la garde de Sou-tchéou, dans le dessein d'aller ensuite attaquer l'armée impériale. Hé-lien-to, à qui Kao-ouen-tsi avoit de grandes obligations, ne sut pas plutôt la commission dont il étoit chargé, qu'il le fit solliciter secrétement de remettre à l'empereur la place dont on lui donnoit le commandement. Kao-ouen-tsi, mécontent de Li-ké-yong, auquel il obéissoit à regret, se saisit de Fou-ouen-ta, officier Chinois qui servoit Li-ké-yong, & de Li-yeou-kin, un des principaux des *Cha-to*, & ouvrit les portes de Sou-tchéou, qu'il remit entre les mains de Li-tchéou.

Li-ké-yong, outré de sa perfidie, vint pour l'en punir ; mais Li-ko-kiu, qui l'observoit, s'avança à la tête de ses troupes, & l'ayant rencontré auprès de la montagne Tcho-

(1) Ko-lan-tchéou.
(2) Taï-yuen-fou du Chan-si.

culh-ling, il y eut entre eux un combat des plus vifs & des plus opiniâtres : la victoire se déclara entièrement pour Li-ko-kiu. Li-ké-yong perdit plus de dix-sept mille hommes & deux de ses principaux officiers.

D'un autre côté, Li-tchou s'étant joint avec Hé-lien-to, ils furent ensemble attaquer Yu-tchéou : Li-koué-tchang qui s'y trouvoit renfermé avec peu de troupes, voulut cependant tenter le sort d'une bataille, mais il fut complettement battu. Voyant ses soldats découragés, & ne se croyant plus en sûreté, il se sauva, avec sa famille, dans le royaume de *Ta-tché* (1), où Li-ké-yong, son fils, s'étoit déja réfugié.

Hé-lien-to chercha à gagner, par argent, les chefs des *Ta-tché*, pour les engager à arrêter le père & le fils, & les envoyer l'un & l'autre à Li-tchou. Li-ké-yong averti, fit semblant de l'ignorer : il alloit presque tous les jours avec ces chefs à la chasse, où il leur faisoit voir tant d'adresse à tirer de la flèche, & à percer à cheval les bois les plus fourrés, qu'ils conçurent une estime singulière pour lui. Un jour, en buvant avec eux, il leur dit qu'il s'étoit rendu criminel envers la Chine par son peu de reconnoissance des bienfaits que sa famille en avoit reçus ; mais que sachant de bonne part que le rebelle Hoang-tsao, qui s'avançoit du côté du nord, donneroit infailliblement bien de l'embarras à la cour, il leur demandoit si l'empereur venant à lui pardonner le passé, ils refuseroient de l'aider à le délivrer de ce rebelle : & comme il vit qu'ils n'entroient point dans ses vues, il ne poussa pas plus loin cet entretien.

(1) Le royaume de *Ta-tché* s'étoit formé d'une horde de Tartares appellée *Mo-ho*, qui s'étoit établie auprès de la montagne Yn-chan.

Hoang-tsao, après avoir passé le Kiang auprès de la montagne Tsaï-tché, envoya deux détachemens investir les villes de Tien-tchang (1) & de Leou-ho (2), dont il fit ensuite le siége. Ces deux places tinrent peu contre la terreur de ses armes, & il s'en rendit maître au bout de quelques jours.

Pi-ssé-tou, qui commandoit dans le pays de Hoaï-nan, fut trouver Kao-pien, nommé depuis peu généralissime des troupes de l'empire, & lui dit que l'empereur, tranquille à la cour, ignoroit le danger qui le menaçoit ; que l'armée des rebelles étoit de plusieurs centaines de mille hommes, & paroissoit vouloir diriger sa marche vers la capitale ; que si on n'arrêtoit pas les rebelles, en les battant, & qu'on leur laissât passer le Hoaï-ho, il étoit à craindre que tout ne fût perdu.

Kao-pien, qui n'avoit qu'une armée fort inférieure à celle des rebelles, se fiant peu d'ailleurs sur la fidélité de ses soldats & la bravoure de ses officiers, ne voulut rien risquer ; il se contenta d'écrire à la cour la triste situation où il étoit, en avertissant que l'armée des rebelles montoit à plus de six cens mille hommes, & qu'elle n'étoit pas à cinquante *ly* de la cour orientale. Ces nouvelles y répandirent la plus grande consternation.

Tsao-tsiuen-tching, à la tête de six à sept mille hommes, fit quelques efforts contre eux, & tua même quelques mille des leurs ; mais comme Kao-pien ne le soutint pas, il fut battu à son tour & contraint de se retirer. Ainsi Hoang-tsao passa tranquillement le Hoaï-ho, sans causer le moindre désordre dans le pays, se contentant de choisir quelques

(1) Tien-tchang-hien de Fong-yang-fou.
(2) Leou-ho-hien de Kiang-ming-fou du Kiang-nan.

jeunes gens qu'il incorpora dans ses troupes : il s'empara de Chin-tchéou, & entra dans les villes de Yng-tchéou, de Fong-tchéou & de Yen-tchéou, qui lui ouvrirent leurs portes sans se faire presser : delà il s'avança sur les terres de la cour orientale, dans le dessein de s'en rendre maître. Tsi-ké-yang, qui n'avoit qu'un petit corps de troupes, n'osa rien entreprendre de peur de tout perdre, & crut qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de garder le passage de Tong-koan, d'où il envoya un courier à la cour demander des troupes & des vivres.

A la lecture de ces dépêches, l'empereur jettant les yeux sur les ministres, se mit à pleurer. Tien-ling-tsé proposa de transporter la cour dans le pays de Chou (1) : ce parti déplut à l'empereur, qui, sans lui répondre, fit sur le champ expédier l'ordre d'envoyer à Tong-koan huit cens hommes des meilleures troupes.

Cependant Hoang-tsao approchoit de la cour orientale. Lieou-yun-tchang, qui en étoit gouverneur, fut au-devant de lui à la tête de tous les mandarins, dans la posture d'un sujet en présence de son prince. Cette démarche flatta Hoang-tsao ; il leur fit beaucoup d'accueil, & défendit sous de griéves peines à ses soldats de causer le moindre désordre. Ce chef des rebelles fut ensuite assiéger le fort de Tong-koan, le seul poste qui mettoit à couvert Tchang-ngan : il y trouva plus de difficulté qu'il ne croyoit ; Tsi-ké-yang s'y défendit avec toute la bravoure possible, mais il fut enfin obligé de céder à la force, & de rendre la place.

Après cette conquête, Hoang-tsao se crut maître de l'em-

(1) Le Ssé-tchuen.

pire, & sans perdre de temps, il s'avança vers Tchang-ngan, avec tant de diligence, qu'il étoit sur le point d'y entrer tandis que l'empereur y étoit encore. A la nouvelle de son approche, Tien-ling-tsé prit cinq cens hommes de la garde & sortit de la ville avec l'empereur, la famille impériale & les princes, mais si secrètement, que les mandarins des tribunaux même n'en surent rien.

A soleil couchant, la première brigade de l'armée des rebelles entra dans la ville. Tchang-tchi-fang, qui en étoit gouverneur, sortit à la tête de quelques dixaines d'officiers de guerre, & fut jusqu'à Pa-chang au-devant de Hoang-tsao, qui le traita avec distinction. Le soir même, Hoang-tsao entra dans Tchang-ngan; après y avoir demeuré deux jours, ses soldats se mirent à la piller, sans qu'il pût jamais les en empêcher, quelques défenses qu'il leur fît; ils en vouloient sur-tout aux mandarins & aux officiers des tribunaux, qu'ils accusoient d'être les auteurs de tous les maux que l'empire souffroit, & ils en tuoient autant qu'ils en trouvoient.

L'empereur dirigea sa fuite du côté de Fong-siang-fou. Arrivé à Lou-kou, sur la frontière, il y trouva Tching-tien, gouverneur de ce département, qui le pressa de demeurer à Fong-siang; l'empereur lui répondit qu'il n'aimoit pas le voisinage des grosses armées, & qu'il alloit à Hing-yuen rassembler toutes les troupes de l'empire pour reprendre Tchang-ngan. Il lui recommanda, étant sur les frontières, de se tenir sur ses gardes, & que lorsque les troupes des provinces arriveroient, il les joignit aux siennes pour se procurer la gloire de détruire l'ennemi de son prince. Tching-tien lui représenta que leur communication avec lui allant être interrompue, on ne pourroit que difficilement lui faire savoir ce qui

se passeroit pour prendre ses ordres, & qu'ainsi il étoit nécessaire de lui laisser la liberté d'agir selon les occurrences. L'empereur lui donna carte-blanche.

Après avoir fait mourir tous ceux de la famille impériale qui étoient à Tchang-ngan, Hoang-tsao entra dans le palais, où il se fit proclamer empereur de la Chine, du titre de *Tsi*, qu'il donna à sa dynastie, déclarant tous les mandarins, depuis le troisième ordre en haut, privés des emplois qu'ils avoient eus sous les *TANG*, & laissant en place tous ceux du quatrième ordre en bas : il fit encore mourir plusieurs officiers & beaucoup d'autres personnes, qui aimèrent mieux perdre la vie que de le reconnoître.

Tching-tien, de retour à Fong-siang, convoqua une assemblée générale des officiers de guerre & de lettres, pour consulter avec eux sur les moyens de chasser les rebelles de Tchang-ngan ; & sur ce qu'ils lui représentoient que les ennemis étant trop puissans, il falloit attendre l'arrivée des troupes des provinces, il leur demanda en colère s'ils vouloient le rendre, avec eux, sujet de Hoang-tsao. Ce reproche réveilla leur affection pour la famille des *TANG* : tous s'empresèrent de témoigner leur zèle. Les uns se chargèrent de réparer les fortications ; les autres, d'exercer les troupes, & de faire des provisions de bouche & de guerre. Les mandarins de lettres firent la collecte de l'argent que le peuple donnoit avec plaisir, & Tching-tien eut la satisfaction de voir qu'il étoit encore fidèle à ses anciens maîtres. Il envoya des ordres aux troupes voisines de le venir joindre, & il se vit bientôt en état de ne pas craindre Hoang-tsao : il fit mettre en pièces un officier que ce rebelle avoit chargé de lui signifier ses ordres.

Ouang-tchong-jong, gouverneur de Ho-tchong, en usa de

même à l'égard de ceux qu'il lui envoya. Hoang-tſao fit marcher contre lui ſon grand général Tchu-ouen, auquel Ouang-tchong-jong enleva quarante groſſes barques, chargées d'armes & de vivres. Après quoi, s'étant joint à Ouang-tchu-tſun, ils furent enſemble camper au nord de la rivière Oueï-choui.

881.

Tchin-king-ſiuen, gouverneur de Si-tchuen, apprenant que l'empereur s'étoit refugié dans ſon voiſinage, vint au-devant de lui avec une partie de ſes troupes, & l'invita à venir demeurer à Tching-tou. Tien-ling-ſé qui cherchoit à s'éloigner du danger, joignit à Tching-king-ſiuen pour l'en preſſer, & leurs inſtances déterminèrent l'empereur à ſe rendre dans cette ville, d'où il envoya un ordre à Tching-tien, par lequel il le nommoit ſon généraliſſime, avec pouvoir de ſe ſervir des Tartares & des Chinois, & de leur expédier des commiſſions, qui auroient la même force que ſi elles venoient de la cour. On lui donna pour lieutenant Tching-tſong-tchou, gouverneur de King-yuen (1).

Hoang-tſao, inſtruit des préparatifs de Tching-tien & voulant l'affoiblir avant qu'il fût en état de ne plus le craindre, envoya Chang-yang, avec une armée de cinquante mille hommes, ſe ſaiſir de Fong-ſiang. Tching-tien, de ſon côté, mit Tang-hong-fou, général de ſa cavalerie, en embuſcade auprès des gorges de montagnes, & fut avec quelques mille hommes ſe poſter ſur une hauteur, d'où il pouvoit aiſément être apperçu de loin.

Les rebelles ſavoient que Tching-tien étoit un homme de lettres, qui n'avoit jamais fait la guerre, & ils le mépriſoient; ils s'approchèrent tambours battans, comme s'ils alloient à

(1) Ping-léang-fou du Chen ſi.

une victoire assurée, & s'engagèrent sans précaution dans les gorges. Lorsqu'ils arrivèrent auprès de Long-oueï, Tang-hong-fou fit un signal à ses troupes, qui tombèrent à la fois sur les rebelles, & les étourdirent si fort, qu'ils ne pensèrent plus qu'à se tirer de ce mauvais pas par la fuite, sans se mettre en état de se défendre : ils perdirent plus de vingt mille hommes dans cette action.

Li-yeou-kin, officier des Tartares *Cha-to*, s'entretenant avec l'inspecteur Tchin-king-ssé, lui dit qu'il ne connoissoit personne dans l'empire qui eût plus de bravoure, ni qui entendît mieux la guerre que Li-koué-tchang, son frère aîné, & Li-ké-yong, son neveu ; que les soldats les aimoient & marchoient avec confiance sous leurs drapeaux ; il ajouta qu'il étoit de l'intérêt de l'empereur de leur pardonner le passé, & même de leur donner du commandement contre les rebelles.

Tchin-king-ssé, persuadé que dans la circonstance on avoit besoin d'eux, écrivit pour demander le rappel du père & du fils. L'empereur consentit à leur donner de l'emploi, & envoya Li-yeou-kin, accompagné de cinq cens cavaliers, au royaume de *Ta-tché*, leur porter cette nouvelle. Li-ké-yong, transporté de joie de rentrer en grace, voulut en témoigner sa reconnoissance, en sollicitant les *Ta-tché* de lui donner des troupes ; il en obtint jusqu'à dix mille hommes, avec lesquels il vint au secours de l'empire.

Dans cette ntervalle, plusieurs corps des troupes impériales s'étoient assemblés dans le voisinage de Tchang-ngan. Tang-hong-fou étoit campé au nord de la rivière Oueï-chouï, Ouang-tchong-jong à Cha-yuen (1), Ouang-tchu-tsun à Oueï-

(1) A dix *ly* au sud de Tchao-y-hien de Si-ngan-fou.

kiao,

kiao, Tou-pa-ſsé-long à Ou-kong (1), & Tching-tien à Tchéou-tchi.

Tang-hong-fou, ce brave général de la cavalerie de Tching-tien, après la bataille de Long-oueï, avoit pourſuivi les rebelles, l'épée dans les reins, juſqu'au nord de la rivière Oueï-choui; & profitant de leur conſternation, il les avoit pouſſés juſqu'à Tchang-ngan, d'où Hoang-tſao s'étoit ſauvé, en prenant la route de l'eſt.

Tchang-ngan pouvoit alors ſe regarder comme délivrée des rebelles; mais ce ne fut que pour un moment. Les ſoldats de Tang-hong-fou ne s'en virent pas plutôt les maîtres, qu'ils ſe diſpersèrent dans les différens quartiers pour piller & s'emparer des dépouilles des rebelles. Les officiers de Hoang-tſao, qui en furent avertis, revinrent ſur leurs pas & rentrèrent dans cette ville. Les troupes impériales s'étant ralliées, il y eut un combat des plus vifs & des plus ſanglans. Tching-tchong-tchou & Tang-hong-fou furent tués, & près des trois quarts des leurs, accablés par le nombre, reſtèrent ſur la place. Hoang-tſao revint à Tchang-ngan, dont il fit paſſer les habitans au fil de l'épée: il diſoit que le ſang, qu'il voyoit ruiſſeler dans les rues, étoit néceſſaire pour les laver.

Tching-tien, de retour à Fong-ſiang, fut ſur le point de voir encore ſon gouvernement au pouvoir des rebelles. Li-tchang-yen, qui avoit ſuccédé au brave Tang-hong-fou, étoit campé hors de la ville à Hing-ping. Comme il n'étoit pas facile d'avoir des vivres, & que les recrues avoient encore augmenté la conſommation, Tching-tien, dans l'impoſſibilité de s'en procurer pendant l'hiver, ménageoit le peu qui reſtoit, & avoit

(1) Ou-kong-hien de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 881. Hi-tsong.

même retranché aux soldats une partie de leur portion. Li-tchang-yen, qui n'aimoit point Tching-tien, & qui étoit piqué de ce qu'on ne lui avoit point donné de gouvernement, inspira son mécontentement aux troupes, & vint à leur tête à Fong-siang, dans le dessein de la piller.

Lorsqu'ils furent près de la ville, Tching-tien monta sur les remparts, & adressant la parole à Li-tchang-yen, il lui dit, que s'il renvoyoit ses soldats à leur camp, & s'il avoit quelque compassion du peuple, en s'employant à détruire les rebelles, il promettoit de lui faire avoir un gouvernement. Après ce peu de paroles, il lui ouvrit les portes & lui remit son autorité.

Tching-tien partit le même jour de Fong-siang, pour aller rendre compte à l'empereur de l'état des choses, mais sans accuser Li-tchang-yen. Il obtint même d'être remplacé par lui dans le gouvernement de Fong-siang.

882.

Le ministre Ouang-to voyant Tching-tien à la cour, & sachant que Kao-pien n'avoit jamais voulu se mettre en campagne, prit les commandemens de ces deux généraux, avec les mêmes pouvoirs.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Fong-siang, il envoya des ordres aux troupes des différentes provinces de se rendre dans le voisinage de Tchang-ngan, résolu de la resserrer de près : il s'y rendit lui-même, & à mesure que les troupes arrivèrent, il en logea une partie à Ling-kan-ssé (1), une autre à l'ouest de Tchang-ngan, un troisième corps au nord de la rivière Oueï-choui, un quatrième à Hing-ping, un cinquième à Oueï-kiao, & un sixième à Ou-kong. Par ces dispositions, Hoang-tsao,

(1) A l'ouest de Fou ping-hien de Si-ngan-fou.

resserré dans Tchang-ngan, ne pouvoit faire passer ses ordres au-delà de Tong-tchéou & de Hoa-tchéou (1).

Tchu-ouen, grand général de ce rebelle, voyant tout l'empire se réunir contre lui, jugea qu'il n'étoit pas loin de sa perte; & pour ne pas tomber avec lui, il chercha à faire sa paix avec l'empereur : il offrit à Ouang-to de lui remettre Hoa-tchéou, dont il étoit commandant, si on lui promettoit de le bien traiter. Ouang-to lui en laissa le gouvernement, en lui accordant d'avance celui de Tong-tchéou & de Hoa-tchéou.

Lorsque Kao-pien apprit qu'on lui avoit ôté la charge de généralissime, il se répandit en injures contre les ministres, qu'il en croyoit les auteurs; & pour justifier sa conduite, il écrivit à l'empereur dans des termes peu respectueux, en laissant éclater toute l'amertume dont son cœur étoit pénétré. L'empereur ordonna à Tching-tien, qu'il venoit de mettre au nombre des ministres, de répondre à Kao-pien, & de lui faire sentir combien il s'écartoit du respect qu'un sujet doit à son prince. Ce général, plus irrité encore, se porta à ne se plus reconnoître sujet de l'empereur.

Kao-pien avoit toujours aimé ceux qui prétendoient avoir le secret de l'immortalité : il avoit fait accueil & avoit même donné de l'emploi dans ses troupes à un certain Liu-yong-tchi, *Tao-ssé*, qui avoit été contraint de prendre la fuite, pour se mettre à couvert des recherches de la justice. Ce *Tao-ssé* connut bientôt le foible de Kao-pien, qui avoit en lui une confiance aveugle. Plein d'ambition, il pensa à se procurer les premiers emplois, en se rendant nécessaire : il fit renvoyer la plupart des vieux officiers, pour leur substituer Tchang-cheou-y &

(1) Hoa-yn-hien de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 882. Hi-tsong.

Tchu-kouo-yn de sa secte. Tchu-kouo-yn avoit sur-tout le don de la parole, & étoit considéré par Kao-pien comme un homme d'esprit.

Ces trois fourbes sachant la mésintelligence qui régnoit entre Kao-pien & le ministre Tching-tien, se servirent de cette connoissance pour lui inspirer plus d'estime pour eux. Liu-yong-tchi l'avertit que les ministres de l'empereur avoient fait partir un assassin invisible pour le tuer, & qu'il arrivoit le soir même. Kao-pien, effrayé, lui demanda comment il pourroit l'éviter : cet imposteur lui dit que Tchang-cheou-y savoit le moyen de l'en délivrer. Tchang-cheou-y, après l'avoir fait déguiser en femme, le fit cacher dans l'appartement le plus reculé de sa maison, & voulut passer la nuit seul dans la chambre de Kao-pien : vers le minuit il fit un bruit affreux avec deux instrumens de cuivre, qui fut entendu de toute la maison & au dehors ; il arrosa la chambre de sang de cochon, comme s'il s'y fût donné un combat terrible.

Au point du jour, Tchang-cheou-y, continuant son rôle, fut trouver Kao-pien, & prenant l'air d'un homme harassé, & même encore rempli de frayeur, il lui fit le récit de la valeur de cet homme invisible & du terrible combat qu'il avoit soutenu contre lui ; ajoutant que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût succombé, & qu'il ne pouvoit encore y penser sans frémir. Kao-pien lui témoigna sa reconnoissance de l'avoir sauvé du prétendu péril qu'il auroit couru s'il eût couché cette nuit dans son lit.

Quelque temps après, Liu-yong-tchi trouva moyen de faire placer en secret, sur l'autel où Kao-pien offroit des sacrifices aux esprits, une table de marbre noir, sur laquelle étoient gravées, en caractères extraordinaires, ces paroles : *Yu-hoang*,

maître de la nuée blanche, en fait présent à Kao-pien. Kao-pien, étrangement surpris, & le cœur rempli de crainte & de joie, fit appeller Liu-yong-tchi pour lui demander ce que cette inscription signifioit. Après l'avoir examinée attentivement, ce fourbe s'écria : « Que vous êtes heureux ! vos services sont » maintenant connus ; vous allez être rétabli dans vos emplois, » & autant que je puis en juger, *l'oiseau des immortels* (1) ne » tardera pas à descendre ; alors mes souhaits seront accom- » plis, & j'espère que, vous faisant compagnie, nous retour- » nerons ensemble au *ciel d'en haut* ». Kao-pien fit faire un de ces oiseaux en bois, qu'il plaça dans la salle des sacrifices, où il alloit s'exercer de temps en temps, habillé en *Tao-ssé*, pour s'accoutumer à se tenir dessus. Ce fut par de semblables fourberies que ces imposteurs dépouillèrent Kao-pien de tout ce qu'il possédoit, & l'amenèrent à ne vouloir plus parler à personne, dans l'attente du fameux oiseau qui devoit l'enlever au ciel ; tandis qu'eux, munis de toute son autorité, gouvernoient le peuple & les troupes à leur gré : de sorte qu'à peine savoit-on dehors si Kao-pien vivoit encore.

Quoique Hoang-tsao fût comme bloqué dans Tchang-ngan, son parti étoit cependant encore si puissant, que Ouang-to, ne croyant pas pouvoir en venir seul à bout, écrivit en cour pour demander Li-ké-yong. On lui avoit accordé son pardon, & s'il ne s'étoit pas rendu auprès de Tchang-ngan, c'est qu'il

(1) *L'oiseau des immortels.* Le texte chinois porte *Loan-ho.* C'est un oiseau célèbre dans les fables des *Tao-ssé. Haï-ho* est le nom d'un oiseau qui habite les bords de la mer, & fait la nourriture des poissons & des serpens. On l'appelle encore *Sien-ho* & *Tai-sien* : les Chinois disent qu'il vit fort long-temps, & que lorsqu'il a atteint deux cens soixante ans il change de couleur & devient noir ; alors on l'appelle *Yuen-ho.* Ils ajoutent que cet oiseau chante à minuit. *Éditeur.*

De l'Ere Chrétienne. Tang. 882. Hi-tsong.

craignoit qu'en passant par le Ho-tong, où commandoit Tching-tsong-tang, avec qui il n'étoit pas trop bien, ce général ne lui fît un mauvais parti.

Dès que Ouang-to eut réponse de la cour, il l'envoya à Li-ké-yong, & la fit savoir à Tchang-tsong-tang. Li-ké-yong partit à la tête de dix-sept mille Tartares *Cha-to*, & évita de les faire passer sur les terres du Ho-tong; mais lorsqu'il en fut dans la proximité, il ne prit que quelques centaines de cavaliers, & vint loger hors des murs de Tçin-yang pour se réconcilier Tching-tsong-tang. Ce gouverneur le traita avec honneur, & le renvoya content de la réception qu'il lui avoit faite.

Li-ké-yong augmenta ses troupes jusqu'au nombre de quarante mille hommes, tous gens de résolution, auxquels il donna un uniforme noir, pour inspirer de la terreur aux rebelles, qui leur donnèrent le nom de *Corbeaux*. Ils disoient communément: « Les corbeaux sont arrivés; malheur à ceux » qui tomberont sous leurs serres ».

883.

Li-ké-yong commença l'année suivante par une action qui confirma la réputation qu'il s'étoit acquise, & l'espérance où on étoit de lui voir rétablir les affaires de la famille impériale. Hoang-koué, frère de Hoang-tsao, s'étant avancé jusqu'à Cha-yuen avec l'élite de ses troupes, Li-ké-yong fondit dessus avec une vîtesse surprenante: il les battit & tua Hoang-koué. Ouang-to, pour le récompenser suivant le pouvoir qu'il en avoit, le fit lieutenant-général des troupes du nord-est de l'empire, & commandant de l'aîle gauche de l'armée.

La nouvelle de cette victoire dissipa la consternation qui régnoit à la cour; l'eunuque Tien-ling-tsé en sut profiter

pour donner plus de poids à leur tribunal intérieur : il dit à l'empereur que Ouang-to étoit depuis long-temps à la tête de toutes les troupes de l'empire, en présence des rebelles, sans avoir rien fait, & qu'on devoit tous les succès aux seuls *Cha-to*. Il demanda en conséquence que Ouang-to fût dépossédé de sa charge de généralissime. L'empereur eut la facilité d'y consentir, en nommant Ouang-to gouverneur de Y-tching (1).

Hoang-tsao, bloqué de toutes parts, se trouvoit depuis long-temps fort embarrassé dans Tchang-ngan ; il y avoit peu de jours que ses troupes ne reçussent quelque échec, & ses vivres tiroient à leur fin. Cet état fâcheux lui fit chercher les moyens de s'assurer une retraite. Comme Li-ké-yong étoit alors devant Hoa-tchéou, où les rebelles étoient rentrés par surprise, Hoang-tsao envoya un détachement de trente mille hommes pour s'ouvrir un chemin par Lan-tien & Chang-jang, afin de secourir Hoa-tchéou ; mais Li-ké-yong & Ouang-tchong-jong furent au-devant de lui, & l'obligèrent de se retirer fort maltraité.

Après cet avantage, Li-ké-yong s'avança jusqu'à Oueï-kiao, d'où il envoya la nuit suivante Sieï-tchi-kin, un de ses officiers, & Kang-kiun-li, qui trouvèrent moyen d'entrer déguisés dans la ville ; ils mirent le feu aux magasins, & tuèrent quatre ou cinq des gardes avancées : cette action jetta la consternation dans Tchang-ngan.

Li-ké-yong serroit toujours de plus près les rebelles, & à la cinquième lune, il résolut de les attaquer dans leur fort : joignant ses troupes à celles de Pong-tsong & de Pé-tchi-tsien, ils s'approchèrent de Oueï-nan, où il y eut trois combats con-

(1) Y-tching-hien de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 883. *Hi-tsong.*

fécutifs & opiniâtres. Quoique Li-ké-yong eût toujours l'avantage, il ne put cependant forcer les rebelles ; mais comme les difficultés ne le rebutoient jamais, ayant reçu des troupes fraîches, il fit recommencer le combat avec tant de vigueur, qu'après avoir tué un grand nombre des rebelles, les autres prirent la fuite & abandonnèrent la ville aux vainqueurs : Hoang-tsao fit mettre le feu au palais ; & afin d'amuser les impériaux & de gagner le temps de se retirer, il fit semer sur le chemin beaucoup de choses précieuses : cette ruse lui réussit, mais elle lui coûta cher.

Li-ké-yeou fit mourir Tsou-kieou, ministre de Hoang-tsao ; après quoi il dépêcha un courier chargé de porter cette grande nouvelle ; elle fit tant de plaisir à l'empereur, qu'il nomma sur le champ ministre d'état Li-ké-yong, âgé seulement de vingt-huit ans. Quoiqu'il fût le plus jeune des officiers généraux, aucun ne faisoit observer plus exactement les loix de la guerre, & ne savoit mieux prendre son parti dans l'occasion : tous les officiers l'estimoient & le craignoient. Comme il avoit un œil un peu gâté, on l'appelloit communément *to-yen-long*, (*dragon à un œil*).

Hoang-tsao, dans sa fuite, prit le chemin du Ho-nan, & détacha Mong-kaï, le meilleur de ses généraux, avec dix mille hommes, pour aller prendre Tsaï-tchéou. Tsin-tsong-kiuen, qui ne savoit encore rien de sa déroute, & qui commandoit dans ces quartiers pour l'empereur, vint à sa rencontre & fut battu ; il prit même parti parmi les rebelles.

Mong-kaï ne profita point de sa victoire : Tchao-tchéou, gouverneur de Tchin-tchéou, dans la crainte que Hoang-tsao, chassé de Tchang-ngan, ne vînt tomber sur lui, avoit fait réparer les fortifications de sa ville, qu'il avoit pourvue abondamment

dammment d'armes & de vivres : la garnifon étoit compofée de jeunes gens forts & robuftes, & bien exercés. En effet, après la prife de Tfaï-tchéou, Mong-kaï s'avança du côté de Tchin-tchéou ; mais Tchao-tchéou, qui étoit fur fes gardes, choifit un pofte avantageux, & fondant tout à coup fur Mong-kaï, il lui tua la plus grande partie de fon monde & fit l'autre prifonnière de guerre ; ce général lui-même étant tombé entre fes mains, il lui fit trancher la tête, qu'il expofa fur les murs de Tchin-tchéou.

Hoang-tfao, animé par le defir de venger la mort de fon lieutenant, vint inveftir cette place, dont il fit fermer les iffues par trois grands foffés : fes attaques, qui ne difcontinuoient point jour & nuit, répandirent la terreur dans la ville. Tchao-tchéou chercha à ranimer le courage de fes foldats, en leur difant : « Les troupes de Tchin-tchéou fe font toujours dif-» tinguées par leur bravoure ; voudriez-vous ternir cette répu-» tation en devenant rebelles à votre prince ? La gloire de » mourir pour fa patrie n'eft-elle pas préférable au déshon-» neur de la trahir ? Je vous déclare que je ne rendrai cette » place qu'avec la vie ; & fi quelqu'un manque à fon devoir, » qu'il fache que je le ferai mourir fur le champ ».

Après cette courte harangue, il fit ouvrir les portes, & fe battit avec tant de bravoure & d'avantage, que Hoang-tfao, défefpérant de le forcer, s'éloigna des murailles pour ne pas perdre tant de monde ; il changea le fiége en blocus, afin de réduire cette ville par la famine.

Tchao-tchéou voyant que Hoang-tfao ne fe retiroit pas, & que depuis plus de fix mois qu'il foutenoit fes efforts, on ne s'empreffoit point à le fecourir, fit favoir aux gouverneurs voifins le danger où il étoit. Tchu-ouen, qui avoit quitté le

De l'Ere Chrétienne. Tang. 883. Hi-tsong.

parti des rebelles, voulut avoir la gloire de le délivrer : il se mit en marche à la tête d'un corps de troupes, & battit un parti des rebelles à Lou-y (1) ; mais trouvant l'occasion de se saisir de Po-tchéou (2), il s'en tint à cette conquête, & renonça au dessein qu'il avoit pris de secourir Tchin-tchéou.

884.

Tchao-tchéou, plus pressé, sollicita les généraux Tchéou-ki, Ché-pou, Tchu-ouen & Li-ké-yong de venir à son secours. Le seul Li-ké-yong, par estime pour la belle défense qu'il faisoit, partit avec une armée de cinquante mille hommes, composée de Chinois & de Tartares.

Il y avoit près d'un an que Tchin-tchéou étoit assiégé, & il ne se passoit aucun jour sans que Tchao-tchéou & son frère ne se battissent contre les rebelles ; quoiqu'ils eussent fait des provisions, ils étoient cependant sur le point de les voir manquer ; cette crainte, loin de les abattre, servit au contraire à les animer davantage à se défendre.

Li-ké-yong rencontra, près de Taï-kang, Chang-yang que Hoang-tsao avoit détaché avec la plus grande partie de son armée ; il le battit si complettement, que Hoang-tsao leva le siége avec précipitation, & s'enfuit du côté de Pien-tchéou (3). Chang-yang, après avoir ramassé les débris de son armée, fut encore atteint par Tchu-ouen & Li-ké-yong au passage de Ouang-man-tou, au nord de Tchong-meou (4) ; ces deux généraux de l'empire lui tuèrent dix mille hommes : l'épouvante saisit si fort ce lieutenant de Hoang-tsao, qu'il

(1) Lou-y-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.

(2) Po-tchéou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(3) Kaï-fong-fou du Ho-nan.

(4) Tchong-meou-hien du Kaï-fong-fou.

ne vit point d'autre parti que de se soumettre avec ce qui lui restoit de monde.

Hoang-tsao, affoibli par cette défection, chercha à se mettre à couvert & passa au-delà de Pien-tchéou. Li-ké-yong se mit à ses trousses, & le joignit à Fong-kieou (1) ; il le battit & l'obligea de prendre la fuite du côté de Yen-tchéou (2), suivi seulement de douze cens hommes, dont la plupart l'abandonnèrent en chemin.

Après cette victoire, Li-ké-yong revint à Pien-tchéou, où Tchu-ouen le reçut, & lui donna un magnifique festin ; sur la fin du repas, Li-ké-yong commençant à avoir la tête échauffée par le vin, ils se piquèrent, & Tchu-ouen sortit brusquement de table. Yang-yen-hong, un de ses officiers, au lieu de pacifier les choses, l'excita à s'en venger. Au milieu de la nuit, Tchu-ouen fit mettre le feu aux quatre coins de la maison où étoit logé Li-ké-yong : ce dernier échappa à ce premier danger en sautant par dessus les murailles suivi de ses gens, mais il fut attaqué par plusieurs personnes qu'il n'appercevoit qu'à la lueur des éclairs produits par un orage. Cette trahison fut funeste à Yang-yen-hong, son auteur : Tchu-ouen le prit dans l'obscurité pour Li-ké-yong, & le renversa mort d'un de flèche.

Li-ké-yong, de retour à son camp, vouloit retourner à la tête de ses troupes tirer vengeance de l'affront qu'il venoit de recevoir ; mais Lieou-chi, son épouse, femme de beaucoup d'esprit, l'en empêcha en lui disant que tout le monde le blâmeroit de déclarer de son chef la guerre à Tchu-ouen. Il

(1) Fong-kieou-hien de Kaï-fong-fou.

(2) Yen tchéou-fou du Chan-tong.

écrivit une lettre fort vive à ce dernier, qui rejetta toute l'insulte sur Yang-yen-hong, en assurant qu'il n'y avoit aucune part. Li-ké-yong feignit de le croire, & reprit le chemin de Tçin-yang. Il sut en y arrivant que Chang-yang, qu'il avoit envoyé après Hoang-tsao, l'avoit atteint à Hia-kieou, & l'avoit si maltraité, que Lin-yen, son gendre, ne lui voyant plus de ressource, avoit gagné ses soldats & s'étoit saisi de lui, de son frère, de sa femme & de ses enfans : il apprit encore qu'il les avoit remis entre les mains de Chi-pou, qui avoit fait couper la tête à Hoang-tsao & à Lin-yen lui-même, & fait conduire les autres à la cour, où ils avoient subi la même peine que ce chef des rebelles.

Li-ké-yong fit à Tçin-yang de grands préparatifs de guerre contre Tchu-ouen; mais, avant que de rien entreprendre, il écrivit un placet à l'empereur, où il exposoit les *sujets* de plainte qu'il avoit contre lui, & demandoit la permission d'en tirer vengeance par les armes. L'empereur lui répondit par un ordre qui tendoit à lui inspirer des pensées de paix. Li-ké-yong revint jusqu'à huit fois à la charge, en peignant Tchu-ouen comme un fourbe, qui ne s'étoit élevé qu'à la faveur de la révolte de Hoang-tsao : il ajoutoit que l'ambition de monter plus haut lui avoit fait quitter ce rebelle, & qu'il falloit prévenir ses pernicieux desseins.

L'empereur lui répondit toujours qu'il savoit la différence qu'il y avoit entre eux deux ; mais que dans un temps où il y avoit tant de troubles dans l'empire, il ne devoit s'occuper que des moyens de le pacifier.

A peine commençoit-on à respirer par l'extinction de la révolte de Hoang-tsao, qu'il s'en éleva une autre, dont Tsin-tsong-kiuen étoit le chef; les commencemens firent craindre

qu'elle ne fût encore plus funeste que celle de Hoang-tsao. Ces nouveaux rebelles ne s'amusèrent point à faire des provisions de vivres ; ils pilloient & brûloient, mettant tout à feu & à sang, & à la moindre résistance, ils détruisoient entièrement une ville : de sorte qu'au nord, depuis Oueï-tchéou (1) & Hoa-tchéou jusqu'au midi du Kiang & du Hoaï, & à l'occident, depuis Koan-tchong jusqu'à l'est à Tsing-tchéou (2) & à Tsi-tchéou (3), c'est-à-dire, dans l'espace de plus de mille *ly* on ne trouvoit ni habitans ni feux.

La ville impériale de Tchang-ngan, & sur-tout le palais, avoient été si fort endommagés par les soldats de Hoang-tsao, qu'ils n'étoient plus en état de recevoir la cour : l'empereur, après les avoir fait un peu réparer, partit de Tching-tou à la première lune, & arriva à la troisième à Tchang-ngan, où il ne fit pas un long séjour.

L'empire n'avoit point encore été dans une si grande agitation depuis que la dynastie des *TANG* subsistoit. Les gouverneurs, affectant l'indépendance, vuidoient leurs différends par la voie des armes, sans respecter les ordres de l'empereur ; plusieurs même cherchèrent à profiter de ces troubles pour s'élever jusqu'au trône.

Tsin-tsong-kiuen prit le premier le titre d'empereur, & envoya ordre à Ouang-siou, gouverneur de Kouang-tchéou (4), de lui payer les tributs comme à son maître ; & sur son refus, il marcha contre lui à la tête de ses troupes. Ouang-siou, avec cinq mille hommes qu'il tira tant de Chéou-tchéou

(1) Oueï-hoeï-fou du Ho-nan.
(2) Tsing-tchéou-fou.
(3) Tsi-nan-fou du Chan-tong.
(4) Kouang-tchéou du Ho-nan.

De l'Ere Chrétienne. Tang. 885. *Hi-tsong.*

que de Kouang-tchéou, passa le Kiang, & imitant Tsin-tsong-kiuen, il ravagea tout ce qui se trouva sur son passage. Il se saisit, dans le Fou-kien, de Ting-tchéou & de Tchang-tchéou, qu'il ne put garder long-temps.

Comme le chemin de Ting-tchéou à Tchang-tchéou est rempli de montagnes difficiles, & qu'il craignoit de manquer de vivres, il fit défense, sous peine de mort, d'emmener les vieillards & les malades. Cependant Ouang-tchao & son frère, persuadés qu'étant des principaux officiers de Ouang-siou ils pouvoient se dispenser de la loi, n'obéirent point, résolus de mourir plutôt que d'abandonner leur mère qui les avoit suivis. Ouang-siou leur dit qu'une armée devoit avoir ses règles, & que les ayant transgressées ouvertement, s'il ne les faisoit pas mourir, ce seroit enhardir les autres à ne plus reconnoître de discipline.

Ouang-tchao & son frère lui répondirent d'un ton ferme : « Il n'y a aucun homme qui n'ait sa mère, pourquoi lui » commandez-vous de l'abandonner » ? Ouang-siou ordonna de la tuer sur le champ ; mais ces deux fils généreux s'écrièrent : « Nous ne sommes pas moins obligés de servir notre » mère que vous ; si vous faites mourir la mère, commencez » donc par ses fils » ! Ouang-siou leur pardonna à la sollicitation des officiers & des soldats de son armée.

Un tireur d'horoscope lui dit quelque temps après, pour le flatter, que, suivant les règles de son art, il voyoit qu'une famille qui portoit le nom de *Ouang* seroit un jour fort élevée. Ouang-siou, craignant que quelque autre ne lui enlevât cet avantage, fit mourir tous ceux qui portoient ce nom.

Ouang-tchao prit des précautions pour ne pas périr par les mains de Ouang-siou. Comme il commandoit l'avant-garde

de l'armée, il gagna tous les officiers : ainfi, lorfqu'ils arrivèrent près de Nan-ngan (1), Ouang-tchao mit une troupe de braves en embufcade dans une forêt de bambou, qui prirent Ouang-fiou à fon paffage, & le lui amenèrent enchaîné. Toute l'armée choifit Ouang-tchao pour fon général, & en fut d'autant plus contente, qu'il propofa de retourner à Kouang-tchéou : cependant il fit des défenfes févères de caufer aucun défordre fur la route.

Arrivé à Cha-hien (2), Tchang-yen-lou vint, accompagné de plufieurs vieillards, lui porter des plaintes contre Leao-yen-jo, gouverneur de Tfiuen-tchéou, qui vexoit le peuple par fes concuffions & fes cruautés. Ouang-tchao fut touché de leur récit, & renonçant au deffein de s'en retourner, il rebrouffa chemin pour aller mettre le fiége devant Tfiuen-tchéou. Cette place tint long-temps ; mais il la prit enfin, & dépêcha un courier pour en donner avis à l'empereur & l'affurer de fa foumiffion. L'empereur, en récompenfe, lui donna ce gouvernement. Ouang-fiou fe tua lui-même de chagrin de voir Ouang-tchao parvenir.

Tfin-tfong-kiuen continuoit toujours à défoler la province de Ho-nan. Après s'être rendu maître de toutes les villes voifines, il attaqua la cour orientale, où il perdit beaucoup de monde ; mais elle paya bien cher fa réfiftance. Ce rebelle la dévafta entièrement par le fer & le feu, & la rendit fi déferte, qu'on n'y entendoit plus l'aboiement des chiens ni le chant des coqs.

Les feules villes de Tchin-tchéou & de Tfaï-tchéou, dont le brave Tchao-tchéou étoit gouverneur, n'avoient point

(1) Nan-ngan-hien de Tchéou-fou du Fou-kien.

(2) Cha-hien de Yen-ping-fou du Fou-kien.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 885. *Hi-tsong.*

éprouvé la cruauté de Tſin-tſong-kiuen. La terreur qu'il avoit repandue dans le voiſinage, ne fit point perdre courage à Tchao-tchéou, qui ſe battit pluſieurs fois contre lui, ſans pouvoir être vaincu. La bravoure avec laquelle il ſe défendit, engagea pluſieurs officiers à venir à ſon ſecours, & obligea Tſin-tſong-kiuen de porter ailleurs ſes efforts.

Tous ces troubles étoient l'effet de la mauvaiſe adminiſtration de Tien-ling-ſé. On s'en plaignoit aſſez ouvertement; mais l'empereur, aſſervi depuis long-temps ſous ſa tutelle, n'étoit pas le maître. Ouang-tchong-jong, gouverneur du Ho-tchong, ayant parlé d'une manière un peu plus forte que les autres, Tien-ling-ſé envoya Tchu-meï & Li-tchang-fou lui faire la guerre comme rebelle.

Ouang-tchong-jong eut recours à Li-ké-yong. Ce dernier, animé du deſir de ſe venger de l'affront qu'il avoit reçu de Tchu-ouen, & piqué de ce que l'empereur ne lui en avoit point donné ſatisfaction, faiſoit de grands préparatifs de guerre: il tiroit des hommes & des chevaux de Tartarie, dans le deſſein d'aller attaquer Pien-tchéou, dont Tchu-ouen étoit gouverneur. Il répondit à Ouang-tchong-jong : « Attendez » que j'aie entiérement détruit Tchu-ouen, & vous verrez » que nous abattrons l'orgueil de ces rats, avec autant de » facilité qu'on fait tomber les feuilles en automne ».

Ouang-tchong-jong le preſſa de nouveau, en lui écrivant que s'il attendoit pour le ſecourir qu'il ſe fût vengé de Tchu-ouen, il craignoit qu'il ne fût plus temps.

Tchu-meï & Li-tchang-fou ſoutenoient Tchu-ouen contre Li-ké-yong, & il n'étoit pas moins irrité contre eux que contre Tchu-ouen. Cette raiſon le détermina à ſuivre le parti que lui propoſoit Ouang-tchong-jong; mais avant que de commen-

cer

cer aucune hostilité, il adressa le placet suivant à l'empereur.

« Tchu-meï, Li-tchang-fou & Tchu-ouen sont entre eux » comme le dessus & la doublure d'un habit : ils se sont joints » ensemble dans le dessein de me perdre ; ne dois-je pas prendre » mes précautions contre leurs injustes desseins ? C'est pour » les prévenir que j'assemble une armée de cent cinquante » mille hommes, à laquelle, au commencement de l'année » prochaine, je ferai passer le Hoang-ho pour les attaquer ; » que Votre Majesté ne craigne rien, je ne permettrai pas » de faire aucune insulte à sa capitale. Mon dessein n'est que » d'exterminer toute la famille de Tchu-ouen, & de délivrer » l'empire d'une race de vipères qu'il nourrit dans son sein, » en me vengeant de l'injure que j'en ai reçue ».

Tchu-meï ne cessoit de représenter à l'empereur la nécessité de faire la guerre à Li-ké-yong, afin de prévenir sa révolte : il faisoit courir le bruit que Li-ké-yong avoit envoyé des gens mettre le feu aux magasins, & il fit même assassiner de ses propres domestiques, en accusant Li-ké-yong d'être l'auteur de ces meurtres, qui répandirent l'alarme dans la capitale.

Tien-ling-tsé, profitant de la consternation où l'on étoit, obtint de l'empereur d'envoyer Tchu-meï & Li-tchang-fou contre Ouang-tchong-jong, avec une armée de trente mille hommes, composée de l'élite des troupes ; ils la conduisirent à Cha-yuen (1), où ils campèrent.

Ouang-tchong-jong, à la tête de ses troupes, vint à leur rencontre, & dépêcha un courier à Li-ké-yong pour le presser de se mettre en marche.

A la douzième lune, Li-ké-yong le joignit, & ils partirent

(1) A soixante-dix *ly* au sud de Tchao-y-hien de Si-ngan-fou.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 885. *Hi-tsong.*

ensemble pour s'approcher de Cha-yuen, d'où Li-ké-yong écrivit un placet à l'empereur, par lequel il demandoit la mort de Tien-ling-tsé, de Tchu-meï & de Li-tchang-fou. L'empereur l'exhorta à la paix, & voulut les réconcilier ensemble; mais Li-ké-yong refusa tout accommodement.

Après ce refus, Li-ké-yong attaqua le camp de Tchu-meï, & le força dès la première attaque : il le mena battant jusqu'auprès des murailles de Tchang-ngan, d'où Tien-ling-tsé fit sortir l'empereur, & le conduisit à Fong-siang. Li-ké-yong entra dans la ville, & ses soldats mirent le feu au palais, qui fut de nouveau réduit en cendres.

Li-ké-yong n'y fit pas grand séjour, & partit presque aussitôt pour recouvrer le Ho-tchong : il engagea par un placet l'empereur à revenir dans sa capitale, & demanda qu'on fît le procès à Tien-ling-tsé. Tien-ling-tsé, craignant que l'empereur ne se laissât gagner, entra brusquement dans le palais à la tête d'une troupe de soldats, & enleva par force ce prince, sans en avertir les ministres ni les grands : il le conduisit à Pao-ki (1), d'où il envoya ordre aux grands de le venir joindre.

L'action de Tien-ling-tsé, qui venoit une seconde fois de faire changer de demeure à l'empereur, irrita tout le monde contre lui. Tchu-meï & Li-tchang-fou eux-mêmes eurent honte de recevoir ses ordres, & comme ils craignoient Ouang-tchong-jong & Li-ké-yong, ils cherchèrent à se réconcilier avec eux.

Le ministre Siao-keou sollicita alors Tchu-meï de se servir de la force qu'il avoit en main, pour s'opposer à la puissance

(1) Pao-ki-hien de Fong-siang-fou.

de Tien-ling-tsé, & faire revenir l'empereur. Tchu-meï, avec cinq mille hommes, s'avança jusqu'à Fong-siang.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *TANG.* 886. *Hi-tsong.*

Kong-oueï voulut en aller avertir l'empereur, & s'adressa aux ministres, qui lui répondirent que tant que Tien-ling-tsé seroit auprès de ce prince, il n'étoit pas possible de l'aborder, & qu'actuellement même il le disoit malade, afin d'empêcher de lui parler. Kong-oueï pressa les grands d'aller en corps demander audience; mais ils lui répondirent que dans le trouble où l'on étoit, ayant oublié à Fong-siang leurs habits de cérémonie, ils ne pouvoient paroître au palais.

« Quoi! leur répliqua Kong-oueï en colère, le simple peuple » dans sa détresse peut aborder son maître pour ses intérêts » particuliers, & quand il s'agit de sauver l'empereur & vous-» mêmes, pour un point de pure cérémonie, vous refusez » de rendre ce service à l'état? Eh bien! continua-t-il, les » yeux baignés de larmes, quoique ma femme soit sur le point » de mourir, je n'irai pas la voir: je vous exhorte à avoir soin » de vos personnes ». Les ayant quittés, il pénétra jusqu'à l'appartement de l'empereur.

Le bruit que firent les tambours des troupes de Tchu-meï, qu'on entendoit distinctement du palais, fit plus d'effet que tout ce que put dire Kong-oueï. Tien-ling-tsé fit escorter l'empereur par cinq cens gardes, commandés par Ouang-kien, & sortit avec lui de Pao-ki: il eut le temps de passer la montagne Ta-san-ling (1), avant que les troupes de Tchu-meï arrivassent. Tchu-meï voulut forcer ce passage, mais il fut repoussé & contraint de retourner à Fong-siang avec le prince Li-yun, petit-fils à la troisième génération de l'empereur

(1) A cinquante-deux *ly* au sud de Pao-ki-hien de Fong-siang-fou.

Sou-tsong, qu'il avoit atteint avant d'arriver à la montagne.

Tchu-meï, de retour à Fong-siang, dit à Siao-keou : « Tien-» ling-tsé n'abandonne point l'empereur ; il est inutile de lui » offrir des placets, il n'en sera jamais que ce que cet infâme » eunuque voudra. Tant d'armées en campagne désolent les » peuples, détruisent les moissons, rendent les vivres d'une » cherté extrême ; en sorte que si nous examinions de près les » choses, nous trouverions que les deux tiers du peuple sont » morts de faim & de misère. De plus, il est inutile d'espérer » que l'empereur change à l'égard de Tien-ling-tsé ; il s'est » tellement rendu maître de son esprit, qu'il lui fait faire » tout ce qu'il veut. Jusqu'ici, quel grand parmi vous peut » dire que l'empereur ait eu quelque égard à ses remontran-» ces, lorsqu'elles ne favorisoient pas les sentimens de Tien-» ling-tsé ? Nous n'avons rien à nous reprocher ni vous ni » moi ; nous avons fait tout ce qu'on pouvoit attendre des » sujets les plus zélés : comment pourrions-nous nous dé-» terminer à baisser le front devant ce misérable eunuque ? » Nous avons encore plusieurs princes de la famille impé-» riale ; vous qui êtes ministre, pourquoi ne pensez-vous pas, » dans un besoin si pressant, à nous donner un maître, qui » puisse relever la dynastie des *TANG* qui est sur le point de » tomber » ?

Siao-keou lui répondit, qu'on ne pouvoit accuser l'empereur d'être un mauvais prince ; que son seul défaut étoit de se laisser gouverner par Tien-ling-tsé, à qui il avoit plutôt laissé ravir son autorité qu'il ne la lui avoit confiée. Il ajouta que le meilleur parti étoit d'aller avec une armée inviter l'empereur à revenir, & lui demander la tête de Tien-ling-tsé ; mais que la seule pensée de le détrôner lui faisoit horreur.

Tchu-meï n'insista plus, & de retour chez lui, il écrivit une espèce de manifeste, qu'il fit publier par-tout, portant l'ordre d'élire un autre souverain, avec défense de s'y opposer, sous peine d'être sur le champ mis à mort; après quoi, ayant assemblé les grands, il leur fit choisir le prince Li-yun, avec tous les pouvoirs d'un empereur, & seulement le titre de protecteur de l'empire : les grands le reconnurent en cette qualité, & le reconduisirent à Tchang-ngan pour y tenir sa cour.

Arrivé à Tchang-ngan, Tchu-meï se fit déclarer premier ministre, & suivant les ordres qu'il se fit donner par le prétendu protecteur de l'empire, il nomma à un grand nombre de mandarinats. Dans la distribution de ces emplois, les deux tiers des gouverneurs des provinces ne firent aucune difficulté de recevoir de lui des provisions : Kao-pien lui-même pressa Li-yun de prendre sans différer le titre d'empereur. Tchu-meï, qui vouloit attirer Kao-pien dans son parti, donna à Liu-yong-tchi les mêmes étendards & les mêmes drapeaux que ceux qu'il avoit donnés à Kao-pien; il accorda de l'emploi dans son district à tous ceux pour qui il s'intéressoit, & força en quelque sorte plusieurs bons officiers & d'autres mandarins habiles d'aller servir sous lui.

Kao-pien crut que Tchu-meï vouloit lui enlever son autorité; Liu-yong-tchi eut aussi les mêmes craintes, & s'en expliqua à Tching-ki, un de ses officiers, qui lui répondit que si Tchu-meï devenoit ingrat à leur égard, il les obligeroit de l'être aussi vis-à-vis de lui.

Tchu-meï prit si bien ses mesures, que les gouverneurs des provinces faisoient porter tous leurs tributs à Tchang-ngan; cette diversion mit bientôt la disette à Hing-yuen, où étoit l'empereur. Dans cette extrémité, Tou-jang-neng conseilla à

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 886. *Hi-tsong.*

ce prince de faire venir Ouang-tchong-jong, qui avoit le plus contribué à détruire Hoang-tsao.

Ouang-tchong-jong ayant reçu l'ordre de l'empereur, & sachant l'état où il étoit réduit, lui envoya aussi-tôt cent mille pièces de soie, & demanda la permission de lever des troupes pour punir Tchu-meï de sa témérité.

Le prince Li-yun avoit aussi envoyé un de ses principaux officiers lui porter un écrit de sa propre main, dans lequel il disoit que l'empereur étoit mort, & que les grands assemblés l'avoient élevé à sa place. Li-ké-yong, lié d'intérêt avec Ouang-tchong-jong, & irrité de ce qu'on cherchoit à les surprendre, vouloit d'abord faire mourir l'envoyé de Li-yun; cependant il se contenta de brûler en sa présence la lettre & les provisions qu'il lui avoit apportées, & de le faire mettre dans une prison, où il fut étroitement gardé : il dépêcha un courier pour en donner avis à l'empereur, qui fit sur le champ expédier un ordre à Yang-cheou-léang de se mettre à la tête de vingt mille hommes, & d'aller joindre Ouang-tchong-jong & Li-ké-yong pour marcher contre Tchu-meï.

Yang-fou-kong, qui étoit avec une armée assez forte dans le Koang-tchong, où il avoit souvent battu les troupes de Tchu-meï, fit courir, à la douzième lune, un écrit, par lequel il mettoit à prix la tête de ce rebelle, & promettoit, au nom de l'empereur, le gouvernement de Tsing-nan à celui qui le tueroit.

Ouang-hing-yu, Lieutenant de Tchu-meï, voyant qu'il étoit toujours battu, saisit cette occasion de se tirer d'affaire; il dit à ses officiers, qu'étant exposés à mourir d'une manière infâme, il seroit plus honorable pour eux de rentrer dans Tchang-ngan, & de remettre cette ville sous l'obéissance de

l'empereur, après avoir abattu la tête à Tchu-meï. Animés par ce discours, ils décampèrent sur le champ & reprirent le chemin de Tchang-ngan. Tchu-meï, surpris de les y voir arriver, vint lui-même au-devant d'eux, & plein de colère, il leur demanda, d'un ton brusque, s'ils prétendoient se révolter. Ouang-hing-yu, élevant aussi la voix, lui répondit qu'ils prétendoient tuer les rebelles ; il le fit saisir & mourir sur le champ. Comme quelques-uns voulurent prendre sa défense, Ouang-hing-yu les fit charger, & plusieurs centaines furent couchées sur le carreau. Cette action mit le trouble dans la ville.

Peï-tché & Tching-tchang-tou firent sortir précipitamment Li-yun, & prirent avec lui la route de Ho-tchong. Ouang-tchong-jong, feignant d'entrer dans son parti, fut au-devant de ce prince, & l'arrêta avec toute sa suite ; il les fit tous mourir, & envoya à l'empereur la tête de Li-yun. L'empereur tint la promesse que Yang-fou-kong avoit faite en son nom ; il donna le gouvernement de Tsing-nan à Ouang-hing-yu, & celui de Ou-ting à Li-meou-tching, récompensant tous ceux qui avoient quelque part à la destruction de Tchu-meï. 887. Il fit aussi Yang-cheou-léang gouverneur général des provinces occidentales : & afin d'adoucir la haine qu'on portoit à Tien-ling-tsé, & ôter aux mécontens un prétexte de continuer les troubles, il l'exila à Touan-tchéou ; mais cet eunuque obtint, par le moyen de Tchin-king-siuen, un autre eunuque, de ne point partir pour son exil.

Li-tchang-fou, qui avoit été assez heureux pour se brouiller avec Tchu-meï, l'avoit quitté quelque temps avant sa chûte, & étoit rentré dans le parti de l'empereur ; mais il craignoit que ce prince ne le punît de sa première démarche. Ainsi,

De l'Ere Chrétienne. Tang. 887. Hi-tsong.

afin de lui en faire perdre le souvenir, aussi-tôt que Tchang-ngan eut été remis en son pouvoir, il fit réparer le palais, & l'invita ensuite à revenir. L'empereur y arriva au commencement de la troisième lune.

Tsin-tsong-kiuen continuoit ses brigandages & ses cruautés dans les provinces du Ho-nan & du Chan-tong, sans cependant avoir osé attaquer Pien-tchéou, où commandoit Tchu-ouen, dont il craignoit la réputation : enfin ; comme il vit qu'on n'osoit presque plus lui résister, il se crut en état de la prendre, & réunit toutes ses forces, résolu d'en faire le siége.

Tchu-ouen, tout brave qu'il étoit, effrayé des préparatifs de Tsin-tsong-kiuen, envoya Tchu-tchen dans les provinces voisines, d'où, en moins de dix jours, il lui amena dix mille hommes des villes de Tsé-tchéou & de Tsing-tchéou du Chan-tong, avec mille bons chevaux, qui entrèrent heureusement à Pien-tchéou.

L'armée de Tsin-tsong-kiuen étoit divisée en trente-six quartiers qui entouroient la ville ; Tchu-ouen, après en avoir fait observer la disposition, dit à ses officiers, que les ennemis ne sachant pas Tchu-tchen de retour, ne s'attendroient pas qu'on eût la hardiesse de les attaquer : il fit une sortie, & força quatre de leurs postes, en leur tuant plus de dix mille hommes. Les ennemis, consternés de leur perte, disoient que Tchu-ouen n'étoit pas un homme, mais un esprit. Ce coup hardi les obligea de se tenir sur leurs gardes & de rapprocher leurs camps. Ils donnèrent par là plus de facilité aux troupes auxiliaires de Yen-tchéou, de Yun-tchéou, de Y-tching, conduites par Tchu-siuen & Tchu-kin, de se jetter dans la place.

Tchu-ouen, se trouvant par ces secours en état de faire tête aux ennemis, ne se tint plus enfermé dans ses murailles ;

il forma un corps d'armée, avec lequel il battit les ennemis : Tſin-tſong-kiuen ſe ſauva pendant la nuit, & les troupes qu'il avoit laiſſées pour la garde des villes de Ho-yang, de Hiu-tchéou, de Ju-tchéou, de Hoaï-tchéou, de Tching-tchéou, de Chen-tchéou & de Koué-tchéou, abandonnèrent leurs poſtes à la nouvelle de la défaite de leur général.

L'empereur, inſtruit de l'état déplorable où Tſin-tſong-kiuen avoit réduit la province de Ho-nan, y envoya Li-han-tchi & Tchang-tſiuen-y : ce dernier trouva la cour orientale ſi dévaſtée, qu'à peine y pouvoit-on compter cent familles, quoiqu'elle eût été une des plus peuplées de l'empire. Il choiſit dix-huit perſonnes, dont il connoiſſoit le zèle & la probité, à chacune deſquelles il donna un petit étendard pour marque du rang & de la charge à laquelle il les élevoit, avec un écrit circulaire qu'ils devoient publier, & il les envoya dans dix-huit *hien* annoncer ſa commiſſion.

Ces dix-huit commiſſaires, pour n'être pas à charge au peuple, ne logèrent point dans les villes, & campèrent ſous des tentes hors des murs ; ils firent afficher dans les carrefours l'ordre de Tchang-tſiuen-y, par lequel il invitoit les anciens habitans des villes, & principalement ceux de la cour orientale, à revenir, accordant une amniſtie générale aux criminels : il les exemptoit de tributs & de toutes charges pour deux ans, avec le privilége de rentrer dans leurs biens, ſans qu'on pût les inquiéter, leur permettant de vendre toutes ſortes de marchandiſes ſans payer aucun droit. Il déclaroit que, pour les garantir des courſes des bandits qui les avoient ruinés, ſon deſſein étoit de mettre juſqu'à ſept mille hommes de garniſon dans les *hien* les plus conſidérables, & au moins deux mille dans les autres ; il leur promettoit encore de tenir la main à ce que

De l'Ere Chrétienne. Tang. 887. Hi-tsong.

chacun fît son devoir pour leur procurer l'aisance & la tranquillité.

Cette invitation, jointe au désintéressement des dix-huit commissaires, eut tout le succès que Tchang-tsiuen-y pouvoit espérer : les anciens habitans de la cour orientale & des autres villes, que les fureurs de la guerre en avoient chassés, furent charmés d'y pouvoir retourner sans aucun risque, & les marchands des autres provinces d'y commercer librement ; de sorte que, dans très-peu de temps, ces villes se repeuplèrent & se rétablirent sur leur ancien pied.

Tchang-tsiuen-y, né avec beaucoup de douceur & de générosité, ne pouvoit se déterminer à faire de la peine à personne. Il parcouroit souvent les campagnes pour animer les habitans à remplir leurs devoirs : lorsqu'il trouvoit des champs mieux cultivés que les autres, il faisoit venir le maître à qui ils appartenoient, & après l'avoir loué de son activité, il lui faisoit toujours quelque présent. Ses libéralités s'étendoient aussi à ceux qui élevoient avec plus de soin les vers à soie & cultivoient le coton. On disoit communément de lui qu'il n'y avoit ni comédie ni divertissement capables de l'amuser, mais qu'à la vue d'une belle moisson, il ne se possédoit pas de joie.

Après que Tchu-ouen, avec le secours des troupes de Yen-tchéou & de Yun-tchéou, que Tchu-siuen & Tchu-kin lui avoient amenées, eut chassé Tsin-tsong-kiuen, il conçut le dessein de s'emparer de ces deux villes ; la seule considération du service qu'elles venoient de lui rendre le retenoit : cependant, pour se mettre à couvert des reproches, après avoir renvoyé Tchu-siuen & Tchu-kin d'une manière peu obligeante, il détacha Tchu-tchen & Ko-tsong-tchéou pour aller

insulter Tsao-tchéou, dont ils s'emparèrent : la prise de Tsao-tchéou fit connoître clairement à Tchu-siuen & à Tchu-kin que Tchu-ouen en vouloit aux places où ils commandoient ; ainsi ils se réunirent pour s'opposer à ses entreprises.

Tchu-ouen voyant que Tsao-tchéou lui avoit si peu coûté à prendre, fit avancer ses troupes du côté de Po-tchéou pour tenter s'il seroit aussi heureux ; mais, chemin faisant, il trouva à Lieou-kiao les troupes de Yen-tchéou & de Yun-tchéou qui se mirent en disposition de l'arrêter : Tchu-ouen, charmé de la rencontre, qui, selon lui, le disculpoit d'entreprendre quelque chose contre ces deux villes, voulut passer outre & présenta la bataille, qu'il gagna ; mais elle fut si sanglante de part & d'autre, qu'il resta près de trente mille hommes sur la place, & qu'à peine Tchu-siuen & Tchu-kin purent échapper : à l'égard de Tchu-ouen, il se retira, ayant été trop maltraité pour poursuivre son chemin.

Les troubles de l'empire, dans les provinces du midi, n'étoient pas moins violens que dans celles du nord ; ils devinrent même plus funestes par la trahison de Liu-yong-tchi, un des principaux officiers de Kao-pien. Ce traître, mécontent de son général, contrefit un ordre adressé de sa part à Yang-hing-mi, gouverneur de Lu-tchéou, de venir exercer la charge de général de sa cavalerie.

Yuen-chi de Lu-kiang, qui se trouvoit avec Yang-hing-mi au moment qu'il reçut cet ordre, lui dit que Kao-pien étoit un étourdi, sans esprit & sans mérite, & Liu-yong-tchi un traître & un fourbe, auquel on ne pouvoit se fier ; que Pi-ssé-to étoit un méchant, incapable de rien faire de bien : il ajouta que ces trois personnes, rassemblées dans un même lieu, l'appellant pour commander les troupes, c'étoit le Tien

De l'Ere Chrétienne. Tang. 887. *Hi-tsong.*

qui agissoit & vouloit lui livrer le Hoaï-nan. Il lui conseilla d'aller, sans différer, prendre le commandement qu'on lui offroit. Yang-hing-mi partit de Lu-tchéou, & s'avança jusqu'à Tien-tchang, où Liu-yong-tchi & Tchang-chin-kien vinrent le joindre avec les corps qu'ils commandoient, & se soumirent à lui. Dans ces entrefaites, Tsin-yen se jetta dans Kouang-ling (1), en disant qu'il venoit y faire les fonctions de gouverneur avec trente mille hommes, en attendant qu'il y en eût un de nommé.

Yang-hing-mi s'étant approché de Kouang-ling, Tsin-yen lui en fit fermer les portes, & se mit en état de se défendre. Quelques jours après, il fit sortir une partie de ses troupes, sous les ordres de Tsin-tchéou pour insulter son camp; mais cet officier fut tué, & plus des trois quarts de ses soldats restèrent sur le champ de bataille.

Tsin-yen, piqué de cet échec, envoya douze mille hommes, ayant à leur tête Pi-ssé-to & Tching-han-tchang, qui campèrent à l'ouest de la ville, dans un terrain spacieux, où ils occupèrent plusieurs *ly* : cette disposition les faisoit paroître beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étoient en effet. Yang-hing-mi dormoit alors tranquillement dans sa tente : il avoit ordonné de l'avertir lorsque les ennemis sortiroient de la ville; ses officiers les croyant supérieurs, lui proposèrent de se retirer. Li-tao, indigné, leur dit avec colère : « Quoi! nous » aurions la honte de reculer devant des rebelles? Devons-» nous considérer s'ils sont supérieurs en nombre? Assuré de » les battre, je m'offre de commander l'avant-garde; ce ne » sont que des misérables que nous avons vaincus il y a deux

(1) Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

» jours : ce qui leur reſte de monde vient de lui-même ſe » livrer entre nos mains, & nous manquerions une ſi belle » occaſion de les détruire »!

Charmé de l'emportement de Li-tao, Yang-hing-mi remarqua avec plaiſir qu'il faiſoit beaucoup d'impreſſion ſur ſes officiers ; il mit une partie de ſon bagage dans un endroit aſſez ouvert de ſon camp, & le fit garder par ce qu'il avoit de plus mauvais ſoldats : plaçant enſuite en embuſcade ſur les côtés l'élite de ſes troupes, il s'avança avec mille à douze cens hommes pour inſulter le camp des ennemis, qui ſortirent de leurs retranchemens en ſi grand nombre, qu'ils étoient quatre contre un. Yang-hing-mi ſoutint quelque temps leurs efforts, & reculant comme s'il avoit peur, il ſe mit à fuir & paſſa audelà de ſon camp. Les ennemis, qui trouvèrent ſon bagage ſur leur chemin, le laiſsèrent s'éloigner, perſuadés qu'ils l'avoient défait, & ſe mirent à piller ſes équipages. L'officier qui commandoit les troupes de l'embuſcade, les voyant diſperſés & en déſordre, donna le ſignal : ſes gens fondirent avec tant d'impétuoſité ſur eux, qu'ils furent preſque tous tués ou faits priſonniers ; ceux qui étoient rentrés dans leur camp ſe ſauvèrent avec précipitation dans la ville.

Tſin-yen & Pi-ſsé-to voyant que Kao-pien ne ſortoit preſque plus de la ſalle des ſacrifices, où les *Tao-ſsé* le tenoient comme en priſon, dans l'eſpérance que *Yu-hoang* viendroit à tout moment le prendre & l'enlever dans le ſéjour des immortels, craignirent que s'il venoit à ſavoir leurs pertes, il ne les fît mourir ; ainſi, pour le prévenir, ils le firent maſſacrer, lui, ſes femmes, ſes enfans, ſes frères, ſes neveux & toute ſa famille. Yang-hing-mi prit le deuil, & le fit prendre à tous ſes officiers ; il fit, pendant trois jours de ſuite, le tour des

De l'Ere Chrétienne. Tang. 887. *Hi-tsong.*

murailles pour témoigner l'horreur que ce crime lui inspiroit.

Kao-pien avoit autrefois exercé à Tching-tou, dans le *Sé-tchuen*, une semblable cruauté sur une troupe entière de soldats, qu'il fit impitoyablement mourir, sans épargner ni leurs femmes ni leurs enfans. Une de ces femmes l'apostrophant, comme s'il eût été présent à cette barbare exécution, conjura le Chang-ti de le traiter lui & toute sa famille comme il les traitoit. Cette imprécation n'eut que trop son effet.

Yang-hing-mi resserra Kouang-ling, de manière que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir ; la famine s'y fit bientôt sentir, & fit périr la plupart des habitans. Tsin-yen & Pi-sé-to, consultèrent le *Tao-sé* Fong-sien, sur le parti qu'ils devoient prendre dans cette extrêmité. Le *Tao-sé*, embarrassé de la question, leur répondit, en tremblant, qu'il n'en savoit pas plus que les autres, & qu'il voudroit bien trouver le moyen de se sauver lui-même. Tsin-yen & Pi-sé-to, qui avoient eu jusque-là quelque considération pour lui, le méprisèrent, & ne songèrent plus qu'à se tirer d'embarras. Par bonheur pour eux, Yang-hing-mi, touché du triste état où il les savoit réduits, leur laissa un passage libre, dont ils profitèrent pour sortir avec ce qui leur restoit de troupes.

Maître de Kouang-ling, Yang-hing-mi, rendit les derniers devoirs à Kao-pien & à sa famille, qui étoient demeurés sans sépulture : donnant ensuite ses soins à secourir le peu qui restoit d'habitans dans cette ville, une des plus peuplées de l'empire, il n'y trouva que quelques centaines de familles, dont les visages pâles & défaits marquoient assez ce qu'elles avoient souffert : il pourvut à leurs besoins, & leur procura abondamment des vivres.

Cependant Tsin-tsong-kiuen, que Tchu-ouen avoit si bien

battu quelque temps auparavant, s'étoit remis de ses pertes & se faisoit craindre. Comme il vit que Yang-hing-mi étoit long-temps devant Kouang-ling, il voulut tenter de la lui disputer : il y envoya son frère Tsin-tsong-heng avec un corps de dix mille hommes, & lui donna Sun-ju pour lieutenant; mais ils arrivèrent trop tard, & apprirent par Tsin-yen & par Pi-ssé-to, qui se donnèrent à eux, que la ville étoit prise.

Tsin-tsong-kiuen croyant avoir une belle occasion de se venger de Tchu-ouen, leur fit dire de revenir incessamment le joindre. Sun-ju jugeant que Tsin-tsong-kiuen ne pourroit se soutenir long-temps, prétexta une maladie, pour se dispenser de partir. Tsin-tsong-heng le pressant d'obéir, Sun-ju lui fit couper la tête & l'envoya à Tchu-ouen. Après avoir pillé tout le voisinage, il fut se jetter sur Kao-yeou (1), qu'il réduisit en cendres.

L'empereur pour finir les troubles du Hoaï-nan, ne trouva pas de meilleur expédient que d'en nommer Tchu-ouen gouverneur. Tchu-ouen, persuadé que Yang-hing-mi s'opposeroit à ce qu'il se mît en possession de ce gouvernement, envoya un de ses officiers à la cour remercier l'empereur, & le prier de penser plutôt pour cet emploi à Yang-hing-mi. L'empereur le nomma gouverneur sous Tchu-ouen; & afin de leur ôter tout sujet de jalousie, il établit au-dessus d'eux Li-fan, qu'il fit escorter par Ko-yen avec mille chevaux.

Ché-po, gouverneur du pays de Kan-hoa, prétendoit que le gouvernement du Hoaï-nan étoit dû à ses services & à sa fidélité envers la famille impériale dans des temps où les autres l'avoient abandonnée : ainsi il trouvoit fort mauvais qu'on lui

(1) Kao-yeou-tchéou de Yang-tchéou-fou du Kiang-nan.

De l'Ere Chrétienne. *Tang.* 887. *Hi-tsong.*

eût préféré Tchu-ouen, & il lui refusa le passage sur les terres de son gouvernement : il n'auroit pas épargné Li-fan, lorsqu'il arriva à Ssé-tchéou, si Ko-yen n'avoit repoussé Ché-po, en le contraignant de retourner dans son département.

Yang-hing-mi, maître de Kouang-ling, s'inquiéta peu de leurs différends ; mais il se ressouvint qu'étant campé à Tien-tchang, Liu-yong-tchi lui avoit dit qu'il avoit cinquante mille *taëls* enterrés chez lui, & que lorsque la ville seroit prise, il vouloit régaler magnifiquement toutes les troupes, & mettre le reste de cette somme dans le commerce. Yang-hing-mi, persuadé qu'il lui avoit fait un mensonge, le fit observer de près, & mit des espions parmi les gens de sa suite. Au bout de quelques jours qu'il fut entré à Kouang-ling, il fit assembler ses troupes pour en faire la revue générale, & appercevant Liu-yong-tchi, il lui demanda où étoient ses cinquante mille *taëls.* Liu-yong-tchi demeura interdit. Yang-hing-mi lui dit avec colère : « Il y a long-temps que je vous connois pour un fourbe ; vous êtes cause de la mort funeste de Kao-pien ; un homme comme vous est indigne de vivre ». Il le fit mettre en pièces par ses soldats ; ensuite ayant fait fouiller dans sa maison, on trouva qu'il avoit enterré une statue de bois, représentant Kao-pien enchaîné avec la *cangue* au col. Yang-hing-mi dit à ses officiers qu'il avoit eu raison de faire mourir ce méchant homme, & que le malheur de Kao-pien venoit de ce qu'il lui avoit donné trop aveuglément sa confiance : il ajouta que ce scélérat n'en attendoit sans doute pas moins de lui.

888. Tchang-ting-fan, envoyé de la cour, arriva à Kouang-ling, où Yang-hing-mi le reçut avec toutes sortes d'honneurs ; mais lorsqu'il lui parla de sa commission, & que Li-fan devoit être

parti

parti de la cour pour venir prendre le commandement général du Hoaï-nan, dont l'empereur avoit nommé gouverneur Tchu-ouen, & Yang-hing-mi sous lui, il refusa les provisions qu'on lui apportoit & traita froidement Tchang-ting-fan.

Cet envoyé, qui ne connoissoit pas encore bien Yang-hing-mi, écrivit à Tchu-ouen de venir avec une armée se mettre en possession de son gouvernement; mais après avoir demeuré quelque temps à Kouang-ling, il conçut tant d'estime pour Yang-hing-mi, qu'en passant par Song-tchéou, il dit à Tchu-ouen qu'il n'étoit pas temps d'attaquer Yang-hing-mi & qu'il échoueroit; ensuite étant arrivé à la cour, cet envoyé persuada à l'empereur de nommer Yang-hing-mi généralissime du Hoaï-nan, pour l'engager à être moins sur ses gardes : l'empereur lui donna cette commission.

Il n'y avoit alors que les environs des deux cours où l'on fût en paix, encore la cour orientale n'en jouit-elle pas long-temps. Après la défaite de Tsin-tsong-kiuen, l'empereur y envoya Li-han-tchi & Tchang-tsiuen-y : ces deux mandarins se jurèrent une étroite amitié, mais une amitié peu durable & que le seul intérêt avoit établie.

Li-han-tchi étoit rempli de bravoure, mais sans prudence; avare, intéressé, vain & orgueilleux, il méprisa bientôt Tchang-tsiuen-y son collègue. Lorsqu'il entendoit dire qu'il parcouroit les campagnes pour encourager les habitans à cultiver leurs terres, ou à prendre soin d'élever des vers à soie, il répondoit qu'apparemment il étoit fils de quelque laboureur ou de quelque paysan. Li-han-tchi lui demandoit continuellement des vivres ou de la soie, que Tchang-tsiuen-y lui envoyoit, sans espérance de recevoir aucun présent de sa part, & même

s'il se trouvoit quelque chose qui ne fût pas de son goût, il accabloit d'injures & maltraitoit souvent de coups de bâton ceux qui les lui apportoient. Sa conduite mécontentoit l'officier, le soldat & le peuple : cependant, dans la crainte de faire de la peine à Tchang-tsiuen-y, ils souffroient sans se plaindre, & leur patience rendoit encore Li-han-tchi plus orgueilleux.

Un homme de ce caractère ne pouvoit guère demeurer en repos; ennuyé de voir son courage enchaîné, il fit passer le Hoang-ho à ses troupes, & attaqua Kiang-tchéou (1) qu'il prit; il fut ensuite insulter Tçin-yang (2), & après cette expédition, il revint à Ho-yang (3), d'où il défia Tchang-tsiuen-y de venir insulter les villes qu'il commandoit, en lui faisant dire que tous ses préparatifs étoient faits. Tchang-tsiuen-y pour lui faire voir que le labourage ne diminuoit rien de la bravoure du soldat, ne prit que ceux qu'il employoit à la culture de la terre, à la tête desquels il força de nuit Ho-yang, & mit Li-han-tchi dans un si grand désordre, qu'il fut obligé de passer par-dessus les murailles pour se sauver à pied : il repassa le Hoang-ho, & vint se réfugier auprès de Li-ké-yong.

Le premier jour de la troisième lune de cette année, il y eut une éclipse totale de soleil.

A cette même époque mourut l'empereur HI-TSONG, dans la vingt-septième année de son âge, après quinze ans de règne. Comme il ne laissoit point d'enfans mâles, quelque temps avant sa mort, à la sollicitation de l'eunuque Yang-fou-kong,

(1) Kiang-tchéou, dans le district de Ping-yang-fou du Chan-si.

(2) Ping-yang-fou du Chan-si.

(3) Mong-tsin-hien de Ho-nan-fou, capitale du Ho-nan.

il avoit nommé pour ſucceſſeur ſon ſeptième frère, contre le ſentiment des grands, qui auroient deſiré qu'il eût choiſi Li-pao ſon aîné, prince capable de régner.

DE L'ERE CHRÉTIENNE. *Tang.* 888. *Hi-tſong.*

Fin du Tome ſixième.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conſeil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.